

LES DÉLICES  
DU  
DUCHÉ DE LIMBOURG



TEXTE ET DESSINS DE GUY POSWICK

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie JULES PLUMHANS à Verviers le 24 décembre 1951.  
Originellement, le présent ouvrage a été tiré à 500 exemplaires :  
5 exemplaires numérotés de I à V ; 245 exemplaires numérotés de 1 à 245 destinés aux membres des « Archives Verviétoises » ;  
15 exemplaires numéros en rouge de VI à XX hors commerce ; 235 exemplaires numérotés en rouge de 246 à 480.

Réédité en 1992 – Imprimerie LEENS à Verviers – Archives Verviétoises - Tome IV

Remis en page et mis en ligne en février 2022 par et pour le site « [www.eglise-romane-togogne.be](http://www.eglise-romane-togogne.be) ».

LES DÉLICES  
DU  
DUCHÉ DE LIMBOURG



TEXTE ET DESSINS DE GUY POSWICK

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ

*A José Poswick, qui en conçut le projet, en choisit le titre et en jeta les premiers fondements mais ne put, faute de santé, le mettre à exécution.*

*A Guillaume Grondal, cet archéologue perspicace, méticuleux et désintéressé, qui voulut bien mettre à notre disposition le fruit de ses travaux personnels inédits, et nous ménagea sans compter une collaboration aussi précieuse que compétente.*



## INTRODUCTION

Le duché de Limbourg se composait de deux territoires bien distincts. Le plus important rappelle par sa forme une feuille de nénuphar, largement échancrée au Nord-Ouest ; il comprenait la Franchise de Limbourg, les Bans de Herve, de Baelen, de Montzen et de Walhorn, et deux seigneuries dites « En-deçà des Bois » : Lontzen et Wodémont. L'on peut y rattacher, jusqu'à un certain point, la seigneurie libre de Bolland, à l'Ouest du Ban de Herve.

A cheval sur la Vesdre, mais en grande partie sur la rive droite de cette rivière, il était bordé au Nord par le comté de Dalhem, la terre d'Empire de Wittem et la seigneurie de Rolduc, au Nord-Est et à l'Est par le territoire de la Ville libre d'Aix-la-Chapelle, la terre abbatiale de Cornelimunster et le duché de Juliers, au Sud-Est et au Sud par le duché de Luxembourg, la principauté abbatiale de Stavelot-Malmedy et le marquisat de Franchimont, et à l'Ouest par la principauté de Liège.

Petit pays, très vallonné, couvert au Sud-Est par l'immense massif forestier de l'Hertogenwald et arrosé par une rivière sinueuse, la Vesdre, et par de nombreux ruisseaux, dont la Berwinne, la Gileppe, la Gueule et la Gulpe sont les plus importants.

Région de culture au Nord et d'élevage au Sud. Pas d'agglomérations importantes. Comme activité industrielle, le travail de la laine et, surtout dans la région Nord-Est, l'exploitation de minerais.

Le second territoire du duché, beaucoup plus exigu que le premier, en était complètement séparé par le quartier de Louveigné, enclave stavelotaine. C'étaient les « Seigneuries au-delà des Bois », au nombre de sept : Sprimont, Esneux, Taviers, Bagnée, La Chapelle, Villers-aux-Tours et La Rimièrre. Dans ces régions, le territoire limbourgeois confinait de l'Ouest et du Nord à la principauté de Liège, de l'Est à l'enclave de Stavelot ci-avant citée, du Sud au duché de Luxembourg et à la principauté de Stavelot.

Bande de terrain aux limites déchiquetées, il s'étirait d'Est en Ouest, en s'incurvant légèrement vers le Nord. Il était aussi très vallonné et de grands bois le couvraient partiellement, surtout à l'Ouest. L'Ourthe le coupait du Sud au Nord, et son affluent, l'Amblève, le frôlait et le bordait au Sud-Est. Ces deux

rivières, au débit abondant, constituaient d'excellentes voies de communication entre le Luxembourg et le pays de Liège. La batellerie y était florissante et jouait un grand rôle dans la vie des habitants. De longue date, l'industrie de la pierre y était fort active et livrait les pavés et les beaux moellons de l'Ourthe, qui ont fait la célébrité de la région.

Dans son ensemble, le duché de Limbourg, d'une superficie approximative de 58.000 hectares — soit moins du cinquième de la Belgique actuelle — n'équivalait même pas à un de nos arrondissements. Pays minuscule et à peine perceptible sur la carte de l'Europe, il semble un point négligeable.

Et pourtant, il fut le berceau de si puissants dynastes, son rôle politique et militaire fut si important, son existence fut si riche en événements de toute sorte, que deux érudits l'ont trouvé digne de leurs patientes recherches : au début du siècle dernier, le savant chanoine Ernst écrivit sa monumentale HISTOIRE DU LIMBOURG (7 tomes), et, plus près de nous, M<sup>r</sup> Joseph Thisquen consacra à l'HISTOIRE DE LA VILLE DE LIMBOURG, une étude remarquablement documentée et d'un très grand intérêt.

Notre propos n'est donc pas de marcher sur leurs brisées. Qu'il nous soit simplement permis de rappeler que le duché de Limbourg ne fut un Etat entièrement indépendant que depuis le milieu du 11<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du 13<sup>e</sup> siècle. En 1288, suite à la victoire de Jean 1<sup>er</sup> à Woeringen, il fut uni au Brabant, ou plutôt placé sous le sceptre du même souverain, qui adjoignit à ses titres celui de duc de Limbourg. A partir du 16<sup>e</sup> siècle, le duché de Limbourg, les comtés de Dalhem et de Fauquemont, et la seigneurie de Rolduc formèrent la « Province de Limbourg » dite aussi « Pays d'Outremeuse », mais conservèrent leurs us et coutumes particuliers et une grande autonomie administrative et judiciaire.

Sa petite capitale, Limbourg, nid d'aigle perché sur un rocher escarpé dominant de 80 mètres une boucle de la Vesdre, n'eut pas une existence peu mouvementée : assiégée à de multiples reprises, plusieurs fois incendiée, sans cesse détruite, toujours renaissante, elle n'est plus qu'une charmante villette, pittoresque et vieillotte, blottie sous son haut clocher. D'accès malaisé, loin des grandes artères, peu connue, elle n'est visitée en été que par quelques touristes, qui s'en vont après avoir par-

couru ses remparts. Et cependant, pour qui la découvre vraiment, c'est une révélation : cette longue place encadrée d'anciennes demeures, cette église monumentale, ces nombreux vestiges de fortifications, ce site exceptionnel, cette déconcertante sérénité agissent comme un sortilège. L'on désire y revenir et les âmes poétiques ne peuvent manquer d'évoquer le prestigieux passé de cette ancienne place forte, réduite à l'état de modeste chef-lieu de canton. Où sont donc ce puissant château fort, cet hôtel de ville médiéval ? Que sont devenus ces fiers châtelains et leur brillante suite, ces garnisons turbulentes — terreur des Vervétois —, les dignes prévôts de l'église St-Georges, les Pénitentes Récollectines de la vénérable Mère Jeanne de Jésus ? Où siègent donc la Haute Cour et la Cour Féodale d'antan ? Les maieurs, échevins, hauts drossards, juges et hommes de fief ? Le Magistrat de la ville et franchise de Limbourg ? Hélas ! tout cela s'est évanoui dans les brumes du temps, et l'on serait tenté de croire que, mis à part les églises monumentales du pays de Limbourg et les murs en ruines de l'ancienne place forte, plus aucune trace tangible ne subsiste de l'ancien duché...

Et cependant ?... Etudions une carte, familiarisons-nous avec les vieux noms du terroir et, prenant notre bâton de pèlerin du passé, mettons-nous en route. Parcourons la région, de Limbourg à Teuven, de Soiron à Raeren, d'Eupen à Bolland, puis de Sprimont à Esneux et de Taviers à Rotheux-Rimièrre.

Ayons bien soin de ne pas nous river aux chaussées ; pénétrons dans ces diverticules, suivons ces sentiers, passons ces échaliers, traversons ces prairies, cherchons ce que peuvent celer ces haies ou bouquets d'arbres...

Nous serons émerveillés de découvrir, échappées comme par miracle à la rage destructrice des éléments et des hommes, quantité de vieilles constructions d'âge, d'aspect et de situation très variés : altière forteresse en ruines de Neufchâteau-sur-Amblève, châteaux fortifiés juchés sur des crêtes comme Eynebourg, Wodémont ou les ruines de Schimper, vieux donjons entourés d'eau (Wasserburgs) de Rave, de Haus Raeren et de Wems, donjons agrandis comme Streversdorp et Burg Raeren, fermes-châteaux de Veltjaeren, Hebscheid, Taviers, Bagnée et tant d'autres, riches demeures seigneuriales comme Beusdael, Bolland, Villers-aux-Tours ou Avionpuits, belles gentilhom-

nières du 18<sup>e</sup> siècle comme Soiron ou Thal ; ajoutons-y les trois principaux établissements religieux du duché : l'abbaye du Val-Dieu, les prieurés de Brandebourg et de Sinnich. Il y en a de tous genres et beaucoup d'entre eux échappent à toute classification.

Les « châteaux » proprement dits, c'est-à-dire les résidences de vastes proportions, plus ou moins somptueuses et convenant à des personnages importants, étaient rares au duché de Limbourg. La plupart des demeures seigneuriales étaient plutôt des manoirs ou des châteaux-fermes, de modeste apparence et peu spacieuses.

Observons aussi que ceux qui dominaient les alentours par leur position au sommet d'un rocher ou d'une crête étaient peu nombreux. Nous n'en connaissons qu'une demi-douzaine : les forteresses de Limbourg, de Neufchâteau s/Amblève et de Montfort s/Ourthe, les châteaux d'Eynebourg, de Schimper et de Wodémont.

Presque toujours, surtout à l'Est, les vieux manoirs de notre duché se dissimulent dans de petites vallées humides, à l'abri de douves profondes et gorgées d'eau.

Il semble que pour leur défense, les Limbourgeois aient cherché, plutôt que la sécurité des hauteurs, celle de leurs îlots artificiels protégés par une nappe liquide. Un autre motif, plus déterminant peut-être, justifiait aussi ce choix : contrairement à ce que l'on pourrait croire, les seigneurs du Limbourg n'étaient généralement pas de hauts et puissants personnages roulant carrosse et menant grand train ; gens de vieille mais de petite noblesse pour la plupart, peu fortunés, propriétaires de quelques bonniers de prés ou de champs, ils vivaient très simplement du produit de leurs terres, au milieu de leurs paysans et presque comme eux. Nous n'en voulons pour preuve que le caractère fruste et primitif de leurs habitations, la présence — très généralement constatée — d'une ferme jouxtant le château, la fréquente proximité, la multiplicité et l'exiguïté des seigneuries ou fiefs, qui dénotaient d'ailleurs la grande fertilité du sol. Les seigneurs, comme les « censiers » et paysans propriétaires, élevaient du bétail, des porcs et des moutons, poules et canards ; ils cultivaient un peu de seigle et d'épeautre. Tout cela leur fournissait lait, graisse, beurre, œufs, viande et pain, auxquels venaient s'ajouter les légumes du potager, le poisson du vivier, du ruisseau ou des fossés. En cas de danger, il fallait d'urgence abriter animaux et récoltes : cela n'était-il pas bien plus aisément et rapidement réalisable si les murailles protectrices se trouvaient au fond d'un vallon plutôt que sur une colline ou une crête plus ou moins escarpée ?

Malgré leur diversité d'importance et d'agencement architectural, les castels du duché de Limbourg antérieurs au 18<sup>e</sup> siècle s'apparentent par leur appareil en moellons du pays grossièrement taillés, par leur lourde masse et leur manque d'élégance, mais aussi par leur archaïsme et leur pittoresque très particulier.

À partir de l'époque Louis XV se produit dans la construction une transformation radicale qui reflète la douceur, la facilité de vie et le raffinement du moment : les guerres s'espacent, les pillards se font rares, et les progrès de l'artillerie rendent illusoires les anciens moyens de défense. On ne fortifie donc plus les châteaux, on ne les entoure plus de larges fossés remplis d'eau ; les briques remplacent les moellons, mais par souci d'esthétique, on emploie la pierre calcaire taillée pour les linteaux, piédroits et seuils des portes et fenêtres et pour les chaînages d'angle ; les baies sont multipliées et agrandies. Les demeures sont de plan rectangulaire, souvent prolongées par des ailes basses ou munies aux extrémités d'ailes en retour d'équerre. Ce sont plutôt d'agréables et claires maisons de campagne, se prêtant aux festivités et réceptions, à la « vie de château ».

Est-il besoin de dire que l'état de conservation et d'entretien de tous ces vieux immeubles est très variable, mais, sauf ceux réduits à l'état de ruine, ils sont généralement habitables et habités. Cependant, les familles des anciens châtelains s'en sont le plus souvent débarrassées ou ont été s'établir ailleurs ; à quelques exceptions près, entre autres les Vercken de Vreuschemen, à Vreuschemen depuis bientôt quatre siècles, et les Woelmont, à Soiron depuis 1648, ils sont occupés par des fermiers, propriétaires ou locataires. À l'encontre de cette règle, notons néanmoins que deux grands industriels verviétois, les frères Léon et Hubert Duesberg, ont acquis au cours de ces quinze dernières années les châteaux de Scassin à Cornesse et De Hoef à Teuven ; ils les ont fait splendidement restaurer et y séjournent avec leurs familles, l'un toute l'année et l'autre pendant la belle saison.

D'autre part, aucun des châteaux antérieurs au 18<sup>e</sup> siècle n'a gardé sans aucune altération son aspect primitif ; inévitablement les habitations s'adaptaient aux goûts de leurs possesseurs successifs, aux progrès du confort et de la civilisation. Cela se traduisait par la suppression des ponts-levis, le comblement des douves, l'élargissement des entrées, l'agrandissement des baies ; parfois même, notamment dans le ban de Walhorn, on a délibérément et sans aucun motif valable, voulu « embellir » ; ces remaniements ont eu pour effets malencontreux les fenêtres ogivales d'un pignon de Burg Raeren et les faux créneaux des tourelles qui l'encadrent, les « simili », tours cimentées de Thor et de Knoppenburg !...

Dans certains cas, de très anciennes constructions détruites — souvent par le jeu — ont été rebâties dans le style en faveur à l'époque de la reconstruction : Soiron et Sinnich. Dans d'autres cas hélas ! elles ont été tout simplement rasées, et on n'en trouve plus la moindre trace : Beucken, Remersdael, Walhorn, Crapoel, Odart, Mützhagen, etc.

Parfois aussi, soit négligence, soit impécuniosité de leurs détenteurs, soit faute d'utilisation possible, d'intéressantes demeures restent complètement délabrées (Hameval), ou sont démolies totalement (Rosmel) ou partiellement (Crèvecœur,

Alensberg...).

Enfin la dernière guerre en a détruit ou mutilé plusieurs : Belderbusch, Laverne, Vlatthenhaus ; quelques autres avaient cessé d'exister au cours du demi-siècle qui l'a précédée.

Inéluctablement, et pour des causes diverses, les vieux châteaux tendent à disparaître. Parfois — et bien que ces disparitions soient postérieures à l'invention de la photographie — il n'en reste plus le moindre souvenir iconographique. Non sans grandes difficultés, nous sommes parvenu à retrouver des vues de Mützhagen, incendié en 1894, mais nous avons été moins heureux en ce qui concerne Odart, brûlé en 1886 ; malgré d'innombrables recherches et démarches auprès des personnes et des organismes les plus qualifiés, nous n'avons rien découvert... sauf un plan cadastral de 1849 !

Il importe donc au plus tôt de sauver de l'oubli ces vénérables témoins d'une ère à jamais évanouie, et de les montrer tels qu'ils furent ou tels qu'ils sont encore. De là l'importance donnée à l'illustration de ce volume. Que les artistes excusent le manque d'originalité ou de puissance de ces dessins ; notre but est moins de faire œuvre d'art que de fournir des documents iconographiques objectifs.

Il n'est pas sans intérêt non plus de connaître la situation de ces vieilles demeures, leur aspect extérieur, les détails typiques qu'elles conservent, les époques de construction, de destruction ou de transformation, les différents personnages qui les ont successivement possédées jusqu'à nos jours. C'est ce que nous avons tenté de faire dans les notices historiques accompagnant les planches. Que les archéologues et historiens nous pardonnent leur brièveté ; les allonger eût dépassé les limites que nous nous sommes assignées.

Que les architectes ne se voilent pas la face si les termes employés ne sont pas toujours adéquats : nous ne sommes pas des Viollet-Le-Duc.

Que les écrivains comprennent la monotonie du style : les sujets traités ne se prêtent guère aux envolées de l'imagination, et la langue française n'a malheureusement pas cinquante mots différents pour désigner des choses toujours analogues ou pour exprimer les naissances, mariages, décès et transmissions de propriété.

Sauf la situation des lieux, la description des édifices, et la partie historique depuis le 19<sup>e</sup> siècle, qui nous sont presque toujours personnelles, nous avons puisé le fond de notre documentation dans des ouvrages sérieux — auxquels les lecteurs peuvent se référer pour plus amples détails — et parfois dans de vieux manuscrits (ceux de Lefort notamment) ou dans des archives ou notes inédites de particuliers.

Que tous ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils, de leur érudition et de leur complaisante amabilité — spécialement MM. Guillaume Grondal, Arsène Buchet et Pierre Hanquet —, reçoivent ici l'expression de notre très vive gratitude.



## ABRÉVIATIONS, SIGLES ET SIGNES CONVENTIONNELS

A. E. L.	Archives de l'Etat à Liège.
A. G. R.	Archives Générales du Royaume à Bruxelles.
A. N. B.	Annuaire de la Noblesse Belge.
arch.	architecte.
Arch. Verv.	Archives Vervétoises.
aut.	auteur.
Bibl. Roy.	Bibliothèque Royale à Bruxelles.
bull.	bulletin.
Bxl.	Bruxelles.
chev.	chevalier.
feod.	féodal (e).
Limb.	Limbourg.
Mss.	manuscrits.
not.	notaire.
reg.	registre.
sgr.	seigneur.
S.V.A.H.	Société Vervétoise d'Archéologie et d'Histoire.

---

Les oiseaux évoluant au-dessus de certains édifices représentés dans le présent ouvrage ne sont pas une fantaisie. Ils déterminent leur état actuel par comparaison à celui donné par l'illustration.

Dans chaque dessin, l'absence totale d'oiseaux signifie que l'édifice n'a été l'objet d'aucun changement quelconque.

Un oiseau montre qu'il a subi de légères modifications.

Deux oiseaux dénotent des modifications plus sérieuses.

Trois oiseaux signifient d'importants remaniements.

Quatre oiseaux expriment une complète transformation ou le remplacement de l'ancien édifice par une construction moderne.

Cinq oiseaux marquent une destruction totale.

# PLAN GENERAL

## RÉPARTITION ET SITUATION DE TOUS LES ÉDIFICES ÉTUDIÉS ET DESSINÉS DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

<i>Anciennes Divisions Administratives</i>	<i>Communes actuelles</i>	<i>Page</i>	<i>Anciennes Divisions Administratives</i>	<i>Communes actuelles</i>	<i>Page</i>	<i>Anciennes Divisions Administratives</i>	<i>Communes actuelles</i>	<i>Page</i>
<i>Dénomination</i>			<i>Dénomination</i>			<i>Dénomination</i>		
<b>I. FRANCHISE DE LIMBOURG</b>			<b>IV. BAN DE MONTZEN</b>					
1. Le Château fort	Limbourg	10	30. Streversdorp	Montzen	70	60. Bergscheid	Raeren	130
2. La Porte d'Ardenne	Limbourg	12	31. Broeck	Montzen	72	61. Haus Meurisse	Raeren	132
3. La Louveterie	Limbourg	14	32. Belderbusch	Montzen	74	62. Brandebourg	Aix-la-Chapelle	134
<b>II. BAN DE BAELEN</b>			33. Nieuwhuys	Montzen	76	<b>VI. SEIGNEURIES EN-DEÇA DES BOIS</b>		
4. Vreuschemen	Baelen	16	34. Veltjaeren	Hombourg	78	63. Lontzen	Lontzen	136
5. Nereth	Baelen	18	35. Berlieren	Hombourg	80	64. Krickelhausen	Lontzen	138
6. Villers	Bilstain	20	36. Alensberg	Moresnet	82	65. Wodémont	Neufchâteau	140
7. Laverne	Bilstain	22	37. Bempt	Moresnet	84	<b>VII. SEIGNEURIES AU-DELA DES BOIS</b>		
8. Stockem	Eupen	24	38. Schimper	Moresnet	86	66. Anthisnes	Anthisnes	142
9. Goé	Goé	26	39. Obsinnich	Remersdael	88	67. La Tour	Esneux	144
10. Ruyff	Henri-Chapelle	28	40. Beusdael	Sippenaeken	90	68. La Vaulx	Esneux	146
11. Baelen	Henri-Chapelle	30	4L Sinnich	Teuven	92	69. Avionpuits	Esneux	148
12. Cour Bibaus	Henri-Chapelle	32	42. De Hoef	Teuven	94	70. Montfort	Esneux	150
13. Mützhagen	Lontzen	34	<b>V. BAN DE WALHORN</b>			71. Englebermont	Rotheux-Rimière	152
14. Cortenbach	Membach	36	43. Crapoel	Walhorn	96	72. Les Granges	Rotheux-Rimière	154
<b>III. BAN DE HERVE</b>			44. Thor	Walhorn	98	73. Angoxhe	Rotheux-Rimière	156
15. Crèvecœur	Battice	38	45. Mützhof	Walhorn	100	74. La Brassine	Rotheux-Rimière	158
16. Rosmel	Battice	40	46. Hundertmorgen	Walhorn	102	75. Neufchâteau s/A.	Rouvreux	160
17. Xhenemont	Battice	42	47. Vlattenhaus	Eynatten	104	76. Florzé	Rouvreux	162
18. Hameval	Charneux	44	48. Amstenraedterhaus	Eynatten	106	77. Château des Baillis	Sprimont	164
19. Beauregard	Charneux	46	49. Rave	Eynatten	108	78. Damré	Sprimont	166
20. Val-Dieu	Charneux	48	50. Hebscheid	Aix-la-Chapelle	110	79. Lincé	Sprimont	168
21. Clermont	Clermont	52	51. Eynebourg	Hergenrath	112	80. Chanxhe	Sprimont	170
22. Couves	Clermont	54	52. Libermé	Kettenis	114	81. Fays	Sprimont	172
23. Crawhez	Clermont	56	53. Wems	Kettenis	116	82. Tavier	Tavier	174
24. Odart (Ondorpt)	Clermont	58	54. Waldenburg	Kettenis	118	83. Bagnée	Tavier	176
25. L'Aguesse	Clermont	60	55. Philippenhaus	Kettenis	120	84. La Chapelle	Tavier	178
26. Sclassin	Cornesse	62	56. Thal	Kettenis	122	85. Le Sart	Tavier	180
27. Asse	Julémont	64	57. Haus Raeren	Raeren	124	86. Villers-aux-Tours	Villers-aux-Tours	182
28. Petit-Rechain	Petit-Rechain	66	58. Burg Raeren	Raeren	126	<b>VIII. SEIGNEURIE LIBRE DE BOLLAND</b>		
29. Soiron	Soiron	68	59. Knoppenburg	Raeren	128	87. Bolland	Bolland	184
						88. Les Cours	Bolland	188

N. B. — Cette répartition tient compte de ce qu'il n'y a pas toujours concordance absolue entre les communes actuelles et les anciennes divisions administratives. C'est ainsi que :

1° Mützhagen, actuellement dans la commune de Lontzen (dont une grande partie était une « seigneurie en-deça des bois »), était anciennement compris dans le territoire de Henri-Chapelle, ban de Baelen.

2° Hebscheid, ancienne dépendance d'Eynatten, et Brandebourg, ancienne dépendance de Raeren, font actuellement partie de la commune d'Aix-la-Chapelle, Allemagne.

**Annexe I.** Les édifices disparus ..... 189

**Annexe II.** La superficie du duché de Limbourg ..... 191

Table des noms de famille et de personnes ..... 193



## 1. Le Château Fort de Limbourg

Cet important ouvrage, à destination essentiellement militaire, occupait l'extrémité Nord du promontoire sur lequel est assise l'ancienne place forte de Limbourg. Légèrement en contre-bas de celle-ci, il dominait lui-même de quatre-vingts mètres une boucle et le val de la Vesdre. Bâti sur un rocher à pic de trois côtés, il n'était accessible que vers la ville, au Sud, et pour y pénétrer, on devait au préalable franchir deux fossés et passer deux portes. Il s'intégrait d'ailleurs au système fortifié de la place, entourée d'un mur d'enceinte hérissé de tours.

Vers 1064, le premier comte de Limbourg Waleran-Udon, comte d'Arlon, fit reconstruire, agrandir et puissamment fortifier le *burg* primitif. L'incendie qui le mit à mal vers 1504, les progrès de l'artillerie, les sièges que soutint la place en 1578, 1632, 1635, 1675 et 1703, obligèrent les conquérants à le remanier sans cesse, à en améliorer les défenses et à développer sa capacité de résistance.

Suite à la reconstruction dont il fut l'objet après l'incendie du début du 16<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des constructions du château seul couvrait un quadrilatère emmurillé d'environ 35 mètres de large sur plus de 100 mètres de long. A chacun des angles se dressait une grosse tour ronde aux murs de 24 pieds d'épaisseur et à toiture conique. Une demi-lune renforçait le grand côté Ouest. Dans la vaste cour intérieure étaient disséminés de nombreux bâtiments, dont le plus important — entre la tour Nord-Ouest et la tour Nord-Est — servait de logement au châtelain-gouverneur. Il y disposait de nombreux appartements et salles, et y habitait avec sa famille, son chapelain, son secrétaire, ses domestiques et sa garde de hallegardiers. Les autres bâtiments étaient la chapelle, la cuisine, l'étuve, la brassine, le four, la glacière, la prison, les écuries, les étables, le chenil, le colombier, la forge. Certains d'entre eux se trouvaient dans la première enceinte ou « baille » du château. Signalons aussi le grand puits — encore existant — qui, dit-on, descendait jusqu'au niveau du lit de la Vesdre. Les tours servaient de magasins à poudre, de dépôts d'armements, de munitions et de harnachements, de... fosse d'aisance, et parfois même de prison. En 1580, un huguenot français, François de la Noue, prisonnier des Espagnols, fut enfermé dans la grande tour Nord et y resta pendant cinq ans. En temps de guerre, on y installait des pièces d'artillerie. L'une des tours, la plus rapprochée de la ville et peut-être la plus importante, s'appelait la « *Leuwenkuyl* », fosse au lion.

Jusque vers 1280, les comtes et ducs de la maison de Limbourg habitèrent leur capitale, mais après la bataille de Woeringen, le Limbourg étant passé dans les mains des ducs de Brabant, ceux-ci n'y vinrent plus que de loin en loin. Jeanne de Brabant et son mari Wenceslas s'y firent inaugurer en septembre et octobre 1356. Le 5 janvier 1412, Antoine de Bourgogne, duc de Brabant et de Limbourg, et son épouse la duchesse Jeanne, y logèrent en se rendant de Maastricht à Luxembourg. Vers 1420, Jacqueline de Bavière, épouse du duc Jean IV de Brabant, fut également reçue dans la capitale du duché.

Du 12<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle, les représentants du souverain à Limbourg étaient les « sénéchaux » ; aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, ce furent les « châtelains-drossards » ; à partir de 1541 apparaissent les « gouverneurs », représentés dans la capitale par des « stadhouders » dénommés ensuite « lieutenants-gouverneurs ». Ces charges, supprimées dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, furent dorénavant remplies par les « commandants de la forteresse de Limbourg ».

Certains de ces personnages habitèrent effectivement le château fort. Citons : au 13<sup>e</sup> siècle, les « sénéchaux » et « dapifères » Arnould de Charneux, N. de Mulrepas, Conrad Snabbe de Lontzen ; au 14<sup>e</sup> siècle, les sénéchaux et drossards d'Argenteau, de Gronsveld, Scheiffart de Mérode ; au 15<sup>e</sup> siècle, les châtelains-drossards comte Robert de Virneburg, Henri de Gronsveld, Jean van Ranst, Thierry de Brandenburg, Arnould van Tzevel, Vincent van Swanenborch, les stadhouders André de Merode, Werner de Gronsveld, Frédéric de Wittem, Thierry de Gulpen ; au 16<sup>e</sup> siècle, les gouverneurs de Limbourg comte Jean d'Oost-Friesland, Christophe de Mondragon, Claude de Wittem, Gaston Spinola ; les stadhouders Steven Belderbusch, Arnould Dobbelsstein de Doenraede, Henri de Gulpen, Herman de Ghoir, Jean d'Eynatten, Guillaume de Gulpen, Simon de Belven ; au 17<sup>e</sup> siècle les gouverneurs comte Hugues de Noyelles, Guillaume de Caldenborch, Guillaume de Bette, le comte Jean de Wiltz, le comte Louis de Laverne, Lancelot Schetz, le prince François-Désiré de Nassau-Siegen, les lieutenants-gouverneurs Frédéric de Gulpen, Jean-Claude et Louis de Laverne, Louis d'Obert.

Vers la fin de la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle, les défenses du château subirent, semble-t-il, d'importants remaniements, par la démolition partielle des tours dans lesquelles une grande et une petite batterie de canons furent installées. Aux années qui précédèrent le fameux siège de 1675 par les Français, on travailla ferme au renforcement de la place et du château. Cependant, peu de temps après sa conquête par les troupes du duc d'Enghien, Louis XIV, sur le point de devoir restituer la forteresse à ses ennemis, en décida la démolition.

Des milliers d'hommes y furent employés fin 1676 et début 1677 ; quant au château, il sauta par l'explosion prématurée des mines que l'on y avait placées, et ses débris rouleront jusque dans la Vesdre ; il ne fut jamais relevé. En 1781, Joseph II décida le déclassement définitif de la forteresse. Les ruines qui en subsistaient furent mises en vente, par lots, au mois de mars 1783. Le magnifique emplacement et les quelques pans de murs de l'ancien château furent adjugés à Jean-Joseph Ernst, échevin de la Haute Cour. Le 7 vendémiaire An XI (acte not. Peters, d'Eupen), il est acquis par Jean-Louis Filansif, dont la fille Marie-Elisabeth le recueille par acte de partage (not. Thisquen) du 18 septembre 1839. Elle le revend le 13 décembre 1842 (acte not. Detrootz) au fameux géant Jean-Antoine-Joseph Bihin, qui mesurait plus de 2 mètres et pesait, paraît-il, 315 livres. Celui-ci l'aliène, le 22 août 1852 (acte not. Charlier, de Heusy), à Marie-Julien d'Andrimont et à son épouse Louise-Claudine Demet. Dès 1858, le nouveau propriétaire y commençait l'édification d'un nouveau château : bâtiment carré surmonté d'un belvédère et flanqué aux angles de quatre tours rondes, chacune des flèches servant de perchoir à une colombe en zinc ou en plomb. Les murailles étaient entièrement cimentées.

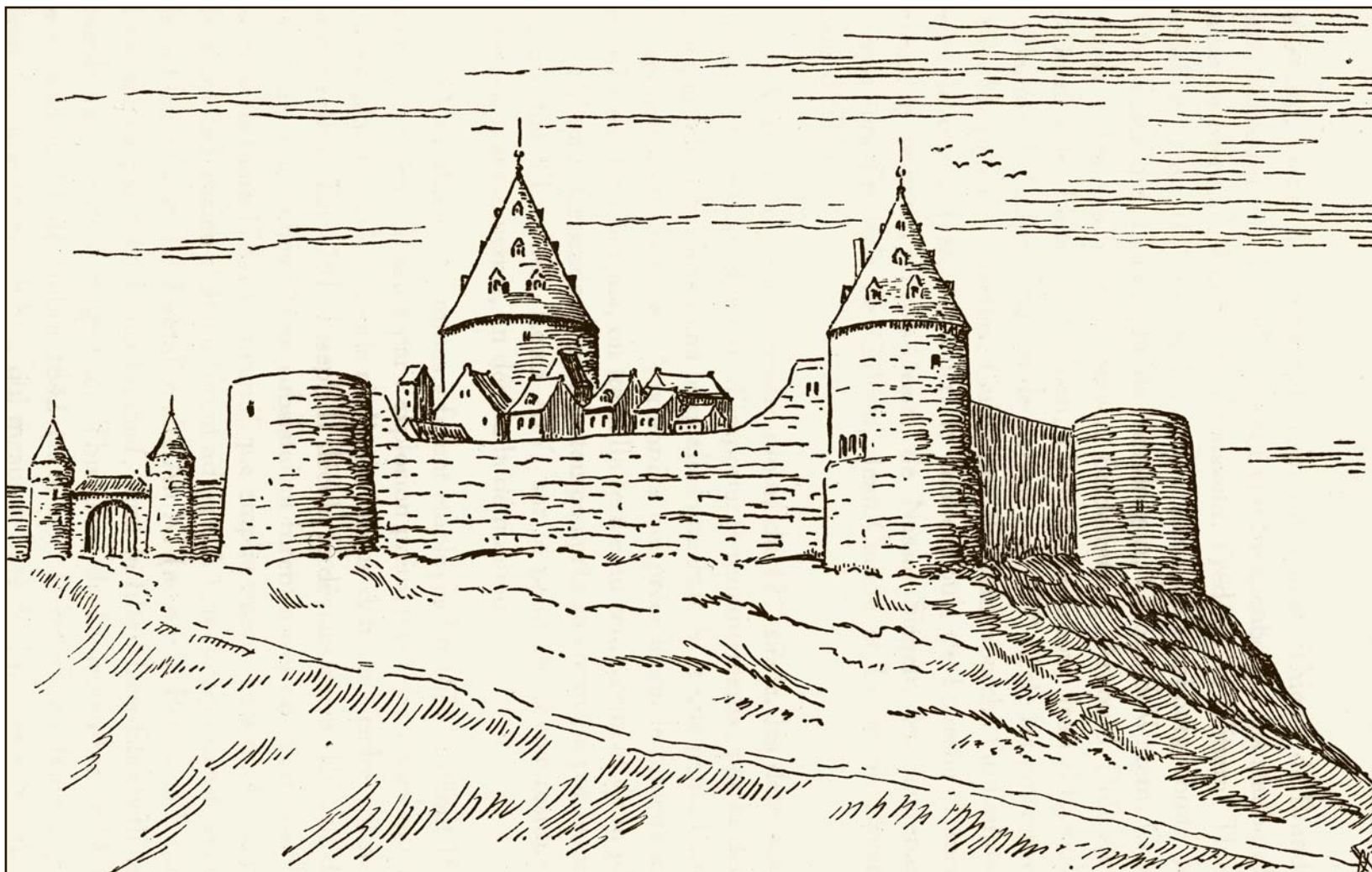
Le bien échut au second fils du précédent, Léon d'Andrimont-de Moffarts (1836-1905) lequel, par testament, laissa toutes ses propriétés foncières à son petit-fils Gaëtan Carlier — Carlier d'Odeigne depuis 1925 — époux de la comtesse Valentine de Looz Corswarem. Le père de celui-ci, Georges Carlier, et sa mère, née Jeanne d'Andrimont, y venaient régulièrement passer l'été pendant les années qui précédèrent la première guerre mondiale. Le 28 août 1914, le château fut incendié par des soudards allemands avinés. Vers 1919-1920, ses ruines et le beau parc boisé qui en dépend furent vendus à la fille de l'architecte verviétois Lejeune qui démolit les pans de murs branlants et les remplaça par une hideuse pergola en béton. Des communs modernes sis à l'emplacement de la première enceinte (baille ou basse-cour) de l'ancien château fort, il fit une maison de maître. Cette propriété fut acquise, le 7 octobre 1941, par le notaire Guy De Potter, époux de Suzanne Clerbeaux.

### Iconographie :

- 1) *Aquarelle originale de VAN DER MEULEN, peinte pendant le siège de 1675* (propriété de la famille de M<sup>r</sup> Louis Poswick) ;
- 2) *Copies de la précédente exécutées par JOS. THISQUEN* et par l'auteur ;
- 3) *Vues citées par A. DEJARDIN*, cartes de l'ancien duché de Limbourg, plans et vues de la ville de Limbourg (Liège 1884).

### Sources :

- 1) A. BUCHET, *Limbourg au temps des guerres de Louis XIV* (Pepinster, Thomsin 1946) ;
- 2) J. THISQUEN, *Histoire de la Ville de Limbourg*, bull. S. V. A. H., T. IX et X. (Verviers, Fégienne, 1907-1908).



LE CHATEAU FORT DE LIMBOURG (reconstitution).



## 2. Le Château de la Porte d'Ardenne à Limbourg

Anciennes dénominations : Haute Porte (1402), Desustraine Porte (1406), d'Ardenne Porte (1593), La Porte de Hault (17<sup>e</sup> s.), La Haute Porte (1745).

À l'emplacement de la lourde et spacieuse bâtisse en moellons de grès qui, de nos jours, clôt vers le Sud la Grand-Rue de Limbourg s'élevait, aux premières années du 15<sup>e</sup> siècle, la « Haute » ou « Desustraine » Porte, ensemble de constructions faisant corps avec les fortifications Sud de la place forte.

De tous les édifices du duché de Limbourg, ce furent sans doute ceux qui, au cours de sa longue histoire, subirent le plus de remaniements, de bouleversements et de destructions ; ils le doivent surtout au site très spécial et dangereux qu'ils occupaient : la petite ville, naturellement défendue de trois côtés par des rochers escarpés, n'était accessible qu'au Midi ; la crête de Halloux la dominait et c'est presque toujours par là que l'ennemi tentait de s'en emparer. Il fallait donc, par des ouvrages solides et judicieusement répartis, parer à la faiblesse de ce point particulièrement exposé ; outre le haut mur d'enceinte garni de tours qui entourait toute la place, on multiplia petit à petit les ouvrages extérieurs : terrasses en gradins, ravelin, redents, pont-levis, *bollewerk* devant la Porte d'Ardenne ; plus en avant encore, le fort Monterey et, au Sud-Est la redoute Sainte-Claire, dont de nombreux vestiges subsistent. Pour prendre Limbourg, il fallait nécessairement détruire au préalable ou réduire ces fortifications, et forcer la Porte d'Ardenne ; c'est ce qu'on ne manquait pas de faire, avec tous les moyens et... les effets que l'on devine.

Au 15<sup>e</sup> siècle, cette Porte se composait d'un bâtiment défendu par deux tours rondes, sous lequel s'ouvrait un passage pavé, seule issue vers Jalhay, Spa et le Luxembourg. La nuit et en temps de guerre, il était fermé par une porte à deux vantaux précédée d'une herse en bois bardé de fer, protégée elle-même vers l'extérieur par une chaîne « destinée à empêcher les chevaux lancés d'entrer dans la ville ». Une niche contenant la statue de la Vierge et devant laquelle pendait une lanterne, était encastrée au-dessus du portail. Le bâtiment et les tours, dont les murailles avaient 16 pieds d'épaisseur, étaient percés d'embrasures pour canons et d'au moins 15 fenêtres. Ils contenaient un certain nombre de salles à l'usage des personnages qui y séjournèrent suc-

cessivement : le maieur de Limbourg de 1441 à 1499, puis le receveur des Domaines du duché de 1514 à 1628 au moins. On accédait aux étages par un escalier extérieur en pierre ; dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, il fut reconstruit et enfermé dans une tourelle à l'angle de la porte et d'une des deux tours latérales. En avril 1533, le jour de Pâques, un effroyable incendie ravageait Limbourg, consumant plus de cent maisons et détruisant toitures, portes et fenêtres de la Porte d'Ardenne ; l'entretien de celle-ci incombant uniquement au souverain, les réparations furent rapidement menées à bien.

Après le siège de 1675 par les Français, les destructions qu'ils commirent et le démantèlement de la forteresse qu'ils décrétèrent, Limbourg ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines. Un quart de siècle plus tard cependant, on décida de relever les fortifications et l'on y travailla d'arrache-pied. En septembre 1703, quand les armées alliées se présentèrent devant la ville, la place forte était en état de défense et les fortifications de la Porte d'Ardenne plus solides que jamais. En deux jours de temps néanmoins, les canons de John Churchill, duc de Marlborough, eurent raison de tout cela. La « Desustraine Porte », complètement détruite ne fut plus reconstruite et les autorités supérieures, après de vaines tentatives de relèvement, décidèrent le déclassement définitif de la vieille place forte.

C'est très peu d'années après, pensons-nous, que l'on bâtit, juste à l'est du passage, deux maisons contiguës et dépendances, dont l'une appartient à Jean Kairol et l'autre aux Religieuses Récollectines. Les 18 et 19 août 1723, ils les vendirent au major baron J. B. de Donquers, commandant la compagnie des invalides de Limbourg, époux de la baronne Marie-Salomé de Lichtenau.

Il est probable que, dès son acquisition, il transforma ces deux maisons pour les convertir en une seule habitation, spacieuse, pittoresque et assez confortable. Vers 1746, il y entreprit encore des travaux d'embellissement considérables : à la façade Sud, construction d'une petite saillie à trois pans surmontée d'un gracieux clocheton, ouverte de grandes baies rectangulaires et précédée d'un perron demi-circulaire de cinq degrés ; du côté Nord, sur toute la partie Ouest joignant la place, substitution de grands moellons en calcaire taillé à l'ancien appareil, et remplacement des fenêtres primitives par d'autres, rectangulaires et symétriques. C'est là, et avant l'achèvement des travaux, que le baron de Donquers mourut, le 17 juillet 1747. Dès le mois suivant, ses enfants mettaient la propriété aux enchères publiques ; elle fut acquise le 25 août 1747 par Jean-Guillaume Poswick (1716-

1782), époux de Marie-Elisabeth Chevalier (1711-1792). Le bien fut recueilli dans sa succession par son onzième enfant, Pierre-Franç. Joseph Poswick (1757-1843), uni à M. Jeanne-E.-J. Renette (1764-1806) ; il passa par héritage à son fils unique L. G. Prosper Poswick (1803-1879), époux de M. C. Lucie J. de Thier (1808-1855), puis au deuxième fils de ces derniers M. J. Fr. Jules Poswick (1837-1905), uni à Marie-Félicie Simonis (1836-1913). En 1881, ce dernier fit démolir la partie Est des bâtiments en retrait sur la voie publique et construisit à leur place, jusqu'à front de rue, une bâtisse de style Renaissance flanquée au Sud-Est d'une tour octogonale. Peu d'années après sa mort, son fils aîné Jean-Pr. M. J. Poswick (1868-1942), uni à M. Cécile M. M. Gh. de Fœstraets (1873-1943), reprit la propriété par rachat des droits qu'y avaient sa mère et son frère Louis. En 1910, toute la partie Ouest qui subsistait de l'ancienne habitation étant assez délabrée, il la supprima et la remplaça par une vaste construction à deux étages, soudée à celle édifiée par son père en 1881 et de même style que celle-ci (arch. Ch. Thirion). L'actuelle Porte d'Ardenne n'a donc plus rien d'ancien ; seuls ont été sauvés un plafond armorié à caissons (par moulage), trois très belles portes aux sculptures chantournées, de style Louis XIV, deux armoires-encoignures et un encadrement de foyer en fonte, de style Louis XV, qui furent replacés dans le salon de réception. La propriété passa par héritage au fils aîné du précédent : Jean-Guillaume, dit Guy Poswick, époux de Marie-Magdeleine A. J. Dessain.

Signalons que les seuls vestiges de l'ancienne Porte d'Ardenne sont : un gond de la porte, encastré dans la muraille du passage, et le soubassement de la tour Ouest, dans le jardin de la propriété Henrichs.

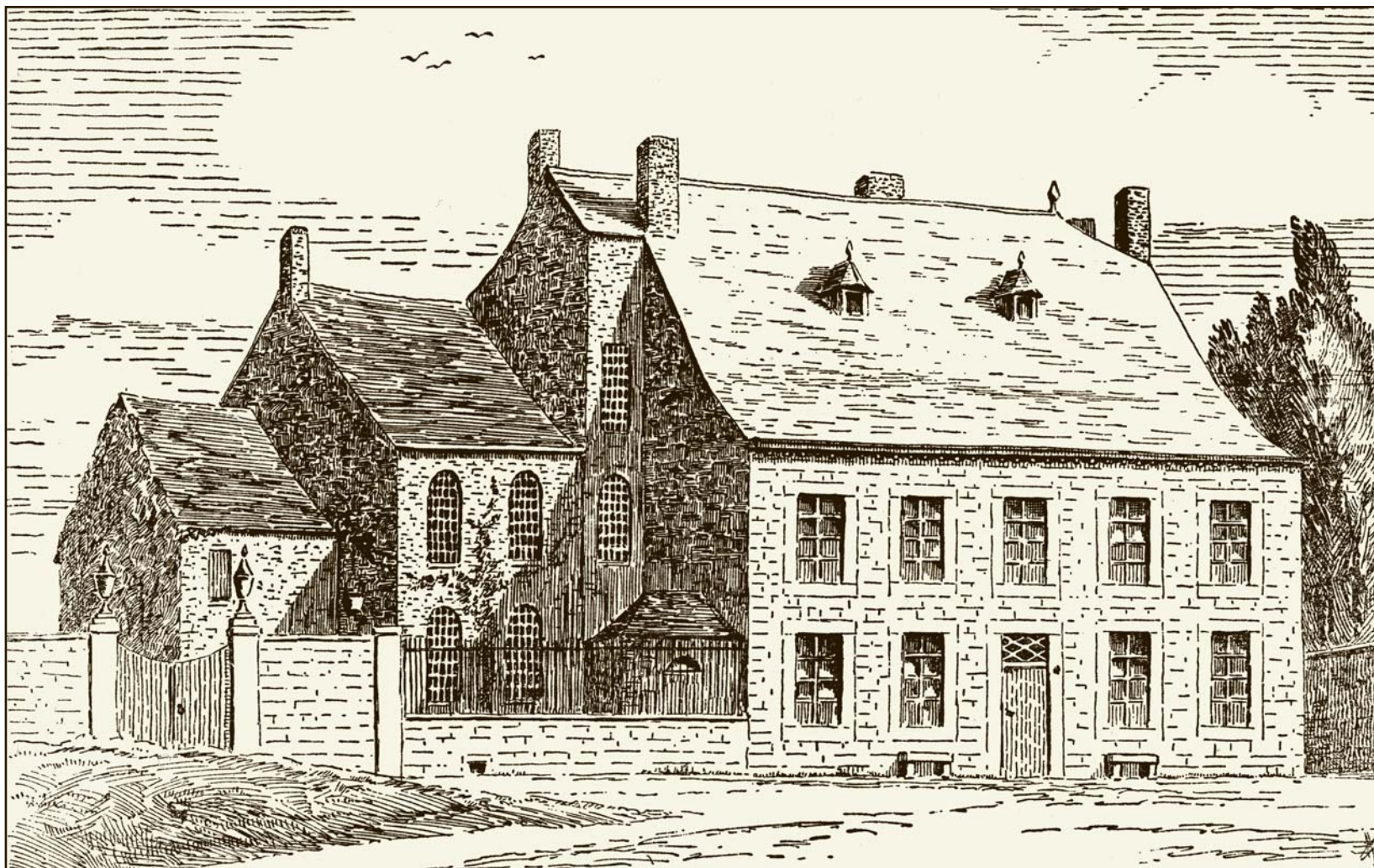
### Iconographie :

- 1) *Aquarelle* de VAN DER MEULEN (1675) et ses deux copies, citées à la notice précédente ;
- 2) *Une aquarelle* de MARIE MALI (vers 1880) ;
- 3) *Un lavis à l'encre de Chine* de l'auteur ;
- 4) *Vues* dans A. DEJARDIN, ouvrage cité à la notice précédente ;
- 5) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) *Archives particulières* de l'auteur ;
- 2) *Archives communales* de la ville de Limbourg ;
- 3) J. THISQUEN, *Histoire de la Ville de Limbourg*.





LA PORTE D'ARDENNE (avant 1881).

### 3. Le Château de la Louveterie à Limbourg

Cette belle demeure est située à droite de la route Hèvre-mont-Vervifontaine et à 1.575 mètres de la chapelle de Hèvre-mont. Elle occupe le centre d'un terrain d'environ 120 bonniers, anciennement plus ou moins inculte, parsemé d'arbres, de buissons et de bruyères, limité à l'Est par la commune de Goé, au Sud par le ruisseau de la Borchène et à l'Ouest par le marquisat de Franchimont. Charles le Téméraire en avait fait donation à la communauté de Limbourg en 1469, pour dédommager les habitants des déprédations commises chez eux quelques années auparavant par les gens du pays de Liège. Sauf la partie Nord, où fut construite en 1787 la ferme dite du Bois de Hèvre-mont, il fut acquis, soit cette année-là, soit lors de l'instauration du régime français dans notre région (1795) par François-Xavier Simonis, né en 1762, époux de Marie-Eugénie de Goër de Herve, née en 1769. Ce fut lui qui, peu après son achat, édifia le château primitif : grosse bâtisse carrée à deux étages, protégée contre l'humidité par des essentes au Nord-Ouest et au Sud-Ouest. La toiture, couverte d'ardoises et à deux versants, était garnie de deux lucarnes de chaque côté et surmontée de deux massives cheminées. La façade principale, au Sud-Est, montrait cinq travées percées de baies de style Louis XV, à volets de bois. La porte, de même style et très simple, précédée de trois degrés de pierre, s'ouvrait en son milieu. Un ruban de pierre courait au-dessus du second étage. Plus haut encore s'accrochait à la muraille un balcon en quart de sphère, encadré de trois œils-de-bœuf circulaires ; à son côté droit pendait une cloche. Les sommets des chaînes d'encoinure et de l'arête faîtière du toit étaient surmontés d'une boule sur socle, en pierre taillée.

Ce n'est pas sans raison qu'on appela cet édifice « Pavillon » ou « Maison de Chasse » et « La Louveterie » ; François-Xavier Simonis, grand industriel verviétois, était aussi fervent chasseur. Sous l'Empire, il fut nommé lieutenant de louveterie, charge très honorifique mais non rémunérée, qui nécessitait d'importants moyens financiers et un équipage de chasse : le sien comprenait un piqueur, 4 chevaux et 25 chiens. Les loups constituaient de longue date un véritable fléau dans les régions forestières du département de l'Ourthe et, sous Napoléon, leur destruction fut méthodiquement entreprise. On ne les chassait pas seulement à courre, mais à tir, et des battues comprenant parfois cent fusils ou

davantage, et plus de traqueurs encore, étaient organisées. Des trois lieutenants de Louveterie nommés dans le département de l'Ourthe : le baron Louis de Haultepenne à Arville, le marquis de Croix à Franc-Waret et François-Xavier Simonis, ce dernier se montra le plus entreprenant et le plus actif ; en 1807, 8 loups et 15 renards figurent à son tableau de chasse.

Sa fille Marie-Charlotte-Eugénie Simonis s'était unie à l'ex-grand écuyer du roi Murat, le baron Jacques-Ant. Ed. de Knyff, qui rendit la Louveterie célèbre dans la région par les grandes chasses qu'il y donna dans les années 1815-1820. Quand François-Xavier Simonis mourut en 1825, sa fille, la baronne de Knyff, l'avait précédé dans la tombe, et le domaine de la Louveterie — comprenant à ce moment 334 bonniers — fut recueilli dans sa succession par son petit-fils, le baron Guillaume-Franç. Alf. Ed. de Knyff, alors âgé de huit ans.

La tradition locale rapporte qu'il était assez volage. Dans une des parties boisées de sa propriété, entre le chemin de la Croix Bohet et la Borchène, à 100 ou 150 mètres à l'Est de la route de Vervifontaine et parallèlement à celle-ci coule un ruisseau qui, en un certain point, forme un îlot naturel ; notre Don Juan y établit un petit pavillon muni d'un pont-levis ; il y recevait de gentes damoiselles ses amies et... relevait le pont-levis ! Ce bois, actuellement à l'Etat belge, s'est appelé depuis lors « Bois de la Maisonnnette ».

Le 23 janvier 1846, le baron de Knyff vendit le domaine — comprenant à cette époque quelque 600 hectares — au vicomte Raymond-Jean-François de Biolley (10-2-1789 † 22-5-1846), époux de Marie-Isabelle Simonis (1799-1865). Celle-ci, devenue veuve, fit à la Louveterie des essais d'élevage de moutons mérinos, mais elle n'eut pas plus de succès que d'autres grands propriétaires, industriels de la région verviétoise, qui firent des tentatives analogues.

Après sa mort, la propriété fut recueillie par son fils, le vicomte Félix-Raymond-Joseph de Biolley (1836-1885), époux de la comtesse Caroline M. F. de Sercey. Vers 1880-1881, il agrandit considérablement la maison de chasse et lui donna son aspect actuel par l'adjonction d'une aile « en marteau », d'un seul étage, contre la façade Sud-Est. L'emploi judicieux de la brique et de la pierre de taille, l'allègement des extrémités par des pans coupés et l'élégante proportion des toitures en font une réussite pour l'architecte Burguet, chargé de ces travaux. Le balcon et le péristyle qui la précèdent sont, du point de vue esthétique, plus discutables. Une louve en pierre sculptée, rappelant le nom et la destination du lieu, figure, en haut-relief, dans le fronton de la porte-fe-

nêtre de l'étage.

Après le décès du vicomte F. R. J. de Biolley-de Sercey, la propriété fut partagée entre ses enfants et morcelée. Le château, avec la ferme et quelques bois attenants échurent à l'un d'eux, le vicomte Iwan de Biolley, époux de Maria Moretus-Plantin. Les trois enfants de ce dernier, les vicomtes Georges et Joseph de Biolley et leur sœur Marguerite de Biolley les recueillirent à leur tour, puis les vendirent, en 1924, à Louis Poswick (1870-1937), époux de Marguerite Paquot. Au partage de sa succession, ils furent repris par son fils aîné Jacques Poswick, qui épousa en 1939 la comtesse Valentine de Looz-Corswarem, veuve de Gaëten Carlier d'Odeigne, et vendit le château et la ferme joignante en 1946 à leur propriétaire actuel, Maurice Collard.

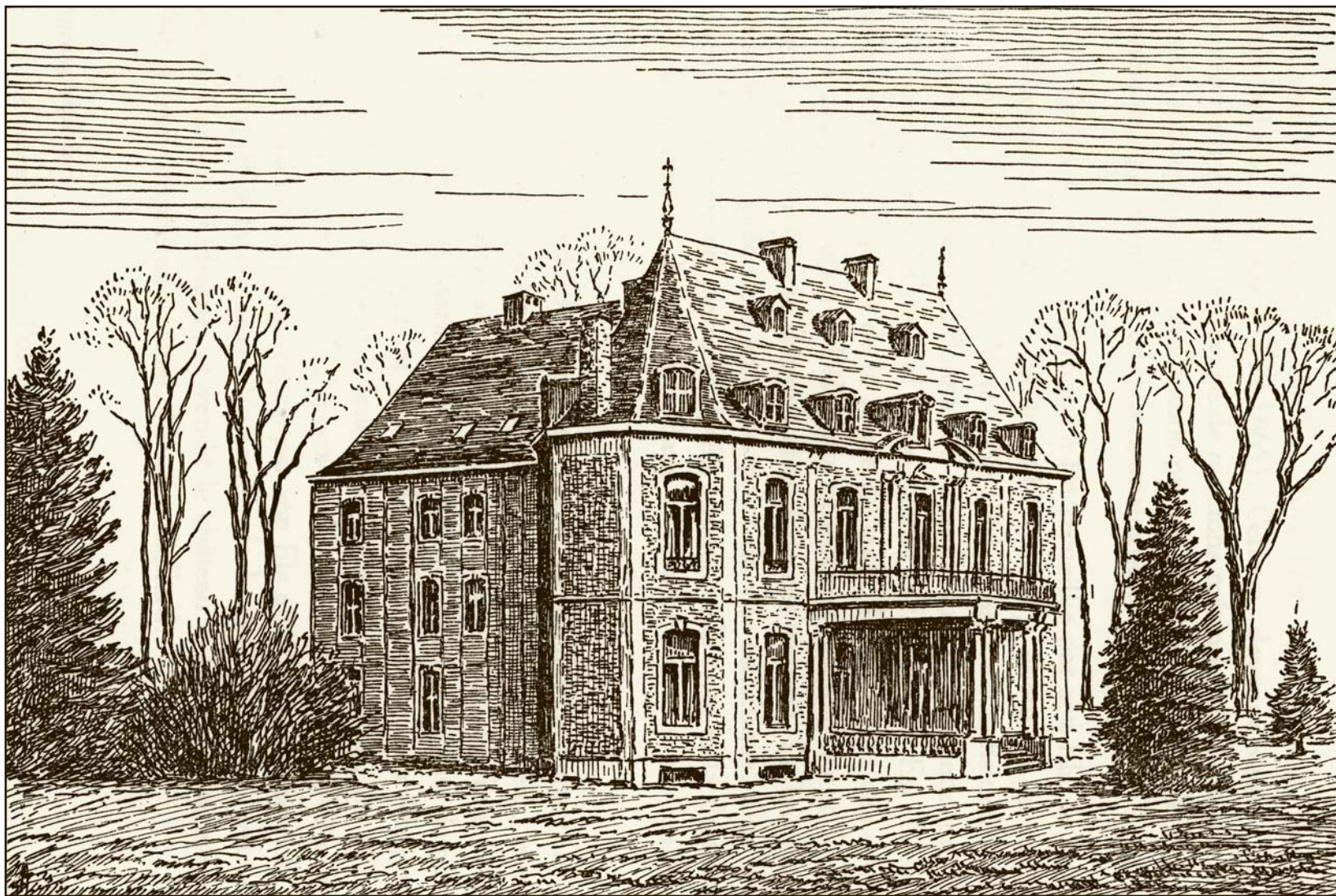
#### Iconographie :

- 1) Aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Aquarelle de 1867 signée A. S. appartenant au vicomte JOSEPH DE BIOLLEY à Theux ;
- 3) Lavis à l'encre de Chine de l'auteur ;
- 4) Anciennes cartes-vues.

#### Sources :

- 1) Vicomte IGNACE DE BIOLLEY-DE T'SERCLAES, *Note inédite* ;
- 2) Archives particulières de l'auteur et de M<sup>r</sup> JACQUES POSWICK ;
- 3) A. BUCHET, *Monographie historique de Goé-lez-Limbourg*, vol. II (Verviers, 1948) ;
- 4) E. FAIRON, *La destruction des loups dans le département de l'Ourthe* (communication du 13-12-1941, bull. S. V. A. H. 1940-1944, vol. XXXIII, II<sup>e</sup> partie) ;
- 5) Eug. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* (Liège 1873) ;
- 6) A. N. B. 1912, I et 1921, II.





LA LOUVETERIE.



#### 4. Le Château de Vreuschemen à Baelen

Quittons le centre de Baelen, traversons la chaussée Dolhain-Overoth-Eupen et suivons la route intercommunale orientée Nord-Ouest-Sud-Est, qui monte vers le hameau de Mazarinen pour redescendre vers Membach et la vallée de la Vesdre.

Entre Mazarinen et Membach, à 750 m au Nord-Ouest du clocher de ce dernier village se tapit à droite, obliquement et contre la route, le petit château de Vreuschemen : construction longue, étroite et basse, d'un seul étage, appuyée à l'Ouest contre des bâtiments de ferme modernes et sans caractère. La toiture à deux pans est surmontée d'un joli clocheton hexagonal qui s'encastre au centre de son arête faîtière. Ce clocheton était anciennement plus élevé, et bardé sur la moitié inférieure de sa partie verticale, de planches en forme de volets ; partiellement détruit par la foudre en 1907, il fut rétabli, mais on en diminua la hauteur pour lui donner son aspect actuel. Jusqu'en 1924, il était — comme les toitures — couvert d'ardoises ; elles furent enlevées et remplacées à cette époque par des carreaux d'éternit qui, heureusement, commencent à se patiner. La partie la plus ancienne de la construction paraît dater de la fin du 17<sup>e</sup> ou du début du 18<sup>e</sup> siècle ; les appartements compris entre le corridor central et la route ont été bâtis à l'époque napoléonienne par Simon-Joseph Vercken de Vreuschemen : père de dix enfants, l'ancienne habitation était devenue trop exigüe pour les loger tous. Cette partie contient un charmant boudoir ovale à l'extrémité Est de l'étage, une cheminée, une niche et des moulures de plafonds de style Empire. Le pan coupé, au Nord-Est provient d'une expropriation : dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, l'ancien chemin public qui passait à proximité, fut intercommunalisé et rectifié ; le nouveau tracé empiétant légèrement sur la construction, on a dû tailler dans celle-ci pour en permettre la réalisation. Détail curieux et très rare : les fenêtres de la façade au Midi — de style Louis XV — sont beaucoup plus petites au rez-de-chaussée qu'à l'étage.

Tel qu'il est, avec son jardin rustique ombragé de marronniers d'Inde, son bosquet, ses deux grands viviers et malgré les bâtiments d'exploitation qui le déparent, c'est un ensemble charmant, fait de simplicité, d'intimité, de tranquillité.

Le manoir est probablement construit à l'emplacement où, sous le duc Jean III de Brabant, « Reynerus dictus de la

Planche » tenait, en sa qualité de feudataire, en l'an 1314, les « curtim de Vruseem et appenditias ».

On ne commence à connaître les propriétaires de la seigneurie qu'à partir du 15<sup>e</sup> siècle ; elle est, à ce moment, en possession de la famille Schyrgen de Frörschemen. Par l'alliance de Marie Schyrgen de Vreuschemen, dame de Vreuschemen, avec Jean Schuyl (cité en 1464, mort avant 1491), le bien passa dans cette famille ; le fils de Jean, Walraf Schuyl, en hérita. Décédé célibataire en 1491, il le laisse à son fils bâtard, Jean Schuyl, seigneur de Vreuschemen, qui relève la même année. Il se maria, pensons-nous, et laissa un fils : Jean-Walraf Schuyl qui épousa N. Thymus. Le 14 juin 1564 en effet, intervient un accord entre Jean-Walraf (Schuyl) « van Frörschemen » et ses voisins de Mazarinen, concernant l'utilisation d'une source jaillissant dans la propriété. Ce Jean-Walraf Schuyl, ayant embrassé la religion réformée, fut emprisonné à Limbourg ; banni en 1592, il dut s'exiler en Hollande et y fit souche. Pour éviter la confiscation de la seigneurie, Jean Vercken de Doenraedt († 1603), mari de sa sœur (ou de sa fille ?) Anne, en opéra le relief en 1583. Il n'est donc pas exact (comme certains l'ont cru) qu'il l'aurait héritée de Mathieu de Heiligers de Rurtz, époux (?) de la sœur du dit Jean Vercken.

Fait unique dans les annales du duché de Limbourg : Vreuschemen, sauf pendant quatre années, n'a pas cessé, depuis bientôt quatre siècles, d'appartenir à la très vieille famille Vercken de Vreuschemen. A Jean Vercken ci-avant cité succéda son fils Mathieu, ou Thys, Vercken de Vreuschemen (1601-1659), mari d'Anne de Dobbelsstein. Il relève la seigneurie en 1623. Elle passe après lui à son fils Jean Vercken de Vreuschemen, né vers 1625 ; il devint seigneur de Vreuschemen par relief de 1659, et s'unit à Anne Scheen. Le bien échoit ensuite à son fils Mathieu Vercken, cité comme seigneur foncier de Vreuschemen en 1697 et 1716. Il le transmet par héritage à son fils Jean Vercken, qui le vend en 1759 à Joseph Wildt d'Aix-la-Chapelle ; celui-ci opère le relief en 1761, mais Léonard Vercken de Vreuschemen (1705-1767), fils de Jean et mari de Catherine-Sophie Crummel de Rave, le rachète en 1763. C'est lui qui construisit, à l'angle de la place du Marché à Eupen, le magnifique hôtel de style Louis XV, actuellement couvent des Religieuses Franciscaines. La propriété passe au fils du précédent, Jean-Simon Vercken, sgr. de Vreuschemen (1734-1785), qui avait épousé Catherine Clout d'Ehrenberg. Son fils, Simon-Joseph Vercken (1778-1855), dernier seigneur de Vreuschemen, hérita de la propriété. Il est l'auteur de l'agrandissement du château par son allongement vers l'Est. Sous l'Empire, il fut simulta-

nément maire des communes de Baelen et de Membach. De son épouse Amélie-Catherine-R.J. de la Saulx de Gulcken, il laissa dix enfants parmi lesquels Jules-Marcelin Vercken de Vreuschemen (1815-1903), qui recueillit la propriété ; il épousa sa nièce Amélie L. S. Wilgot et en eut une fille et un fils, Louis S.J.M. Vercken de Vreuschemen (1854-1931), époux de Marie-A.L. Hardy, qui lui succéda dans la propriété. Il fut juge de paix suppléant du canton de Limbourg, bourgmestre de Membach de 1885 à 1903 et bourgmestre de Baelen de 1904 à 1924. A sa mort, le bien échut à son fils unique, M. Jules Vercken de Vreuschemen, né en 1886, inspecteur des Eaux et Forêts, son propriétaire actuel.

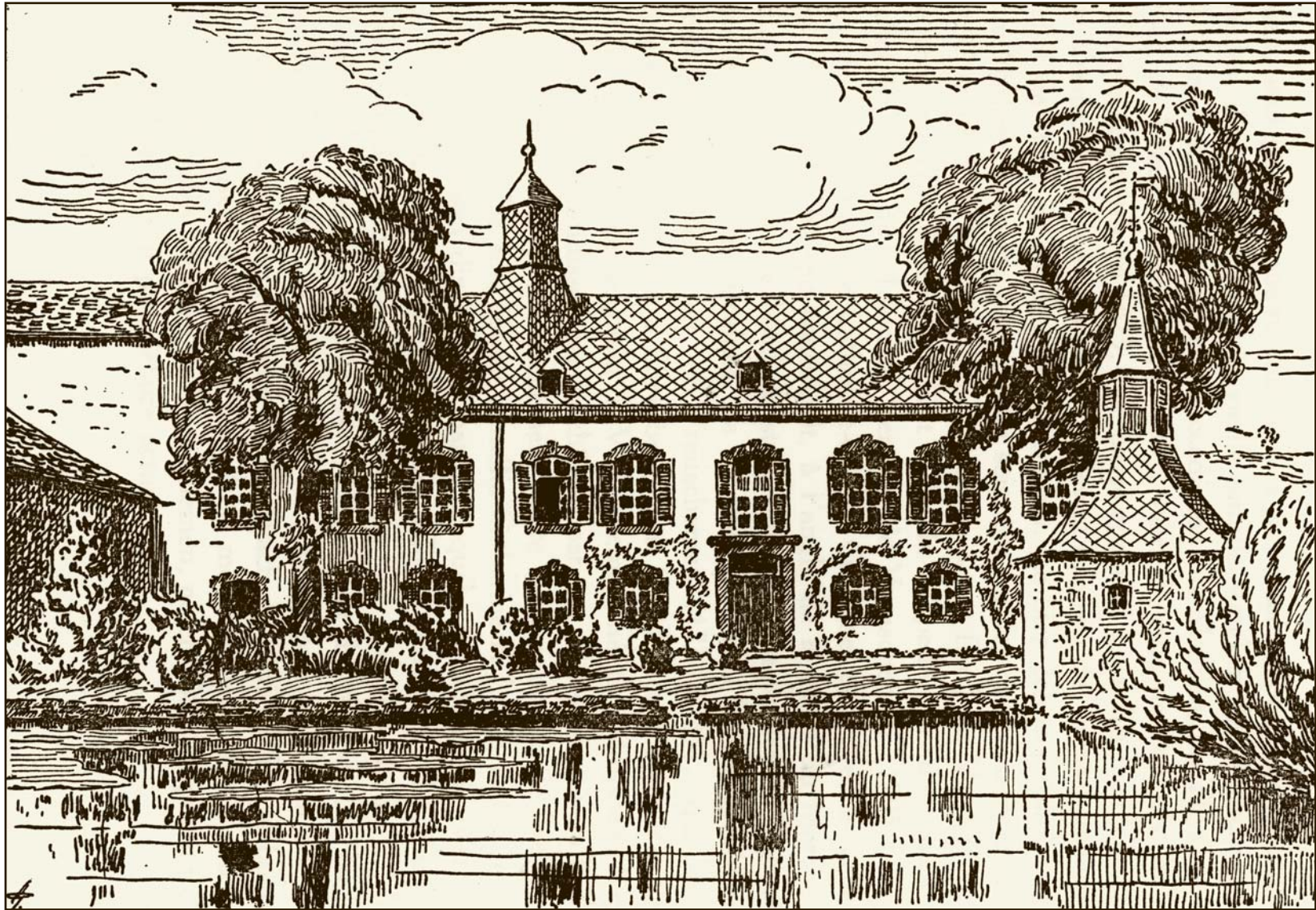
#### Iconographie :

- 1) *Dessin colorié exécuté vers 1870 par HENRI FILANSIF, propriété de M<sup>r</sup> JULES VERCKEN de VREUSCHEMEN ;*
- 2) *Dessin à la mine de plomb par ADOLPHE de NIEUPORT, daté 1824, propriété du même ;*
- 3) *Photographie de 1905, propriété du même ;*
- 4) *Cartes-vues.*

#### Sources :

- 1) *Archives particulières de M<sup>r</sup> JULES VERCKEN de VREUSCHEMEN ;*
- 2) *Reg. aux Œuvres de Baelen (A. E. L.) ;*
- 3) J. PEUTEMAN, *Inscriptions et blasons de Baelen* (bull. S. V. A. H., vol. XIII, Verviers 1913) ;
- 4) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise ;*
- 5) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie, (bull. S. V. A. H. vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 6) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* (Liège 1895) ;
- 7) J. VERCKEN de VREUSCHEMEN, *Notes historiques sur la commune de Membach* (plaquette intitulée « Société Royale St-Jean », 1837-1937).





VREUSCHEMEN.



## 5. La Maison Seigneuriale de Nereth, à Baelen

Anciennes dénominations : Nederode, Nederrot ; on l'appela aussi à partir du 16<sup>e</sup> siècle : Rouschenberg, Rauschenberg, Ruschenberg, Ruyschenberg.

Du centre du village de Baelen, une mauvaise route communale orientée Sud-Ouest-Nord-Est va rejoindre la chaussée asphaltée Eupen-Welkenraedt. Suivons-la pendant 2 km ; à notre droite, arrosé par le ru poissonneux de Baelen, se tapit le gentil hameau de Nereth : quelques constructions rurales modestes, de style régional, groupées de part et d'autre d'un chemin de campagne. Quelques mètres à l'Ouest, à demi cachée par un groupe d'arbres et bordant un petit chemin entre deux haies, voici l'ancienne maison seigneuriale, enserrée à l'Est et au Sud par des bâtiments d'exploitation. Massive, trapue, carrée, bâtie en gros moellons de pierre calcaire, la façade Nord percée de petits jours jumelés, couverte d'un haut toit d'ardoises à quatre pans, surmonté au centre d'une grosse cheminée, elle n'est certes pas dépourvue de pittoresque. Bien que le linteau de la petite porte d'entrée, à l'Est, porte le millésime 1722, la bâtisse est incontestablement plus ancienne et offre toutes les caractéristiques du 17<sup>e</sup> siècle.

Dès la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle, la seigneurie foncière — ou tout au moins une importante propriété foncière à cet endroit — était en la possession d'Arnould de Nederode, du lignage de Reymersbeeck. En 1350, elle était passée à son fils Maes (Thomas) de Reymersbeeck, dit aussi Thomas de Nederrot ; il y possède une cour foncière en 1374. Sa fille Agnès épouse Jean de Nuwerot, qui tient le fief vers 1390. On ignore les possesseurs successifs de Nereth au 15<sup>e</sup> siècle ; la seigneurie dut être recueillie par Catherine de Reymersbeke, qui épousa Pierre von dem Bucke, échevin d'Aix-la-Chapelle. Devenue veuve, elle vendit — ou donna — Reymersbeke à la famille d'Eynatten en 1450 ; il n'est pas interdit de supposer qu'elle se défit en même temps des seigneuries de Cortenbach à Membach, et de Nereth, qu'elle possédait aussi. Cela n'est cependant pas certain.

Vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, la seigneurie appartient à Servais d'Eynatten, époux d'Alélaïde de Schönrad ; suite à son décès, son fils Jean-Nicolas d'Eynatten fait relief en 1511 ; il s'unit à Marie de Schwartz de Hirtz, dont il eut deux filles, Agnès et Marie ; leur oncle Michel d'Eynatten, frère de leur père, relève en leur nom en 1518. Agnès épousa Jacques de Ruy-

schenberg et Marie s'unit à Henri de Holzet et d'Oost. Cette dernière céda, semble-t-il, ses droits sur la seigneurie de Nereth à sa sœur Agnès, qui la laissa par héritage à sa fille Elisabeth de Ruyschenberg, qui épousa Godefroid de Harff. La sœur de celui-ci, Anne-Marie de Harff, s'unit à Frambach de Gulpen, seigneur de Rosmel et de Neufchateau. En vertu d'un contrat avenant avec son beau-frère de Harff, Frambach de Gulpen obtient Nereth et en opère le relief en 1611. Il relève une seconde fois le 16 juillet 1626. Parmi les biens faisant l'objet de cet acte figure le « donjon ». S'agit-il du corps de logis actuel, ou bien d'un ancien *Wasserburg* disparu, peut-être bâti sur un îlot artificiel dans le lit-même du ruisseau ? Il ne nous a pas été possible de résoudre ce problème. Le même jour, Frambach de Gulpen vend la propriété à Charles de Spranckenis, lieutenant commandant le château de Limbourg ; elle passe, après lui, à son fils Maximilien de Spranckenis qui relève en 1635. Omer de Spranckenis — sans doute fils du précédent — relève à son tour en 1659. Nous pensons qu'il vendit Nereth à Robert-Bertin Hannot, seigneur de Goé, qui omit d'en opérer le relief. Le défaut d'accomplissement de cette formalité essentielle menaçait d'entraîner la confiscation de la seigneurie. Pour sauvegarder ses droits, Théodore de Reul, qui y avait de grosses créances hypothécaires, fit relever le bien en son nom par son fils Gaspar-Lancelot en 1680. Quelques années plus tard, deux des fils de Théodore, Massin-Corneille et Antoine-François de Reul, et son petit-fils Théodore-François de Reul, fils de Gaspar Lancelot précité, parvinrent, non sans difficultés, à faire reconnaître leurs droits et à faire décréter la saisie de la seigneurie : elle leur fut adjugée le 20 mars 1710. Elle resta dans l'indivision entre leurs héritiers ; le 19 avril 1721, Théodore-François de Reul, Gilles-Théodore et Jean-Joseph-Antoine, tous deux fils de Massin-Corneille de Reul, Marie-Catherine de Xhenemont, veuve d'Antoine-François de Reul et son fils Théodore-Gaspar de Reul, vendent la propriété à Jean Coninckx, huissier de la Cour féodale de Limbourg. En 1735, le fils de ce dernier, Jean-Joseph Coninckx relève par décès de son père, mais il entre peu après comme religieux au prieuré des Croisiers de Brandebourg près Raeren. Nereth passa, par suite de cette circonstance, à son frère Pierre-François Coninckx qui fait relief à son tour en 1742. En 1772, il vend la propriété à l'avocat Walter de Looz, drossard de Hombourg, époux de Marie-Hélène van de Weyer, qui fait relief le 9 mai de la même année.

On ignore s'il conserva la seigneurie jusqu'à la fin de l'ancien Régime. En tous cas, s'il avait acquis avec elle la dîme de Nereth, celle-ci ne se trouvait déjà plus en sa possession

quatre ans plus tard. En effet, lors du partage avenant le 2 mai 1776 (acte not. Closset, de Limbourg) entre les enfants de Balthasar Lindenlauf, sgr. de Cortenbach à Membach, la dîme de Nereth est attribuée à l'un des co-partageants, Thomas-Benedict Lindenlauf. Selon un autre acte notarié, elle se trouve encore en possession de ce dernier le 29 juin 1794 (acte not. P. L. Cormans, de Baelen). Il la donne en location pour sept années consécutives à Corneille Corman, de Nereth.

Le bien passa, par après, dans le patrimoine des époux Jacques Hoen-Söhngen, qui le possèdent de 1800 à 1835 ; ils le transmettent à leur fils Winand Hoen-Lemeunier, qui en est propriétaire de 1885 à 1861. A son décès, le bien reste à son fils Hubert Hoen qui le posséda de 1861 à 1923 ; jusqu'en 1900, il exploita l'ancienne demeure seigneuriale transformée en ferme avec ses frères et sœur Mathieu, Victor et Marie Hoen. A partir de 1900, les trois derniers continuèrent l'exploitation de la propriété de leur frère Hubert. En 1923, celui-ci la cède, par acte de partage, à son fils Guillaume Hoen, époux de Marie Wintgens, qui en est encore le propriétaire aujourd'hui.

Note : D'un acte passé le 20 août 1786 devant le notaire P. L. Cormans, de Baelen, il résulte que seize chefs de famille propriétaires de biens-fonds et demeurant à Nereth, considèrent qu'il conviendrait d'ériger une église catholique dans le hameau, tant pour leur commodité que pour celle des habitants du hameau de Gemehret ; ceux-ci, en effet, sont à une heure de marche de l'église paroissiale de Baelen, et eux-mêmes s'en trouvent à une demi-heure. Ils s'engagent à intervenir dans les frais de construction.

Une semaine plus tard, douze habitants du hameau voisin d'Overoth prennent une initiative identique et manifestent la volonté d'avoir, eux aussi, leur église (acte du même not. 27-8-1786).

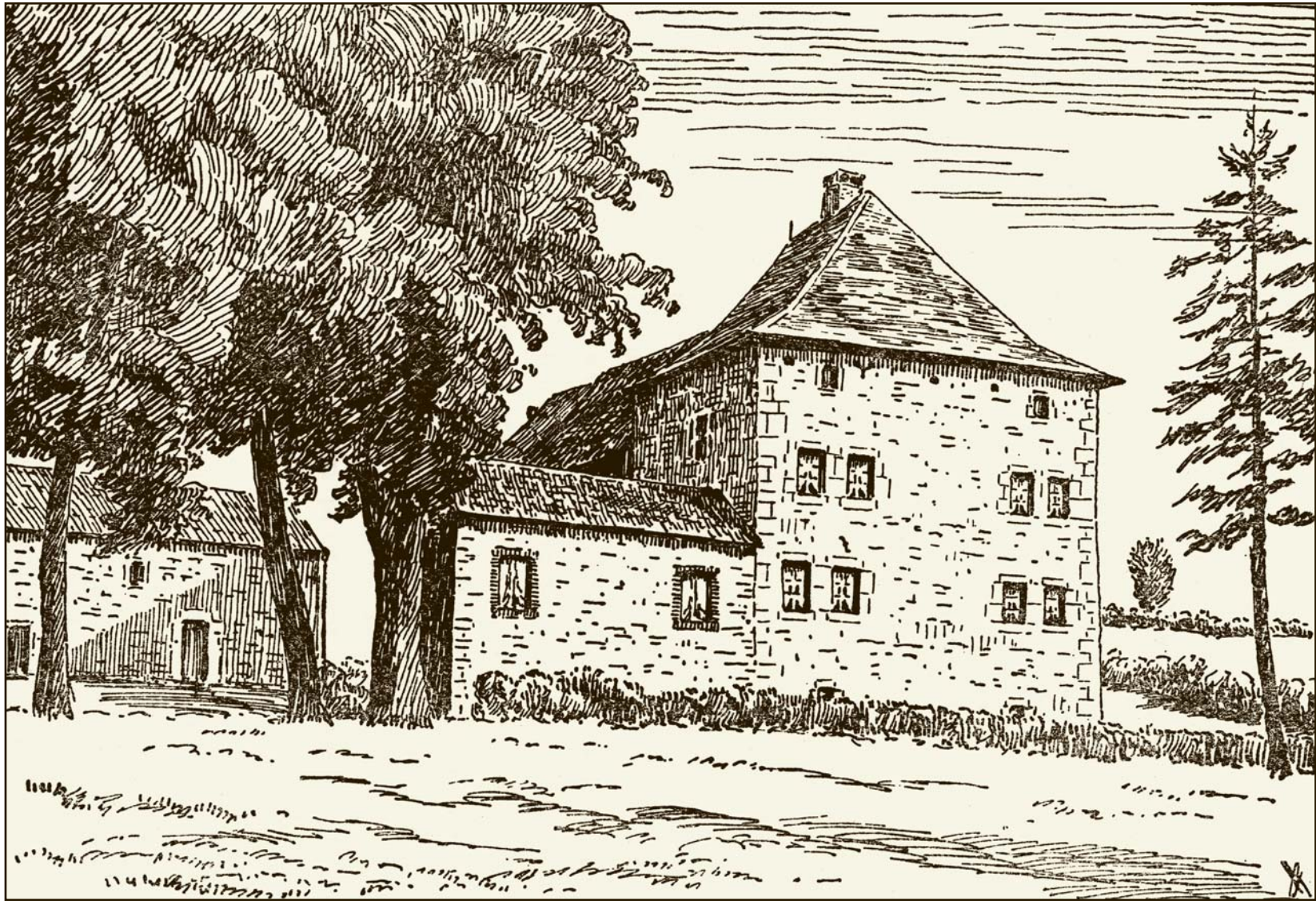
On comprend sans peine qu'aucun de ces deux projets ne se soit réalisé, l'importance des dépenses à engager étant hors de proportion avec celle de ces deux minuscules hameaux.

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

*Sources :*

- 1) A. BUCHET, *Notes inédites* ;
- 2) Abbé JUNCKER, *révérend curé de Baelen, Note inédite* ;
- 3) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





NERETH.



## 6. Le Château de Villers à Bilstain

C'est avec raison que le château de Villers est également dénommé « le vieux château de Bilstain », puisqu'il était le siège de la seigneurie de ce nom ; on l'appela aussi, dans le temps, la « Cense de la Marquise de Malespine », du nom de sa propriétaire ; il est parfois connu actuellement sous le nom de « Ferme Richelle ». Beaucoup l'ont confondu — et le confondent encore — avec le château de Laverne, distant de 800 mètres seulement et bâti comme lui au lieu-dit « Villers ». Celui qui nous occupe, à 1 km au Nord de l'église, est à l'Est de la route communale Bilstain-Elsaute-Clermont, et domine le ru de Bilstain ; on aperçoit de loin cette masse solide et trapue, dont la double caractéristique frappe dès l'abord : sa maçonnerie — de plan à peu près carré — toute en moellons de pierre calcaire taillée, de grand appareil, percée de jours superposés à croisées, dont certains sont obturés ; sa haute toiture à quatre pans reliés en une très courte arête faîtière flanquée de deux grosses cheminées. Au centre de la façade Nord existe une étroite travée en légère saillie : c'est là que s'ouvre la porte principale, à imposte vitrée à croisillons, d'assez belles proportions. La fenêtre qui la surmonte à l'étage, est plus grande que les autres. Au-dessus, à hauteur des combles, un petit tympan triangulaire porte les armoiries des Goër de Herve et des Borlez. Cette partie de l'édifice semble dater du 18<sup>e</sup> siècle, tandis que le reste est de la 1<sup>re</sup> moitié du 17<sup>e</sup> siècle : il fut probablement construit par le marquis Gillion-Othon-Ch. de Trazegnies, peu après l'acquisition de 1636 et remplaça un château ou une habitation plus ancienne, qualifiée « masure » en 1585. L'intérieur est commodément distribué ; toutes les chambres et la cage d'escalier donnent sur un large vestibule central, à l'extrémité duquel une petite chapelle avait été aménagée au premier étage.

Le premier seigneur foncier de Villers (Wilre en flamand) fut, selon de Ryckel, Frédéric Roe, ou Henri de Gulpen, selon Thisquen ? En 1515, la seigneurie est transportée à Pierre Huprecht, mayeur de Limbourg, qui ne la conserve guère : en 1522, elle est relevée par Jean de Stembert, mayeur de la Cour de Verviers, qui était son gendre, puisque la fille du dit Jean de Stembert et ses co-partageants « petits-enfants de Pierre Huprecht » font relief en 1526. En 1586, elle passe à Gaultier Willem, mayeur de Limbourg, qui l'achète à Jean de Stembert, sans doute fils ou petit-fils du précédent. Le 19

décembre 1587, il la revend à Claude de Withem, seigneur de Ruysbroeck, gouverneur de Limbourg, dont la veuve Marguerite de Robles convole avec le marquis Alexandre de Malespine. Celui-ci fait relief en 1607. Après la mort de son épouse, il s'unit en secondes noces à Françoise de Gavre, dont il eut deux fils : Charles et Albert-Eugène de Malespine. Ils entrèrent tous deux dans la Compagnie de Jésus et consentirent, après la mort de leur père, à ce que leur mère fit donation du château et de la seigneurie foncière de Villers au marquis Gillion-Othon de Trazegnies, vicomte d'Armuyden, époux de Jacqueline de Lalaing. Il était fils du marquis Charles de Trazegnies, vicomte d'Armuyden, et d'Adrienne de Gavre, sœur de la donatrice Françoise de Gavre. Elles étaient toutes deux filles de Charles de Gavre, comte de Beaurieu, sire de Fresin, et d'Honorine de l'Esclatière, dame d'Ayseau. Le donataire était donc le cousin germain des deux frères de Malespine. La donation date du 27 juin 1636 ; le nouveau propriétaire fait relief le 20 décembre 1640 en qualité de tuteur et au nom, semble-t-il, de l'un de ses fils, le marquis Albert-François de Trazegnies, vicomte de Bilstain, sgr. de Villers et Hombourg. Il relève à son tour le 9 mars 1679 et vend le château et la seigneurie, le 26 juin 1680, à François-Guillaume de Borlez (1639-1705) qui relève le 29 juillet 1681. Celui-ci avait épousé (1672) Odile Maquerelle, dont il eut dix enfants. A sa mort, Villers échut à son fils aîné, Herman-Joseph de Borlez (1679-1742), époux de Barbe Nessel, qui relève le 13 février 1706. Deux de ses enfants devinrent successivement propriétaires de Villers : Ferdinand-Godefroid de Borlez (1708-1783), qui fit relief du vivant de son père, le 2 septembre 1739, et Odile-Françoise de Borlez (1715-1780), épouse de Jean-Joseph-Albert de Goër de Herve (1707-1770), qui l'obtient par voie d'échange contre d'autres biens à Ocquier, le 12 mars 1755. Il fait relief le 13 mai suivant et est qualifié dans la suite « vicomte de Bilstain ». Après sa mort, le bien échoit à son seul fils, Joseph-Albert de Goër de Herve (1745-1809), qui relève pour l'usufruit, au nom de sa mère, le 29-5-1770, et pour la propriété après le décès de celle-ci, le 17-5-1780. En 1775, il avait épousé Marie-Josèphe-Louise de Rossius. Le 27 mai 1809, il vendit Villers à Henri-Joseph Le Pas et en fut, dit-on, si chagriné, qu'il en mourut quelques jours après. Le Pas, n'ayant pas eu d'enfant de son épouse Marie-Thérèse Halleux, institua légataire universelle (test. ologr. 27-8-1828, chez not. Damseaux) sa sœur Marie-Catherine-Josèphe Le Pas (1767-1857), épouse de Pierre-Samuel Neef (1768-1845). Ils laissèrent un enfant unique, Henri-Jos. Prosp. Alph. Neef (1809-1859) qui en hérita et s'unit à Octavie-Alexandrine Collet. A sa mort, sa veuve conserva l'usufruit,

la nue-propriété passant à ses cinq enfants : Laure-Clémentine, épouse Mosselman, Jules-Henri, Alfred-Léopold, Adélaïde-Marie-E., épouse d'Henri Lieutenant, et Octave-Nicolas Neef. Suite à un acte de partage de 1877, Villers est attribué aux quatre derniers, puis, par un second partage de 1879, M<sup>me</sup> Henri Lieutenant-Neef acquiert les parts des trois autres co-propriétaires et réunit donc dans ses mains la totalité du bien. Décédée veuve en 1900, elle le laisse à ses trois fils : Henri-Auguste-Alphonse, Alfred-Clément-Henri et Edmond-Jules-Grégoire Lieutenant, époux de Justine Hauzeur. Ce dernier le reprit en entier, par acte avenant devant le not. Flechet le 18-3-1901. En 1919, il en fit donation à son fils, Henri Lieutenant-Zurstrassen, qui le vendit, en 1923, à sa cousine éloignée M<sup>me</sup> Fernande Neef, épouse d'André-Paul-Auguste Peltzer. Décédée en 1941, la propriété reste à son mari et à sa fille unique, Marie-Thérèse-Marcelle-Georgette Peltzer. Enfin au début de 1950, la propriété, qui contenait environ 45 ha, fut vendue aux consorts Legrain, d'Argenteau.

En 1931, les constructions et terrains qui en dépendaient furent divisés en deux fermes. En octobre 1944, les bâtiments d'exploitation furent incendiés et détruits par faits de guerre, mais le château proprement dit fut épargné.

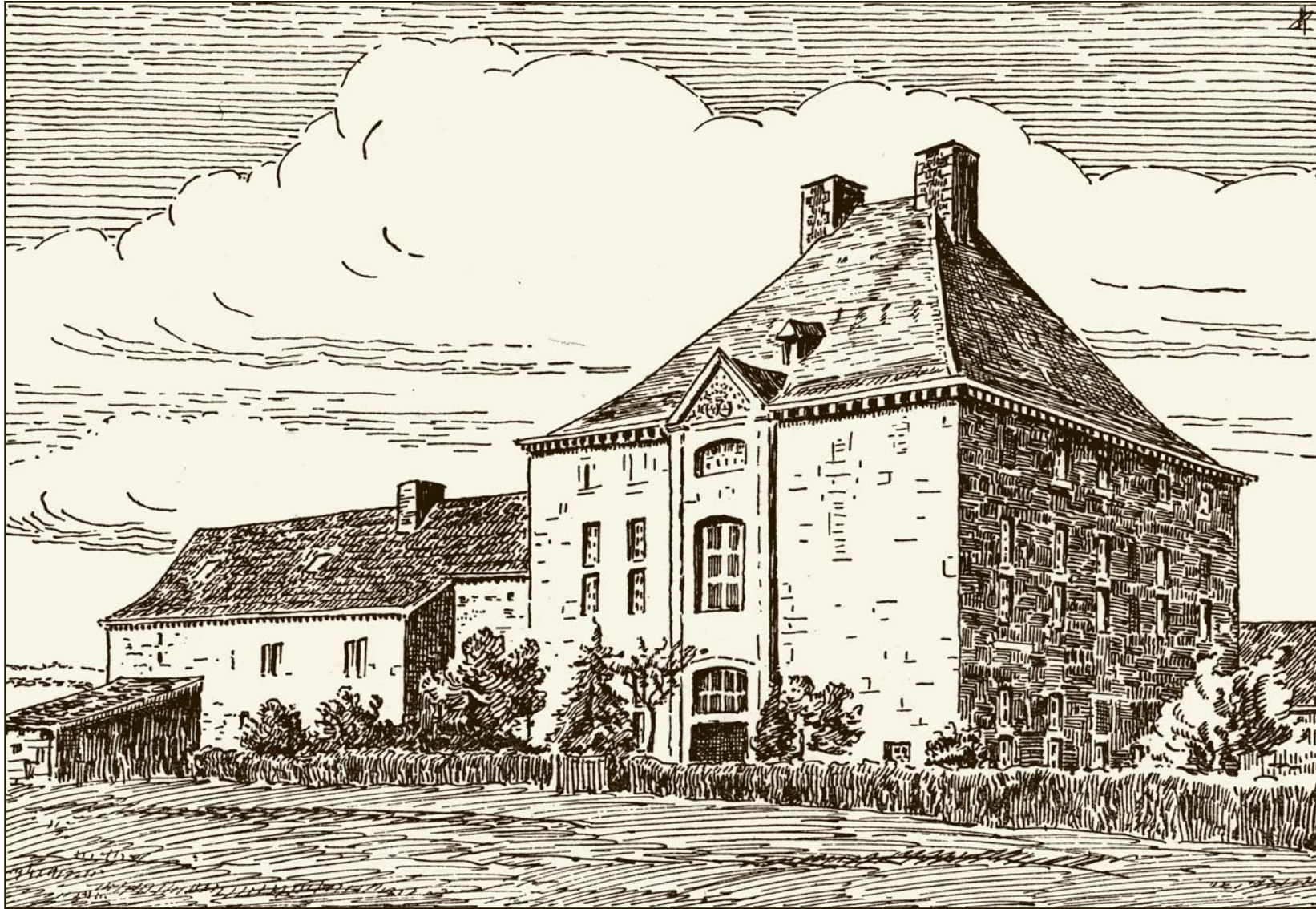
### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Une vue dans A. BUCHET, *Limbourg et ses environs* ;
- 3) Une eau-forte dans E. POSWICK, *Hist. de la Nobl. Limbourgeoise*.

### Sources :

- 1) PIERRE HANQUET, *Note inédite* ;
- 2) Mss. LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. XXII, (A. E. L.) ;
- 3) Archives du cadastre à Bilstain ;
- 4) Archives de l'enregistrement de Verviers, *Table des Ventes*, vol. 6, fol. 351 ;
- 5) *Reg. paroissiaux de Bilstain* ;
- 6) A. BUCHET, *op. cit.* ;
- 7) BUTKENS, *Trophées du duché de Brabant, T. I et II et VIII, additions au supplément* ;
- 8) O'KELLY, *De Belœil à Limbourg* (articles publiés dans le journal « Le Courrier du Soir », février-mars 1932) ;
- 9) E. POSWICK, *op. cit.* ;
- 10) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie*, (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 11) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





VILLERS.

## 7. Le Château de Laverne à Bilstain

La commune de Bilstain est arrosée par un ruisseau généralement orienté Nord-Sud, qui prend sa source au Nord du bois de Grunhaut, et a la particularité de porter quatre noms différents : dans son cours supérieur, on l'appelle d'abord le Hockelbach, puis « ruisseau de Panscherelle », dans son cours moyen « ruisseau de Villers », et dans son cours inférieur « ru de Bilstain ». Il se jette dans la Vesdre au lieu-dit Bellevaux. — C'est sur sa rive droite, à flanc de coteau et au Sud-Ouest de l'angle formé par les routes communales Bilstain-Elsaute-Clermont et Welkenraedt-les Plessesses-Andrimont qu'était niché, parmi les arbres de son parc, le château de Laverne. Il ne se distinguait ni par sa somptuosité, ni par ses dimensions, ni par son air altier, mais plutôt par sa simplicité et par ses agréables proportions. Fait d'un grand bâtiment rectangulaire à un seul étage, surmonté d'une haute toiture à deux pans et à croupes, garni de mansardes, il se prolongeait à l'Est par une autre construction plus basse et moins ancienne. Les fenêtres, à linteaux rectilignes, restaient munies de leurs volets en bois, ce qui contribuait très heureusement à « habiller » la muraille. Deux pavillons extérieurs, de plan hexagonal, à toiture bulbeuse très élevée, donnaient à l'ensemble un charme tout particulier. Celui de l'Ouest servait de remise et celui du Sud, dans le parc, était la chapelle.

Cette seigneuriale demeure fut construite vers 1640 par le comte Jean-Claude de Laverne de Rodés, sgr. de Velchevreux en Franche-Comté, gouverneur de Saint-Venant et colonel d'un régiment lorrain ; il devint plus tard gouverneur de Limbourg. Mort à Bilstain en 1650, il laissait de son épouse Marguerite de Fraipont une fille, Marie-Dorothée de Laverne, épouse de Wathieu de Maillen. Sans doute précédait-elle son père dans la tombe et n'eut-elle pas d'enfant, car il laissa le bien à son neveu, le comte Denis de Laverne de Rodés, maître de camp dans l'armée espagnole et gouverneur de Termonde. Il s'unit à Barbe de Gargant. Tous deux décédèrent à Bilstain, lui en 1677 et elle en 1680, et y furent inhumés. Leur fils unique, le marquis Ferdinand de Laverne de Rodés, hérita la propriété. Il fut colonel, brigadier des armées de Hollande et gouverneur de Deventer. Fin bien digne d'un officier, il fut tué d'un boulet de canon au siège de Szegedin contre les Turcs en 1686. Son beau mausolée en marbre figure encore dans l'église de Bilstain. Ne laissant pas

d'héritier, le bien échut à une de ses cousines la marquise Josèphe-Balthasar de Laverne qui, le 20 novembre 1723, le vendit à Lambert (de) Franquinet, gros industriel et banquier verviétois, époux d'Anne Pirons (acte not. P. A. Pironnet). Après son décès, le château de Laverne fit partie de l'héritage de ses deux fils : Jean-Lambert de Franquinet (1702-1787), capitaine au service du duc de Saxe-Weimar et seigneur de Grand-Rechain après son père, et Arnold-Joseph de Franquinet (1703-1791), haut drossard du comté de Dalhem, sgr. de Marck et de Bergh. On les appelait « les Messieurs » de Franquinet et l'actuelle rue des Messieurs, à Hodimont, rappelle leur souvenir. — Décédés célibataires l'un et l'autre, la propriété de Laverne qui, en 1780, comprenait 110 bonniers, passa — par achat probablement — dans les mains de Jean-Joseph Cremer, époux de N. Dutz. Il dilapida sa fortune et dut revendre Laverne, le 29 août 1820, (acte not. J. G. Nicolai, de Montzen), au comte Paul-Joseph-Victor de Bourcier de Montureux, né à Nancy, décédé à Genssterbloem-lez-Henri-Chapelle en 1867. De son union avec Louise-Thérèse-Gérardine-Jos. de Reul, décédée au château de Laverne le 16-2-1870, il eut plusieurs enfants dont le plus jeune, le comte Léonce-Arthur-Joseph de Bourcier de Montureux lui succéda dans la propriété et mourut célibataire à Laverne le 17-7-1907. Par testament olographe du 12 juillet 1907, il avait laissé le bien à son ami Victor David. Celui-ci décéda vers 1914 et ses deux filles en héritèrent : M<sup>lle</sup> Jeanne David épousa Arnold Deden et sa sœur Hélène David s'unit à Arnold Bischoff. Leurs maris étant allemands tous deux, elles acquirent par leur mariage la nationalité allemande, et tous leurs biens furent placés sous séquestre par l'Etat belge après la guerre de 1914-1918. L'office des séquestres mit la propriété en vente : le château, le parc et un bois attenant furent acquis par William Zurstrassen, époux d'Isabelle Masson, de Verviers, par adjudication du 16 février 1929 (acte not. Ernst, de Limbourg).

Il résulte des archives du cadastre de Bilstain que le château fut à maintes reprises l'objet de travaux d'aménagement et d'agrandissement, notamment en 1845, 1847, 1856, 1873, 1892, 1899 et 1916.

Lors de l'avance alliée à travers notre pays, en septembre 1944, un combat très violent entre troupes allemandes en retraite et des unités de chars de la 1<sup>re</sup> armée américaine eut lieu dans les environs immédiats de Bilstain. M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Zurstrassen durent s'abriter dans la cave avec leur personnel et de nombreux réfugiés des alentours. Le 11 septembre, vers 9 h. et 1/4 du matin, le château — que 150 allemands occupaient encore quelques heures auparavant — fut atteint de

plein fouet par un obus américain et se mit à flamber. Tous les occupants de la cave s'enfuirent et furent obligés de traverser une zone battue par la mitraille, pour trouver abri dans une ferme proche. Le château ne fut bientôt plus qu'un brasier ; avec lui disparurent presque tous les meubles et souvenirs de famille qui y avaient été pieusement rassemblés. Il ne fut pas reconstruit et les pans de murs calcinés qui en restaient furent rasés en 1948. Seuls, les deux jolis pavillons à toiture bulbeuse sont restés intacts et rappellent aux passants l'existence de cette intéressante et belle demeure.

### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Une vue dans A. BUCHET, *Limbourg et ses environs*.

### Sources :

- 1) Mss. LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. XIV (A. E. L.) ;
- 2) Not. LÉON XHAFLAIRE, *Notes inédites* ;
- 3) *Matricule Thérésienne* (A.E.L.) ;
- 4) *Reg. paroissial de Limbourg (ach. communales)* ;
- 5) A. BUCHET, *op. cit.* ;
- 6) GALESLOOT, *La Cour féodale du Brabant, T. II* ;
- 7) O'KELLY, *De Belœil à Limbourg* (articles publiés dans le journal « *Le Courrier du Soir* », février-mars 1932) ;
- 8) J. MEUNIER, *Généalogie de la famille Le Meunier* ;
- 9) O. PETITJEAN, *Le château Laverne* (bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> février 1934) ;
- 10) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 11) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S.V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949).





LAVERNE.



## 8. Le Burg Stockem à Eupen

Au sortir d'Eupen, ville haute, la chaussée que longe la voie du tramway électrique Eupen-Verviers, escalade la longue rampe d'Overoth-Baelen ; peu en-deçà du sommet, au Sud et en contre-bas, quelques foyers rustiques et une petite chapelle octogonale, disséminés parmi les frênes, semblent un immobile troupeau sous la garde de son vieux *burg* ; nous sommes à Stockem.

Une drève de noyers, plantés à même une prairie, relie obliquement la route au château. De prime abord, l'on en remarque surtout l'entrée : gracieux bâtiment à un étage, en briques et pierres de taille, couvert d'un toit à la Mansard, percé en son milieu d'un porche cintré, et flanqué de deux tourelles effilées, dont celle du Sud dut être reconstruite au 19<sup>e</sup> siècle. Avec les communs et les bâtiments d'exploitation, il entoure une cour intérieure, bordée au Midi par un corps de logis parallèle au chemin communal et par le *burg* primitif dominant l'ensemble, un peu en retrait. Carré, solide, massif, entouré de douves encore visibles à l'Ouest, à proximité d'un grand étang, il est bien de chez nous. Hélas ! sa vieille toiture à quatre versants a été remplacée par un toit banal en forme de tente « bonnet de police », surmonté de deux gros épis elliptiques en métal, des plus disgracieux. Devant l'entrée Sud de ce donjon, une dalle posée à plat porte le texte suivant « R. N. V. MDCCCV ». La clef de voûte de la porte charretière bordant la voie publique est sculptée aux armes de Gulpen, mais par une erreur de l'artisan chargé de ce travail, la croix est cannelée au lieu d'être engrêlée.

Le *burg* est cité pour la première fois au milieu du 14<sup>e</sup> siècle, mais en 1172 déjà, on cite un Oldrick de Stockem et, en 1262, Renard et Arnold de Stockem. En 1335, il est tenu par Francon de Stockem qui le vend, vers 1370 à Jean Haen van Berchen ; celui-ci l'aliène en 1381 à Jean van Eys dit Rosmolen. Le château passe dans la suite à Henri de Gulpen, puis à son fils, du même prénom, en 1403. Les propriétaires successifs au cours du 15<sup>e</sup> siècle sont restés inconnus. Tout au début du 16<sup>e</sup> siècle, il appartient à Joest Beysel, fils de Jean, qui fit reconstruire le donjon en 1502 et vendit le bien, en 1514, à son beau-frère Henri de Ruyschenberg. Après le décès de celui-ci, Jean de Reymerstock en opère le relief (1522), mais Henri, fils de Henri de Ruyschenberg ci-avant cité, le relève également après la mort de son père en 1534. Le 9 avril 1545, il le transporte à son beau-frère Jean de

Groesbeek, époux de Sophie de Stommel. Après le décès de son mari, celle-ci fait le relief du château en 1553 (par l'intermédiaire de son beau-frère Zeegher de Groesbeek) ; il échoit après elle à ses deux enfants : Sophie et Jean de Groesbeek. Suivent, dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle, diverses tractations relatives aux biens de Stockem. En 1605, le château est en possession d'Adolphe de Mirvelt, époux de Sophie de Groesbeek. L'année suivante, les curateurs de Renard-Diderick de Ruyschenberg relèvent le château en son nom, puis le vendent à Frédéric de Gulpen, seigneur de Wodémont, qui en fait le relief en 1608. En 1612, par suite d'un partage, Frédéric de Gulpen et Adolphe de Mirvelt, époux d'Alverte de Mérode, deviennent chacun propriétaires d'une moitié du château. Ce fait très rare est à souligner, car selon les coutumes féodales dans le duché de Limbourg, le château ou maison seigneuriale passait au fils aîné et ne pouvait se diviser.

A partir d'ici, et précisément à cause de cette division, l'histoire de Stockem devient un inextricable écheveau.

La moitié appartenant à Adolphe de Mirvelt passe successivement à son fils Jean-Adolphe de Mirvelt (1615), puis aux enfants mineurs de celui-ci, parmi lesquels Adolphe de Mirvelt (1620), puis, par vente de 1639, à Antoinette de Varnewyck, veuve de Winand de Catz. Elle convole avec Jean Maigret, drossard de Baelen. A cette époque, le château était en ruine, paraît-il. En 1665, les trois enfants de Catz nés du premier mariage d'Antoinette de Varnewyck, et les six enfants Maigret nés de sa seconde union, se partagent leur part de Stockem, qui est attribuée à Philippe-Henri de Catz et à ses deux sœurs ; puis elle passe au fils de Philippe-Henri, Joseph-Albert de Catz (1721), puis à sa sœur Marie-Thérèse de Catz, qui épousa Maximilien-G. H. de Waldenburg de Merols. Les héritiers de ceux-ci vendent leur moitié de Stockem, en 1755, au baron Vincent-Phil. Ant. van der Heyden dit Belderbusch. Enfin, le 4 janvier 1774, celui-ci la vend à son cousin Pierre Vercken de Vreuschemen († 1799), époux de Jeanne-Josèphe Mostert.

Voyons maintenant le sort réservé à l'autre moitié du château, restée à Frédéric de Gulpen, époux de Barbe d'Eynatten, en vertu du partage de 1612. Elle suit à ses enfants, parmi lesquels Herman-Frédéric et Jeanne de Gulpen qui, en 1618, avait épousé Jean de Hœn de Cartils ; par voie d'échange, M<sup>me</sup> de Hœn reste seule propriétaire de la moitié de Stockem. De son mariage, elle retint au moins trois fils : François-Théodore, mari d'Anne-Cath. Ang. de Moytrey, Ivo qui épousa Marie de Rheede, Michel-Thibaut qui s'unit à Marguerite du Mont, et une fille, Barbe de Hœn de Cartils,

épouse de François de Laverne. Ivo Hœn de Cartils relève Stockem en 1651, mais il est tué en 1664 ; son frère Michel-Thibaut relève à son tour en 1681. Décédés tous deux sans hoirs, le bien retourne sans doute à leur mère, qui le donne en 1682 à sa fille, leur sœur Barbe de Hœn. Enfin celle-ci, devenue veuve, le laisse en 1707 au fils de son frère François-Théodore, le comte Eugène-Albert-Guillaume de Hœn, qui épousa Florence-Marie de Gulpen. Le bien reste dans sa famille pendant une soixantaine d'années, et finit par appartenir indivisément au baron François-Maximilien-H. B. de Copis (qui descendait des de Hœn par sa mère) et au comte Maximilien-Henri-Laurent de Hœn ; en 1774, celui-ci vend sa part indivise à Pierre Vercken de Vreuschemen cité ci-avant. C'est lui qui, en 1778, fit édifier le joli bâtiment d'entrée à deux tourelles rondes mentionné au début de cette notice ; moins bien inspiré, il fit aussi diminuer notablement la hauteur du donjon et le dota de sa disgracieuse toiture actuelle ; ce fut lui enfin qui construisit le corps de logis situé entre l'entrée et le donjon.

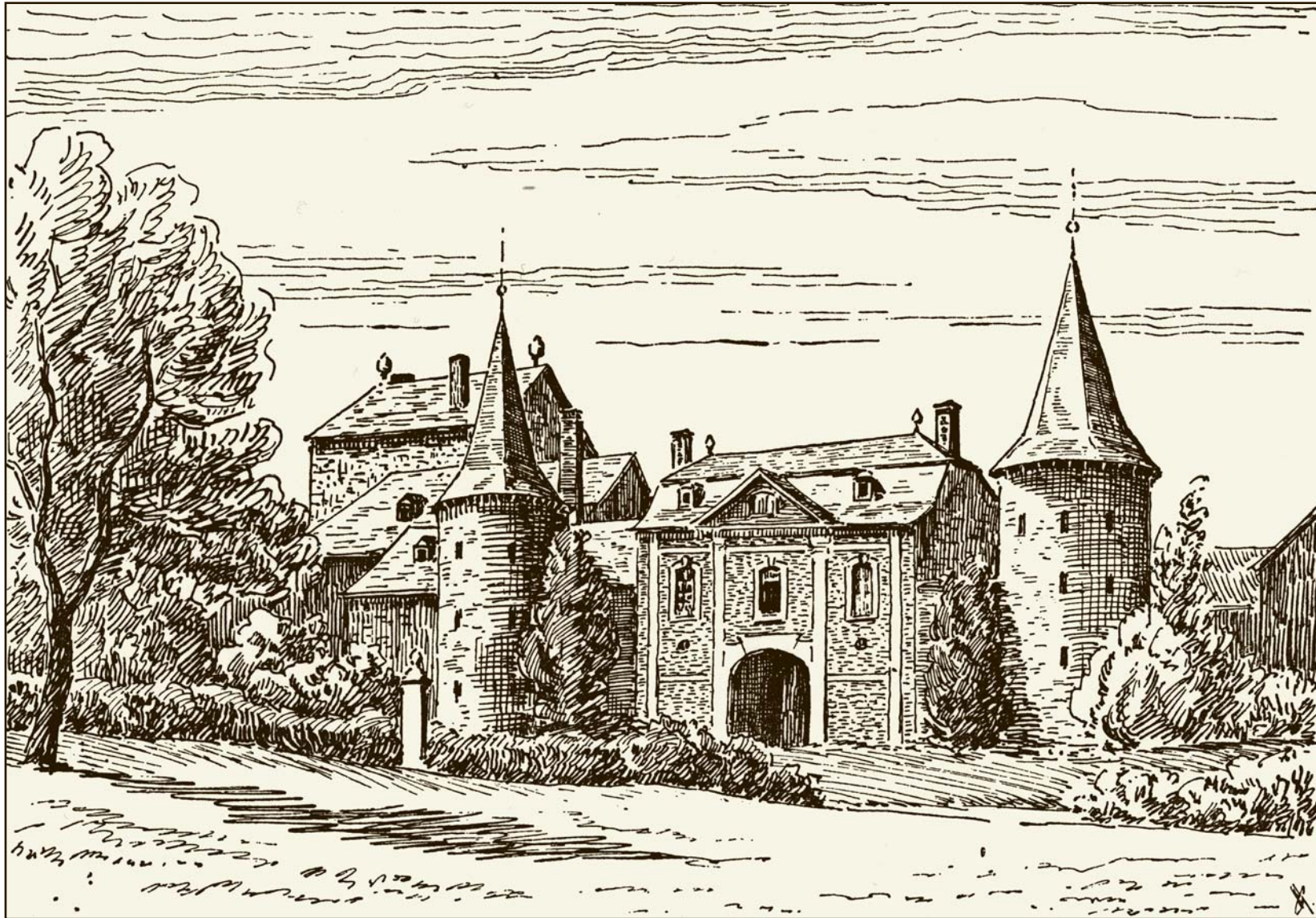
Il laisse ses biens à ses deux fils Nicolas et Pierre-Corneille Vercken de Vreuschemen ; en 1804, ils achètent au baron François de Copis la part indivise qui lui restait, et deviennent donc seuls propriétaires de la totalité du château de Stockem, tel qu'il se trouvait avant le partage de 1612. Décédés sans postérité, il retourne par héritage à Marie-Catherine Mostert, veuve de Jacques-Michel de Grand'Ry, en 1818. Après elle, le château passa successivement à son fils Jacques-Joseph de Grand'Ry, époux de Marie-Anne-Jos. de Grand'Ry, à son petit-fils Charles de Grand'Ry, mari d'Elise The Losen, à la fille de ceux-ci Marie-Anne-Julia de Grand'Ry, qui s'unit à son arrière-cousin André-Ch. Hub. de Grand'Ry, et enfin à la fille de ces derniers Bertha, dite Betsy de Grand'Ry, qui épousa le baron Paul de Scheibler. Stockem fut vendu par eux à Hubert Thissen, par acte du not. Léon Xhaflaire, d'Eupen, du 5 février 1937.

### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Un dessin dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* (Schwann, Düsseldorf).

### Sources :

- 1) GUILLAUME GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) Mss. LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. XI (A.E.L.) ;
- 3) J. PEUTEMAN, *Blasons et Inscriptions de Baelen* (bull. S. V. A. H., vol. XIII, Verviers 1913) ;
- 4) REINERS, *op. cit.* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg* ;
- 6) Bull. des Arch. Verv. (T. I., p. 248).



BURG STOCKEM.



## 9. Le Château de Goé

Cette aimable gentilhommière, en partie cachée par les arbres de son parc, est bâtie à quelque cinquante mètres à l'Est de l'église et domine légèrement la route de la Vesdre qui s'étire dans le vallon et limite, de ce côté, la propriété. Nous n'y trouverons ni donjon, ni douves, ni pont-levis, ni vestiges féodaux, ni trace d'opulence, mais par contre beaucoup de grâce simple et d'intimité. Le corps de logis, que prolonge à droite un grand portail cintré à auvent et le pignon d'une annexe, constitue le côté Nord d'un ensemble de bâtiments — écuries, remises, buanderie, etc. — qui entourent une cour intérieure. Il est de forme rectangulaire et de proportions modestes ; une toiture d'ardoises, à croupes d'où sortent deux massives cheminées, le coiffe. Au milieu de la façade et à demi-encastée dans la muraille, s'élève une tourelle carrée dont la maçonnerie dépasse notablement la hauteur des chéneaux ; sa flèche à quatre pans, assez basse, est allongée par un important épi et une haute girouette figurant une chimère, d'une grâce toute particulière. La construction ne remonte pas au-delà du début du 18<sup>e</sup> siècle, et la tour semble même y avoir été ajoutée par après ; c'est à sa base que s'ouvre la porte d'entrée, précédée de trois marches ; immédiatement au-dessus du linteau, une pierre rappelle le séjour que fit au château de Goé S. M. le roi Léopold 1<sup>er</sup>, en novembre 1847. Toute la façade, ainsi que la tour, les maçonneries entourant le portail et le pignon Ouest, sont couverts d'essentes récemment restaurées et peintes d'une seyante couleur crème très claire. Dans la deuxième chambre du rez-de-chaussée, à gauche du corridor, l'un des murs est entièrement tapissé de vieux carreaux de Delft bleus à fond blanc ; l'entrée est gardée par deux beaux lions en marbre blanc, sur des socles.

L'histoire de la seigneurie de Goé ne rentrant pas dans le cadre de cet ouvrage, nous ne parlerons pas des premiers seigneurs : les de Caldenborch et les Hannot. La maison seigneuriale fut probablement construite sous le toparchat de Henry Blanche, qui acquit la seigneurie en 1702, des enfants de Robert-Bertin-Charles Hannot, déjà décédé à cette époque.

Par testament du 4 juillet 1722, il institua son petit-neveu et filleul, Henry-Godefroid van den Steen, comme héritier de la seigneurie et de ses propriétés. Celui-ci s'unit à Ferdinande de Liverlo, mais mourut sans hoirs à Liège en 1732.

Sa veuve relève la même année. Cependant, et conformément aux dispositions testamentaires de Henry Blanche précitée, la seigneurie revint, après Henry-Godefroid van den Steen, à un autre de ses petits-neveux, Jean-Léonard-Louis de Cloeps, né à Bruxelles le 25 janvier 1706, y décédé en 1769, fils de J. F. J. de Cloeps et de Jeanne-Claire-Isabelle de Bibaus. Il épousa 1<sup>o</sup> en 1737, Isabelle-Françoise de Jonghe, et 2<sup>o</sup> en 1740 Marie-Elisabeth-Marguerite Le Comte d'Orville, dame d'Heernesse.

En 1748, il vendit le château et la seigneurie au chevalier Jean-Pierre de Lantremange (né en 1715), fils d'Alexandre-Eugène-Robert de Lantremange, chevalier du Saint-Empire Romain, et de Petronelle de la Tour. Il épousa Marie-Dieudonnée de Rumthum et mourut en 1767. L'année suivante, 6 septembre 1768, sa veuve s'unit en secondes nocces à Jean-Guillaume-Joseph Poswick qui, conjointement avec elle, exerça les prérogatives de seigneur de Goé ; il était né en 1736 et mourut en 1798. Son épouse était décédée le 15 décembre 1779, et les enfants qu'elle avait eus de son premier mariage avec le chevalier Jean-Pierre de Lantremange restèrent un certain temps dans l'indivision. Finalement, le château fut recueilli par leur seul fils survivant, Jean-Guillaume de Lantremange, chevalier du St. Empire, dernier seigneur de Goé. Né à Liège en 1764, il épousa, en 1795, Marie-Josèphe Bartholemy, dont il eut six enfants. Il habita le château de Goé, fut maire de sa commune sous le régime français et y mourut le 1<sup>er</sup> août 1804. En 1819, ses héritiers vendirent la propriété à P. L. G. Eugène Poswick, né le 1<sup>er</sup> novembre 1783, mort au château de Goé le 28 mai 1863 ; il avait épousé, le 15 novembre 1815, Hélène-Augustine-Clémentine de la Saulx de Knoppenburg. Fils de Lambert-Philippe Poswick, il était par sa mère, née Marie-Catherine de Lantremange, le petit-fils de Jean-Pierre de Lantremange et de Marie-Dieudonnée de Rumthum. C'est lui qui, les 16, 17 et 18 novembre 1847, eut l'honneur de recevoir S. M. le roi Léopold 1<sup>er</sup>, venu chasser dans l'Hertogenwald tout proche.

De tous les souverains belges, Léopold 1<sup>er</sup> fut le seul qui ait pratiqué le sport cher à Nemrod. Dans son bel ouvrage *Léopold 1<sup>er</sup> et son temps*, Carlo Bronne fournit d'intéressants renseignements à ce sujet. Il ne semble pas que le roi ait chassé à courre. Ses préférences allaient à la chasse au chien d'arrêt et davantage encore à la chasse en battue au gros gibier ; il la pratiquait assidûment, non seulement dans l'Hertogenwald, mais aussi dans les bois d'Eprave, de Freyr et de Nassogne. Selon le même auteur, il ne tirait jamais sur un chevreuil, mais par contre se montrait impitoyable pour les renards, ses victimes de prédilection ; il lui arriva d'en

tuer 51 en une seule journée, et il en abattit 2.800 en l'espace de vingt ans. Ces chiffres font rêver et permettent de croire qu'au lieu de détruire maître Goupil comme ils le font maintenant, les forestiers d'alors le choyaient spécialement et veillaient à sa multiplication. Cette prédilection du souverain pour les renards est assez curieuse, car il avait dû subir dans une certaine mesure l'influence des Anglais chez qui il avait passé une partie de sa jeunesse ; or, en Angleterre, les renards sont exclusivement réservés à la chasse à courre, et un gentleman croirait commettre un crime de lèse-sport en saluant ces animaux d'un coup de fusil. Le second fils de Léopold 1<sup>er</sup>, le comte de Flandre hérita seul de cette passion pour la chasse ; pendant de longues années, il participa régulièrement aux grandes battues organisées pour lui dans l'Hertogenwald.

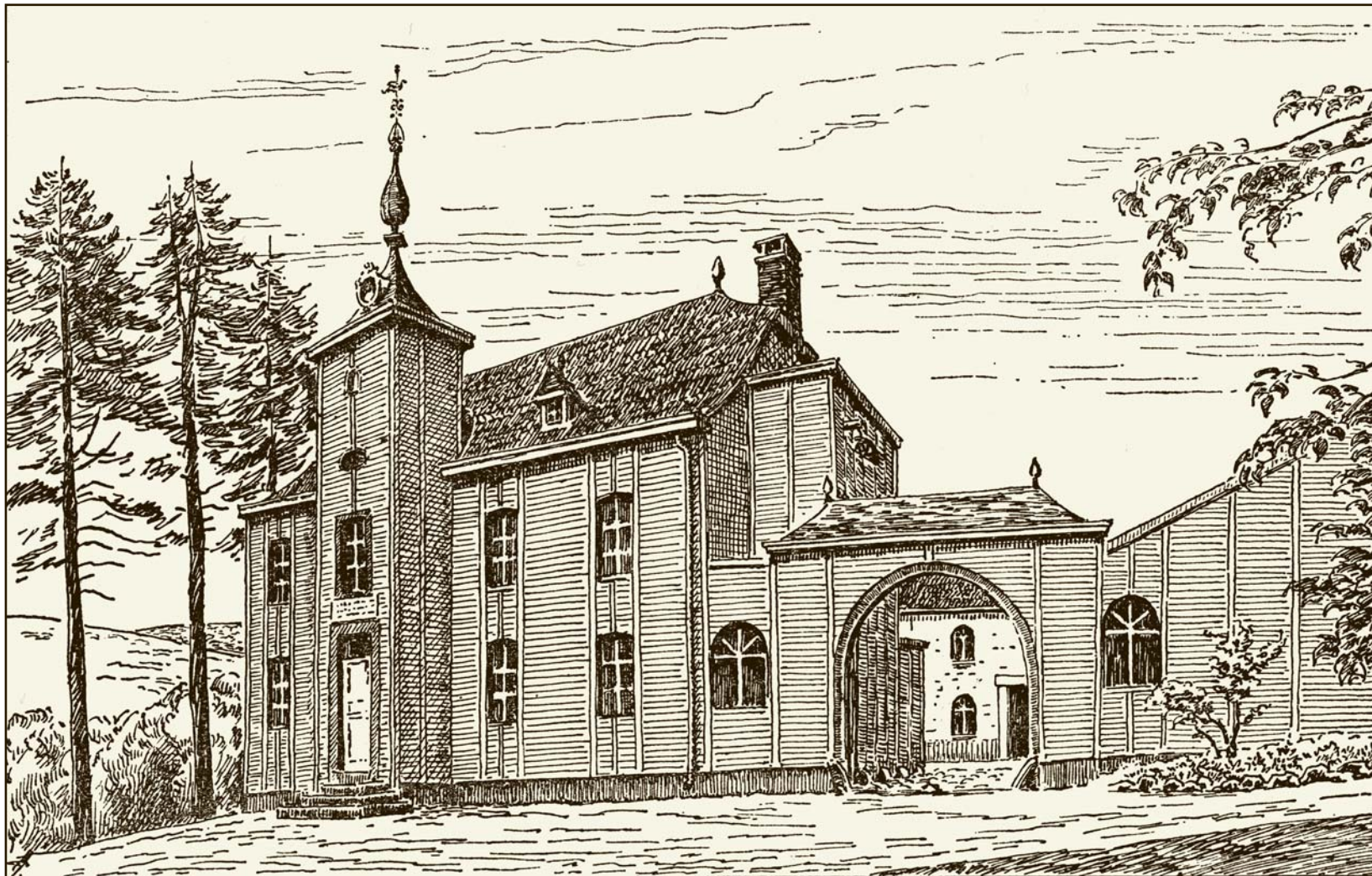
Cette parenthèse close, revenons à Goé. L'épouse d'Eugène Poswick lui survécut et mourut au château de Goé en 1876. L'année précédente, elle et ses enfants avaient vendu la propriété à M<sup>me</sup> Veuve Adolphe Sagehomme-Debaar, qui la légua, en 1896, à sa fille Hortense. On raconte que celle-ci fut piétinée par une vache et mourut des suites de ses blessures. Le château et la ferme qui en dépendait échurent à son frère Rodolphe Sagehomme-Corne et, à la mort de ce dernier, en mars 1930, à sa fille Alice Sagehomme, épouse du docteur Constant Thibert, actuellement décédé. Elle en est encore propriétaire et vient passer la bonne saison au château avec ses enfants.

### Iconographie :

- 1) Dessins et aquarelles de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Un lavis à l'encre de Chine de l'auteur ;
- 3) Deux vues dans A. BUCHET, *Monographie historique de Goé-lez-Limbourg, 1<sup>re</sup> partie*, (Verviers 1941) ;
- 4) Anciennes cartes-vues.

### Sources :

- 1) Archives particulières de l'auteur ;
- 2) CARLO BRONNE, *Léopold 1<sup>er</sup> et son temps* (Bxl. 1942) ;
- 3) A. BUCHET, *op. cit.*



GOÉ.



## 10. Le Vieux Château de Ruyff à Henri-Chapelle

Le vieux Ruyff, assis dans une dépression de terrain, n'est qu'à 300 mètres à l'Ouest de son voisin et puîné, le château de Baelen, dont il sera question à la notice suivante. Moins important et d'aspect moins seigneurial que ce dernier, il nous paraît plus pittoresque et plus attachant. Ses murailles, délicieusement patinées, se mirent dans les douves qui l'enserrent de trois côtés, et dans la grande pièce d'eau qui le borde au Midi. Il comporte deux bâtiments en ailes reliés vers le Nord par un troisième bâtiment assez étroit. C'est dans celui-ci que s'ouvre la porte d'entrée surmontée d'un fronton triangulaire supporté par deux colonnes. Ce bâtiment et l'aile Ouest paraissent dater du début du 19<sup>e</sup> siècle et sont dépourvus de caractère. Les constructions entourent une sorte de cour herbue plantée de quatre ou cinq arbres fruitiers, qui s'avance en promontoire vers l'étang; elle en est séparée par un mur de soutènement en demi-cercle couronné d'une jolie grille en fer forgé portant les armes des Fromenteau et des Le Pas, peintes sur fonte et fort détériorées; de chaque côté du mur, un escalier de pierre descend jusqu'à l'eau. La partie la plus intéressante du château est incontestablement l'aile Est : robuste quadrilatère d'un seul étage (tandis que le reste de l'édifice, plus moderne, en a deux), il est flanqué au Nord-Est d'une tour carrée en très forte saillie, dont la flèche à quatre pans est surmontée d'une cheminée au lieu de girouette. Les toitures sont à simple pente et à croupes. Dans les parois extérieures se marquent encore des traces d'anciens arcs de décharge, et leur rejointoyage, de couleur ocre, mauve ou rosée ajoute encore à leur charme. Les fenêtres du 17<sup>e</sup> siècle, étroites et hautes, à croisillons, sont encadrées de moulures en bois. Le pignon Nord est percé, sous les combles, d'une petite baie murée à linteau triangulaire, qui pourrait dater du 14<sup>e</sup> siècle. L'intérieur ne recèle rien de remarquable, sinon une grande cheminée sculptée, en marbre rose, dans l'ancien salon servant actuellement de chapelle.

Bien que l'histoire des seigneuries — comme telles — soit étrangère à notre propos, nous croyons cependant devoir signaler l'erreur commise par de Ryckel, affirmant que la seigneurie de Ruyff fut « de tout temps divisée en deux parties appartenant à des seigneurs différents ». Nous croyons au contraire qu'à l'origine, il n'existait qu'une seule seigneurie à Ruyff, ayant son siège au vieux château qui nous occupe,

et dont le domaine s'étendait non seulement sur le territoire resté sous sa juridiction jusqu'à la fin de l'ancien régime, mais aussi sur celui de Baelen à Ruyff qui n'en est qu'un démembrement survenu vers le 15<sup>e</sup> siècle. Cette opinion s'appuie sur le fait que le premier relief du vieux Ruyff (1314) est de plus de deux siècles antérieur à celui de Baelen à Ruyff (1530) ; elle se renforce encore de la constatation que ce sont des descendants des anciens seigneurs du vieux Ruyff qui, par héritage, ont été mis en possession de la seigneurie de Baelen à Ruyff.

Voici comment le château se transmet jusqu'à nos jours :

En 1314, il est tenu par Henri de Rueve, fils de Winand de Julémont ; en 1355, c'est Gothart van der Kapellen (Godefroid de la Chapelle) qui le tient, mais nous ignorons pour quelle raison. Il vend le bien à Jehan Hanneman, de Baelen, qui le possède vers 1370. Chose curieuse et inexpiquée, Guedecken, femme de Jean Crommel (Krummel d'Eynatten) le tient aussi en 1380, pour l'avoir acheté au même. Les époux Crommel le possèdent encore en 1406. La seigneurie passe ensuite à leur fils Diderick (Thierry) Krummel d'Eynatten, puis au fils de celui-ci, Jean Krummel d'Eynatten, époux de Catherine de Schwartzenberg, qui partage ses biens entre ses enfants en 1457 : Ruyff échoit à leur fils Jean Krummel d'Eynatten qui de son épouse Sophie de Brempt, retint une fille, Jeanne Krummel d'Eynatten. Par le mariage de celle-ci avec Gérard de Palant, la seigneurie passe à cette famille. Gérard de Palant relève en 1530 et vend Ruyff en 1534 à son frère Werner de Palant et à sa femme, Jeanne de Bronckhorst de Battenburg. Ils transportent la nue-propriété du bien à leurs enfants en 1551. L'un d'eux, Thierry de Palant, relève pour eux tous en 1554, après le décès de Werner de Palant, son frère aîné. Ruyff passa ensuite au baron Carsilis de Palant, seigneur de Reuland, dont la veuve Ottilie de Vlodorp, relève en 1606. En 1618, Werner de Palant — que nous n'avons pu identifier — en est le possesseur et le vend à son frère Philippe. Le 20 novembre 1626, Jean-Werner de Palant en fait relief, puis le vend à Laurent Doenraedt. Celui-ci agit en qualité de mandataire de Nicolas de Croonenberg, époux de N. van der Heyden qui, en 1644, achètera la seigneurie de Henri-Chapelle. Ce fut lui qui acquit également la seigneurie de Veltjaeren. Son fils Adam-Philippe de Croonenberg relève en 1655, par suite du transport que lui fait son père. En 1689, saisie et confiscation du château et de la seigneurie contre lui et contre L. Brouvelt, qui avaient été condamnés pour avoir fabriqué de la fausse monnaie dans le château, mais Adam-Phil. de Croonenberg parvient à s'y faire réintégrer, puisqu'il fait relief en

1703. Peu après, nouvelle saisie contre sa veuve ; la seigneurie est mise en vente et adjugée au général baron de Dopff, qui relève en 1709, puis vend le bien en 1716 à François Beaumont, qui fait relief en 1717. Le château, mal entretenu par les Croonenberg, était fort délabré et la tour du côté du jardin (qui avait été bombardée par les Français en 1693), tombait en ruines. En 1736, troisième saisie du château et de la seigneurie contre les héritiers de Beaumont, qui n'avait laissé que des dettes. Les biens sont adjugés au chevalier Mathieu de Fromenteau, qui relève. Il avait épousé Marie-Lambertine de Franquinet. Après eux, le château et la seigneurie passent à leur fils, le baron Lambert-Antoine de Fromenteau († 1788), époux de Jeanne-Fr. Dd. Le Pas. Il fait relief en 1749, 1777 et 1785. Leur fils, le baron Mathieu Arn. Guill. Ant. de Fromenteau de Ruyff, époux de Marie-Franç. Isab. de Nelis en hérita, mais il décéda sans hoirs à Ruyff en 1831 et le bien échet à ses neveux, les barons Auguste, Edouard et Jules de Waha-Baillonville, fils de sa sœur Angéline-Th. Cl. de Fromenteau de Ruyff, épouse du baron Henri-Louis de Waha-Baillonville (acte de partage not. Ernst, d'Aubel, 15-5-1835). Par un second acte de partage du 11 août 1835 (not. Demptinne, de Villers-aux-Tours), les barons Auguste et Edouard de Waha-Baillonville restent seuls copropriétaires indivis. Le 13 octobre 1853 (acte not. De Tiège, d'Henri-Chapelle), ils vendent la propriété — d'une superficie de 89 ha — au baron Florent de Thiriart de Mützhagen qui, par testament, la laissa, avec tous ses autres biens, à son petit-neveu le baron Gaston de la Rousselière-Clouard. Enfin, en 1898, ce dernier donne à bail pour neuf ans le château et dépendances (étang, potager, jardin, etc., au total environ 3 ha) aux RR. PP. Lazaristes de Theux, puis leur vend cette partie du bien le 15 janvier 1907 (acte not. Lefebvre, de Verriers). Ils en sont encore propriétaires aujourd'hui.

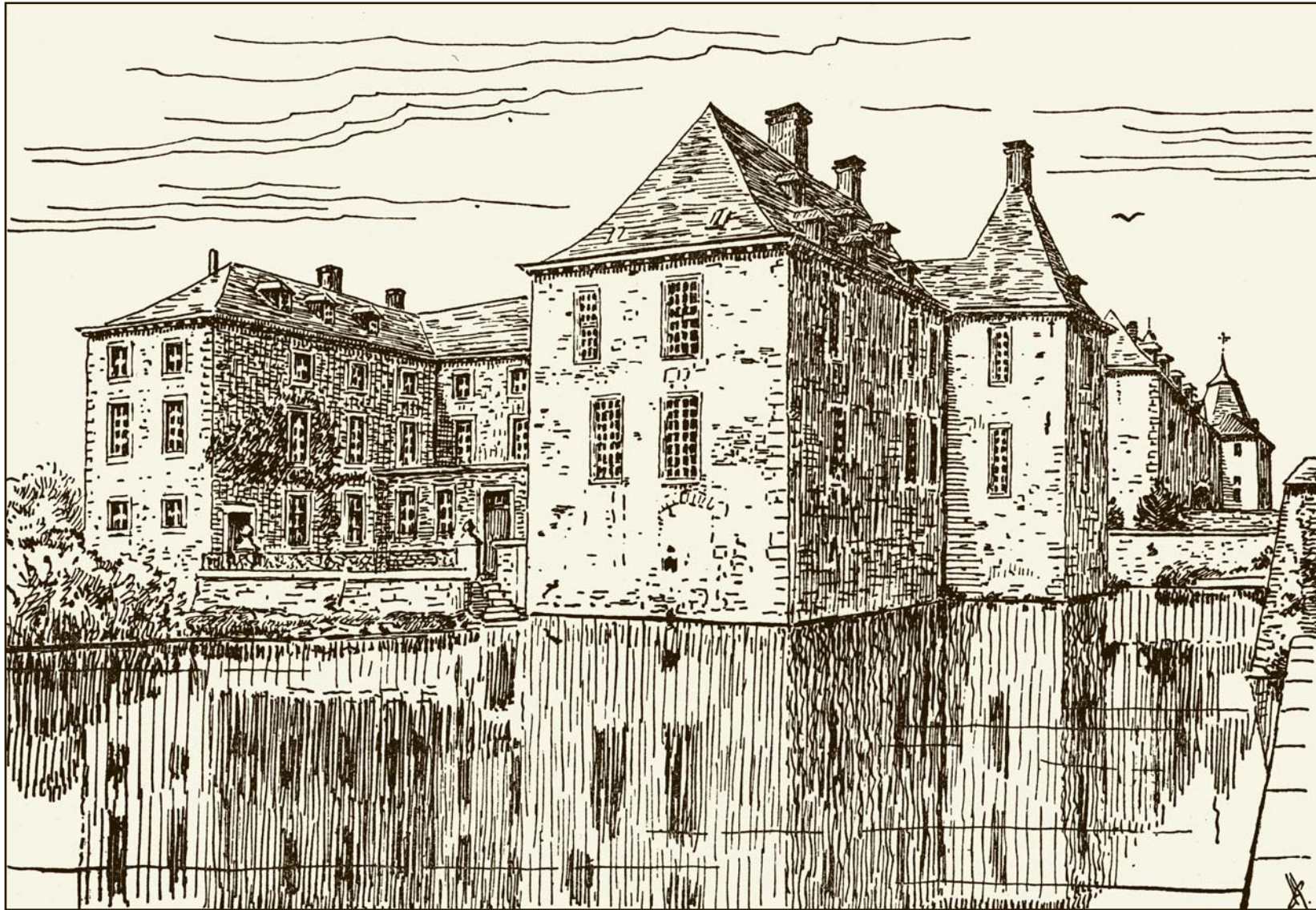
### Iconographie :

- 1) *Aquarelle* de JOSÉ POSWICK ;
- 2) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) MATHIEU FISCHER, *Notes inédites* ;
- 2) Chanoine PAUCHENNE, *Histoire de Henri-Chapelle* (manuscrit inédit) ;
- 3) *Archives des RR. PP. Lazaristes à Ruyff, Henri-Chapelle* ;
- 4) A. BUCHET, *Limbourg et ses environs* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





RUYFF.

## 11. Le Château de Baelen à Ruyff - Henri-Chapelle

Particularité curieuse, cet édifice porte le nom d'une commune sur laquelle il n'est pas situé. Cette anomalie apparente provient de ce que, à partir du milieu du 17<sup>e</sup> siècle, ses propriétaires étaient en même temps seigneurs hautains de Baelen. Peut-être aussi voulut-on, par une appellation spéciale, le distinguer du vieux château dont il a été question à la notice précédente : très rapprochés l'un de l'autre et tous deux situés au lieu-dit « Ruyff », on pouvait aisément les confondre.

Le château de Baelen, à l'Est de Henri-Chapelle et au Sud-ouest de Welkenraedt, émerge du plateau vallonné qui, progressivement, s'élève vers la ligne de faite qu'épouse la chaussée Marie-Thérèse de Liège à Aix-la-Chapelle. Il est séparé de la voie publique par un beau porche d'époque Louis XIV — dont la toiture à croupes est ornée de deux gracieux épis représentant le soleil et la lune — et par une vaste cour d'honneur bordée par les communs. Un ponceau en maçonnerie enjambe les douves asséchées et donne accès à la porte d'entrée. La façade Nord, vue de la cour, a vraiment très grand air : elle montre neuf travées de grandes fenêtres, aux encadrements de style Louis XIII, dont les linteaux de cinq pièces ont un dessin tout à fait spécial ; les trois travées du centre, soulignées par des chaînages d'angles, sont très légèrement débordantes. Un fronton triangulaire, à hauteur des combles, est sculpté aux armes des Pirons et des Franquet, surmontées d'une couronne et entourées de rocailles de style Louis XV. La haute toiture d'ardoise à simple pente et à longues croupes est garnie de deux étages de lucarnes ; des extrémités de son arête faîtière sortent deux grosses cheminées. Enfin, à droite et à gauche, en forte saillie, s'élève une grosse tour carrée, à très haute flèche bulbeuse, d'un galbe unique en son genre dans le duché de Limbourg, rappelant beaucoup celles qu'avait encore l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Ces deux tours, qui sont bien du même esprit, mais nullement identiques comme il paraîtrait à première vue, donnent à cette splendide demeure une allure très seigneuriale. A l'intérieur, un magnifique escalier à double révolution, de style Louis XIV, part du hall central ; les murs internes ont une grosseur telle qu'à l'étage, un W. C. a pu être aménagé dans l'épaisseur de l'un d'eux.

Il n'est pas douteux que ce château, bâti vers le milieu du

18<sup>e</sup> siècle, a remplacé une construction notablement plus ancienne, qui subsistait encore partiellement et que l'on aura probablement agrandie et complètement restaurée : l'on ne pourrait expliquer autrement le maintien des douves du côté Nord et l'épaisseur des tours et des murs intérieurs, qui atteint au moins un mètre. Il s'est donc agi plutôt d'importantes transformations que d'une construction neuve.

Le château de Baelen, bien qu'intact, est hélas ! affreusement défiguré par les immenses ailes et annexes, style « fabrique et ciment », que les frères Alexiens ont édifiées de chaque côté, pour les besoins de leur établissement.

Comme nous l'avons dit à la notice précédente, la seigneurie de Baelen à Ruyff n'est qu'un démembrement de l'ancienne seigneurie de Ruyff. Elle s'en détacha au 15<sup>e</sup> siècle, probablement dans les circonstances suivantes : Jean Krummel d'Eynatten, époux de Catherine de Schwartzenberg, fit le partage de ses biens en 1457 ; il avait comme enfants deux fils, Jean et Renard Krummel, et une fille, Agnès Krummel, unie à Simon Bertolf. Le vieux Ruyff fut attribué à Jean, tandis que Baelen à Ruyff échut sans doute à sa sœur Agnès. En tous cas, Everard de Belven, fils de feu Simon Bertolf et d'Agnès Krummel d'Eynatten, fit relief de Baelen à Ruyff en 1530. Il épousa Marguerite de Doenraedt ; celle-ci veuve, fait relief en 1561 par son mambour Simon de Belven. Par acte de partage de 1595, réalisé en 1600, Jean Bertolf, fils d'Everard, obtient la seigneurie qui, après lui, passe à son fils aîné Jean Bertolf de Belven, lequel fait relief en 1631. Il était seigneur hautain de Baelen et c'est depuis cette époque que le château a pris cette dénomination. De son épouse, Marie-Isabelle de Haultepenne, il eut deux fils et une fille, qui partagea en 1666 : Baelen échoit à Jean-Philippe de Bertolf, chanoine d'Aix-la-Chapelle, à charge par lui de servir certaines rentes à son frère et à sa sœur. Il relève en 1667. Sans doute ne put-il tenir ses engagements, car en 1684, suite à la saisie accordée à son beau-frère Jean-Nicolas de Schwartzenberg (époux de sa sœur Marie-Philippine de Bertolf), celui-ci fait le relief du château. En 1690, nous ignorons à la suite de quelles circonstances, il est relevé par le baron de Haultepenne, seigneur hautain de Baelen, puis en 1722 par le baron Jean-Christophe Bertolf de Belven, seigneur hautain de Baelen à son tour. En 1737, le château et la moitié de la seigneurie foncière sont saisis contre lui et acquis par le riche industriel verviétois Jacques-Antoine (de) Pirons (1685-1757), qui relève en 1738. Ce fut lui qui transforma complètement le château et lui donna l'aspect qu'il conserva jusqu'à son acquisition par les frères Alexiens, au 19<sup>e</sup> siècle. De son épouse, née Marguerite Franquet, il eut un fils,

Lambert-François de Pirons de Baelen (1728-1794), chevalier du St-Empire romain, qui relève en 1758. Il s'unit en premières noces à Marie-Adélaïde-Henriette de Lavaux des Brassines en 1753, et en secondes noces à la baronne Olympe-Christine Aid. Couturier de Flötte. Le domaine et le château passèrent après sa mort à sa fille aînée du premier lit, Marie-Henriette-Béatrix de Pirons de Baelen, née en 1754 ; s'étant mariée en 1779 avec Joseph-Henri-Lambert-Marie d'Othée de Limont, chevalier du St-Empire, elle mourut l'année suivante, quelques jours après la naissance de son fils Léon-Lambert-Laurent-M.-J. d'Othée, qui hérita des biens de Baelen-Ruyff ; mais il mourut à l'âge de vingt ans, et lesdits biens retournèrent à son père qui convola, en 1785, avec la baronne Marie-Hélène-Bernardine de Baré, et testa en sa faveur. Après son décès, sa veuve épousa, en secondes noces, en 1807, le baron Maximilien-Charles-Jos. de Villenfagne. Vers 1817, elle vendit le domaine et le château à M. B. A.-Henri-Jos. Poswick, époux de Marie-Thérèse Franck. Il ne les garda qu'une dizaine d'années et les revendit vers 1827 au comte Ferdinand de Hamal. Depuis ce moment, et par ventes successives, il passa : en 1836 à Albert-E. de Lognay, époux de la baronne Maximilienne de Foullon ; en 1857, à M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Michiels, née Agnès Lysens ; en 1866, à Ferdinand Mevis, de Jodoigne ; en 1872, à Ad. Brinckmann et Frédéric Semler, industriels à Dortmund, et, en 1875 enfin, aux frères Alexiens (Hiéronymites), qui y ont établi un asile d'aliénés et en ont fait, ces dernières années, la maison-mère de leur ordre.

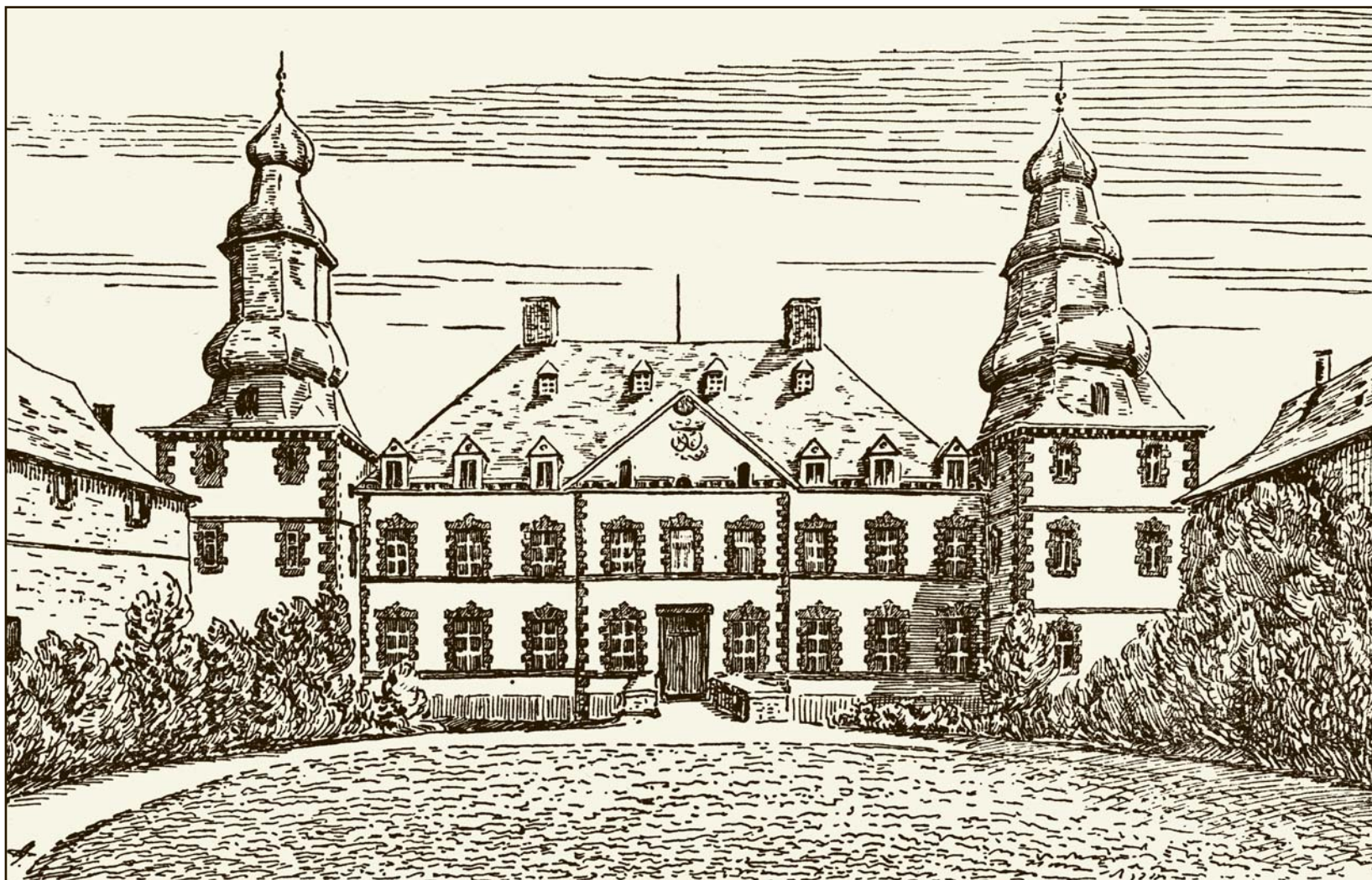
### Iconographie :

- 1) Un mauvais tableau, à l'asile de Baelen-Ruyff ;
- 2) Anciennes en-têtes de lettres au même endroit ;
- 3) Anciennes cartes-vues.

### Sources :

- 1) Chanoine PAUCHENNE, *Histoire de Henri-Chapelle* (manuscrit inédit) ;
- 2) PIERRE HANQUET, juge de paix à Liège, *Notes inédites* ;
- 3) A. BUCHET, *Limbourg et ses environs* ;
- 4) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





BAELEN À RUYFF.

## 12. La Cour Bibaus à Lohirville, Henri-Chapelle

Pour se rendre de Bilstain à Clermont, l'on passe nécessairement par le carrefour dénommé « Les Quatre Chemins » ; à cet endroit, la route est coupée par la voie communale dite « Chemin de Henri-Chapelle », qui vient d'Andrimont, et rejoint Henri-Chapelle. Tournons à droite, suivons-la pendant 600 mètres, et pénétrons dans le chemin qui s'amorce à gauche ; cinq cents mètres au-delà, à notre droite, jouxtant la route et perpendiculairement à celle-ci, s'élèvent deux constructions parallèles séparées par une cour de ferme. Le premier bâtiment sert à l'exploitation agricole, le second, au Nord, est l'ancienne maison seigneuriale, la « Cour Bibaus » ; on pourrait tout aussi bien l'appeler « le château de Lohirville » puisqu'il fait partie du gentil hameau de ce nom et qu'il a probablement succédé à un manoir beaucoup plus ancien qui devait exister à cet endroit. Il est séparé de la commune de Clermont par la route qui le borde à l'Ouest et qui forme la limite d'Henri-Chapelle de ce côté. C'est une grande bâtisse de la fin du 17<sup>e</sup> ou du début du 18<sup>e</sup> siècle, semble-t-il, d'aspect assez délabré, sauf la toiture à deux versants où l'éternit a malheureusement remplacé les ardoises ; le pignon Ouest est également couvert d'éternit dans sa partie supérieure, tandis que tout le dessous, jusqu'à hauteur des chéneaux, est garni d'ardoises. La façade Sud, vers la cour, a l'air lépreux ; le plâtras dont elle est enduite tombe par endroits. Les fenêtres, au linteau en cintre surbaissé, sont de style Louis XV, très répandu dans la région ; la partie Est de ce grand bâtiment est utilisée comme étable, écurie et fenil. La partie Ouest — vers la route — est l'habitation des fermiers, ancien logis des châtelains. Elle contient notamment trois portes, dont les panneaux sont sculptés à chaque coin de jolis motifs de style Louis XIV ; la rampe d'escalier, au gracieux départ et aux beaux fuseaux de section carrée, est appliquée à la paroi. A l'étage, dans la première chambre à droite, existent une ancienne alcôve sans grand intérêt et une petite cheminée très simple : ses pieds-droits et son linteau sont constitués par une rangée de carreaux en vieux Delft de couleur brun-rouge sur fond blanchâtre, représentant des paysages sylvestres. Nulle part ailleurs, nous n'en avons rencontré d'analogues. Particularité assez curieuse, les pièces de l'étage sont de niveau plus élevé du côté de la cour que du côté Nord. Vers l'extérieur, le château-ferme est agrémenté de deux tourelles carrées : l'une, au Nord-Est, en briques, servait, paraît-il, de prison ; l'autre, au

Sud-Est, plus petite et plus ancienne, bâtie en moellons de grès, est accolée aux bâtiments d'exploitation. Sa flèche effilée, à quatre pans et surmontée d'une jolie girouette, existait encore, mais dans un état lamentable et toute de guingois, en 1948 ; depuis lors, les propriétaires l'ont malheureusement supprimée et ont repris la girouette.

Selon toute probabilité, le château fut construit par Jean-Jacques de Bibaus, sgr. de Harzin (né et baptisé à Limbourg le 26 janvier 1664). Il était le fils de Guillaume de Bibaus, échevin de la Haute Cour de Limbourg, et de Claire-Josèphe Sartoris. Cette famille de Bibaus, qui a donné son nom au château qu'elle posséda pendant le dernier siècle de l'ancien régime, était originaire du Danemark ou du Mecklembourg, et s'établit en Flandre dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle. Jean-Jacques de Bibaus remplit d'importantes fonctions judiciaires dans le duché de Limbourg. Le 11 mai 1690, dans l'église St-Georges à Limbourg, il s'unit à Anne-Marie-Claire Thisquen. Ils décédèrent tous deux à Lohirville, elle le 13 juillet 1724 et son mari le 31 août 1729. De leur alliance étaient nés six fils et une fille, Claire-Joseph-Dominique de Bibaus, née à Lohirville, baptisée à Henri-Chapelle en 1703 ; elle s'unit dans la même localité, le 9 mai 1730, à Jacques-Erard de Foullon, baron du St-Empire, sgr. d'Altenbroeck et de Noorbeek ; l'épouse mourut à Liège le 23 septembre 1747, et le mari quelques jours après, le 5 octobre de la même année.

Des six frères de Claire-J. D. de Bibaus, ce fut le plus jeune, Jean-François-Joseph de Bibaus, né à Limbourg en 1701, qui reprit le château familial, par acte de partage du 15 mai 1733 ; il y vécut après ses parents. Il épousa dame Anne-Marie de Jonghe qui, née à St-Nicolas-Waes le 22 janvier 1690, était donc son aînée de 11 ans ; le 5 septembre 1772, elle fait donation de tous ses immeubles à son époux, et cède à Bruxelles sans postérité, le 19 décembre 1776. Le 7 mai 1785, le chevalier Jean-Fr. Jos. de Bibaus, qui habitait Bruxelles à cette époque, fit donation de tous ses biens meubles et immeubles à sa nièce Marie-Anne-Elisabeth de Foullon de Cambray, fille de sa sœur Claire-Joseph-Dominique de Bibaus et de Jacques-Erard de Foullon. La dite nièce épousa Nicolas-Joseph Bacon. En contre-partie des grands avantages qui lui avaient été concédés, la donataire s'engageait à nourrir et entretenir le donateur ; cette charge ne dura guère, puisque Jean-Fr. Jos. de Bibaus s'éteignit à Bruxelles l'année suivante, le 13 février 1786.

Nicolas Bacon, qui survécut à sa femme, testa à Bruxelles, le 9 nivôse an XII, en faveur des trois nièces de celle-ci — Marie-Jeanne-Agnès de Foullon, veuve de Jean-Adolphe van

der Thommen, Marie-Maximilienne de Foullon et Marie-Anne-Elisabeth-Dorothée de Foullon, épouse de Charles-Joseph Horion — et des trois filles d'une nièce prédécédée : Marie-Joséphine-Alexandrine de Schiervel, alliée à Jean-Lambert de Lenaerts, Marie-Françoise-Lambertine de Schiervel, épouse d'Antoine-Joseph Dandrimont, et Claire-Albertine-Françoise de Schiervel.

La succession comprenait plusieurs biens fonciers, que les héritières mirent aux enchères publiques ; la Cour Bibaus, dénommée le château de Lohirville, fut adjugée à Jean-Nicolas Delhez, de Liège, le 25 mai 1819 (acte not. P. U. Philippin, de Visé).

Vers 1840, le corps de logis fut donné en location à un certain Pavonet, qui y établit un pensionnat, mais sans succès.

Le 13 mars 1850 (acte not. Simons, de Liège), la propriété est attribuée à Anne-Catherine-Joseph Delhez, fille de Jean-Nicolas précité. Celle-ci s'unit à Lambert-François-Joseph Deprez, qui recueillit la Cour Bibaus par acte de partage du 9 février 1871 (acte not. Hermans, de Liège). Il aliéna le bien aux frères Etienne, Mathieu et Albert Bastin, de Petit-Rechain, le 1<sup>er</sup> octobre 1883 (acte not. Flechet). Le second d'entre eux, Mathieu Bastin, le reprit en totalité par suite du partage du 15 mars 1907 avec ses deux frères (acte not. Gérard). De son mariage avec Lambertine Benselin naquit un fils unique, Mathieu Bastin, qui fut tué au champ d'honneur à Marche-les-Dames, en août 1914, sans avoir été marié. Au décès de son père, l'usufruit resta à la veuve de celui-ci, tandis que la nue-propriété passait à ses nièces, Julie Bastin, épouse de Louis-Joseph Marville, et Gabrielle Bastin, alliée à Pierre-Lambert-E. J. M. Nicolet, filles d'Albert Bastin, ci-avant cité, et de Julie Liégeois.

Il y a belle lurette que le château est transformé en ferme. Depuis plus de cinquante ans, les frères Gillet l'occupent et exploitent les 28 ha de terrain attenants.

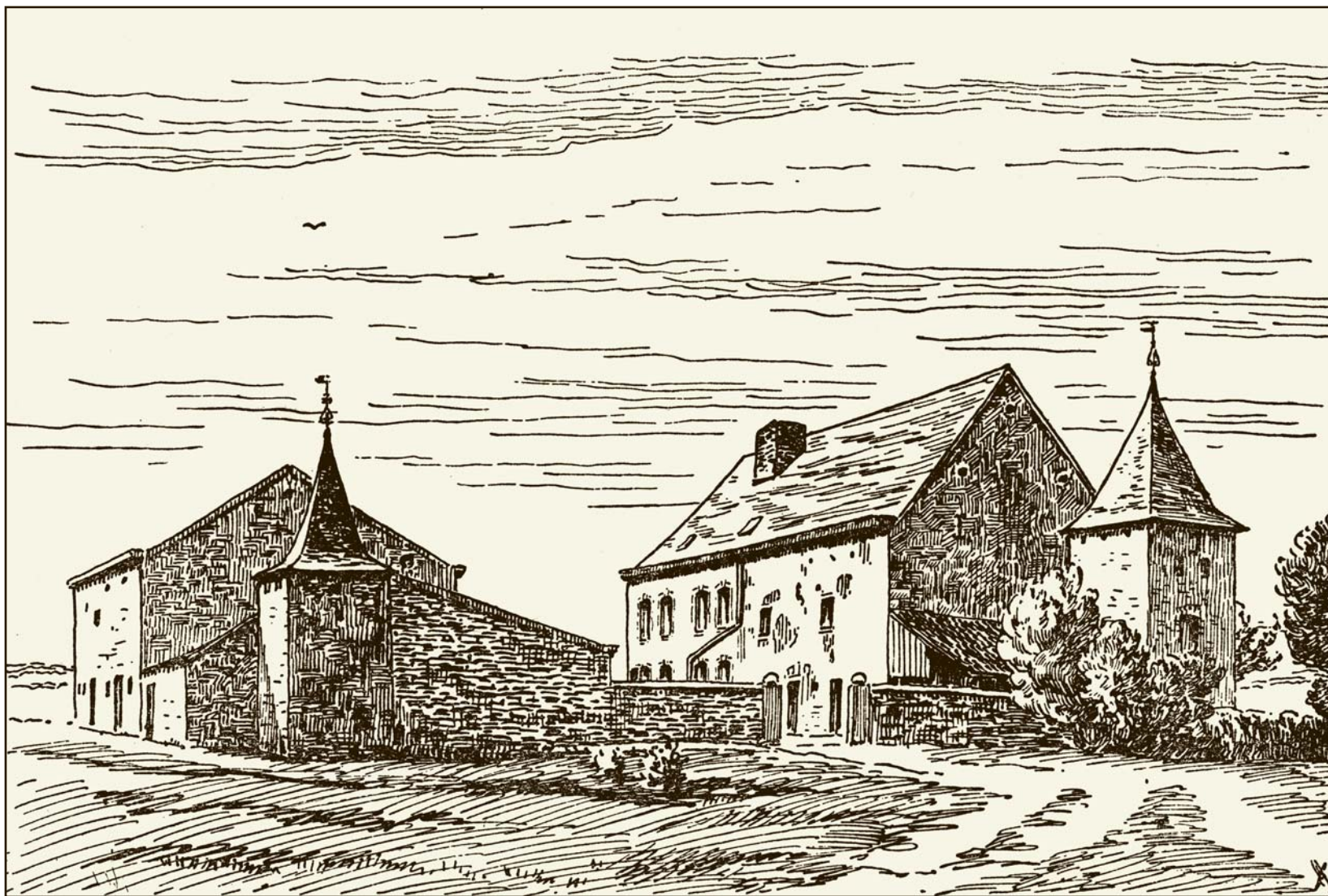
### Iconographie :

*Un dessin à l'encre de Chine, de JOSÉ POSWICK.*

### Sources :

- 1) A. BUCHET, *La Seigneurie Del Beuck à Henri-Chapelle* (Verviers, 1938) ;
- 2) R. P. O'KELLY, *De Belœil à Limbourg* (articles parus dans le journal « Le Courrier du Soir », février-mars 1932) ;
- 3) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 4) *Archives du cadastre de Henri-Chapelle* ;
- 5) *Archives de l'enregistrement et des domaines de Verviers.*





LA COUR BIBAUS.

### 13. Le Château de Mützhagen à Lontzen

(Ancienne dépendance de Henri-Chapelle)

La route dite Mitoyenne qui, de 1815 à 1920, servit de frontière entre la Belgique et la Prusse, suit d'abord une direction Sud-Est-Nord-Ouest depuis Welkenraedt jusqu'à la Maison Blanche, importante et assez belle construction édifiée en 1792 par Arnold T. de Thiriart, dans le style du 18<sup>e</sup> siècle ; à cet endroit, elle se soude à la vieille chaussée de Liège à Aix-la-Chapelle et tourne à angle droit pour prendre la direction Nord-Est. Dans l'angle, à environ 300 mètres de la route se distinguent quatre longs bâtiments parallèles : c'est là que se trouvait le dernier château de Mützhagen. Nous disons le dernier, parce qu'il y en eut en réalité trois successivement. Le plus ancien était un *Wasserburg*, donjon entouré d'eau, comme il en existait tant au duché de Limbourg : il s'élevait dans un vallonement, à 250 mètres plus à l'Est, non loin du Grünstrasserbach qui alimentait ses douves ; aucune trace n'en reste, mais son emplacement est encore bien reconnaissable à la dénivellation géométrique du sol. Une pierre aux armes des Thiriart, sertie dans la petite construction circulaire en briques, recouvrant un puits tout proche, en rappelle le souvenir par le texte suivant : « Dernier vestige de l'ancien château de Mützhagen dont les ruines existaient encore à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Réparé en MDCCLXXXI. » Ce château primitif fut probablement détruit lors de la guerre pour la succession du duché de Limbourg, fin du 13<sup>e</sup> siècle ; il appartenait à cette époque, comme le fief et la ferme qui en dépendaient, à un lignage du même nom.

En 1314, le fief est tenu par Chrétien de Montshaghe, d'où il passe à son fils Adolphe, puis à sa fille Catherine de Mützhagen, qui relève (à Bruxelles) le 17 novembre 1352 et renonce le même jour à ses droits en faveur de Jean van der Schueren. Renier van der Schueren qui tient le fief après 1352 est-il le même personnage ? Avait-il peut-être épousé une sœur d'Adolphe et de Catherine de Mützhagen ? Question impossible à résoudre. Toujours est-il que les biens passent à la fille de Jean, Gotstale van der Schueren, épouse de Jean Landriez. Les deux tiers vont à Guillaume de Mudschagen (1374) qui les vend, en 1380, à Jacques van der Landschroene, à qui Jean Krummel d'Eynatten de Ruve les achète. L'autre tiers est passé à Macs de Holsit, puis à sa fille Catherine, épouse de Ponce de Welkenhuysen qui relève en 1390. Sans doute revendit-il sa part à Jean Krummel d'Eynatten,

qui semble être seul propriétaire de la totalité du bien en 1403. Il échoit après lui à son fils Thierry Krummel d'Eynatten, puis est partagé par moitié entre son fils Jean, mari d'Elise de Schwartzenberg et sa fille Goetchen, unie à Jean van Eys dit Beusdael. La part de Jean Krummel se transmet successivement à sa fille Agnès, épouse de Simon Bertolf (relief de 1511), puis à leur fils Everard Bertolf, sire de Ruyff, époux de Marguerite de Doenraedt, tandis que la part de Goetchen, femme de Jean van Eys, passait à sa fille Catherine van Eys, alliée à Guillaume van der Sand (relief de 1511), puis à leur fils Jean van der Sand qui épousa sa cousine issue de germains Catherine Bertolf, sœur d'Everard cité plus haut ; ils eurent deux fils, Thierry et Simon van der Sand, qui relèvent en 1578 et 1579, mais, apparemment, ne laissèrent pas d'héritier direct, puisqu'après leur mort, la moitié de Mützhagen qui leur appartenait retourne à leurs cousins germains, enfants d'Everard Bertolf. Ceux-ci partagent en 1595 : Jean Bertolf, dit Belven de Ruyff, obtient Ruyff et son beau-frère, Léonard de Gulpen de Rosmel (mari d'Agnès Bertolf de Belven), se voit attribuer Mützhagen : ce domaine se trouve donc à nouveau réuni dans les mêmes mains. Au décès de ce dernier, il passe à son fils Frambach de Gulpen, qui relève en 1613. Deux ans après, en 1615, celui-ci construisit le deuxième château de Mützhagen, dont il ne reste plus la moindre trace : il se trouvait probablement entre le *burg* primitif et le troisième château construit dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle. En 1640, sans doute pour se couvrir d'une créance non remboursée, Arnold Schuyt, sgr. de Walhorn, se fait mettre en possession du fief, puis il le cède aux enfants de Frambach, Gérard et Jean-Léonard de Gulpen. En 1652, ces deux frères vendent le château et les biens dits « Motte », à Josse van der Thommen, fils de Josse, prédécédé. Peu d'années après, Pierre-Joseph van der Thommen revend le château et les biens de la Motte à leurs anciens propriétaires, Gérard-Frambach et Jean-Léonard de Gulpen ; cet acte se réalise en 1679, mais sans doute les acquéreurs ne furent-ils pas en mesure de payer le prix de leur achat, car, en 1685, Pierre-Jos. van der Thommen obtient la saisie de la propriété et fait relief en 1687. Son fils Alexandre-Jos. van der Thommen, lieutenant-colonel au service d'Espagne, relève en 1732, suite au décès de son père. Après lui, le château passe à son fils, Jean-Adolphe-Adrien van der Thommen, qui relève en 1750 puis vend la propriété à M<sup>r</sup> Hautchamp en 1757. En 1769, elle est revendue à Antoine (de) Posson, industriel liégeois, puis passe après lui à son fils Nicolas-Antoine de Posson, qui relève en 1777. Celui-ci recède le domaine, en 1786, à Arnold-Antoine (de) Thiriart. Sans en avoir la certitude, nous pensons que ce fut lui qui

édifia le troisième et dernier château de Mützhagen — dans le goût du 18<sup>e</sup> siècle — à l'époque où il construisit la Maison Blanche. C'était un beau et simple bâtiment d'un seul étage, précédé d'un perron et couvert d'une toiture à deux pentes et à croupes, surmontée d'un gracieux clocheton et de deux grosses cheminées ; il se prolongeait de deux ailes basses, à l'instar des châteaux de Beauregard et de Chanxhe. Devant la porte-fenêtre, au-dessus de l'entrée, se profilait un balcon bordé d'une jolie grille en fer forgé. Les communs — qui subsistent et sont transformés en bâtiments de ferme — étaient perpendiculaires au château ; ils bordaient avec lui trois côtés d'une cour d'honneur fermée au Nord par une grille monumentale qui existe encore. Comme Streversdorp et quantité d'autres biens-fonds environnants, Mützhagen échet à l'un des fils d'Arnold-Antoine, Florent de Thiriart qui, décédé célibataire à Liège en 1860, légua toutes ses propriétés à son petit-neveu, le baron Gaston de la Rousselière-Clouard.

Hélas ! cette agréable demeure fut détruite de fond en comble par un incendie dans la nuit du 19 au 20 mars 1894. Elle était, depuis une quinzaine d'années, donnée en location à Raymond de Grand'Ry-de Biolley, qui l'habitait avec sa famille. Son fils, Georges de Grand'Ry-Verhaegen nous a raconté que le feu prit dans une chambre mansardée où logeait la gouvernante des enfants ; par suite du froid qui régnait à ce moment, on y avait installé un poêle, mais le conduit de cheminée était traversé par un bois de la charpente, ce qui mit le feu à tout le bâtiment ; il se propagea si vite qu'à peine quelques meubles du rez-de-chaussée et l'argenterie purent être sauvés.

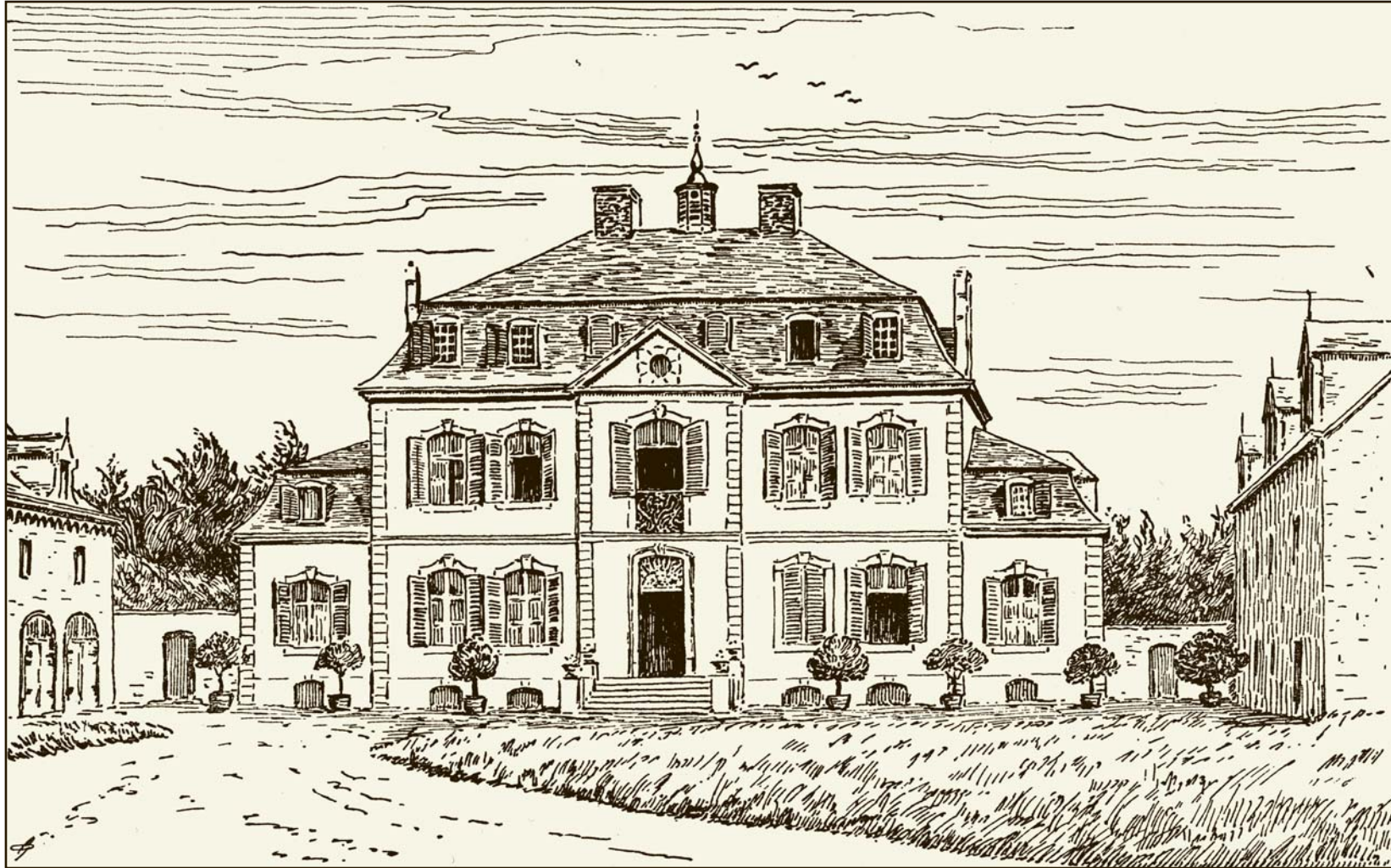
#### Iconographie :

Trois photos prises vers 1890 par M. JACQUES SIMONIS, (propriété de M<sup>lle</sup> Marie de Grand'Ry, à Juslenville).

#### Sources :

- 1) REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 2) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





MÜTZHAGEN.

## 14. La Cour de Cortenbach à Membach

La cour de Cortenbach, siège de la seigneurie foncière de Membach, est située à 300 mètres au Nord-Est de l'église et sur la rive gauche du ruisseau dit « Le Bach », dont elle est séparée par un large chemin communal.

Un petit dessin à la plume, de 1841, médiocre mais fort intéressant, nous en donne, en vue aérienne, l'aspect à cette époque. Il montre une vaste cour rectangulaire, dont les petits côtés sont au Nord et au Sud ; elle est complètement entourée de constructions diverses, sauf à l'Est où un espace libre existe entre deux bâtiments ; celles du Nord, de l'Est et du Sud sont des communs : étables, écuries, fenils, granges, remises, etc., qui se caractérisent par leurs murs en colombage sur soubassements en moellons, et leurs toitures couvertes de chaume. La partie la plus importante de l'ensemble est constituée par les bâtiments du grand côté Ouest, donnant vers la voie publique, le ruisseau et l'église. On y remarque trois parties bien distinctes : 1°) au centre, la maison seigneuriale, assez grande habitation d'un étage, à huit travées, couverte d'une toiture à une pente et à croupes, garnie de lucarnes ; deux portes s'ouvrent dans la façade ; celle de gauche est rectangulaire, celle de droite, précédée d'un perron, a son linteau en cintre surbaissé. Certaines fenêtres du rez-de-chaussée sont de même style, tandis que toutes celles de l'étage ont un linteau rectiligne ; 2°) à gauche de cette habitation, séparée d'elle par un petit pan de mur troué d'une porte, existe une maison d'aspect vétuste, en colombage sur haut soubassement en moellons ; une assez grande annexe perpendiculaire empiète sur la cour intérieure ; à sa gauche un mur, puis un portail à auvent et le pignon du petit côté Nord ; 3°) à droite de la demeure seigneuriale s'ouvrent deux grandes portes juxtaposées sous auvent, qui la séparent d'une très pittoresque et vieille maison en moellons d'un étage, à multiples petites baies jumelées reliées par des bandeaux de pierre taillée ; c'était là, paraît-il, que siégeait la cour de justice ; cette maison se complétait à droite d'une aile en retour d'équerre, où s'ouvrait l'entrée ; cette aile et les communs qui la prolongeaient formaient le petit côté Sud de l'ensemble. A ce moment déjà, la propriété se trouvait partagée entre trois propriétaires différents : de Reul à gauche, Larondelle au centre, Franssen à droite, ce qui explique l'existence de trois entrées charretières indépendantes de ce côté et la division de la cour intérieure en trois

parties, par deux murs plus ou moins parallèles. Depuis un siècle, que de modifications à tout cela ! Les vieilles constructions de gauche (propriété de Reul) ont été démolies et remplacées par une maison et un bâtiment d'exploitation absolument banals. La demeure seigneuriale, au centre, a été complètement transformée : en 1883, la Rde Sœur Isabella, supérieure du couvent des Récollectines, y ajouta un second étage et, peut-être au même moment, allongea la maison qui comporte actuellement douze travées au lieu de huit, et fit cimenter la façade. Seule, la vieille maison de droite (propriété Franssen) était, jusqu'à ces derniers temps, restée intacte ; mais, en 1948, son propriétaire crut bon d'y percer une porte surmontée d'une verrière et de la faire précéder d'un vilain perron en maçonnerie.

Au 14<sup>e</sup> siècle, la seigneurie foncière de Membach appartenait aux mêmes propriétaires que celle de Nereth-Baelen ; nous y trouvons successivement Arnold de Nederode en 1350, son fils Maes (Thomas) van Nederrot en 1374 et 1380, qui n'était autre que Maes de Reymersbeke. Vers 1390, la seigneurie est aux mains du mari de sa fille Agnès, Jean van Nuwerot. Au 15<sup>e</sup> siècle, elle passa, comme les seigneuries de Nereth et de Reymersbeke, en la possession de Catherine de Reymersbeke ; il est à supposer que Nereth et Membach furent, comme Reymersbeke, aliénés par elle, vers 1450, et passèrent par donation ou vente à la famille d'Eynatten. C'est un membre de celle-ci, Jean d'Eynatten, sire de Bolland, époux de Marie de Brandebourg († 1534) qui la possède au début du 16<sup>e</sup> siècle. Sa veuve relève en 1518, puis le bien passe, lors du partage de sa succession, à sa fille Ailid, unie à Frambach de Hochkirchen, avoué d'Aix-la-Chapelle. Il relève en 1535 et meurt vers 1542-1543. Le 22 juillet 1543, Jean d'Eynatten, fils du précédent, relève pour sa sœur Ailid et ses trois enfants, nés de son mariage avec Fr. de Hochkirchen. L'un de ceux-ci, Jean de Hochkirchen, fils aîné, relève pour lui et pour ses co-partageants en 1552 ; il reste finalement propriétaire du tiers de la seigneurie, les deux autres tiers allant respectivement à ses deux sœurs : Barbe, épouse de Conrad de Horion de Colonster, et Anne, unie à Renier Bock de Lichtenberg. Du mariage de ce dernier naquit une fille, Véronique Bock de Lichtenberg qui épousa Gaspard de Cortenbach vers 1600. C'est depuis lors que la seigneurie prit le nom de « Cortenbach ». Gaspard de Cortenbach eut de son mariage trois enfants : 1°) Melchior de Cortenbach, à qui fut attribué la ferme du domaine avec ses dépendances, 2°) Véronique de Cortenbach, épouse de Jean-Gérard de Holthrop et 3°) Marie de Cortenbach, femme de Guillaume de Reede, à qui échut le fief de Membach. Les époux de Reede-

de Cortenbach eurent deux filles : Marguerite-Françoise et Anne-Catherine de Reede, qui épousa François-Philippe d'Yve, baron de Soye. Ce sont ces deux sœurs qui, semble-t-il, finirent par rester seules propriétaires de la seigneurie (reliefs de 1658, 1669 et 1673). Il est probable que leurs héritiers s'en défirent, car, à l'orée du 18<sup>e</sup> siècle, nous la trouvons aux mains d'Yvo Hoen ; le comte François-Théodore de Hoen de Rummen saisit la seigneurie contre la veuve du précédent en 1707, en vertu du transport lui fait par la baronne douairière (de Hoen) de Rummen, née Jeanne de Gulpen, et s'en porte acquéreur. Le 3 avril 1716, il la vend à Jean Lindenlauf, d'Eupen, époux d'Hélène-Christine Staebbs. Elle passe après sa mort à son fils Balthazar Lindenlauf, puis au frère de celui-ci, Nicolas-Joseph Lindenlauf, puis au fils de ce dernier, Jean Lindenlauf, qui la vend à André-Joseph Franssen ; ses descendants en conservèrent une partie pendant longtemps et, pour ce motif, obtinrent, le 25 juillet 1938, l'autorisation d'ajouter à leur nom celui de « de Cortenbach ». En 1841, les immeubles se trouvaient morcelés : la partie Nord (à gauche) appartenait à Gilles-Théod. Lamb. de Reul, époux de Marie-Anne-Cath. Phil. J. Legro, qui le tenait du père de celle-ci, François-Joseph Legro, bourgmestre de Limbourg, président du Conseil Souverain de Limbourg, époux d'Albertine-Josèphe Poswick. Elle passa dans la suite à la famille Vaessen ; la partie Sud (à droite) était encore aux mains de la famille Franssen ; elle est, depuis trente ou quarante ans, en possession de la famille Kupper. Quant à la maison seigneuriale, au centre, qui nous intéresse davantage, elle était la propriété de M<sup>r</sup> l'abbé Larondelle, Rd. Curé de Membach, qui la laissa par testament à son neveu, Guillaume Juncker. Celui-ci la vendit en 1875 aux sœurs Récollectines de Neuss, qui la transmirent aux sœurs Récollectines d'Eupen. Elles y apportèrent de considérables modifications, comme dit ci-avant, et y installèrent un pensionnat, puis une sorte d'hostellerie et de maison de repos.

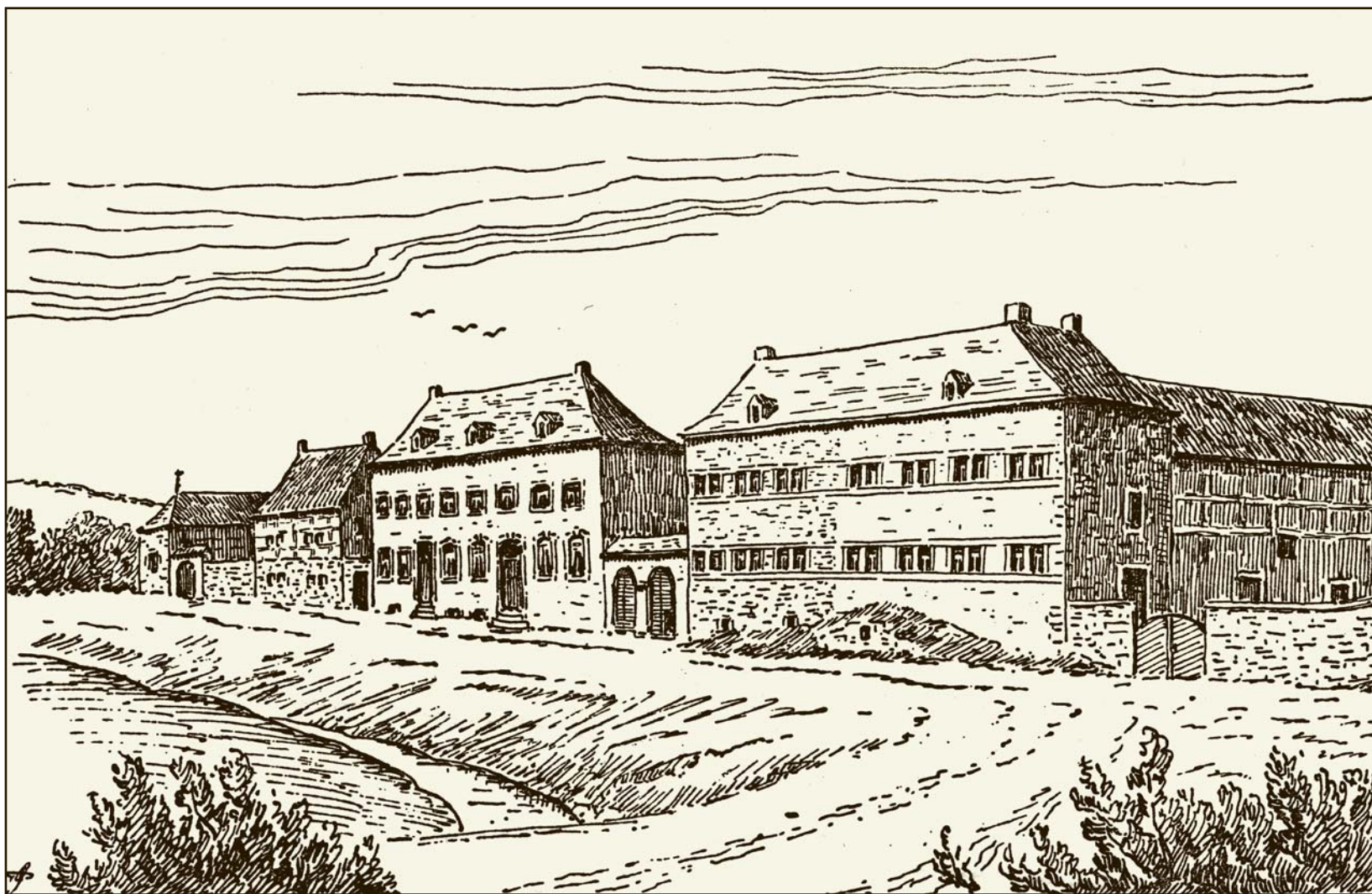
### Iconographie :

- 1) Un dessin à la plume de 1841, couleur sépia, appartenant à M<sup>r</sup> ALPHONSE JUNCKER-DEFOURNY, à Grivegnée ;
- 2) Cartes-vues.

### Sources :

- 1) VAN EPEN, *Généalogie de la famille d'Eynatten* (Maastricht 1874) ;
- 2) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg* ;
- 4) J. VERCKEN DE VREUSCHEMEN, *Notes sur l'Histoire de la Commune de Membach* (plaquelette intitulée : *Société Royale St-Jean 1837-1937*).





CORTENBACH (vers 1840).

## 15. Le Château de Crèvecœur à Battice

Ce nom, que l'on croirait tiré d'un roman de cap et d'épée, évoque l'un des plus beaux châteaux de l'ancien duché de Limbourg ; situé dans la commune de Battice, mais à 500 mètres seulement de la petite ville de Herve, il est construit à mi-côte et semble regarder vers le ruisseau de Hack. Ses deux longues ailes en retour d'équerre encadrent un corps de logis dont la façade principale, ornée d'un fronton triangulaire, est orientée au Midi ; ces bâtiments entourent de trois côtés une spacieuse cour intérieure, ouverte au Sud, où les anciennes douves sont encore bien apparentes. Deux jolies tourelles carrées, à peu près identiques, coiffées d'une très élégante flèche à clocheton, rehaussent l'ensemble ; l'une est à l'angle Sud-Est et l'autre à l'angle opposé. L'on pénètre dans la cour par un porche ouvert dans l'aile Est ; signalons, à droite de celui-ci, dans le coin de la cour et sous une sorte de second porche, dont le cintre est supporté d'un côté par une colonne, une belle pierre sculptée aux armes des Caldenborch et des Barbieus, datée 1643 ; elle est percée d'un trou rond d'où sort un élément de tuyau qui déverse dans un grand bac l'eau d'une source captée dans la prairie en contre-haut. Une autre pierre aux mêmes armes, datée 1642, était sertie à hauteur de l'étage, dans la paroi extérieure de l'aile Ouest ; elle décorait probablement un porche muré par la suite. Enfin, une troisième pierre (grossièrement taillée) aux armes des Lynden, provenant du château, a été récemment encastrée dans la façade Sud de l'hôtel de ville de Battice.

Ce qui frappe surtout à Crèvecœur, c'est le judicieux emploi des matériaux et leur harmonieux équilibre : brique claire des maçonneries, calcaire taillé des chaînages d'angles, corniches, bandeaux et encadrements des portes et des fenêtres. Rien ne rappelle plus ici le caractère fruste, massif et sans élégance des demeures guerrières du Moyen Âge ; c'est une grande habitation seigneuriale du 17<sup>e</sup> siècle, dont le style Renaissance mosane dénote une époque moins rude, plus aimable et déjà raffinée. Tel était Crèvecœur, voici vingt ou trente ans à peine ; tel était du moins son aspect extérieur, car il était depuis très longtemps en mauvais état ; seul était habité le logis du fermier, construit en 1891 à l'emplacement d'un ancien bâtiment à gauche de l'entrée. Hélas ! qu'est-il advenu du château depuis lors ? Le temps a continué son œuvre destructrice, le délabrement s'est accentué

partout et la propriétaire, faute des ressources indispensables à sa restauration, a fini par le faire démolir en grande partie, fin 1947 et début 1948. Amputé de tout l'étage de l'aile Ouest et d'une grande partie du corps de logis central adjacent, il est affreusement mutilé. Tout ce qui s'y trouvait d'intéressant, boiseries, pierres sculptées, girouettes des tourelles, etc., a été racheté par l'architecte Morren, de Liège, à l'entrepreneur verviétois Truffaux chargé de la démolition. Notons que, lors d'un ouragan, la tourelle Nord-Ouest s'était écroulée en 1876, mais avait été reconstruite dans son état primitif ; c'est là que se trouvait la chapelle castrale.

Comme cela se voit souvent, ce château du 17<sup>e</sup> siècle avait remplacé un ancien castel (ou maison ?), construit dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle par Servais Jacob, époux de Marguerite Merckelbach, fils de Jacob de Goër. Ses enfants Aymond, Anne, Marie, sa belle-fille Catherine (veuve de son fils Guillaume) agissant probablement au nom de sa fille mineure, et Servais-Jean Polis, sans doute au nom du fils orphelin de Thiry Polis, époux d'Isabeau Jacob, vendent le bien à Guillaume de Caldenborch, le 22 janvier 1632. Les bâtiments se trouvaient déjà très délabrés à cette époque et, quelques années après (1642-1643), le nouveau propriétaire fit édifier les constructions actuelles. De son second mariage avec Anne de Barbieus († 1661), il retint deux filles, dont Marie-Jeanne de Caldenborch (1628-1697) qui épousa Robert, comte d'Aspremont, baron de Lynden et du St. Empire, et devint héritière de Crèvecœur ; le bien échut ensuite à leur fils Charles-Joseph, comte d'Aspremont, baron de Lynden, époux de Marie-Madeleine-Ang. de Hœn de Cartils. Il passe après eux à leur fils, le comte Philippe-Guill. Joseph d'Aspremont-Lynden, mais celui-ci décéda célibataire, et ses biens allèrent à son neveu, le baron Georges-Charles-Jos. Xav. de Lamberts-Cortenbach (1723-1796), fils de sa sœur Marie-Georgine d'Aspremont et de Léonard-Joseph-François-Gerôme de Lamberts-Cortenbach. Le nouveau seigneur s'unit, en 1764, à Marie-Anne-Joséphine de Veyder-Malberg, dont il eut douze enfants, tous nés à Crèvecœur. Parmi eux, ce fut le baron Frédéric-Ernest-Joseph de Lamberts-Cortenbach (1774-1861) qui devint propriétaire de Crèvecœur ; ne s'étant pas marié, il laissa ses biens — par testament du 21 avril 1852 — à son neveu par alliance, le baron Victor-Amédée de Séjournet (1798-1881), mari de M. Anne-Wilhelmine-Eléonore de Saint-Loup, fille de sa sœur Joséphine de Lamberts-Cortenbach, qui avait épousé le chevalier de Saint-Loup. Du mariage de Séjournet-de Saint-Loup naquirent six enfants ; Crèvecœur échut à l'un d'eux, Victorine-Julie de Séjournet (1823-1864) ; par son union

avec le comte Emile-Joseph d'Auxy de Launois, elle fit passer le bien dans cette famille, qui ne le conserva guère : en 1885, le comte d'Auxy de Launois le vendit à la famille Ernotte. La propriété ne comprenait que 11 ha environ, superficie qui ne fut jamais dépassée par les biens-fonds dépendant anciennement du château. Elle appartient encore aujourd'hui à M<sup>me</sup> Veuve Ernotte-Servais, à Elvaux-Herve, qui la donne à bail aux époux Henri Meurens.

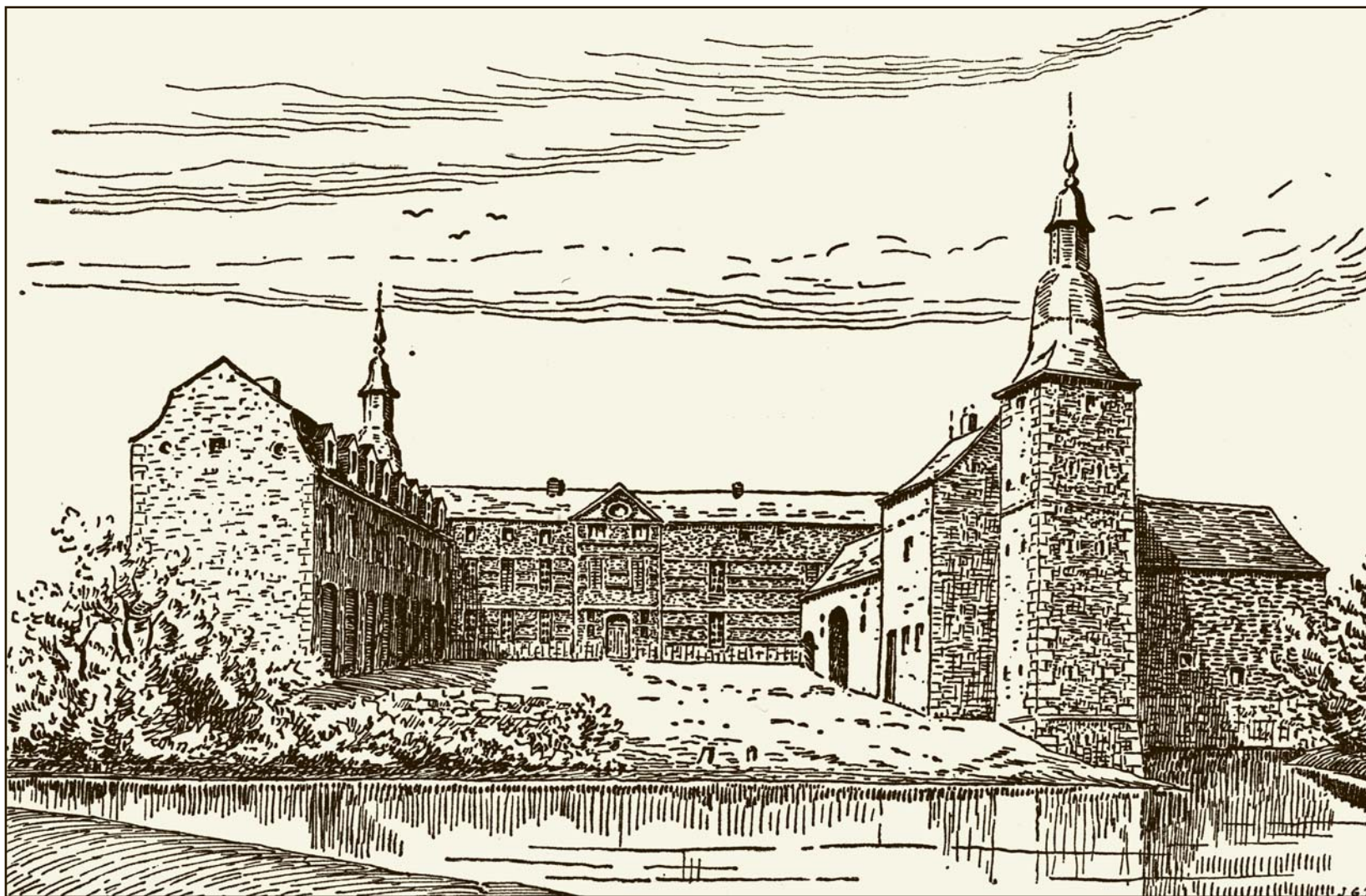
### Iconographie :

- 1) *Aquarelle* de JOSÉ POSWICK ;
- 2) *Aquarelle* d'ALEX. SCHAEPKENS (au Cabinet des Estampes, Bibliothèque Royale à Bruxelles) ;
- 3) *Dessins d'architecture*, dans les archives de l'Ecole St-Luc à Liège (N. B. Ces travaux d'élèves ne doivent être consultés qu'avec grande circonspection, certains agencements de l'édifice ayant été arbitrairement modifiés) ;
- 4) *Eau-forte* d'ADRIEN DE WITTE dans *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* d'E. POSWICK ;
- 5) Lithographie dans EM. DE DAMSEAUX, *Les châteaux de Belgique* ;
- 6) Cartes-vues.

### Sources :

- 1) D<sup>r</sup> HANS, *Notice sur le château de Crèvecœur* (bull. S. V. A. H., vol. XXIII, Verviers 1930) ;
- 2) E. POSWICK, *op. cit.* ;
- 3) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 4) A. N. B. 1848, 1880-1897 et 1913, II.





CRÈVECŒUR.

## 16. Le Château de Rosmel à Battice

Rosmel, à 700 mètres à l'Est de la limite du duché de Limbourg — là où il joignait l'actuelle commune de Saint-André-lez-Julémont — et à 1.750 mètres à l'Ouest du clocher de Charneux-lez-Herve, était un petit château sans prétention mais plein de charme : corps de logis rectangulaire en moellons, d'un seul étage, aux hautes fenêtres du 17<sup>e</sup> siècle ; couverture en ardoises à une pente et à croupes ; en avant-corps, une tour carrée de trois étages sous une toiture dont la base arrondie était surmontée d'un gracieux clocheton octogonal. Cette tour n'était pas au centre de la façade, mais à gauche, ne laissant apparaître de ce côté qu'une fenêtre du corps de logis, et trois du côté droit. Porte d'entrée en plein cintre ; ses pieds-droits étaient en forme de pilastres surmontés de chapiteaux et supportaient directement la porte-fenêtre du premier étage ; celle-ci était munie, à sa partie inférieure, de trois balustres de pierre ; les pieds-droits de cette porte-fenêtre se terminaient en petites consoles soutenant un fronton en arc de cercle, d'esprit Renaissance ; la fenêtre du deuxième étage était rectangulaire, et la troisième, sous le chéneau, en plein cintre. L'édifice, dont les murailles en pierre étaient très épaisses, était entouré de douves profondes que franchissait un pont en maçonnerie, à trois arches ogivales.

L'origine de Rosmel est fort ancienne ; la seigneurie appartenait primitivement à l'abbaye du Val-Dieu qui, moyennant certaines rentes, la vendit en 1348 à Alexandre de Libermé, du lignage d'Eys, que l'on appellera dorénavant Alexandre de Rosmolen. Il avait épousé Sophie d'Asse, fille de Jean de Julémont d'Asse. De 1380 à 1403 au moins, c'est son fils Jean de Rosmolen, époux de Berteline N. (ou de Catherine de Melen ?) qui tient le château.

Au 15<sup>e</sup> siècle, suite au mariage d'une jeune fille d'Eys de Rosmel avec Guillaume de Gulpen, le bien passe dans cette famille. Frambach de Gulpen, fils du précédent, lui succède ; il épouse Marie delle Smet et meurt avant 1488. Rosmel échoit à leur fils Alard de Gulpen, qui s'unit à Catherine de Neufchâteau de Wodémont, puis au fils de ceux-ci Frambach de Gulpen, qui relève le 22 mai 1518. Adolphe de Gulpen, né en 1516 du mariage de Frambach de Gulpen avec Anne-Pentecoste d'Alsteren de Hamal, lui succède dans le bien et relève le 5 mars 1540 ; déjà propriétaire de la seigneurie de Neufchâteau et n'ayant pas d'enfant de ses trois épouses suc-

cessives (Catherine de Schwartzenberg, Josette d'Oultremont et Marie de Waes), il renonce à Rosmel en faveur de son frère Frambach de Gulpen, époux de Marie van Eys dit Beusdael ; celui-ci relève le 9 mai 1559 et laisse le bien après sa mort à son fils Frambach de Gulpen, qui épouse Anne-Marie de Waes et relève le 2 novembre 1611. Cependant, son frère Léonard, mari d'Agnès de Bertolf de Belven y conserve certains droits, car nous voyons le fils de ce dernier, Frambach de Gulpen de Mützhagen y renoncer volontairement en faveur d'Arnold Schuyt de Walhorn, qui était sans doute son créancier ; celui-ci recède ses droits aux deux fils de son débiteur, Gérard et Jean-Léonard de Gulpen, dont on n'entend plus parler. D'autre part, Arnold Huyn d'Amstenraedt, en 1649, relève Rosmel au nom de leur mère Catherine-Véronique de Metternicht, veuve de Frambach de Gulpen précité. Ces transactions n'ont pas empêché Frambach de Gulpen de Waes de transmettre la seigneurie à son fils Frambach de Gulpen, époux d'Anne-Marie de Harff. Décédé sans hoirs, tous ses biens passent à son arrière-cousin Frédéric de Gulpen de Wodémont, mari de Barbe d'Eynatten. Après sa mort, le domaine paraît avoir été partagé entre ses deux fils, Jean-Guillaume, époux de Marie-Anne de Draeck, et Herman-Frédéric, mari d'Anne de Heynhoven. Nous pensons que le château fut compris dans la part de l'aîné Jean-Guillaume de Gulpen, et qu'il le transmit à son fils Frédéric de Gulpen — uni à la comtesse Charlotte de Schetz de Grobendonck — car nous voyons le mari de sa fille unique Florence-Marie, le comte Eugène-Albert de Hoen de Cartils (qui relève en 1696) céder le château de Rosmel par voie d'échange à Guillaume-Godefroid Thisquen (1662-1730), chanoine de St-Paul à Liège, en 1698. Ce dernier le laisse à son neveu, le chevalier Adrien-Gérard de Thisquen, qui relève en 1730 ; décédé célibataire à Rosmel en 1735, il le lègue à son neveu, le vicomte Jean-Guillaume-Godefroid de Thisquen ; vu sa minorité d'âge à cette époque, le relief est fait en son nom par son père, le vicomte Jean-Remacle-Floribert de Thisquen (1735). En 1760, il rétrocède le château à l'abbaye du Val-Dieu. L'abbé Jacques Lovegné relève en 1764, et l'abbé Nicolas Delcour en 1779. En 1790, un certain avocat Bacon émit la prétention d'opérer le retrait lignager de la propriété ; il entama contre l'abbaye du Val-Dieu une procédure à cette fin, mais il fut débouté, et l'abbé Jacques Uls fit le relief de Rosmel le 11 avril 1791. L'année suivante, un autre intéressé, Jean-Athanase de Gyger, comme époux de Marie-Antoinette de Thisquen, fille du vicomte Jean-Guill. God. de Thisquen, dernier seigneur laïc de Rosmel, entreprit à son tour de faire annuler la vente de 1760 ; un long procès contre le Val-Dieu s'ensuivit, et il n'était pas encore terminé

quand les propriétés de l'abbaye furent confisquées sous le régime français, et vendues comme biens nationaux en 1796.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, le château de Rosmel fut acquis par Jean-Joseph Xhibitte, époux de Marie-Pétronille-Léonardine Demoulin ; il passe après lui à son fils Eugène-Pierre-Xavier Xhibitte (1810-1874), fabricant de draps à Verviers, qui en fit un magasin à laines. Son union avec Mechtilde-Françoise Dewez lui donna six enfants qui héritèrent la propriété. Par acte de partage du 25 novembre 1875 (not. Trockay), le château est attribué à deux de ses filles : Hortense Xhibitte et Valérie Xhibitte, épouse de François Varlet, chacune pour moitié. Moins de deux ans après, par acte d'échange du 11 juin 1877 (du même notaire), les deux propriétaires cèdent la totalité du bien à leur sœur Norbertine Xhibitte. Le château se délabra de plus en plus par manque d'entretien ; les toitures n'étant plus réparées, les planchers finirent par s'effondrer et l'eau s'infiltra dans les murs ; fin novembre 1906, la façade de la tour s'écroula sur le toit d'une dépendance, qui fut complètement démolie, et renversa une grande partie des murailles. Mademoiselle Xhibitte fit raser de fond en comble ce qui en restait et vendit les terrains qui en dépendaient aux époux Hogge-Dortu en 1918.

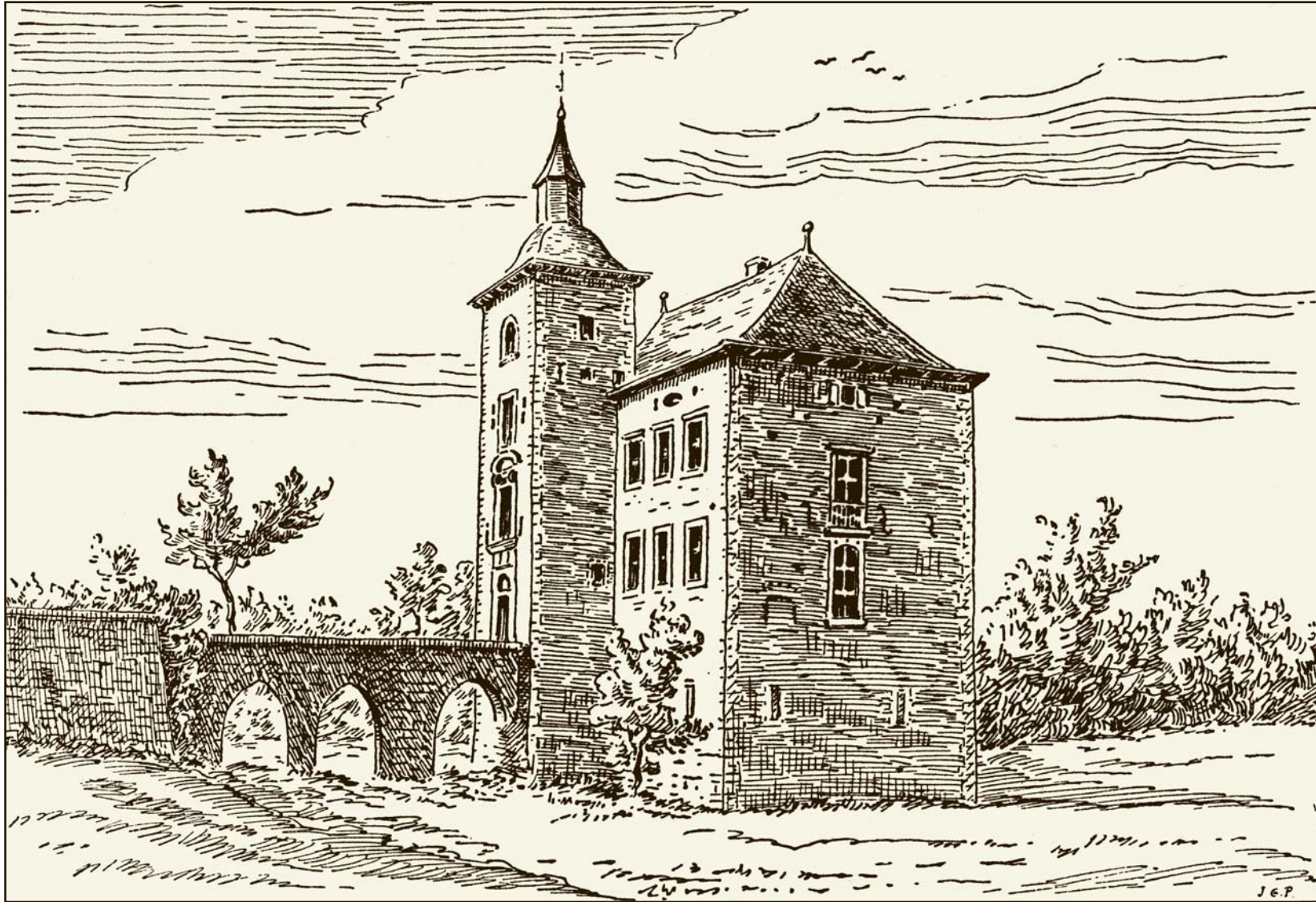
### Iconographie :

- 1) *Aquarelle* de JEAN DEGUELDRE (propriété de M<sup>r</sup> Jules Peuteman, à Verviers) ;
- 2) *Lithographie* dans E. DE DAMSEAUX, *Les Châteaux de Belgique* ;
- 3) *Vues dans* D<sup>r</sup> HANS, *Le Château, les Seigneurs et le Couvent des Carmes de Wégimont. Rosmel, notice historique* (Verviers 1933) ;
- 4) *Eau-forte* de MARCETTE dans E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 5) *Vue dans* J. S. RENIER, *Historique de l'Abbaye du Val-Dieu*.

### Sources :

- 1) A. CREMER-DE MONTY, *Notes inédites* ;
- 2) NOT. SOMJA, *Notes inédites* ;
- 3) D<sup>r</sup> HANS, *op. cit.*
- 4) E. POSWICK, *op. cit.*
- 5) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 6) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg*.





ROSMEL.

## 17. Le Château de Xhenemont à Battice

A la lisière Ouest du charmant hameau de ce nom et à droite du chemin communal qui vient de la chaussée Petit-Rechain-Battice, s'élève une modeste ferme sans aucune apparence ; seules attirent un peu l'attention la toiture en ardoises à croupes, les deux girouettes qui la surmontent, les trois fenêtres de l'étage du côté cour et la pierre sculptée aux armes des Xhenemont et des Trixhe, au-dessus de la porte d'entrée ; du côté du couchant, toute la muraille — intacte il y a vingt-cinq ans — a été revêtue de zinc et les vestiges des murs d'enceinte qui subsistaient au Nord et au Sud du corps de logis, ont disparu. Pourrait-on croire que l'on se trouve en présence de tout ce qui reste du vieil et important château de Xhenemont ? Si cependant nous avons la curiosité de pénétrer à l'intérieur, nous serons assez stupéfaits d'y trouver, au lieu de chambres banales, une grande salle (actuellement divisée par une cloison), aux murs d'une épaisseur extraordinaire, aux voûtes d'arêtes partant des angles et se rejoignant au niveau du plafond, éclairée par un petit jour de style ogival : c'est de toute évidence la substruction de l'ancien donjon qui a résisté à tous les assauts. Jusqu'en 1864 se voyaient encore les ruines d'une tour aux épaisses murailles et percée de meurtrières. Mais, à notre connaissance, il n'existe malheureusement aucun document iconographique nous permettant de connaître l'aspect, les dimensions et les caractéristiques de l'ancien castel au temps de sa splendeur.

Le château de Xhenemont, d'origine fort ancienne, apparut pendant les quatre premiers siècles de son histoire au lignage limbourgeois qui en a tiré son nom. En 1330 déjà, il est en possession de Roger (ou Rogier) de Xhenemont, époux d'Aylis N., puis il passe à son fils Jean de Xhenemont, puis au fils de celui-ci, Olivier de Xhenemont, qui le laisse par héritage à sa fille Isoude, épouse de Guillaume Kockeal de Limbourg. Leurs descendants prirent le nom de leur mère ; ils ne sont donc des Xhenemont que par leur ascendance maternelle. Le château passe au fils de Guillaume Kockeal et d'Isoude de Xhenemont, Guillaume dit le Vieux, époux de Catherine de Barxhon dit de Lavoir, puis à son fils Guillaume de Xhenemont, mari de N. de Libermé, puis au fils de ces derniers, Alexandre de Xhenemont, uni à Marie, fille d'André de Luxembourg de Bierstet, dit de Blegny. Il succéda à son père en 1478 et laisse la seigneurie à son fils Guillaume

de Xhenemont dit le Vieux, qui épousa 1°) Haweal, fille de Henri, sgr. de Herugnée en Condroz, 2°) Halewy Gossuin, fille de Guillaume dit de Beyne. Du premier mariage naquit, entre autres, Guillaume de Xhenemont, sgr. de Xhenemont, qui hérita du bien et s'unit à Cécile de Belderbusch de Streversdorp ; leur fils Jean de Xhenemont fit relief du château l'an 1594, par suite du décès de son père. Il eut de son mariage avec Catherine de Fraipont un fils, Guillaume de Xhenemont, qui lui succéda dans la seigneurie : il fut tué en 1654 en défendant son château contre l'assaut des troupes françaises du marquis Abraham de Faber. Après un long procès relatif au partage de sa succession, une sentence du 21 février 1661 attribua la seigneurie à son cousin Guillaume de Xhenemont dit d'Agofosse, fils de Guillaume de Xhenemont et de Jeanne de Saint-Remy, petit-fils de Guillaume de Xhenemont cité ci-avant et de sa seconde épouse Halewy Gossuin. Guill. de Xhenemont dit d'Agofosse épousa 1°) Oudelette de Wergifosse et 2°) Catherine de Léonard. Celle-ci lui donna huit enfants parmi lesquels Théodore de Xhenemont, seigneur de Xhenemont de 1661 à 1664, et Lambert de Xhenemont (né en 1630) qui lui succéda dans la seigneurie à cette époque. Lambert de Xhenemont s'unit 1°) en 1650 à Catherine de Saive dont il eut huit enfants, notamment Jacques-Théodore, sgr. de Xhenemont, 2°) en 1660 à Elisabeth de Woot de Trixhe ; ce sont ses armes et celles de son mari qui figurent encore au-dessus de la porte d'entrée. Lambert de Xhenemont fit probablement effectuer certaines réparations au château. De son second mariage, il retint cinq enfants dont un fils, Lambert-Olivier de Xhenemont, né en 1665, décédé célibataire en 1710 ; il avait laissé ses biens à ses douze frères et sœurs. Finalement, la seigneurie fut attribuée à son demi-frère Lambert-Olivier cité ci-dessus, qui épousa en 1691 Anne-Bernardine de Naves ou Naveau, et mourut en 1717. Son épouse lui avait donné sept enfants, nés entre 1696 et 1713. Suite à l'octroi accordé à Bruxelles le 6 décembre 1720, le château et le fief de Xhenemont furent vendus, le 13 février 1721, à leur cousin Christophe de Corswarem, qui possédait contre les co-propriétaires d'importantes créances. La propriété, grevée d'hypothèques, ne rapportait presque plus rien à cette époque, et les bâtiments, démeublés, étaient en très mauvais état. Christophe-André de Corswarem était le fils de Thomas de Corswarem et de sa seconde femme Anne-Catherine de Xhenemont, fille de Lambert et de Catherine de Saive cités ci-dessus. En 1719, il avait épousé Marie-Catherine du Sart et laissa Xhenemont à son fils Pierre-Théodore-Henri de Corswarem qui en fit relief en 1754 et s'était uni en 1751 à Eve-Josèphe de Reul de Neuberg. Il vécut très vieux, puisqu'il garda la propriété jusqu'en

1804, année où il la céda, par voie d'échange, au baron Frédéric-Louis Behr, de Maastricht, général-major commandant la province de Gueldre, époux de Thérèse-Elisabeth de Milly. Il écrivait, peu auparavant, que le château n'était plus qu'une mesure et qu'il n'y avait plus été depuis cinquante ans. La même année (acte not. Detroot 21-4-1804), Nicolas-Guillaume Collet, de Verviers (1766-1846), fils de Jacques-Ignace Collet (1733-1790), achetait le bien (comprenant 11 ha 33 ca) pour compte de sa mère, née Angéline de Franquinet (1740-1806) ; il en devint lui-même propriétaire par acte de partage avenant avec ses frères et sœurs après le décès de leurs parents (acte not. Detroot 6-9-1809). Il le légua, par testament de 1844, à sa sœur Jeanne-Angéline-Joseph Collet (1776-1855), épouse de Maximilien-Henri de Coune (1773-1861) et à ses huit enfants. Après le décès de leurs parents, les consorts de Coune vendirent la propriété, le 11 octobre 1862 (acte not. Dussart, de Liège) au notaire Jean-Mathieu-M. Arnold Moxhon, de Liège, époux de Ferd. Elisabeth-Cath. Charl. Laloux. Ceux-ci la laissèrent à leur fille Sophie Moxhon ; née à Liège, elle y décéda célibataire le 13 mars 1932. Elle avait, par testament, fait des legs importants à des œuvres charitables et à des institutions religieuses, et avait désigné comme exécuteur testamentaire son cousin l'abbé Albert Simonis, révérend curé d'Esneux ; pour acquitter ces legs, l'abbé Simonis fit notamment vendre les six fermes que la testatrice possédait dans le pays de Herve. Celle dont les actuels bâtiments constituent les vestiges de l'ancien château de Xhenemont, fut adjugée au baron Paul de Launoit, époux de Madeleine Lamarche, son propriétaire actuel.

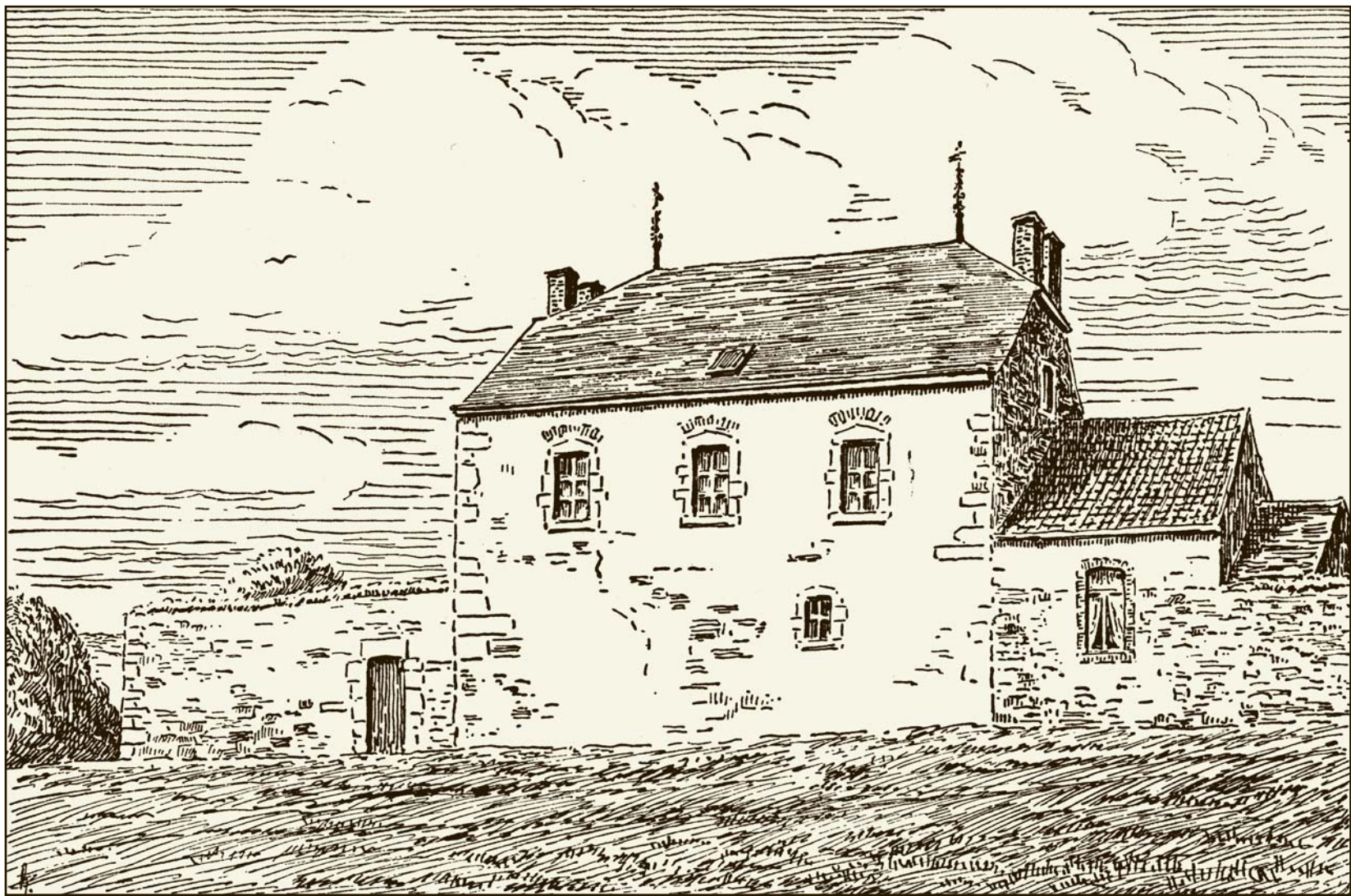
### Iconographie :

*Une aquarelle peinte en 1927 par JOSÉ POSWICK.*

### Sources :

- 1) D<sup>r</sup> HANS, *Le hameau, le château et la seigneurie de Xhenemont* (bull. S. V. A. H., vol. XXVI, Verviers 1932-1933) ;
- 2) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg.*





XHENEMONT.

## 18. Le Château de Hameval à Charneux

On l'appelle aussi « le vieux château de Charneux ». Après longue hésitation, nous nous sommes décidé à le dénommer « Hameval », pour les raisons suivantes : le château primitif consistait en une tour de pierre que l'on appelait « la tour de Hameval » ; ses possesseurs prirent le nom de Hameval ; il est situé au lieu-dit « Hameval » et à proximité du vieux moulin du même nom ; enfin, renseignements pris sur place, il nous a été assuré que l'on ne le connaissait actuellement que sous cette dénomination. D'autres continuent néanmoins à l'appeler « le vieux château de Charneux ».

On le rencontre à 350 mètres de l'église, en bordure et à gauche du chemin communal qui, du village, se dirige vers le vieux moulin à l'Est. Pour l'examiner convenablement, pénétrons dans la cour de la ferme qui le joint. C'est une belle et haute bâtisse en moellons du 16<sup>e</sup> siècle, de plan rectangulaire, précédée vers la cour d'un petit avant-corps carré, sur la droite ; probablement était-ce autrefois une tour dont la flèche et la partie supérieure de la maçonnerie ont été supprimées ; sa toiture prolonge vers le bas celle du bâtiment principal, remarquable par ses longues croupes concaves, ses deux hauts épis en fer forgé et sa lourde cheminée du côté Sud. L'ancien revêtement en ardoises a été, malheureusement, remplacé par des carreaux d'éternit. Les fenêtres, à deux jours superposés séparés par une traverse, sont très peu nombreuses : dans la façade Est, il n'en existe que deux au second étage et une seule au premier étage ; le rez-de-chaussée est percé d'une petite baie et de deux portes, dont l'une dans l'avant-corps. L'intérieur est dans un état de complet délabrement et inhabitable ; il ne contient rien d'intéressant, sauf le linteau d'une cheminée au premier étage, frustement sculpté aux armes des Woestenraedt. Le château est précédé à l'Est d'une courette séparée de la cour de ferme par un mur bas dans sa partie médiane, élégamment relevé sur les côtés. A droite de ce mur s'ouvre une baie de porte cintrée, s'appuyant sur une construction en briques du 18<sup>e</sup> siècle, à un étage, qui sert d'habitation au fermier et se soude par derrière au pignon Sud de l'ancien château.

L'histoire du château de Hameval est, dans les premiers siècles de son existence, fort obscure ; c'était probablement un bien allodial, puisqu'il ne relevait pas de la cour féodale de Limbourg, contrairement au moulin tout proche du

même nom. Mais ce caractère se perdit peu à peu ; il devint une propriété censale et ne fut érigé en fief que sous les archiducs Albert et Isabelle.

On cite, à la fin du 14<sup>e</sup> siècle, un Tilkin de Hameval, époux de Catherine d'Yvoz. En 1377, le propriétaire de Hameval est Watier de Charneux, qui laisse au moins deux enfants : Jehan-Waltier de Charneux — à qui le bien échut — et Marie, épouse d'Ebroïn de Wacomont. Ce dernier achète Hameval à son beau-frère Jehan-Waltier de Charneux en 1407. Il prit pour femme Agnès, fille de Jacques de Clermont ; la propriété passe sans doute à leur fils Guillaume, dénommé « Guillaume de Hameval » ou « Guillaume le Bresseur de Charneux ».

Nous ignorons les propriétaires suivants mais, en 1505, le bien fut acquis par Jean de Woestenraedt, seigneur de Charneux, époux d'Isabelle de Couves, veuve de Renard Radoux des Prez. De ce mariage naquit notamment Chrétien de Woestenraedt, qui hérita de Hameval ; il avait épousé, en 1535, Cécile de Rave, dame de Crapoel, et mourut en 1577, laissant la propriété à son second fils, Jean de Woestenraedt, sgr. de Charneux, né en 1537, décédé en 1623 ; de son union avec Jeanne, fille de Jean de Brabant et de Marguerite de Noville, il retint notamment un fils, Jean de Woestenraedt, qui, le 22 août 1600, relève à son profit le bien qui venait d'être érigé en fief en vertu d'une lettre des archiducs Albert et Isabelle du 18 mai 1600. Dorénavant, on l'appellera longtemps « le fief de Woestenraedt à Charneux ». Jean de Woestenraedt, seigneur de Charneux après son père, décéda célibataire, et Hameval fut recueilli par son beau-frère Philippe d'Avin (d'Auvin, Dauvin) mari de sa sœur Cécile (ou Catherine ?), puis par les deux fils de ceux-ci, Nicolas d'Avin, chanoine noble de la cathédrale de Namur, et Philippe d'Avin, sgr. de Burdinne, qui épousa en 1622, Anne de Bermingham. Les deux frères relèvent Hameval en 1640. Philippe d'Avin, resté seul propriétaire du bien après la mort de son frère le chanoine, le donna en avance de mariage à son fils Philippe, lors de son union avec Marie-Charlotte de Pinchart en 1650. Mais Philippe d'Avin mourut sans hoirs et le fief retourna à son frère Charles d'Avin, sgr. de Burdinne, qui releva en 1665. De son union avec Anne-Marguerite de Beaufort de Celles, il eut notamment deux fils, Nicolas-Pierre-Antoine d'Avin (qui, du chef de son épouse Claudine de Severy, fut qualifié baron de Perwez) et Jean-Charles-François d'Avin, mari de Jeanne de Paix, dit d'Oupeye, qui relève en 1679. Sans doute vendit-il Hameval à son frère Nicolas, puisque celui-ci en opère le relief en 1706, mais après lui, le bien retourne à son neveu Jean-Charles-François-Jos. d'Avin, fils de

son frère Jean-Ch. Franç, précité, qui relève en 1744. Le nouveau détenteur du fief n'eut pas d'enfant de sa première femme, Anne-Françoise de Mozet ; sa seconde épouse, Françoise de Hamal, devenue veuve, relève pour son usufruit en 1761. En 1764, le baron Henri-Frédéric de Libotte, tuteur de ses enfants, relève en cette qualité. Le bien fut recueilli par l'un d'eux, Charles-Jos. Arnold-Vict. d'Auvin, sgr. de Burdinne et baron de Perwez (1756-1837), époux de Marie-Joséphine-Alex, de Marotte de Montigny ; en 1782, il vendit le château à Martin-Ignace Fosselette (1759-1811) qui relève, suite à son acquisition, le 26-8-1784. Hameval passe par héritage à sa sœur Catherine-Thérèse Fosselette († 1824), épouse de Mathieu de Jong. Il fut ensuite recueilli par sa fille Marie-Anne-Françoise Dejong (1786-1836). Elle épouse 1°) Pierre-François Delhez, 2°) Pierre-François Jacquinet. Le bien fit retour à sa sœur Marie-Thérèse Dejong, unie à Jean-Albert-Jos. Rutten, membre du Sénat. Lors de la liquidation de leur succession, en 1852 ou 1854, le château fut vendu à Antoinette Snoeck, veuve d'Antoine Ernst (acte not. de Leau, d'Ensival). Par acte de partage du 23 mai 1873 (acte not. Roberti, de Louvain), le bien fut attribué à sa fille, Justine Ernst. Celle-ci étant décédée à Louvain, sa succession revint à sa sœur Anne Ernst (épouse d'Emile De Becker), à son frère Léopold Ernst, à ses deux nièces Amélie, épouse d'Eugène Gilbert et Hélène Ernst, et à ses deux neveux Prosper et Arnold Poulet. Hélène Ernst mourut en 1908 et Anne Ernst en 1909. Le 29 septembre 1910 (acte not. Lefebvre, de Verviers), les co-propriétaires indivis vendirent la propriété à Albert Bresgen, époux de Dieudonnée Dumont, dont la famille le possède encore aujourd'hui.

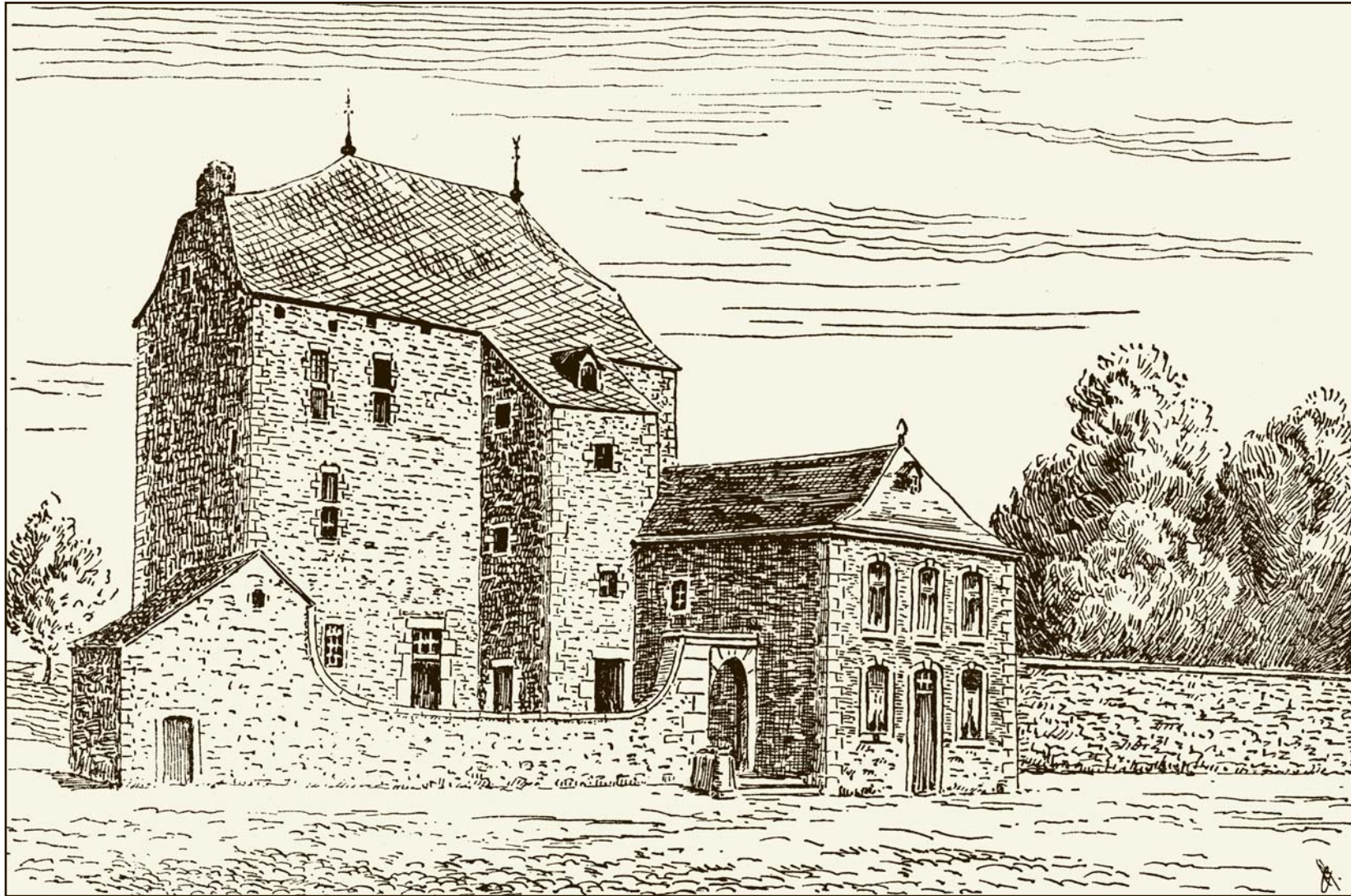
### Iconographie :

- 1) *Tableau* de GEORGES LEBRUN, peint en 1902, intitulé « Cour de Ferme à Charneux » ;
- 2) *Eau-forte* de MARCETTE dans E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 3) *Aquarelle* de JOSÉ POSWICK ;
- 4) *Dessin à la plume* de VICTOR RUTTEN (appart. à son gendre M<sup>r</sup> Léon Comeliau, juge de paix à Florenville).

### Sources :

- 1) LÉON COMELIAU, *Notes inédites* ;
- 2) *Herve-ban*, reg. I, aux A. E. L. ;
- 3) NOT. SOMJA, *Notes inédites* ;
- 4) E. POSWICK, *op. cit.* ;
- 5) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verwoiéttoise*, 2<sup>e</sup> partie, (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 6) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'anc. duché de Limbourg* ;
- 7) A. N. B. 1876, 1877, 1911, I et 1942, I.





HAMEVAL.

## 19. Le Château de Beauregard à Charneux

Si Hameval commande, à l'Est, le débouché de Charneux, Beauregard, à peu près à même distance, mais au Sud du village, se situe à une soixantaine de mètres à droite et en contre-bas de la route qui mène à Herve. Le premier se ressent encore de l'austérité moyenâgeuse, tandis que celui-ci, construit au 18<sup>e</sup> siècle, subit l'influence de cette époque plus douce, plus soucieuse de confort et d'agrément. Il n'est pas sans analogie avec Mützhagen dont il a les principales caractéristiques : un corps central d'un seul étage, une toiture à deux pentes et à croupes, surmontée d'un gracieux clocheton et de deux épis, deux ailes basses prolongeant le bâtiment central. La brique de la maçonnerie s'y marie agréablement avec la pierre claire de la corniche, des chaînages d'angles, des encadrements des fenêtres (à croisillons de bois) et de la porte ; celle-ci, placée au centre de la façade principale, dénote un rare souci d'élégance ; ses deux linteaux, en cintre surbaissé, sont sculptés et l'imposte vitrée, à compartiments ondulants, est très spéciale. L'appui de la fenêtre qui la surmonte porte les mots « *A. J. Dumoulin & Agnès Bellefontaine* » et le millésime 1777, rappelant les noms des propriétaires et la date de la reconstruction. La ligne de la corniche est interrompue par un fronton arrondi s'évasant vers la base et orné de motifs décoratifs ; le brisis de la toiture est orné de deux lucarnes de chaque côté.

De la construction antérieure, on ne trouve trace que dans la partie supérieure des pignons latéraux du corps central, qui sont en moellons de grès, percés de très petites baies et couronnés à l'Est et à l'Ouest d'une grosse cheminée.

L'intérieur de cette agréable gentilhommière ne le cède en rien à l'extérieur ; il contient beaucoup de souvenirs du 18<sup>e</sup> siècle, reflet du goût et du raffinement des propriétaires de cette époque : sans parler des boiseries anciennes, portes et lambris en chêne, il renferme de nombreux stucs et des peintures qui méritent d'être notées. Dans le vestibule, stucs dus probablement à Gagini ou à des élèves de son école ; ils représentent les attributs du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture ; dans la salle à manger, ce sont des colombes, des cœurs enflammés, des instruments de musique et des corbeilles fleuries. Un salon est tapissé de panneaux anciens, peints sur toile et encadrés de bois doré ; ils évoquent des scènes de la nature : la vendange, la moisson, la greffe des arbres fruitiers, la tonte des moutons, la

salaison, le patinage. Trois autres panneaux, de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, dus au pinceau de Victor Rutten, décrivent la propriété de Beauregard, le jardin, le village de Charneux. La cuisine est également décorée de stucs : mousquetons, carniers et produits de la chasse et, au-dessus de son entrée, un vaste pot-au-feu chauffe sur des tisons ardents ; une taque au fond de l'âtre porte des armoiries non identifiées. A l'étage, la chambre à coucher des maîtres est ornée de stucs montrant les armoiries jumelées des constructeurs de 1777 : Dumoulin et Bellefontaine, et contient une alcôve à deux vantaux surmontée d'un stuc figurant les bâtiments reconstruits à cette époque.

L'histoire première de Beauregard est mal connue ; en 1396, il y existait une cour dite « à Beaulrewar ». Vers 1410, on mentionne un certain Jean de Bearwar. Peu après 1443, sous le pastorat du curé Henri de Rivo, André de Beauregard et Jeanne sa femme donnent à l'église de Charneux l'autel dédié à saint Sébastien. En 1517 et 1518, on cite deux frères : Piron et Jean-Izade, fils de Piron de Berwar et d'Elisabeth N. ; en 1521 Marie, veuve de Guillaume de Berwar, en 1537 Henri, fils de Johanchon de Charneur, habite à Berwar. En 1544, 1545, 1546 et 1547, on cite un Henry de Bearewar, mais il est impossible de savoir si ce sont des possesseurs du bien ou simplement des gens vivant au lieu-dit Beauregard. Il semble que, dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle, le bien appartint à Thison de Beauregard qui épousa 1<sup>o</sup>) Anne N. et 2<sup>o</sup>) Marie Z. ; du second mariage, il retint une fille, Marie de Beauregard, qui s'unit à Arthus (Aert) Gouder ; elle décède en novembre 1605, ayant testé en faveur de son mari. Arthus, déjà mort en 1637, avait épousé en deuxièmes nocces Marguerite Palant et en troisièmes nocces Catherine N. Il laissa deux fils, Jean qui entra dans la Compagnie de Jésus, et Pierre Gouder de Beauregard, qui s'unit à Jeanne-Catherine de Charneux dit de Maret. Devenue veuve, elle vendit la propriété, le 9 décembre 1680, à Jacques Warrimont. Le 16 décembre 1728, celle-ci échoit, par succession, aux deux filles de ce dernier, Jeanne et Françoise Warrimont. Le 17 mars 1772, les héritiers de ces deux demoiselles vendirent le bien à Antoine-Joseph Dumoulin et à son épouse Agnès Bellefontaine qui, cinq ans plus tard, édifièrent ou réédifièrent le château actuel. Le 30 germinal an XI (15 avril 1803), leurs héritiers vendirent la propriété à Martin-Ignace Fosselette, dernier seigneur de Hameval à Charneux ; le 1<sup>er</sup> septembre 1811, elle est recueillie dans sa succession par sa sœur Catherine-Thérèse Fosselette (1759-1824), veuve de Mathieu-Joseph de Jong (1757-1800). Beauregard passe, après eux, à leur fille Marie-Thérèse Dejong, épouse de Jean-

Joseph-Albert Rutten (1798-1851), membre du Sénat de Belgique. Leur fils Victor Rutten (1838-1914) en hérita. Puis, le château et la ferme joignante passèrent, par acte de partage de 1929, à leur fille Marie-Antoinette Rutten, épouse de Léon Comeliau, juge de paix du canton de Florenville, leur propriétaire actuelle.

### Iconographie :

1) *Un dessin à la mine de plomb*, de VICTOR RUTTEN (propriété de sa fille M<sup>me</sup> Léon Comeliau) ;

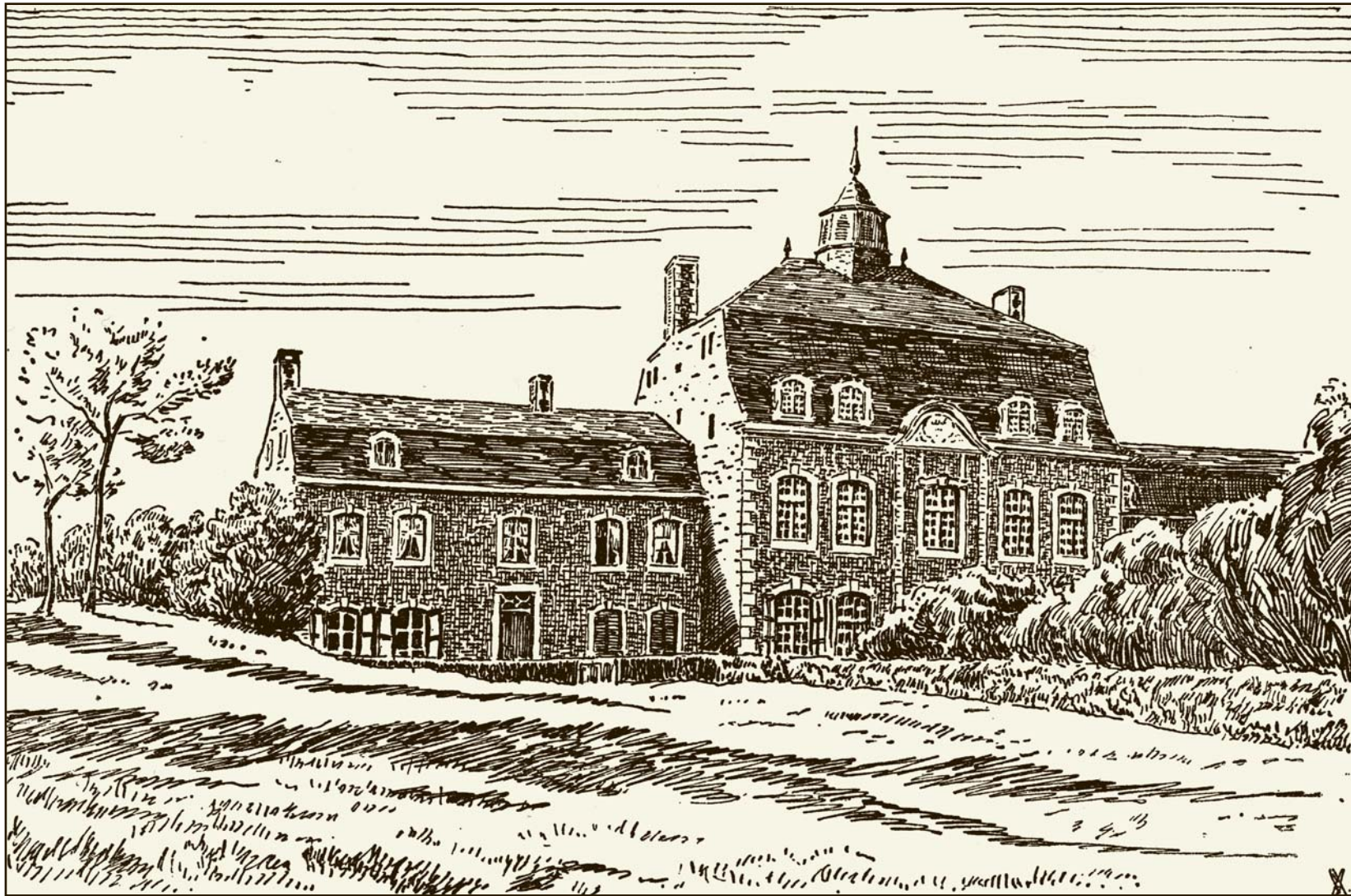
2) *Une petite vue aérienne, dans Chambre des comptes de Limbourg*, reg. 689, pp. 117-118 (A. G. R.).

### Sources :

1) LÉON COMELIAU, juge de paix à Florenville, *Notes inédites* ;

2) *Herve-Ban, Reg. 1 et 3* (A. E. L.).





BEAUREGARD.

## 20. L'Abbaye du Val-Dieu à Charneux

Le vaste établissement que constitue l'abbaye cistercienne du Val-Dieu, est construit aux confins Nord du duché de Limbourg, sur l'étroite bande de territoire qu'il possédait entre la rive droite de la Berwinne et la frontière du comté de Dalhem. Cette rivière la sépare de la route de Froidthier à Mortroux. La description détaillée de cet ensemble de bâtiments dépasserait de beaucoup la limite que nous nous sommes assignée dans ces notices. Aussi croyons-nous devoir n'en donner qu'une idée générale et schématique : une vue aérienne de 1839 nous montre très clairement la disposition des quatre parties qui la composent ; la première partie, dite « la Basse Cour » comprend trois longs bâtiments entourant trois côtés d'une grande cour rectangulaire ouverte au Midi ; dans le bâtiment Nord s'ouvre le porche, surmonté d'un fronton triangulaire ; ces constructions du 17<sup>e</sup> siècle, qui servaient à l'exploitation, ont conservé beaucoup de pittoresque ; c'est là qu'étaient les logements des fermiers, les remises, fenils, granges, étables, écuries, porcheries, etc. ; la girouette du toit indique l'année 1634. La deuxième partie, dite « Quartier Abbatial et des Etrangers » se compose aussi de trois bâtiments entourant une seconde cour, plus étroite que la précédente, et ouverte au Nord ; ces deux cours se font donc suite et ne sont séparées que par une grille ; le bâtiment du fond, dont la façade est ornée d'un fronton triangulaire, était l'habitation de l'abbé. Les deux autres bâtiments sont des communs ; celui de droite est flanqué à l'angle Nord-Ouest, d'une très jolie tour carrée. Tout ce qui est décrit jusqu'ici appartient à Adolphe Regout-Laloux. Entre ces deux parties, mais en retrait vers l'Est s'élève l'église, en moellons de grès brun, qui n'a malheureusement rien conservé de ses anciennes murailles ; c'est la troisième partie.

Enfin, la quatrième partie, qui est l'abbaye proprement dite et le domaine privé des Pères Cisterciens, se compose de quatre bâtiments entourant une grande cour rectangulaire fermée de toutes parts ; le bâtiment Nord s'appuie partiellement à l'église, tandis que celui de l'Ouest s'intègre à l'aile gauche du « Quartier des Etrangers », mais se prolonge vers le Midi. Avec la « Basse-Cour », c'est incontestablement l'élément qui a conservé le plus de charme archaïque : fenêtres à meneaux et croisées, petits carreaux sous plomb, jolie tourelle carrée à gauche de l'entrée. L'intérieur conserve de

nombreuses pierres tombales, des archives, des tableaux anciens, une riche bibliothèque (contenant de nombreux armoriaux manuscrits), une remarquable collection de gravures et divers objets d'art précieux. On accède au quartier de l'abbaye par le porche d'entrée et la basse-cour.

Comme presque toutes les communautés religieuses qui suivent la règle de saint Bernard, celle du Val-Dieu s'établit dans un vallon marécageux et boisé, à proximité d'une rivière dont les eaux étaient indispensables à une exploitation agricole ; ce sont les moines qui défrichèrent, drainèrent et mirent en valeur cette région inculte, sauvage et inhabitée.

Nous n'avons pas la prétention de retracer l'histoire de l'abbaye ; elle fut d'ailleurs écrite par des auteurs sérieux, *Jean-Simon Renier* et le *R. P. Van de Kerkhove*, auxquels on peut se référer. Qu'il nous suffise de signaler les points les plus saillants de cette longue existence.

On a beaucoup discuté la question de savoir si le Val-Dieu fut fondé par Lothaire I<sup>er</sup>, comte de Dalhem, ou par Henri III, duc de Limbourg. La seconde hypothèse finit par prévaloir. Quoiqu'il en soit, l'abbaye fut bâtie approximativement entre les années 1196 et 1225, par des moines de l'Ordre de Cîteaux, venant de Hocht, couvent fondé par l'abbaye d'Eberbach. L'église fut probablement consacrée en 1225, sous l'abbé Renier. Grâce au travail acharné des moines et des frères convers, grâce à de multiples donations et achats de terrains, grâce également à la stricte observance de la règle, l'abbaye devint en même temps une exploitation agricole florissante et la plus grosse propriétaire terrienne de la région. Cependant, dès 1260, certains signes de relâchement dans la discipline commencent à se manifester. D'autre part, la guerre de la succession du Limbourg, commencée vers 1285, lui fut néfaste : les fermes, négligées, abandonnées ou dévastées, ne rapportent plus rien, les débi-rentiers ne sont plus en mesure de payer leurs arrérages ; pour subvenir à ses besoins, l'abbaye doit contracter des emprunts à des taux usuraires, et même vendre des terrains à vil prix. Elle ne se relèvera que lentement, pendant la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle, grâce à l'appui du duc de Brabant et de Limbourg, de l'évêque de Liège et du Chapitre de Cîteaux, et malgré tous les obstacles qui se dresseront sur son chemin. En 1315, une pluie qui dure sans discontinuer depuis le mois de mai jusqu'en février 1316, emporte les moissons ; une épizootie, la famine et la peste s'ensuivent. La première église est détruite ou tombée en ruines. L'abbaye en reconstruit une nouvelle, qui est consacrée en 1331, et restaure une partie du couvent. En 1346 sévit une nouvelle et terrible

famine, suivie derechef d'une épidémie de peste : les pères manifestent une grande charité et transforment certaines de leurs maisons en hôpitaux. Dans la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle, l'abbaye trouve encore de généreux concours, notamment en la personne de Jean III, duc de Brabant et de Limbourg, et du seigneur Gérard de Fraipont. Elle reconstitue peu à peu son ancien domaine et se trouve à nouveau dans l'aisance. La première moitié du 15<sup>e</sup> siècle semble avoir été pour l'abbaye une période assez tranquille, marquée toutefois par la décadence de l'Ordre. Entre 1437 et 1465, on commence la construction d'une troisième église ; les travaux seront interrompus en 1481, et on ne les achèvera qu'en 1523 : le vaisseau est allongé d'une travée. Cependant, les guerres de Charles le Téméraire, dans la seconde moitié du siècle, amènent un nouveau temps d'épreuves, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets : fournitures, réquisitions, lourdes contributions nécessitant de nouveaux emprunts ; les bâtiments tombent en ruines et les moines n'ont pas les moyens de les restaurer. L'abbaye eut le malheur d'avoir à sa tête, de 1523 à 1556, l'abbé Thierry de Battenborch, qui fut un mauvais administrateur, tant au temporel qu'au spirituel. Son successeur, Lambert de Lymborch, (1556-1581) fit son possible pour redresser la situation, qui resta néanmoins précaire. En 1574, les hérétiques brûlèrent l'église et le monastère : ce fut l'événement le plus dramatique de son histoire ; il fallut cinquante ans pour relever l'église (qui fut consacrée par l'abbé Frongteau de Housse en 1612), et probablement davantage encore pour restaurer complètement le couvent. Cela se comprend sans peine à cause des nombreuses guerres qui sévirent au cours du 17<sup>e</sup> et au début du 18<sup>e</sup> siècle ; à certaines périodes d'accalmie succédaient des invasions, des passages de troupes, avec leur cortège inévitable d'exactions, de réquisitions et de contributions. En 1649, l'abbaye faillit être supprimée par les Hollandais, à qui le comté de Dalhem avait été attribué ; pour échapper à la confiscation, elle dut prouver qu'elle se trouvait sur le territoire du duché de Limbourg. Depuis 1713-1715, époque à laquelle le vieux duché passa sous la domination autrichienne (traité d'Utrecht confirmé par la convention de Rastadt en 1715), le Val-Dieu connut enfin une longue période de tranquillité ; elle permit aux abbés de se consacrer à la prospérité spirituelle et matérielle du monastère, qu'ils agrandirent et embellirent.

Les fléaux naturels ne font cependant pas défaut : la tempête du 7 juillet 1742 brise toutes les vitres de l'église ; le 7 septembre 1756, suite à des pluies torrentielles, la Berwinne sort de son lit, renverse des murailles et emporte le grand





VAL-DIEU.

pont en pierre devant l'abbaye ; de nombreux animaux domestiques sont noyés. Petit à petit cependant, et malgré certains moments difficiles, l'abbaye était parvenue à reprendre son ancien éclat, quand brusquement éclata la Révolution française avec les troubles qui s'ensuivirent jusque dans notre pays. Effrayés par les noyades de Nantes et les excès des révolutionnaires français, les moines s'enfuirent et passèrent le Rhin. En 1795, on leur accorda l'autorisation de réintégrer l'abbaye, et ils continuèrent d'y vivre en communauté jusqu'au 7 mai 1798. Mais, sur ces entrefaites, les biens des couvents avaient été déclarés « propriétés nationales », et leur suppression avait été décrétée. Jusqu'en 1797, Jacques Uls — nommé abbé en 1790 — avait refusé d'accepter les « bons » que le gouvernement français avait offerts aux moines, à titre de compensation à ses confiscations, mais, sur le conseil de Rome, il finit par les accepter. Les moines se dispersèrent et, seul, l'abbé Uls continua d'habiter l'abbaye en se cachant. Le 23 prairial an XIII (15 juin 1805), grâce à ses bons et à ceux des autres religieux, il parvint à racheter le couvent, l'église, le jardin et la ferme du Val-Dieu. Inexplicable imprévoyance de sa part, il omit de tester en faveur des autres moines et, quand il mourut (1-2-1812), son seul héritier, qui était son frère utérin, s'empressa de revendiquer la totalité de sa succession. C'était Jean-François Hannotte, dont la mère, née Marie-Elisabeth Lesoin, avait épousé en premières noces Jean Uls, père de l'abbé.

En 1817, l'église fut rendue au culte, mais on ne l'utilisa que par intermittence à cette fin. En 1825, deux ecclésiastiques, MM. Peters et Bertholet, établirent dans le monastère un pensionnat de garçons, qui eut du succès, mais fut supprimé trois ans plus tard par ordre des autorités hollandaises qui gouvernaient notre pays.

À la mort de Jean-François Hannotte, vers 1832, ses filles Marie-Elisabeth, épouse de Lambert Herve, et Jeanne-Marie, femme de Nicolas-Dieudonné Carabin, revendirent le couvent et l'église en ruines au chanoine Nicolas-Joseph Henrotte et à l'abbé Etienne-Hubert Burgers. Peu auparavant, les propriétaires, faisant flèche de tout bois, s'étaient procuré quelque argent en vendant les matériaux de l'église ; le 20 mars 1839, comme des ouvriers étaient en train de démolir la tour, celle-ci s'écroula tout à coup, détruisant la toiture, les murailles soutenant les arceaux des nefs et les vitres des ogives ; l'église ne fut réédifiée et achevée qu'en 1884. Quant à la flèche, elle fut rétablie cinquante ans plus tard, en 1934.

La vie conventuelle ne reprit vraiment qu'en 1844, lors de l'arrivée au Val-Dieu de quatre moines cisterciens venant de l'abbaye de Bornhem.

Le 10 mai 1940, jour de l'invasion de la Belgique, l'abbaye (que l'armée belge croyait, à tort, occupée par les troupes allemandes) fut copieusement bombardée par l'artillerie du fort de Battice ; elle subit de graves dommages, notamment aux toitures et aux fenêtres. Le révérendissime abbé, Dom Albéric Steiger, eut l'heureuse inspiration de faire procéder très rapidement aux réparations indispensables ; les réserves de l'abbaye contenaient des milliers de petits carreaux anciens en verre de couleur, nécessaires à la restauration des croisées, en vitrages sous plomb, ce qui permit de garder à ceux-ci tout leur cachet. Nous croyons devoir une mention toute spéciale à cet éminent et digne prélat qui, d'origine allemande, se dépensa sans compter pendant toute la deuxième guerre mondiale, pour le soulagement des malheureux et pour aider, par son action et ses interventions personnelles, ceux qui avaient maille à partir avec l'occupant.

Cependant, le 18 septembre 1855 (acte not. F. Flechet, de Verviers) une autre partie de l'abbaye — notamment le « Quartier abbatial et des Etrangers » et la « Basse-Cour » — avait été vendue par les petits-enfants d'Elisabeth Hannotte, veuve de Lambert Herve, (savoir : a) Prosper et Elisa Herve, enfants de Jean Herve prédécédé, et de Guillemine Brixhe, b) Lambertine Herve, fille de Lambert et de Grégorine Chapuis, c) Elise et Lambertine Hannotte, enfants d'André-Victorien Hannotte) à Henri Petry, époux de la baronne Eugénie-Constantine-Ghislaine Plunkett de Rathmore. Elle échut après sa mort à sa fille Louise, épouse de Gustave Regout, puis au fils de ces derniers, Adolphe Regout, époux de Jeanne Laloux, qui la possède encore aujourd'hui.

Note complémentaire : pour donner une idée de l'importance des propriétés foncières du Val-Dieu sous l'ancien régime, voici leur nomenclature et leur superficie en bonniers :

#### Fermes :

1. La Basse Cour faisant corps avec l'abbaye	49 bonn. 10
2. La Maison au Pont (voisine de l'abbaye)	4 bonn. 18
3. La Moinerie à Warsage	167 bonn. 08
4. La ferme du Sart, près Saint-Jean-Sart	74 bonn. 15
5. La ferme de la Molt, près Warsage	26 bonn. 16
6. La ferme de Heidt	49 bonn. 06
7. La ferme de Leval	89 bonn. 13
8. La ferme de Loneux	27 bonn. 01
9. La ferme de Longbroux	11 bonn. 16

10. La Basse Cour de Rosmel	20 bonn. 03
11. Ferme sans dénomination spéciale	14 bonn. 05
12. Ferme idem	16 bonn. 02
13. La ferme d'Abshoven, près Sittard	98 bonn. 00

Total : 644 bonn. 113

L'abbaye avait en outre quelques autres prés et terrains.

#### Moulins :

Ceux du Val-Dieu, de Tise-le Molin et de Rosmel ; elle eut aussi dans les premiers temps ceux de Leval, d'Odart, de Canne, de Jotri, près de Liège, et de Molenberg.

Enfin, le Val-Dieu posséda les seigneuries de Goirhé (Gorhez, Goirchem), de Housse, de Warsage en partie, de Rosmel et d'Asse.

#### Iconographie :

- 1) Vues dans VAN DE KERKHOVE, *Histoire de l'Abbaye cistercienne du Val-Dieu* (1939) ;
- 2) Vues dans J. S. RENIER, *Historique de l'Abbaye du Val-Dieu* (Verviers 1865) ;
- 3) *Cartes-vues diverses*.

#### Sources :

- 1) *Copies d'actes notariés* (farde dactylographiée appart. à M<sup>r</sup> l'abbé FLORIBERT DUBOIS, de Froidthier-Clermont) ;
- 2) P. HERVE, *Le Lignage des Scavedris* (Liège 1948) ;
- 3) VAN DE KERKHOVE, *op. cit.*
- 4) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région Verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 5) J. S. RENIER, *op. cit.*
- 6) Petite plaquette intitulée « Val-Dieu, Notice historique par un prêtre du diocèse » (Dolhain 1872) ;
- 7) Articles divers publiés dans le Journal d'Aubel.





## 21. Le Château de Clermont

De l'ancien château de Clermont, il ne reste que le porche d'entrée, d'ailleurs extrêmement pittoresque, à quelques mètres au Sud de l'église. C'est un petit bâtiment à grand portail cintré, surmonté d'une magnifique pierre sculptée aux armes des Mérode, dont la partie supérieure porte un autre écu plus petit chargé d'un écusson en abîme, et la date 1635. De part et d'autre de cette pierre, deux petites baies à deux jours superposés, séparés par une croisée, à présent murées, éclairaient les deux pièces de l'étage. Le porche est flanqué à droite d'une tourelle ronde en saillie, assez trapue, trouée de neuf meurtrières. Sa flèche octogonale, au long brisis cambré, surmontée d'une haute girouette datée 1783, est remarquable, mais dans un pitoyable état d'entretien.

Le porche s'appuie à gauche sur une bâtisse à prétention Renaissance, construite vers 1910, lourde, sans attrait et entièrement cimentée. Selon toute vraisemblance existaient à cet endroit d'anciens bâtiments (ou tout au moins des murs d'enceinte), comme il en subsiste encore à droite, car le porche ne pouvait se trouver isolé. Le vieux castel fortifié se trouvait juste en face de l'entrée charretière, à une vingtaine de mètres en contre-bas, à l'Ouest ; son assise se discerne encore par la présence d'une sorte de butte ou de tertre, entouré d'un étroit vallonement herbu, trace évidente des anciennes douves.

Le premier seigneur de Clermont dont l'histoire ait conservé le souvenir est Henri, sire de Gronsveld, qui mourut en 1338. De son premier mariage avec Marguerite, fille de Werner de Mérode, il retint un fils, Henri 1<sup>er</sup> de Gronsveld (seigneur de 1338 à 1374), qui lui succéda. Il épousa Mechtilde, fille d'Arnold van der Heyden dit de Bongard, et en eut notamment un fils, Jean II de Gronsveld (sgr. de 1375 à 1386), qui s'unit à Marguerite, fille de Werner de Mérode. Mort assassiné et ne laissant pas d'héritier, la seigneurie passa à son frère Henri II de Gronsveld (sgr. de 1386 à 1395) ; il épousa 1<sup>o</sup> Marguerite de Pittingen, fille de Guillaume, et 2<sup>o</sup> Jeanne, fille de Werner de Mérode de Rimberg. Jusqu'ici, les Gronsveld avaient tenu la seigneurie de Clermont en engagère du duc de Brabant, puis du duc de Bourgogne, mais les souverains leur ayant remboursé les sommes qui leur étaient dues, cette situation cessa et ils perdirent donc leurs droits sur la seigneurie.

Nous ignorons comment, tout au début du 15<sup>e</sup> siècle, Henri de Clermont était devenu propriétaire du château et dans quelles circonstances il le vendit, le 12 avril 1406, à

Henri de Welkenhuyse (sgr. de 1411 à 1438). Celui-ci s'était uni à une fille de Henri 1<sup>er</sup> de Gronsveld et de Mechtilde van der Heyden, cités plus haut, et se trouvait donc être le beau-frère de Henri II de Gronsveld. Par le mariage de sa fille Catherine avec Jean-Henri Scheiffard de Mérode de Hemersbach, la seigneurie passa dans cette famille, qui la conserva pendant plus de deux siècles. Son fils Werner Scheiffard de Mérode lui succède en 1441 ; il s'unit à Marie d'Alpen dont il eut deux enfants : Jean et Andrianne ; ce fut cette dernière qui hérita de Clermont, mais n'ayant pas eu d'enfant de son mariage avec Thierry de Bourscheid (sgr. de 1509 à 1531), la seigneurie fit retour à son frère Jean, qui la relève en 1531. Marié d'abord à Ermengarde van Wosch, comtesse de Limbourg Stirum, puis à Elwige Turck, il décéda cependant sans hoirs et la seigneurie fut recueillie par ses cousins germains : Jean, Guillaume, Werner (époux de Dorothee de Lynden) et une fille mariée à Jean Strythagen ; c'étaient les enfants de Guillaume Scheiffard de Mérode, frère de Werner, tous deux fils de Jean-Henri Scheiffard de Mérode et de Catherine de Welkenhuysen. Par arrangement de famille de 1545, l'aîné des frères, Jean, avec le consentement de Guillaume, céda Clermont au mari de leur sœur, Jean Strythagen, veuf en premières noces de la baronne Elisabeth de Palant. Son fils du second lit, Jean Strythagen, lui succède et relève en 1560. Mais il décède probablement sans laisser d'enfant, car après contestations diverses, la seigneurie revient, en 1587, à son cousin germain, Gaspard Scheiffard de Mérode, fils de Werner et de Dorothee de Lynden cités plus haut. Il s'unit à Marie de Horion de Colonster qui lui donna sept enfants. A sa mort survenue en 1620, la seigneurie de Clermont fut relevée par son fils Guillaume qui, de son épouse Marguerite de Mérode de Westerloo, n'eut pas de postérité ; les nombreux autres biens délaissés par leurs parents furent attribués à ses frères et sœurs. Ce serait lui qui, suivant Domken, aurait construit le nouveau château en 1635. Ayant contracté de grosses dettes qu'il ne put rembourser, la seigneurie fut l'objet de nombreuses contestations et finit par devenir la propriété d'une de ses créancières, Marie-Agnès de Bautze, veuve de Guillaume de la Marck. A son tour, elle s'endetta et dut engager la seigneurie de Clermont à Jean-Pierre de Schell, qui en devint propriétaire sur saisie en 1680. Il avait épousé Marie de Simonis et mourut avant 1689. Cependant, Pierre de Bergh de Trips, qui avait conservé une rente de 250 florins sur la seigneurie et en avait acquis une autre, créée par Marie-Agnès de Bautze en 1668, obtint une nouvelle saisie à son profit et détint de cette façon la seigneurie en septembre 1689. Il avait épousé, en 1686, Marie-Françoise Schuyl de Walhorn, née en 1635. Ils moururent en 1696. Son frère cadet, Guillaume-Henri de Bergh de Trips leur succède et relève en 1697. Après des

procédures multiples et compliquées, la seigneurie est remise en vente ; Gilles-François de Schell en devient propriétaire et relève en 1708. Mort en 1714, son frère Fabius de Schell l'y remplace. En 1724, il veut la revendre, mais elle lui reste adjudgée et il la conserve — avec ses lourdes charges — jusqu'à sa mort, en 1741. Elle passe alors à son neveu Gilles-Lambert de Villenfagne, sgr. de Vogelsanck. Décédé en 1756, il avait laissé la seigneurie par testament à sa sœur Catherine, épouse de Jean-Bapt. d'Omalus († 1784). Les deux fils de ces derniers, Jean-Bapt. Gérôme et Guillaume-Bernard-Noël d'Omalus entrèrent en compétition pour la possession de la seigneurie ; mais avant la fin du procès, Jean-Bapt. Gérôme mourut (1785), léguant tous ses biens à son épouse, Marie-Catherine de l'Etanche ; elle relève en 1786. Malgré la diligence qu'elle mit à rétablir la situation du bien, celui-ci resta lourdement obéré. Thomas-Joseph de Woot de Trixhe, qui avait racheté plusieurs créances sur la seigneurie, obtint la saisie du château et de ses dépendances. Néanmoins, la propriété fit retour aux quatre enfants de J.-B.-Gérôme d'Omalus : Marie-Philippine-Alexandrie, épouse de L. A. H. Happart, qui vendit son quart indivis à Gilles Hœn le 28-6-1799 (acte not. Catoir) ; ses deux frères J. B. Ferdinand et Pierre-Jos. Fréd. et leur sœur Marie-Ant. Philipp. d'Omalus, qui cédèrent leurs trois quarts indivis à Gérard-Pierre-Jos. Masset le 20-8-1804 (acte not. Dejardin). Les représentants des acquéreurs revendent le bien à Servais-Joseph Moyse, père et fils, le 25-5-1820 (acte not. Debefve). Le fils Moyse, décédé après son père sans postérité, laisse comme héritiers sa tante Marie-Jeanne Moyse, veuve de Lambert Parent, et son cousin germain Servais-Théod. Leconte. Ceux-ci aliènent le vieux château et les terrains attenants, le 14 décembre 1835 (acte not. Debefve), à Henri-Guill. Jos. de Fabribeckers de Cortils, allié en secondes noces à Jeanne de Villegas de Clercamp. Celui-ci les laisse par héritage à son fils du second lit, Henri-Aimé-Ghislain de Fabribeckers de Cortils, mari d'Aimée de Villegas de Clercamp ; ses huit enfants le vendent, le 14 octobre 1874, à Jacques-Hubert Desonay et à son épouse Marie-Catherine Joseff (acte not. Jacob). Quand les enfants de ces derniers partagèrent leur succession, le 3 mai 1893, le château et 10 ha de terrains furent attribués à l'un d'eux, Joseph Desonay, époux de Célestine Domken, leur propriétaire actuel.

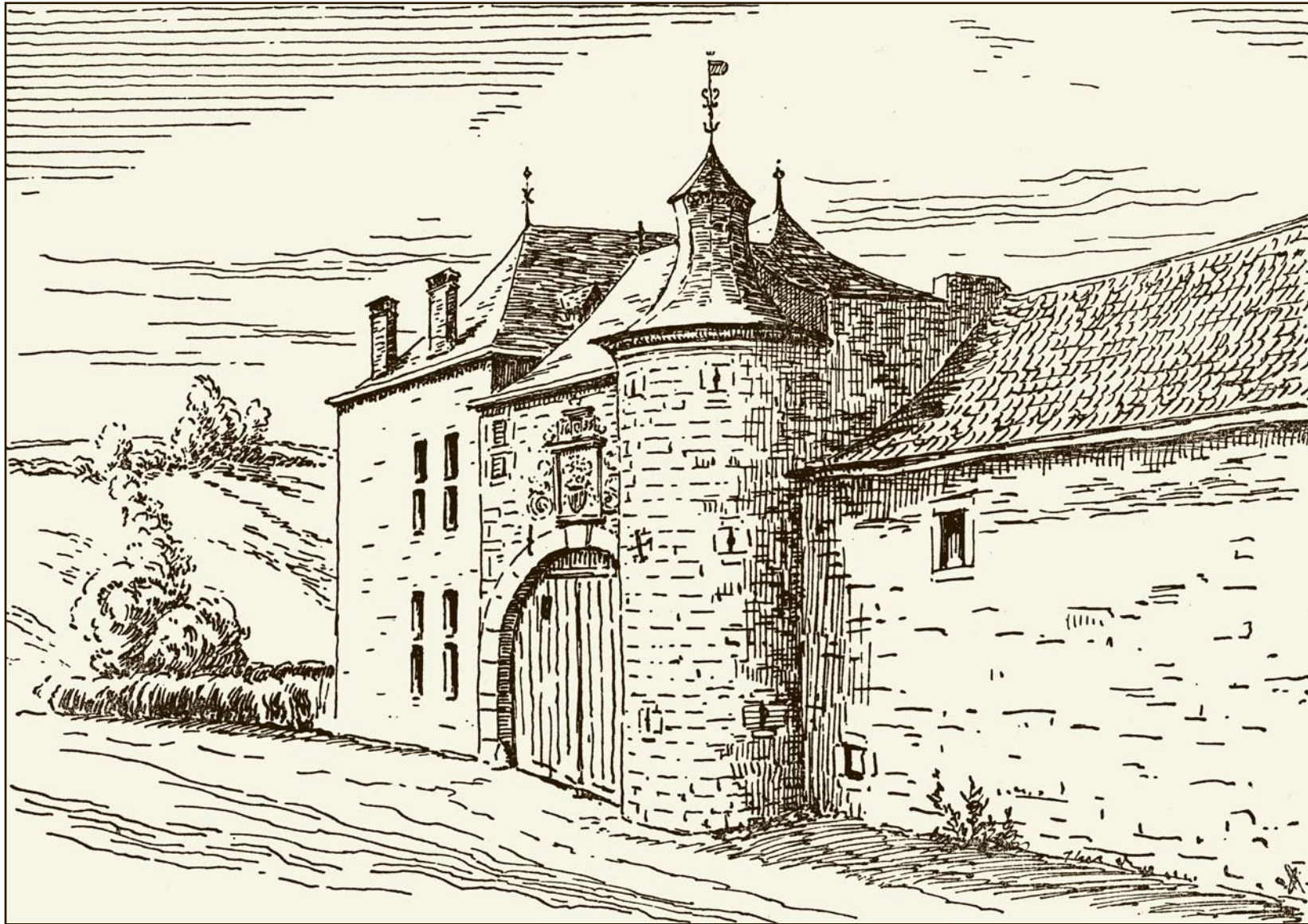
### Iconographie :

*Cartes-vues.*

### Sources :

- 1) JOS. DESONAY, *Note inédite et archives particulières* ;
- 2) ABBÉ DOMKEN, *Histoire de la Seigneurie et de la Paroisse de Clermont-sur-Berwinne* (Liège 1913) ;
- 3) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg.*





CLERMONT.

## 22. Le Château-ferme de Couves à Clermont

La « motte » de Couves, comme on l'appelait autrefois, fait tout naturellement penser à Veltjaeren ; comme lui, elle se trouve à l'écart des chemins publics et se cache dans une dépression de terrain ; comme lui, c'était une petite enceinte fortifiée entourée de larges fossés remplis d'eau, contenant un corps de logis, des bâtiments de ferme et une cour exiguë. Couves, d'aspect et de dimensions modestes, ne se laisse pas facilement découvrir. Pour l'atteindre, il faut suivre, pendant environ 300 mètres, le chemin empierré, fermé d'une barrière, qui débouche à la route de Froidthier à Clermont, contre la cabine électrique située entre ce dernier village et la vieille ferme de Bauduinthier. Contrairement à Veltjaeren, dont l'architecture ne s'est guère modifiée depuis des siècles, Couves n'a presque rien conservé de son caractère archaïque ; l'habitation, dont la façade Ouest est recouverte de losanges en zinc, et les deux petits bâtiments annexes, en maçonnerie de briques, ont été construits dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle et sont d'une déplorable banalité. Seuls les soubassements en moellons de la maison et des murs d'enceinte, celui d'une tour carrée qui subsiste à l'angle Nord-Ouest et un charmant petit pont à deux arches, du côté Est, permettent d'imaginer le pittoresque de l'édifice « au bon vieux temps ». Les douves ont été asséchées, mais sont intactes, sauf au Midi où on les a comblées.

Un artiste anonyme a tracé, vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, un minuscule dessin à la mine de plomb du petit château de Couves ; à cette époque, une tourelle ronde, en ruines, se voyait encore à gauche de l'entrée de la cour, à l'angle formé par le pont et l'enceinte ; la façade Est du corps de logis montre une porte en plein cintre encadrée de deux fenêtres ; la maçonnerie du rez-de-chaussée est en moellons, tandis que l'étage est en colombage ; ses quatre fenêtres sont à meneaux, croisées et encadrements de bois, semble-t-il. Le pignon au Midi, tout en moellons, n'est percé que de trois petits jours ; la toiture à deux versants et débordante, est supportée par des corbeaux en bois. Le petit bâtiment à droite servait, paraît-il, de chapelle ; il n'était éclairé vers l'Est que par deux baies minuscules. Observons que le linteau triangulaire de certaines ouvertures : celles du pignon Sud, du rez-de-chaussée de la façade principale et de la chapelle peuvent faire penser que le manoir primitif datait du 13<sup>e</sup> ou du 14<sup>e</sup> siècle.

Le premier possesseur connu du fief de Couves fut Gonthard van der Kappelen (Godefroid de la Chapelle), cité comme propriétaire à la fois de l'une des « seigneuries au-delà des Bois » et de Ruyff à Henri-Chapelle. Il relève en 1355 et laisse un fils, Godefroid van der Kappelen, qui fait relief en 1374. Son épouse, qui était fille de Gérard de Seraing, eut comme mambour son propre père, après la mort de son mari ; il relève en cette qualité. La veuve de Godefroid van der Kappelen, s'étant unie en secondes nocces à Henri de Couves, fit passer le bien dans cette famille. Henri de Couves en fut cependant privé pour avoir, en 1392, participé à l'assassinat de Jacques de Clermont. Sans doute parvint-il à s'y faire réintégrer par après, car nous continuons à le trouver en la possession de ses descendants : Herman de Couves, puis le grand Thiry de Couves qui, de sa femme Jeanne de Werts (Warsage), eut sept enfants. L'un de ses fils, Jacques de Couves, époux de Barbe Woestenraedt, hérita du fief et le releva en 1533, par suite de la mort de son frère aîné, Herman de Couves. Jacques et Herman de Couves laissèrent chacun un fils prénommé Thiry. Après le décès de Jacques, Thiry, fils de Herman, revendiqua le fief contre Thiry, fils de Jacques, et un procès s'engagea entre les deux cousins germains. Cette contestation se termina par un arbitrage en vertu duquel Thiry de Couves, fils de Jacques, conserva la « Maison des Hautes Couves ». Il mourut en 1617 et son épouse Marguerite N. l'avait précédé dans la tombe en 1603. Leur fils Thiry de Couves († 1649) releva le fief en 1617 et s'unifia à Anne Hannot († 1669). Ils laissèrent un fils, Jacques de Couves, qui releva le fief en 1654 et mourut en 1678. Il avait eu de sa femme, Marie de la Florence, quatre fils, dont l'aîné, Dominique de Couves, hérita le manoir ancestral. Par suite des guerres qui sévirent à cette époque, sa famille se trouva dans une situation si précaire qu'il dut hypothéquer le bien, puis le vendre, en 1687 ; il avait épousé Elisabeth Nyssen. L'acquéreur, Emmanuel de Xhenemont, ne le garda qu'un an ; en 1688, il passa dans les mains de Pierre-Antoine Lys, qui en opéra le retrait lignager. Il s'unifia à Marie-Sophie de Rouvroy. Après son décès, survenu en 1713, le bien de Couves fut recueilli par sa fille aînée, Marie-Josèphe Lys († 1743), épouse de Jean-Guillaume Lejeune († 1752), qui fait relief. Resté veuf, il convole avec Marie-Hélène Mercenier, veuve elle-même d'Antoine van de Weyer. De cette union naquit une fille, Marie-Josèphe Lejeune. Mais, de son premier mariage, Marie-Hélène Mercenier avait eu une autre fille, Marie-Hélène van de Weyer, qui devint l'épouse de l'avocat Walter de Looz, seigneur foncier de Nereth à Baelen. En 1770, Marie-Hélène Mercenier, qui avait perdu son second mari Jean-Guillaume Lejeune, renonça, en faveur de

ses deux filles, à la plupart de ses biens. Couves fut attribué à sa fille du second lit, Marie-Josèphe Lejeune († 1783), épouse du chirurgien Simon Gillet. Celui-ci vendit le fief de Couves à Etienne Burgers, le 23 mars 1790, mais l'année suivante, François-Joseph Defourny en opéra le retrait lignager, puis le revendit, le 19 avril 1791, à Pierre-Paul Bragard, époux d'Anne-Josèphe Dewez ; il conserva la propriété jusqu'à sa mort. Lors du partage de ses biens entre ses enfants, Couves fut attribué à sa fille Elisabeth Bragard, épouse de Denis Chaqueue. A la liquidation de la succession des époux Chaqueue-Bragard en 1858, le château-ferme fut vendu aux enchères publiques et racheté par l'un des copropriétaires indivis, Jean-François Maes, époux d'Ida-Marie Chaqueue. Ils n'eurent que deux enfants : Hélène Maes qui s'unifia à Jean Franckson, et François Maes. Après le décès de leurs parents, ils se partagèrent leurs biens ; Couves échut à François Maes ; il revendit la propriété, le 5 mars 1919, à Jacques Petit-Desonay, qui la possède encore de nos jours.

### Iconographie :

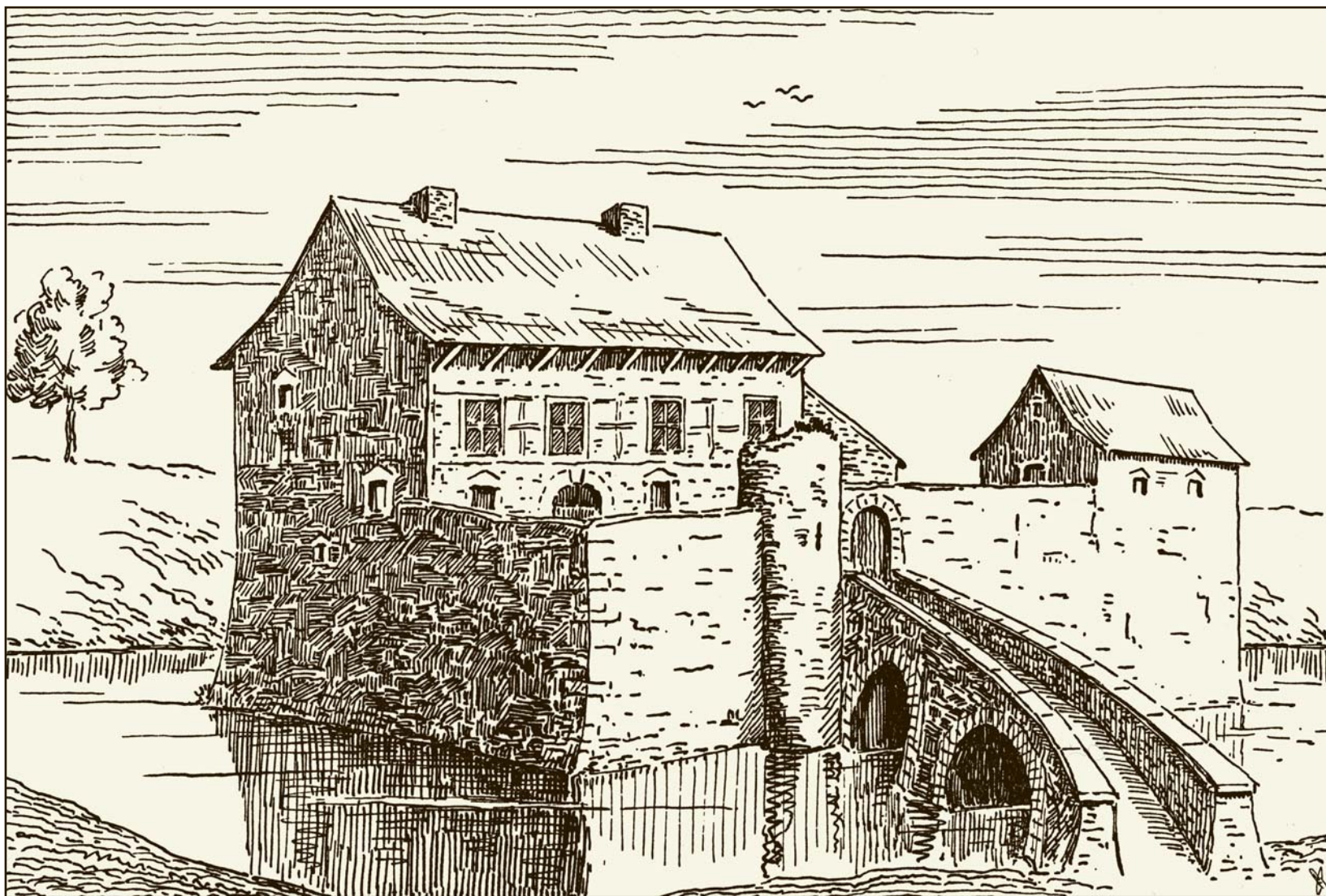
Un petit dessin à la mine de plomb, datant approximativement du milieu du 19<sup>e</sup> siècle (propriété de M<sup>r</sup> Prosper Poswick-de Dieudonné, à Tihange).

### Sources :

1) ABBÉ ALEX. DOMKEN, *Histoire de la Seigneurie et de la Paroisse de Clermont-sur-Berwinne*, (Liège, 1913) ;

2) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





COUVES (en 1850).

## 23. Le Château de Crawhez à Clermont

Contrairement au sort commun à tous ses contemporains, le château de Crawhez n'a pas « subi des ans (ni des hommes) l'irréparable outrage ». Son aspect, semble-t-il, est exactement celui que lui ont donné ses bâtisseurs, voici quatre siècles. Il se distingue aussi par sa maçonnerie en briques, très rare à cette époque dans le duché de Limbourg, par ses hauts soubassements en moellons et par ses deux pignons latéraux à gradins, dits « pignons espagnols », ornés à leur sommet et à hauteur des chéneaux de boules en calcaire taillé, sur petits socles carrés. Le souci décoratif se remarque dans tous les détails de l'édifice : abondant emploi de la pierre, fenêtres de style gothique à accolades, de dimensions et de proportions très variées et intentionnellement asymétriques, petite entrée particulièrement soignée. Celle-ci se trouve tout à fait à gauche de la façade Nord, vers la cour, et mérite une mention spéciale : les pierres formant pieds-droits sont d'une largeur inaccoutumée et le linteau, d'une hauteur extraordinaire, est décoré d'un épais larmier, en forme d'accolade également ; sa pointe est surmontée d'un panache de trois plumes d'autruche et ses extrémités se terminent en têtes humaines, masculine d'un côté et féminine de l'autre ; en dessous de la pointe sont sculptées les armoiries jumelées des propriétaires, semblant suspendues à un crochet. Sur la partie gauche du linteau, au-dessus du cordon se lit l'inscription suivante, en caractères gothiques et en taille d'épargne : « IN GODD GER WALT HABBE ICHT GESSTALT HET GESCHE NOE SYNEN WELLEN A° 1551 ». Le vantail de la porte, mangé par les ans, ponctué de clous et bardé de magnifiques pentures en fer forgé (celle du centre en forme de croix), semble être aussi vieux que le château lui-même.

Le manoir se trouve à une cinquantaine de mètres à droite de la route communale qui va de Clermont au hameau de Crawhez ; de plan à peu près carré et de dimensions exigües, bâti sur une pente naturelle du terrain, on accède de plain-pied à sa façade principale, au Nord, tandis que les trois autres côtés sont en contre-bas ; on y voit encore les traces des douves et d'un vivier.

Contrairement à ce que pense l'abbé Domken, il n'y eut jamais, à cet emplacement, d'autre « forteresse » ou château plus ancien. Celui qui nous occupe fut construit en 1551 par Thiry Reul, époux en premières noces de N..., en deuxième noces (1562) d'Engelle de Benstenraedt de Bombay, et en

troisièmes noces d'Anna Roo. Thiry Reul était fils de Thomas et de Jeanne de Crawhez, fille elle-même de Gilles de Crawhez, héritier de Walram de Crawhez. Il décède sans hoirs en 1589, instituant probablement légataire universelle Marie de Bois, puisque celle-ci relève la succession et la reporte à son neveu Jean de Vilhain, sgr. de Verlaine († 1620), époux de Marie de Fourneau dit Cruyckenbourg. Après le décès de son époux, Marie de Fourneau eut un conflit concernant Crawhez avec Engelbert Hoeven de Carlsfeldt, second mari d'Anna Roo, du chef de l'usufruit de celle-ci sur la propriété. Le litige se termina par une sentence arbitrale, en vertu de laquelle Marie de Fourneau fut déclarée propriétaire du château et dépendances, moyennant versement d'une rente annuelle à Engelbert Hoeven. En 1621, elle renonça à sa propriété en faveur de Christophe de Harre (1675), sgr. de Noirmont, mari de sa fille Marie de Vilhain. Au décès de celle-ci, survenu en 1679, ses quatre enfants se partagèrent ses biens : le château de Crawhez et les deux fermes en dépendant furent attribués à ses trois filles, Anne-Catherine, épouse de Christophe de Loën, sgr. de Waesberg, Maximilienne-A. M., femme de Guillaume-Ernest de Thiribu, et Charlotte-Lucrèce, épouse d'Everard-François de Fraipont. Les nouveaux propriétaires sortirent de cette indivision en 1686 ; le château et la grande ferme restèrent en la possession des dames de Loën et de Thiribu. En 1694, Ernest de Thiribu vendit la part de sa femme dans le château et les dépendances, à Cloes Jardon, de Clermont ; mais Christophe de Loën opéra le retrait lignager en 1695 et resta donc, avec son épouse, seul propriétaire du château et de la grande ferme. Ils eurent trois fils et une fille ; ce fut l'un des fils, Christophe de Loën, qui reprit Crawhez à la succession de ses parents, en 1695, et le garda jusqu'à sa mort en 1732. De son union avec Claire de Montelet, il retint six enfants ; Crawhez fut attribué au fils aîné, Jean-Christophe de Loën, après arrangement avec ses frères et sœurs. Il greva le château et la grande ferme de tant de charges qu'en 1741, il les céda par voie d'échange à Jean-François Bragard, mayeur de Clermont, contre la petite ferme achetée par celui-ci à Everard-François de Fraipont en 1709. En 1759, il revendit cette petite ferme au même Jean-François Bragard, qui reconstitua donc dans son chef le domaine possédé par Thiry Reul deux siècles auparavant. Jean-François (de) Bragard, anobli en 1741, avait épousé Elisabeth-Françoise-Bernardine de Jardon, et mourut en 1752. Son fils Michel-Nicolas-Ignace et sa fille Marie-Anne de Bragard, épouse d'Albert de Groffey, sgr. de Vervox, lui succédèrent. Ce fut cette dernière qui recueillit les biens de Crawhez. Ses deux enfants, Charles-Antoine et Marie-Cécile de Groffey, épouse de Jacques-Remacle de Damseau en héritèrent et gardèrent la propriété de Craw-

hez dans l'indivision. Surchargés de dettes, de Groffey et de Damseau la dépecèrent et la vendirent par morceaux. Le château, ses dépendances et terrains avoisinants furent acquis, en 1791, par le banquier Gérard Nagelmackers, de Liège, (1731-1798), époux de Marie-Lambertine Mouillard. A sa mort, la propriété passe à son fils Gérard-Théodore-Pierre-Joseph Nagelmackers (1777-1859). Il s'unit en premières noces à Chr. Fr. Julie Burdo et en secondes noces à Sophie Dupont. Lors du partage de sa succession entre ses huit enfants (acte not. Dusart du 8-8-1860), la propriété fut attribuée à un des trois fils du second lit, Alfred Nagelmackers (1823-1880). L'année qui précéda le décès de celui-ci, elle fut vendue aux enchères publiques (acte not. Moreau, du 14-10-1879) et adjugée au baron Théodore-Guillaume-François-Joseph de Crawhez (1816-1889), qui se trouva donc propriétaire du bien dont le nom était celui de sa famille. De son alliance, en 1862, avec Jeanne-Flore Pirmez (1835-1909), il eut six enfants : Joseph, Pierre, Théodore, Jean, Adeline et Hyacinthe de Crawhez, épouse du vicomte M. Théodore-A. E. Ch. L. le Hardy de Beaulieu. Par acte de partage du 22 mars 1904 (not. Lambert), ceux-ci recueillent la nue-propriété du bien, tandis que l'usufruit reste attribué à leur mère. Un nouvel acte de partage intervient le 30 mars 1911 (not. Pirson, de Namur), en vertu duquel l'un des précédents, le baron Joseph de Crawhez, époux d'Adrienne de Mevius, reprend les parts de ses frères et sœurs et reste donc seul propriétaire. Le premier mars 1934 (acte not. Jeanmart, de Mons), il revend Crawhez à sa sœur, la baronne Adeline-Jos. Ghisl. de Crawhez. A la mort de cette dernière, la propriété est recueillie dans sa succession par ses neveux Jean-Charles, Robert, Anne et Eve le Hardy de Beaulieu, épouse de Vincent Cossée de Maulde Dumortier. Ceux-ci l'attribuent à l'aîné d'entre eux, Jean-Charles le Hardy de Beaulieu, par acte de partage du 14 juillet 1938 (not. Lavey). De son union avec la baronne Hélène-M. M. J. G. d'Huart, le nouveau propriétaire retint trois fils, Hugues, Philippe et Jean-Pierre le Hardy de Beaulieu ; ils reçurent la propriété à la mort de leur père et la possèdent encore aujourd'hui en indivision.

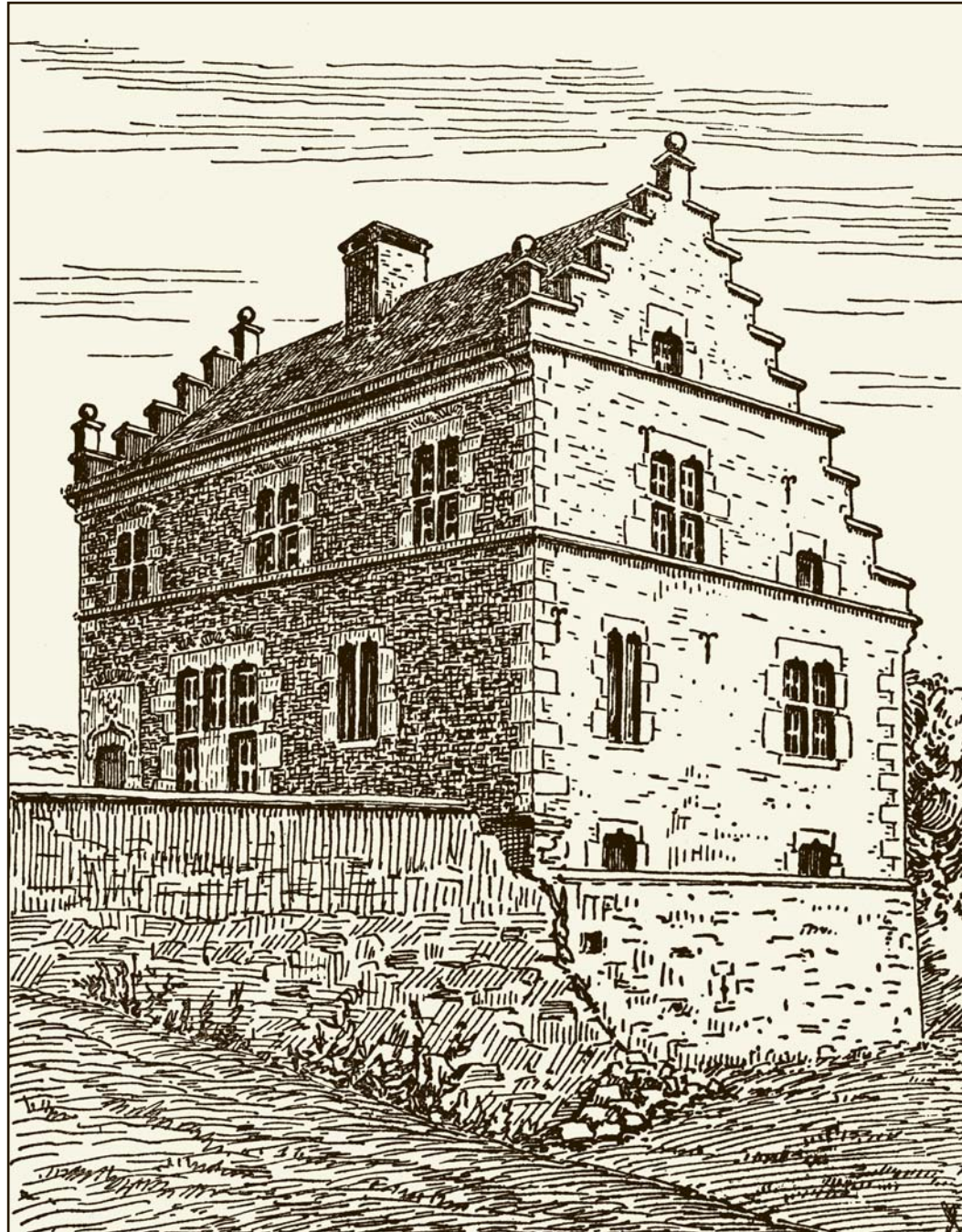
### Iconographie :

*Une aquarelle de JOSÉ POSWICK.*

### Sources :

- 1) Archives du cadastre de la commune de Clermont ;
- 2) Archives de l'enregistrement et des domaines à Aubel ;
- 3) A. DOMKEN, *Histoire de la Seigneurie et de la Paroisse de Clermont-sur-Berwinne* ;
- 4) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 1<sup>re</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXIII. I, Verviers 1942) ;
- 5) A. N. B. 1931-32, II et 1934, II.





CRAWHEZ.

## 24. Le Château d'Odart ou Ondorpt à Clermont

Ce vieux castel, sur la rive gauche et à proximité de la Berwinne, se blottissait, tout au Nord de la commune de Clermont, entre la ferme actuelle, dite d'Odart, occupée par la famille Remacle, et celle dite du Moulin. Détruit il y a soixante-cinq ans à peine, nous avons en vain multiplié recherches et démarches pour en retrouver une image quelconque ; cet insuccès démontre combien rapidement certains monuments anciens peuvent disparaître sans laisser de trace et combien il importe d'en perpétuer le souvenir.

Tout ce qui reste du vieux château consiste en une pierre (peut-être linteau de porte) sculptée aux armes jumelées des familles de Frongteau de Housse et de Tollet ; elle est datée de 1607 et on l'a encastrée dans le pignon Sud de l'actuelle ferme d'Odart. Il nous reste aussi... un plan cadastral de 1849 montrant quatre bâtiments disposés en quadrilatère d'une vingtaine de mètres de côté, entourant une cour intérieure ; le bâtiment de l'Ouest n'est pas rattaché à celui du Nord : c'était là sans doute que se trouvait le portail d'entrée. A l'angle Nord-Ouest se dressait une petite tour carrée (à moins que ce ne soit un contrefort ?) de trois mètres de large.

Le domaine d'Odart, qui à l'origine comprenait notamment deux fermes importantes et un ou deux moulins, était primitivement la propriété de l'abbaye du Val-Dieu, qui fut obligée de le vendre après la désastreuse guerre de la succession du Limbourg, fin du 13<sup>e</sup> siècle.

Il est possible, sinon probable, que le château fut construit dans la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle, car le premier possesseur connu, Thys d'Ondorpt, vivait à cette époque. Il laissa le bien à son fils Pollen d'Ondorpt, qui épousa 1<sup>o</sup> Catherine-Agnès, fille de Wéry 1<sup>er</sup> Frongteau et de Marie de Bertinher d'ite des Prez de Barxhon, 2<sup>o</sup> N. Boucher. Il mourut en 1445, laissant de sa première union un fils, Simon le Pollain d'Ondorpt, sgr. de Julémont, qui épousa Béatrice de Mons. Celle-ci s'unit en secondes nocces à Jean d'Argenteau.

Cependant, Simon le Pollain d'Ondorpt mourut sans descendance avant son père et le domaine d'Odart revint, semble-t-il, au frère de sa mère, Wery II de Frongteau. Celui-ci eut de son épouse, Anne de Xhervel, un fils, Oury de Frongteau qui devint propriétaire d'Ondorpt et s'unit : 1<sup>o</sup> à Marguerite, fille de Guillaume de Hoeven et de N. Palant, 2<sup>o</sup> à Jeanne de Ciplet, fille de Fastré Baré de Ciplet et de Jeanne

de Hollogne, dont plusieurs enfants. Ondorpt passe au fils de son premier mariage, Guillaume de Frongteau, époux d'Anne de Fraipont, fille de Simon et de Marie de Presseux. Leur fils Guillaume hérita des biens de Housse et leur fils Léonard de ceux d'Ondorpt. Ce dernier naquit en 1583 et décéda l'an 1656 ; il avait épousé 1<sup>o</sup> Marguerite de Tollet, fille de Gérard et de Marguerite Porcquin, 2<sup>o</sup> Agnès de Doenraedt, fille de François et de Christine van der Heyden dit Belderbusch. De celle-ci naquit un fils, Werart de Frongteau, à qui la propriété fut donnée en 1628 ; elle comprenait à ce moment, outre le château, deux moulins et soixante bonniers de terres. Werart décéda sans enfant en 1660 et ses biens firent retour à ses sept cousins germains : Guillaume, Jean-Jacques, Léonard, Philippe, Isabelle, Anne-Marguerite et Marie, enfants de son oncle Guillaume de Frongteau et de son épouse (1598) Isabelle de Schœff. Le domaine fut morcelé ; le château et la ferme attenante furent attribués à l'un des sept co-partageants, Marie de Frongteau, épouse de (son cousin ?) Philippe de Schœff, qui mourut vers 1692. Un de leurs cinq enfants, Guillaume de Schœff, leur succède à Ondorpt ; il épousa Catherine-Ode, fille du baron Lamoral de Courtejoie de Grâce et d'Anne-Marie d'Oyembrugge de Duras. Décédé sans hoirs en 1723, sa veuve qui avait convolé avec Chrétien d'Huldenbergh, dit Vanderborgh, légua le château et ses dépendances, en 1748, à Hubertine Hyacinthe-Amour de l'Hostellerie de Fallois, fille de Jean et d'Isabelle-Anne-Marie de Frongteau. Celle-ci était la fille de Jean-Jacques de Frongteau, cité ci-dessus, et de Jeanne de Warnant. La légataire était donc la fille de la cousine germaine de son mari. Hubertine-Hyacinthe-A. de l'Hostellerie de Fallois, née en 1696, épousa sur le tard : 1<sup>o</sup> en 1741, Jean-Christophe-Auguste Van Neuhaus, décédé en 1748, 2<sup>o</sup> en 1750, Jacques-Benoît Termonia. Ondorpt ne comprenait plus à ce moment que le château et la ferme de la Neuve Cour ; il les vendit, le 14 novembre 1751, à Martin-Benoît Termonia (acte not. Melaer, de Malines) qui s'unit à N. Colinet. Des difficultés relatives à l'usufruit d'Ondorpt surgirent avec certains membres de la famille des anciens propriétaires, notamment avec Marie-Catherine-Louise de Calone, veuve de Charles-Alexandre de l'Hostellerie de Fallois ; c'est d'ailleurs elle qui est indiquée dans la matricule Thérésienne comme propriétaire du château en 1780.

Néanmoins, Antoine-Joseph Termonia, probablement fils de Martin-Benoît, le vendit avec la ferme à Arnold Thomson, en 1790 ; chose curieuse, trois ans après (8 oct. 1793), Louis-Charles-Jos. de l'Hostellerie de Fallois, baron de Warsage, réussissait à contracter un emprunt de 2.000 florins

brabants, pour sûreté duquel il hypothéquait... le château et la ferme qui ne lui appartenaient pas ! Arnold Thomson épousa Anne-Catherine Troisfontaine ; ils transmirent sans doute le bien à leurs descendants, mais nous ignorons les différentes mutations de la propriété pendant le 19<sup>e</sup> siècle.

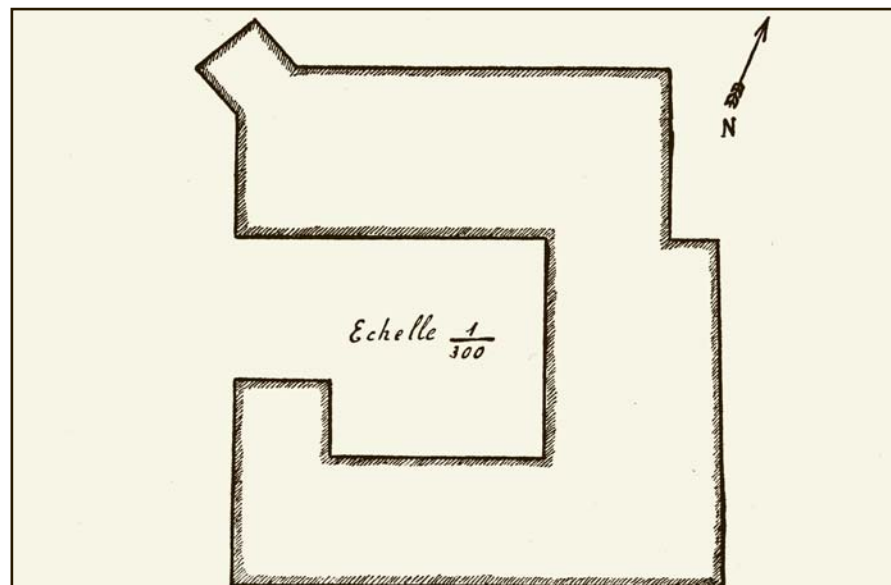
Dans la nuit du 4 au 5 novembre 1886, le château fut détruit par un incendie dont les détails furent relatés par le « Journal d'Aubel » l'un des jours suivants. Le propriétaire d'Ondorpt, M<sup>r</sup> Donckier de Donceel, de Liège, demanda à l'administration communale de Clermont l'autorisation de construire une ferme à proximité de l'emplacement du château. Cette autorisation lui fut accordée par délibération du conseil communal du 5 janvier 1887. Les nouveaux bâtiments, en moellons de grès, furent vraisemblablement construits au moyen des matériaux provenant de l'ancien castel, et on y encastra la pierre armoriée ci-avant mentionnée. Ils appartiennent actuellement, avec l'emplacement du château et les prés qui en dépendent, à Jean Comblen, vice-président du tribunal de 1<sup>re</sup> instance de Liège. L'on nous a raconté que, par temps de grande sécheresse, l'assiette des fondations du manoir disparu redevient visible ; recouverte d'une faible épaisseur de terre, l'herbe y jaunit plus vite et se distingue alors, par sa couleur, du terrain environnant.

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

### Sources :

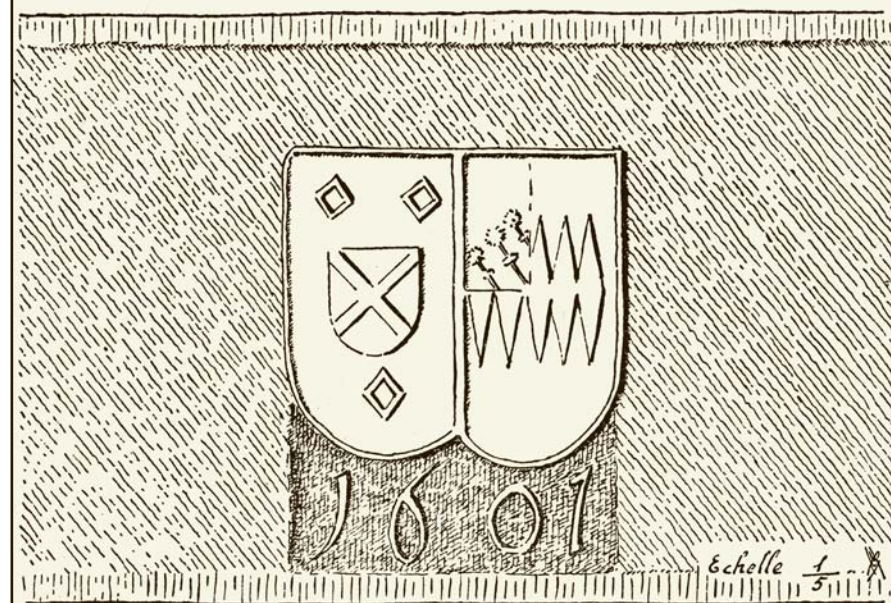
- 1) *Matricule Thérésienne (aux A. E. L.) ;*
- 2) ABBÉ DOMKEN, *Histoire de la Seigneurie et de la Paroisse de Clermont-sur-Berwinne ;*
- 3) EUG. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise.*





Plan.

Linteau de porte.



ODART.

## 25. Le Château-ferme de l'Aguesse à Clermont

Au coin Nord-Ouest de la place du village, entre le cimetière entourant l'église et la belle maison Pirenne, s'amorce un petit chemin se dirigeant vers l'Ouest ; c'est le chemin appelé « de la Haye », parce qu'il aboutissait au moulin de ce nom. Suivons-le pendant 300 mètres ; à notre droite est bâtie une habitation précédée d'une cour-jardinier close ; les gens de l'endroit l'appellent « château » et d'autres « ferme » de l'Aguesse. En somme, il tient de l'un et de l'autre : le soin apporté à sa construction et la petite tour à l'angle Sud-Est du jardinier l'apparentent à un castel, tandis que le bâtiment d'exploitation perpendiculaire au corps de logis lui donne un air de ferme.

Pour le décrire, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire textuellement ce qu'en dit le savant architecte A. Puters, professeur à l'Université de Liège, dans son ouvrage *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, II<sup>e</sup> partie :

« C'est une construction en Renaissance mosane comprenant un corps de logis dans le fond d'une cour, des étables sur l'un des côtés de cette cour et une entrée ménagée dans le mur en face du logis ; cette entrée est défendue par une tour ronde, trapue, à meurtrières, coiffée d'une toiture octogonale couverte en ardoises, dont l'égout porte sur des corbeaux en bois silhouettés et dont le sommet est couronné par une girouette en fer représentant un oiseau qui rappelle la dénomination de la ferme.

» Les maçonneries de cet édifice sont en briques et pierres de taille. Les ardoises des toitures ont été remplacées par des tuiles (N. B. Depuis 1928 ou 1929, les ardoises ont été heureusement rétablies), la porte du corps de logis a été renouvelée ; pour le reste, la construction a bien conservé le caractère de son style.

» Les angles des bâtiments sont garnis de chaînes d'angle. Des clefs d'ancrage à double volute décorent la façade. Les fenêtres, tant de l'étage que du rez-de-chaussée, sont formées de groupes jointifs de deux fenêtres à croisées. On voit donc ainsi, à chaque étage, deux groupes de huit lumières, dont les piédroits sont formés de chaînes de pierre. Tous les jours sont protégés par deux barreaux verticaux en fer ; primitivement, les jours inférieurs étaient pourvus de volets ; les linteaux du rez-de-chaussée sont surmontés de petits arcs de décharge en briques. Au rez-de-chaussée, la porte

vient s'insérer entre les deux groupes de fenêtres. La baie de cette porte a dû subir un remaniement lors du remplacement de la menuiserie ; c'est ce que dénote l'appareillage des piédroits dans le haut ; en effet, les pierres y sont d'une autre teinte que dans le bas ; et il est visible que le linteau aura été remplacé plus haut de façon à permettre l'établissement d'une imposte qui n'existait pas primitivement. Le linteau en trois pièces est curieux ; la clef est ornée d'un écu avec monogramme IHS, compris entre deux marguerites et souligné par les clous de la Passion ; cette clef est surmontée d'un petit arc de décharge en briques ; les deux pierres latérales du linteau sont épaissies aux appuis et raccordées par un quart de cercle au piédroit.

» Tout cela forme un ensemble bien équilibré. »

Comme on en peut juger par cette description très technique et détaillée, l'Aguesse a bien les principales caractéristiques du style Renaissance mosane : abandon de la modénature médiévale, haute toiture, subdivision des fenêtres par des croisées, jours supérieurs de même hauteur que les jours inférieurs, barreaux en fer pour protéger ceux-ci, clefs d'ancrage, chaînages d'angles, sobriété de la décoration extérieure, judicieux mariage de la pierre et de la brique, équilibre entre les jours et les pleins. Le château-ferme de l'Aguesse manque toutefois de ces jolis bandeaux de pierre horizontaux, à hauteur des linteaux et des seuils des fenêtres, qui traversent si heureusement certaines façades. Ces bandeaux décorent nombre de constructions de cette époque, notamment le château de Crèvecœur à Battice. Le style Renaissance mosane, si florissant dans le Pays de Liège au 17<sup>e</sup> siècle, s'étendit à la région verviétoise et au ban de Herve. Le village et les environs de Clermont sont, à cet égard, privilégiés et en conservent quelques spécimens d'habitations remarquables. On n'en rencontre guère dans les bans à l'Est du duché : Baelen, Montzen et Walhorn.

L'Aguesse contient, dans la pièce de droite au rez-de-chaussée, une belle et simple cheminée ancienne en marbre de Limbourg et, dans celle de gauche, les piédroits d'une autre cheminée creusés de petites niches ; on l'a malheureusement modernisée.

L'Aguesse — mot wallon désignant en français la pie — doit sans doute son nom au sobriquet donné au propriétaire de cet immeuble. Effectivement, il fut construit vers le milieu du 17<sup>e</sup> siècle par un certain Mathieu Wauthy « dit l'Aguesse ». On trouve plusieurs mentions de ce personnage ; il était fils de Wauthy, forestier de Herve, et s'unit, le 4 octobre 1615, à Marie fille de Thomas Jacquinet de Roisseleux, meunier de la Haye. On le dénomme à cette époque Mathy Wauthy de

Sorozé. Le 1<sup>er</sup> août 1621, il relève des biens au Pireux (Clermont). Le 20 mai 1637, Mathy Wauthy « dit l'Agas » fait le transport d'une rente. Le 18 décembre 1641, on cite encore Mathy Wauthy « dit Lagesse » et, le 17 août 1643, « Mathieu l'Agass » ; enfin, dans un registre aux revenus du pasteur de Clermont commençant en 1644 (dernière partie, p. 8) « Mathieu Walthire dit l'Agace ». Le nom de son épouse est inconnu ; il mourut à Clermont le 9 juillet 1656, laissant un fils, Jacques et probablement un autre fils, Mathieu qui s'unit, en 1666, à Marguerite Le Potay. Nous ignorons malheureusement à qui le bien échut après sa mort et nous ne savons pas davantage quels en furent les propriétaires successifs pendant la seconde moitié du 17<sup>e</sup> et les trois premiers quarts du 18<sup>e</sup> siècle. En 1780, il appartient à Gérard-Joseph Goor, époux (1769) de Marguerite-Charlotte Werckens, échevin de Clermont, dont la famille le garda pendant un siècle. Il fut recueilli par le fils du précédent, Eugène-Martin Goor, cultivateur et conseiller municipal, né à Grand-Rechain le 4 avril 1779, décédé à Clermont le 25 juin 1822, époux de Marie-Joséphine Ziane. Sa veuve le possède encore en 1833. Il passe ensuite au fils des précédents, Gérard-Joseph Goor, né à Clermont le 22 juillet 1819. Après son décès, survenu vers 1889, ses héritiers vendirent la propriété, en 1891, à Nicolas-François-Joseph Meessen, époux de Catherine-Françoise Detry ; il la transmit par héritage à son fils Nicolas Meessen, époux de Marie-Jeanne-Henriette Petit qui, né à Clermont en 1873, y décéda le 29 juillet 1928. Depuis cette époque, elle appartient à sa veuve et à ses enfants, Raymond, Maurice et Marie-Henriette Meessen, épouse de Jean Leroy.

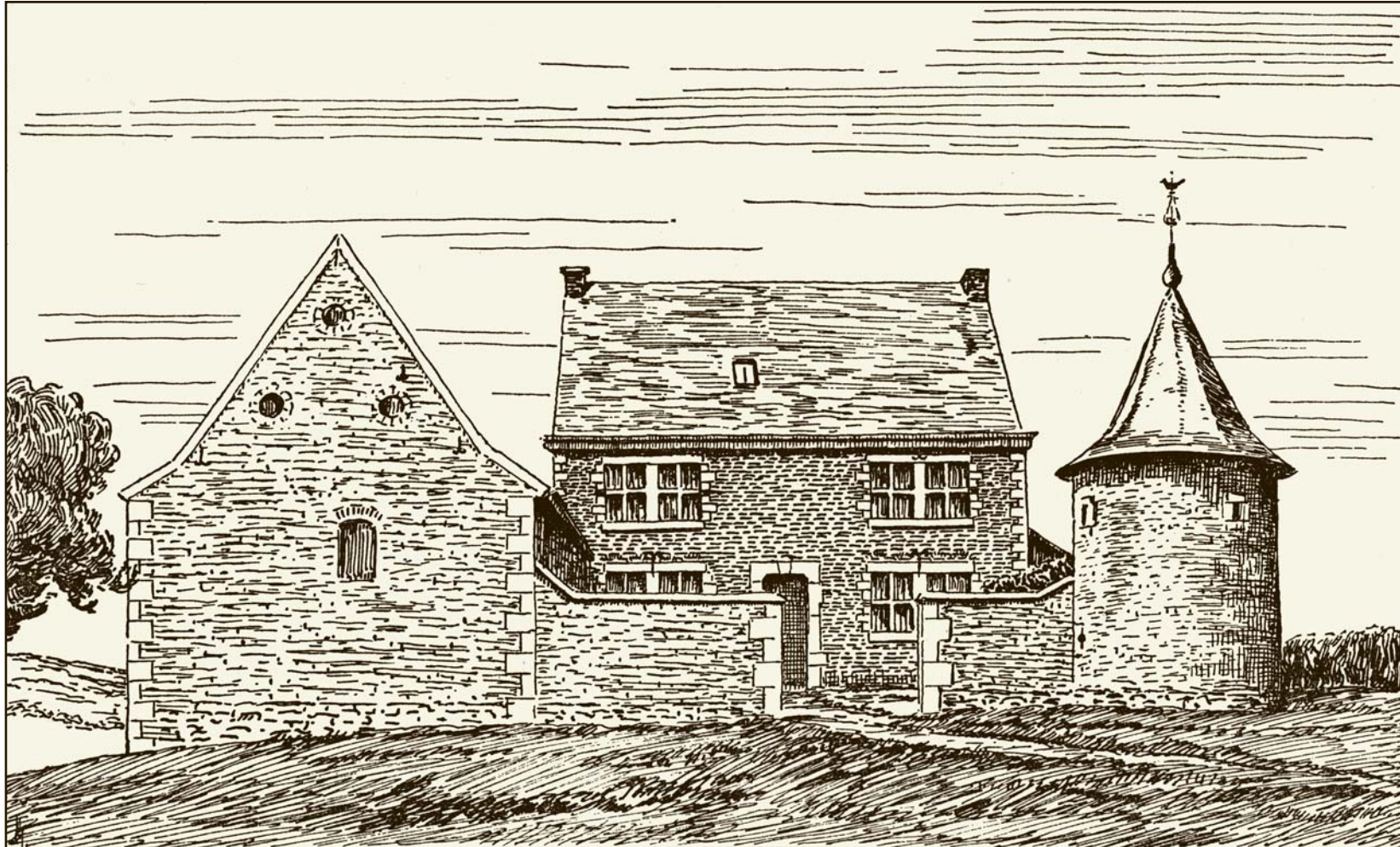
### Iconographie :

Cartes-vues.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Registres paroissiaux de Clermont* ;
- 3) *Archives du cadastre de la commune de Clermont* ;
- 4) *Registres de l'Etat Civil, idem* ;
- 5) *Registre aux revenus du pasteur de Clermont commençant en 1644* (archives de la cure de Clermont) ;
- 6) *Matricule Thérésienne* (aux A. E. L.) ;
- 7) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949).





L'AGUESSE.

## 26. Le Château de Sclassin à Cornesse

Comme d'assez nombreux châteaux de la région, celui de Sclassin a changé de dénomination. On l'appelait à l'origine «château du Thier». Il fut, par après, baptisé «Sclassin» parce que Marie de Haultepenne, veuve du premier propriétaire, Christian III de Woestenraedt, était dame de Sclassin, seigneurie du Luxembourg, et avait conservé cette qualification. Selon une coutume fréquente à l'époque, ce nom se transmet au château et lui est resté jusqu'aujourd'hui.

Ce bel édifice, bâti sur l'emplacement d'une ferme, ne doit l'existence qu'à l'extrême état de délabrement de l'ancien château de Soiron dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle : Christian III de Woestenraedt, qui le possédait à ce moment, décida la construction d'une demeure plus confortable et fit bâtir le château de Sclassin en 1587, millésime inscrit par des petites clefs d'ancre dans la muraille, du côté de la cour d'honneur. C'est une longue bâtisse d'un seul étage, à deux ailes latérales en retour d'équerre vers le Midi, coiffée d'une toiture d'ardoises à simple pente, un peu moins élevée sur les ailes que sur le corps principal. Les fenêtres, à petits carreaux, sont moins grandes à l'étage qu'au rez-de-chaussée et leur style Louis XV bien caractérisé prouve les aménagements faits au 18<sup>e</sup> siècle, suite à un incendie qui détruisit toute la partie centrale. La porte d'entrée en plein cintre, à linteau et piédroits légèrement saillants, est précédée de trois ou quatre marches en pierre et occupe le centre de ce géométrique ensemble ; elle est surmontée d'un balcon en fer forgé et d'un gâble armorié. La façade Nord, rectiligne, s'orne également d'un fronton triangulaire décoré d'une figure allégorique ; elle est flanquée à chaque extrémité d'une tour ronde, à flèche en pyramide octogonale. Le pignon Ouest montre encore les vieux moellons et les petites baies du 17<sup>e</sup> siècle ; c'est la partie la plus ancienne de l'édifice. Le château et la cour d'honneur au Midi — aménagée en jardin à la française et couverte de roses — sont entourés de douves remplies d'eau à l'Ouest et au Nord ; elles ont été comblées à l'Est ; au Sud régnait un mur de clôture. Dans une pièce du rez-de-chaussée qui, naguère, servait de chapelle castrale, existe une cheminée aux armes des Woestenraedt.

Sclassin est à cette famille ce que Soiron est à celle des barons de Woelmont car, depuis 1587 — date de sa construction — jusqu'à la fin de l'ancien régime, il s'est transmis sans aucune interruption aux membres du même lignage.

Le premier d'entre eux fut ce Christian III de Woestenraedt, né en 1540, qui épousa, en 1581, Marie de Haultepenne († 1638) ; comme dit ci-avant, c'est lui qui bâtit le château en 1587. Quatre ans après, pendant une nuit de mars 1591, il fut assailli par une bande de soudards du régiment de Bettingen et si odieusement mis à mal qu'il mourut quelques instants après avoir été ramené dans sa demeure. Sa veuve, faisant état de son extraction noble, obtint l'érection en fief noble du domaine du Thier, au nom de ses fils Nicolas et Christian, en 1592. La propriété fut recueillie par Nicolas de Woestenraedt (son oncle Thierry fit relief pour ce dernier en 1592). Par après, devenu chanoine du Chapitre de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, Nicolas de Woestenraedt céda, le 23 août 1617, par l'intermédiaire de son oncle Thierry, le beau fief du Thier à son frère Christian. Christian IV de Woestenraedt, né en 1589, s'unit en 1621 à Agnès Bertolf de Belven († 1675), et mourut en 1623, ne laissant qu'un fils unique, Jean-Christian de Woestenraedt : l'oncle maternel et tuteur de celui-ci, N. Bertolf de Belven relève en son nom l'année du décès de son père, 9 juin 1623. En 1644, Jean-Christian de Woestenraedt épousa Marguerite-Elisabeth de Cloeth de Hennen († Sclassin 1663) et en eut neuf enfants. Sclassin échut à l'un d'eux, Jean-Christian de Woestenraedt, né en 1649, décédé en 1732, membre de l'Etat noble du Limbourg comme son père. Ce fut lui qui, en 1723, modifia définitivement l'appellation de son château qui dorénavant ne devra plus s'appeler «château du Thier» mais «château de Sclassin». De son alliance, en 1695, avec Catherine-Ermengarde de Wyhe, il retint quatre filles et huit fils. Le domaine échut d'abord à l'aîné, Jean-Chrétien-Louis-Fr.-Guill. de Woestenraedt, né en 1696, puis, après son décès survenu en 1738, il passa au septième de leurs fils, Philippe-Joseph-Dieudonné de Woestenraedt, né en 1711, décédé à Vienne (Autriche) en 1807. Par diplôme de l'impératrice Marie-Thérèse en date du 1<sup>er</sup> février 1744, il obtint le titre de comte. Il occupa diverses charges très importantes dans le duché de Limbourg et peut être considéré comme l'illustration de sa famille. Il se maria deux fois ; sa première union fut particulièrement brillante, puisqu'il épousa Marie-Anne-Françoise-Eve, comtesse de Souches et du St-Empire, veuve de l'empereur Charles VI, décédée à Bruxelles en 1770. Elle devait être encore bien jeune lors de son remariage, puisqu'elle lui donna douze enfants. Mais le comte de Woestenraedt n'en eut aucun de sa seconde alliance (en 1778) avec Marie-Antoinette-Henriette de Rahier, dont il se sépara d'ailleurs en 1788. Elle mourut en 1816. Son fils, le comte Philippe-Joseph-Eugène-Charles de Woestenraedt, né en 1746, mourut à Vienne en 1799, huit ans avant son père ; il

ne fut donc jamais en possession de Sclassin, dont son père fut le dernier seigneur et le dernier propriétaire de son nom. Il avait émigré à Vienne après la bataille de Fleurus, laissant le domaine lourdement hypothéqué. On le vendit comme bien national et il fut acquis par M<sup>r</sup> Pirard au nom de la famille David, de Verviers, pour la somme dérisoire de 100.000 francs, qui n'atteignait même pas la valeur de la futaie croissant dans le bois de quarante bonniers qui en dépendait.

Les David conservèrent le domaine jusqu'en 1874, époque où il fut divisé en trois lots et mis en vente : le château et la ferme attenante furent acquis par Victor Neuville, de Petit-Rechain, né en 1822, décédé en 1906, époux de Rosalie-Joséphine-Catherine Tilman ; ils passèrent après eux à leur fille Rosalie-Marie-Emilie Neuville (née en 1850), qui épousa Victor-André de Spirlet, né en 1847. Ses enfants : Georges, Alice et Juliette de Spirlet vendirent la propriété, le 28 mai 1935, à Arthur Hauglustaine. Le 18 mai 1936, ce dernier revendit le château et le parc à Léon Duesberg, industriel verviétois. Le nouveau propriétaire, dont le sens esthétique est bien connu, chargea son cousin, l'architecte Albert Duesberg, des soins de la restauration ; elle fut complète et magnifiquement exécutée ainsi que l'atteste l'aspect actuel de cette belle demeure.

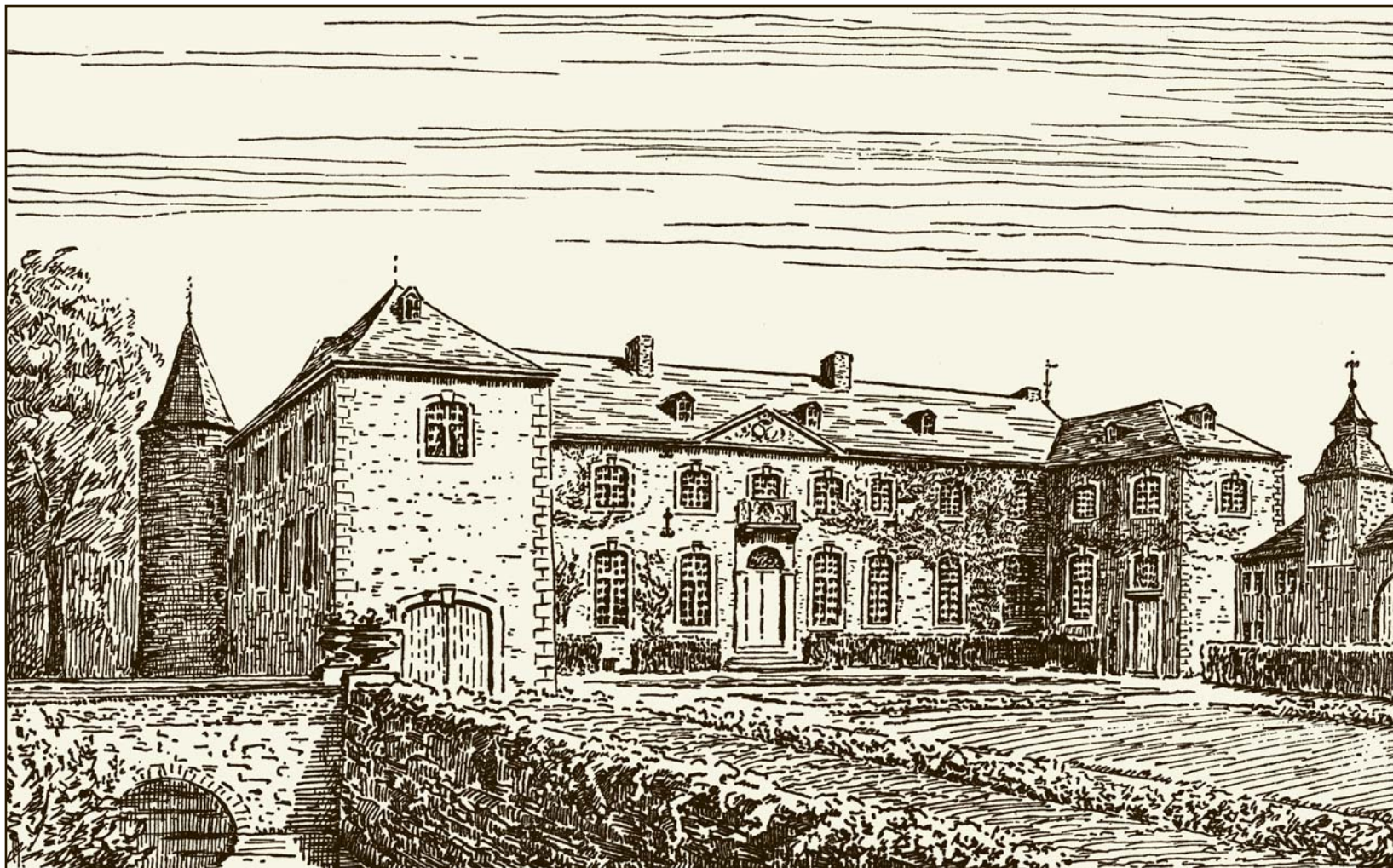
### Iconographie :

- 1) Vue dans D<sup>r</sup> HANS, *Histoire de la Seigneurie de Grand-Rechain* (bull. S. V. A. H., vol. XX, Verviers 1928) ;
- 2) Vue dans DE SEYN, *Dictionnaire des Communes de Belgique* ;
- 3) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) LÉON DUESBERG, *Notes inédites* ;
- 2) ABBÉ GRAINDOR, Révérend Curé de Soiron, *Notes inédites* ;
- 3) MET DEN ANCXT, *Recueil Nobiliaire Belge*, T. II, (Bruxelles 1914) ;
- 4) D<sup>r</sup> HANS, *op. cit.* ;
- 5) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 6) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 7) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





SCLASSIN.

## 27. Le Château-ferme d'Asse à Julémont

Ce manoir vieillot et pittoresque est situé immédiatement à droite et en contre-haut de l'ancienne « voie des Larrons », qui descend de l'église de Julémont vers le ruisseau et le moulin d'Asse; il n'en est distant que de 400 mètres. C'est un ensemble exigu comportant deux bâtiments d'exploitation, un mur à auvent dans lequel s'ouvre une petite porte rectangulaire et le corps de logis. Ces constructions enclosent de toutes parts une petite cour quadrangulaire. Le corps de logis n'a qu'un rez-de-chaussée vers la route (au Nord-Ouest) et un étage du côté opposé, vers la cour. Cette anomalie explique que la toiture, à deux versants et couverte de tuiles, est beaucoup plus longue d'un côté que de l'autre; encore l'a-t-on agrandie pour couvrir un garage que l'on a cru bon de juxtaposer au bâtiment, voici quelques années. Le pignon Sud-Ouest, malgré le remaniement moderne de ses trois fenêtres et le cimentage de leurs encadrements, retient spécialement l'attention à cause de la ravissante tour dont il est orné : cette tour, de plan demi-circulaire et percée de trois jours minuscules, est collée à la muraille; sa flèche basse, à quatre pans, surmontée d'une girouette figurant un coq, est couverte d'ardoises; elle coïncide et fait corps avec le haut de la toiture du bâtiment principal; cet agencement très peu répandu, mais d'un effet particulièrement agréable, pourrait inspirer nos architectes contemporains. Du côté de la cour, l'ancienne façade en moellons — sans doute délabrée — a été remplacée par une maçonnerie en briques, banale et sans aucun intérêt. Signalons enfin la lourde et massive cheminée qui domine le faite de la toiture.

Nous pensons qu'à l'origine, la seigneurie d'Asse fit partie de celle, plus importante, de Julémont, qui appartenait au puissant lignage limbourgeois de ce nom, et dont une branche se dénomma d'ailleurs de Julémont d'Asse. Il est probable que le bien qui nous intéresse appartient à Herman de Julémont-Charneux, chevalier, combattant de Woeringen en 1288, ou tout au moins à son fils Jean de Julémont d'Asse, échevin de Maastricht, cité en 1369 et 1374. Il était déjà décédé en 1380, laissant plusieurs enfants parmi lesquels Sophie d'Asse, épouse d'Alexandre de Libermé — dénommé de Rosmel — et Jean de Julémont, sire d'Asse, qui s'unit à Lise de Meixhe. Jean recueillit la propriété et la transmit par héritage à sa fille Averoitte d'Asse, qui se maria trois fois; son premier mari fut Gérard (ou Anseau?) delle Loye; en troi-

sièmes nocces, elle s'unit à Renard de Neufchâteau (frère de Jean de Neufchâteau qui épousa Catherine de Xhenemont). Elle n'en eut pas d'enfant et lui laissa la propriété d'Asse. Après le décès de Renard de Neufchâteau et de sa femme Averoitte d'Asse, des contestations surgirent entre les delle Loye d'une part — descendants d'Averoitte d'Asse et de son premier mari — et d'autre part les héritiers collatéraux de son troisième mari Renard de Neufchâteau. Lefort cite comme seigneurs d'Asse : Robert delle Loye, époux de Jeanne d'Eve (il était le fils de Jean delle Loye et de Catherine de Spontin, petit-fils d'Anseau delle Loye, premier mari d'Averoitte d'Asse), puis son fils Jean delle Loye, prévôt de Poilvache, époux d'Elise de Juppleu, enfin le fils de celui-ci, Guillaume delle Loye, qui décéda sans hoirs en 1543. Les titres des delle Loye à la seigneurie d'Asse n'étaient cependant pas fondés, semble-t-il, car nous la retrouvons en la possession de Marguerite de Neufchâteau de Wodémont, fille de Jean et propre nièce de Renard de Neufchâteau cités ci-avant. Elle épousa Balthasar Moer van Walde qui, entre 1518 et 1530, chargea la seigneurie d'une rente importante en faveur de l'abbaye du Val-Dieu pour fonder des anniversaires religieux. La seigneurie d'Asse revint dans la suite au neveu de Marguerite, fils de sa sœur Catherine de Neufchâteau et d'Alard de Gulpen, premier mari de celle-ci. Ce neveu était Frambach de Gulpen; il épousa en 1516 Anne-Pentecoste d'Alsteren de Hamal; la seigneurie passe, après leur décès, à leur fils Frambach de Gulpen, marié à Anne-Marie de Waes. Le fils de ces derniers, qui s'appelait aussi Frambach de Gulpen, la recueillit mais n'eut pas d'enfant de son épouse Anne-Marie de Harff. Ses biens passèrent à son arrière-cousin, Frédéric de Gulpen, fils de Jean-Guillaume et de Marie-Anne de Draeck. Il s'unit à Charlotte de Schetz de Grobendonck qui lui donna une fille, Florence-Marie de Gulpen, épouse du comte Eugène-Albert de Hœn de Cartils († 1718). Ils n'eurent qu'un fils, François-Théodore-Eugène de Hœn de Cartils, qui mourut avant son père, en 1714. Le 3 juin 1698, ils avaient vendu la seigneurie d'Asse à Guillaume-Godefroid Thisquen (1662-1730), chanoine de St-Paul à Liège. Il laissa la propriété à son neveu, Adrien-Gérard de Thisquen, fils de son frère le vicomte Jean-Remacle de Thisquen et de Jeanne-Claire Bragard. Mais Adrien-Gérard de Thisquen étant décédé célibataire au château de Rosmel en 1735, soit cinq ans seulement après son oncle le chanoine, Asse est transmis au petit-neveu de celui-ci, le vicomte Jean-Guillaume-G.F. Gh. de Thisquen (1726-1786), époux de Marie-Madeleine Herbos. Le relief avait été fait en son nom par son père le 14 juin 1738. Le 28 mai 1760, il vend la seigneurie au Val-Dieu, représenté par son abbé Jacques Lovegné, qui relève le 2 avril

1764. L'abbé Nicolas Delcour relève à son tour le 29 novembre 1779 et l'abbé Jacques Uls le 11 avril 1791. Vers la même époque, l'abbaye eut à soutenir un procès contre un certain Bacon, qui fut débouté de ses prétentions. Une autre procédure fort longue fut engagée contre l'abbaye par Jean-Athanasie de Gyger, époux de la vicomtesse Marie-Antoinette de Thisquen (fille unique de Jean-Guillaume-G. F. G.) qui prétendait faire annuler les ventes d'Asse et de Rosmel, de 1760. Ce procès n'était pas encore terminé, quand les congrégations religieuses furent dissoutes par les autorités françaises et que l'abbaye se désagrégea, en 1798.

Comme on a pu le constater, le sort de la seigneurie d'Asse fut, pendant des siècles, identique à celui de Rosmel.

Nous ne savons à qui la propriété d'Asse passa au début du 19<sup>e</sup> siècle. En 1839, elle appartenait à la veuve Jacques Mauwhin et, en 1855, à Joseph Henrard. En 1875, le manoir et les terrains avoisinants étaient en la possession de Henri Henrard, peut-être fils du précédent. En 1899, ils étaient possédés par M<sup>r</sup> Collin-Dumoulin, de Liège, qui les vendit à cette époque au docteur Henri Vandebosch-Dejardin; il les revendit en 1919 à Mathieu Maquinay-Darchambeau, leur propriétaire actuel.

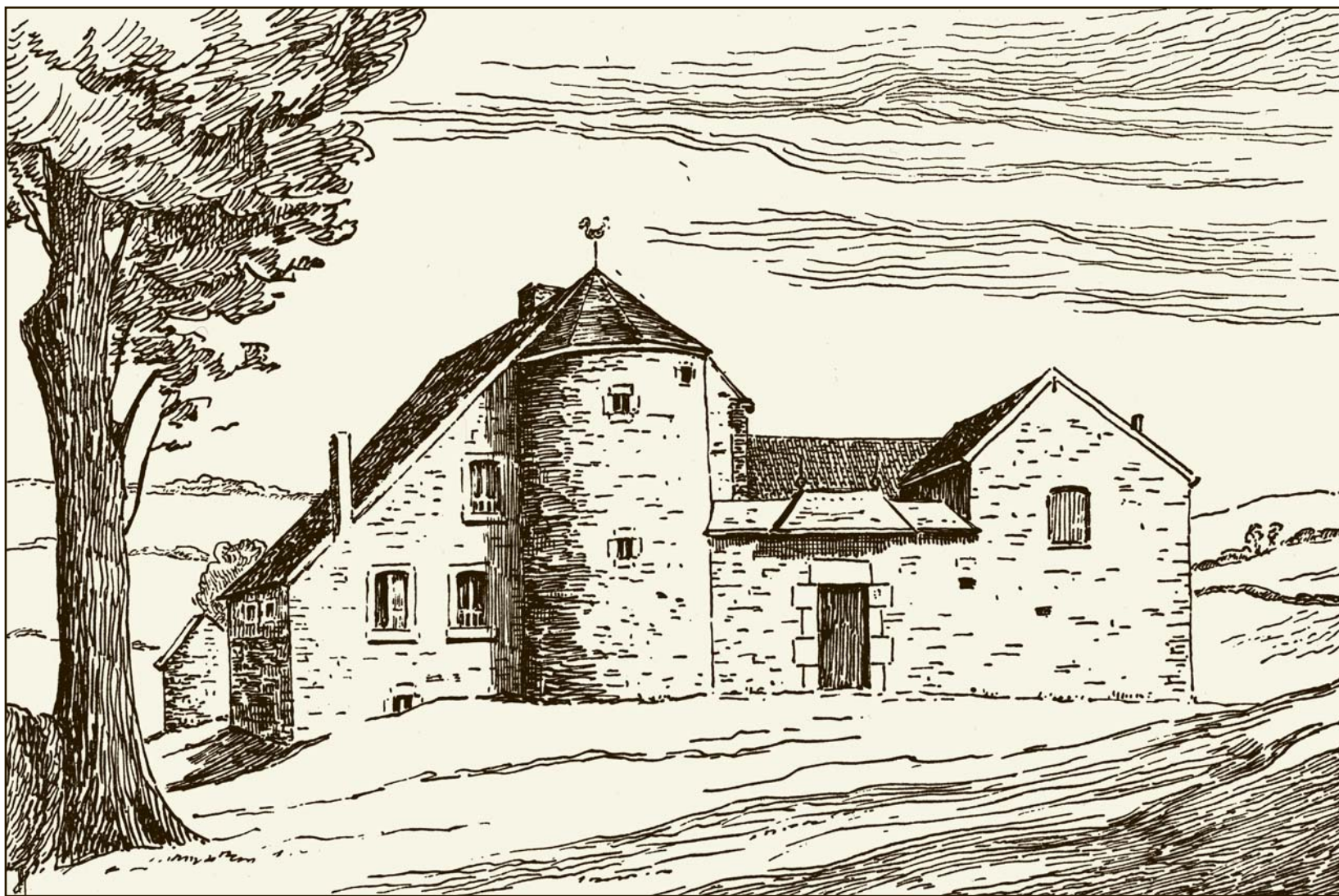
### Iconographie :

*Cartes-vues.*

### Sources :

- 1) R. P. O'KELLY, *Notes inédites* ;
- 2) FERDINAND POSWICK-DE VAULX DE CHAMPION, *Notes inédites* ;
- 3) M<sup>r</sup> LE BOURGMESTRE DE JULÉMONT, *Note inédite* ;
- 4) *Manuscrits LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. XI, aux A. E. L.* ;
- 5) *Archives du cadastre à Liège* ;
- 6) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 7) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 8) idem. *Les Fiefs du comté de Dalhem* (Liège 1908).





ASSE.

## 28. Le Château de Petit-Rechain

Le château de Petit-Rechain se trouve dans une situation tout à fait privilégiée, parce que, situé aux confins Nord-Ouest de la grande agglomération verviétoise, il offre les nombreux avantages que procure la proximité d'un centre urbain, tout en gardant intacts ses agréments de propriété campagnarde. Le parc qui l'entoure touche du Midi à l'église et à la place du village, tandis qu'à l'Est, il borde la chaussée de Petit-Rechain à Battice, qu'il domine légèrement. Des deux autres côtés s'étendent les prairies vallonnées du Pays de Herve. En cinq minutes d'auto, son propriétaire peut se transporter au cœur de Verviers, tandis que, pendant ses loisirs, entouré d'arbres, de fleurs et de verdure, il peut se croire loin de toute habitation ; c'est un lieu de calme et de sérénité.

Le corps de logis, assez important, n'a rien de médiéval ; c'est une gentilhommière du 18<sup>e</sup> siècle, à un seul étage, dont la façade principale, orientée au Sud, comporte deux courtes ailes en retour d'équerre ; elles sont réunies entre elles et à la façade par une sorte de véranda vitrée couverte d'une plateforme servant de balcon, bordée d'une grille en fer forgé. Le tympan triangulaire ornant le centre de l'édifice porte les armoiries accolées des Libotte et des Beyer. La toiture, surmontée de deux grosses cheminées, est à une pente et percée de lucarnes au rez des chéneaux ; elle est un peu moins haute sur les ailes, mais s'orne là de deux élégantes girouettes. La maçonnerie est badigeonnée de blanc, sauf les encadrements des fenêtres, les bandeaux et les chaînages d'angle en granit bleu. Par derrière, c'est-à-dire au Nord, sont accolées, perpendiculairement au corps principal, une longue annexe à un étage et une chapelle qui n'ont aucun cachet. La façade Sud est précédée d'une cour spacieuse que séparent du parc une grille sur mur de soubassement en pierre et une entrée monumentale en fer forgé. Cette clôture s'appuie à chaque extrémité sur une tour carrée de style Louis XIII, coiffée d'une très jolie toiture à clocheton octogonal surmonté d'un petit bulbe piriforme et d'une girouette. Celle du côté Est contient un carillon de 36 cloches provenant du château de Warfusée et portant l'inscription suivante « AVE MARIA GRATIA PLENA DOMINUS TECUM ANNO 1656 ». Ce carillon fut acheté par Pierre-Denis Neuville en 1823. La tour s'appuie au Nord sur l'ancien bâtiment des écuries transformé en garage, prolongé d'un grillage

identique au premier et perpendiculaire à celui-ci ; vers le milieu s'élève un très beau portail en maçonnerie, dans lequel s'ouvre une porte charretière en plein cintre, surmontée d'un fronton triangulaire aux armes des Libotte et des Hamal. Pour être complet, mentionnons, dans le parc, deux charmants pavillons ; l'un, près de l'étang, est précédé d'un péristyle à quatre colonnes doriques, sur lequel M<sup>r</sup> Dossin a fait sculpter les armes de sa famille ; l'autre est dit « Pavillon de la Baronne », parce que, selon la légende, un châtelain de Petit-Rechain y tua sa femme dans un accès de jalousie ; la porte en est surélevée et on y accède par un perron à double révolution, décoré d'une très jolie grille en fer forgé de style Louis XV ; sa toiture en ardoises à deux pentes, surmontée d'un bulbe et d'une girouette, s'orne d'un tympan aux armes des Libotte et des Hamal.

Le premier seigneur de Petit-Rechain (seigneur gagiste semble-t-il) fut Adam de Bueren, qui épousa 1<sup>o</sup> Anne de Wiler et 2<sup>o</sup> Marie d'Autriche, petite-fille de l'empereur Maximilien ; il décéda au début de 1588. Dès 1561, la seigneurie était passée dans les mains d'Olivier de Fockenburch, à qui succéda Gérard Hessel, mort en 1596. Le 27 juin de la même année, sa fille aînée, Catherine, relève en son nom et en celui de ses frères et sœurs (acte de relief découvert par A. Buchet, Cour féod. de Limbourg, reg. 2 aux A. E. L.). Selon toute apparence, ils vendirent la seigneurie à Jacquemin Benselin, mari de N. Menton, qui la transmet à son fils Jacob Benselin, époux de Marguerite Moreau. La fille de ces derniers, Marie-Madeleine Benselin, par son alliance avec Jean-Jacques (de) Libotte, fit passer la seigneurie dans cette famille. En 1614, ils achètent à un certain Jean Mathieu les « édifices heritaiges » qui, selon le D<sup>r</sup> Hans, existaient dès la 1<sup>re</sup> moitié du 16<sup>e</sup> siècle à l'emplacement du château actuel. Ils y habitèrent certainement, puisque leurs dix enfants y virent le jour. Après leur mort, la propriété fut recueillie par leur fils, Guillaume Libotte, uni à Marie le Ruth, puis elle passe au fils de ces derniers, Jacques de Libotte, né en 1684. Il relève la seigneurie de Petit-Rechain en 1720 et obtient le titre de baron en 1744. C'est lui qui fit démolir la construction primitive et commença, en 1741, l'édification du château actuel, dont l'achèvement demanda plusieurs années. De son épouse Marie-Madeleine de Beyer, il eut cinq enfants parmi lesquels un fils, le baron Henri-Frédéric de Libotte (1725-1788) à qui le château fut laissé par préciput. Il contracta deux alliances, 1<sup>o</sup> avec la comtesse Marie-Marguerite-Lamb. Jos. de Hamal, 2<sup>o</sup> en 1786 avec la baronne Anne-Marie-Louise de Flaveau de la Raudière. Ce fut lui sans doute qui remplaça les anciens murs d'enceinte par les grillages actuels, puisque ce sont ses

armes et celles de sa première femme qui décorent le portail à l'Est, et que c'est la couronne à 13 perles — dont il obtint en 1756 le droit de surmonter son écu — qui figure sur la grande grille au Sud. C'est à tort, croyons-nous, que le docteur Hans, se basant sur un plan terrier de 1816, dit qu'à cette époque, le château était encore entouré de murailles ; ce plan peut l'avoir induit en erreur, parce que le grillage, reposant sur un mur de soubassement, celui-ci vu en plan, ne diffère en rien d'un mur plus élevé.

Le baron Frédéric-Henri de Libotte ne semble pas avoir laissé de descendants et nous ignorons comment le château devint la propriété d'une de ses héritières, M<sup>me</sup> de Brias de Cassal. En 1812, elle le donne en location à Pierre-Denis Neuville († 1865), époux de Marie-Catherine Lamarche, qui s'en rendit acquéreur, le 8 août 1816, ainsi que de plusieurs fermes qui en dépendaient (acte not. Debefve, de Thimister). Par acte de partage du 4 mars 1869 (not. Cornesse), le château et ses dépendances furent attribués à son fils Pierre-Denis Neuville, mari de Hubertine-Lamb. Cath. Loersch, qui mourut en 1891. C'est lui qui, dès 1869, fit subir au château d'importantes transformations : on lui doit les grandes lucarnes de la toiture, les hautes fenêtres et portes-fenêtres de l'étage (celles-ci, aux deux ailes, sont surmontées d'un fronton triangulaire assez massif) et la véranda ; ces travaux n'ont certes pas accru le cachet de l'édifice, bien au contraire. La propriété échut à la fille du précédent, Mathilde Neuville, épouse de Victor Neuville, en vertu d'un acte de partage du 15 juillet 1891 (not. Gérard, de Verviers). Après son décès, survenu le 14 mars 1922, elle fut recueillie par sa fille Mathilde-R. N. M. Neuville, veuve d'Alphonse Bettonville, qui la vendit, le 31 août suivant, à Th. Jean-Joseph-Erasme Dossin, époux de Jeanne-H. J. Lejeune. Il s'y installa et y vécut les quinze dernières années de sa vie, entretenant le château et le parc dans un état impeccable. Il décéda le 11 janvier 1947 et la propriété passa par héritage à ses trois fils, René Dossin-Despa, Raymond Dossin-Dellicour et Jean Dossin-Tinchant. Aucun d'eux n'a l'intention de s'y établir, car ils l'ont mise en vente et le château est actuellement inoccupé.

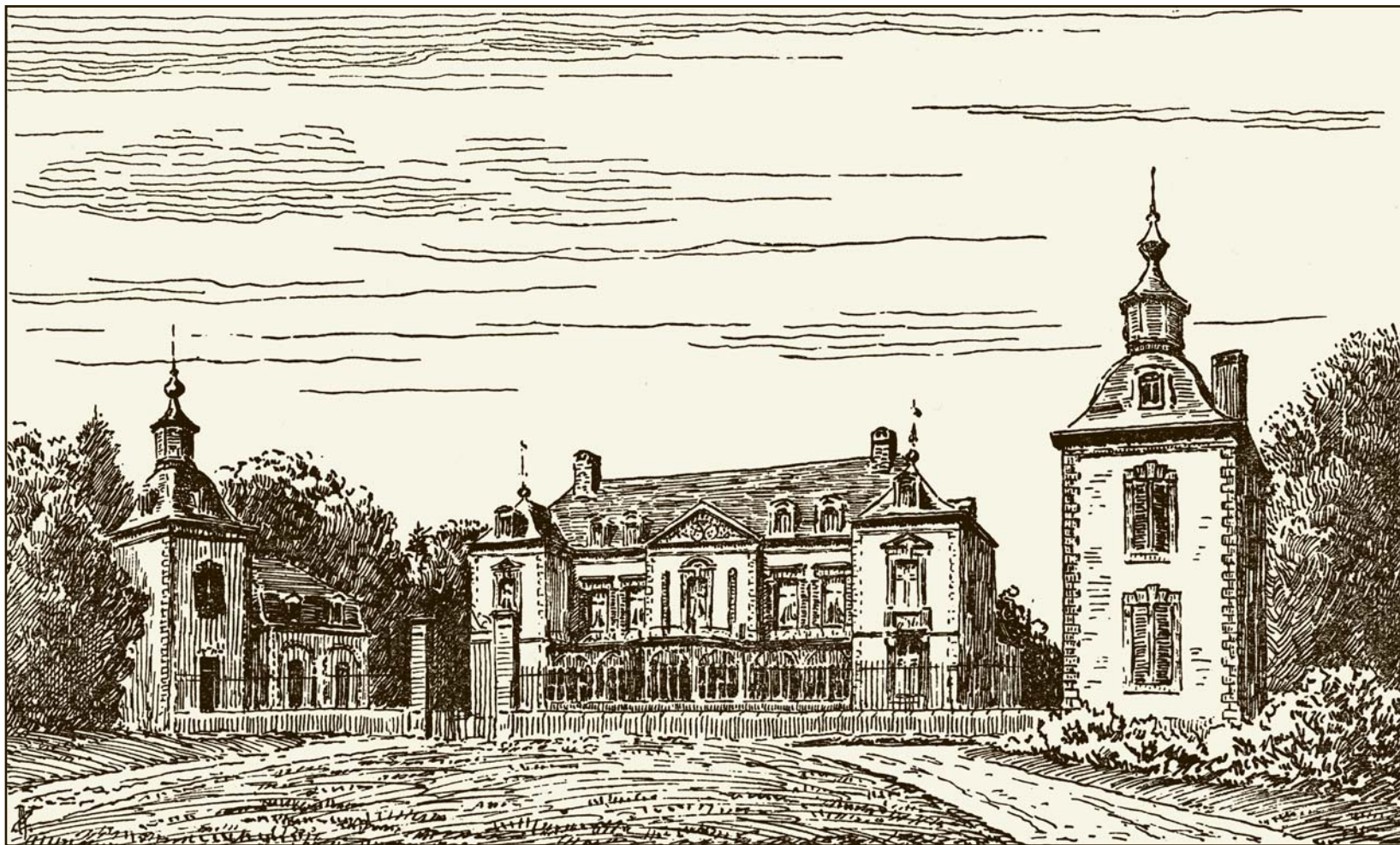
### Iconographie :

- 1) Une vue dans D<sup>r</sup> HANS, *Histoire de la Seigneurie de Petit-Rechain* (bull. S. V. A. H., vol. XV, Verviers 1921) ;
- 2) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Verviers* ;
- 3) D<sup>r</sup> HANS, *op. cit.* ;
- 4) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





PETIT-RECHAIN.

## 29. Le Château de Soiron

Des châteaux construits au 18<sup>e</sup> siècle dans le duché de Limbourg, celui de Soiron est assurément le plus prestigieux : sa simplicité, ses dimensions, ses heureuses proportions, l'harmonieux emploi de la brique et de la pierre de taille, la grande et magnifique pierre armoriée qui occupe le tympan, enfin la grâce de la porte d'entrée et le galbe mollement évasé du perron à 12 ou 13 degrés qui la précède en font, dans toute l'acception du terme, une demeure seigneuriale, opulente et splendide.

Il est en forme de grand rectangle, dont les deux petits côtés, à l'Est et à l'Ouest, ont été prolongés à l'époque moderne d'ailes très basses et courtes, à cinq pans. La façade principale, exposée au Midi, montre onze travées, les cinq du milieu en légère saillie. Les baies, assez grandes, sont de style Louis XV classique. La toiture à la Mansard, couverte d'ardoises, est percée de six lucarnes et son faite est surmonté de six cheminées. Seuls le séparent du village de Soiron qu'il domine au Nord-Ouest, sa grande cour d'honneur en terrasse et ses communs du 17<sup>e</sup> siècle ornés à l'angle Sud-Est d'une tourelle carrée à la jolie toiture. Plus rien ne subsiste du manoir primitif ni de l'ancien château fortifié entouré de douves et muni d'un pont-levis qui, suivant Jules Peuteman, aurait existé là dès le 13<sup>e</sup> siècle, ou même auparavant. La construction actuelle, dont les travaux commencèrent dès 1723, fut achevée en 1749, comme l'indique le chronogramme du tympan, sous les armoiries accolées des Woelmont et des Argenteau. L'édifice n'a pas été bâti en vue de la défense, mais pour y mener la vie paisible et confortable d'un gentilhomme campagnard.

Le premier châtelain de Soiron dont on ait conservé la trace est Reynerus de Fléron, cité en 1314. Theodoricus de Fléron, son fils, lui succède en 1350, puis Jean de Fléron, fils du précédent, en 1355. Ensuite Thierry de Fléron, puis Rigaut de Fléron, mentionné en 1405. Depuis 1384, Soiron, comme tout le Limbourg, avait été donné en engagère aux Gronsveld qui, sans doute, réussirent à transformer peu à peu leurs droits sur la localité en seigneurie héréditaire. En 1448, celle-ci est possédée par dame Mabilie, vraisemblablement veuve d'un Aerschot (Croy), dont la famille était alliée aux Gronsveld. La même année, remariée à Lambert de Limay, elle cède son « chestéal » et ses biens de Soiron à Pierchon Alard, qui y résida. Au décès de celui-ci, en 1480, ses

deux sœurs relèvent la seigneurie et la cèdent, séance tenante, à Philippe-Henri de Croy. Six ans plus tard, elle était passée à Tilman Waldoréal. Ce dernier épousa (1487) en troisièmes nocces Catherine de Corswarem qui, son époux décédé, convola avec Charles-Ponce de Welkenhuysen et lui transporta la seigneurie. Quand il mourut, en 1495, Soiron fit retour à la maison de Croy. En 1499, le seigneur de Soiron est Vincent de Swaenberg, époux d'Alverte de Palant. De 1502 à 1546, on connaît comme tel le comte Guillaume de Reynenberg. Le 25 juillet 1546, la seigneurie est relevée par Thierry de Millendonck, en qualité de mambour de sa femme, Agnès de Drachenfels. L'année suivante, 15 mai 1547, le relief est opéré par Herman, fils de Guillaume de Reynenberg. Cependant, le 21 mai 1549, Thierry, fils aîné de Thierry de Millendonck-de Drachenfels, relève aussi, pour lui et ses co-partageants, par suite du décès de son père ; le 11 septembre 1558, il transporte le bien à son frère, Kraft de Millendonck. Le 9 juillet 1561, Thierry de Willich, en sa qualité d'époux de feu Anne de Swaenberg (fille de Vincent précité) relève comme l'avait fait Guillaume de Reynenberg en 1511. A son tour, Philippe de Willich, fils de Thierry cité ci-avant, opère le relief le 23 février 1576. S'ensuit un long procès entre les Willich et les Millendonck ; il fut gagné par ces derniers et Gothard de Millendonck, époux de Marie de Bréderode et frère cadet de Kraft, reste seigneur de Soiron. A son décès, fin 1590, ses quatre fils, Herman, Kraft, Godfroid et Balthazar, héritent de la seigneurie et la vendent au chev. Charles de Billehé. Celui-ci la revend, le 20 décembre 1591, à Gilles de Woestenraedt, époux de Catherine de Vervoz, qui relève le 14 janvier 1592.

Comme on le constate, l'histoire de Soiron, pendant la période qui précède, est extrêmement embrouillée. Probablement les Welkenhuysen, Swaenberg, Reynenberg et Millendonck étaient-ils apparentés et se rattachaient-ils aux Croy et aux Gronsveld, ce qui tendrait à expliquer l'enchevêtrement de leurs droits dans la seigneurie et les nombreuses complications qui en résultèrent.

Quoi qu'il en soit, Nicolas de Woestenraedt, qui s'unira, en 1646, à Marie-Françoise de Touwarts et n'eut pas d'enfant, relève, le 23 novembre 1607, par suite du décès de son père Gilles de Woestenraedt. Ses biens sont saisis et deviennent, en 1647, la propriété de son beau-frère Jacques de Woelmont, seigneur d'Hambraine, qui avait épousé sa sœur, Marguerite de Woestenraedt. Il céda Soiron à son fils Herman de Woelmont (1615-1677), qui en fait relief le 20 avril 1648.

Notons que, fait unique dans les annales du duché de Limbourg, le château et le domaine de Soiron n'ont jamais cessé

d'appartenir depuis cette époque, c'est-à-dire depuis trois siècles, à cette belle famille, dont les membres se les sont transmis par héritage ou par donation jusqu'à nos jours.

En voici la nomenclature, avec les dates des transmissions : en 1679, Nicolas-Ignace de Woelmont, (1633-1722), frère d'Herman cité ci-dessus, fait relief ; le fils de son frère Charles-Alexandre, également prénommé Charles-Alexandre de Woelmont (1666-1746) lui succède et relève en 1722 ; il s'unit à Anne-Ermeline de Marbais. En 1746, le fils de ceux-ci, Nicolas-Ignace de Woelmont, (1707-1786), relève à son tour ; il épouse Angélique-Th. d'Argenteau. C'est lui qui fit édifier le château actuel. En 1786, son cousin germain Nicolas-Constant de Woelmont (1722-1790) lui succède ; il était le fils de Philippe-François et de Marie-Gertrude de Corioulle ; après lui, le domaine passe, en 1789, à son fils, le baron Ignace-Alexandre de Woelmont, (1765-1805), qui n'eut pas d'enfant ; il en fait donation à son frère, le baron Frédéric-Félix-Eugène de Woelmont, (1769-1829), à l'occasion du second mariage de celui-ci avec la baronne Françoise-Ph. Gh. de Haultepenne.

La propriété est recueillie après eux par leur fils, le baron Henri-J. Constant de Woelmont, (1813-1864), époux de Cécile-M. J. Patricia de Baillet. Elle passe ensuite à leur fils, le baron Herman-Théodore-M. G. de Woelmont, (1860-1918), qui épousa la comtesse Marie-A. P. du Monceau, puis au fils de ces derniers, le colonel d'aviation baron Frédéric-F. H. J. de Woelmont, aide de camp du Roi, né en 1893, qui s'unit le 18 juin 1935, à Renée-Anne-Marie-Joseph d'Auray de Saint Pois, son propriétaire actuel.

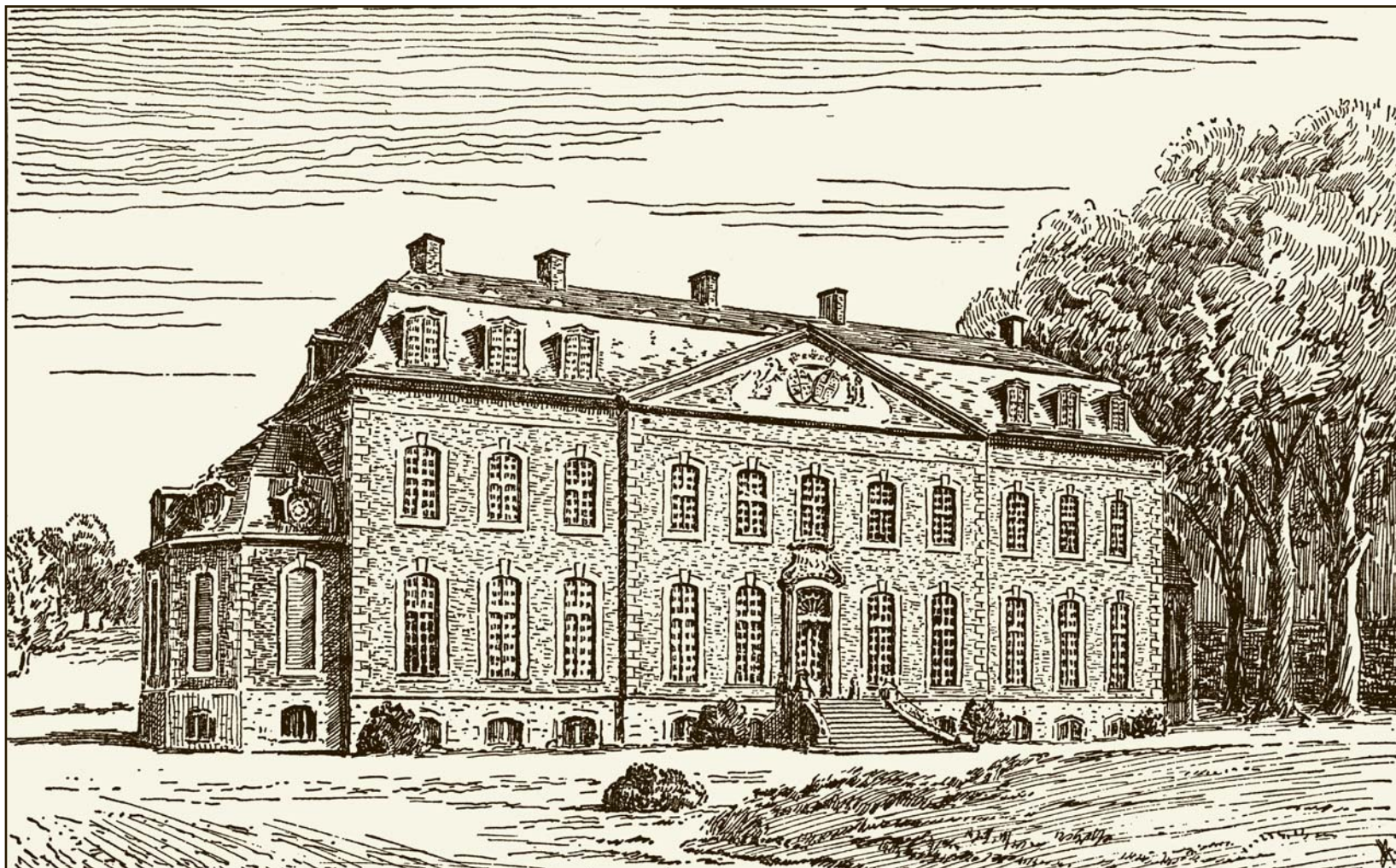
### Iconographie :

- 1) Vues dans J. PEUTEMAN, *Promenade à Soiron* ;
- 2) Vue dans DE SEYN, *Dictionnaire des Communes de Belgique* ;
- 3) Cartes-vues.

### Sources :

- 1) J. PEUTEMAN, *op. cit.* ;
- 2) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 3) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 5) A. N. B. 1855, 1899 II, 1913 II.





SOIRON.



### 30. Le Château de Streversdorp à Montzen

On lui donne aussi le nom de « château de Graaf », dénomination datant de l'époque moderne qu'il y a lieu de proscrire.

Pour atteindre Streversdorp, au départ de la chaussée Henri-Chapelle-La Calamine, gagner le village de Montzen par le hameau dit « Birken », traverser en diagonale la grand'place de Montzen et, trois cents mètres parcourus sur la route de Hombourg, tourner à gauche tout près d'une petite chapelle, parcourir trois cents mètres encore et ouvrir, à gauche, une barrière fermant une prairie ; c'est ici l'amorce d'un long chemin privé qui, après avoir longé un étang de 3 ha en grande partie envahi par les joncs et les roseaux, tourne brusquement à droite et aboutit à une cour de ferme bordée de deux grands bâtiments parallèles ; celui de droite joint au Nord une charmante chapelle à clocheton, dont l'entrée est surmontée d'une pierre sculptée aux armes de Belderbusch et de Westrem.

Devant nous, un peu masqué par quelques tilleuls, à l'abri de larges douves qu'enjambe un pont en maçonnerie prolongé d'une passerelle, qui a remplacé l'ancien pont-levis, se dresse le château de Streversdorp : c'est vraiment le rude et fruste, mais imposant manoir fortifié du Moyen Âge. Si, au long des siècles, ses multiples possesseurs n'en ont pas trop altéré les traits, ils ne lui ont pas, hélas ! apporté tous les soins qu'il méritait. Contournons-le par la gauche ; voici, à l'angle Sud-Ouest, la tour principale, en moellons gris et bruns, avec sa grosse et haute cheminée à l'Est ; du côté Ouest, la maçonnerie a été réparée avec des briques ; la flèche conique, couverte d'ardoises, est en très mauvais état ; la façade Ouest, mis à part sa haute ancienneté, n'offre guère d'intérêt, mais la seconde tour ronde, à l'angle Nord-Ouest, beaucoup plus basse que la première, avec sa toiture (en ruines) en forme de cône très aplati et ses vestiges de bretèche au Nord, est pleine de charme. Cette tour avait, paraît-il, la même hauteur que la première, mais, suite à un incendie ou à l'écroulement, on ne lui conserva que son élévation actuelle ; toutes deux paraissent dater du 16<sup>e</sup> siècle. La haute et grande façade Nord, en pierres grises, est magnifiquement patinée de lichens brun-jaunâtre ; trois autres bretèches, complètement dégradées, s'y accrochent ; au ras de la toiture, vers la gauche, une meurtrière et six créneaux encore bien visibles ont été murés ou transformés en petites fenêtres ; notons aussi, de ce côté, un deuxième fossé extérieur, à présent asséché. Passons sur la digue qui sépare les douves du côté Est du grand étang cité ci-dessus. La partie

centrale du bâtiment, aux baies rares et exiguës, est incontestablement le donjon primitif du 13<sup>e</sup> siècle ; on l'agrandit au Nord, vers le 15<sup>e</sup> siècle, en y adjoignant la construction à bretèches et créneaux dont nous venons de parler ; une énorme cheminée surplombe la maçonnerie. Le donjon est prolongé au Midi d'une aile courte avançant sur la façade Sud, où nous voici revenus. Le portail d'entrée et l'œil-de-bœuf ovale qui le surmonte sont du 17<sup>e</sup> siècle ; les fenêtres paraissent plus récentes, mais leur simplicité n'a rien de choquant ; celles de l'aile, qui joint le donjon, sont du 16<sup>e</sup> ou du 17<sup>e</sup> siècle et ont conservé leurs anciens meneaux et croisées. A l'intérieur, à gauche de l'entrée et en contre-bas existe une cour minuscule par laquelle on accède à l'ancien cachot, sous la tour basse du Nord-Ouest ; le sous-sol de l'aile droite renferme encore, dissimulée sous une épaisse trappe en chêne, une sorte d'humide et sombre oubliette. La grande chambre au Nord a conservé son pavement en « jettes » (petits carreaux en céramique jaunâtre, posés « sur champ » et disposés en chevrons). Signalons enfin l'extraordinaire salle, voûtée en berceau, du premier étage, côté Levant, comprise dans l'ancien donjon : les murs, de 1,50 m d'épaisseur, ne sont percés que d'une seule petite baie donnant sur le grand étang et le village de Montzen ; dans son embrasure, deux sièges ont été aménagés ; la paroi verticale de gauche est décorée de stucs de la fin du 17<sup>e</sup> siècle et celle qui lui fait face à droite, ainsi que la voûte et l'embrasure de la baie, étaient entièrement couvertes de peintures à fresque du 16<sup>e</sup> siècle, où personnages, mammifères (lion, loup, renard, sanglier, lièvre, renard), oiseaux (grues ou hérons), fleurs, feuillages d'une éblouissante fraîcheur, listels à textes gothiques et emblèmes héraldiques s'entremêlaient dans un désordre paradoxalement harmonieux. Hélas ! de cette profusion de beauté, il ne subsiste même pas le quart ; les intempéries, alliées à l'insouciance et à l'incurie, ont détruit tout le reste...

Le premier des possesseurs de Streversdorp dont on ait gardé le nom est Goswin de Treversdorp, au début du 14<sup>e</sup> siècle. Lui-même et sa sœur Elise, épouse d'André van den Hove, le vendent à Kerstiaen van den Kavel, d'Aix-la-Chapelle, qui le détient en 1350. Le château passe ensuite, par achat sans doute, en la possession de Reynart de Wilde, d'Aix-la-Chapelle, qui le tient en 1380. Vers 1400, il appartient à son gendre Jacques Chabot, qui a épousé sa fille Marie. Trois ans après — 1403 — c'est Gérard van Macrelaer qui le possède comme mambour de sa femme, peut-être fille de Jacques Chabot ? Puis, pendant trois quarts de siècle, on ne sait plus rien sur Streversdorp ; vers 1475, le domaine appartient à Jean van den Horrick, puis à sa fille Anne (ou Jeanne ?), épouse de Jacques van der Heyden dit Belderbusch, drossard de Baelen, qui relève en 1530. Le château passe à son fils, Guillaume van der Heyden dit Belderbusch,

allié à Marguerite d'Iven, qui le transmet par décès à son fils Jacques, lequel relève en 1609. Celui-ci étant mort, Streversdorp échoit à son frère, Jean van der Heyden dit Belderbusch, mari d'Isabelle de Frongteau de Housse, qui relève à son tour. A sa mort, le domaine échoit à son fils Guillaume van der Heyden dit Belderbusch, qui en fait relief en 1659, puis au frère du précédent, Léonard-Alöys van der Heyden dit Belderbusch. Celui-ci en est propriétaire dès 1676. En 1698, sa veuve, née Marguerite-J. de Bongard de Paffendorf en opère le relief au nom de ses enfants mineurs. L'un de ces enfants, le baron Vincent-Philippe-Antoine van der Heyden dit Belderbusch, époux de Marie-Claire-Eugénie de Westrem, recueille la propriété et relève en 1722.

Leurs armoiries figurent (comme déjà dit) sur une pierre sculptée au-dessus de la porte de la chapelle. En 1771, au décès du baron Vincent-Philippe-A., le château revient à son fils, le baron Maximilien-Guill. van der Heyden dit Belderbusch ; un autre de ses fils, Gaspard-Antoine, fut premier ministre de l'Electeur de Cologne et joua un rôle politique important ; le comte Charles-Léopold van der Heyden dit Belderbusch, fils du baron Maximilien-G., hérita de Streversdorp et en fit relief devant la cour féodale de Limbourg, en 1777. Il vendit le domaine, en 1810, à Arnold-Antoine (de) Thiriart († 1820), époux de Marie-Joseph. Hubert, (de) Lezaack († 1824). Après son décès, il échut en partage à son fils Florent-M. A. J. de Thiriart qui, décédé célibataire à Liège en 1860, laissa toute sa fortune (évaluée à 9 millions) à son petit-neveu, le baron Gaston de la Rousselière-Clouard, petit-fils de sa sœur Marie-Victoire-C. J. (de) Thiriart, épouse du baron Pierre-J. F. de Floen Adlercrona, dont la fille, Marie-José, s'unit au baron Amédée de la Rousselière-Clouard, père et mère du baron Gaston de la Rousselière-Clouard précité. Celui-ci revendit Streversdorp en 1908 à Charles Janne-Dothée, dont la veuve et les enfants — depuis 1948 : Janne d'Othée — le possèdent encore actuellement.

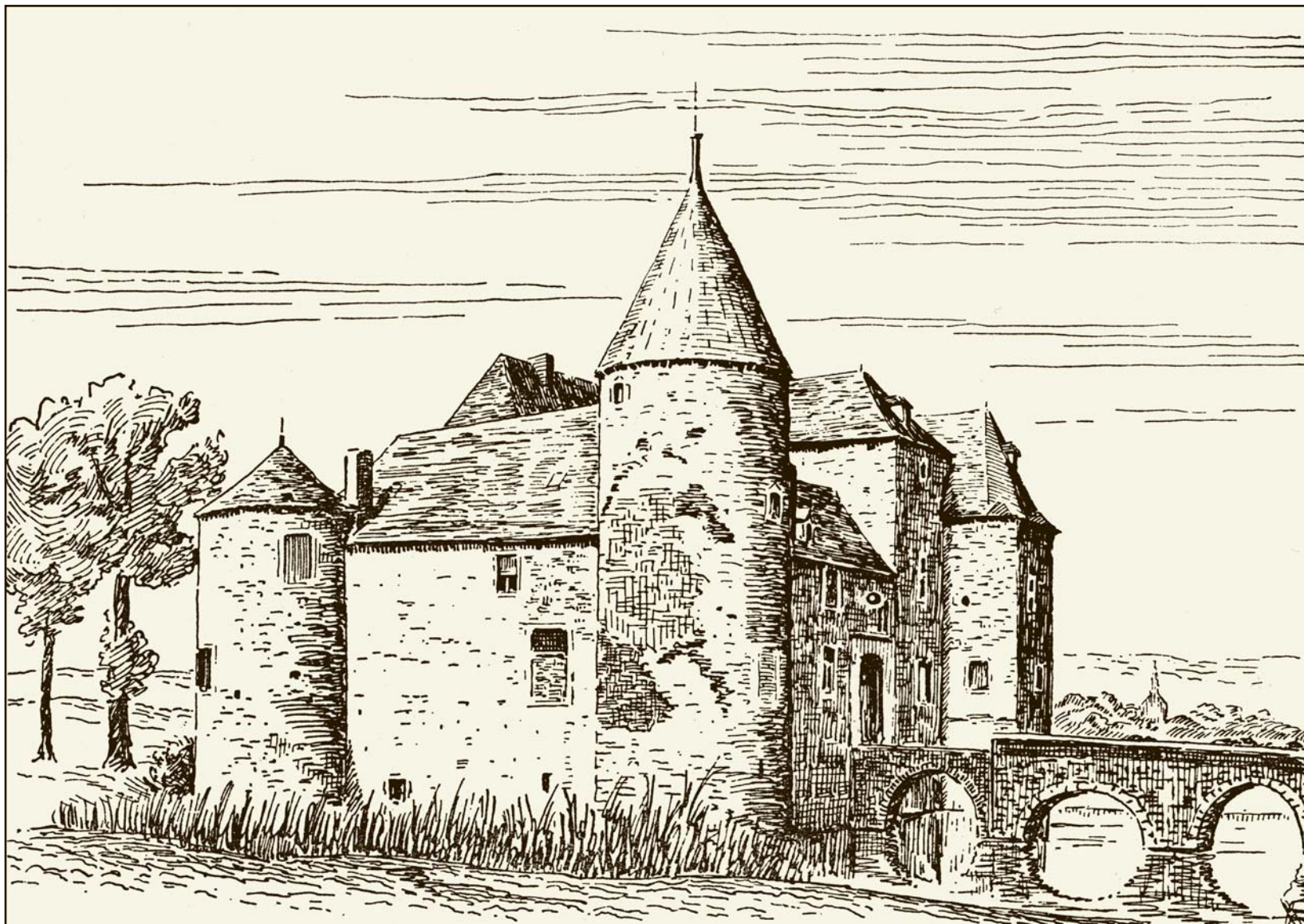
#### Iconographie :

- 1) Un tableau à l'huile et une aquarelle appartenant à M. X. JANNE D'OTHÉE ;
- 2) Une vue dans le bull. des Arch. Verv. N° 41, janvier-février 1950 ;
- 3) Deux vues dans le bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> décembre 1933 ;
- 4) Cartes-vues.

#### Sources :

- 1) Protocole du Not. XHAFLAIRE, de Montzen ;
- 2) A. FAHNE, *Geschichte de Kölnischen, Jülichischen und Bergischen Geschlechter* (Cologne et Bonn, 1848) ;
- 3) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise, 2<sup>e</sup> partie* (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 4) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège* (Liège 1892) ;
- 5) idem, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 6) *Rapport de la Commission des Monuments et des Sites* (bull. Arch. Verv. N° 41, janvier-février 1950) ;
- 7) A. N. B. 1913, II et 1922, II.





STREVERSDORP.

### 31. Le Château de Broeck à Montzen

Broeck, en dialecte régional, signifie *marécage*.

En apercevant Broeck, on ne peut s'empêcher de penser à Streversdorp, dont il n'est distant, à vol d'oiseau, que de quelques centaines de mètres ; leurs sites sont pleins d'analogies : même calme, même isolement, même dépression de terrain, mêmes douves entourant le château, mêmes étangs qui s'y raccordent ; l'étang de Broeck, au Nord-Ouest du château, avait une superficie de 3 ha ; on l'a malheureusement asséché en grande partie, il y a quelques années. A certains moments de leur histoire, les deux seigneuries de Broeck et de Streversdorp ont même appartenu à des membres de la même famille, les van der Heyden, dit Belderbusch.

Schématiquement, le château de Broeck est un agglomérat, d'ailleurs homogène, de quatre bâtiments en moellons, plus ou moins asymétriques, aux angles nombreux et au soubassement à chanfrein légèrement débordant. Le mouvement capricieux des toitures, couvertes d'ardoises, est très spécial. Chacune des deux façades, au Nord et au Sud, est percée au centre d'une porte d'entrée et surmontée, à hauteur des combles, d'un tympan triangulaire orné d'un œil-de-bœuf rond ; mais, tandis qu'au Sud, la partie centrale est fortement en retrait sur les ailes, le milieu de la façade septentrionale, au contraire, est en légère saillie. De ce côté, l'entrée, très simple et précédée de trois ou quatre degrés en pierre, donne directement sur le terrain avoisinant où les douves ont été comblées. La partie la plus ancienne de l'édifice semble être l'aile au Sud-Est. L'ensemble, qui a subi d'importants aménagements au 17<sup>e</sup> siècle, notamment par l'agrandissement des fenêtres, donne une forte impression de solidité et de sévérité. Avant de pénétrer à l'intérieur par le pont en maçonnerie qui a remplacé l'ancien pont-levis, remarquons dans le pignon extérieur, à droite, une curieuse porte-fenêtre, dont les montants inférieurs représentent des personnages, jambages d'une ancienne cheminée sans doute. Le rez-de-chaussée est remarquable par la proportion et la distribution de ses pièces, donnant toutes sur le hall d'entrée, d'où part l'escalier. La salle de droite, servant actuellement de débarras, est entièrement tapissée de toiles peintes au 18<sup>e</sup> siècle, figurant des scènes de chasse : chasse à courre au daim, chasse aux canards, chasse au loup, hallali. Bien conservées jusqu'à ces dernières années, ces toiles ont terriblement souffert des occupations militaires au cours de

la guerre 1940-1945 ; certains morceaux en sont déchirés et pendent lamentablement ; on peut craindre leur prochaine disparition. Dans le grand salon (au Nord) existe une jolie cheminée en marbre, de style Louis XVI, surmontée de stucs ; dans la petite pièce attenante, autre cheminée ancienne à trois panneaux, en carreaux de Delft rose-mauve, serties dans un cadre de fonte. Dans la petite pièce à gauche de l'entrée Sud, grande cheminée à personnages, peinte en brun...

Selon Eug. Poswick, le château et la cour foncière de Broeck dépendaient de la prévôté de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle. Au 16<sup>e</sup> siècle, ils sont en la possession de la famille van der Heyden dit Belderbusch, qui les conserve pendant près de deux siècles : on cite en 1557 Dirick Belderbusch van den Broeck ; puis, pendant 70 ans, on ignore tout des seigneurs successifs de Broeck. En 1627 apparaît à Broeck Pierre van der Heyden dit Belderbusch. En 1644, le 28 août, Dederick van der Heyden dit Belderbusch possède la seigneurie ; il avait épousé Marie van der Heyden dit Belderbusch de Streversdorp et conserva Broeck jusqu'en 1660 au moins ; il meurt vers 1666, mais sa veuve est toujours en vie en 1694. De 1686 à 1697, Théodore-Dominique van der Heyden dit Belderbusch est cité comme seigneur de Broeck. C'était probablement le fils du précédent. Il vend le château en 1699 à Jean-Josse de Harcking, chevalier du St-Empire, qui décède à Broeck le 17 octobre 1709 ; il avait épousé Sophie Emonts. Son fils, Winand-Henri de Harcking, chevalier du St-Empire, né à Limbourg le 20 février 1686, y décédé le 21 juin 1744, lui succède dans la seigneurie ; il avait épousé Anne-Catherine Romer, décédée en 1746 à Limbourg. Sa sœur, Catherine-Ernestine de Harcking, née à Broeck le 4 septembre 1702, décédée à Anhols le 14 décembre 1735, s'unit à Jean-François de Hertwick ; il est probable que, quelques années avant sa mort, son frère Winand-Henri lui avait fait cession de la seigneurie, car elle fut dame de Broeck après lui. La propriété passe à sa fille, Ludovica-Dorothee de Hertwick, qui épousa 1<sup>o</sup> Werner-Edmond de Broich et 2<sup>o</sup> le baron Philippe de Witte de Limminghe, échevin d'Aix-la-Chapelle, qui par son mariage devint seigneur de Broeck. La propriété fut recueillie par le fils du premier lit, Charles-Henri de Broich (1765-1834), époux de la baronne Marie-Anne-Louise de Sluse († 1831). Le bien échoit après eux à leur fils, le baron Louis-Charles-Ferd. de Broich, qui épousa, en premières noces, Flore-Hyacinthe Pollart de Canivris. Leur fille, la baronne Eulalie-Marie-Flore de Broich († 16-11-1912), épousa en premières noces d'Alphonse-J. B. F. Ysebrant de Lendonck, en devint propriétaire en vertu

d'un acte de partage (not. Portaels, Bruxelles) du 6 juin 1868, et en fit donation à son fils, Ernest-Louis Ysebrant de Lendonck (1850-1912), le 25 novembre 1883 (acte not. H. Xhaflaire, de Montzen). Il avait épousé Nathalie Deudon d'Heysbroeck (1852-1907). Après la mort de leur père, les consorts Ysebrant de Lendonck requièrent la mise en vente du domaine, qui comprenait à ce moment le château et six fermes avoisinantes, d'une superficie totale de 109 ha. Par acte du 7 août 1913 (not. H. Xhaflaire), trois des fermes sont adjugées respectivement à Stéphane, Gaston et Marguerite Ysebrant de Lendonck. Le château et les trois autres fermes, soit 59 ha, deviennent la propriété de leur sœur, Christine-Françoise-Louise Ysebrant de Lendonck (née en 1879), épouse du baron Herman Otto de Mentock. Ceux-ci ont revendu cette partie de l'ancien domaine à l'industriel hollandais Jean Canisius, de Schinnen-lez-Sittard, par acte du 2 juillet 1935. Observons qu'une des fermes de Broeck est dénommée « Nieuwhuys » ; il ne faut pas la confondre avec le château-ferme du même nom, actuellement disparu, qui existait à quelques centaines de mètres à l'Est du château de Belderbusch, et dont il sera question à la notice 33.

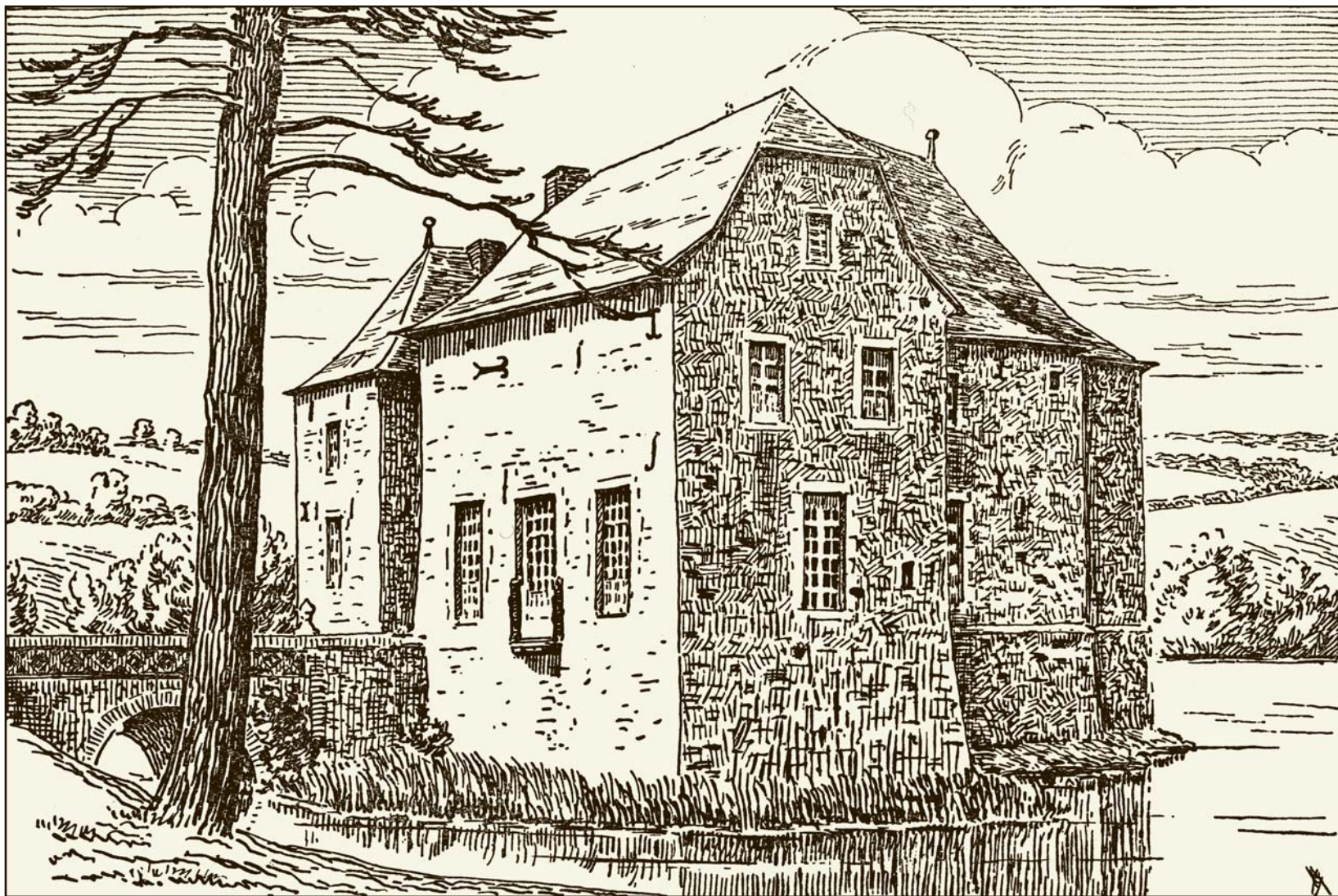
#### Iconographie :

*Anciennes cartes-vues.*

#### Sources :

- 1) Montzen, *Œuvres, reg. VI, VII et VIII, aux A. E. L.* ;
- 2) ABBÉ A. DOMKEN, *Histoire de la seigneurie et de la paroisse de Clermont-sur-Berwinne* ;
- 3) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 4) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 6) H. WIRTZ, *Eupener Land* ;
- 7) *Zeitschrift des Aachener Geschichtsverein*, vol. L., p. 507 ;
- 8) A. N. B. 1913, II.





BROECK.



## 32. Le Château de Belderbusch à Montzen

Très isolé, comme beaucoup d'autres châteaux du duché de Limbourg, celui de Belderbusch, actuellement disparu, se trouvait à 1.250 mètres environ, au Nord-Nord-Ouest du village de Montzen, au bout d'un chemin en cul-de-sac qui se détache à droite de la sinueuse route Montzen-Hombourg.

De tous les anciens manoirs de la région, celui-ci — qui paraissait dater du 16<sup>e</sup> siècle — pouvait être compté parmi les plus intéressants ; non qu'il brillât par sa grandeur, son importance ou la richesse de son architecture, mais il avait nous ne savons quel attrait, fait de simplicité, de rusticité, de vétusté. Compris dans un quadrilatère entouré de douves remplies d'eau, il avait la forme d'un L, dont le long bras aurait occupé l'un des côtés, et l'autre bras une partie du côté adjacent ; le reste du quadrilatère était fermé par d'assez hautes murailles, défendues à l'angle Sud-Est par une massive tour ronde, saillant vers l'extérieur et coiffée d'une flèche conique. Du côté Midi s'ouvrait un large portail en plein cintre, donnant accès à la cour intérieure ; il était surmonté d'un auvent couvert d'ardoises et précédé d'un pont en maçonnerie franchissant les douves ; sans doute ce pont avait-il remplacé un ancien pont-levis. Le mur d'enceinte était percé, du côté Est, d'une petite porte avec un balcon orné d'une grille très simple en fer forgé, surplombant les fossés.

Le château, d'un seul étage, très petit, n'était éclairé que par de rares baies à deux jours superposés séparés par une croisée ; certaines d'entre elles ont été, malheureusement, maçonnées ou remplacées par des fenêtres plus modernes. Les toitures, à croupes, étaient couvertes de tuiles ; l'une des deux cheminées qui en sortaient était très haute et massive. Les murs d'enceinte étaient consolidés, vers l'extérieur, par d'épais contreforts. Dans l'encoignure formée par les deux ailes perpendiculaires du bâtiment s'élevait une tourelle ronde dont la maçonnerie avait la même hauteur que celle des bâtiments, mais sa flèche octogonale, à trois pentes et très effilée, dépassait nettement le faite des toitures ; cette tourelle était d'une remarquable élégance. Signalons enfin les quatre girouettes (deux sur les toitures et une sur chacune des deux tours) qui contribuaient si agréablement à la légèreté relative de l'ensemble.

Hélas ! la situation de Belderbusch, à proximité de l'importante gare de triage de Montzen (sur la voie ferrée Visé-

Aix-la-Chapelle) causa sa perte : lors de l'attaque aérienne alliée du 28 avril 1944, de nombreux habitants des environs furent tués et le vieux château, atteint par une bombe, fut complètement détruit ; seule a survécu la grosse tour ronde à l'angle Sud-Est de l'enceinte.

Le plus ancien possesseur connu de Belderbusch vivait dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle ; c'était Steven de Belderbusch ; son fils Quirin de Belderbusch lui succède et fait le relief le 14 juillet 1539 ; il ne laissa sans doute pas de descendance car, après sa mort survenue peu d'années après, c'est son frère, Dirick van der Heyden dit Belderbusch, qui relève en 1543. Ce dernier étant décédé à son tour, son fils de même prénom, Dirick Belderbusch van den Broeck relève en son nom personnel et pour ses frères et sœurs. Il dut vivre fort âgé, ainsi que son frère Pierre van der Heyden dit Belderbusch de Broeck, car ce dernier opère le relief soixante-dix ans plus tard, le 11 mars 1627. Deux ans après, le château et les biens de Belderbusch sont relevés (nous ne savons pour quelle raison) par André van Eys dit Beusdael. Mais, Arnold Scheiffart de Mérode, qui était son créancier et ne parvenait pas à rentrer dans ses fonds, fit saisir et vendre la seigneurie et s'en porta acquéreur. Il la revendit sans doute peu après, car en 1644 elle est la propriété de Gaspard de Schwartzberg ; Arnold Scheiffart de Mérode y conserva cependant certains droits. En 1648, les héritiers d'Adolphe Bertolf de Belven — qui était devenu propriétaire à son tour — font vendre le fief au plus offrant : il est adjugé à Jean-Guillaume de Schwartzberg. L'on se demande comment, entre 1644 et 1648, Adolphe Bertolf de Belven a pu s'insinuer entre Gaspard et Jean-Guillaume de Schwartzberg ? Jean-Henri de Schwartzberg — peut-être fils du précédent — fait relief en 1672. En 1680, nouveau relief par Daniel Caille, époux d'Anne-Marie van Eys dit Beusdael. La sœur de celle-ci, Anne-Catherine van Eys dit Beusdael, qui était veuve de Jean-Adam van Eberts, soutint un procès contre son beau-frère Daniel Caille, relativement à la revendication d'une partie de la seigneurie. En 1704, Anne-Marie van Eys, devenue veuve de Daniel Caille, et sa sœur Anne-Catherine van Eys, veuve de J. A. van Eberts, relèvent la seigneurie.

La même année, Catherine-Charlotte, fille d'Arnold Scheiffart de Mérode, douairière du marquis Charles de Trazegnies, et son fils le marquis Gillion-Othon de Trazegnies, vendent à Nicolas de Coulons, greffier de la haute cour de Limbourg, leurs droits sur la seigneurie de Belderbusch. En 1722, après la mort de Marie-Marguerite van Eys dit Beusdael, sa sœur Anne-Catherine, douairière d'Adam van Eberts,

relève la moitié du fief. En 1739, le baron Jean-Frédéric van Eberts, sgr. de Peghoeven, sans doute fils du précédent, fait vendre publiquement le château et la seigneurie foncière ; ils sont adjugés, le 19 janvier 1739, à Jean-Ignace van der Heyden, qui relève le 3 mars suivant. Par testament du 16 juin 1760, il les laisse à son neveu Henri van der Heyden, qui en opère le relief en 1761. Le château et la seigneurie passèrent par héritage au fils du précédent, Jean-Henri van der Heyden, professeur à l'université de Vienne et conseiller de régence de la Basse Autriche. Il en fait relief en 1779 et les érige en majorat en faveur du fils aîné de son frère Jean-Ignace, mais suite à la chute de l'ancien régime et à l'introduction dans notre pays du Code Napoléon, ce majorat fut annulé et Belderbusch passa à la nièce de Jean-Henri, Anne-Marie-Thérèse van der Heyden de Belderbusch (1774-1834), fille de son frère Jean-Ignace. Elle s'unit à Jean-François-Léonard Ernst (1767-1843). Depuis lors, la propriété se transmet successivement à : Gérard-Jean-Vincent-Joseph Ernst, docteur en médecine (1817-1885), époux de Sophie Sampermans, fils du précédent ; à Simon-Gustave Ernst (1858-1927), docteur en droit et notaire, mari de Flore Petry, fils du précédent ; au fils de Simon-Gustave, Gérard-Gustave-Adolphe Ernst (1882-1944), avocat puis notaire, qui épousa à Spa, le 18 juillet 1922, Mathilde-Jeanne-Emilie Ghinio, née à Liège le 28 juin 1901.

Après la mort de Gérard Ernst, Belderbusch resta la propriété de sa veuve et de ses deux enfants, Gustave Ernst, né en 1928, et Thérèse Ernst, née en 1923, épouse depuis mai 1947 de Francis-Roger van den Dries, de nationalité américaine.

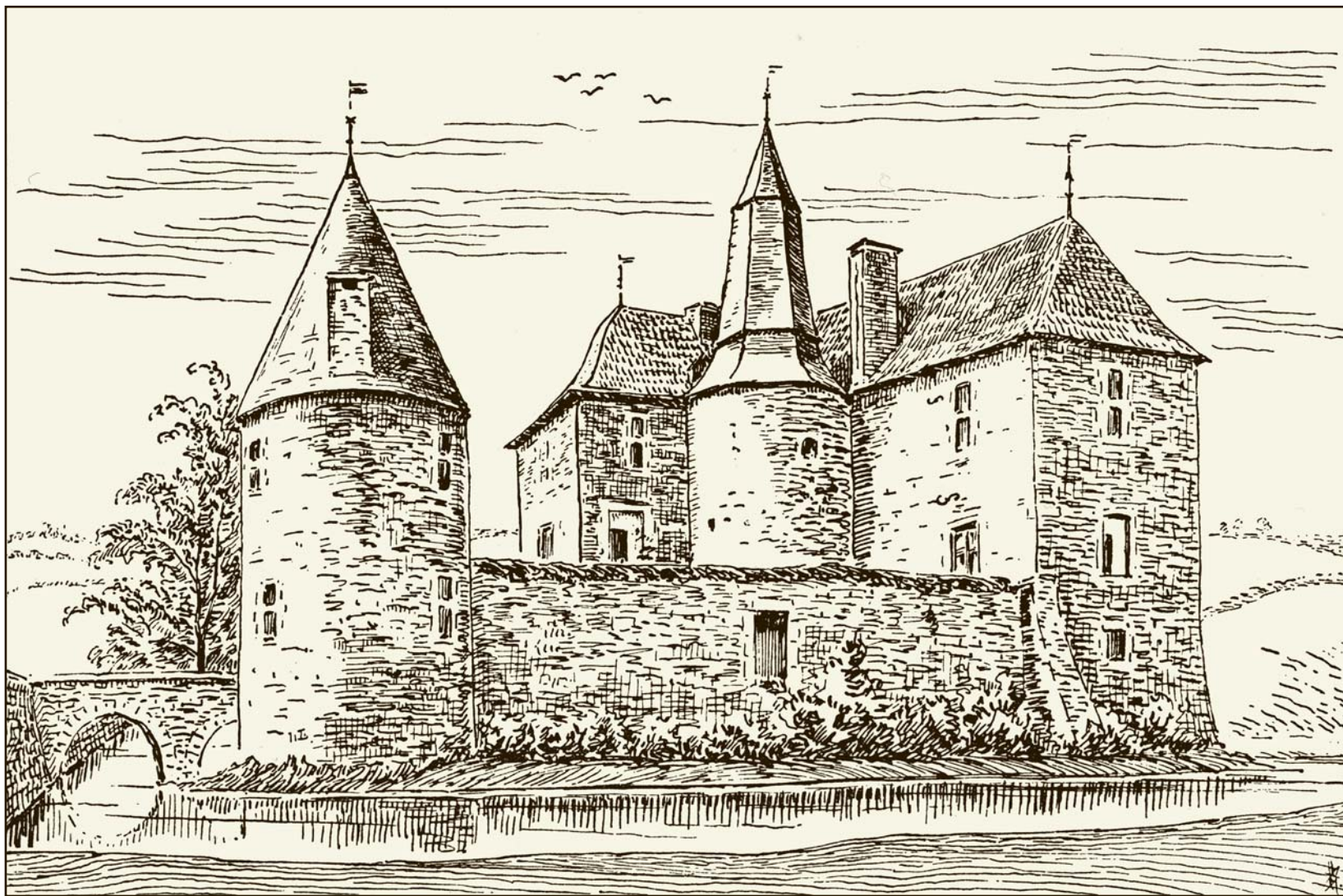
### Iconographie :

- 1) *Aquarelle* de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Reproduction d'une ancienne gravure dans VAN EPEN, *Annuaire des familles nobles et patriciennes de Belgique*, 1<sup>re</sup> année, 1900 ;
- 3) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) Madame G. ERNST-GHINIO, *Note inédite* ;
- 2) VAN EPEN, *op. cit.* ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





BELDERBUSCH.

### 33. Le Château-ferme de Nieuwhuys à Montzen

Comme déjà dit dans une précédente notice, il ne faut pas confondre ce vétuste et pittoresque édifice avec son homonyme, qui était une ferme dépendant du domaine de Broeck, ni avec *Neuhaus*, château du 19<sup>e</sup> siècle à Astenet-Walhorn. Notre Nieuwhuys se trouvait à environ 500 mètres à l'Est du château de Belderbusch ; il n'en reste hélas ! plus le moindre vestige apparent : lorsque les Allemands construisirent la nouvelle voie ferrée Visé-Aix-la-Chapelle pendant la première guerre mondiale, ils enlevèrent les toitures, escaliers, portes et fenêtres, remplirent le bâtiment de sable et l'ensevelirent complètement dans le remblai, à l'emplacement de l'actuel quai à charbon pour le ravitaillement des locomotives. C'était une construction solide et trapue du 16<sup>e</sup> siècle, à la haute toiture à deux versants couverte de tuiles et surmontée en son milieu d'une grosse cheminée ; l'un des côtés était flanqué d'une tour ronde, à soubassement en saillie, comme la partie supérieure de la maçonnerie qui reposait sur des corbeaux de pierre ; elle était coiffée d'une flèche probablement octogonale, surmontée d'une haute girouette. Du côté opposé se voyait une autre tour, ronde également, dont la moitié supérieure était en encorbellement. La façade principale était particulièrement pittoresque et montrait un haut soubassement saillant, en moellons, percé de deux portes, dont une à imposte, trois fenêtres à meneaux et croisées (dont l'une était murée) et une quatrième baie, exigüe, joignant l'imposte de l'une des portes. Toute la partie supérieure de la façade (sauf l'épaisseur du pignon latéral, en moellons, à droite) était en pan de bois et briques, ouverte de quatre jours carrés à l'étage. Une pierre armoriée, que l'on a oublié d'enlever, existait au-dessus de la cheminée de la pièce principale.

L'expression « pan de bois » se comprend de soi-même ; il a pour synonyme « colombage », c'est-à-dire l'ensemble des pièces de bois (colombes) qui le composent. Il peut se décrire schématiquement : une charpente en bois de chêne constituée de pièces horizontales (sablières) et verticales (poteaux) ; le croisillonnage ainsi formé se renforçait, quand les dimensions de la paroi le nécessitaient, de pièces obliques (guettes) ou de croix de St-André et d'entretoises horizontales. Chacune des pièces était fixée aux autres par des tenons chevillés dans des mortaises, ce qui assurait à l'ensemble une grande solidité, beaucoup de résistance à la flexion et une certaine élasticité. Les intervalles entre les colombes étaient — sauf les vides ménagés pour les portes et

les baies — remplis par du torchis : clayonnage médian de branches entrelacées, sur lequel on appliquait, de chaque côté, de l'argile mêlée de fétus de paille, enduite de chaux à l'extérieur ; le torchis fut souvent remplacé plus tard par des briques. Le tout reposait sur un soubassement en moellons, plus épais et en saillie, de hauteur variable ; il s'élevait parfois jusqu'au niveau du plancher du premier étage, comme c'était le cas à Nieuwhuys. Le colombage offrait des avantages certains, surtout dans les régions boisées : tous les matériaux étaient sur place et immédiatement utilisables ; point n'était besoin de confectionner et de cuire des briques, ou d'extraire et de tailler des pierres. Il permettait des murs moins épais et l'encorbellement des étages, d'où gain de place précieux dans les cités. Enfin le travail s'exécutait plus rapidement et à moindres frais. Le système, cependant, n'était pas sans inconvénients : les matériaux employés étaient incontestablement plus inflammables, moins durables et moins solides que les briques et les moellons ; aussi les pans de bois n'étaient-ils pas utilisés dans les constructions fortifiées : elles n'eussent pas résisté au moindre projectile lancé par une machine de siège ou par une archaïque bombarde.

À l'exception de Libermé, nous n'en connaissons pas d'autre exemple que Nieuwhuys, au duché de Limbourg ; encore la façade en pan de bois, visible sur le dessin ci-contre, donnait-elle sur une cour entourée de bâtiments de ferme et se trouvait donc moins exposée aux coups ; les autres pignons étaient très probablement en moellons ; dans les constructions à destination exclusivement rurale, le colombage est encore assez fréquent, spécialement dans les bans de Montzen et de Walhorn. Ce genre de construction, très répandu dans toute l'Europe au Moyen Âge, diminua de plus en plus à partir du 17<sup>e</sup> siècle. Mais, par un curieux retour des choses, les progrès de la technique moderne ont ramené les architectes à des conceptions très analogues à celles de leurs devanciers : les *buildings*, usines et grands magasins contemporains, constitués de charpentes métalliques servant de cadres aux briques ou blocs de béton qui remplissent les vides n'ont-ils pas une ressemblance frappante avec les anciens pans de bois : seules les différencient les pièces en métal qui ont remplacé les colombes, et le pittoresque qui ne se remplace pas.

Les propriétaires de Nieuwhuys, pendant les deux premiers siècles de son existence, sont restés inconnus ; selon la tradition, il serait le berceau de la famille van der Heyden, de la branche de Blangar. Dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, le manoir se trouvait déjà, pensons-nous, scindé en deux parties appartenant à des propriétaires distincts et il y a lieu

d'envisager séparément le sort de chacune d'elles jusqu'à leur réunion ultérieure dans les mains d'un seul propriétaire. L'une des deux parties appartenait, en 1780, à Henri van der Heyden de Belderbuch ; elle échut à ses deux fils, Guillaume-Joseph, curé de Walhorn, et Jean-Henri van der Heyden, diplomate résidant à Vienne, décédé sans postérité. Le 14 juin 1811 (acte not. Nicolai), leurs biens sont partagés entre leurs neveux et nièces ; Nieuwhuys est attribué aux enfants d'Etienne-Joseph van der Heyden (frère prédécédé de Guill. Jos. et de Jean-Henri précités). Il est finalement repris par l'un d'eux, Jean-Hubert van der Heyden, qui le vend, le 11 juillet 1859, au baron Louis-Ignace de Villenfagne de Vogelsanck (1798-1868), époux de Th. Henriette-Cath. J. Pelser.

L'autre partie du manoir appartenait, en 1780, à Bauduin Delvaux, avocat à Limbourg, qui selon toute apparence, la tenait tant du chef de sa première femme née Catherine-Jos. Pelser, que de Pierre-Arnold Pelser, premier mari de sa seconde épouse, Marie-Adélaïde-Christine Brandt. Elle passa au fils de ces derniers, Jean-Vincent-Franc. Pelser (de Lichtenberg) né en 1753, échevin de la Haute Cour de Limbourg. Il épousa, en 1789, Marie-Th. Hub. Jos. de Reul, qui lui donna deux filles : Adélaïde-Corn. Fr. Th. Jos. (née 1790) et Th. Henriette-Cath. Jos. Pelser (1793-1873) qui épousa, en 1825, le baron Louis-Ignace de Villenfagne de Vogelsanck (1798-1868), cité ci-dessus. Les deux sœurs recueillirent Nieuwhuys dans la succession de leur père et en firent donation, le 13-6-1868 (acte not. van der Smissen) à leurs neveux et fils respectifs, les barons Jules-H. J. V. et Joseph-M. Ch. Nic. de Villenfagne de Vogelsanck, fils du baron Louis-Ignace et d'Henriette Pelser précitée. La même année (acte not. van der Smissen 19-8-1868), le baron Joseph-M. Ch. V. de Villenfagne de Vogelsanck ayant repris en partage la part de son frère et ayant hérité de la moitié qui appartenait à son père depuis 1859, devint donc seul propriétaire de tout le manoir de Nieuwhuys. De son union avec Léontine-M. V. A. de Thier, il eut notamment un fils, le baron Fernand-J.M.F. de Villenfagne de Vogelsanck, époux d'El. Em. Ferdinande Halleux ; celui-ci recueillit Nieuwhuys et en fut le dernier propriétaire avant sa destruction par les Allemands en 1916.

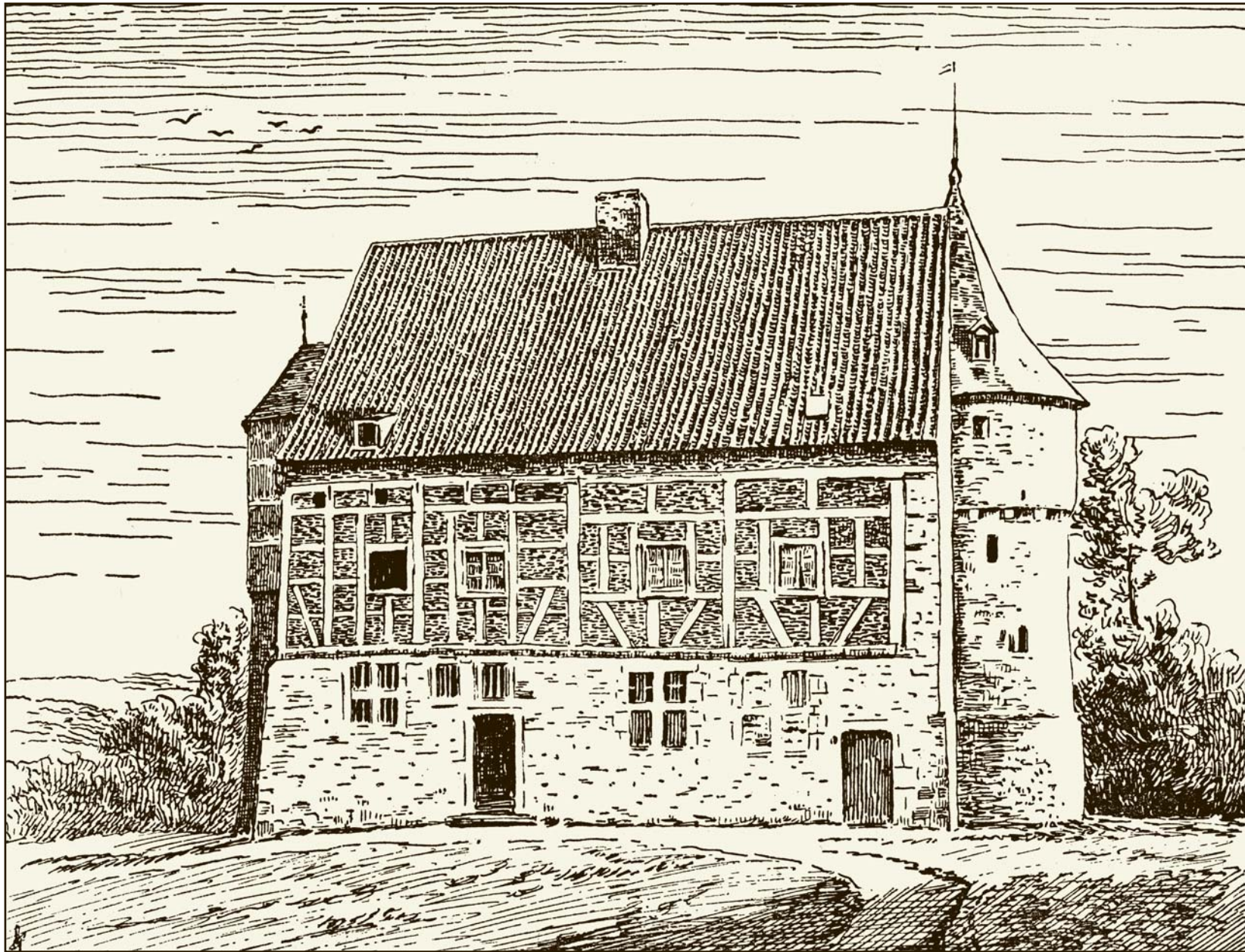
#### Iconographie :

Une photo appartenant à HENRI TOUSSAINT, échevin de Montzen.

#### Sources :

- 1) *Matricule Thérésienne*, aux A. E. L. ;
- 2) *Reg. paroissiaux de Limbourg* (archives communales) ;
- 3) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Aulbe* ;
- 4) H. TOUSSAINT, échevin de Montzen, *Notes inédites et archives particulières* ;
- 5) A. PUTERS, *Le Pan de Bois au Pays de Liège* (Eupen, 1947) ;
- 6) A. N. B. 1913, II.





NIEUWHUYS.



### 34. Le Château-ferme de Veltjaeren à Hombourg

Anciennes orthographes : Vilaer, Viljaeren, Veltjaeren, Wilhaer, Williart, Williaert, Wilhenru, Wilgenru, Wilhonry, Villoury, Awilhonrieu ; certains l'ont confondu avec « Awilhonpus », c'est-à-dire Avionpuits à Esneux.

Veltjaeren se cache dans une dépression de terrain, au Sud de la route Aubel-Hombourg et à l'Ouest de la route Henri-Chapelle-Teuven. Parmi les anciens manoirs fortifiés du duché de Limbourg, c'est peut-être l'un des plus intéressants, parce qu'il a conservé, presque intact, son aspect primitif : petite enceinte emmurillée contenant une habitation et deux ailes en retour d'équerre, entourée de deux rangs de fossés entre lesquels existait un mur actuellement disparu ; seul le premier fossé subsiste intégralement, rempli d'eau ; le second a été partiellement asséché ; il se prolongeait au Nord par un étang réduit à présent à l'état de fossé marécageux. Le corps de logis est accessible au Sud par un pont en maçonnerie à deux arches ogivales, rallongé d'une passerelle qui a remplacé le pont-levis primitif ; les lourds pesants en pierre de celui-ci, servant de contre-poids, sont encore visibles à l'intérieur. Les anciennes baies de la façade ont été remplacées, au 19<sup>e</sup> siècle, par des fenêtres heureusement très simples ; celles du pignon latéral à l'Est, à quadruple jour, ont conservé leurs meneaux et croisées ; l'une d'elles, à deux arcs en accolade, marque le début du 16<sup>e</sup> siècle ; à l'étage existent deux petites baies à deux jours jumelés, encadrées de bois. Dans la même aile, mais du côté de la cour, notons une porte à piédroits moulurés et, à l'étage, deux petits jours à linteau triangulaire. La toiture du corps de logis, couverte d'ardoises, est à deux longs pans et à deux croupes. La maçonnerie, en moellons de petit appareil, pourrait dater du 15<sup>e</sup>, sinon du 14<sup>e</sup> siècle. Le château, comme tant d'autres, fut incendié, en 1286, par le duc Jean 1<sup>er</sup> de Brabant, pendant la guerre de la succession du Limbourg.

Dès 1273, apparaissent les frères Anselme et Winand de Wilhonriw.

En 1292, on cite Guillaume et Béatrice (abbesse de Sinnich) de Willoiren ou Williaer et Winand de Wilhouriv, fils d'Anselme, en 1320 et 1335. Vers 1350, le seigneur d'Awilhonrieu est Jean d'Argenteau, dont la fille Catherine épouse Conrard de Schoonvorst, chevalier, qui détient la seigneurie vers 1400 ; cette famille possédait, dans le pays de Fauquemont, outre le fief de Hartelstein, un bien dénommé « Vie-

laertshof ». La fille de Conrard de Schoonvorst épousa Guillaume de Horion et leur arrière-petite-fille, en se mariant avec Gérard de Ghoor, fit passer Veltjaeren dans ce lignage, branche cadette de la maison de Hornes, lequel possédait, à l'époque, la seigneurie de Schimper. Les Ghoor n'ont rien de commun avec les Goër de Herve. Herman de Ghoor, fils de Gérard, fut à son tour seigneur de Willonrieu, puis, après lui, son fils aîné, Henri de Ghoor († 1579). La brillante alliance de ce dernier avec Barbe de Vaudemont, de la maison de Lorraine, le fit possesseur de la baronnie de Pesch, des seigneuries de Cerfontaine et autres. En 1560, le 29 mai, il reçut en engagère, du roi d'Espagne, la seigneurie hautaine de Hombourg et Remersdael et, le 24 mars 1561, celle de Viltjaeren, dont il fit le relief le 31 décembre 1562. Son fils Claude-Herman de Ghoor, qui lui succéda, avait adhéré au parti de Guillaume d'Orange ; il périt à la bataille de Gembloux (31-1-1578) par une explosion de poudre à canon, et ses biens passèrent à sa sœur Françoise qui, ayant épousé Herman-Thierry de Millendonck, fit passer Veltjaeren dans cette famille. Leur fils Jean-Pancrace de Millendonck leur succède ; tué d'un coup d'épée à Liège en 1604, sa veuve, Marguerite de Joyeuse, relève Veltjaeren en 1620 et son fils, le baron Claude-Herman de Millendonck, prête le serment féodal comme seigneur, de Veltjaeren en 1638. Après sa mort (1658), son fils aîné, le comte Louis-François de Millendonck, dernier représentant mâle de sa race, lui succède. Le 17 mai 1663, Veltjaeren est vendu à Marie-Agnès de Bautze, dame de Clermont, et à ses sœurs ; mais, ne parvenant pas à payer le prix de leur acquisition, la seigneurie fut saisie et revendue à Adam de Croonenberg, sgr. de Henri-Chapelle et Ruyff. Après sa mort, sa veuve et ses enfants doivent hypothéquer Veltjaeren à Jacques de Magin. En 1710, la seigneurie fut saisie et vendue au sieur Cotzhausen. Depuis lors, Veltjaeren ne fait plus l'objet d'aucun relief, mais nous savons qu'en 1715 et 1718, Jacques Maguin en est propriétaire (protocole not. Reul, de Limbourg) ; il s'agit certainement du créancier hypothécaire de 1695. Ce sont ses enfants sans doute, savoir Jacques, Philippe, Anne-Barbe Maguin, et Marie-Catherine Maguin, épouse de Gabriel de Sourmont, qui donnent leurs parts de Veltjaeren en garantie d'un prêt qui leur a été consenti. Probablement durent-ils se défaire de la propriété par après. En 1770-1780, elle appartient à M<sup>r</sup> de Sybertz, conseiller de l'électeur palatin à Düsseldorf. Nous ignorons à qui elle passa dans la suite, mais en 1838 elle est en possession de M<sup>me</sup> J. B. G. J. de Reul, née Lambertaine-Thér. Jos. Chaineux. Après sa mort, le château fut recueilli dans son héritage par sa fille unique Louise-Th. Gérard. Jos. de Reul, qui épousa le comte Paul-Jos. Victor

de Bourcier de Montureux, Le 10 juin 1863 (acte des not. Dusart et Gilkinet), le bien est attribué pour l'usufruit à la dite dame de Bourcier de Montureux, née de Reul, et pour la nue-propriété à ses enfants : Alice-Amélie, Alfred, Anatole, Emma-Juliette, épouse de Lucien Breuls, Marie-Philippine, Marcel et Léonce de Bourcier de Montureux. Cinq des copropriétaires indivis décédèrent à Hombourg entre 1864 et 1867 ; seuls survivent Léonce-A. J. et Alice-Amélie de Bourcier de Montureux ; cette dernière, après la mort de sa sœur Emma-Juliette, épousa son beau-frère Lucien Breuls, précité. Par acte de partage (not. Legendre et Demonty) du 9 mai 1873, Veltjaeren est attribué à M<sup>me</sup> Lucien Breuls, qui décède le 16 décembre 1877. La propriété est recueillie par ses deux enfants, Emma-M.A. et Paul-L. H. J. Breuls (acte de part. not. De Tiège, 5-4-1892), qui, quelques années plus tard, font un nouveau partage entre eux : la nue-propriété est attribuée à Emma-M. A. Breuls (acte not. Lefebvre, du 26-10-1905) et l'usufruit resta à son frère Paul. Emma Breuls devint religieuse à Schaerbeek et mit Veltjaeren en vente publique ; la propriété, comprenant le château-ferme et les prés contigus, fut adjugée à Victor-Auguste Jacob et à son épouse, née Laure-J. F. Couvreur (acte not. Lincé, de Verviers, du 17-10-1934). Après leur mort, elle passa par succession à leur fille Marguerite-F. E. Jacob, épouse d'Edouard Ernst, sa propriétaire actuelle.

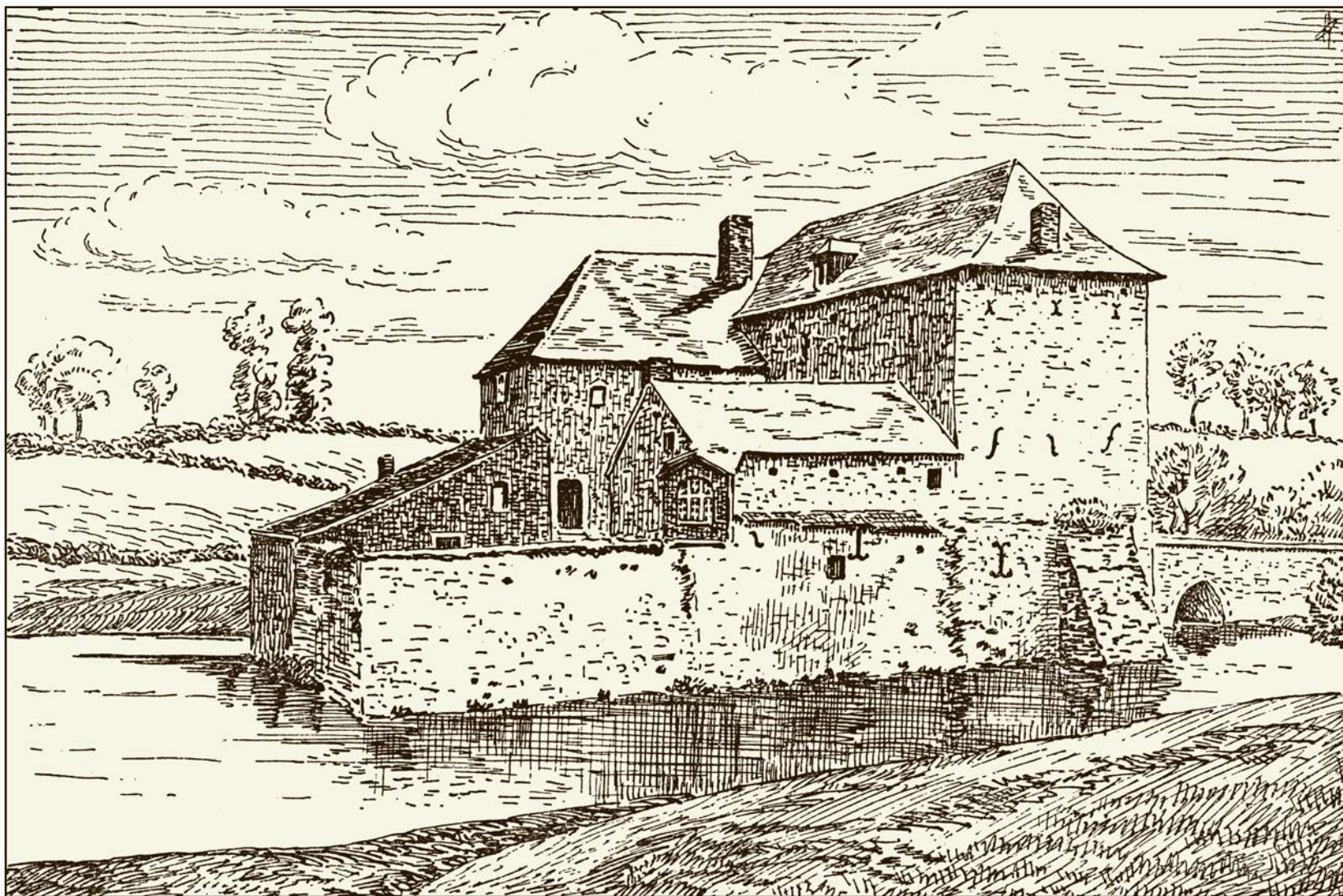
#### Iconographie :

Un tableau à l'huile appartenant à AUG. MUYLKENS, locataire de Veltjaeren.

#### Sources :

- 1) G. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Aubel* ;
- 3) *Matricule Thérésienne*, aux A. E. L. ;
- 4) DD. BROUWERS, *Histoire du Chapitre Noble de Sinnich* ;
- 5) Chanoine ERNST, *Histoire du Limbourg*, T. IV et VI ;
- 6) J. HABETS, *De Leenen van Valkenburg* (bull. de la Société historique et archéologique dans le Duché de Limbourg, T. XXI) ;
- 7) VAN OIDMAN, *Die Herren von Millendonck* (Zeitschrift des Aachener Geschichtsverein, T. XI) ;
- 8) Général PHILIPPI, *Cerfontaine dans le Passé* (« Le Guetteur Wallon », N<sup>os</sup> 156 et 157) ;
- 9) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





VELTJAEREN.



### 35. Le Château-ferme de Berlieren à Hombourg

Comme Veltjaeren, dont il n'est d'ailleurs distant que de 1.500 mètres à vol d'oiseau, Berlieren se cache dans un valon humide arrosé par un petit ruisseau, mais il est peut-être plus isolé, plus difficile à trouver encore : au Sud de la voie ferrée Aubel-Hombourg, à l'Ouest de la route Teuven-Henri-Chapelle et au nord de la route Aubel-Hombourg, on n'y accède que par deux étroits sentiers venant l'un du Sud, l'autre de l'Est, à peine visibles à travers prairies.

Vu à la verticale, il présente la forme d'un vaste rectangle fermé de trois côtés par des bâtiments entourés de larges et profonds fossés — actuellement à sec — et du côté du Levant par un mur de pierre, le porche d'entrée et l'un des côtés de l'habitation. Chose curieuse, ces deux bâtiments, tout en faisant corps, n'ont pas une façade rectiligne, mais forment un angle dièdre très ouvert. A n'en pas douter, cette maison en briques, bâtie dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle et dépourvue de tout attrait, occupe l'emplacement de l'ancienne demeure seigneuriale ; nous n'en voulons pour preuve que les vestiges rares, mais caractéristiques, qui en subsistent : le soubassement d'une petite tour carrée en moellons avec ses chaînages d'angles en calcaire, à l'angle Nord-Est, l'encadrement en pierres (alternativement rentrantes et sortantes) si soigné du portail, l'espèce de tour que constitue cette partie de la construction, ainsi que la toiture en pyramide à quatre pans qui la couvre, sa girouette ancienne et bizarre, le haut contrefort et la petite fenêtre à croisée du pignon de gauche. Les bâtiments d'exploitation, en colombage et briques sur soubassement en moellons, ont conservé tout leur charme vétuste ; à cause de la déclivité du terrain vers l'Ouest, ils semblent enfoncés dans les fossés ; ceux-ci étaient primitivement reliés au bel étang poissonneux qui s'étale à gauche de l'entrée ; ils en sont maintenant séparés par une levée de terre qui a remplacé l'ancien pont-levis.

Très à l'écart, difficile à découvrir, accessible seulement à pied, il n'est pas surprenant que presque personne ne connaisse cette vieille ferme-château. Personne non plus n'en a parlé, sauf un historien de talent, qui semble d'ailleurs l'avoir fait sans se douter qu'il s'agissait de Berlieren.

« Dès 1124 au moins, dit Joseph Thisquen dans *Un complément à la coutume de Limbourg*, le Chapitre de la collégiale de St-Pierre à Liège avait, à Hombourg, des biens dont il était, dès alors, non seulement le possesseur, mais le

seigneur. Il y avait, à ce titre, établi une cour de justice que l'on appela tout naturellement la *Sint Peterhof*, du nom de son propriétaire. C'était sans doute la plus ancienne des seigneuries foncières de Hombourg. Elle finit par passer, dit encore Jos. Thisquen, dans la famille de Malespine, puis dans celle des Trazegnies, dans laquelle elle resta jusqu'à la fin de l'ancien régime ».

Or, nous trouvons dans la Matricule Thérésienne de 1770-1780 (reg. de Hombourg, p. 159, aux A. E. L.) la déclaration suivante :

« *Nicolas Racinet geconstitueerden van den heere Marquis de Trazegnies borchgraave van Armuyden, grondtheer van Homborgh, wohnende te Montzen :*

« *Een casteel genoemt Berlieren en de aenclevende bouwingen met de mesthof groot acht en negentigh roeden; eenen cleynen weyer deel machende van den gracht van't casteel groot met den selven gracht negentigh roeden,* », etc.

S'ensuit l'énumération des prairies, labours, bois et terrains incultes qui en dépendent, soit au total environ 82 bonniers.

Sachant d'une part que la *Sint Peterhof* a passé aux Trazegnies et constatant d'autre part qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, le marquis de Trazegnies est seigneur foncier de Hombourg, qu'il est propriétaire du château de Berlieren et des terrains qui en dépendent, qu'il n'a pas d'autres biens-fonds à Hombourg — car la Matricule Thérésienne les citerait — nous pouvons en conclure, avec le savant archéologue verviétois Guillaume Grondal, que la *Sint Peterhof* et Berlieren ne font qu'un.

Néanmoins, cette thèse est difficilement conciliable avec celle de Joseph van den Hove d'Ertsenryck, selon laquelle ses ancêtres ont été, pendant très longtemps les seigneurs de Berlieren. On peut faire valoir en ce sens : 1<sup>o</sup> les indications de Lefort (A. E. L.) : Ulrich de Hoeven dit Hoeft de Berlieren (mari de Sibille von Heeren), son petit-fils Winand de Hoven de Berlieren (mari de Walburge von Driesch), son arrière-petit-fils Pierre de Hoeven de Berlieren (époux de Jacqueline de Reepen) ; chacun des trois est dit « seigneur à Berlieren » ; la petite nièce de Pierre, Anne-Marie de Hoeven est donnée comme *héritière de Berlieren* en 1638 ; 2<sup>o</sup> des citations de registres aux œuvres et de liasses de Hombourg (A.E. L.) : « *van den Hoeff genaempt Berlieren* (1530), « *Jean van Berlieren genaempt Hoeff* » (1553), « *Johan van den Hoeff zu Berlieren* » (1630), 3<sup>o</sup> un acte du 14-4-1665 auquel comparaissent J. G. Fierenschatz et sa femme « *Vrouwe Anna Joanna van Hoeven, vrouwe tot Berlieren* », etc.

Ne peut-on croire que les van den Hove, qui avaient le fief

tout proche de Hove, occupaient aussi le château de Berlieren, non à titre de propriétaires, mais comme représentants de ceux-ci, ce qui aurait justifié la dénomination de « seigneur à Berlieren » ?

Si l'on s'en tient à la thèse de M<sup>r</sup> Grondal, voici quel fut le sort de ce bien et par quelles mains il passa successivement :

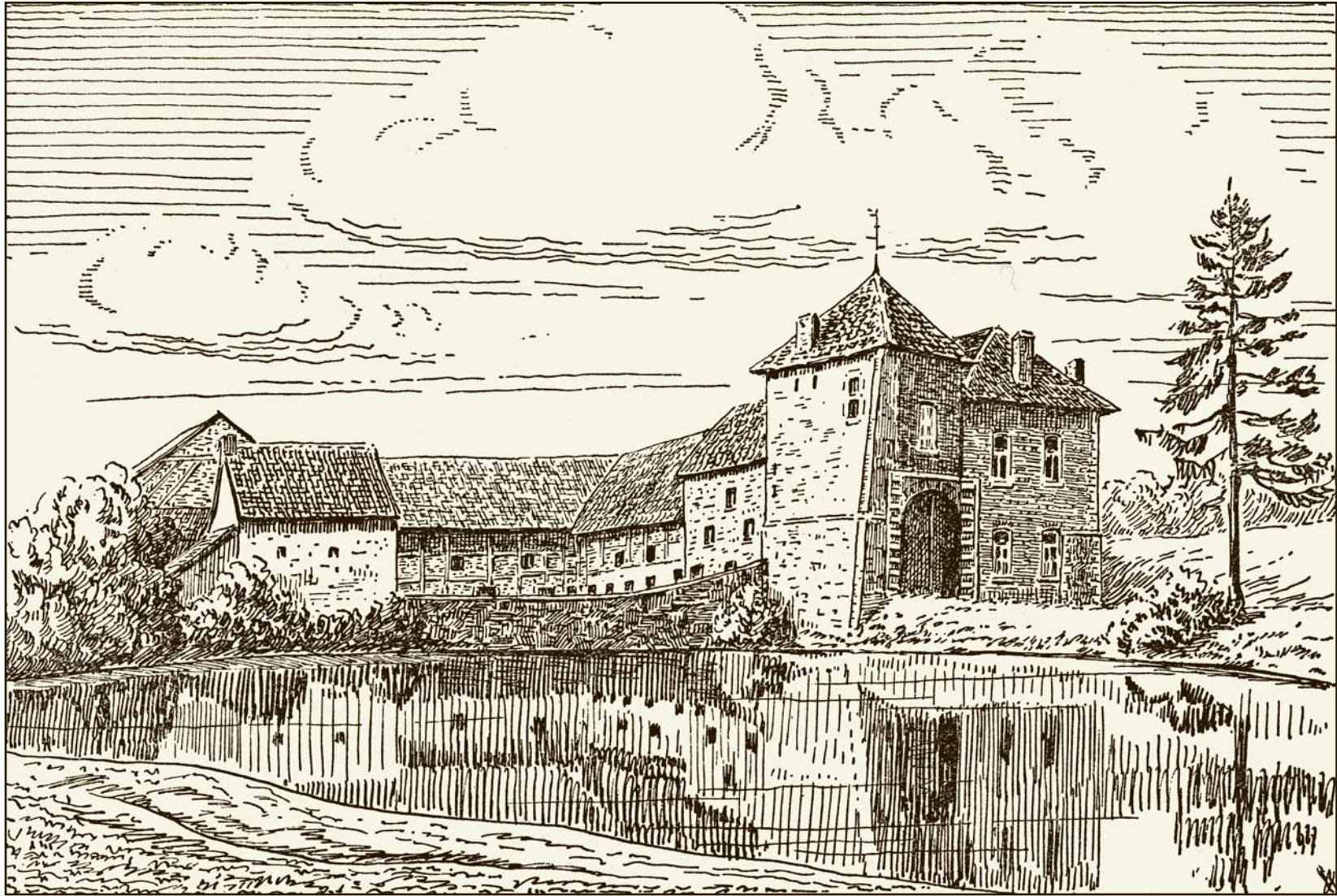
Le Chapitre de St-Pierre conserva la *Sint Peterhof* jusqu'en 1582, année où il vendit cette seigneurie à Jacques d'Oyembrugge. Celui-ci, n'ayant pas rempli ses obligations, le Chapitre la revendit en 1587 à Claude de Withem, sgr. de Ruysbroeck († 1589), gouverneur et capitaine général des Pays d'Outremeuse. Sa veuve, Marguerite de Robles, s'unit en secondes nocces au marquis Alexandre de Malespine et lui apporta sans doute Berlieren, comme elle lui apporta Villers, à Bilstain. Il succède à sa femme en 1607 et meurt en 1613. Ses deux fils étant entrés en religion, son épouse en secondes nocces, née Françoise de Gavre, fit donation de la seigneurie à son neveu, le marquis Gillion-Othon de Trazegnies, époux de Jacqueline de Lalaing, en 1636. Elle passe ensuite à son fils, le marquis Albert-François de Trazegnies, chanoine de Tournai, dont la famille la conserva jusqu'à la fin de l'ancien régime. Au début du 19<sup>e</sup> siècle, la propriété fut vendue par eux au baron Théodore de Furstenberg ou à son fils, le comte François-Egon de Furstenberg, qui la possède en 1838 ; elle est recueillie dans sa succession par son fils, le comte Clément-Egon de Furstenberg-Stammheim le 20-1-1859. Après la mort de ce dernier, elle échoit en partage à sa fille Léona-Augusta, douairière du baron Clément-Jos. von und zu Eltz-Rubenach (acte not. Nols, Aubel, 27-1-1928). Celle-ci mit Berlieren aux enchères publiques et la propriété fut adjugée à la société en nom collectif Jules Waucquez et Cie, de Bruxelles (acte not. Nols, Aubel, 3-9-1935). Enfin, les membres de cette firme, qui avait acquis d'autres biens dans la région, en firent le partage : Berlieren fut attribué à ses co-propriétaires indivis actuels, M<sup>me</sup> Vve Jules Waucquez, née Maria van Glabeke, M<sup>me</sup> Henri Smulders, née Marguerite Waucquez, M<sup>me</sup> Pierre van der Meerschen, née Simone Waucquez, et Jacques et Gérard Glorieux, par représentation de leur mère prédécédée, née Waucquez (acte not. Verbruggen, Taymans et Vanisterbeek, Bruxelles, 27-1-1940).

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

*Sources :*

- 1) G. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Aubel* ;
- 3) *Matricule Thérésienne*, aux A. E. L. ;
- 4) Jos. THISQUEN, *Un complément à la coutume de Limbourg* (Verviers 1903).





BERLIEREN.

### 36. Le Château d'Alensberg à Moresnet

Alensberg était, en son temps, un spacieux et beau château, situé à l'endroit où la route de Plombières se détache de celle qui unit Montzen à Moresnet.

Compris dans le territoire belge arbitrairement rattaché à l'Allemagne pendant la seconde guerre mondiale, il fut habité par des réfugiés de Rhénanie dont les demeures avaient été détruites par les bombardements aériens des alliés. Il fut aussi occupé par des troupes allemandes et, après la libération de la Belgique en septembre 1944, par des unités américaines. Le château fut, au cours de ces diverses occupations, consciencieusement pillé à plusieurs reprises, ce qui se traduisit notamment par la disparition des belles tapisseries de Gobelin qui décoraient le hall.

Enfin, sa situation, presque au pied de l'immense viaduc du chemin de fer qui franchit à cet endroit la vallée de la Gueule, fut indirectement la cause de sa perte ; le 10 septembre 1944, les Allemands en retraite, pressés par les forces de la 1<sup>re</sup> armée américaine, tentèrent de détruire cet important ouvrage stratégique ; ils en firent sauter plusieurs piles et la violence des explosions fut telle que les toitures du château furent gravement endommagées et que toutes ses fenêtres furent brisées ; il se trouva dans un si grand état de délabrement et les frais de restauration s'avéraient si considérables, que son propriétaire dut se résigner à le faire démolir en 1946.

L'on peut certes regretter la disparition de cette importante demeure seigneuriale qui, à en juger par son aspect au 17<sup>e</sup> siècle, avait grand air. La façade principale avait cependant subi, au 19<sup>e</sup> siècle, d'importantes et peu judicieuses modifications. Heureusement, le vieux donjon a été conservé, mais sa toiture à quatre pans fut enlevée en 1947 et remplacée par une plateforme. Il se fait donc que, par une rare et singulière ironie du sort, Alensberg se retrouve à peu près exactement dans son état primitif : petit *burg* fortifié du 15<sup>e</sup> siècle.

C'est une tour de plan rectangulaire à cinq étages, en maçonnerie de moellons de grès, percée de petites baies. Les murailles jusqu'au deuxième étage, ont une épaisseur de 1,80 m. La partie supérieure, en léger encorbellement, repose sur des corbeaux. Une pièce du premier étage est curieusement voûtée. Les fossés qui l'entouraient ne sont plus visibles que du côté Nord-Est. Dégagé du grand corps de

logis qui l'enserrait et construit sur une légère élévation de terrain, ce donjon se voit mieux de loin et, à ce point de vue, son pittoresque y a gagné. Le propriétaire a manifesté l'intention de le restaurer complètement.

Alensberg était l'une des six seigneuries foncières de l'ancien territoire de Moresnet, mais ne relevait pas de la cour féodale de Limbourg. Probablement dépendait-elle du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle.

Il est permis de conjecturer que le manoir primitif fut bâti vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle par un certain Jean d'Alensberg qui, en 1467, faisait partie d'une société créée par Arnold de Tzevel pour l'exploitation de la calamine de la Vieille Montagne. Il semble même que Jean d'Alensberg appartenait à ce lignage de Tzevel et que, suivant une coutume fréquente à cette époque, il aura pris le nom de l'endroit où il avait son habitation.

Au début du 16<sup>e</sup> siècle, la seigneurie d'Alensberg et celle toute proche d'Eynebourg appartenaient à Jeanne de Tzevel qui, ayant épousé Jean de Dobbelsstein, les fit passer dans la famille de son mari. Suite à un partage de 1519, Alensberg échut à Jean, Arnold et Arnold-Adam de Dobbelsstein. Cette famille conserva la possession de la seigneurie et du château jusqu'au milieu du 17<sup>e</sup> siècle. A cette époque, celui-ci devint la propriété d'Alexandre de Straeten, à cause de son mariage avec une héritière de la maison de Dobbelsstein, dont le prénom est resté inconnu. C'est lui qui fit combler les fossés entourant le vieux donjon et bâtir, contre celui-ci, le grand corps de logis récemment démolí. Après lui, Alensberg passe à son neveu, Michel-Henri de Walhorn-Straeten, fils de sa sœur Isabelle de Straeten et d'Arnold Schuyt de Walhorn. Michel-Henri épousa, en 1681, Anne-Michèle de Budier, dame de Gemmenich. L'année suivante, 27 août 1682, il décédait au château de Crapoel, qu'il possédait également. En 1690, le bien revint, avec d'autres seigneuries, à Pierre-Christophe de Straeten, puis au fils de celui-ci, Guillaume-G. de Straeten. Ce dernier le laisse, par disposition testamentaire, à Pierre-Godefroid-Ignace de la Saulx (1695-1767), qui lègue ses biens à son neveu Pierre-Olivier-Albert de la Saulx, né à Limbourg en 1728, décédé au château d'Alensberg en 1798. De son mariage (1773) avec Marie-Anne-E.J. de Mylius, il eut un fils, qui lui succède dans la propriété, Arnold-Thimothée-A. F. J. de la Saulx (1774-1863), époux d'Anne-Dorothée-A. J. de Braumann. Le 24 juin 1823, il vendit le domaine à Charles-James Cockerill, frère du célèbre John Cockerill et père de Caroline Cockerill, qui s'unit à Charles Suermondt, d'Aix-la-Chapelle. Le fils de ces derniers, Armand Suermondt, devenu propriétaire d'Alensberg après sa mère, fit décorer l'inté-

rieur du château dans le mauvais goût qui sévissait en Allemagne à l'époque et fit bâtir contre la façade une sorte de portique à colonnes de tout aussi mauvais goût. Sans doute est-il aussi l'auteur du remaniement malencontreux des anciennes fenêtres. Décédé au château d'Alensberg en 1921, il laissa ses biens à son frère, Arthur Suermondt, qui mourut à la fin de l'année suivante. Sa veuve et ses enfants mirent le domaine en vente et le morcelèrent ; le château et deux fermes joignantes furent acquis par le notaire Gustave Ernst-Prtry. Après le décès de ce dernier, ses propriétés restèrent assez longtemps dans l'indivision entre ses deux enfants, le notaire Gérard Ernst et sa sœur Madame Marcel Pirrée, née Léa Ernst. Le partage n'eut lieu qu'après le décès de cette dernière : le château et les deux fermes d'Alensberg furent attribués à sa fille Edith-Jos. Franç. Fél. Flore Pirrée, épouse de Robert Thiéron, juge au tribunal de 1<sup>re</sup> instance de Verriers. A son décès, survenu le 27-1-1950, elle laissa la propriété à son mari, lequel la possède actuellement.

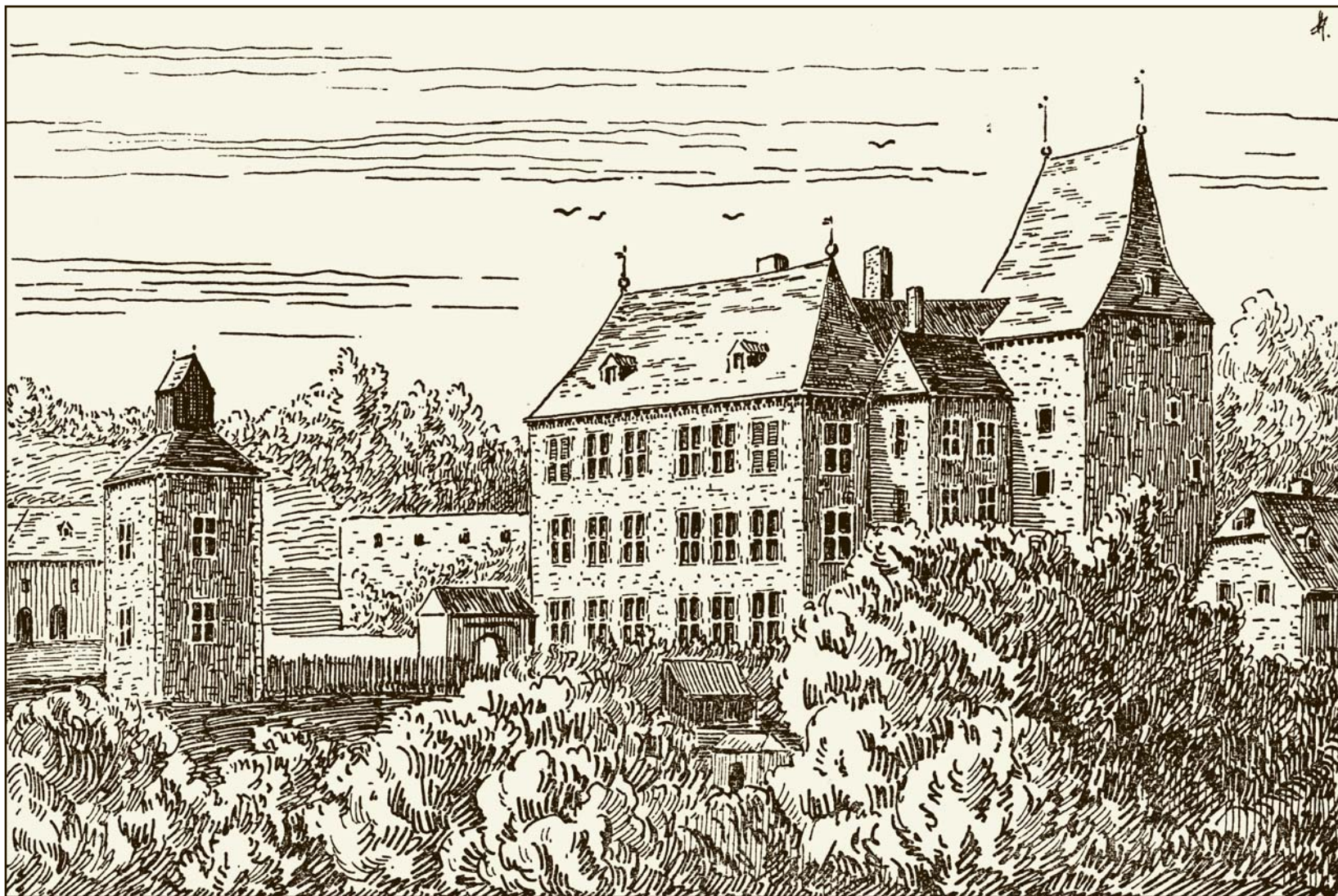
#### Iconographie :

- 1) *Un ancien tableau*, au musée de Maastricht ;
- 2) *Une eau-forte* dans EUG. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 3) *Une grande photo* de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, à ROBERT THIERON.

#### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) R. A. PELTZER, *Geschichte der Messing Industrie* ;
- 3) EUG. POSWICK, *op. cit.* ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 5) JOS. THISQUEN, *Histoire de la Ville de Limbourg, T. II.*





ALENSBERG (vers 1680).



### 37. Le Château de Bempt à Moresnet

Ancienne désignation : « Bennelt », qui en thiois est le diminutif de *bempt*, pré humide.

La Gueule — bien vilain nom pour une aussi jolie rivière — côtoie, à quelque cinquante mètres, la lisière Ouest de Moresnet. Entre le pont qui la franchit et le village s'amorce, à gauche, une route communale orientée au Nord. C'est le très ancien « Chemin du Duc », qui reliait le Limbourg à Rolduc. Suivons-le pendant une centaine de pas et engageons-nous, à main droite, dans une petite voie privée, entre deux haies. Nous longeons les grands arbres d'un parc, à notre gauche, suivi d'un affreux « simili-donjon » en grès brun, de style vaguement néogothique, élevé au 19<sup>e</sup> siècle contre un petit bâtiment en briques, de la fin du siècle précédent. Nous voici dans une cour de ferme pavée, dont les remises, écuries, étables, fenils et habitation du « censier » occupent le fond et le côté droit. Faisant face à celui-ci, en retrait et à gauche, à l'abri d'une grille à pilastres de calcaire et entouré de douves intactes que traverse un pont en moellons, apparaît le château. On s'est ingénié, semble-t-il, à le dissimuler, car, derrière ses arbres, son faux donjon et les bâtiments de la ferme, on ne peut en déceler la présence que quand on se trouve « le nez dessus ». Il est encaissé de toutes parts : de la façade principale, au Midi, on a vue sur la cour de ferme, et la façade postérieure, au Nord, donne sur la haute muraille de soutènement d'un jardin en contre-haut ; la vue est barée à l'Ouest par des arbres touffus et à l'Est par le mur de clôture de la propriété. Cette charmante gentilhommière eût certes mérité plus agréable emplacement. C'est une très simple construction en moellons, du 17<sup>e</sup> siècle, formée d'un corps de logis rectangulaire et de deux ailes en retour d'équerre avançant au Midi, vers la cour de ferme. Les encoignures sont occupées par deux tourelles carrées, dont la maçonnerie ne dépasse que de peu la hauteur des corniches ; elles sont coiffées de flèches bulbeuses, trapues, très spéciales, de même esprit mais non identiques, et surmontées de girouettes. Un seul étage, cinq travées, fenêtres rectangulaires à linteaux de cinq pierres, de style Louis XIII. La porte s'ouvre au centre, précédée de quatre degrés ; elle est assez basse et son linteau n'arrive pas à la hauteur de ceux des baies ; juste au-dessus, une jolie lanterne est suspendue à une console en fer forgé. Le pignon extérieur des deux ailes n'a aucune ouverture, mais, dans celui de gauche, côté Sud,

on remarque à l'étage l'encadrement d'une ancienne fenêtre à croisée, qui a été murée ; le mur Ouest de cette aile est en partie couvert d'essentes et l'on y voit une bretèche à destination de... chalet de nécessité. Le château fut, paraît-il, incendié vers la fin du 18<sup>e</sup> ou au début du 19<sup>e</sup> siècle, ce qui expliquerait la reconstruction en briques de la façade septentrionale. Les toitures, couvertes d'ardoises, sont à simple pente et à croupes, plus basses sur les ailes que sur le bâtiment principal ; quatre cheminées émergent de l'arête faîtière. Ce qui plaît dans cet édifice, ce sont ses heureuses proportions, son absence de prétention et l'harmonieux équilibre entre les jours et les murailles.

Bempt était très probablement le siège de l'une des six seigneuries de la communauté de Moresnet, mais il est impossible de déterminer s'il s'agit de celle de Ter Schueren, de Notre-Dame ou de Saint-Albert. Chose étrange, personne ne s'est occupé jusqu'à présent d'en retracer l'histoire, qui est virtuellement inconnue, et notre propos se limite à celle du château et de ses habitants.

Il n'est pas douteux que, dès la fin du 16<sup>e</sup> ou à l'orée du 17<sup>e</sup> siècle, existait à Bempt une « maison en forme de château », propriété, à cette époque, de Michel Heyendal, dit « van den Bennelt », époux d'Irma op den Hoff. Il la transmit par héritage à son fils Nicolas Heyendal, mari d'Engelberte Crummel, fille de Herman Crummel de Merols et de Catherine de Hagen. Ils la laissèrent à leur fils Henri Heyendal, qui mourut à l'âge de vingt-neuf ans, le 27 juin 1662. Sa veuve, née Marguerite Franck, fille de Jean et de Marguerite Reul, eut la malencontreuse idée de convoler (1664) avec un certain Guillaume Loslever († 1683). Celui-ci sombra dans l'alcool et se couvrit de dettes, ce qui entraîna notamment la ruine de Jean, Nicolas, Madeleine, Marie et Anne-Catherine Heyendal, nés de la première union de sa femme ; ils furent contraints de se défaire de la propriété familiale. Nous ne savons pas avec certitude le nom de l'acquéreur à ce moment, mais il est possible que ce soit l'avocat Nicolas (de) Hodiamont, de Liège, époux de Catherine Lemaitre (1664-1746). Il en est en tout cas propriétaire en 1715. Né en 1659, il décède le 23-9-1746. Bempt est transmis à ses deux fils, Pierre-Jos. Emmanuel et Jean-Antoine de Hodiamont, seigneurs de Néau (Eupen). Le château doit être fort délabré, car en 1754 ils le font examiner par des artisans, aux fins de le réparer. En 1762, les réparations n'ont pas encore été faites et une nouvelle visite est nécessaire ; il est constaté que, depuis 1754, les dégâts se sont aggravés par suite, notamment, d'un tremblement de terre. P. J. Emmanuel de Hodiamont s'unit à Marie-Jacobine de Bastin mais son frère

Jean-Antoine resta, semble-t-il, dans le célibat.

Après leur mort, les biens passèrent au fils de P. J. Emmanuel, Nicolas-Jean de Hodiamont, sgr. de Néau et à leur neveu commun, Guillaume-E. J. de Résimont (époux de Louise-Franç. de Goër de Herve), fils de leur sœur M. Catherine de Hodiamont et de Henri-Simon de Résimont. Ils suivirent, par héritage, au fils de Guillaume-E. J., Guillaume-Jean-A. J. de Résimont et aux deux filles de Nicolas-Jean de Hodiamont, Charlotte et Sophie de Hodiamont. Charlotte mourut sans s'être mariée (1-6-1888) et Sophie (1794-1889) épousa son cousin issu de germains ci-avant cité, Guillaume-Jean-A. J. de Résimont (1786-1863). Cette alliance et le non-mariage de Charlotte de Hodiamont expliquent comment toutes les propriétés familiales échurent finalement aux six enfants ou représentants du couple de Résimont-de Hodiamont : Alphonse-D. J. († 1913), N. Constantin-G. A. († 1905), époux d'Adélaïde-L. Gh. de Fabribeckers de Cortils, L. Emma-L. S., épouse du baron Balthasar van Voorst tot Voorst, F. Victor-F. E. (prêtre), Ch. L. A. Marie et Fl. Zénon-C. A. de Résimont. Par partage provisionnel du 30-8-1905 (acte not. Xhaflaire, de Montzen), le fils aîné, Alphonse de Résimont, se vit attribuer notamment le château de Bempt. Décédé le 12-2-1913, il l'avait laissé par testament à son frère Zénon († 1916), ancien zouave pontifical et marquis romain. Celui-ci, à son tour, laissa la nue-propriété de tous ses biens à sa nièce, la baronne Sophie van Voorst tot Voorst, épouse de Louis Glibert, et l'usufruit à son neveu Edmond de Résimont († 1924), mari de la comtesse Mathilde de Gourcy-Serainchamps. L'usufruit ne s'éteignit qu'à la mort de cette dernière, en 1935, et le château de Bempt resta la propriété de la fille de M<sup>me</sup> Glibert-van Voorst tot Voorst prédécédée, M<sup>me</sup> Georges Bouillon, née Yvonne Glibert, remariée après le décès de son mari, à Georges de Cavey.

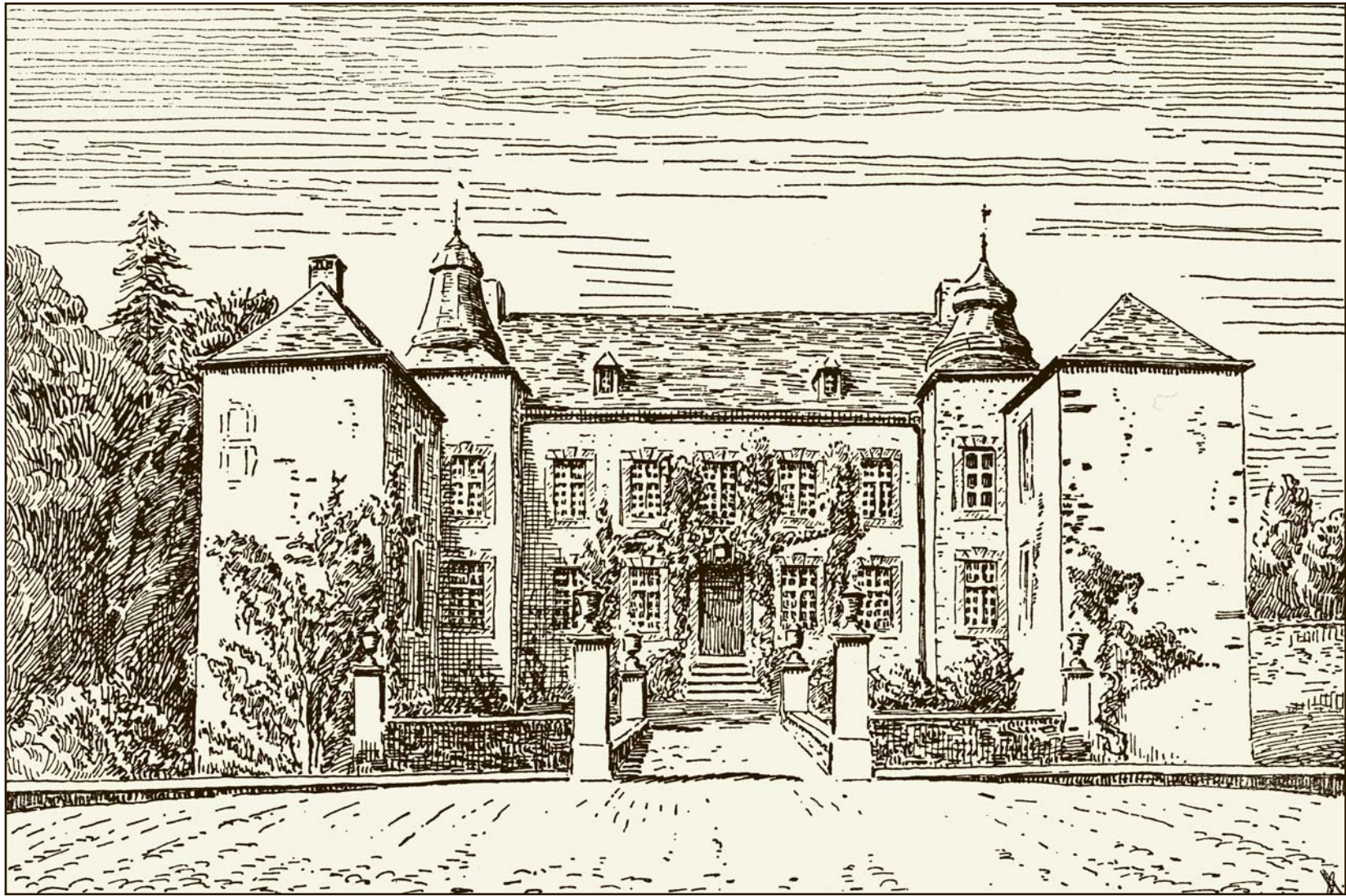
#### Iconographie :

Anciennes cartes-vues.

#### Sources :

- 1) *Manuscrit sur la famille Heyendal, écrit par PIERRE-ARNOLD HEYENDAL* en 1715 (original à l'abbaye de Rolduc) ;
- 2) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Aube* ;
- 3) *Matricule Thérésienne, aux A. E. L.* ;
- 4) *Protocole du not. J. P. SCHEVER 1762-1765, aux A. E. L.* ;
- 5) *Protocole du not. XHAFLAIRE à Montzen* ;
- 6) E. QUADFLIEG, *Schöffengeschlechter in Reichertzogtum Limburg* (Kölnische Zeitung, 18-5-1942) ;
- 7) *Le Parchemin* (Revue périodique, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années).





BEMPT.

### 38. Le Château de Schimper à Moresnet

Aussitôt passé le pont sur la Gueule, à l'ouest du village de Moresnet, tournons à gauche et suivons le sentier qui longe la rive droite ; à quelques centaines de mètres en aval, la vallée aux douces ondulations se resserre et s'encaisse ; à notre étonnement, elle prend tout à coup un aspect sauvage et romantique : à droite s'élève une côte presque à pic, rocheuse, couverte d'arbres et de broussailles, d'une trentaine de mètres d'élévation. Le sommet est occupé par les ruines du château de Schimper, dont la base se confond avec les rochers sur lesquels il est assis. Comme Eynebourg, dont il n'est distant que de 3 km 300 à vol d'oiseau, et contrairement à la plupart des manoirs du duché de Limbourg — établis dans des vallonnements et entourés d'eau —, il occupe une position dominante, bien choisie pour la défense et le contrôle de la vallée.

Dans la façade Ouest se voient encore trois fenêtres à quadruple jour, qui ont conservé leurs meneaux et croisées. La toiture à croupes, qui subsistait en partie voici cinquante ans, a complètement disparu. Continuons un peu notre chemin, puis escaladons à notre droite une prairie en pente raide et abordons Schimper par le plateau : nous nous trouvons dans la cour de la ferme, aux bâtiments disposés comme ceux de l'ancienne enceinte et formant des angles obtus ; de ce côté, de profonds fossés séparaient du château les constructions rurales ; ils sont en partie comblés, et le pont-levis a complètement disparu. La façade devant nous, orientée à l'Est, s'orne encore, dans la partie gauche, d'un ravissant encadrement de porte, à linteau triangulaire, de style gothique, en pierre calcaire très claire ; les moulures et motifs très simples qui le décorent, ainsi que la grâce de ses proportions, en font un objet d'une rare élégance.

Le corps de logis affecte la forme d'un rectangle coupé en deux par un pignon intérieur. Les murailles du côté Est sont en très mauvais état, et de grandes ouvertures béantes ont pris la place des fenêtres. La moitié Sud de l'édifice est la plus ancienne et pourrait dater du 14<sup>e</sup> siècle ; à l'intérieur, à hauteur du premier étage, les pieds-droits d'une vieille cheminée restent accrochés à la paroi et l'on voit encore les corbeaux en pierre qui supportaient les poutres et solives. La moitié Nord est du 17<sup>e</sup> siècle. Enfin, au Sud-Est, à quelques mètres du bâtiment principal, continue à se dresser courageusement le tronçon à moitié démolé d'une tour ronde, aux

murailles épaisses ; sans aucun doute cette tour était-elle primitivement reliée à la partie la plus ancienne du château. La légende — ou la tradition — la prétend contemporaine de Charlemagne, mais il est prudent de se défier de l'imagination des hommes... Il est seulement permis d'affirmer que Schimper existait dès le milieu du 14<sup>e</sup> siècle et cela n'est déjà pas si mal.

On cite, en 1355 et 1369, un certain Guys de Chinpier, fils de Henri ; en 1356, le chevalier Arnold de Sinper et l'écuyer Giso de Simper, peut-être son fils. En 1403, un Arnold de Chinpier, probablement fils du précédent, relève le fief de Schimper et, en 1412, des biens à Eynatten. Le lignage de Schimper paraît s'être éteint peu de temps après et, en tout cas, vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. A cette époque, la seigneurie fut en la possession de Jean de Palant. Elle passe, en 1466, à son neveu Werner, fils de sa sœur Marguerite de Palant et de Jean III de Withem. Elle est recueillie après lui par sa sœur Marie de Withem, épouse d'Arnold de Ghoor, puis par le fils de celui-ci, Daniel de Ghoor, qui relève le château et la seigneurie en 1515 ; ensuite, le bien passe successivement à ses fils Guillaume (ou Renier ?) et Jean de Ghoor ; ce dernier fait relief en 1555. Décédés probablement sans hoirs l'un et l'autre, Schimper échoit à leur sœur Elisabeth de Ghoor, qui épousa François Spies de Bullesheim. Par cette alliance, le château et la seigneurie sont transférés pour plus de deux siècles à cette famille qui les gardera sans interruption pendant neuf générations. A François de Spies succèdent conjointement ses fils, Daniel Spies, qui s'unit à Catherine Huyn d'Amstenredt (de 1578 à 1588), et Guillaume Spies, (de 1578 à 1615), qui se maria deux fois : 1<sup>o</sup> avec Catherine Tuhlen von Bruggen, 2<sup>o</sup> avec Cécile de Randeradert ; puis la seigneurie passe au fils aîné de Daniel, Jean-Joseph Spies, mari d'Anne Hoen de Hoensbroeck, et ensuite au fils de Guillaume, Herman Spies, qui épousa Catherine de Rechteren ; il relève en 1619. Le bien passe à son fils, François-Guillaume de Spies, époux de Mechtilde-Elisabeth van Etzbeeck, dame de Duckenburg (relief de 1657), puis à son fils aîné, Jean-François de Spies, qui relève en 1687 et meurt célibataire. Schimper est recueilli par le frère de ce dernier, le baron Philippe-Guillaume de Spies, qui meurt aussi sans s'être marié, puis par le baron Joseph-Ferdinand de Spies (relief de 1727), frère cadet des deux précédents, époux de Marie-Anne de Palant de Gladbach ; le bien passe au fils de celui-ci, le baron Jean-Hugues de Spies (relief de 1747) qui épousa : 1<sup>o</sup> Jeanne-Dorothée de Quadt-Honscheidt, 2<sup>o</sup> Marie-Sophie-Théodora de Beissel de Gymnich, 3<sup>o</sup> une sœur de sa seconde épouse. La seigneurie et le châ-

teau sont transmis par héritage à son fils, le baron François-Hugues de Spies. Après son décès, sa veuve et ses enfants vendirent le domaine à la veuve d'Arnold-Antoine (de) Thiriart de Mützhagen, née Marie-J. Hubertine (de) Lezaack. A ce moment déjà, le château était inhabitable. Trois années plus tard, il échet en partage au fils de la précédente, le baron A. Hyacinthe-D. J. de Thiriart, qui s'unit à Marie-Fr. Eléonore de Reul, puis leur fille, Sidonie de Thiriart, en hérita et, par son mariage en 1853 avec le chevalier Guillaume de Harlez, fit passer la propriété dans cette famille. Après la mort de M<sup>me</sup> de Harlez, survenue en 1907, Schimper tomba dans l'héritage de sa fille, Eléonore de Harlez, épouse du chevalier Léon de Sauvage Vercour ; il fut recueilli dans sa succession par les enfants de son frère, le chevalier Charles-Ph. C. G. de Harlez de Deulin, qui en sont encore propriétaires actuellement.

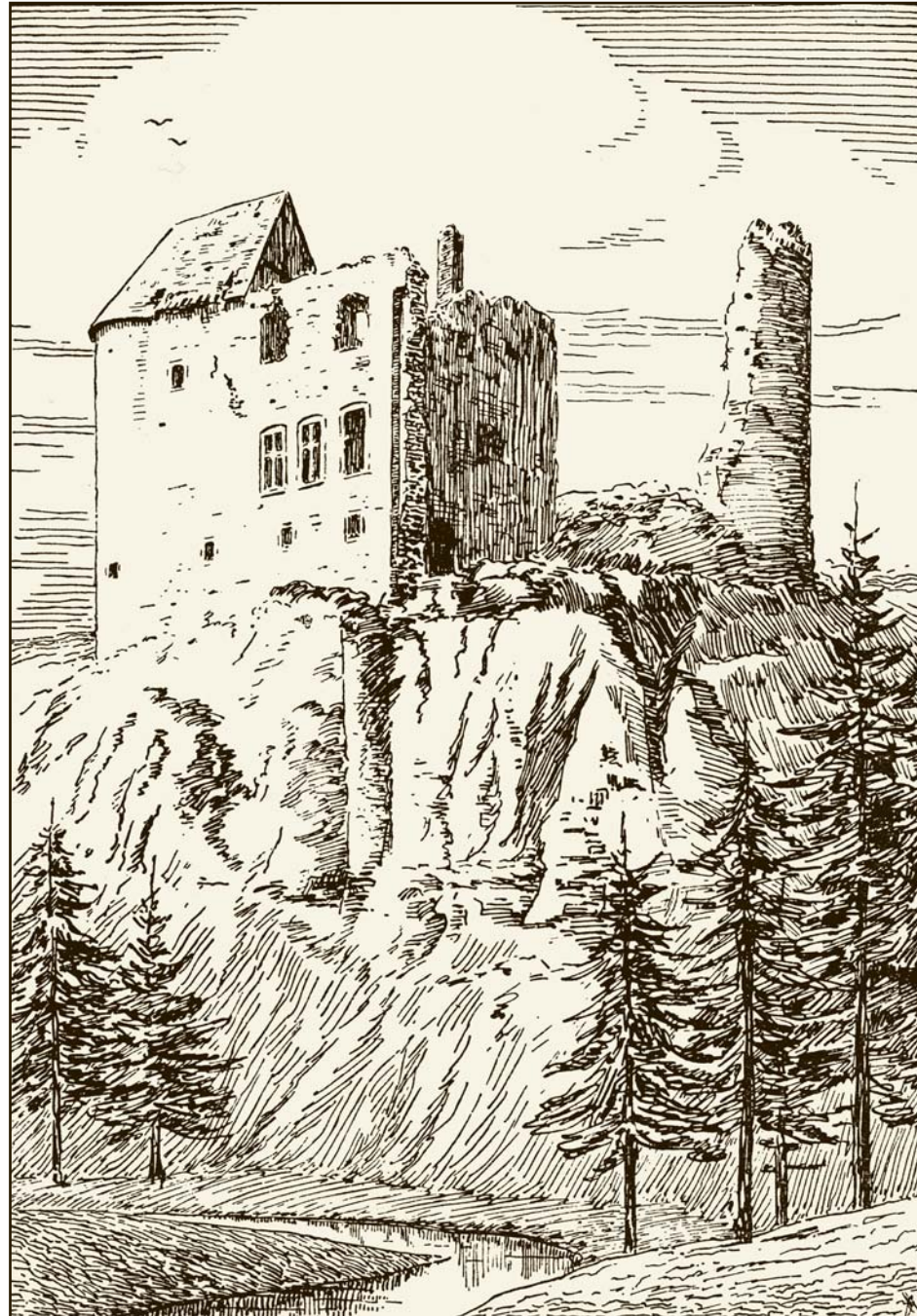
#### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Une photographie appartenant au D<sup>r</sup> NYSEN, de Welkenraedt ;
- 3) Plusieurs cartes-vues.

#### Sources :

- 1) PIERRE XHONNEUX, *Notes inédites* ;
- 2) Acte du not. NICOLAÏ, de Montzen, du 2 juillet 1822 ;
- 3) CH. J. COMHAIRE, *Promenades à pied dans les régions d'Eupen, Malmedy et St-Vith* (Bxl. 1922) ;
- 4) Baron L. DE CRASSIER, *La Commanderie de Fourn St-Pierre* (bull. de la Société archéologique et historique dans le Duché de Limbourg, T. XLI) ;
- 5) MACCO, *Aachener Wappen und Genealogien*, T. I ;
- 6) MOSMANS, *De Heeren van Wittem* ;
- 7) A. DE RYCKEL, *La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 8) JOS. THISQUEN, *Histoire de la Ville de Limbourg*, T. II ;
- 9) *Rapport du comité provincial de la Commission des Monuments et des Sites*, 1933 et 1946 ;
- 10) *Zeitschriften des Aachener Geschichtsvereins*, T. XXIV ;
- 11) *Folklore Eupen-Malmedy-St-Vith*, III n<sup>o</sup> 2 ;
- 12) A. N. B. 1913, II ; 1922, II et 1934, II.





SCHIMPER (vers 1910).

### 39. Le Château d'Obsinnich à Remersdael

Il existait, dès le 13<sup>e</sup> siècle, à Obsinnich, un château fortifié qui fut pris en 1285 par le duc Jean 1<sup>er</sup> de Brabant et incendié en 1288, après la fameuse bataille de Woeringen qui mit fin à la guerre de la succession du Limbourg.

De cette construction primitive, il ne reste plus la moindre trace, mais c'est sur son emplacement, à 1.300 mètres au Nord-Nord-Est de l'église de Remersdael que fut édifié, sur la rive gauche de la Gulpe, le château actuel dont l'imposante silhouette se mire dans les eaux d'un bel étang. Malgré les remaniements dont il fut l'objet, il n'en a pas moins grande allure : c'est un des quelques rares châteaux du duché de Limbourg dont on puisse dire qu'il a vraiment l'air seigneurial. Le feuillage qui envahit la longue façade Nord, à deux étages, habille agréablement sa maçonnerie en briques, et la tour ronde, à flèche effilée, qui flanque l'angle Nord-Est, reste d'un heureux effet malgré sa réédification au 19<sup>e</sup> siècle. Les niveaux différents des baies marquent deux périodes bien distinctes de construction. Les toitures, couvertes d'ardoises, sont à deux versants et percées de nombreuses lucarnes et chiens-assis. Le pignon Ouest, terminé en gradins, n'est pas ancien ; c'est la partie la moins pittoresque de l'ensemble. Du côté Sud, deux ailes parallèles, soudées perpendiculairement au bâtiment principal, ont conservé leur aspect du 17<sup>e</sup> siècle : elles ont eu la chance d'échapper aux remaniements modernes. La partie la plus ancienne semble être celle qui donne sur la Gulpe, à l'Est ; on y voit encore un haut pignon à gradins, des petites baies jumelées à meneaux et des fenêtres à jour quadruple, avec leurs meneaux et croisées.

Suivant la règle générale dans le duché de Limbourg, le château est accompagné d'une ferme toute proche, au Midi ; une grande cour, divisée en deux par une grille, sépare la demeure du châtelain du logis du « censier » et des bâtiments agricoles ; ceux-ci ont conservé beaucoup d'attrait. Notons, au-dessus du porche d'entrée à l'Ouest, une pierre finement sculptée aux armes des Furstenberg et des Hochsteden, portant le millésime 1730, tandis que la date 1880 taillée dans la clef de voûte, indique l'année où le château et la ferme ont subi d'importantes transformations.

Dès le 15<sup>e</sup> siècle, Obsinnich appartenait au puissant lignage limbourgeois d'Eynatten. C'est à cette époque que l'un de ses membres construisit le château qui remplaça le bourg

primitif du 13<sup>e</sup> siècle ; il subit tant de remaniements depuis lors que seules en subsistent quelques substructions.

Le premier des sires d'Obsinnich dont on puisse préciser l'identité est Thibaut d'Eynatten, époux de Catherine van Mulken. Au partage de sa succession, la propriété fut attribuée à son fils Michel d'Eynatten ; celui-ci s'unit à Marie de Gulpen, fille de Thierry et d'Agnès de Berlo, sa première femme. Par cette alliance, il réunit en sa possession les deux seigneuries voisines de Remersdael et d'Obsinnich, mais elles furent à nouveau séparées après son décès : Remersdael échut à son fils Arnold et Obsinnich fut recueilli par son fils aîné Jean d'Eynatten. Ce dernier, homme très expérimenté et d'un grand sens diplomatique, occupa diverses charges importantes (notamment celles de receveur des finances du duc de Brabant, de conseiller de l'empereur Charles-Quint et de lieutenant-gouverneur du Limbourg) et fut chargé par le souverain de nombreuses missions politiques délicates. Il s'unit à Jeanne de Holzit et d'Oost, qui mourut en 1542. Leur monument funéraire, en marbre de Limbourg et daté de 1565, existe encore dans l'actuelle sacristie, ancienne chapelle seigneuriale, de l'église de Remersdael. Après son décès, survenu vers 1554, la seigneurie d'Obsinnich passa à son fils Michel d'Eynatten, qui épousa Catherine d'Ahr et mourut en 1619. Son fils cadet, Winand d'Eynatten, lui succéda dans la seigneurie et s'unit à Marie-Barbe Schellart d'Obbendorf. Ce fut lui qui agrandit le château par l'adjonction des deux ailes au Midi. Son fils, Jean-Théobald d'Eynatten, mourut célibataire en 1706 ; il fut le dernier des Eynatten, de la branche d'Obsinnich. Le bien fut recueilli par sa sœur aînée, Catherine-Elisabeth d'Eynatten. Par le mariage de celle-ci avec son arrière-cousin, Guillaume-Théobald d'Eynatten de Remersdael (fils de Jean-Henri et de Sibille de Golstein), les deux seigneuries de Remersdael et d'Obsinnich se trouvèrent ainsi réunies à nouveau dans les mêmes mains. De son union naquit à Aix-la-Chapelle, le 1<sup>er</sup> avril 1677, Frédéric-G. F. d'Eynatten, qui épousa, en 1700, la comtesse Claire-Joséphine d'Aspremont-Lynden. Cette brillante alliance lui apporta les seigneuries de Wégimont, de Melen et de Harzé, ainsi que la haute foresterie de Franchimont. Frédéric d'Eynatten fut un personnage intelligent, éloquent et puissant ; il fut admis à l'Etat noble de Liège en 1702, puis à celui du Limbourg en 1708, et obtint le titre de comte. Il joua un rôle notoire comme député de la noblesse aux Etats du Limbourg, mais se rendit très impopulaire par son arrogance, ses vexations et son autoritarisme. Malgré son opulente fortune, il se couvrit de dettes et dut se défaire de toutes ses propriétés. En

1721, Obsinnich, qui était dans sa famille depuis près de trois siècles, fut vendu avec Remersdael à la baronne Marie-Anne-Thérèse de Hochsteden. Celle-ci transporta ces biens dans la famille de son mari, le baron Christian-François-Thierry de Furstenberg, chambellan de l'empereur d'Autriche, dont les descendants possèdent encore Obsinnich actuellement. Cette propriété passa successivement de père en fils : au baron Clément-Lothaire de Furstenberg (1725-1791), époux (1755) de la comtesse Sophie-Charlotte de Hoensbroeck ; au baron Théodore de Furstenberg, né en 1772, marié à la baronne Sophie de Dalwigt ; au comte François-Egon de Furstenberg-Stammheim, né en 1797, uni en 1829 à la baronne Paule de Romberg-Bruninghausen ; au baron Clément-Auguste-Egon de Furstenberg (1846-1926), bourgmestre de Remersdael, uni en 1866 à la baronne Marguerite de Lilien Opherdike. Premier de sa famille à habiter Obsinnich, où il s'installa en 1867, il fit exécuter au château d'importantes transformations : allongement du bâtiment principal vers l'Ouest, reconstruction de la tour qui menaçait ruine, exhaussement des combles. Il obtint en 1886 la nationalité belge et fut admis en 1887 dans la noblesse du royaume avec le titre de baron pour lui et tous ses descendants. L'important domaine d'Obsinnich, qui comportait quelque 600 ha à ce moment, fut recueilli par son fils, le baron Adolphe-Louis-Egon de Furstenberg, bourgmestre de Remersdael, né à Obsinnich le 20 juillet 1870, décédé à Gand le 2 juin 1950 ; de son union avec la comtesse Elisabeth d'Oultremont, en 1900, il eut trois enfants, actuellement (1951) co-propriétaires indivis du bien : le baron Charles-Louis-Egon, le baron Maximilien-Louis-Hubert, évêque de Tyr, délégué apostolique au Japon, et la baronne Marie-Louise de Furstenberg, épouse de Jean du Roy de Blicquy.

Soulignons, en terminant, le fait très rare que, en cinq siècles, Obsinnich ne fut vendu qu'une seule fois, en 1721, et n'appartint qu'à deux familles, les Eynatten et les Furstenberg. Il est à craindre toutefois que le château ne fasse bientôt l'objet d'une nouvelle aliénation.

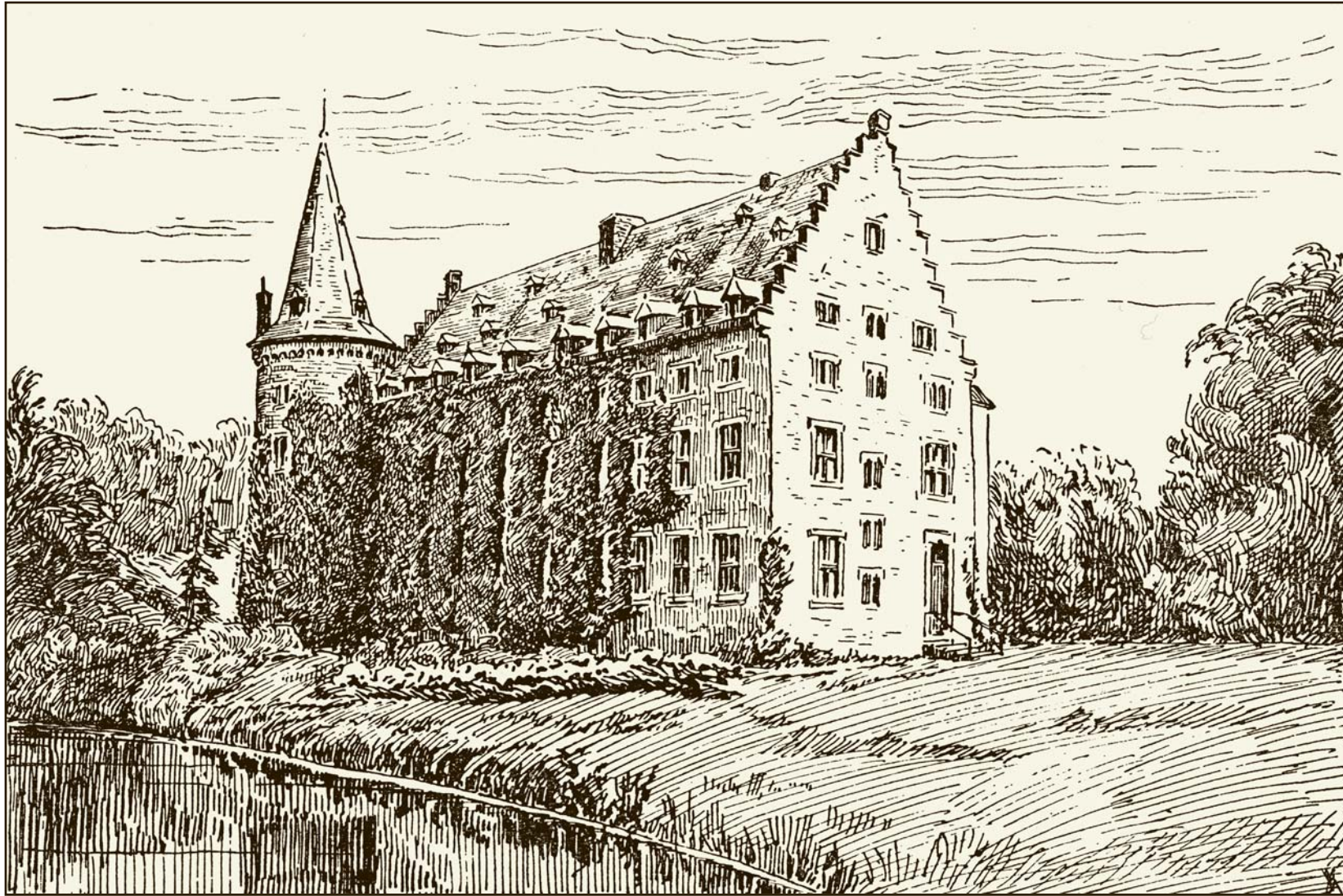
#### Iconographie :

- 1) *Très petite eau-forte* du 19<sup>e</sup> siècle appartenant à l'auteur ;
- 2) *Anciennes cartes-vues.*

#### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) A. N. B. 1933, II ;
- 3) *Annuaire généalogique des Pays-Bas*, 1874.





OBSINNICH.



## 40. Le Château de Beusdael à Sippenaeken

La route de Remersdael à Sippenaeken dévale vers la Gulpe, longeant le parc d'Obsinnich, enjambe la petite rivière, puis escalade en lacets une côte boisée, au Nord-Est ; du sommet, elle redescend dans la plaine qui, mollement, s'étale vers la Hollande. Après un brusque crochet vers la droite, voici soudain la masse prestigieuse du château de Beusdael, se reflétant dans l'eau de ses larges douves. Il a la forme générale d'une équerre, dont le corps de logis, en maçonnerie de briques, occuperait les deux branches. L'angle Sud-Ouest est flanqué, vers l'extérieur, d'une tour carrée en forte saillie. Cette partie des bâtiments, avec ses baies à deux jours superposés séparés par une croisée, date du 17<sup>e</sup> siècle ; vers la cour, cependant, subsistent des vestiges du 16<sup>e</sup> siècle ; les encadrements des fenêtres notamment. L'aile Ouest se prolonge vers le Nord par une chapelle moderne, tandis que l'aile Sud s'adosse à l'Est au donjon, qui domine toute la région environnante.

Ce donjon, aux proportions énormes, serait, suivant une ancienne tradition, contemporain de Charlemagne, mais il est plus raisonnable de fixer l'époque de sa construction au 13<sup>e</sup> siècle. Ses murailles, en moellons de grès, de deux mètres d'épaisseur, contiennent une salle voûtée au premier étage. Ses angles s'ornent de quatre gracieuses échaugettes : celle du Nord-Ouest servait de prison et on y voyait encore, en 1930, d'anciennes menottes et un corset en lames métalliques ; celle du Sud-Ouest renferme un escalier en spirale. La haute toiture est couverte d'ardoises ; sa base tronconique supporte un clocheton surmonté d'une flèche élancée ; elle est d'un surprenant effet décoratif.

L'état des bâtiments est relativement bon ; mais les occupations militaires, entre 1940 et 1945, en ont sérieusement endommagé l'intérieur.

Les premiers seigneurs de l'endroit apparaissent dès le début du 14<sup>e</sup> siècle : on cite en 1323 Johan « genamt » (dit) Schevart von Oys ; en 1334, Herman von Abousdayl, époux de Catherine N., probablement fils du précédent ; son fils Herman van den Bousdal est mentionné en 1367. La fille de ce dernier, Elisabeth de Beusdael, dernière de sa lignée, héritière de la seigneurie. Par son mariage avec Jean van Eys, elle la fait passer dans cette famille. Fin du 14<sup>e</sup> et pendant la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, Herman van Eys († 1462), fils du précédent, en reste propriétaire. De son mariage avec Jeanne

de Tzevel, il eut probablement deux fils, Jean van Eys, mari de Jutta Krummel d'Eynatten, et Herman van Eys qui épousa N. van den Broeck. Le fils de ces derniers, Jean van Eys de Beusdael, épousa Cécile de Cosselaer, dont il retint un fils : Gérard van Eys († 1578) qui, de son union avec Anne d'Ellerborn, laissa deux enfants, Jean et Eva. Cette dernière héritière de la seigneurie et la fit passer dans la famille de son mari, Jean Colyn. Après eux, Beusdael est recueilli par leur fils, Gérard Colyn, qui relève en 1606, puis par le fils de celui-ci, Jean-Adolphe Colyn, sire de Beusdael, qui opère le relief en 1643 et acquiert la seigneurie hautaine de Beusdael du fisc espagnol, le 10 décembre 1651. Il avait pris pour femme Anne-Marie d'Eynatten, qui lui donna Jean-Gérard de Colyn, lequel relève en 1692. La veuve de celui-ci, née Marie-Sophie de Herselle, fait le relief en 1700, au nom de son fils Adolphe-Georges-François-Guillaume de Colyn, devenu plus tard baron de Colyn. Il épousa la comtesse Antoinette-Françoise-Amour de Hoensbroeck, mais... leur amour ne fut pas éternel, car ils se séparèrent en 1748. Sans doute le baron de Colyn mourut-il sans postérité, car sa sœur, la baronne Marie-Adrienne-Guillemine de Colyn, releva la seigneurie le 24 mai 1753. Par testament du 26-1-1757, elle institua héritier universel le comte François-Constantin-César de Hoensbroeck, qui fit le relief de la seigneurie et du château de Beusdael le 18 janvier 1760.

Devenu prince-évêque de Liège, le comte François-Constantin de Hoensbroeck fit donation de ces biens à son neveu le comte Pierre-Ch. Franc. Ant. de Méan-Beaurieux, fils de sa sœur la comtesse Anne-Elisabeth-Franc. de Hoensbroeck et de François-Antoine de Méan. Le donataire mourut, émigré, à Vienne, le 26 avril 1802. De son union avec la comtesse Marie-Aloïse Wrba, naquit une fille, la comtesse Françoise-Aloïse de Méan (née en 1792), qui épousa en 1810 le baron Constantin-François de Copis, vicomte de Bavay. Elle hérita de Beusdael et transmit le domaine, par succession, à sa fille la baronne Marie-Thérèse-Apolline-C. de Copis, née en 1818 ; celle-ci s'unit en 1837 au comte Théodore-A. J. d'Oultremont, né en 1815. En 1875, le domaine fut recueilli dans leur succession par leur troisième fils, le comte Florent-Ferd. J. L. d'Oultremont. C'est lui qui, en 1882, fit effectuer au château de Beusdael d'importants remaniements : construction de la chapelle, d'une petite tour ronde vers la cour, du pont sur les fossés, du portail extérieur etc. Ces travaux, exécutés par l'architecte Janlet, de Bruxelles, ne sont pas tous des plus judicieux. Le comte Florent d'Oultremont mourut célibataire et légua Beusdael au fils aîné de son frère Eugène, le comte Joseph-Ant. M. E. H.

d'Oultremont, époux de la comtesse Isabelle de Geloës.

Pour la première fois depuis sa lointaine origine, Beusdael fut mis en vente par lui, et acquis par Wilhelm-Johann-Abraham Huyzer (acte not. Ouverleaux-Lagasse, de Bruxelles. 4-1-1921). Sa jeune épouse, née Odette Wery, étant décédée au cours d'un voyage en Grèce, il eut la macabre fantaisie de la faire embaumer et de l'enfermer dans un cercueil à couvercle de verre qu'il fit placer dans un caveau sous le corridor, contigu à la chapelle du château, où il resta jusqu'à 1934 ou 1935 au moins. Huyzer s'unit en secondes noces à la comtesse Joséphine-Léopoldine-Ludmille-Hubertine de Marchant et d'Ansembourg. Ils ne conservèrent pas longtemps le domaine qui, à la requête de leurs créanciers, fut mis en vente et acheté par Victor Voos, industriel verviétois, chef de la firme « Mutuelle Verviétoise » (acte not. Nols, d'Aubel, 30-1-1934). V. Voos étant décédé en décembre 1949, la propriété fut recueillie par ses deux fils et sa fille ; ils en conservèrent la plus grande partie, notamment les bois, mais ils vendirent une ferme, le château, le parc et les étangs, soit environ 39 ha, à Jean-Louis Vanderheyden-Vaessen en 1949 et 1950 (actes not. Lebeau-Hustincx, d'Aubel).

Celui-ci a cédé le château, avec le parc attenant et les étangs, à l'Association Sans But Lucratif « Colonies scolaires catholiques liégeoises », en mai 1951.

Note complétive et rectificative : A la mort du comte Pierre-Charles-François-Antoine de Mean, Beusdael fut recueilli d'abord par sa fille aînée, la comtesse Constance-Thérèse-Dorothée-A. de Mean (1785-1846), épouse du baron François-Jos. Eug. de Stockem († 1845). Etant décédée sans postérité, ce fut alors seulement que sa sœur, la comtesse Françoise-Aloyse de Mean, alliée au baron Constantin-François de Copis, devint propriétaire de ce beau domaine.

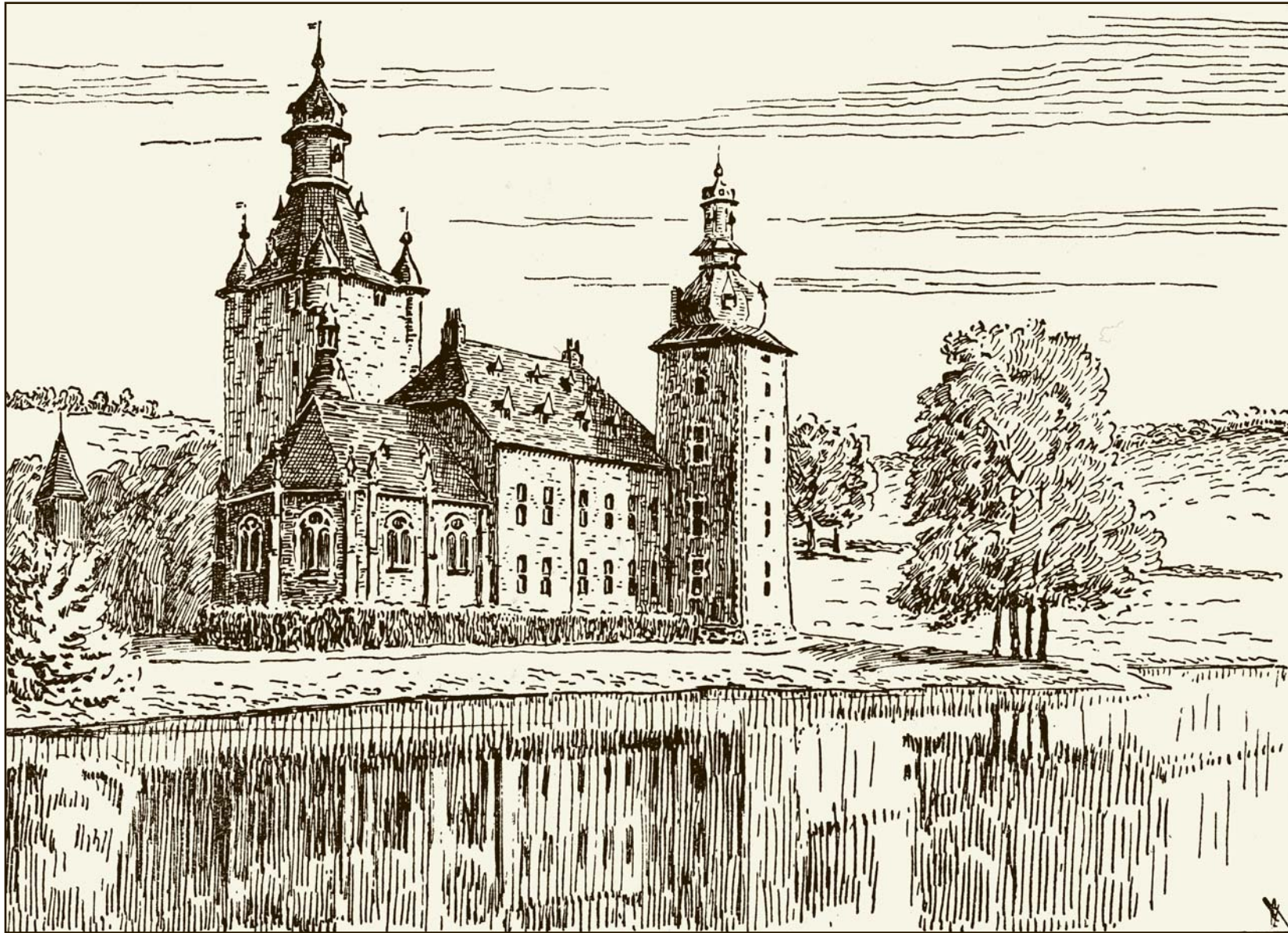
### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK ;
- 2) Deux aquarelles et une eau-forte d'ALEXANDRE SCHAEPEKENS, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale à Bruxelles ;
- 3) Un dessin de ROIDKIN dans *Das Werk des Malers Renier Roidkin* (Düsseldorf, 1939) ;
- 4) Une vue et un plan dans un prospectus publicitaire de 1949.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) C. BRONNE, *Beusdael, le château perdu* (bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> février 1938) ;
- 3) DD. BROUWERS, *Histoire du Chapitre Noble de Sinnich* ;
- 4) MACCO, *Aachener Wappen und Genealogien* ;
- 5) F. OUVERLEAUX-LAGASSE, *Xhos et Beusdael* (bull. du Touring Club de Belgique, mars 1906) ;
- 6) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





BEUSDAEL.

## 41. Le Prieuré Noble de Sinnich à Teuven

A un kilomètre en aval du château d'Obsinnich, sur la rive droite de la Gulpe, s'élève tout un ensemble de constructions, de destination d'aspect et d'âge divers : c'est l'ancien prieuré noble des chanoinesses de St-Augustin de Sinnich.

Une courte allée bordée d'arbres conduit de la voie publique à un porche cintré, qui s'ouvre presque à l'angle de deux ailes de constructions, se joignant en équerre. L'aile Sud contenait l'infirmerie, bâtie en 1622, et la brasserie — aujourd'hui la ferme — complètement transformée en 1764. L'aile Est, où se trouvaient les écuries et remises, est en ruines par suite de l'éclatement d'une bombe volante à proximité, vers la fin de la deuxième guerre mondiale. Le porche débouche dans une première cour séparant les bâtiments, dont nous venons de parler, du monastère proprement dit : vaste quadrilatère entourant à l'Est, au Sud et à l'Ouest, une cour intérieure fermée au Nord par une haute muraille ; c'est ici que se trouvait la maison du prieur, dont le dernier pan de mur s'est écroulé il y a environ quatre-vingts ans. L'aile Est était l'habitation du chapelain, bel immeuble du 17<sup>e</sup> siècle, à haute toiture d'ardoises, en maçonnerie de briques et pierres de taille, prolongée par des communs. L'aile Sud est, de loin, la partie la plus ancienne des édifices : elle constitue l'ancienne chapelle consacrée en 1297 ; les baies en ont été malheureusement modifiées et ont perdu tout caractère : leur hauteur a été diminuée et des œils-de-bœuf ovales ont été ménagés dans les cintres ; deux portes cochères et une troisième porte cintrée, plus petite, ont été percées dans la muraille. Mais la tour romane, vers l'Ouest, a conservé presque intact son aspect de la fin du 13<sup>e</sup> siècle : maçonnerie en petits moellons de grès, deux baies géminées à l'Est, toiture basse à quatre pans, couverte d'ardoises. L'aile Ouest, actuellement demeure des châtelains, était le quartier réservé à l'abbesse et aux chanoinesses.

C'est une longue bâtisse du 18<sup>e</sup> siècle, en maçonnerie de briques, de dix-sept travées et d'un seul étage, couverte d'une toiture à la Mansard en ardoises, percée de six lucarnes dans le brisis et surmontée de quatre cheminées ; les fenêtres, à linteau en cintre surbaissé, sont de style Louis XV classique. La monotonie de cette façade est corrigée par la légère saillie des trois travées du milieu, par le petit perron central à double escalier latéral et par le fronton, d'un galbe arrondi très spécial, à hauteur des combles. Ce fronton, daté de 1754, et le soubassement du perron, au millésime 1756,

sont décorés des armes de l'abbesse Anne-Caroline de Bergh de Trips et font connaître l'auteur et l'époque de cette construction. L'attrait architectural en est aussi beaucoup rehaussé par l'emploi judicieux de la pierre calcaire pour les encadrements des ouvertures, les quatre chaînages d'angles, les deux pilastres, le ruban sous la corniche et le soubassement. Devant l'habitation s'étend un jardin d'agrément et une colline boisée, longeant la route de Teuven ; l'antique source de la *Bienheureuse Marie* continue d'y jaillir ; séparant ces deux parties du parc, la Gulpe poursuit sa course paisible vers le Limbourg hollandais. Comme détails caractéristiques, notons le cloître, diverses pierres tombales dans le pavement de son côté Sud (joignant l'ancienne chapelle), plusieurs belles portes en chêne sculpté et une petite pierre aux armes de l'abbesse Marie de Golstein, au-dessus de la petite entrée cintrée de l'aile Est.

Le prieuré noble de Sinnich a pour origine un couvent de femmes, chanoinesses régulières de l'Ordre de St-Augustin, établi à proximité de l'abbaye des chanoines de St-Augustin de Rolduc, dès le début du 12<sup>e</sup> siècle, et sous la dépendance tout au moins spirituelle de celle-ci. Pendant le premier quart du 13<sup>e</sup> siècle, le couvent des religieuses fut incendié trois fois en l'espace de dix-huit ans. Ces circonstances malheureuses, ainsi que les inconvénients et discordes provenant d'un trop proche voisinage, incitèrent l'abbé de Rolduc à transplanter les chanoinesses et leur couvent ailleurs. Avec l'accord de l'évêque de Liège, il les installa, en 1243, au lieu-dit *Fons Beatae Mariae* à Sinnich et leur donna des biens-fonds qu'il possédait dans la région, ainsi que des revenus suffisant à leur entretien. L'abbé de Rolduc restait le chef spirituel des chanoinesses et leur déléguait un prieur. Elles se recrutaient le plus souvent parmi les familles de l'aristocratie limbourgeoise.

Le prieuré de Sinnich, qui dura cinq siècles, n'eut pas un sort différent de celui de toutes les communautés religieuses en général : il passa par des périodes de prospérité et d'adversité matérielle, de zèle et de relâchement moral et religieux. Son histoire détaillée, œuvre du savant Dd. Brouwers, sera consultée utilement par ceux qui s'y intéressent. En voici les traits essentiels : 1<sup>o</sup> Démêlés fréquents avec l'abbé de Rolduc ou son prieur délégué, car les chanoinesses ne supportent que malaisément les conseils ou directives qui leur sont données ; très jalouses de leur indépendance, elles tentent sans cesse de s'affranchir de la tutelle de l'abbé ; continuant d'autre part à posséder une fortune personnelle, elles ne tolèrent pas que l'on s'immisce dans leurs affaires. 2<sup>o</sup> Elles ne paraissent pas toujours animées d'un très vif esprit religieux. A certains moments même, notamment au 15<sup>e</sup> et au début du 17<sup>e</sup> siècle, la discipline et les mœurs laissent beaucoup à désirer. Notons cependant le rôle éminent et

particulièrement bienfaisant d'Odilia Ratloe : jeune religieuse de grande vertu, nommée abbesse contre son gré à l'âge de vingt-cinq ans (vers 1508), elle parvint à rétablir la discipline et les mœurs, ramena l'ordre au couvent qu'elle administra judicieusement. 3<sup>o</sup> La situation financière du prieuré fut rarement prospère : la région de Sinnich subit les effets désastreux des guerres féodales et de l'époque moderne qui, si souvent, ravagèrent le duché de Limbourg : exactions des troupes de passage, dégradation des bâtiments, pillages, vols de fourrages et de bétail, destruction des récoltes, etc., avec leur suite obligée : ruine de la terre et insolvabilité des paysans. A cela s'ajoute la mauvaise gestion de certaines abbesses. Plusieurs d'entre elles, cependant, furent de très bonnes administratrices ; citons parmi les meilleures Anne-Caroline de Bergh de Trips qui rétablit la situation matérielle du prieuré, répara les bâtiments des fermes, dévastées au cours de la guerre de succession d'Autriche, et reconstruisit le corps de logis vers 1754. Avec des alternatives diverses, le prieuré survécut jusqu'à la seconde invasion des troupes françaises dans notre pays, fin 1794. Les cinq religieuses, qui à ce moment composaient toute la communauté, durent se retirer à Cologne, début 1795, mais purent revenir à Sinnich le 19 mai de la même année. L'ordonnance française du 15 fructidor an IV (1-9-1796), supprimant tous les ordres religieux, leur porta le coup de grâce ; elles quittent définitivement Sinnich début 1797 et leur propriété est mise en vente le 17 mars 1798. Les bâtiments et quelques terres sont acquis par l'ancien receveur du prieuré, Charles-Joseph Reul. Son épouse, née Constance-Thérèse de Vlieghe, les revend en 1809 à Jacques-Ernest Soumagne, époux d'Anne-Barbe-J. de Vaux, qui les transmet à sa fille Clémentine, épouse de Henri-Jean-Jos. Kaison, de Verviers. Celle-ci revend Sinnich, en 1846, à Emmanuel-Victor-Alexandre Coenegracht, uni à Gabrielle-Th. Christine de Ras, qui le transmet à son fils Eugène, époux d'Eugénie-Henriette-Patrice-M. G. Petry. Celui-ci le laisse par héritage à sa fille Marie-Christine-H. L. Gh. Eugénie, épouse du comte Arnold de Sécillon, né à Saint-Malo en 1864. Après le décès de ce dernier, survenu le 13 avril 1924, la propriété resta à sa veuve, qui y habite avec plusieurs de ses enfants.

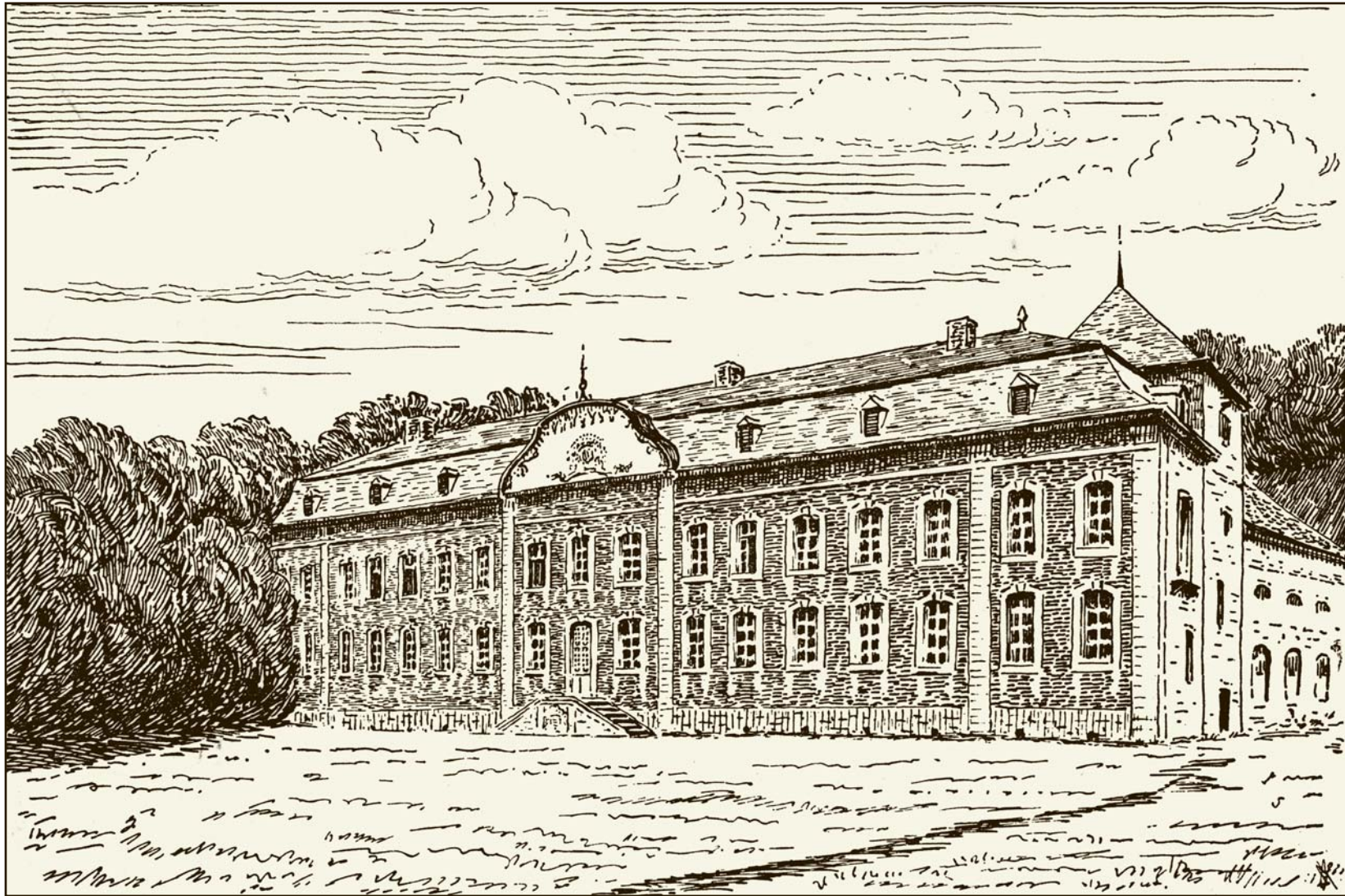
### Iconographie :

- 1) *Une belle aquarelle et deux dessins* d'ALEX. SCHAEPKENS, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale à Bruxelles ;
- 2) *Deux vues dans DD. BROUWERS, Histoire du Chapitre noble de Sinnich* (bull. S. V. A. H., vol. V, Verviers 1904) ;
- 3) *Cartes-vues.*

### Sources :

- 1) G. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) DD. BROUWERS, *op. cit.* ;
- 3) L. CAUMARTIN, *Promenades aux environs de Visé* (Liège 1862).





SINNICH.

## 42. Le Château de Hoef à Teuven

Voici comment s'exprime Alexandre Schaepkens : « *Teuven était une seigneurie dépendant des ducs de Limbourg. Un vieux château de peu d'apparence s'y trouve encore. On l'appelle « het ait Hous ». C'était la résidence des seigneurs. Nous y avons remarqué de vieilles cheminées qui portaient le caractère du 13<sup>e</sup> siècle. Un autre manoir, construction du 16<sup>e</sup> siècle, a remplacé le « alt Hous ». On l'appelle le nouveau château, et a appartenu (sic) à la famille de Draeck, dont une pierre tombale se trouvait dans l'ancienne église de Teuven... »*

Ces lignes furent écrites il y a une centaine d'années à peine. Hélas ! il ne reste plus la moindre trace de l'ancien château et l'on ne connaît même plus avec certitude son emplacement exact ; selon le comte Lionel de Sécillon, bourgeois de Teuven, il était peut-être construit où se trouve actuellement une ferme dénommée *De oud Huys*, bâtie il y a quelque quatre-vingts ans, propriété de sa mère la comtesse de Sécillon-Coenegracht.

Le « nouveau château », que l'on appelle maintenant « De Hoef », est situé un peu au nord du village, entre la route de Slenaken et la Gulpe. Il affecte la forme générale d'un rectangle avec deux ailes en retour d'équerre ; les bâtiments (modernes) de la ferme, au Midi, ont une disposition à peu près symétrique. L'on accède au château, soit directement par une porte-fenêtre à l'Ouest, soit par le porche de la ferme, du même côté, donnant dans une première cour ; celle-ci n'est séparée de celle du manoir que par un profond fossé ; on franchit celui-ci sur un pont en maçonnerie, successeur évident d'un pont-levis disparu. La partie la plus ancienne du château, datant du 16<sup>e</sup> siècle, est le corps de logis central, la tour carrée et trapue, qui flanque l'angle Nord-Ouest, et l'aile au Levant ; l'aile Ouest est plus moderne et paraît dater de la fin du 18<sup>e</sup> siècle ou du début du 19<sup>e</sup> siècle. La pierre tombale en marbre de Limbourg, dont parle Schaepkens, est encastrée dans le soubassement de la tour, côté Ouest ; elle porte les armoiries de Draeck avec huit quartiers, un texte et le millésime 1666. Remarquons les encadrements et croisées en bois de chêne de la plupart des fenêtres à deux jours superposés de la vieille partie, ainsi que les traces des anciens fossés, bien visibles du côté Nord. Le propriétaire actuel, Hubert Duesberg, a eu l'excellente idée de faire dérocher toutes les maçonneries, de supprimer la véranda vitrée qui déparait le côté Ouest et de restaurer complètement les toitures couvertes d'ardoises et les appartements. Le château, longtemps négligé et gravement déla-

bré par suite de la deuxième guerre mondiale, a repris un air de santé qu'on ne lui connaissait plus. Les travaux ont été exécutés sous l'intelligente direction de l'architecte Albert Duesberg. Tout au plus pourrait-on regretter l'aplatissement de la flèche de la tour, plus effilée auparavant ; cela tient à ce que les Allemands l'avaient enlevée pour y installer une plateforme de tir antiaérien et que l'on ne disposait d'aucun document montrant l'ancien état de choses ; les gouttières, très débordantes, ont été rétablies dans leur état antérieur. Dans l'ensemble, cette restauration constitue une incontestable réussite.

À l'origine, la seigneurie de Teuven était probablement un alleu, qui vers 1370 appartenait à un certain Mathilion ; bien que son nom de famille ne soit pas indiqué, ce devait être Mathilion d'Eynatten. Elle passa dans la suite au lignage de Gronsvelt (ou Groules), qui possédait également la seigneurie de Beucken ou del Beuck à Henri-Chapelle. Ces deux seigneuries restèrent longtemps dans les mêmes mains. Elles échurent à Jeanne de Gronsvelt qui, vers le début du 15<sup>e</sup> siècle, épousa Jean de Brempt. Elles furent ensuite recueillies par le fils de ceux-ci, Goswin de Brempt, qui s'unit en 1461 à Catherine de Mérode, fille de Walram. Les seigneuries allèrent après eux à leur fille, Sophie de Brempt, qui épousa en premières noces Jean Krummel d'Eynatten, dont elle eut une fille, Jeanne Krummel d'Eynatten ; celle-ci hérita de ces biens et s'unit à Gérard de Palant, dont naquirent quatre filles ; la troisième, Adrienne de Palant, épouse d'Adrien d'Uytenhove, obtint en partage la seigneurie de Teuven, tandis que celle de Beucken fut attribuée à sa sœur Marie de Palant. Jean-Charles d'Uytenhove, sans doute fils d'Adrien précité et d'Adrienne de Palant, relève le 21 janvier 1597, puis le 4 juillet 1612 et vend le bien à Walram Draeck, veuf d'Anne de Viron, et à ses enfants. La seigneurie allait rester pendant cent quatre-vingts ans dans ce lignage. A Walram Draeck succède son fils Robert, qui relève le 12 octobre 1617, puis le frère de ce dernier, Gérard de Draeck. Celui-ci se mit en difficultés avec le Chapitre noble des chanoines de St-Augustin de Sinnich, dont il se refusait à reconnaître les droits de seigneur foncier sur Sinnich ; de longues procédures furent entamées à ce propos, mais le roi Philippe IV, par arrêt du 5 octobre 1649, et le Conseil de Brabant en 1656, le déboutèrent de ses prétentions. Gérard de Draeck mourut en 1656 ; de son mariage avec Anne-Françoise d'Adourne, naquit un fils, Joseph de Draeck, qui lui succéda et releva la seigneurie foncière de Teuven devant la cour del Beuck à Henri-Chapelle le 16 mars 1657. C'est lui qui fit sculpter la belle dalle tumulaire mentionnée ci-dessus ; il céda l'an 1700. Après sa mort, le relief du bien est fait par son fils, Joseph-Anselme de Draeck, époux de Catherine-Ernestine Bertolf de Belven ; il obtint le titre de baron, mourut

en 1719 et eut pour successeurs dans la seigneurie son fils encore mineur d'âge, le baron Jean-Joseph-Gérard de Draeck, puis la sœur de celui-ci, Marie-Adrienne-Franç. de Draeck, épouse du baron Jean-Frédéric-Guill. de Negri.

La propriété fut recueillie par le fils cadet des précédents, le baron Joseph-Anselme-Ant. de Negri, qui s'unit à la veuve de son frère Franç. Guill. Joseph, Jeanne-Marie-Joséphine d'Eys de Beusdael. De ce mariage naquit notamment la baronne Marie-Franç. Josèphe de Negri, à qui De Hoef fut attribué. Elle épousa en premières noces le baron Charles-Alex, de Blanckart, dont elle eut cinq enfants ; après le décès de leurs parents, ceux-ci vendirent le domaine à Victor Haan, d'Aix-la-Chapelle, qui le revendit en 1851 à Walther Moulan, avocat à Liège. Ce dernier, mort en 1876, le laisse par héritage à Cyrille et Julienne Magis, épouse de Pierre Kersten, de Liège, qui l'aliène l'année suivante (acte not. Jamar, 30-7-1877) à Léopold-Gér. Quoidbach et à son épouse Gabrielle-Thér. Christ. Elisab. de Ras, veuve de Marie-Jos. Jean-Théod. et de Marie-Emm. Vict. Alex. Coenegracht, dont elle avait eu des enfants. Après le décès de celle-ci, survenu le 14-2-1882, de longues contestations s'élevèrent entre son mari et ses enfants Coenegracht et Quoidbach, au sujet de la propriété de Hoef. Finalement, elle fut mise en vente publique et acquise, le 2 avril 1901 (acte not. Nols et Xhaflaire) par Emile Sano et son épouse Emma-P. V. L. Demeyer, de Bruxelles. Leur fille, Emma-M.J.R. Sano, épouse de Louis Janssens, d'Ostende, en hérita. Décédée le 7 août 1946, le bien est recueilli dans sa succession par ses deux filles, Marthe Janssens, épouse de Roger Verhaeghe de Naeyer, Georgette Janssens, épouse de Pierre Morren et par les trois enfants mineurs de son fils Michel Janssens-van Heule précité, qui le mirent en vente publique. Le château et la ferme attenante, soit environ 32 ha furent adjugés, le 27-2-1947 (acte not. Lebeau), à Hubert Duesberg-Grenade, industriel à Verviers.

Note : Il ne faut pas confondre la famille d'Anne de Viron (aux chaperons) citée ci-dessus, avec celle des barons de Viron (au palmier).

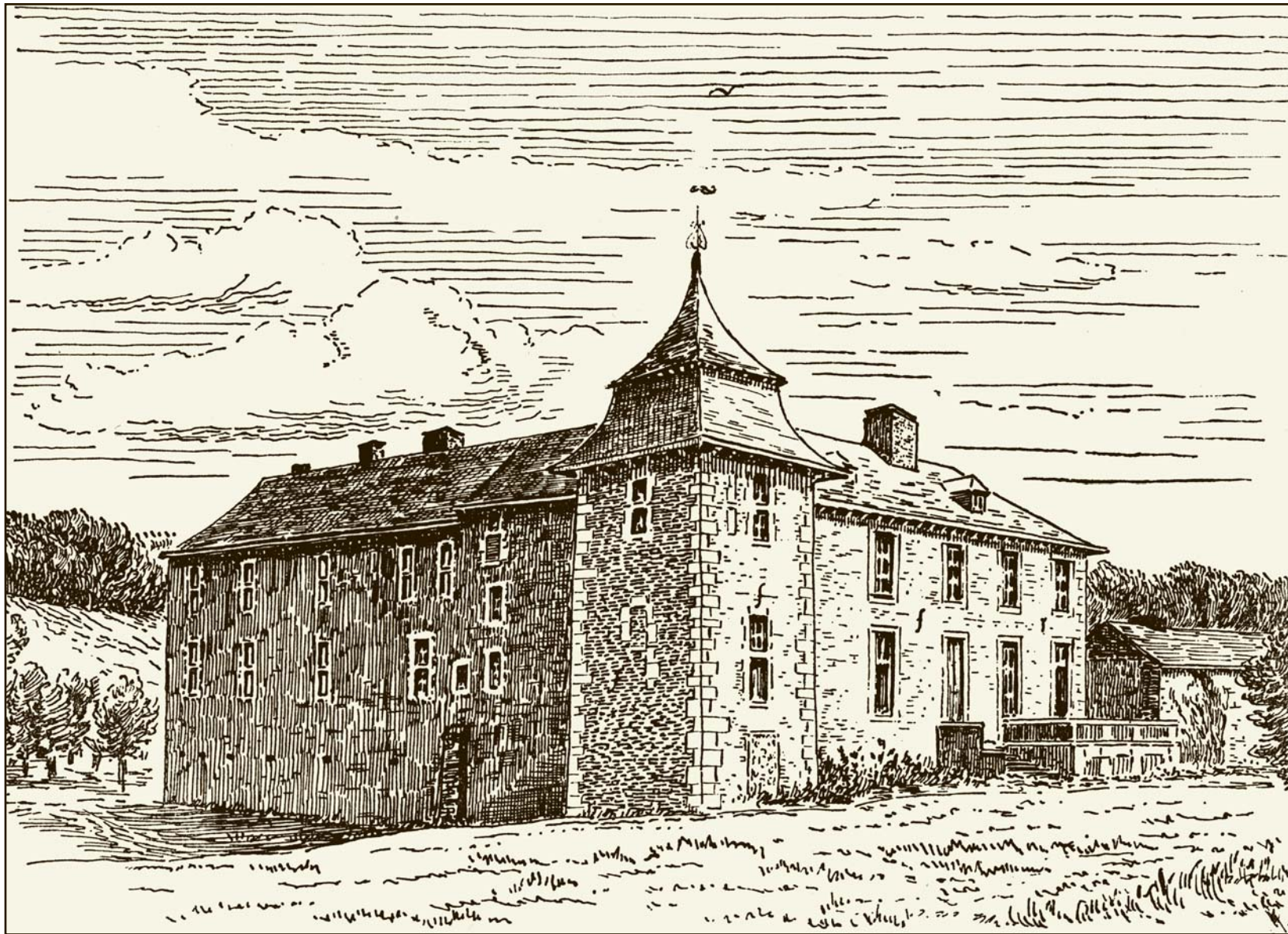
### Iconographie :

- 1) Une aquarelle de JOSÉ POSWICK, peinte en 1927 ;
- 2) Une photo prise par HANS KÖNIGS vers 1942.

### Sources :

- 1) G. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) ALEX. SCHAEPKENS, *Notes manuscrites*, au Cabinet des Estampes, Bibliothèque Royale à Bruxelles ;
- 3) *Archives de l'enregistrement et des domaines à Aube* ;
- 4) *Protocole du not. J. LEBEAU-HUSTINCX* à Aube ;
- 5) A. BUCHET, *La Seigneurie Del Beuck à Henri-Chapelle* (Verviers 1938) ;
- 6) DD. BROUWERS, *Histoire du Chapitre noble de Sinnich* ;
- 7) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège* (Liège 1892) ;
- 8) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien Duché de Limbourg*.





DE HOEF.

### 43. Le Château de Crapoel à Walhorn

En 1438, on rencontre la forme *Cradenpoell*, « mare aux crapauds », ce qui peut faire supposer que l'endroit était marécageux et que de nombreux batraciens y charmaient les habitants de leurs mélodies nocturnes.

Le château se trouvait à 450 mètres au Sud-Est du hameau de Rabothrath, tout près de la ferme construite à l'emplacement des anciens bâtiments d'exploitation, et qui a conservé le nom de *Crapoel*.

D'après l'ancienne eau-forte reproduite dans l'ouvrage d'Eugène Poswick, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise*, il se composait de quatre bâtiments à deux étages formant quadrilatère et enserrant de toutes parts une petite cour intérieure ; les toitures étaient à deux versants, surmontées d'une girouette à chacune des extrémités des arêtes faîtières. La façade principale montrait trois travées, un rez-de-chaussée surélevé, au centre duquel s'ouvrait la porte d'entrée, et des fenêtres à croisées et à meneaux. A droite se dressait, vers l'extérieur, une tour flanquante carrée, coiffée d'une flèche à brisis concave, sous une toiture en forme de campanule et un clocheton surmonté d'une girouette. Les murailles plongeaient dans l'eau des douves, que traversait un pont-levis prolongé d'un pont en maçonnerie. En-deçà de ce pont s'étendait une grande cour de ferme entourée par un mur, vers le château, et par des bâtiments des trois autres côtés ; ces bâtiments, flanqués de trois tours rondes, étaient, eux aussi, complètement entourés de fossés remplis d'eau, reliés à ceux qui bordent le château. On n'accédait à la cour de ferme que par un second pont-levis et un portail encadré de deux tourelles rondes, surmonté d'une pierre aux armes Schuyl de Walhorn. Cette description sommaire suffit à montrer que le château était solidement défendu et qu'il ne devait pas être commode de s'en emparer.

Crapoel, siège d'une seigneurie foncière qui dépendait du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, est mentionné pour la première fois en 1407. Il appartenait alors aux sires d'Eupen. En 1450, Carsilis d'Eupen le vend à Thierry de Palant, sgr. de Wildenburg. En 1512, Jean de Palant, sgr. de Withem, fils du précédent, le cède à Nicolas Rave. De celui-ci, le château passe à un de ses fils, dont le prénom n'est pas connu, puis à son petit-fils, Renier Rave, qui en fait relief en 1545 et décède en 1575. La sœur de celui-ci, Cécile de Rave, avait épousé, en 1535, Christian de Woestenraedt, qui est

cité comme seigneur de Crapoel ; mais il est plus probable que ce furent ses deux fils, Thierry et Gilles de Woestenraedt, qui l'acquirent de leurs cousins germains, enfants de leur oncle maternel, Renier Rave précité. Ils ne le gardent que quelques années et le revendent en 1592 à Arnold Schuyl de Walhorn, fils de Winand et de sa seconde femme, Marie Hoen de Cartils. En 1601, le castel est assiégé par une troupe de quatre-vingts soldats, fantassins et cavaliers, qui en forcèrent l'entrée au moyen d'un pétard et le pillèrent, s'emparant notamment d'or, d'argent et de bijoux. Arnold Schuyl de Walhorn étant décédé célibataire en 1617, Crapoel échoit à sa sœur Madeleine, épouse de Jean de Bure, puis, après leur décès, à son autre sœur, Marie Schuyl de Walhorn qui le lègue en 1623 à son neveu Arnold Schuyl de Walhorn, fils de Guillaume et d'Anne de Panhuys. Cet Arnold Schuyl de Walhorn, époux d'Isabelle de Straet d'Alensberg, occupa des charges importantes et fut le bienfaiteur de l'église de Walhorn. Né en 1602, il mourut à Crapoel en 1679. De son mariage étaient nés onze enfants, presque tous cités comme seigneurs de Crapoel ; mais les fils paraissent être décédés sans hoirs, car la seigneurie finit par aller à l'une des filles, qui recueillit seule les parts de ses frères et sœurs : Marie-Françoise Schuyl de Walhorn, née en 1635, décédée en 1696. Elle s'unit, en 1686, à Pierre de Bergh de Trips, sgr. de Clermont († 1696), mais n'eut pas d'enfant et le domaine échut au frère cadet de son mari, Guillaume-Henri de Bergh de Trips. Celui-ci s'unit, en 1697, à Françoise-Arnoldine Schuyl (1682-1715), fille posthume de Michel-Henri (frère de Marie-Françoise Schuyl précitée) et d'Anne-Michèle de Budier.

Le château fut gravement endommagé par le tremblement de terre de 1692 ; Guillaume-Henri de Bergh de Trips le réédifia en 1698. Une pierre à ses armes, rappelant ces événements, existe encore, encadrée au-dessus de la porte d'un bâtiment d'exploitation.

Guillaume-Henri de Bergh de Trips mourut en 1737 et sa fille Marie-Marguerite-Françoise lui succéda dans la propriété. Elle testa en 1746, instituant légataire universel son cousin, le comte Adam-Alexandre de Schellart de Geysteren. Celui-ci vendit le domaine, en 1789, à la douairière de Jacques-Joseph Simonis, née Marie-Agnès de Franquinet ; son fils, Henri-Guillaume Simonis, fait le relief en son nom le 17 décembre 1790. Lors de la liquidation de la succession de M<sup>me</sup> Simonis-de Franquinet en 1806, les biens-fonds qu'elle possédait dans la région furent partagés entre les enfants de sa fille Marie-Isabelle Simonis, épouse d'André-Joseph de Grand'Ry. Crapoel fut attribué à l'un d'eux,

Marie-Elisabeth-Joséphine de Grand'Ry, épouse en premières nocces (1804) de Philippe (de) Lom, et en secondes nocces (11-3-1815) du comte Charles-Frédéric de Pinto, né à Potsdam en août 1784, chambellan du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, adjudant général. Blessé à la bataille de Ligny, veille de Waterloo, le 16 juin 1815, il décéda des suites de ses blessures le 15 avril 1820. Il avait revendu la propriété de Crapoel au frère de sa femme, Jacques-Joseph de Grand'Ry, marié à sa cousine Marie-Anne-Jos. de Grand'Ry. Après leur décès, elle échut, en 1854, à leur fils Victor-Joseph de Grand'Ry, qui l'aliéna, en 1858, à Gustave-Auguste Sternickel et à un certain Gülcher, d'Eupen.

C'est vers cette époque que, selon toute vraisemblance, le château fut démoli ; l'on n'en voit plus que l'emplacement et les anciens fossés. En 1898, ils étaient la propriété d'Alfred Sternickel et de la veuve Adolphe Mayer, née Mathilde Homberg. En 1921, ils passèrent à Joseph Klinkenberg, époux de Marie Minartz, qui les possède encore.

Note : L'examen d'un plan de 1826 reposant aux archives du cadastre à Eupen semble montrer que, lors de la réédification de la fin du 17<sup>e</sup> siècle, la tour carrée du château, qui existait antérieurement, ne fut pas rétablie.

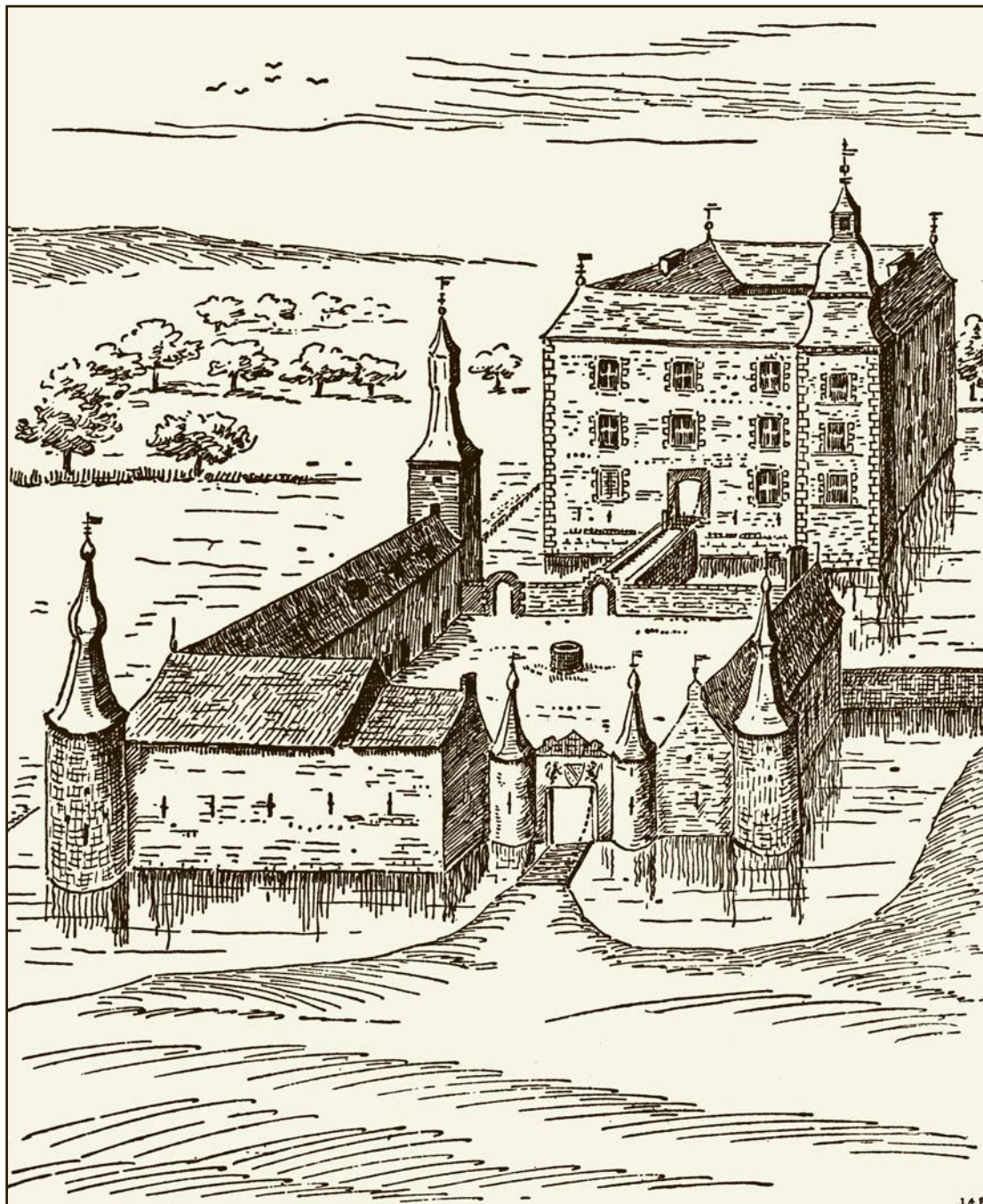
#### Iconographie :

- 1) *Tableau à l'huile*, du 17<sup>e</sup> siècle, au musée de Maastricht ;
- 2) *Eau-forte* dans EUG. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise*, reproduite dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 3) *Plan de 1826* (archives du cadastre à Eupen).

#### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) EUG. POSWICK, *op. cit.* ;
- 4) REINERS, *op. cit.* ;
- 5) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





CRAPOEL (en 1672).

#### 44. Le Château de Thor à Walhorn

Le hameau d'Astenet, dépendance de Walhorn, est arrosé par le Grötbach ; c'est au confluent de ce ruisseau et du bief de l'ancien moulin qu'est situé le château de Thor, à l'ouest de la route Walhorn-Hergenrath et à mi-distance entre les églises de ces deux villages.

Le château primitif d'Astenet, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thor, était construit au milieu de l'étang qui fait actuellement partie du jardin d'agrément de Thor, au Sud-Ouest de l'édifice de ce nom. Dès 1626, il n'était plus habitable ; le donjon s'était écroulé vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Les curages de l'étang, faisant émerger les substructions, révèlent un bâtiment massif, flanqué de quatre tours, non sans analogie sans doute avec celui de Vlattenhaus à Eynatten.

Le château actuel comporte trois parties distinctes : le corps de logis principal, entre cour et jardin ; grande bâtisse d'un étage, coiffée d'une toiture en tuiles à deux versants, ornée de petites lucarnes : la façade, du côté de la cour, montre cinq travées ; les fenêtres, symétriquement disposées, ont des linteaux en arc surbaissé de style Louis XV ; la porte d'entrée, au milieu, est précédée d'un perron de trois degrés et surmontée d'une jolie imposte à jour ovale ; ses piédroits et son linteau rectiligne sont larges et moulurés. Dans le pignon Est, certaines baies, plus petites, paraissent dater du 17<sup>e</sup> siècle. A cette première partie fut ajoutée en 1738 une seconde construction du côté du jardin, au Nord. Son toit à deux pentes (brisis couvert d'ardoises, le dessus couvert de tuiles) est massif et sans charme. Dans l'encoignure formée par ces deux parties s'élève une tour carrée, bâtie au 19<sup>e</sup> siècle, paraît-il. Effectivement, la partie cimentée de la muraille, à baies géminées en plein cintre et à simili-crèneaux, porte la marque déplorable de cette époque. Cependant, toute la partie de la maçonnerie, jusqu'à hauteur des chéneaux du corps de logis, date de 1738, année de l'édification du second bâtiment décrit ci-avant. Le caractère de ses chaînages d'angles et de ses encadrements de fenêtres, en pierre de taille, suffit à démontrer son ancienneté. En fait, la tour est donc antérieure au 19<sup>e</sup> siècle, mais elle a subi, à cette époque, un remaniement et un exhaussement d'ailleurs malencontreux. L'édifice conserve une chapelle castrale, de belles boiseries et des portes en chêne sculpté de style Louis XIV. La troisième partie du château est constituée par le petit bâtiment isolé, perpendiculaire à la façade et barrant la cour

du côté Est. C'est une construction basse, sans étage, percée d'un porche d'entrée central en plein cintre et de baies jumelées de chaque côté ; le porche, dont la clef de voûte est sculptée aux armes de la famille Heyendal, porte le millésime 1733 ; il est surmonté, vers l'extérieur, d'un gracieux tympan qui s'orne, en son milieu, d'une jolie niche à statuette et, à son sommet, d'un pot à feu en pierre taillée ; la toiture à quatre versants est agrémentée de lucarnes et une girouette, plantée au centre de son arête faîtière, montre les initiales D (Docteur) L (Lambertz).

Le château de Thor a pour origine la brasserie du stock-fief, qui au 14<sup>e</sup> siècle appartenait au lignage d'Astenet, avec les fiefs de Panhuys et de Mützhof ; le dernier descendant mâle de cette famille fut Herman d'Astenet. Après sa mort, son beau-frère Scheiffart van der Heyden fait le relief de ses biens devant la cour de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle en 1416. Dès le 15<sup>e</sup> siècle, le domaine est divisé en trois parties ; l'une d'elles, sur laquelle devait s'édifier Thor, appartient à Jean van der Heyden, fils de Scheiffart précité. A son décès, ses biens sont partagés entre ses enfants (1467) et le fief est attribué à son fils Winand van der Heyden ; il le transmet par héritage à son fils Jean van der Heyden ; à son décès, en 1543, il passe à sa fille, Claire van der Heyden, épouse de Jean Molener, dit Hens d'Astenet, échevin de Walhorn ; le bien est ensuite recueilli par le fils du précédent, Winand d'Astenet, qui le laisse à sa veuve, née Gudule Welter. D'une première union avec Nicolas Pelzer, elle avait eu une fille, Barbe Pelzer, qui devint propriétaire du fief et, par son mariage avec Renier Reul, le fit passer dans la famille de ce dernier. Renier Reul, né vers 1577 et mort en 1646, avait fait le relief en 1615. Son fils Hubert en devint seul propriétaire par la cession que lui fit de sa part, en 1652, Gudule d'Astenet (veuve de Léonard de Vischer), fille de Winand et demi-sœur de sa mère Barbe. Il épousa, en 1655, Isabelle-Catherine Lallemand, agrandit considérablement son domaine, fut anobli en 1660 et mourut en 1666. Astenet échut à son fils, Jean-Guillaume de Reul, puis à la sœur de celui-ci, Jeanne-Marie de Reul, épouse en premières noces de don Ambroise de Quintana Riva, lequel vendit l'ancienne brasserie du domaine et quelques journaux de terre à Jean Heyendal, frère du célèbre Nicolas Heyendal, abbé de Rol-duc. Le nouveau propriétaire fit bâtir, sur l'emplacement de cette brasserie, une nouvelle construction que l'on dénomma « castel » et dont les ancrs en fer forgé de la façade indiquent l'année 1700. Jean Heyendal mourut en 1717, laissant le bien à ses deux fils, Jean-Etienne et Henri Heyendal. Ceux-ci construisirent l'aile du côté du jardin en 1738 ; en

1732, ils avaient obtenu l'autorisation de faire célébrer la messe dans la chapelle castrale. Après leur décès, le château échut à la fille de Henri, Anne-Catherine Heyendal, dernière de sa race ; en 1762, elle s'unit à Walthère-Jean-François Birven, de Montzen († 1800) et mourut à Thor en 1806. Après le décès des époux Birven-Heyendal, la propriété passe à leur fils, Jean-Guillaume-Henri Birven, époux de Sybille Thyssen. Observons que, par ce mariage, il adjoignit à ses biens patrimoniaux celui de Vlattenhaus à Eynatten. Leur fille Joséphine Birven recueillit Thor à leur décès ; en 1840, elle s'unit au docteur Frédéric Lamberz, d'Aix-la-Chapelle, qui fit exhausser la tour, à l'encoignure du bâtiment principal et de l'aile du château. Décédée veuve en 1899, le bien fut recueilli par son neveu, l'ingénieur Emile Lamberz, puis par le fils de ce dernier, Frédéric Lamberz, son propriétaire actuel. Il y a installé une « hostellerie », renommée pour son excellente chère et l'affabilité de l'accueil que l'on y reçoit. M<sup>r</sup> Lamberz s'intéresse aux choses du passé et ne manque pas l'occasion de montrer à ses hôtes ou aux visiteurs tous les détails anciens qui font de cette vieille demeure un agréable lieu de repos et de villégiature.

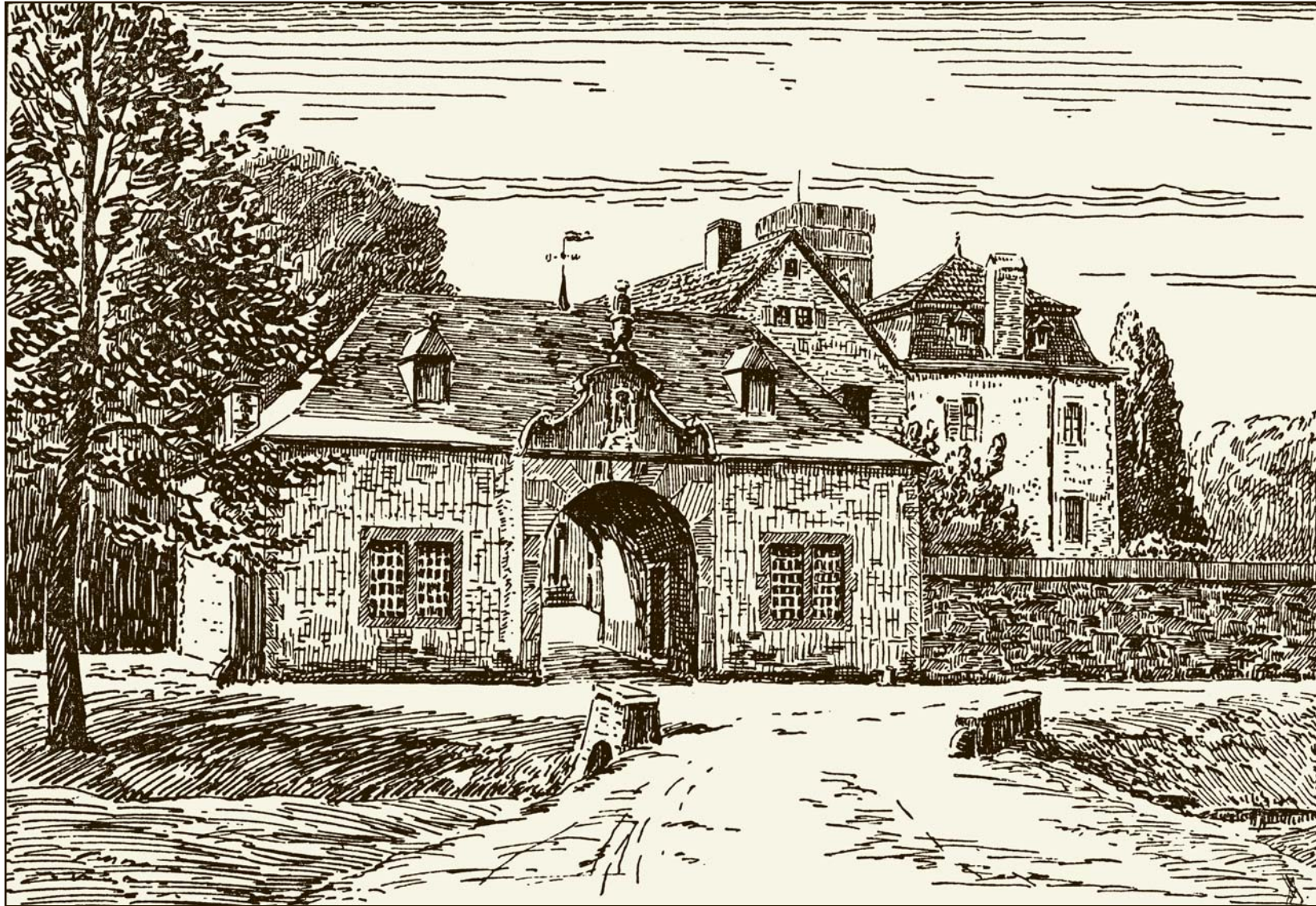
#### Iconographie :

- 1) REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 2) *Cartes-vues et cartes publicitaires*.

#### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) EUG. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





THOR.



## 45. Le Château de Mützhof à Walhorn

Cette vieille habitation fait, en quelque sorte, pendant à celle de Thor, dont elle n'est distante que d'un peu plus de cent mètres. Elle est bâtie à proximité immédiate de la route de Walhorn à Hergenrath, mais à l'Est de celle-ci et un peu en contre-haut. Peut-être le terme « château » est-il un peu prétentieux pour la désigner, car rien ne la distingue d'une bonne maison de campagne, spacieuse, mais d'une extrême simplicité ; c'est un grand bâtiment, de plan rectangulaire et d'un seul étage, à sept travées ; la façade principale, au Midi, donne de plain-pied sur un parc aux belles frondaisons ; un ruban de pierre sous les chéneaux et un autre, à hauteur des appuis des fenêtres de l'étage, en rompent seuls la monotonie, avec les volets de bois des baies et un fronton triangulaire troué d'un œil-de-bœuf. Pourquoi fallut-il abîmer cette façade par une marquise en bois devant l'entrée et une espèce de feston denticulé, découpé dans du métal, qui courait tout le long de la corniche et du fronton. Fort heureusement, ce feston a été supprimé tout récemment. La toiture, à quatre versants, est garnie de rares et petites lucarnes. Les fenêtres des deux façades sont de style Louis XV classique.

Il paraît que cette construction date de 1804 ; cette époque est admissible pour ce qui concerne la façade au Midi, mais le reste de l'édifice, notamment le pignon Est avec ses petits jours, ses chaînages d'angles et les deux grosses cheminées, émergeant des extrémités de l'arête faîtière, portent les marques bien visibles du 17<sup>e</sup> siècle. Il y a donc lieu de croire qu'il ne s'est agi, au début du 19<sup>e</sup> siècle, que du remaniement important d'une construction préexistante. Nous n'y avons relevé qu'un seul détail vraiment intéressant : les armoiries de la famille Quoidbach et la date 1661, sculptées dans la clef de voûte d'une petite entrée cintrée, en bossage, entre deux bâtiments exigus et très bas, à l'Est du corps de logis.

A Mützhof et Thor se répète la particularité déjà constatée à Ruyff et Baelen (Henri-Chapelle) ; nous la constaterons encore à Vlatthenhaus et Amstenraedterhaus (Eynatten) et à Burg et Haus Raeren : nous y trouvons deux fiefs si rapprochés l'un de l'autre qu'ils paraissent jumelés. Ces phénomènes apparents provenaient de démembrements de seigneuries primitives, territorialement plus importantes. Il n'en va pas autrement ici, car Mützhof, comme Thor, a fait partie d'un domaine assez étendu, qui au 14<sup>e</sup> siècle appar-

tenait au vieux lignage d'Astenet. Au début du 15<sup>e</sup> siècle, il était passé dans les mains d'une autre vieille famille du terroir, les Weims dit Wambach. Le manoir n'était, à cette époque, qu'une simple ferme appartenant à Thierry von dem Wambach. Il la vendit en 1435 à Ulric de Kettenis. Sans doute mourut-il sans hoirs, car lorsque ses biens furent partagés en 1457, la ferme de Mützhof fut attribuée à sa nièce, Gertrude Crummel, épouse de Jean van Eys de Beusdael ; elle passe par succession à leur fille Catherine van Eys, qui en 1485 s'unit à Guillaume van der Sand, déjà possesseur de Mützhagen, et fit passer le bien dans la famille de son mari.

C'est depuis lors que l'ancienne ferme d'Astenet fut appelée *Mützhager Hof*, parce qu'elle appartenait aux propriétaires de Mützhagen. Mützhager Hof est devenu, par contraction, *Mützhof*, nom que le manoir conserve encore de nos jours.

Il passa par voie d'héritage au fils de Guillaume van der Sand et de Catherine van Eys, puis à leur petite fille, Marie van der Sand, qui s'unit à Nicolas Pelzer, de Henri-Chapelle. Après la mort de sa femme, celui-ci convole avec Gudule Welter qui, devenue veuve à son tour, épouse en secondes noces Winand d'Astenet, fils de Hens. De cette dernière union naquit une fille, Catherine d'Astenet, qui devint la femme d'Antoine Lamberts ou Lamberti, échevin de Walhorn. Il était possesseur de Mützhof en 1613. Leur fille, Gudule Lamberti, recueillit le bien dans leur succession. En 1644, elle épousa Gérard Quoidbach, de Moresnet, qui devint drossard de Walhorn. C'est son souvenir que rappelle la pierre armoriée mentionnée dans la description ci-avant. Il reconstruisit les bâtiments, mais se ruina dans cette entreprise et la propriété passa à son beau-frère Winand Lamberti, abbé de Rolduc. Celui-ci avait prêté d'importantes sommes d'argent que l'emprunteur ne parvint pas à rembourser. Marie Lamberti, sœur de Gudule et de l'abbé Winand, avait épousé Pierre Meessen ; après le décès de l'abbé, en 1664, Mützhof échut à la nièce de celui-ci, Gertrude Meessen, née du mariage de Pierre Meessen et de Marie Lamberti. Elle épousa Jean Heyendal, greffier de Walhorn ; après sa mort, survenue en 1717, le bien échut à leur fils, François-Joseph Heyendal, échevin de la Haute Cour de Limbourg, qui mourut célibataire. Mützhof fut recueilli après sa mort par son neveu, Jean-Winand Heyendal, qui le laissa, en 1775, à sa sœur Anne-Catherine Heyendal, unie à Walther-Joseph-François Birven. Leur fils, Nicolas Birven, en hérita et s'unit à Elisabeth Loop. Ce fut à l'occasion de son mariage qu'il édifia (ou plutôt remania et modernisa) l'actuelle demeure, en 1804. Il l'habita jusqu'à sa mort, en 1842, et la

laissa à son neveu Nicolas, fils de Henri Birven. Celui-ci, décédé célibataire à Aix-la-Chapelle en 1871, était le dernier représentant mâle de son nom.

Les bâtiments de la ferme brûlèrent en 1872 et furent reconstruits par après.

En 1874, la propriété fut acquise par le docteur Hartung, d'Aix-la-Chapelle, époux de Marie Nellessen.

En 1896, elle fut recueillie dans sa succession par sa fille Anna Hartung, femme de Robert Kesselkaul. En 1917, ils aliénèrent le bien à Jean-Adolphe-Hubert Baumann-Rönberg, d'Ellen-lez-Düren, qui le revendit, le 19 mai 1928, à Alphonse Pesch, d'Eupen, son propriétaire actuel (acte not. Trouet, d'Eupen).

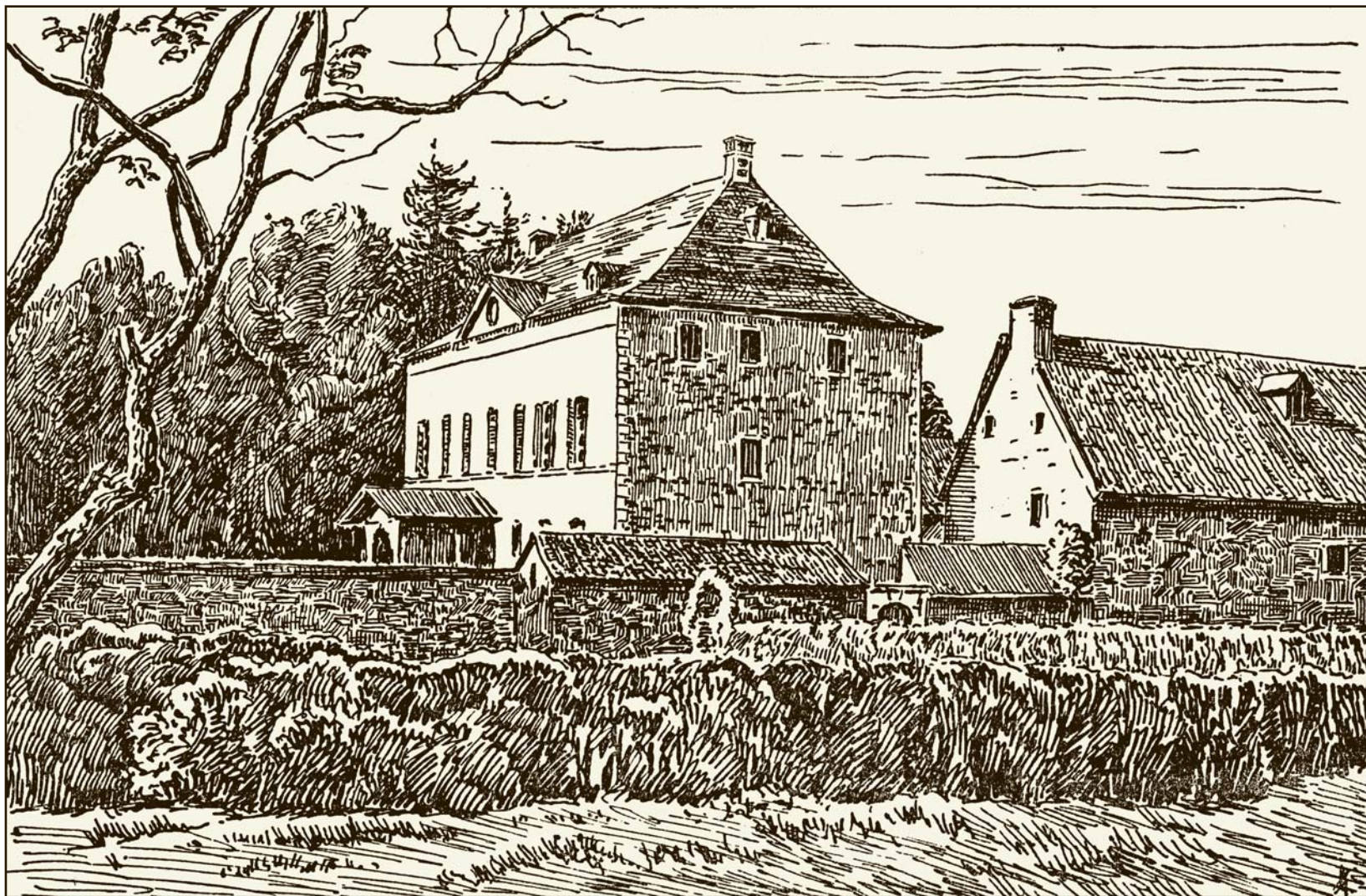
### Iconographie :

Deux vues dans le bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> décembre 1933.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) MACCO, *Aachener Wappen und Genealogien* ;
- 4) REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 5) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* (Eupen, 1879).





MÜTZHOF.



## 46. Hundertmorgen à Walhorn

Assise dans l'angle Ouest de l'enclave de Belven, dépendance de la commune de Walhorn, cette agreste construction est presque équidistante de Kettenis et d'Eynatten. De la chaussée qui relie ces deux villages, elle se distingue à peine, à trois cents mètres à l'Est, dissimulée par une haie et les pommiers d'une grande prairie. On y accède par un petit chemin empierré, qui s'amorce à la voie publique.

A première vue, elle manque d'apparence ; rien ne la différencie d'une simple ferme et d'aucuns nous reprocheront peut-être de l'avoir comprise dans le cadre de cet ouvrage. Si l'on y regarde de plus près, force sera cependant de constater qu'elle dut remplir, dans le passé, un rôle moins effacé. Certes, le corps de logis, exposé à l'Ouest, est des plus modestes : on y voit une petite porte entre deux fenêtres et, à l'étage — très bas — trois baies symétriquement disposées sous la corniche ; toiture à deux versants en tuiles rouges. Tout cela semble avoir été construit ou, en tout cas, remanié au 19<sup>e</sup> siècle et manque d'intérêt. Mais, ce qui attire l'attention et n'est plus le propre d'une simple exploitation agricole, ce sont les deux grosses tours carrées et trapues qui enserrant ce bâtiment des deux côtés. Leur maçonnerie en moellons paraît, de toute évidence, ancienne et remonter, pour le moins, au 17<sup>e</sup> siècle. Chacune d'elles est coiffée d'un toit — malheureusement en tuiles rouges aussi — à quatre pans, assez aplati et terminé par un épi de forme sphérique. Celle du côté Sud est un peu plus élevée que l'autre ; cette dernière, au Nord, est percée vers l'Ouest d'une porte cochère : les piédroits supportent une large console rectangulaire sur laquelle repose un arc de galbe très spécial, gracieux compromis entre le cintre et l'ogive surbaissée. Nous n'en connaissons pas d'autre similaire. La taille de ses pierres et l'évidente recherche esthétique qu'il manifeste nous indiquent qu'il ne peut s'agir ici de l'entrée d'une simple ferme, mais d'une demeure plus ou moins seigneuriale. Cette entrée cochère est actuellement murée ; on y a ménagé une porte d'étable et deux petits jours. Au Nord de la tour a été adossé un hangar et, à l'Est, une autre construction formant annexe. Un assez vaste étang borde l'édifice vers le Nord et s'allonge vers l'Ouest en s'élargissant. Faut-il y voir un ancien vivier, qui anciennement se raccordait à des fossés

défensifs ? Pure hypothèse...

Le fermier exploitant nous a dit qu'au temps passé, cet immeuble avait servi de pavillon de chasse. Nous ne savons où ce détail a été puisé, mais il paraît en tout cas plausible : Hundertmorgen, en effet, ne se trouve qu'à environ douze cents mètres de la lisière Ouest de la forêt de Raeren, reliée elle-même à l'immense massif boisé de l'Hertogenwald. Cerfs, chevreuils et sangliers y abondaient ; lièvres, bécasses, coqs de bruyère et gelinottes s'y rencontraient aussi. Il n'est donc guère douteux que l'on chassait dans les parages et que l'emplacement de ce pied-à-terre était particulièrement favorable aux expéditions des disciples de Diane.

*Hundertmorgen* signifie « cent journaux ». Le journal est une ancienne mesure de superficie agraire valant environ vingt-deux ares.

La principale difficulté, pour celui qui tente de retracer l'histoire de Hundertmorgen, est qu'il existait aux environs une autre propriété de même dénomination et qu'elles peuvent donc facilement se confondre. L'une s'intitulait *Hare Hundertmorgen* et l'autre *Schwartzte Hundertmorgen*. Pour les distinguer l'une de l'autre, on aura accolé au lieu-dit Hundertmorgen le nom du propriétaire ou la première partie de ce nom. Le premier, en effet, appartient aux van Haren et le second aux de Schwartzenberg. Nous devons cette explication aux recherches historiques et à la sagacité de M<sup>r</sup> Grondal.

Le bien dont nous nous occupons ici est *Schwartzte Hundertmorgen*. Comme son homonyme, c'est un démembrement de l'ancien domaine de Belven. En 1664, il est en la possession d'Anne-Marie Bertolf de Belven, qui très probablement l'avait reçu en héritage de son père, Adolphe Bertolf de Belven. Elle épouse Guillaume de Schwartzenberg et le laisse après elle à sa fille, Anne-Catherine de Schwartzenberg. Cette dernière s'unit à Guillaume Bertolf de Belven. Après le décès de ceux-ci, la propriété passe à leur fille Marie-Madeleine Bertolf de Belven, mariée en 1709 à Jean-Sigismond de Lamboy. Elle est recueillie dans la succession de ce dernier par son second fils, Charles-Philippe de Lamboy, époux de Marie-Régine de Monplanchamps, dame du ban de Sclassin (Wellin, Luxembourg). Charles-Philippe de Lamboy vivait à Mähheide-Raeren et laissa tomber les bâtiments en ruines dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle.

Sans en avoir la certitude, faute de documentation, nous pensons que Schwartzte Hundertmorgen fut vendu dans la suite. En 1826, il appartenait à Christian Hermanns, de

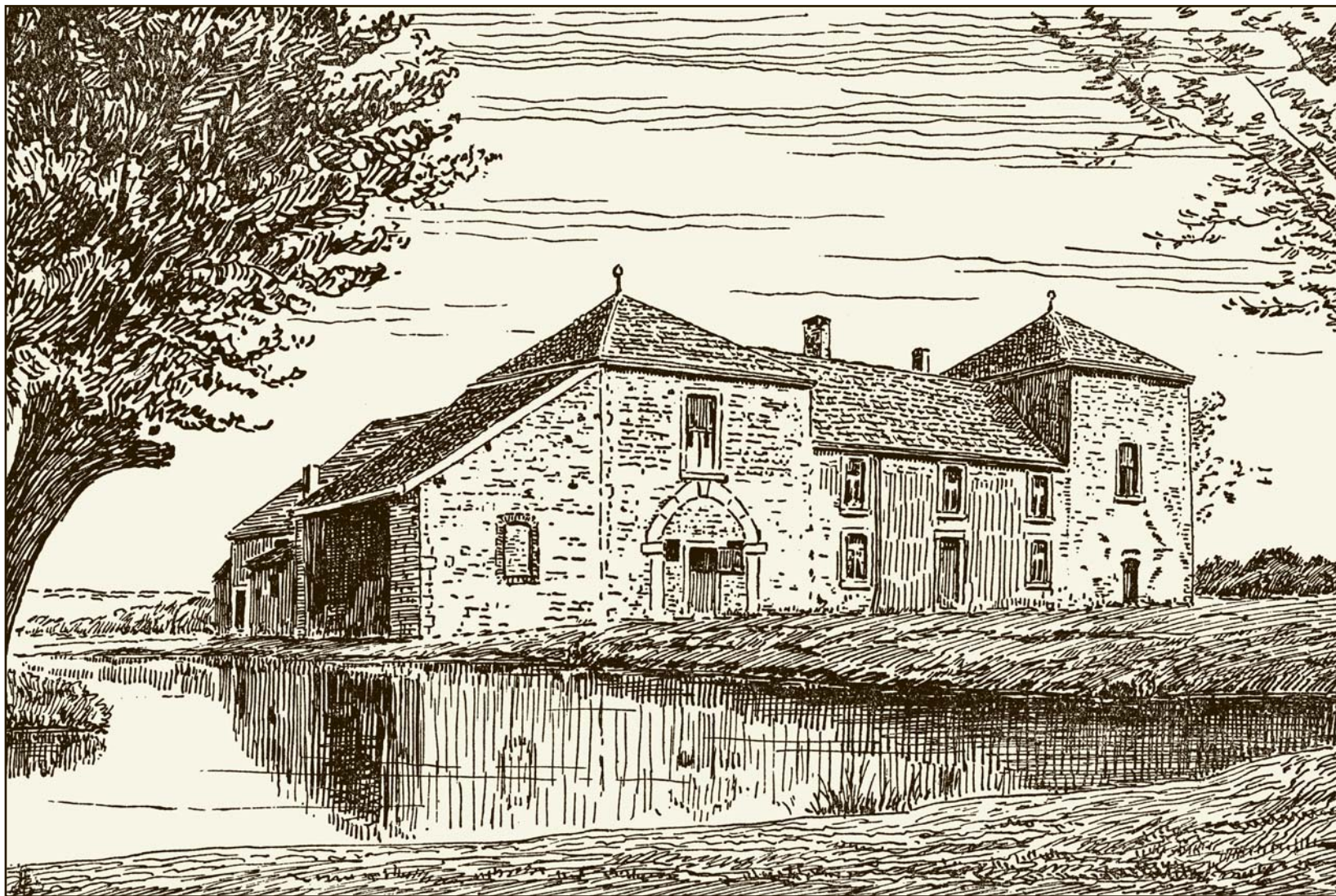
Rover-Eynatten. Il était passé, en 1838, dans les mains de Jean-Christian Jeghers, puis en 1857 dans celles d'Ernest Jeghers, peut-être fils du précédent. En 1894, par suite d'un achat probablement, il appartenait à Alphonse-Léo Fettweis, d'Eupen, époux de Catherine Warlimont ; enfin, depuis 1943, il est la propriété de Paul Fettweis et consorts, d'Eupen.

*Iconographie* : ignorée de l'auteur.

*Sources* :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen*.





HUNDERTMORGEN.



## 47. Vlattenhaus à Eynatten

Le village d'Eynatten est certainement le berceau de la famille du même nom, l'une des plus anciennes et des plus puissantes du duché de Limbourg. Très nombreux étaient les biens-fonds et seigneuries qu'elle y possédait. Elle fleurit non seulement dans le duché, où nous la rencontrons à maintes reprises, mais elle essaima jusque dans le Condroz — où elle posséda notamment le beau château d'Abée-Scry — et même en Allemagne. Elle est connue depuis le milieu du 13<sup>e</sup> siècle et, selon toute probabilité, détenait à cette époque la seigneurie allodiale primitive d'Eynatten : celle-ci comprenait un domaine assez important et un château actuellement disparu, dont on a retrouvé certains vestiges, lors des fouilles exécutées au 19<sup>e</sup> siècle. Par après, cette seigneurie primitive s'est morcelée et l'on s'explique par là l'existence de deux châteaux très proches — Vlattenhaus et Amstenraedter Haus — bâtis successivement par deux propriétaires du même lignage. Ce phénomène n'est pas différent de celui de Ruyff et Baelen, à Henri-Chapelle, et de celui de Thor et Mützhof, à Walhorn.

Vlattenhaus s'est appelé aussi *Grosses Haus* (par opposition à *Kleines Haus*, nom donné à *Amstenraedter Haus*) et *Schenkenhaus*, « maison de l'échanson ».

Suivant la coutume générale dans la région, le château se tapit dans un vallonnement, à cent et trente mètres à l'Ouest-Nord-Ouest de l'église et à deux cents mètres seulement au Sud-Sud-Ouest de celui d'Amstenraedt. C'était primitivement un quadrilatère flanqué à chaque angle d'une robuste tour ronde, dont il ne reste que les soubassements et ceux des murailles, émergeant de trois ou quatre mètres au-dessus de la nappe d'eau qui l'entoure. L'entrée se trouvait au Nord-Nord-Est, dans l'axe du pont de pierre actuel. Détail assez curieux, le niveau de l'eau atteint presque la clef de voûte de ses arches, ce qui fait supposer, à une certaine époque, l'exhaussement des digues extérieures. Très probablement, ce pont de pierre remplace-t-il un ancien pont-levis.

Vlattenhaus était donc, lui aussi, un *Wasserburg*, mais plus grand que tous ceux que nous connaissons, et ses quatre tours n'ont pas de réplique dans notre vieux duché. Cette particularité — classique dans d'autres régions — était judicieuse, car elle permettait aux occupants de chacune des tours de battre de leurs armes les murailles et les fossés du

château ; d'autre part, deux tours voisines étaient en mesure de se prêter un mutuel appui ; c'était l'application du vieux principe militaire du croisement des feux. Si Vlattenhaus était plus vaste et mieux fortifié que les autres manoirs des environs, cela tient sans doute à la notoriété de ses détenteurs et au rôle important qu'ils assumaient dans la défense du territoire.

C'est au centre de son assise que les Jésuites d'Aix-la-Chapelle édifièrent, en 1761, la construction actuelle, plus petite que l'ancienne. A vrai dire, elle n'a rien de seigneurial : c'est une assez banale maison en moellons de grès, d'un seul étage, aux fenêtres en arc surbaissé, de style Louis XV, coiffée d'une toiture à deux versants et à croupes ; au pignon Nord-Nord-Est était adossé un assez joli petit avant-corps, reposant sur deux pans de murs parallèles et surplombant le pont d'accès. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, une grande partie du bâtiment s'écroula, pendant qu'on était en train de le réparer, mais on le reconstruisit. En septembre 1944, au cours des combats que se livrèrent les troupes américaines et les troupes allemandes en retraite, une bombe américaine atteignit Vlattenhaus et l'endommagea terriblement : l'avant-corps et la partie Nord-Nord-Est de l'habitation furent complètement détruits ; le reste n'est plus qu'une ruine béante, qui ne semble pas devoir être restaurée de sitôt.

Lors du partage des biens laissés par Thibaut d'Eynatten, l'aîné de ses fils, Pierre, obtint le vieux château familial, qui tombait en ruines ; il en construisit un autre à proximité, vers le début ou le milieu du 14<sup>e</sup> siècle : c'était la *Grosses Haus*, dénommée plus tard Vlattenhaus. Il passe à son fils Mathilion d'Eynatten, époux de Catherine de Bombaye, puis à la fille de ces derniers, Catherine d'Eynatten, qui s'unit en 1424 à Jean Thoreel, sgr. de Berneau. La fille de ceux-ci, Anne Thoreel, en hérite et, par son mariage en 1475 avec Henri de Vlatten, le fait passer dans cette famille. Henri de Vlatten était échanson héréditaire du duché de Juliers, ce qui explique le nom de *Schenkenhaus*, donné au château à cette époque. Conrad de Vlatten, fils du précédent et, comme son père, échanson héréditaire du duché de Juliers, lui succède dans la propriété ; puis, elle échoit à son fils, Renard de Vlat-ten, qui la tient en fief en 1539. Après le décès de celui-ci, ses enfants renoncent à leurs droits en faveur de leur frère Bertrand (1597), qui prend fait et cause pour les enfants mineurs de son frère Henri, à qui il transporte le bien en 1602 ; mais il le rachète en 1616. En 1627, il est entre les mains de Conon de Vlatten (son fils ?) qui décède en 1634, après avoir épousé Catherine Scholl. Son fils, Conon de Vlatten, en est investi en 1651 ; il s'unit à Marie-Catherine Hannotte et

meurt en 1663. Ses enfants paraissent être restés longtemps dans l'indivision ; ils morcellent et vendent une partie du domaine. En 1696, le château est racheté par le mari d'un des co-propriétaires indivis, le lieutenant François Hannotte, tant pour lui que pour un autre co-indivisaire sans doute, Jean-Jacques de Vlatten. Celui-ci céda sa part à François Hannotte en 1703 et mourut l'année suivante. Au décès de ce dernier, le bien échoit à son fils, Jean-Olivier, qui meurt le 14 mars 1714, après avoir testé en faveur de sa mère ; celle-ci en aliéna la nue-propriété aux Jésuites d'Aix-la-Chapelle, qui en deviennent pleins propriétaires en 1732. Le vieux manoir construit par Pierre d'Eynatten au 14<sup>e</sup> siècle étant en ruines, ils n'en laissèrent que les soubassements et construisirent, comme déjà dit, l'édifice actuel, qu'ils utilisèrent comme maison de vacances. Ils en furent dépossédés lors de la suppression de leur ordre en 1773 ; trois ans plus tard, la propriété fut mise en vente par l'administration des domaines et adjugée à Théodore Thyssen, pour compte de son beau-père Arnold Römer-Lambertz ; celui-ci la laisse en 1788 à sa fille Anne-Catherine, qui la lègue à sa nièce Sybille Thyssen, épouse de Guillaume Birven, d'Astenet. En 1837, le bien passe au fils de ces derniers, Nicolas Birven, puis à la mort de celui-ci, en 1871, à sa nièce Frédérica Baur, épouse de Hugo-Fr. Th. Ed. Talbot, rentier à Aix-la-Chapelle. Elle décède sans hoirs en 1904 et Vlattenhaus devient la propriété de Pierre Reuther, d'Aix-la-Chapelle, qui le vend en 1909 au juge Charles Beaucamp, d'Aix-la-Chapelle, époux d'Elisabeth Kesselkaul.

Après la guerre 1914-1918, le bien fut placé sous séquestre et, pendant un certain temps, utilisé comme caserne. On le restaura en 1942, mais il fut à nouveau détruit en 1944, dans les circonstances déjà dites.

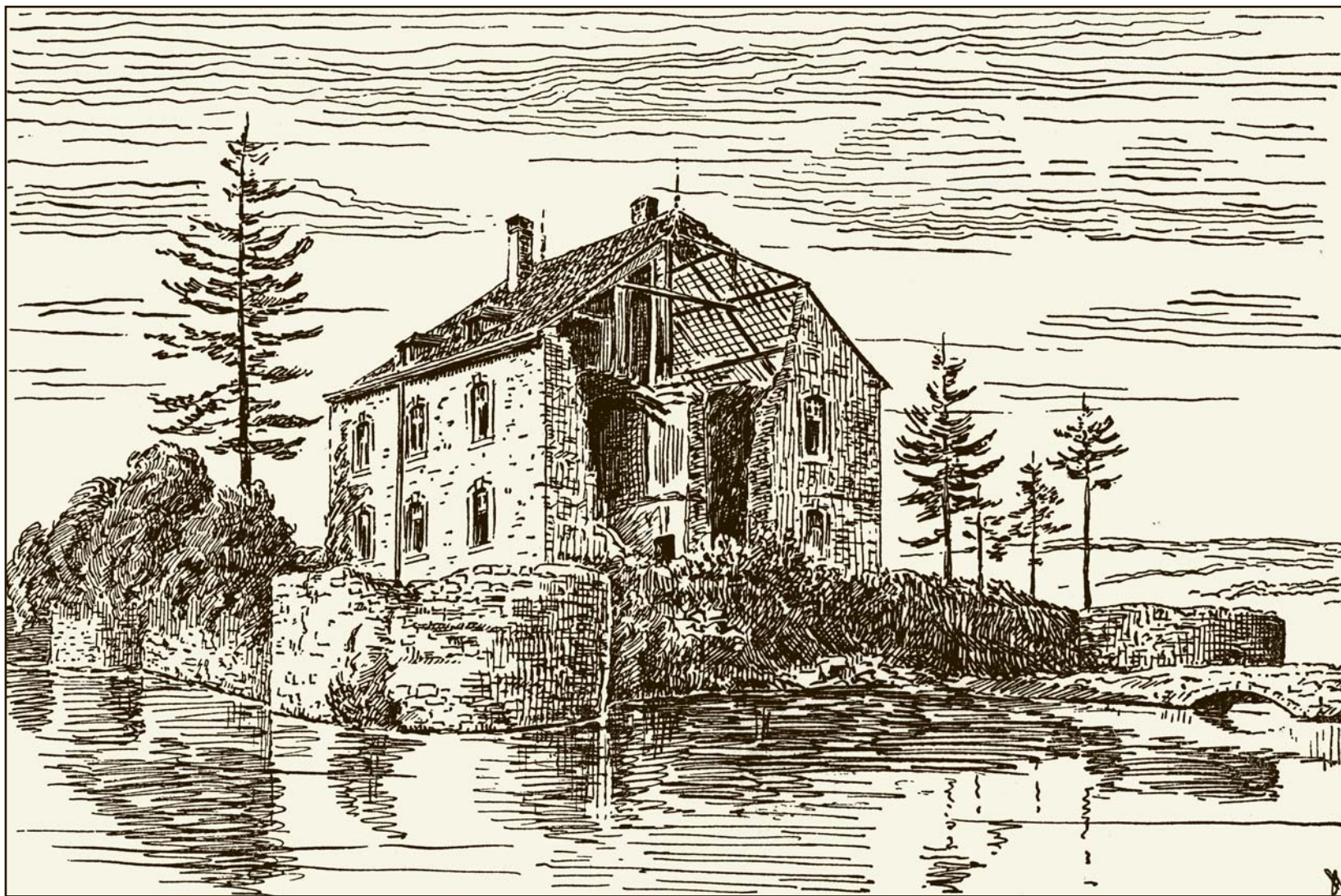
### Iconographie :

- 1) *Un plan du 18<sup>e</sup> siècle, aux A.G.R.* (section des cartes et plans manuscrits, N° 1156) ;
- 2) *Une vue dans* REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* ;
- 5) VAN EPEN, *Notices généalogiques et historiques sur la famille Eynatten*.





VLATTENHAUS.



## 48. Amstenraedter Haus à Eynatten

Cet édifice fut appelé également *Kleines Haus* (par opposition à *Grosses Haus*, nom donné à Vlattenhaus) et aussi *Reuschenberger Haus*. Les noms d'Amstenraedt et de Reuschenberg démontrent que, à certaines époques, les châteaux prenaient le nom de famille de leurs propriétaires. Nous avons déjà fait cette constatation pour Vlattenhaus et nous la ferons encore à Waldenburghaus et à Philippenhaus.

Actuellement, Amstenraedter Haus est plus connu sous le nom de *Herrenhaus*, « maison seigneuriale ».

Cette intéressante et vieille demeure est située à deux cents mètres au Nord de l'église d'Eynatten et à deux cents mètres au Nord-Nord-Est de Vlattenhaus. Entre ces deux propriétés s'étendent des bâtiments de ferme et un grand vivier où s'ébattaient des poules d'eau.

Comme Vlattenhaus, Amstenraedter Haus est tout entouré d'eau, mais il est construit sur un îlot, étroite plate-forme qui permet de le contourner à pied. Il n'est accessible que par un pont en pierre, à l'Est-Sud-Est. Sauf de ce côté, la nappe liquide est si large qu'elle ressemble plutôt à un vaste étang qu'à de simples fossés. Cela contribuait d'ailleurs à renforcer la sécurité et l'on se demande pourquoi, si souvent, l'on se contentait de creuser autour des maisons fortes des douves relativement étroites, alors que l'abondant débit des ruisseaux eût permis des travaux de protection beaucoup plus importants et plus efficaces. Peut-être doit-on tenir compte de ce que les fiefs du duché de Limbourg étant généralement de peu d'étendue, leurs propriétaires hésitaient à sacrifier aux fossés de défense quelques verges de terre cultivable, plus directement nécessaires à leur subsistance.

Le château comprend deux bâtiments rectangulaires parallèles, assez massifs, reliés à l'Ouest-Nord-Ouest par une troisième construction et, du côté opposé, par une muraille de même hauteur, fermant entièrement une cour fort exigüe. À ce mur s'appuient, vers l'intérieur, un auvent abritant les escaliers qui mènent à l'étage et, à l'extérieur, dans l'axe du pont, un petit avant-corps carré du 17<sup>e</sup> siècle, moins élevé que les autres bâtiments ; sa flèche à quatre pans est percée d'une lucarne et surmontée d'une haute girouette.

Le château n'a qu'un étage ; ses fenêtres sont rares et petites ; certaines d'entre elles, cependant, ont été modifiées et agrandies. Les toitures à quatre versants des deux ailes,

couvertes d'ardoises, sont remarquables par leur hauteur et leurs heureuses proportions ; leur faîte, orné de girouettes, est plus élevé que celui du bâtiment qui les relie vers l'Ouest ; elles sont garnies de quelques petites lucarnes, débordent largement les murailles et reposent sur des corbeaux en bois.

Le territoire d'Amstenraedter Haus dépendait, comme celui de Vlattenhaus, d'un domaine appartenant au lignage d'Eynatten ; mais il n'y existait à l'origine qu'un seul château. Nous avons vu dans la notice précédente que, lors du partage des biens de Thibaut d'Eynatten, il fut attribué au fils aîné, Pierre d'Eynatten, qui le remplaça par celui dénommé *Grosses Haus*. Le fils cadet, Jean d'Eynatten, obtint dans sa part une autre portion du domaine familial et y fit également construire, dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, un château fortifié, que l'on baptisa *Kleines Haus*, pour le distinguer du premier. C'est l'origine de l'actuel *Amstenraedter Haus*.

Dans son ouvrage *Eupen und Umgegend*, Rutsch dit que l'histoire de ces deux propriétés contiguës est si enchevêtrée qu'il est malaisé d'en donner avec certitude la suite des propriétaires. C'est ainsi que, au 15<sup>e</sup> siècle, il attribue *Grosses Haus* à Colyn Beissel et à Jacques de Rabothrath, puis à la veuve de Binsfeld, née Elisabeth de Bensenraedt. En réalité, le château semble avoir passé de Jean d'Eynatten, qui l'avait construit, au fils né de son union avec Marguerite van den Bongard, Jean d'Eynatten. Celui-ci épouse en 1398 Jeanne de Neubourg. La propriété est recueillie après eux par leur fils, Thibaut ou Théobald d'Eynatten, mari de Catherine van Mulken. Après leur décès, le château et les biens qu'ils possédaient à Eynatten furent attribués à leur fils, Servais d'Eynatten, qui épousa en premières noces Adélaïde de Schönrad († vers 1505), et en secondes noces Gertrude (de) Bock. Il retint de son premier mariage un fils, Jean-Nicolas d'Eynatten († 1535), qui hérita de la propriété et s'unit à Marie de Schwartz de Hirtz ; leur fille Agnès la recueillit à son tour et, par son mariage avec Jacques de Reuschenberg, la transporta dans cette famille. On appela dès lors le château *Reuschenberger Haus*. Il passe à la fille des précédents, Catherine de Reuschenberg, unie à Gothard de Harff ; ils laissèrent un fils, Gothard de Harff, mari de N. Huyn d'Amstenraedt. Devenu propriétaire du bien, il en fait donation, en 1611, à sa sœur Anne de Harff, lors du mariage de celle-ci avec Frambach de Gulpen. Mais la donataire mourut sans hoirs et, à son décès, la propriété fit retour à ses neveux, les enfants encore mineurs d'âge de son frère Gothard de Harff. Ceux-ci enfin la cédèrent, en 1647, à leur oncle maternel, Arnold Huyn d'Amstenraedt, sgr. de Brusthem. C'est lui qui fit construire l'avant-corps devant la façade Est-Sud-Est du châ-

teau. Après sa mort, il passe à sa fille Claire-Anne Huyn d'Amstenraedt, qui l'apporte à son mari, Gérard van Dieden Malatesta, capitaine de cavalerie au service du roi Philippe IV. Gérard van Dieden Malatesta mourut dans les dernières années du 17<sup>e</sup> siècle. En 1701, les biens furent saisis à la requête d'un créancier hypothécaire, le comte Philippe-Guillaume de Hoensbroeck, malgré le recours pris par la veuve du propriétaire. Les enfants de celle-ci parvinrent cependant à liquider les dettes au moyen d'un prêt qui leur fut consenti par Nicolas Moeren, d'Aix-la-Chapelle. Ils rentrèrent en possession du château, mais le vendirent en 1704 à leur créancier, ledit Moeren. L'acquéreur meurt en 1709 et le bien passe à sa fille, Jeanne Moeren, qui s'était unie en 1687 à Jean-Gaspard Deltour, d'Aix-la-Chapelle. Celui-ci fit faire au château d'importantes transformations et lui donna son aspect actuel. En 1733, il échoit à son fils aîné, Gaspard-Godefroid Deltour, puis, à la mort de celui-ci en 1743, au cadet, Jean-Jacques-Joseph Deltour. Ce dernier cède la propriété à sa cousine Anne-Marie-Thérèse Deltour, qui en 1746 se marie avec Nicolas-Léonard Charlier, ancien capitaine au service d'Autriche. En 1780, celui-ci vend le bien à Arnold Römer-Lambertz, déjà possesseur du château voisin de Vlattenhaus. Il laisse Amstenraedter Haus à sa fille Sybille Lambertz, épouse d'André-Joseph Franssen, de Maastricht, mort vers 1845. Son fils, André-Joseph Franssen junior, en hérite et ses enfants le recueillent dans sa succession. Parmi ceux-ci figurait Ferdinand-Jean-Jacques-Hubert Franssen, juge au tribunal de bailliage de Heinsberg. Celui-ci finit probablement par rester seul propriétaire, car le bien échoit à ses enfants ; l'un d'eux, André-Joseph-Hubert-Robert Franssen se le voit attribuer, par acte du notaire Schäfer, d'Aix-la-Chapelle, du 9 février 1903 ; il décède en 1946.

C'est lui qui, le 25 juillet 1938, avait obtenu concession de noblesse et le titre personnel de baron, ainsi que l'autorisation d'ajouter à son nom celui de « de Cortenbach », ancienne propriété de sa famille à Membach. Sa veuve, née Marie Tychon, et ses enfants sont les propriétaires actuels de la vieille *Herrenhaus*.

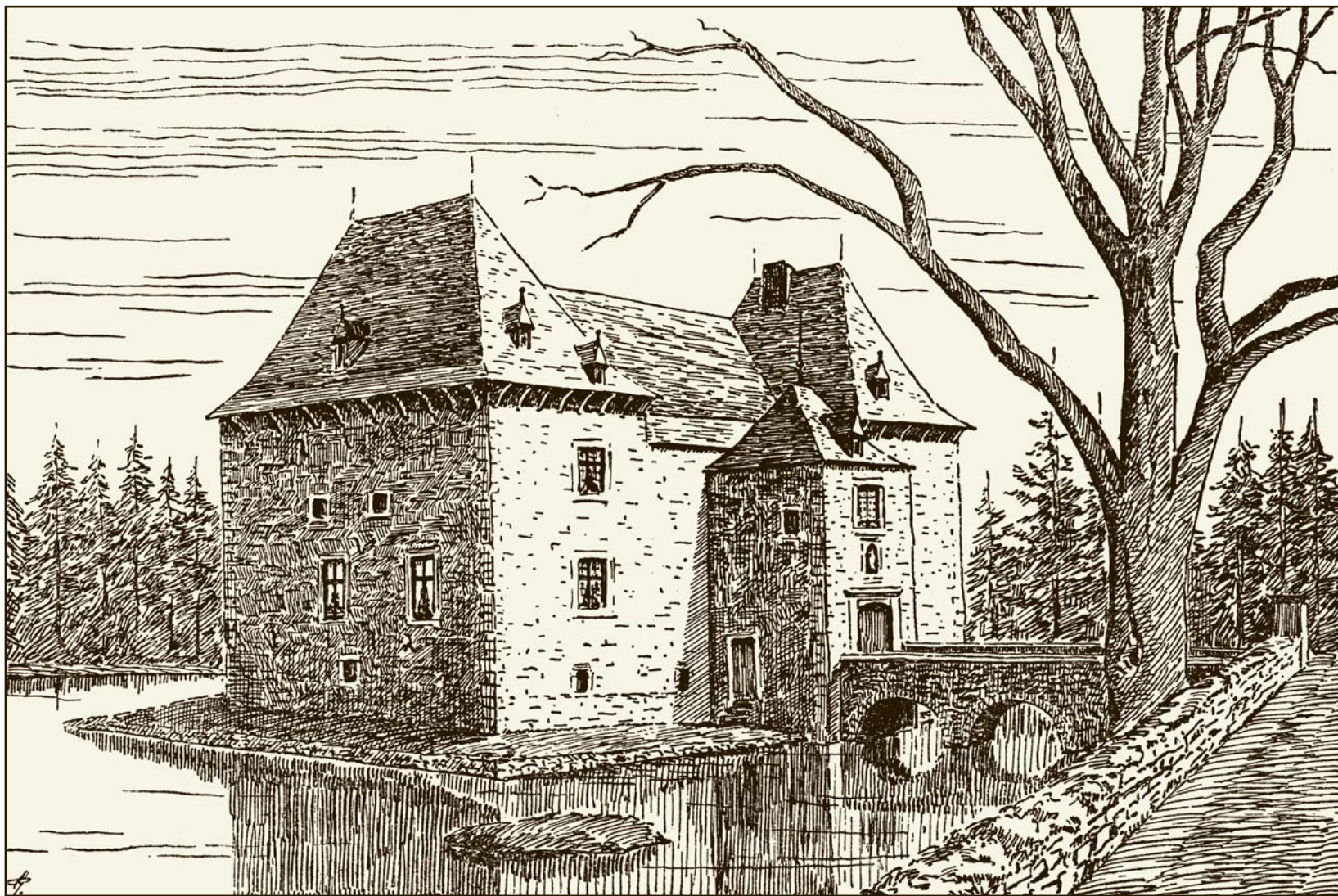
### Iconographie :

Un dessin dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* ;
- 5) BARON DE RYCKMAN DE BETZ, *Armorial Général de la Noblesse Belge* (Liège, 1941) ;
- 6) VAN EPEN, *Notices généalogiques et historiques sur la famille Eynatten*.





AMSTENRAEDTER HAUS.



## 49. Le Donjon de Rave à Eynatten

Le village d'Eynatten est traversé par la chaussée d'Eupen à Aix-la-Chapelle. Quelques pas avant l'église, elle forme un coude vers la gauche, mais se prolonge en ligne droite par une voie communale orientée au Nord-Est ; celle-ci mène au hameau de Lichtenbusch, situé sur l'actuelle frontière belgo-allemande. Suivons-la pendant treize cents à quatorze cents mètres et portons notre regard vers la droite : à quelque trois cent cinquante mètres de nous, l'impressionnante masse d'une grosse tour carrée surgit de la plaine, semblant vouloir écraser les chétifs bâtiments de ferme qui l'environnent. Un petit sentier à travers prés y donne accès. Voici l'ancien *Wasserburg* de Rave, analogue à ceux de Haus Raeren, de Wems à Kettenis et à tant d'autres. Il s'en distingue cependant par ses quatre échauguettes d'angles, percées de minuscules ouvertures carrées, à la fois meurtrières et fenêtres de guet. Selon Hans Königs, architecte de la ville d'Aix-la-Chapelle, les échauguettes sont fréquentes dans la région aixoise ; dans le duché de Limbourg, nous n'en avons rencontré qu'ici, à Beusdael et à Damré-lez-Sprimont ; celle de Tavier est en briques et, quoique ancienne, paraît une ajoute à but principalement décoratif.

Le donjon de Rave plonge sa face Nord dans un bel étang ; les douves qui l'entouraient des trois autres côtés ont été comblées. Ce n'est plus, hélas ! qu'une ruine, qui se désagrège de plus en plus ; les murs, grâce à leur épaisseur, ont conservé tout leur aplomb ; une lézarde se manifeste cependant vers le Nord. Toiture, planchers, portes et fenêtres ont disparu. La façade principale, à l'Est, donnait sur la cour de ferme ; l'entrée, au centre, était surélevée et sans doute précédée d'un haut perron, successeur lui-même du pont-levis primitif. En dessous du seuil, la muraille s'est écroulée, ainsi que les encadrements de pierre des deux baies du rez-de-chaussée et ceux des travées de droite, au premier et au second étage ; les jambages, appuis et linteaux subsistants de trois fenêtres, ainsi que d'une autre baie de la façade Nord, montrent des remaniements du 18<sup>e</sup> siècle.

À l'origine, la construction ne comportait que quelques petits jours rectangulaires ; la plupart sont encore visibles, mais ont été murés. Trois meurtrières se voient dans le soubassement, une à la façade Est, les deux autres du côté Sud. Vers le Nord, à hauteur du premier étage, subsiste une petite bretèche à moitié démolie, surplombant l'étang ; la largeur

de celui-ci étant très grande, le château ne pouvait guère être assiégé de ce côté ; cela nous porte à croire que l'édicule ne contribuait pas à la défense du château, mais servait à des fins quotidiennes beaucoup plus prosaïques... On distingue encore, à l'intérieur, les vestiges des cheminées et les corbeaux en pierre, sous les combles.

Selon Reiners, le soubassement de l'édifice daterait du 14<sup>e</sup> siècle, les étages des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, et la partie supérieure du 18<sup>e</sup> siècle. Nous sommes convaincu qu'il se trompe, tout au moins en ce qui concerne cette dernière, car les échauguettes semblent beaucoup plus anciennes.

Rave relevait du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. Selon toute apparence, le manoir dut appartenir, à l'origine, à la vieille famille limbourgeoise de Rave ; mais, dès la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle, il avait changé de mains. Son premier possesseur connu est, en 1380, Jean Crummel d'Eynatten, qui détient aussi le château de Ruyff. En 1439, Rave passe à son fils, Thierry Crummel d'Eynatten, mort en 1452. Sa fille épouse Jean van Eys dit Beusdael et lui apporte sa part dans la propriété. Sans doute avait-elle un frère, qui laissa deux enfants, car en 1482 nous voyons un Jean Crummel, dit « von der Raaff », racheter la part de sa sœur Marie, religieuse à Hoven. Ce Jean Crummel eut, semble-t-il, deux enfants, Sandre Crummel et Marie Crummel, épouse de Henri de Schwartzenberg.

En 1504, Sandre Crummel tient Rave en fief, mais de longues contestations à propos de la propriété surgissent avec les Schwartzenberg. Selon Rutsch, Jean Crummel, fils de Henri de Schwartzenberg — et qui aurait donc pris le nom de famille de sa mère — achète le bien, tant en son nom personnel que pour ses deux sœurs mineures d'âge, Catherine et Marie, plus tard religieuses à l'abbaye de Borcette. En 1531, Anne Crummel, fille du précédent, apparaît en possession d'une partie du domaine ; elle épouse en premières noces Adam de Bock, qui en était aussi co-propriétaire, et en secondes noces Englebert d'Etzbach, à qui elle apporte sa part. La fille née de cette seconde union, Christine d'Etzbach, en hérite ; elle épouse N. de Moers. Cependant, en 1670, Renard d'Etzbach, frère de Christine, rachète le château et la ferme ; mais, finalement, tout le domaine revient à de Moers.

Comme on le voit, ces multiples transmissions de propriété, empruntées à Reiners et à Rutsch, sont extrêmement embrouillées et confuses ; aussi ne les donnons-nous que sous réserve.

Les de Moers, en tout cas, continuèrent à posséder Rave et à y habiter pendant la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle ; en

1647, Guillaume de Moers, époux de Jeanne de Vos, le tient en fief. Il passe par héritage à leurs enfants ; l'un deux, Anne-Marguerite de Moers, le reprend dans sa part et, par son mariage avec Charles de Lamboy de Cronendael, le transmet dans cette famille. Après leur mort, il échoit à leur fils, Jean-Sigismond de Lamboy, qui épouse en 1692 Marguerite de Bergh de Trips et convole, en 1709, avec Marie-Madeleine Bertolf de Belven.

De cette seconde union naquirent trois fils, Englebert, Guillaume et Charles. Ce fut l'aîné, Englebert de Lamboy, qui recueillit la propriété ; en 1753, il épousa Françoise de Flaminge. Il mourut avant sa femme ; celle-ci, veuve, habite Rave en 1789. Quelques années plus tard, le bien est acquis par Arnold Schmetz, échevin de Walhorn ; il décède le 1<sup>er</sup> janvier 1807. Sa veuve, née Catherine Pael, lègue Rave à sa nièce Marie-Catherine Pael, qui l'apporte à son mari, Jacques-André Coenen. Vers 1891, la fille de celui-ci, Marie-Catherine Coenen, en hérite et, par son mariage avec Frédéric Hertzog, le transmet à ce dernier. Leur fils Adolphe Hertzog, bourgmestre adjoint de la ville d'Aix-la-Chapelle, et leur fille Alwine Hertzog en deviennent héritiers vers 1907. Sans doute Adolphe Hertzog reprit-il ou racheta-t-il la part de sa sœur, car c'est lui qui, en 1919, vend Rave aux frères Henri et Nicolas-Guillaume Jennes. Ce dernier en reste seul propriétaire vers 1927 ; il a comme épouse Anne-Elisabeth Becker.

Le château de Rave fut, paraît-il, habité jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle. En 1830, on crut bon d'en enlever la toiture, ce qui, évidemment, ne fit que précipiter sa ruine.

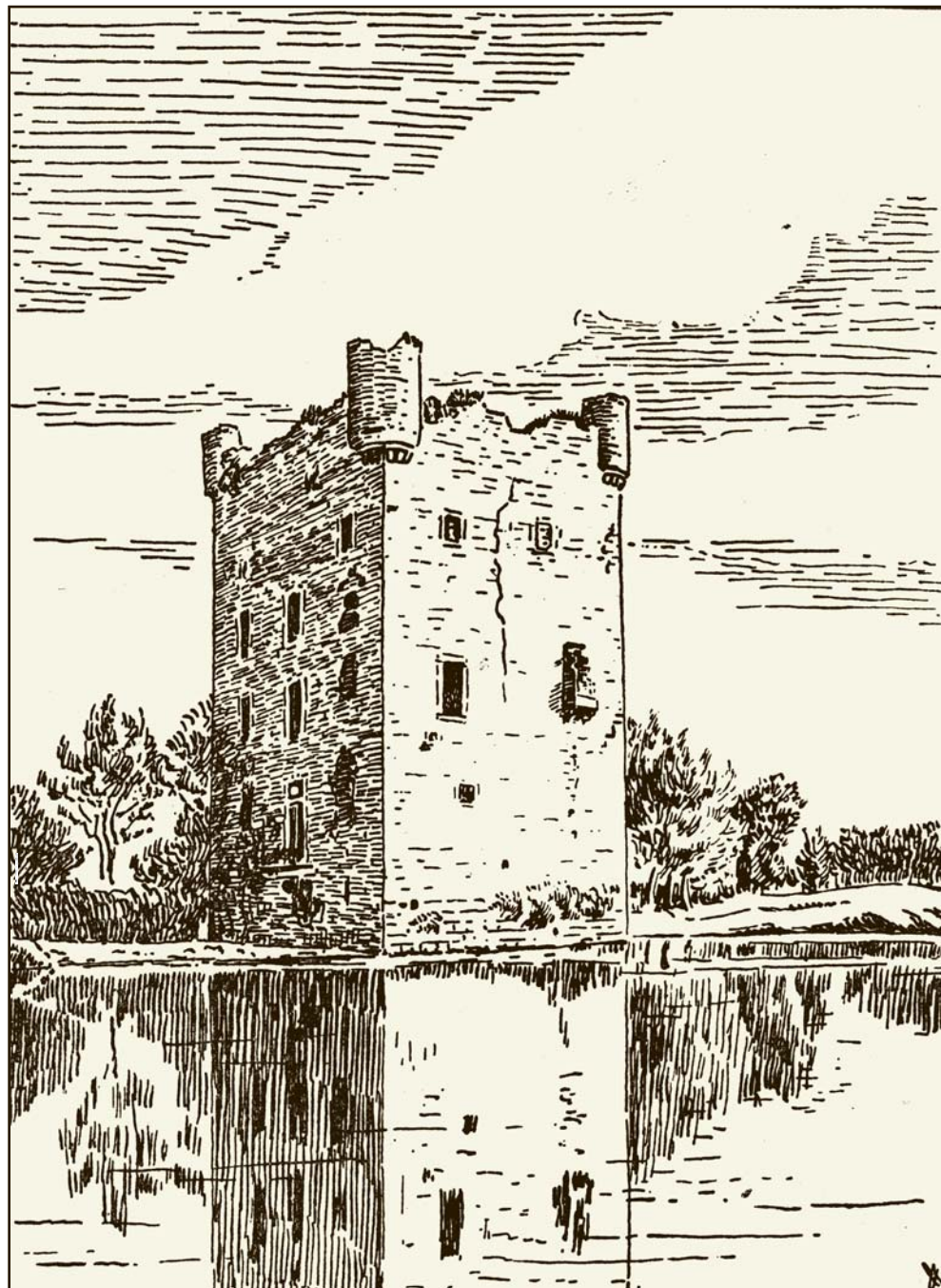
### Iconographie :

- 1) *Un plan de 1826, dans les archives du cadastre à Eupen ;*
- 2) Une vue dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites ;*
- 2) *Archives du cadastre à Eupen ;*
- 3) REINERS, *op. cit. ;*
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





RAVE.

## 50. Le Château-ferme de Hebscheid à Aix-la-Chapelle

(Ancienne dépendance d'Eynatten)

Ce vieux manoir, dont une grande partie semble dater du 16<sup>e</sup> siècle, n'est pas difficile à découvrir ; il suffit, pour l'atteindre, de suivre d'abord la voie communale d'Eynatten, jusqu'au hameau de Lichtenbusch, puis de prendre à gauche la route qui se dirige au Nord-Nord-Ouest, vers Aix-la-Chapelle ; à huit cents mètres, juste à l'endroit où cette route cesse de former l'actuelle frontière germano-belge pour s'enfoncer en Allemagne, s'élève un ensemble de constructions, dominé par une flèche mince et très effilée, terminée par une petite boule : nous sommes à Hebscheid.

On pénètre dans la cour intérieure par un vaste portail cintré à auvent, dont la clef de voûte, datée de 1544, est ornée des armoiries parti de Bock et de Goltstein ; cette clef de voûte est surmontée d'une pierre calcaire, sertie dans la muraille : elle est sculptée aux armes de Brachel et de Hompesch et porte le millésime 1736. Le portail s'appuie, à gauche, sur un mur crénelé (dont les merlons et créneaux ont été malheureusement couverts de tuiles brunes vernies), consolidé vers l'intérieur par des contreforts. Le corps de logis est dans le fond de la cour, à gauche, et n'a qu'un étage ; il affecte la forme d'un marteau, dont la partie transversale se termine, vers le Nord, par une tour carrée qui s'intègre au reste du bâtiment ; seule, la maçonnerie en est-elle un peu plus élevée ; elle est coiffée d'une toiture à quatre pans, hélas ! couverte de tuiles rouges de même qu'un auvent, ajouté à l'époque moderne contre la façade Nord ; du centre de son arête faîtière s'élance un clocheton hexagonal, surmonté de la flèche déjà signalée ci-dessus. Les trois fenêtres superposées de cette tour ont été visiblement remaniées ; les anciennes petites baies des parois latérales sont murées. Dans le pignon Nord de l'aile Est (qui constituerait le manche du marteau) s'ouvre la porte d'entrée ; on y voit, ainsi que dans l'aile Sud, d'anciennes baies à jours doubles ou quadruples, à croisées et à meneaux ; les fenêtres du pignon Est sont surmontées de petits arcs de décharge en briques. Cette partie de l'édifice contient une belle et vaste salle de réception, qui a conservé les grosses poutres et les voussures de son plafond. Détail curieux, de la pièce centrale du rez-de-chaussée, qui sert de cuisine et se trouve à l'intersection des trois ailes du manoir, partent trois esca-

liers donnant accès à des caves sans communication entre elles.

Les toitures, couvertes de tuiles hollandaises grises, ne méritent aucune mention. Les bâtiments de maître, ainsi que ceux de l'exploitation agricole et la cour, étaient anciennement entourés de fossés et d'étangs, bien visibles sur la carte de Ferraris et aussi sur le premier plan cadastral de la commune d'Eynatten, datant de 1826. Ils ont été presque entièrement comblés et il n'en subsiste qu'une mare assez exiguë, en territoire belge, à l'Ouest de la route-frontière actuelle.

Hebscheid occupait, du point de vue politique, une situation absolument extraordinaire et très intéressante, car les constructions se trouvaient exactement à la jonction du duché de Limbourg, du duché de Juliers et du territoire de l'abbaye de Cornelimünster ; pour être plus précis encore, signalons que le point de contact était constitué par la grosse cheminée intérieure, presque au centre du corps de logis.

Cette question des limites fait l'objet de deux documents historiques. Dans le premier, émanant de l'empereur Sigismond et daté du 20 octobre 1423, il est dit, à propos de la délimitation des possessions de la ville d'Aix-la-Chapelle : «... von dannen fürbass bis an den daesberg an den oberen stein. Von dannen fürbasse uf den schorenstein in dem hofe zu Hepscheit...».

Le second document, concernant la fixation des frontières du pays de Limbourg et du territoire de la ville d'Aix-la-Chapelle, vient du duc de Bourgogne Philippe le Bon et date du 12 août 1431 ; il est rédigé comme suit : «*dair ligt eenen steen, die scheyt dat lant van Lymborch ende dat lant van Munster, ende is geheyten den ovensteen, ende van danne in den hoff te Hepscheyt opten scorensteen, van eenre nuwer poirten, die dair steet, dair op dat getaxeert wert, om dat een ont huys in den hove gebrant was, dair in dat een scorensteen stonde, die een reyn plach te syne ende uten den selven hove op dat ort van Bortschierboch...*».

La liste des propriétaires successifs du manoir est, hélas ! bien incomplète. En 1544, il appartenait à Colyn de Bock, époux de N. de Goltstein, cité en 1530, 1552, 1556, 1565 et 1566. C'est lui qui érigea, en 1544, le portail d'entrée, sur la clef de voûte duquel se lit son écu armorié, parti de celui de sa femme. Vraisemblablement fit-il aussi construire le château-ferme actuel. Son fils, Jean-Colyn de Bock lui succéda ; il prit pour femme Catherine, fille de Guillaume de Wems dit von dem Wambach. Dans la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle, le bien était passé à Jean de Bock, mari de Marguerite de Lisoir. Il échut, vers 1651, à la fille du précédent, Gertrude de

Bock, qui s'unit : 1<sup>o</sup> à Jean Crummel de Nechtersheim, 2<sup>o</sup> à N. de Hanxler. Dès 1702 et par voie d'héritage, pensons-nous, Hebscheid se trouvait en la possession du baron Théodore-Egide de Brachel, mari d'Anne-Louise de Hompesch. En 1736, celui-ci fit encastrier, au-dessus de la clef de voûte du portail, une pierre sculptée à ses armes et à celles de son épouse.

Vers 1770-1780, la propriété est entre les mains de sa fille, la baronne Guillemine de Brachel, douairière du baron de Kolff, de Düsseldorf. Elle dut être acquise peu après, ainsi que d'autres terrains environnants, par le comte anglais de Rice, qui avait formé le projet d'établir un champ de courses à proximité d'Aix-la-Chapelle. Ce dessein ne put se réaliser. Le 5 mai 1788, il transporta tous ses droits (sur Hebscheid notamment) au baron Joseph-Guillaume Ghysens et prit la fuite. Entre 1789 et 1793, les biens qui lui restaient furent vendus aux enchères publiques. Hebscheid fut peut-être adjudgé à Jean-Joseph Fell. Ce fut lui, en tout cas, qui aliéna la propriété, le 28 février 1803, au fils de Gothard Pastor, qui portait le même prénom que son père. Né à Borcette le 19 septembre 1739, il décéda célibataire à Haus Eckenberg, le 9 février 1819. Il avait un frère, Guillaume-Antoine, dont l'un des fils, Henri-Philippe Pastor, recueillit Hebscheid. Il était né à Borcette en 1787 et mourut en 1844. Il avait épousé, en 1824, Jeanne-Guillemine-Henriette Lindgens, qui lui donna sept enfants. Ce furent probablement eux (ou leurs héritiers ?) qui vendirent la propriété à Robert Hasenclever, époux d'Emma Bolling, décédé en 1902. Le bien fut recueilli par son fils, Edwin Hasenclever († 4-3-1928), dont la veuve, née Irma Prym, le possède encore actuellement.

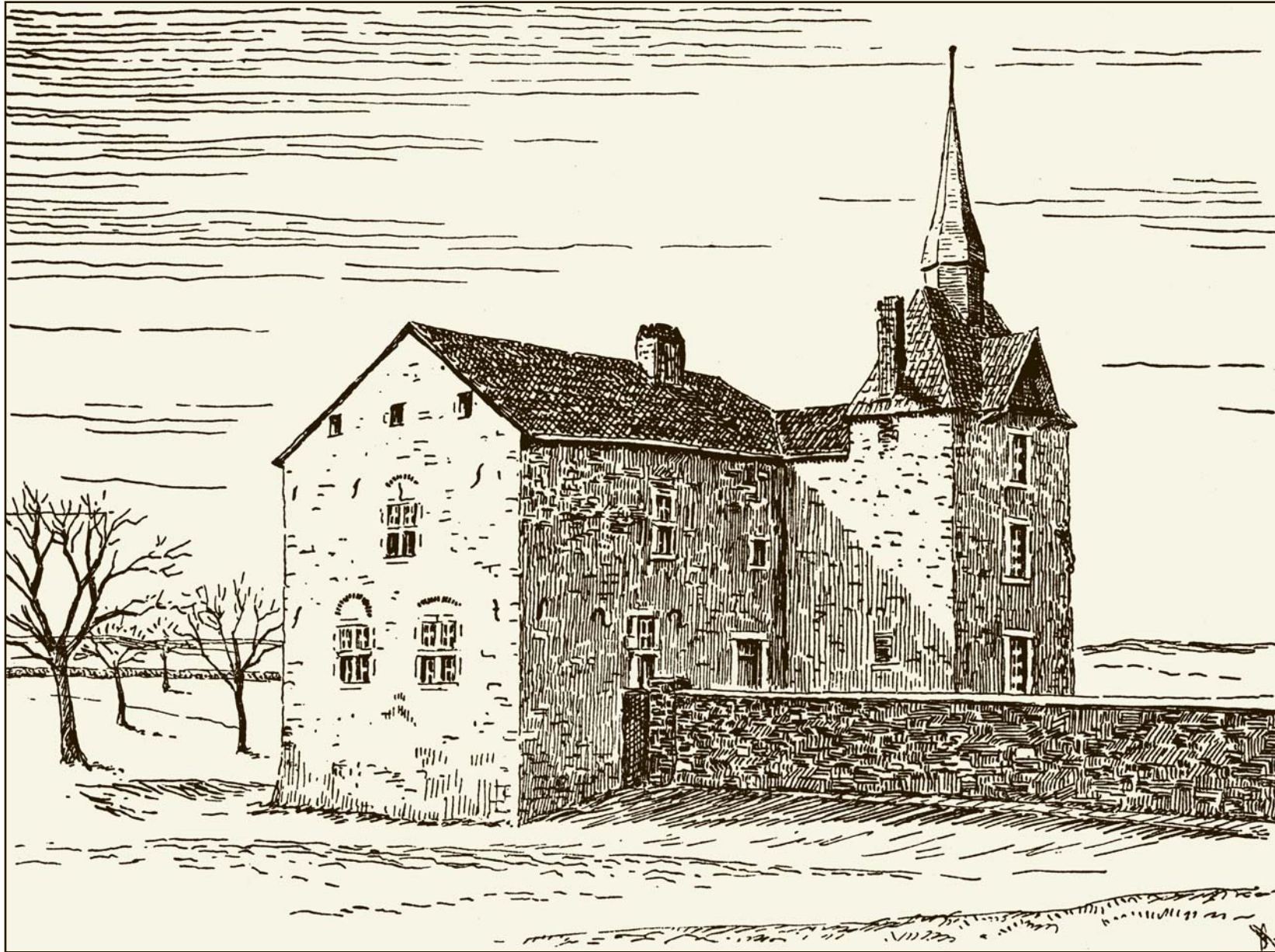
### Iconographie :

- 1) Un plan dans les archives du cadastre à Eupen ;
- 2) Une vue dans P. CLEMEN, *Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, 10<sup>e</sup> vol. III (Düsseldorf, Schwann 1924) ;
- 3) Une vue dans MACCO, *Beiträge zur Genealogie rheinischer Adels und Patrizier Familien*, vol. IV (Généalogie Pastor).

### Sources :

- 1) BARONNE LOUISE VON COELS VON DER BRUGGEN, *Note inédite* ;
- 2) HANS KONIGS, architecte de la ville d'Aix-la-Chapelle, *Notes inédites* ;
- 3) JOS. ZINTZEN, locataire de Hebscheid, *Une lettre inédite* ;
- 4) *Matricule Thérésienne*, aux A. E. L. ;
- 5) P. CLEMEN, *op. cit.* (notice par FAYMONVILLE) ;
- 6) MACCO, *op. cit.* ;
- 7) A. DE RYCKEL, *La Cour féod. de l'ancien duché de Limbourg*, p. 56 ;
- 8) *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, vol. XXXIII.





HEBSCHIED.

## 51. Le Château d'Eynebourg à Hergenrath

Autres dénominations : Eyneberg, Eynenberg, Eynenbourg, Emmabourg. C'est à une époque assez récente qu'on lui a, abusivement, infligé ce dernier nom, inspiré d'une analogie phonétique et de la légende selon laquelle le château aurait été habité par la fille de Charlemagne, Emma, et par Eginhard. Les propriétaires actuels lui ont, avec raison, restitué son ancienne appellation *Eynebourg*.

C'est un des rares châteaux du duché de Limbourg qui soit bâti sur une éminence, au lieu de se tapir dans une dépression de terrain et d'assurer sa protection par des circonvallations artificielles remplies d'eau. A ce point de vue, il ressemble donc à Schimper, qui surplombe la rive droite de la Gueule, à 3 km 300 en aval. Eynebourg domine la rive gauche de cette rivière et se trouve exactement à onze cent cinquante mètres à l'Ouest-Sud-Ouest du clocher de Hergenrath.

On le voit de très loin, tant à cause de sa situation que de la hauteur de sa tour ronde, à la flèche effilée. En 1950 encore, et par suite de la destruction d'un pont au cours de la guerre 1940-1945, il n'était plus accessible que par le deuxième chemin qui, à l'extrémité Nord-Est de l'agglomération de la Calamine, s'amorce à la chaussée d'Aix-la-Chapelle ; cette voie se dirige vers Hergenrath mais, dans la côte qui précède ce village, on doit s'engager, à droite, dans un étroit chemin déclive ; celui-ci traverse une gorge romantique, rocheuse et boisée, franchit la Gueule, escalade un raidillon et aboutit dans la cour d'Eynebourg. Cette cour spacieuse est commune à la ferme et au château ; elle est coupée en deux par un mur moderne à arcades. Les constructions, qui l'enclosent de toutes parts, étonnent par leur importance et par leur cachet archaïque. Les bâtiments d'exploitation et l'habitation du fermier sont en-deçà du mur ; ceux du château s'élèvent au-delà, c'est-à-dire au Nord et partiellement à l'Est. Ils affectent la forme générale d'une équerre très irrégulière, dont le petit côté se terminerait par la chapelle. L'angle Nord-Est est occupé par le *Palas* ou corps de logis, agrandi peu à peu d'une longue aile qui s'étend vers l'Ouest, enrobant complètement le soubassement de la tour. Les parties les plus anciennes des constructions sont incontestablement le *Palas* — aux murs de deux mètres d'épaisseur — et la tour, initialement reliés par un mur. On peut les dater du 13<sup>e</sup> ou du 14<sup>e</sup> siècle. Elles ont subi, au cours des

âges, de nombreux remaniements. Citons les deux principaux : en 1640, un incendie ayant détruit une grande partie des bâtiments, les travaux entrepris pour les réparer donnèrent l'occasion de les moderniser ; on remplaça notamment les petites baies primitives par les belles fenêtres à meneaux et croisées, qui subsistent encore aujourd'hui. A l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, le château fut l'objet d'une nouvelle et complète restauration : on agrandit et on élargit les appartements de l'aile Nord et on construisit la chapelle. Certaines parties de ces travaux sont sujettes à critique, entre autres le colombage de la tour, quelques détails de la chapelle et les créneaux factices d'une muraille à l'Est. Néanmoins, d'une façon générale, c'est un succès : le jeu des toitures, couvertes d'ardoises, l'équilibre, l'agencement et l'asymétrie voulue des différents bâtiments sont remarquables. C'est l'œuvre de l'architecte Louis Arntz, le célèbre restaurateur de la cathédrale de Strasbourg. Il faut lui savoir gré d'avoir conservé à l'ensemble son aspect nettement médiéval.

Comme détails typiques, signalons : dans la muraille du porche Ouest, une pierre aux armes des Rolshausen et des Wischel, datée 1567 ; elle vient des ruines du château de Bütgenbach, dont Christophe de Rolshausen fut le seigneur. Une autre pierre, aux armes des Dobbelsstein et des Westerholt, est encastrée dans la face Nord des bâtiments d'exploitation ; elle est datée de 1722 ; enfin, deux autres pierres, dans les communs, indiquent les années 1640 et 1648.

L'intérieur ne le cède en rien à l'extérieur et recèle une incroyable profusion de meubles anciens et d'objets d'art de haute qualité.

L'appellation d'Eyneburg ou Eynenburg a été empruntée par un lignage, qui dut posséder ce bien dès le 13<sup>e</sup> siècle ; on cite Théodoric de Eyneberghe, chanoine de St-Servais à Maastricht en 1260, Herman d'Eyneberg en 1285, 1333 et 1335, Gérard d'Eyneberghe, fils du précédent, en 1368, Guillaume et Daniel d'Eyneberg, combattants à Baesweiler en 1371.

Cunégonde d'Eynenberg, petite-fille de Gérard cité ci-avant, hérite du château et de la seigneurie, et s'unit à Daem van den Bongaerd. Leur fille, Bela van den Bongaerd, les recueille à leur mort et les fait passer dans la famille de son mari, Arnould de Tzevel, qui relève vers 1430. Ils vont ensuite à leur fille, Jeanne de Tzevel, qui épouse Jean de Dobbelsstein de Doenraedt ; la propriété va rester dans ce lignage pendant trois siècles. Voici, dans l'ordre chronologique, à qui Eynebourg appartient successivement : Arnold de Dobbelsstein, fils du précédent, époux de N. de Maschereel ; son fils Jean de Dobbelsstein, qui relève en 1512 et s'unit à Odile Ber-

tolf de Belven ; le fils aîné de celui-ci, Jean de Dobbelsstein, qui fait relief en 1559 et se marie avec Anne de Tzevel en 1565 ; Thierry de Dobbelsstein, fils du précédent, pour qui son oncle et tuteur, Herman de Dobbelsstein, relève en 1579. Thierry épouse Marguerite de Horion de Colonster en 1559 ; Eynebourg passe à leur fils, Jean-Charles de Dobbelsstein, qui relève en 1631 ; il s'était uni, en 1628, à Helwige de Horion. Il fut l'auteur de la restauration et de l'agrandissement du château, après l'incendie de 1640. En 1673, le relief de la seigneurie est fait par le baron Jean-Lambert de Dobbelsstein, époux de Marie-Sidonie d'Ouren de Tavigny ; celle-ci fait relief en 1693. En 1721, Eynebourg appartient à Jean-Charles de Dobbelsstein, qui en 1697 avait épousé la baronne Catherine-Bernardine de Westerholt-Lembecq, mais en 1724, le baron Jean-Christophe de Bertolf de Belven obtient la saisie de la seigneurie pour défaut de relief ; afin d'obtenir la levée de cette saisie, le baron Burchard-Charles-Joseph de Dobbelsstein relève en 1726 ; il s'était uni, en 1722, à la baronne Régine-Barbe d'Isendorn. Enfin, dernier membre de sa famille en possession d'Eynebourg, le baron Charles-Auguste de Dobbelsstein en fait relief en 1778, puis vend le château et la seigneurie, en 1786, à Renier-Joseph Turbet, qui opère le dernier relief en 1788.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, ses héritiers aliènent la propriété au banquier Gérard Nagelmackers, de Liège, qui la revend en 1836 au baron Florent de Thiriart de Mützhagen. Celui-ci institua légataire universel son petit-neveu, le baron Gaston de la Rousselière-Clouard (voir notice sur Streversdorp). En 1897, ce dernier vendit le domaine, comprenant plusieurs centaines d'hectares, à Théodore Nellessen, industriel d'Aix-la-Chapelle, époux de Rizza Clemens, qui est l'auteur de la dernière et importante restauration du château, commencée dès l'année de son acquisition. Cette belle propriété fut recueillie après sa mort par son fils, Hans Nellessen, époux d'Elsa Cupper, son propriétaire actuel.

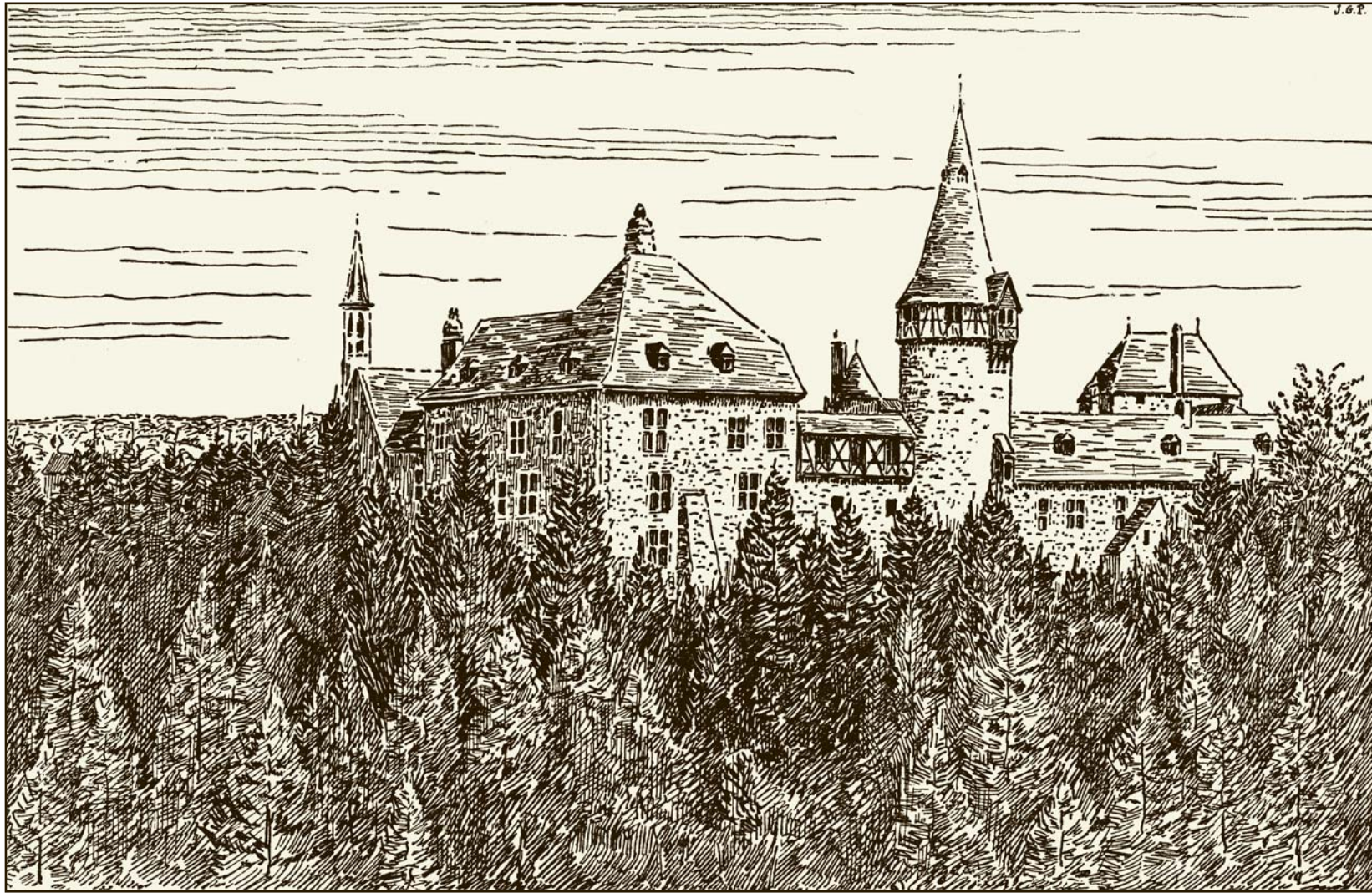
### Iconographie :

- 1) Une aquarelle d'ALEX. SCHAEPKENS, au cabinet des estampes de la bibliothèque royale à Bxl. ;
- 2) Plusieurs vues et plans dans REINERS, *Kunsidenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 3) Cartes-vues.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) HANS NELLESEN, *Notes inédites* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.





EYNEBOURG.



## 52. Le Château de Libermé à Kettenis

Ce joli nom évoque à la fois un ancien lignage limbourgeois et l'un des plus pittoresques châteaux du vieux duché. A sept cents mètres au Nord-Nord-Est du clocher de Kettenis, en contre-bas et à l'ouest de la chaussée qui conduit à Eynatten, un petit groupe de bâtiments se blottit dans un vallonement : c'est Libermé. On l'atteint, soit par une allée privée bordée d'arbres, soit par un chemin encaissé, quelques pas plus loin. Suivons celui-ci pendant une centaine de mètres et tournons à gauche ; nous arrivons dans une cour de ferme sans aucun caractère mais, à notre gauche, apparaît une petite construction du 16<sup>e</sup> siècle, sorte de châtelet, coiffée d'un toit d'ardoises relié aux flèches octogonales de deux tours rondes, au soubassement en saillie, qui la flanquent. Elle se prolonge, à droite, d'un modeste corps de logis ancien, à la toiture de tuiles. Entre les deux tours s'ouvre une porte charretière en plein cintre, ménagée dans l'encastrement rectangulaire de l'ancien pont-levis ; les traces de celui-ci se retrouvent encore dans les encoches des deux pierres qui supportaient son pivot. Cela prouve qu'anciennement, la ferme jouxtant le château était, comme celui-ci, entourée d'eau. Le cintre de la porte est finement sculpté aux armes des Battenburg et des Straet ; ses piédroits ont de larges échancrures en demi-lunes pour faciliter le passage des chariots. Il est surmonté de deux arcatures ogivales et, juste sous la corniche, le linteau d'une petite baie rectangulaire porte une inscription gothique, indiquant la date de la construction — 1534 — et le nom du constructeur, Battenburg.

Pénétrons sous le porche, qui donne dans une petite cour de ferme pavée ; à droite, un pont de pierre de trois arches, dont une clef de voûte donne l'année 1756, remplace un second pont-levis disparu. Au-delà, précédé d'une petite cour, s'élève le château, tout entouré de larges douves intactes. C'est une construction rectangulaire assez haute et ramassée, à un étage sur rez-de-chaussée surélevé ; elle est couverte d'une toiture à deux pentes, en ardoises *herbins*, garnie de lucarnes. Au pignon Nord-Est et à la face Nord-Ouest, la partie supérieure des parois était en colombage et en encorbellement, sur corbeaux en bois. L'encorbellement subsiste, mais diminué ; le colombage du Nord-Ouest et ses archaïques petites baies encadrées de chêne ont été supprimés lors des remaniements de 1919. La façade principale

regarde le Sud-Est, vers la grand-route Kettenis-Eynatten. Une aile en retour d'équerre y est jointe ; de l'arête de sa toiture émerge une flèche de tour conique, dont on ne saisit pas la signification et qui n'existait pas avant 1919 ; toute cette aile était d'ailleurs plus basse, son arête faîtière n'atteignant que la hauteur des corniches du bâtiment principal ; on y remarque encore le linteau gothique d'une fenêtre et d'une porte de cave. Les autres baies, refaites au 18<sup>e</sup> siècle, sont de style Louis XV, sauf celles qui ont été l'objet des remaniements de 1919, à la face Nord-Ouest. Un haut escalier latéral grimpe vers l'entrée ; un peu en-deçà, servant de linteau à une porte de cave, une longue pierre est sculptée aux armes Battenburg, Straet et Libermé ; elle provient sans doute d'une ancienne cheminée.

Libermé était un stock-fief distinct de celui de Kettenis, mais il dépendait aussi du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. En 1346, le château se trouvait dans les mains d'Arnold de Libermé ; il reste dans sa descendance jusqu'à l'extinction de la famille dans les mâles, un siècle et demi plus tard. On cite en 1366, Rose, veuve de Gilles de Libermé, son fils Thomas et Ziche de Libermé. En 1407, Schin de Hagen en possède le tiers ; en 1439, il entre en la possession de Guillaume de Libermé, chanoine de St-Lambert et prévôt du Chapitre de St-Jean à Liège. Au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, Carsilis d'Eupen apparaît comme en ayant hérité ; il le transmet aux frères Jean et Bauduin de Birgel et à Werner de Palant. En 1453, le château est acquis par Thierry de Palant, burgrave de Limbourg, qui le revend trois ans après à Jean Bertolf de Hergenrath ; celui-ci avait épousé, en 1445, Agnès Poleyn de Kettenis, après en avoir eu trois fils « avant la lettre ». En 1518, le bien appartient à Gérard de Kaldenbach, époux de Marie Krummel de Nechtersheim ; il le vend en 1531 à Herman de Battenburg, capitaine au service impérial. C'est lui qui, en 1534, construisit, sur remplacement de l'ancien *burg*, un nouveau château plus spacieux, ainsi que le châtelet ; les flèches de ses deux tours, supprimées dans le premier quart du vingtième siècle, ont été rétablies en 1932. Herman de Battenburg avait eu de son épouse, Elisabeth de Straet, un fils qui hérita de Libermé, puis le transmit par succession à sa fille, Marie de Battenburg ; celle-ci s'unit : 1<sup>o</sup> à Jacques de Presseux de Hautregard, capitaine d'infanterie wallonne, et 2<sup>o</sup> au capitaine Léonard d'Aywaille. Ce dernier fut investi de Libermé en 1604 ; néanmoins, la propriété fit retour à Catherine de Presseux, fille issue du premier mariage de sa femme. Elle épousa Jean de Halley († 1665), qui relève Libermé en 1634. Le bien échoit, après eux, à leur fils Albert-Ernest de Halley, puis à leur petit-fils, Claude-Charles

de Halley, doyen de la collégiale de Sainte-Croix à Liège ; il opère le relief en 1675, puis vend le bien, en 1697, au baron Maximilien d'Estembecque. Celui-ci, décédé en 1738, en avait fait donation, en 1710, à sa fille Isabelle-Josèphe, qui s'unit à Thomas de Royer. Leurs fils Jacques-Alexandre et Maximilien-Thomas de Royer leur succèdent et font certains aménagements aux immeubles : modernisation de la façade Sud-Est et remplacement du pont-levis du château en 1756. Jacques-Alexandre étant prédécédé, son frère Maximilien-Thomas de Royer resta seul possesseur du domaine et adjoignit à son nom de famille celui de Libermé. Il épousa : 1<sup>o</sup> Marie-Cath. Elisabeth de Schindel, 2<sup>o</sup> Anne-Marie Engler.

A sa mort, en 1790, il transmet Libermé à sa fille du 1<sup>er</sup> lit, Anne-Marie-Lambertine (ou Marie-Thérèse-Josèphe ?) de Royer, épouse de Jean-Charles-Thomas de Fraipont (1757-1811). Ils y habitèrent et le vendirent à Pierre-André-Guillaume-Joseph Poswick (1769-1851), époux de Marie-Claire-T. H.A. Marbaise. Ce dernier fut juge de paix à Walhorn, maire puis bourgmestre de Kettenis de 1800 à 1827.

En 1823, il vendit la propriété à Guillaume-Henri-Fr. The Losen, qui la laissa à son fils Renier-Bertrand ; elle passe, vers 1835, au fils de celui-ci, Auguste The Losen. Après la mort de ce dernier, elle échoit à sa fille, Elise-Marie-H. A. The Losen, unie en 1880 au juge Franz-Audomar Broich. Ils possèdent Libermé dès 1895 et le vendent en 1918 à Edwin (ou Emile ?) Suermondt, époux d'Anne Englerth. L'année suivante, il fit effectuer au château d'assez importants travaux, notamment le surhaussement de l'aile vers la route, la suppression du colombage et le remplacement des fenêtres du côté opposé. Ces remaniements ne sont pas heureux et diminuent incontestablement le caractère si pittoresque de l'édifice. Après son décès, survenu vers 1929, sa veuve continua d'habiter Libermé jusqu'à sa mort, le 15 mars 1934. Il fut recueilli dans sa succession par ses deux enfants, Mechtilde et Egbert Suermondt, de Düsseldorf.

Etant tous deux de nationalité allemande, la propriété fut placée sous séquestre après la guerre 1940-1945 et sera sans doute mise aux enchères tôt ou tard.

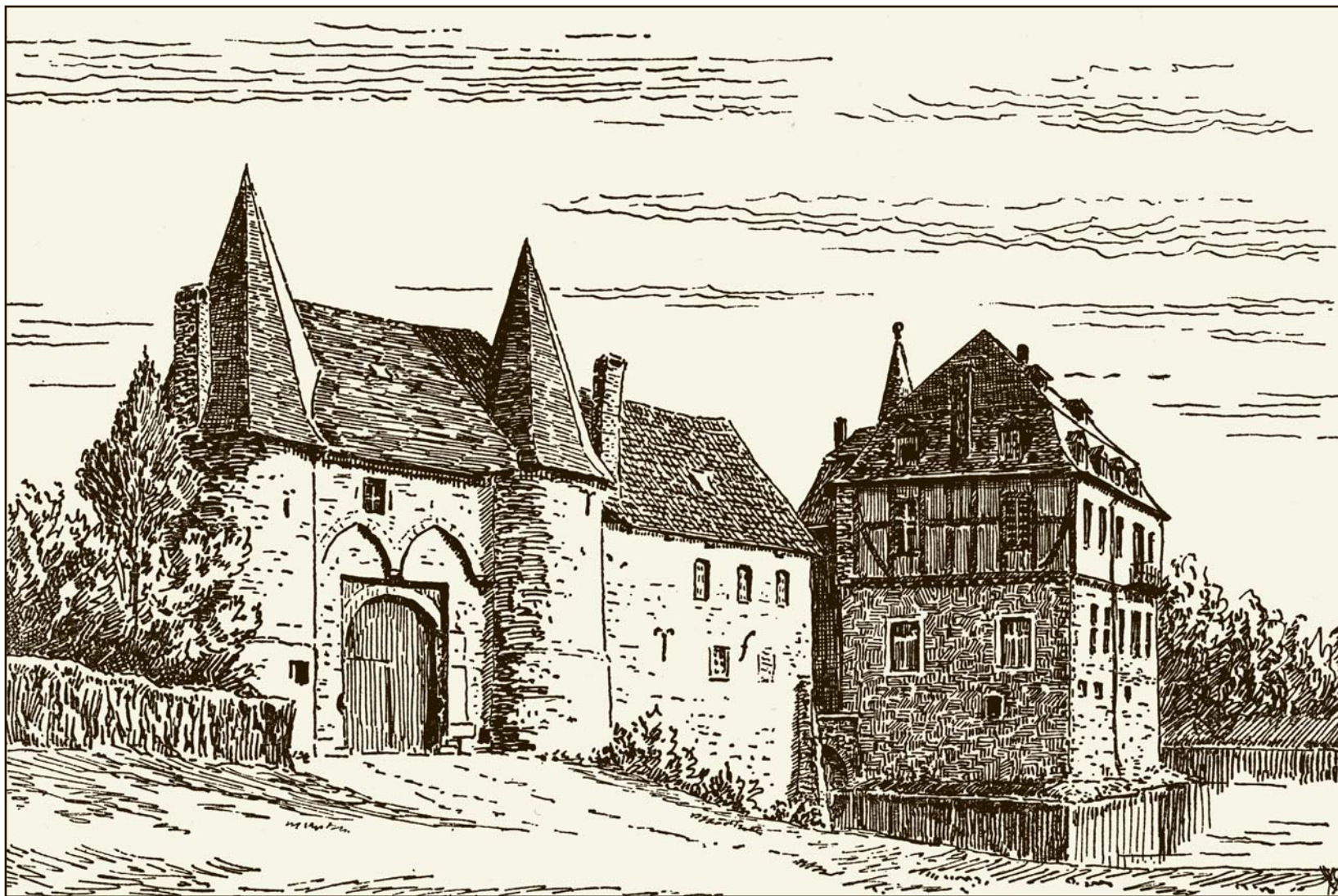
### Iconographie :

- 1) *Plusieurs vues dans* HASHAEGEN, *Geschichte der Familie Hoesch* ;
- 2) *Plusieurs vues et plans dans* REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 3) *Deux vues dans* HERMAN WIRTZ, *Eupener Land*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) REINERS, *op. cit.*





LIBERMÉ.

### 53. Le Château de Wems à Kettenis

Cette vieille demeure s'appelle aussi *Gross Wems*, pour la distinguer de *Klein Wems*, qui désigne une ferme toute proche.

On l'atteint en suivant la chaussée d'Eupen à Eynatten, jusqu'à une centaine de mètres au Nord de l'église de Kettenis ; de la gentille place qui se trouve à cet endroit se détache, à gauche, une route secondaire, qui rejoint la *Hochstrasse* à un kilomètre au Nord-Ouest. Presque à mi-chemin, deux piliers de barrière en pierre, à notre gauche, marquent l'entrée d'un chemin privé, long de cent mètres.

Devant nous et dans son axe, quelques mètres au-delà de deux bâtiments de ferme parallèles, à droite et à gauche, se dresse la masse sombre et sévère du vieux château de Wems. C'est typiquement un *Wasserburg*, de plan à peu près carré, analogue à ceux de Rave et de Haus Raeren. Il est cependant plus grand qu'eux, moins haut et plus massif. Les douves, très larges et remplies d'eau, ont été maintenues de trois côtés ; elles sont comblées devant la façade Nord-Est, là où se trouvait le pont-levis, qui s'insérait contre la porte d'entrée ; celle-ci, en plein cintre, a les piédroits en saillie et une imposte grillagée. De ce côté, la muraille n'est percée que de six jours rectangulaires et d'une meurtrière, à gauche de l'entrée. Sur les autres faces, les fenêtres ont été, pour la plupart, remaniées dans le style Louis XIII, comme le prouvent leurs linteaux de cinq pierres. La toiture, couverte de tuiles, assez haute et à quatre pans, se termine en une arête faîtière, d'où émergent une cheminée centrale, deux paratonnerres et deux girouettes.

À l'origine, les fossés entouraient aussi les communs et un second pont-levis donnait accès, de l'extérieur, au très pittoresque bâtiment d'exploitation Ouest, ainsi qu'en témoigne l'encastrement du portail. Ce bâtiment, en colombage sur haut soubassement de moellons en saillie, mérite de retenir l'attention.

Le château de Wems fut construit au 14<sup>e</sup> siècle, à l'époque où il se détacha de la seigneurie voisine de Libermé.

À ce moment, il appartenait à un lignage dont il prit le nom. Au début du 15<sup>e</sup> siècle, dit Reiners, il se trouvait en la possession des de Weims dit von dem Wambach ; c'est d'eux que l'acquit, en 1448, Thomas Malherbe de Libermé. En 1490, on le trouve dans les mains d'Elisabeth de Libermé-Wems et de son mari, Jean van der Hagen. Puis il échut à leur

filles, Jeanne van der Hagen, qui épousa : 1<sup>o</sup> Guillaume de Wems, 2<sup>o</sup> Thierry de Hirtz dit Landscroon (veuf d'Elisabeth d'Eltz), à qui elle apporta Wems. Du premier mariage de Thierry de Hirtz était né un fils, Guillaume de Hirtz, qui recueille le bien et le tient en 1551. C'est lui qui fit édifier la construction actuelle ; il s'y endetta et vendit le domaine à son oncle paternel, Herman de Hirtz, mari de Catherine Kleingedanck dit Mommersloch. Au décès de ce dernier, Wems passe à son fils, Isaac de Hirtz, époux d'Anne de Schaesberg, qui l'aliène à son oncle maternel, Gaspard Kleingedanck dit Mommersloch. Celui-ci étant mort, la propriété fait retour à son neveu précité, Isaac de Hirtz, puis va par succession au fils de celui-ci, Jean de Hirtz, mari de Jeanne de Palant. Par voie d'échange, il la cède, en 1651, à son frère Herman de Hirtz, époux de Jeanne d'Eys dit Beusdael. Celui-ci testa en faveur de son petit-fils Jean-Herman-Thierry de Hirtz — cité comme seigneur de Wems en 1662 — né du mariage de son fils prédécédé Thierry avec Marie de Blanche.

Les bâtiments avaient eu beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans. En 1651, paraît-il, une partie des murailles s'était écroulée, et le reste menaçait ruine. Lors de la restauration, on combla les fossés qui entouraient les bâtiments d'exploitation et on ne laissa subsister que ceux qui environnaient le corps de logis. Il est permis de croire que la suppression du pont-levis et son remplacement par un terre-plein devant la façade Nord-Est datent de cette époque. Nous pensons que les fenêtres, de style Louis XIII, ouvertes dans la paroi Nord-Ouest, font aussi partie des importants travaux entrepris à ce moment. Ils furent sans doute la cause de la déconfiture de Jean-Herman-Thierry de Hirtz dit Landscroon, qui ne parvint pas à payer ses dettes. Son créancier, Jean-Bertrand de Wilre (1623-1679), échevin d'Aix-la-Chapelle, époux d'Antoinette-Isabelle-Claire de Mérode-Houffalize, se fit mettre en possession de la moitié du domaine de Wems par la cour féodale en 1674. En ayant acquis la seconde moitié en 1678, il devint donc seul propriétaire de l'intégralité du bien. La pierre tombale, qui au musée Suermondt d'Aix-la-Chapelle rappelle son souvenir, le qualifie de « seigneur de Wems ». À sa mort, en 1679, la seigneurie passe d'abord à son fils, Augustin-Jules-Arnold, puis à son autre fils, Hubert-Frédéric-Hyacinthe de Wilre (1676-1714), époux d'Anne-Catherine de Dumont. Il la vendit, en 1710, à Henrica de Brandt, veuve de Winand de Thenen. Sa fille Suzanne de Thenen, veuve de Louis de Fisenne, en hérita lors du décès de sa mère et en fit le relief en 1734. Six années plus tard (1740), elle l'aliéna au comte Leopold de Palffy

d'Erdödy, général dans l'armée autrichienne. En 1755 et par voie d'échange, celui-ci céda le domaine à la baronne Adolphe de Bergh de Trips, née comtesse Marie-Antoinette d'Auersperg, contre le village d'Iserim en Hongrie. La nouvelle propriétaire ne le conserva qu'un an et le vendit, en 1756, au médecin Jean-Lambert Rasquin, drossard de Walhorn, qui y fit effectuer certaines restaurations ; c'est lui pensons-nous, qui, à l'exception d'une seule, fit agrandir les baies de la façade Nord-Est et leur donna leur aspect actuel.

Par testament endossé devant le notaire Rister le 30 août 1773, ratifié par testament olographe du 7 février 1780, quelques jours avant sa mort, Rasquin légua le château de Wems et tous les objets mobiliers qu'il contenait, ainsi que le jardin, la ferme et tous les biens-fonds en dépendant, à Jean-Guillaume-Joseph Poswick, co-seigneur de Goé, époux de Marie-Dieudonnée de Rumthum.

Celui-ci fit le relief de la propriété devant la prévôté d'Aix-la-Chapelle le 1<sup>er</sup> mars 1780. Il la laissa, à sa mort, survenue en 1798, à son fils aîné, Pierre-André-Guillaume-Joseph Poswick, en faveur de qui une clause de fidéicommiss était inscrite dans le testament de Jean-Lambert Rasquin. Le nouveau propriétaire vendit Wems à André-Joseph-François de Grand'Ry (1780-1849), époux de Françoise-M. Th. Godin, qui le transmit par succession à son fils Henri-Guillaume-Jos. de Grand'Ry, uni à Eléonore-Christine Le Picard. Après leur mort, le bien échut à leur fils, André-Charles-Hub. de Grand'Ry (1837-1903), qui épousa sa cousine Marie-Anne-Julie de Grand'Ry. À leur décès, leur fils aîné, André-Jos. Jul. M. de Grand'Ry en hérita et le vendit, en 1918 ou 1919, aux frères Nicolas et Léon Miessen, qui partagèrent le 8 février 1929 ; Wems fut attribué au premier, Nicolas Miessen, qui en est encore propriétaire aujourd'hui.

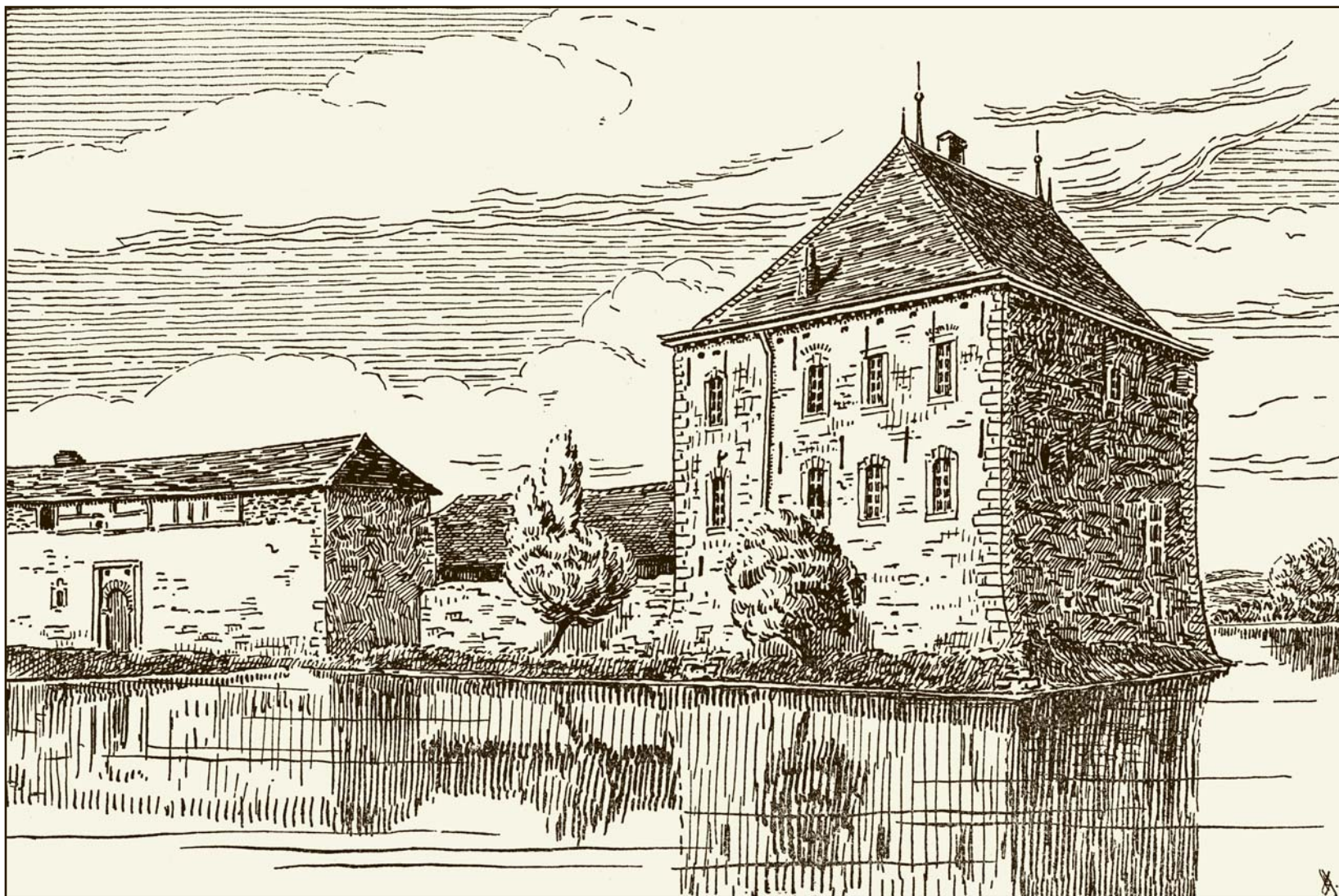
#### Iconographie :

- 1) *Un petit dessin à la mine de plomb*, du 19<sup>e</sup> siècle (propriété de M<sup>r</sup> Prosper Poswick-de Dieudonné) ;
- 2) *Deux vues* dans HASHAEGEN, *Geschichte der Familie Hoesch* ;
- 3) *Une vue* dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

#### Sources :

- 1) BARON DE GRAND'RY, *Note inédite* ;
- 2) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 3) *Archives particulières de l'auteur* ;
- 4) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 5) A. FAHNE, *Geschichte der Kölnischen, Jülichischen und Bergischen Geschlechter* (Cologne et Bonn, 1848) ;
- 6) QUIX, *Beiträge... des Kreises Eupen* ;
- 7) REINERS, *op. cit.* ;
- 8) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





WEMS.

## 54. Le Château de Waldenburg à Kettenis

Anciennes dénominations : Château de Merols, (Meroels, Meroils, Meroyls, Meruels, Meruils, Meruwels, Mieuruels) et Waldburghaus.

Après avoir quitté Wems, suivons vers notre gauche la route qui vient de Kettenis, jusqu'à son point de jonction avec la *Hochstrasse*. Tournons à droite et parcourons, vers le Nord-Est, un peu plus de sept cents mètres. C'est là que se trouve le château de Waldenbourg, un peu caché derrière sa haie, ses arbres et son potager, à un jet de pierre sur notre droite. Quelques pas plus loin et du même côté, trois grands bâtiments ruraux en moellons de calcaire, construits en 1669, entourent une spacieuse et très belle cour intérieure, reliée à la voie d'accès par un porche en cintre surbaissé. Cette cour est ouverte au Sud-Ouest : deux pilastres en pierre, démantibulés par le charroi de l'armée américaine en 1944, sont gardés par deux soldats polychromes, du 18<sup>e</sup> siècle, en fonte coulée ; ils précèdent le pont de pierre jeté sur les douves ; celles-ci, qui anciennement se prolongeaient jusqu'à la route, enserrent encore le château de trois côtés ; elles ont été comblées au Sud-Ouest.

Au premier abord, Waldenburg n'a rien d'attrayant ; c'est une grosse et lourde construction de plan rectangulaire, à soubassement chanfreiné, d'un seul étage sur rez-de-chaussée surélevé. La porte d'entrée s'ouvre dans la moitié droite de la façade Sud-Est ; son perron de onze marches, à double révolution, est le seul détail architectural qui rompe un peu la monotonie de l'ensemble. Les fenêtres, à linteaux en arc très surbaissé, ont des jambages appareillés en besace, dans le style Louis XIV. Le petit oratoire en encorbellement, qui ornait le pignon Nord-Est, a été supprimé et son clocheton a été fixé, du même côté, dans la toiture. Il avait été remplacé par une chapelle, également en saillie, qui a disparu à son tour en 1929. La toiture, très banale et à quatre pans, est couverte de tuiles ; deux petites lucarnes s'accrochent à chacun des grands côtés. Deux girouettes sont plantées aux extrémités de l'arête faîtière.

L'intérieur conserve de belles boiseries en chêne, une intéressante rampe d'escalier à balustres partant du hall central et un grand salon richement décoré en stucs par le célèbre Gagini, en 1805. Cette pièce est malheureusement peinte en couleur verte, d'un effet malencontreux.

La *Hooghuys* de Merols était connue depuis le 14<sup>e</sup> siècle ;

elle occupait l'emplacement du château actuel et relevait de la cour féodale de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. C'était, à cette époque, un simple *Wasserburg*, dont il ne reste aucun vestige, et les premiers propriétaires en sont restés inconnus. En 1560, le vieux manoir fortifié appartenait à Bauduin Crummel, fils de Guillaume Crummel. Il passe, après lui, à sa fille Christine, unie à Jean de Horpusch. En 1589, celui-ci cède le bien à Thierry Bertolf de Belven, mari de Christine de Hanxler. Il échoit au fils de ces derniers, Simon Bertolf de Belven, chanoine de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, dont les héritiers le vendent, en 1626, à Henri de Carlsfeld, époux de Barbe Schuyl de Walhorn. Celle-ci, devenue veuve, convole avec Laurent de Meuth, lieutenant au service d'Espagne, qui relève la *Hooghuys* en 1637. De cette union naquit une fille, qui s'unit à Jacques Panneman. Ceux-ci aliènent le bien, en 1661, au colonel de cavalerie lorraine André de Waldenburg. Passé au service du roi d'Espagne Philippe IV, il avait été anobli en 1659. Ce fut lui qui construisit l'actuel château à l'emplacement de l'ancien *Wasserburg* ; il y mourut le 2 juillet 1694. Le bien passe à son fils, Jean-François de Waldenburg, général-major des armées impériales, époux d'Anne-Ludovie de Plaines, dame de Ter Bruggen à Erps. Il opère le relief du château en 1696, mais le laisse, le donne ou le cède (?) à son frère Maximilien-Guillaume-Hubert de Waldenburg, maître d'Eupen. C'est ce dernier, qui, dans le premier quart du 18<sup>e</sup> siècle, donna au château son nom patronymique. Il épousa : 1<sup>o</sup> Marie-Françoise de Thier, décédée le 7 janvier 1731, 2<sup>o</sup> Marie-Thérèse de Catz, dame de Stockem, morte le 4 octobre 1750. Après lui, le château échut à l'aîné de ses neveux, Hyacinthe-Joseph-André de Waldenburg, capitaine au régiment du feld-maréchal autrichien Koenigseck ; il s'unit à Marie-Françoise de Royer de Libermé. En 1773, il cède la propriété à son beau-frère, Jacques-Alexandre de Royer, déjà possesseur du manoir voisin appelé plus tard Philippenhaus. Ce dernier s'était uni, en 1771, à Anne-Catherine-Joseph de Ghequier, fille de Gilles-Mathieu de Ghequier, conseiller à la cour féodale de Liège, et de Marie-Agnès de Franquinet. Trois ans plus tard (1776), Jacques-Alexandre de Royer vend la propriété aux deux frères Nicolas-Jean et Pierre-Nicolas-François de Hodiament, fils de Pierre-Joseph-Emmanuel de Hodiament, sgr. de Neau (Eupen).

Nicolas-Jean de Hodiament (1745-1830) épousa, en 1788, la baronne Lambertine de Fromenteau de Ruyff ; il habita le château de Waldenburg et y mourut. Il en avait embelli les abords et remanié la construction. Après son décès, la propriété resta dans l'indivision entre son frère, Pierre-Nicolas-

François, et ses deux filles Charlotte-Angéline-Joséphine-Victoire († Walhorn le 1 -6-1888) et Sophie-Lambertine-Thérèse-Amélie de Hodiament († au château de Bempt, à Moresnet, le 25-12-1889), épouse de Guillaume-Jean-Antoine-Joseph de Résimont de Bempt († 25-3-1863). Après la mort de ces deux derniers et Charlotte de Hodiament ne s'étant pas mariée, Waldenburg resta pendant de nombreuses années la co-propriété indivise des six enfants survivants nés du mariage de Guillaume-J. A. de Résimont avec Sophie de Hodiament.

Le 30 août 1905 (acte not. H. Xhaflaire, de Montzen), ces enfants ou leurs représentants, soit Alphonse, Victor, Zénon et Marie de Résimont, leur sœur Emma, épouse du baron Balthazar van Voorst tot Voorst, et les trois enfants de leur frère prédécédé Constantin (époux en son vivant d'Adélaïde-L. Gh. de Fabribeckers de Cortils), font le partage provisionnel de la fortune laissée par leurs parents et leur tante maternelle. Waldenburg, avec certains autres biens, continue à rester dans l'indivision. Par un acte de partage subséquent (vers 1907), le château fut attribué aux deux filles de Constantin, Henriette et Victorine de Résimont, et à la veuve de leur frère Edmond, née Sibille Schlenter. Finalement, les deux sœurs, Henriette et Victorine de Résimont, en restèrent seules propriétaires. Elles furent ruinées pendant la guerre 1914-1918 et durent se défaire de la propriété. Acquisée par Jules Keller, en 1917 ou 1918, celui-ci la revendit, le 9 septembre 1920, à André Franssen de Cortenbach, d'Eynatten, qui, le 25 juillet 1938, obtint une concession de noblesse et, à titre personnel, le titre de baron. A sa mort, survenue le 4 août 1946, Waldenburg fut recueilli dans sa succession par sa veuve, née Marie Tychon, et par ses quatre enfants : Thérèse, épouse d'Otto Mergelsberg, Mathilde, épouse de Léon Sutor, Ernest et André Franssen de Cortenbach.

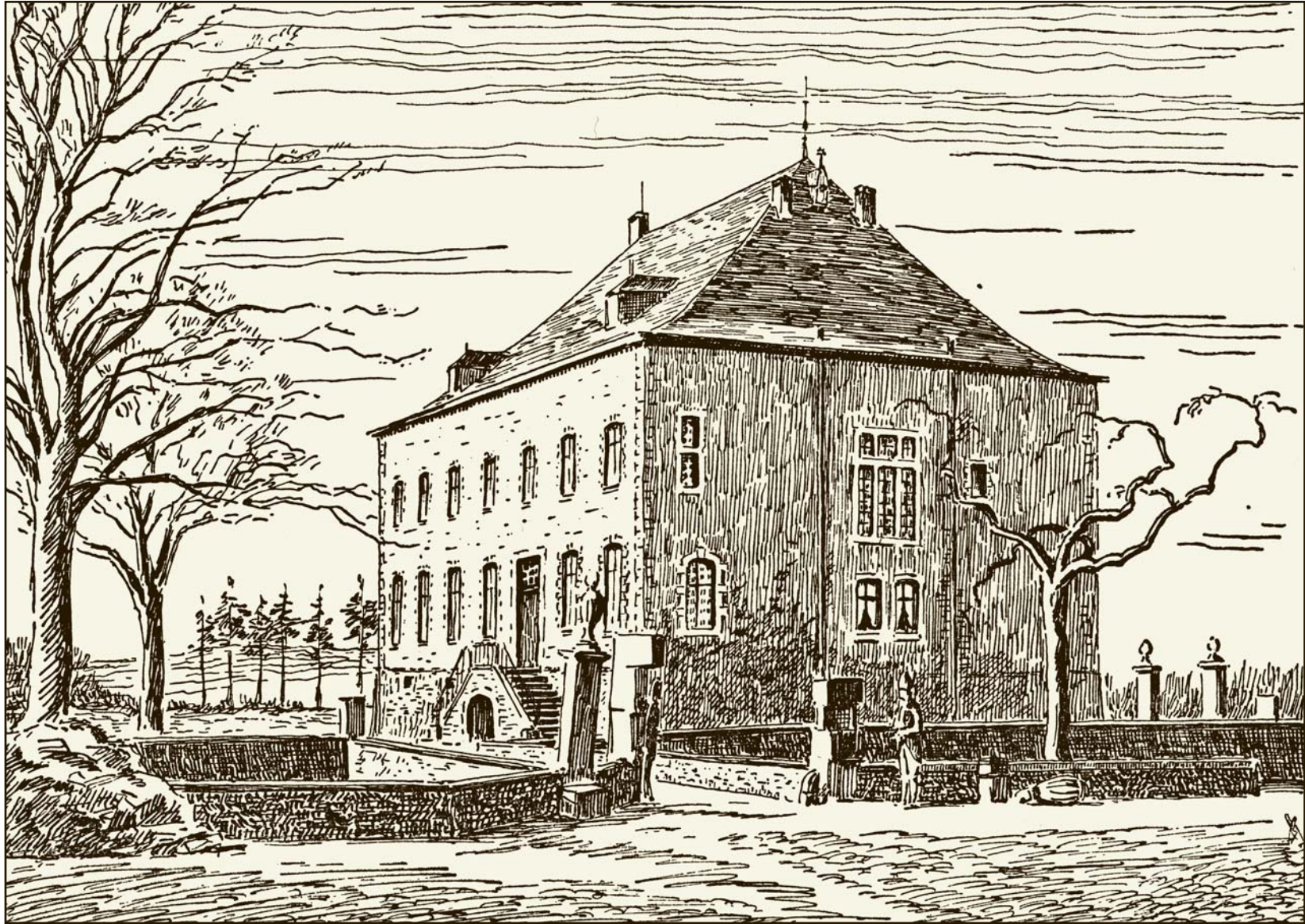
### Iconographie :

Une vue du salon décoré par GAGINI, dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) NOT. JEAN XHAFLAIRE, *Protocole et note inédite* ;
- 3) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 4) REINERS, *op. cit.*





WALDENBURG.



## 55. Philippenhaus à Kettenis

Anciennes dénominations : Hof van Meroils (Merols) puis Hagenshof. A propos de cet édifice, nous nous trouvons un peu dans la situation d'un orateur qui, devant traiter un sujet pendant un minimum de temps, n'a pas énormément de choses à en dire.

L'histoire première de Philippenhaus n'est pas bien connue. On sait cependant qu'il existait à cet emplacement, dès le 15<sup>e</sup> siècle, un *Wasserburg* ressemblant en tous points à ceux qui fourmillaient au Moyen Âge dans cette partie du duché de Limbourg. Nous avons déjà parlé et nous parlerons encore de ceux qui subsistent, plus ou moins altérés au cours des temps, ou qui ont gardé presque intact, comme Haus Raeren, leur aspect primitif.

Peut-être n'est-il pas inutile d'en rappeler ici les principales caractéristiques.

C'étaient de grosses et massives tours, de plan rectangulaire ou carré, aux murs très épais et parfois crénelés, percés de baies rares et exigües, largement ébrasées, parfois munies d'échauguettes ou de bretèches et couvertes, soit d'une toiture à quatre pans, soit d'une plateforme. Elles étaient toujours construites dans des vallonnements et entourées d'une ou de deux rangées de fossés, que des ruisseaux alimentaient en eau ainsi que le vivier avoisinant. On n'y accédait que par une seule petite porte, précédée et protégée par un pont-levis. Tout près se trouvait la ferme, souvent enclose elle-même de douves remplies d'eau.

Les nombreuses petites seigneuries limbourgeoises du Moyen Âge étaient, en réalité et avant tout, des exploitations agricoles comprenant le *burg* fortifié où habitait le seigneur, avec sa famille et ses gens, des bâtiments annexes servant au logement du « censier » et des animaux, ainsi qu'à la remise des récoltes, un étang et un peu de terrain aux alentours. On pouvait vivre, sur ce modeste domaine, en « économie fermée » ; la terre et les animaux fournissaient blé, légumes, viande, lait, fromage, œufs et cuir ; le vivier donnait le poisson des jours d'abstinence ; la laine des moutons, filée et tissée à domicile pendant l'hiver, procurait le vêtement. L'existence y était simple, rude et frugale, guère plus luxueuse ou confortable pour le maître que pour ses subordonnés. Que l'on n' imagine pas là des « garnisons permanentes », comme l'ont cru certains. En cas de trouble, de guerre ou de danger imminent, tous les occupants de la

ferme se réfugiaient au « château » ; sans doute y introduisait-on même le bétail, immanquablement sacrifié, s'il restait abandonné dans les prés ou dans les bâtiments extérieurs, et l'on relevait le pont-levis ; les paysans d'hier se muaient en soldats. A l'abri de leurs murailles et du plan d'eau des douves, maîtres et valets repoussaient les agresseurs, à coups de fusil ou d'arbalète.

Que nous voilà loin du Philippenhaus actuel. De l'ancien *Wasserburg*, il n'est rien resté, sauf des traces bien visibles des douves et du vivier, au Nord-Ouest. Ce n'est ni un château, ni une villa, ni une ferme, mais plutôt une spacieuse maison de plaisance, construite dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Suivant un usage fréquent à cette époque, on a utilisé la brique pour la maçonnerie, la pierre calcaire taillée pour les encadrements des fenêtres et de la porte, les chaînages d'angles et le soubassement. Ces matériaux se marient harmonieusement. C'est une bâtisse d'un étage, de plan rectangulaire, coiffée d'un toit de tuiles à quatre versants, en pente douce. Les linteaux des baies sont en arc surbaissé et à clef de voûte, de style Louis XV. La porte s'ouvre au milieu de la façade principale, orientée vers la cour de ferme au Sud-Ouest. Les piédroits et le linteau en sont légèrement saillants et sa clef de voûte est sculptée. Sept degrés de pierre y donnent accès. La travée centrale est très peu débordante et ourlée de chaînages, qui atténuent agréablement la monotonie de la muraille. Particularité bizarre, cinq travées existent de ce côté et six du côté opposé.

Dans le hall, à l'étage, se voit un autel, contenu dans une armoire sculptée à deux battants, ressemblant à une garde-robe.

*Hof Merols* appartenait, en 1431, à Carsilis d'Eupen, qui le transporte peu après à Jean de Libermé ; en 1438, le bien est acquis par Jean Scheiffart, puis revendu en 1444 à Mathieu de Hagen. Ses enfants en héritent en 1473 et 1477 ; l'un d'entre eux, Jean de Hagen, le tient en fief en 1479 et, après lui, son fils Jacques en 1520. A la mort de ce dernier, la propriété est partagée entre ses filles, Catherine et Marie, et son fils, Frédéric de Hagen ; celui-ci rachète la part de sa sœur Marie en 1574. Hof Merols s'appellera dorénavant *Hagenshof*. En 1643, il est acquis, nous ne savons à la suite de quelles circonstances, par Jean de Hagen et sa sœur Christine. Jean de Hagen le possède en 1658. Puis, le bien est acheté par Guillaume de Hagen, qui après le décès de sa femme, opère un partage entre ses enfants. En 1673, il est entre les mains de Jean-François de Hagen et passe après sa mort, survenue en 1694, à ses sœurs. L'une d'elles, Ursule de Hagen, décédée en 1723, avait fini par recueillir la totalité

de la propriété. Par son mariage avec Jean de Bergh de Trips, elle la fit passer dans la famille de son époux. Son fils, Jean-Guillaume de Bergh de Trips, né à Merols le 8 juillet 1701, décédé le 15 février 1747, la vendit au baron Jacques-Alexandre de Royer, qui ajouta le nom de Merols au sien et mourut en 1783. C'est lui qui commença, en 1767, l'édification de la construction actuelle. Il légua la propriété à sa nièce, Marie-Thérèse-Jos. de Royer, qui épousa Jean-Charles-Thomas de Fraipont.

En 1787, celui-ci la vendit à François-Joseph van den Daele, qui la revendit peu de temps après à Jean-Joseph Philipp, d'Eupen ; il acheva probablement la construction et, en tout cas, lui donna sa troisième et dernière appellation, *Philippenhaus*. Il la conserva jusqu'en 1835 et la céda, à ce moment, au prévôt du Chapitre collégial d'Aix-la-Chapelle, Jean-Mathieu Claessens, originaire de Gangelt (province du Rhin, régence d'Aix-la-Chapelle, cercle de Geilenkirchen). Celui-ci fit confectionner — ou y amena — l'autel privé qui s'y trouve encore. Il mourut en 1839 et fut enterré à Gangelt. Le bien fut recueilli par ses héritiers, les consorts Savels, de Gangelt. Il passa, vers 1857, à Richard Savels, puis vers 1888 à Joseph Savels, peut-être fils du précédent. En 1919, il appartenait à Richard et à Joseph Savels, qui le vendirent à cette époque à Lambert-Joseph Nyssen et à son épouse, Marie-Hubertine Monschau, et consorts.

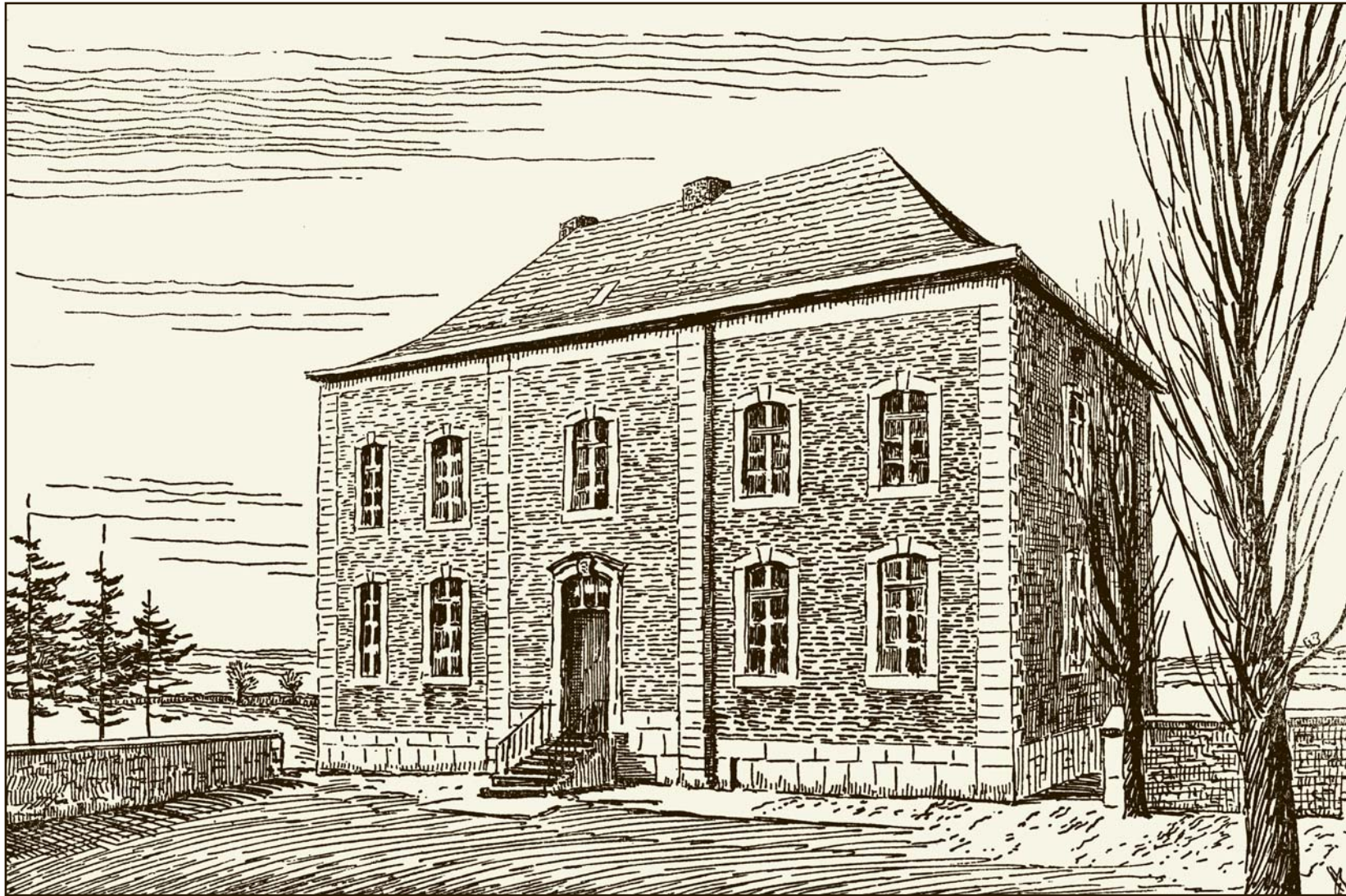
### Iconographie :

*Une vue de l'autel dans* REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





PHILIPPENHAUS.



## 56. Le Château de Thal à Kettenis

Le château de Thal tire évidemment son nom du lieu-dit *In den Dael*, « dans la vallée », où il fut construit. Il est situé à environ six cents mètres, à vol d'oiseau, de l'église de Kettenis, à gauche de la route communale qui vient du centre du village et prend la direction générale Sud-Est, pour aboutir au ruisseau de Schimmerich, un peu au-delà de la voie ferrée Eupen-Raeren.

Il ne s'agit plus ici d'un de ces vieux petits manoirs fortifiés et entourés d'eau, comme nous en avons déjà rencontré plusieurs. Depuis longtemps est révolue l'époque médiévale, époque si attachante à certains égards, mais où l'insécurité régnait partout. La police n'était pas ou était mal organisée ; le brigandage régnait à l'état endémique ; les pillages et rapines des troupes de passage ne se comptaient pas, les guerres étaient fréquentes. Bref, les gens — surtout dans les campagnes isolées — ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour assurer leur défense et celle de leurs biens. Si la nécessité de pouvoir résister éventuellement à un siège les obligeait à donner à leurs murailles une grande épaisseur, ils avaient donc bien d'autres motifs de se méfier et de prendre des précautions. C'est pourquoi leurs demeures, à l'abri d'un plan d'eau, n'étaient pourvues que d'une seule entrée exiguë, protégée et renforcée par un pont-levis ; le rez-de-chaussée était souvent surélevé, les baies étaient rares et petites, des meurtrières permettaient de faire le coup de feu contre les assaillants.

Mais, peu à peu, la situation évolua ; les hordes de soldats se transformèrent en armées régulières ; les guerres s'espaçèrent et le brigandage diminua. Enfin, les progrès de l'artillerie rendirent illusoire le bouclier des murailles. D'autre part, la population des villes augmenta, le commerce se mit à fleurir, l'industrie prospéra et de grandes fortunes s'édifièrent. Des bourgeois devinrent gentilhommes et des industriels se firent châtelains.

Cette transformation économique et sociale devait marquer l'architecture de son empreinte ; à d'autres buts correspondant d'autres moyens. Plus n'est besoin de se défendre, mais on peut aimer la vie à la campagne ; les anciens seigneurs y restent donc souvent, soit dans leur vieux *burg*, soit dans l'habitation plus moderne qui l'a remplacé. Leur existence se partage entre la chasse et la gestion ou l'exploitation de leurs domaines. Les nouveaux venus sont

parfois, eux aussi, sensibles aux agréments de la nature et désireux d'établir, loin des agglomérations où l'on étouffe, une seconde résidence. Ils y mèneront une vie plus reposante et plus saine.

Certains d'entre eux choisissent donc un site agreste et y font construire un château. Celui-ci n'aura plus rien de militaire : il n'y a plus de tour de défense ; les moellons sont remplacés par des briques ; la pierre n'est plus utilisée que pour les encadrements des portes et des fenêtres, pour les pilastres, les bandeaux, les chaînages d'angles et les soubassements. Le mariage du calcaire taillé et de la brique produira d'heureux effets décoratifs. On s'attache à l'équilibre des masses, à leur proportion, à l'élégance des toitures. Un véritable souci esthétique se fait jour.

À l'intérieur, on exige plus de confort et d'agrément ; les appartements sont mieux disposés, plus spacieux et mieux éclairés, grâce à l'agrandissement des baies ; on les décore de belles cheminées en marbre poli, de stucs, de glaces, de toiles murales ou de papiers peints, parfois remarquables. Bref, le château du 18<sup>e</sup> siècle marque le terme d'une évolution architecturale profonde, dont on aperçoit les premières manifestations dès le siècle précédent, à Crèvecœur et Villers-aux-Tours, par exemple. Il n'a plus de commune mesure avec son ancêtre médiéval.

Thal est typique à cet égard ; c'est un grand bâtiment rectangulaire à un étage, couvert d'un grand toit d'ardoises à simple pente et prolongé de deux ailes basses coiffées de toitures à croupes, à simple pente également. Les combles sont percés de deux étages de lucarnes et surmontés de plusieurs cheminées de hauteurs diverses.

Les fenêtres méritent une mention spéciale, tant par leurs dimensions inusitées que par l'élégance de leurs linteaux, en arc surbaissé, formés d'une clef de voûte exceptionnellement longue et de deux pierres d'une forme très particulière. Elles sont judicieusement espacées, ce qui contribue à les mettre en valeur.

Les larges chaînages d'angles sont d'un très heureux effet. La porte d'entrée s'ouvre au centre de la façade extérieure, au Nord-Ouest ; son imposte est décorée des armes de la famille de Grand'Ry. La façade opposée, au Sud-Est, donne sur le parc ; elle est embellie d'un avant-corps central à trois faces (de plan demi-hexagonal), surmonté d'une toiture polygonale assez basse, terminée par un épi en forme de châtaigne.

À l'intérieur se remarquent plusieurs très belles cheminées en marbre sculpté, de style Louis XV. On se demande par quelle bizarrerie de goût l'un des propriétaires fit en-

castrer, dans les parois du hall et de la cage d'escalier, de nombreuses taques de cheminée en fonte, encadrées d'une lourde moulure en bois. L'effet en est beaucoup moins heureux qu'inattendu.

Le château de Thal fut bâti, dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, par Renier-François de Grand'Ry, époux d'Elisabeth Thys, bourgmestre d'Eupen en 1758 et 1759. La propriété comprenait plusieurs étangs, qui vraisemblablement servaient au traitement des laines. Elle resta dans la famille de Grand'Ry jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle. Avant 1826, le château fut acquis par Jean-Adolphe Philipp, probablement parent du propriétaire de Philippenhaus. Les toiles marouflées, qui décoraient certaines pièces, furent enlevées ; elles se trouvent actuellement au musée communal de Verviers. Vers 1844, le château passa — par achat sans doute — à Marc Hauptmann, de Cologne, et à Marguerite Levy, d'Aix-la-Chapelle. Ils le vendent à Hubert Falter, maître ardoisier d'Aix-la-Chapelle, vers 1863-1864. Six ans plus tard, il est revendu à Mathieu-Joseph Schefer, d'Aix-la-Chapelle, qui l'aliène vers 1883 à Charles Heuschen, de Kettenis. Le château fut donné en location à quatorze familles de tisserands, qui y installèrent une quarantaine de métiers à tisser ; ils le saccagèrent si bien que les beaux parquets de chêne et les anciens plafonds ornés de stucs furent détruits ; on dut les remplacer complètement.

Vers 1898, le bien rentre en la possession de la famille de ses premiers propriétaires : il est acquis par l'arrière-arrière petit-neveu du constructeur, André-J. J. M. de Grand'Ry et son épouse Marie-Anne-Julie-H. de Grand'Ry, déjà possesseurs de Wems. André de Grand'Ry mourut à Thal en 1903, après l'avoir entièrement restauré. La propriété reste à sa veuve, qui en 1919 vend les tableaux, objets d'art et antiquités qu'elle contenait, et cède le château, le 27 novembre 1919, à Lambert-Jean Korvorst et à son épouse, Marie-Hubertine Pennings. Le 8 novembre 1945 enfin, celle-ci, devenue veuve, revend le château à Alfred-Albert-Ghislain Chevalier et à sa femme, Rachel-Renée Roelandt. Ils transformèrent la demeure seigneuriale en hôtel-restaurant : *sic transit gloria mundi...*

### Iconographie :

- 1) *Une vue dans* REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 2) *Cartes publicitaires.*

### Sources :

- 1) GUILLAUME GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) NOT. JEAN XHAFLAIRE, *Notes inédites* ;
- 3) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 4) REINERS, *op. cit.* ;
- 5) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





THAL.



## 57. Haus Raeren à Raeren

Autre dénomination : *Haus Schwartzberg*.

La commune de Raeren se caractérise par la grande dispersion de ses habitations, plus ou moins groupées en différents hameaux : Heck, Born, Berg, Pützhag, Honien, Botz, Neudorf, etc. Si nous considérons comme rue principale celle où se trouve l'église, ce n'est pas là que nous trouverons Haus Raeren, mais bien au bord d'une route qui lui est presque parallèle, au Nord-Est.

Cette vieille demeure seigneuriale, solidement plantée au milieu de ses douves alimentées par l'Itter, s'élève en contrebas et légèrement à l'Ouest du quartier de « Berg », huit cent cinquante mètres à l'Est-Nord-Est de l'église. Rude, sans prétention, de dimensions exiguës, c'est incontestablement l'un des échantillons les plus remarquables des manoirs fortifiés de l'ancien duché de Limbourg. Malgré les modifications apportées à la toiture et aux baies, il conserve en effet tous les caractères des *Wasserburgs*, si nombreux dans cette région à l'époque médiévale. Il se présente sous l'aspect d'une grosse et massive tour, de plan rectangulaire, couverte d'une toiture à quatre pans ; on eut la malheureuse idée de surmonter celle-ci d'une sorte de plateforme entourée d'une grille moderne, au lieu de lui laisser l'arête faîtière toute simple qu'elle avait encore au début de ce siècle. Le cimentage des cheminées est également à déplorer.

Tandis que trois des côtés de la construction plongent directement dans l'eau des douves, la façade principale, à l'Est, est précédée d'une petite cour et d'un ancien pont de pierre enjambant les fossés. La porte d'entrée s'ouvre au centre, encadrée de deux fenêtres ; le premier et le second étage comportent chacun trois baies symétriquement disposées ; leurs linteaux à clef de voûte et en arc surbaissé, de style Louis XV, montrent une restauration du 18<sup>e</sup> siècle. Du côté Nord, les jours sont de même style, mais il n'en existe que deux au second étage. Au ras de la corniche se distinguent encore (comme à l'Ouest et au Sud) les anciens créneaux, qui ont été, soit murés, soit convertis en petites fenêtres. A proximité des angles et à mi-hauteur entre les combles et les ouvertures du second étage, la survivance de deux gargouilles prouve qu'à l'origine, ou bien la toiture ne couvrait pas les parois extérieures, comme actuellement, ou bien la construction n'était protégée que par une plateforme. Deux archères existent encore entre le rez-de-chaussée et le ni-

veau des douves. La façade Ouest est, comme les deux précédentes, percée de fenêtres de style Louis XV ; certaines baies, dans le soubassement, ont été obstruées ; une autre, également murée, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, semble contemporaine du *burg* primitif. La façade Sud a conservé tout son caractère archaïque ; on n'y voit que deux petites baies rectangulaires à chacun des étages et deux gargouilles semblables à celles du côté opposé.

Signalons enfin un détail architectural que nous n'avons rencontré nulle part ailleurs : sur chacune des parois Nord, Ouest et Sud existent, un peu au-dessus des fenêtres du second étage, trois consoles de pierre, distantes entre elles d'un mètre environ, surmontées à un mètre et demi plus haut de trois alvéoles correspondantes. Reiners dit que ce sont des vestiges des ouvrages de défense d'autrefois. Cette prudente explication ne résout pas la question ; nous avons interrogé à ce sujet nombre d'archéologues et d'architectes ; aucun d'eux n'a pu nous donner la solution de cette énigme. Faute de mieux, nous nous hasardons à conjecturer que ces consoles et alvéoles étaient destinées à supporter des hourds, dans lesquels on ne pouvait d'ailleurs accéder qu'au moyen d'échelles descendues des créneaux ; cette hypothèse n'est donc guère satisfaisante.

Comme à Ruyff (Henri-Chapelle), à Astenet (Walhorn) et à Eynatten, nous constatons à Raeren la présence de deux châteaux très rapprochés l'un de l'autre ; cela fait naturellement penser à un fief primitif unique, qui à une certaine époque se serait démembré et aurait donné naissance à un second fief voisin, en l'occurrence Burg Raeren. Il est très vraisemblable de croire que Haus Raeren fut le siège de la seigneurie primitive. Au début du 15<sup>e</sup> siècle, elle était en la possession de Carsilius von der Roetschen. Sa fille épousa Emeric de Bastogne (Bastenach), dont la famille avait la mayerie de la ville de ce nom dans le Luxembourg. Haus Raeren leur est attribué en 1443, puis passe à leur fils Emeric de Bastogne, qui s'unit à Jeanne de Hochkirchen. Ce furent eux, ou les précédents, qui sans doute construisirent le *Wasserburg* actuel.

A leur mort, plusieurs héritiers se disputèrent leur héritage, notamment Jean d'Alensberg et Jean de Stembert. Ce dernier fit relief du manoir en 1473, mais il décède l'année suivante et son fils Thomas de Stembert relève à son tour. Cependant, les contestations au sujet du fief n'étaient pas closes ; finalement, il fut attribué, par une décision de la Cour féodale, aux enfants de Carsilius de Schwartzberg, dont la mère était née Marie von der Roetschen. L'un de ces enfants, Henri de Schwartzberg, époux de Meyne Stommel d'Ey-

natten, parvint à réunir à son profit la totalité du domaine, qui restera la propriété de ses descendants pendant près de deux siècles. Le donjon échut en partage à son fils Guillaume de Schwartzberg, époux de Marie de Limbourg, lors du partage de ses biens entre ses enfants en 1527. Il passe ensuite au fils du précédent, Pierre de Schwartzberg, époux de Marguerite Krummel de Nechtersheim, qui décède le 11 janvier 1607. Le bien passe à son fils encore mineur d'âge, qui en 1649 le lègue à son neveu, Jean-Guillaume de Schwartzberg, mari d'Anne-Marie de Belven. La fille de celui-ci, Anne-Catherine de Schwartzberg, par son mariage avec Guillaume Bertolf de Belven, fit passer le bien à celui-ci, qui en est investi en 1679. En 1715, Haus Raeren est attribué, par partage, à Marie-Isabelle Bertolf de Belven. En 1721, elle s'unit à Jean-Salomon d'Everlange, seigneur de Hollange (province de Luxembourg). Elle décéda probablement sans hoirs, car son neveu Englebert-Guillaume de Lamboy, fils de sa sœur Marie-Madeleine de Schwartzberg et du baron Jean-Sigismond de Lamboy, relève Haus Raeren en 1774 ; deux ans plus tard, il le vend à Jean-Léonard de Schwartzberg, époux de Marie-Anne Mennicken. Sa famille se trouve donc pour la seconde fois en possession du vieux *burg* ancestral.

La propriété reste à ses descendants jusqu'en 1841, année où elle fut acquise par Jean-Michel Flamm, qui la revendit en 1859 à Léonard Jardon, époux de Cornélie de Nys, fille du propriétaire de Burg Raeren. Le bien fut recueilli dans la succession de Léonard Jardon par sa fille, Cornélie Jardon, unie à Max Allan Chahnn Megerditsch, Viennois d'origine arménienne. En 1912, Haus Raeren fut vendu sur expropriation forcée et acquis par Gérard Nöcken, hôtelier à Aix-la-Chapelle. Celui-ci le revendit, en 1917, à Jean Blank, père de l'artiste-peintre bien connu, André Blank.

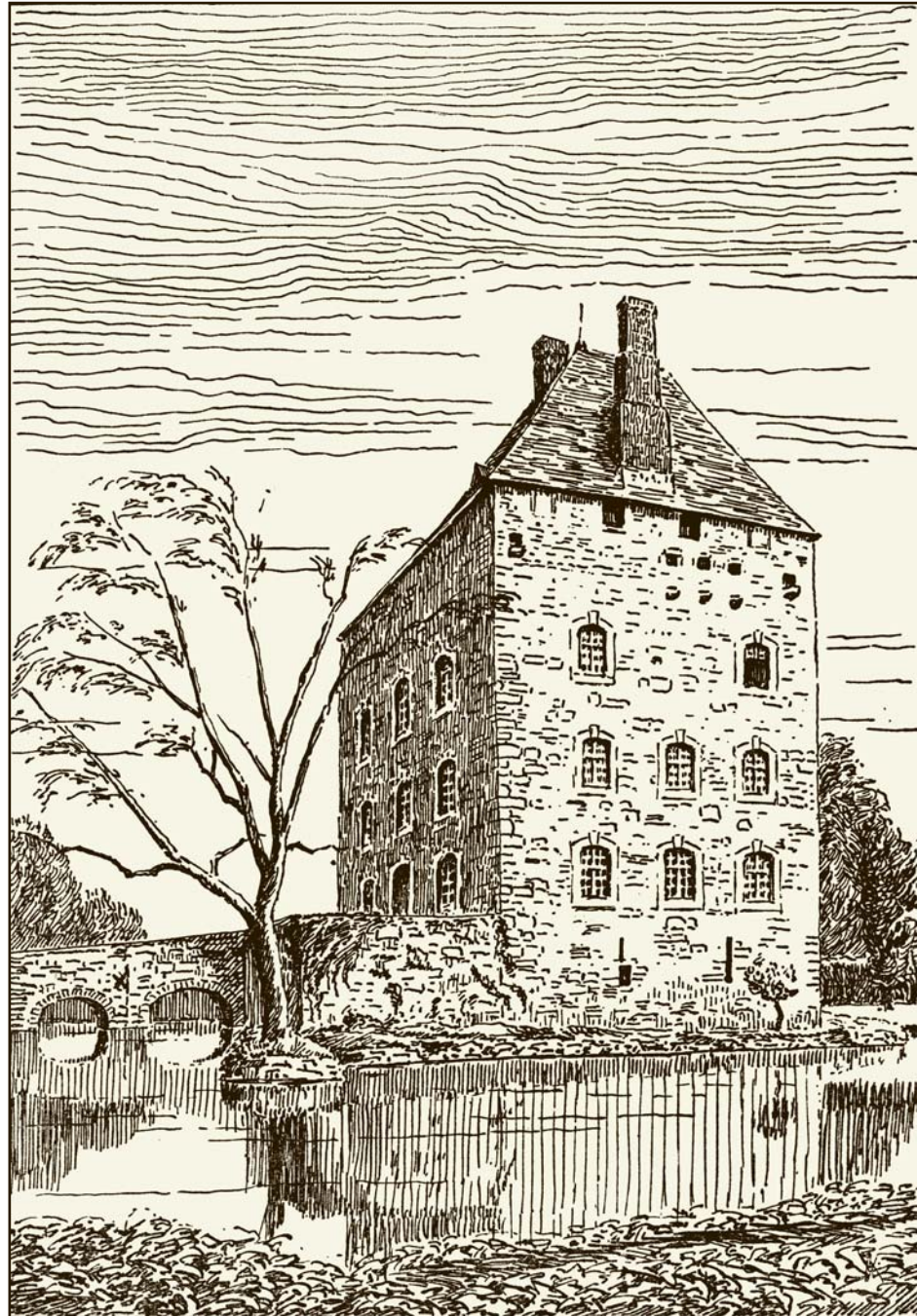
### Iconographie :

- 1) Une vue dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 2) Une vue dans HERMAN WIRTZ, *Eupener Land*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) MICHEL KOHNEMANN, *Notes inédites* ;
- 3) *Généalogie inédite de la famille de Schwartzberg* (appart. à Michel Kohnemann) ;
- 4) REINERS, *op. cit.* ;
- 5) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





HAUS RAEREN.

## 58. Burg Raeren à Raeren

Cet ancien château n'est qu'à cent et vingt mètres environ de Haus Raeren, dont il a été question à la notice précédente.

On le dénomme aussi *Onderste burg*, par opposition à un autre château, appelé *Overste burg*, qui a dû exister au lieu-dit Alt Raeren, mais qui a complètement disparu.

Comme Haus Raeren, Burg Raeren est dans le vallon de l'Itter, qui alimente ses fossés.

À l'origine, ces deux manoirs se ressemblaient étrangement : chacun d'eux n'était qu'une grosse tour fortifiée et entourée d'eau (*Wasserburg*). Mais, tandis que Haus Raeren n'a subi aucune adjonction, Burg Raeren a été profondément modifié. Sa configuration primitive subsiste dans la partie Ouest du corps de logis. Dans la suite, ce donjon a été prolongé vers l'Est par un second bâtiment en légère saillie vers l'extérieur, allongé lui-même par un mur d'enceinte ; cela constitue toute la partie Nord des constructions à front de route. Des bâtiments d'exploitation, à l'Est et au Sud, et une haute muraille appuyée au pignon Ouest du corps de logis complètent l'encadrement d'une cour intérieure. C'est dans cette haute muraille que s'ouvre le portail d'entrée en plein cintre. Il est surmonté d'un fronton mouluré, aux armes de Nys et van der Gracht, entre deux pots à feu en fonte. Une pierre armoriée aux initiales J. B. est encastrée à gauche et une autre, aux initiales F. L., à droite de la porte. Dans la cour, au-dessus de l'entrée de l'habitation existe une troisième pierre armoriée au millésime 1583, date qui se retrouve sur une quatrième pierre intéressante, sertie dans le mur des fossés, à droite de l'entrée.

Le corps de logis, couvert d'une toiture d'ardoises à croupes, a deux étages ; les fenêtres en ont été, pour la plupart, remaniées au 18<sup>e</sup> siècle, comme celles de Haus Raeren et dans le bon goût de cette époque. L'ensemble est agrémenté de deux tours rondes anciennes ; l'une, large et trapue, sur soubassement en saillie, à l'angle Nord-Est, l'autre, plus légère, à l'angle Sud-Ouest. Elles sont coiffées toutes deux d'une flèche polygonale couverte d'ardoises. En outre, deux tourelles rondes, construites selon Reiners en 1902, encadrent le pignon Ouest de l'habitation ; on eut la malencontreuse idée de leur donner des créneaux qui sentent le « toc » ; celle de droite, beaucoup plus élevée que l'autre, porte une bizarre échancrure circulaire dont on ne comprend pas la destination. Enfin, une petite tourelle très basse, en forme de quart de cercle, et construite également en 1902 selon le même auteur, s'appuie à la façade Nord,

dans l'encoignure du vieux donjon et du bâtiment qui le prolonge. Pourquoi faut-il que l'aspect si médiéval de ce vieil édifice ait été partiellement endommagé, non seulement par les créneaux factices des deux tourelles, mais aussi par les deux portes-fenêtres ogivales et le balcon moderne dont le pignon Ouest est affligé ? Les douves subsistent tout autour du corps de logis et, à l'Ouest, jusqu'au portail.

Le *Wasserburg* primitif dépendait du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle ; il paraît avoir été construit par son premier détenteur connu, Jean d'Alensberg, cité en 1474, ou par un de ses prédécesseurs. On ignore à qui le château échut après lui, mais en 1500, il est entre les mains de Jean Krummel de Nechtersheim. Sa fille, Anne Krummel de Nechtersheim, le recueille et, par son mariage en 1552 avec Jean de Lomont, le transporte dans cette famille. En 1583, le fils des précédents, Philippe de Lomont, drossard de Walhorn et mari de Jeanne de Bock, en est propriétaire. Il fit modifier et agrandir considérablement l'édifice par la construction du bâtiment d'habitation qui joint le donjon à l'Est, des deux tours d'angle, des murs d'enceinte, des bâtiments d'exploitation et du portail ; il fit aussi combler une partie des fossés. Le bien passe à son fils Jean, qui relève en 1607, puis à son petit-fils, Everard de Lomont. Celui-ci ayant adhéré au protestantisme, le Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle lui refusa l'investiture de ses fiefs à la mort de son père. S'ensuivit une période troublée au cours de laquelle l'église de Raeren fut incendiée en 1612. Nous ne savons ce qu'il advint du château à cette époque ; mais, dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle, il se trouve entre les mains d'Elisabeth-Gertrude de Colyn, fille de Jeanne-Marie de Lomont. Lors de son mariage, en 1670, avec Jean-Charles-Melchior de Broich, elle l'apporte en dot à celui-ci. Probablement ces époux moururent-ils sans postérité, car le manoir passe dans le patrimoine de la sœur de Jean-Charles-Melchior, Isabelle de Broich. Elle s'unit à Jean- (ou Simon ?) Gaspard Gilles et laissa ses biens de Raeren, en 1728, à sa fille Catherine Gilles. Celle-ci épousa Mathias de Flamige, originaire de Brasur-Lienne.

Ce fut probablement lui qui, en 1738, fit remplacer les anciennes baies du corps de logis par les fenêtres de style Louis XV actuelles, construire les tourelles crénelées du côté Ouest (contrairement à ce qu'affirme Reiners) et restaurer les communs. Son fils Mathias de Flamige lui succéda et épousa Wilhelmine de Notumb. Il se ruina et dut aliéner Burg Raeren, qui fut acquis le 27 janvier 1790 par Jean-Henri de Schwartzenberg. Cependant, le baron Charles-Henri de Broich, comme apparenté au vendeur, en opéra le retrait lignager et le vendit au baron Philippe de Witte de Limminghe. L'année suivante, 30 mai 1791, le nouveau pro-

priétaire revendit le bien à Pierre-Joseph de Nys (1757-1826), époux d'Anne-Thérèse-Técla-Caroline van der Gracht (1758-1830). Leur fils Jean-Joseph-Charles-Auguste de Nys en hérita ; il fut président du tribunal d'Aix-la-Chapelle et s'unit à Hélène-Frédérique Dilthey. Après sa mort, survenue en 1865, le château fut recueilli par son fils Charles-Jacques-Fortuné-Arnold de Nys, époux d'Augusta Beyl, premier bourgmestre de Trèves, inhumé à Raeren en 1907. Ses enfants, Jean-Baptiste-Charles de Nys, juge de paix du canton d'Eupen, et ses sœurs le conservèrent jusqu'en 1916 et le vendirent alors à Aloïs Wilden, d'Aix-la-Chapelle. Enfin, ce dernier l'aliéna, en 1921, à Joseph-Mathieu Reul, son propriétaire actuel.

En raison de leur valeur archéologique, le corps de logis et le mur d'enceinte Nord, avec son entrée, du burg Raeren, ont été classés par la Commission des Monuments et des Sites (Arrêté du Régent en date du 20 mai 1950). Observons que cet arrêté contient une erreur d'orientation et qu'en réalité, le mur d'enceinte envisagé n'est pas au Nord, mais à l'Ouest.

Note : Un nouvel examen des deux tourelles encadrant le balcon nous incite à croire que celle de droite est ancienne, tandis que celle de gauche date du début de ce siècle, comme le dit Reiners. En effet : 1° l'échancrure circulaire de la tourelle de droite, que nous ne parvenons pas à comprendre, ne peut se concevoir dans une construction récente. Cette particularité a dû, cependant, répondre anciennement à une destination précise ; 2° l'appareil de la tourelle de gauche est beaucoup plus uniforme et régulier que celui de la tourelle de droite ; 3° la tourelle de gauche est toute lézardée et menace ruine, alors que celle de droite — cependant plus pesante — semble encore bien solide ; 4° quand le propriétaire de 1902 eut l'idée saugrenue de décorer la façade de baies ogivales et d'un balcon, il aura probablement trouvé très ingénieux d'édifier la tourelle de gauche pour servir de support audit balcon, avec celle de droite, qui préexistait.

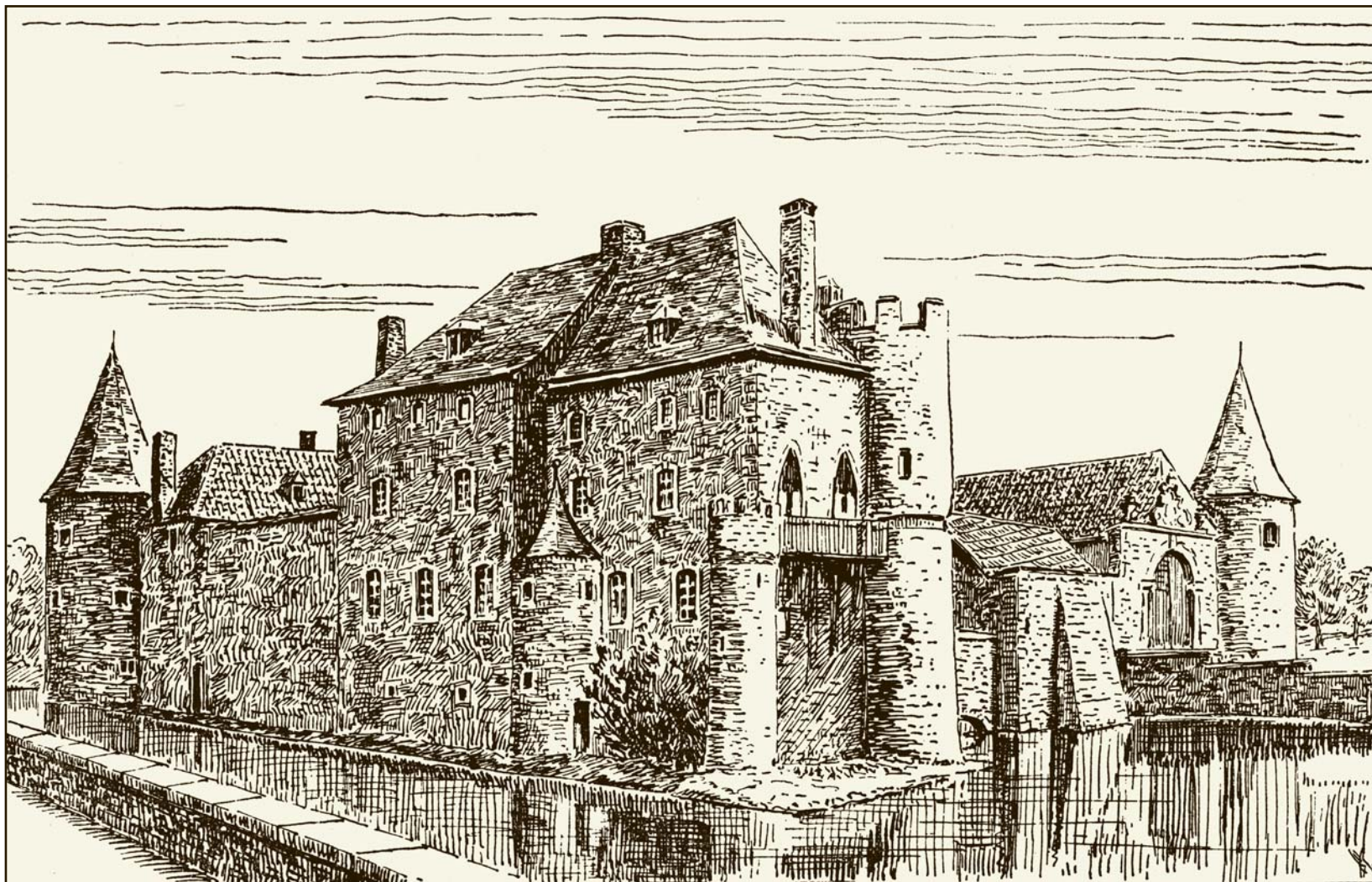
### Iconographie :

- 1) Une vue dans HASHAEGEN, *Geschichte der Familie Hoesch* (Cologne 1935) ;
- 2) Une vue dans E. POUMON, *Les châteaux du Pays de Liège* ;
- 3) Deux vues et un plan dans REINERS, *Kunsidenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 4) Une vue dans HERMAN WIRTZ, *Eupener Land* (Berlin 1936).

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) ABBÉ CARL DE NYS, *Notes inédites* ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* ;
- 5) Archives du cadastre à Eupen ;
- 6) *Moniteur Belge* des 3-4 juillet 1950.





BURG RAEREN.

## 59. Le Château de Knoppenburg à Raeren

Ce gentil manoir est situé à douze cent cinquante mètres, à vol d'oiseau, au Sud-Ouest de l'église de Raeren. La manière la plus commode d'y parvenir est de suivre la chaussée Eupen-Eynatten jusqu'à son croisement avec la route Walhorn-Raeren. Là, tourner à droite, passer au hameau de Belven, laisser à gauche la route qui mène au centre du village et continuer vers le hameau de Neudorf. A l'Ouest de celui-ci et un peu au-delà des quatre ou cinq étangs qui s'allongent à notre droite, perpendiculairement à la route, s'amorce, du même côté, un chemin empierré.

C'est au bout de ce chemin, à quelque deux cents mètres, que s'élèvent les deux tours rondes de Knoppenburg. Elles flanquent, vers le Nord-Ouest, les angles extérieurs de deux longues constructions parallèles, reliées du côté Sud-Est par le corps de logis. Celui-ci, sans aucun attrait et d'ailleurs construit après le 18<sup>e</sup> siècle, ne mérite pas de retenir l'attention. Pourquoi l'a-t-on enlaidi davantage encore par l'adjonction d'une affreuse tour crénelée en ciment, analogue à celle qui défigure le château de Thor, à Astenet-Walhorn ? Nous gagerions qu'elles sont le méfait du même architecte et que celui des deux propriétaires qui a vu le « chef-d'œuvre » réalisé pour le compte de l'autre, n'a pas voulu faire moins bien, ni autre chose ; la rivalité, l'envie et la vanité, alliées au manque de goût le plus total, ont produit ces hideurs. Heureusement, le cachet de Knoppenburg est-il en grande partie sauvegardé par ses deux vieilles tours, coiffées de leur toiture bulbeuse d'un galbe si original, et par ses deux longues constructions rurales, perpendiculaires au chemin. Mais pourquoi faut-il qu'on les ait réunies, de ce côté, par un banal mur en briques, coupé en son milieu par une entrée charretière, encadrée de deux pilastres prétentieux, de même matériau ? La cour quadrangulaire comprise entre ce mur, le corps de logis et les deux longues ailes des communs, est spacieuse et d'agréables proportions.

Primitivement, le château s'appelait *Hof op der Heyde*, c'est-à-dire « Cour sur la bruyère ». Il ne doit sa dénomination actuelle de *Knoppenburg* qu'aux bulbes de ses tours ; *knop*, en effet, signifie « bulbe » en dialecte régional.

C'est un démembrement de l'ancien et important domaine de Belven, dont il s'est probablement séparé au 16<sup>e</sup> siècle. Il appartenait au vieux lignage local des Bertolf de Belven, qui le conserva jusqu'au début du 17<sup>e</sup> siècle. En

1612, Simon Bertolf en fit donation à Guillaume de Vischer, à qui succéda le fils de celui-ci, Léonard de Vischer, écoutez de Walhorn, époux d'Oekel Koch. Ils sont les auteurs de l'agrandissement des bâtiments et notamment de la construction des deux jolies tours bulbeuses que l'on admire encore aujourd'hui.

Les de Vischer, soutenant que Knoppenburg était un bien de nature féodale et donc exempt de tout impôt, refusèrent de payer à la communauté de Neudorf les contributions qui leur étaient réclamées pour apurer des dettes contractées en temps de guerre. Un procès s'ensuivit à ce propos : il ne dura pas moins de soixante-dix ans... En 1698, le bourgmestre et plusieurs habitants requis à cet effet, pénétrèrent en armes dans le château et maltraitèrent durement le châtelain et sa famille. Nous ignorons si ce moyen de coercition un peu brutal donna les effets qu'on en attendait.

Au début du 18<sup>e</sup> siècle, les de Vischer, ruinés, durent se débarrasser de Knoppenburg, qui passa dans les mains d'un de leurs créanciers, Lambert-Xavier Lamberts, intendant de la province de Limbourg, dont la famille était originaire d'Eupen. Une branche de ce lignage obtint le titre de baron et ajouta au sien le nom de « de Cortenbach », seigneurie située dans le Limbourg ; il ne faut donc pas la confondre avec celle de Cortenbach à Membach.

En 1717, la propriété appartenait, dans l'indivision, aux enfants du précédent. L'un d'eux, Charles-Jean-Guillaume Lamberts, la recueillit et la laissa, par succession, à un de ses parents, Pierre-Ignace-Joseph de la Saulx, fils d'Ignace-Augustin-Louis et de Catherine-Josèphe Godart. Né à Limbourg en 1759, il épousa en premières noces Hélène-Joséphine Paquay et en secondes noces Henriette-Marguerite-Thérèse d'Outrelept. Il fut président du tribunal de première instance de Malmedy sous le régime français, puis conseiller à la Cour d'appel de Cologne et mourut à Aix-la-Chapelle en 1831. Les girouettes qui décorent les deux vieilles tours du château de Knoppenburg portent les armoiries de sa famille ; cela laisse supposer qu'il y effectua certains travaux.

Le bien échut, après son décès, à sa fille unique du second lit, Joséphine-Catherine-Thérèse-Henriette de la Saulx, née à Cologne en 1821. Une nuit d'hiver de 1843, comme elle habitait le castel avec sa mère restée veuve, des malandrins essayèrent de s'y introduire ; l'intrépide jeune fille les mit en fuite à coups de fusil, tirés des fenêtres de l'étage. En 1847, elle épousa Maximilien-Hubert-Joseph de Heinsberg, lieutenant au 17<sup>e</sup> régiment de uhlans prussiens, mort à Knoppenburg en 1866. Leurs biens échurent à leur fille, Marie-Thérèse-Hubertine de Heinsberg, née à Knoppenburg

le 30 septembre 1849, y décédée le 6 avril 1927. Elle avait épousé à Raeren, le 23 octobre 1875, Adolphe-Charles-François-Hubert de Blanckart, inspecteur des forêts à Hermülheim (Allemagne). Il était né à Aix-la-Chapelle en 1841 et y mourut en 1909. De ce mariage étaient nées deux filles : Eugénie, qui décéda avant sa mère, et Marthe-Marie de Blanckart, qui recueillit Knoppenburg par héritage. Née à Hanovre en 1877, elle s'unit en 1904 à Joseph-Charles-Stanislas-M. Hubert de (von) Groote, né à Godesberg en 1865.

Le 24 décembre 1936, la propriété fut vendue à Joseph-Henri-Guillaume van Laar, qui continue à la posséder de nos jours.

Note : La famille de la Saulx dont il a été question ci-avant, ne doit pas être confondue avec celle des de la Saulx dit de Temple, qui vivait dans le pays de Dalhem au début du 16<sup>e</sup> siècle et portait « d'azur à la bande ondée d'argent ».

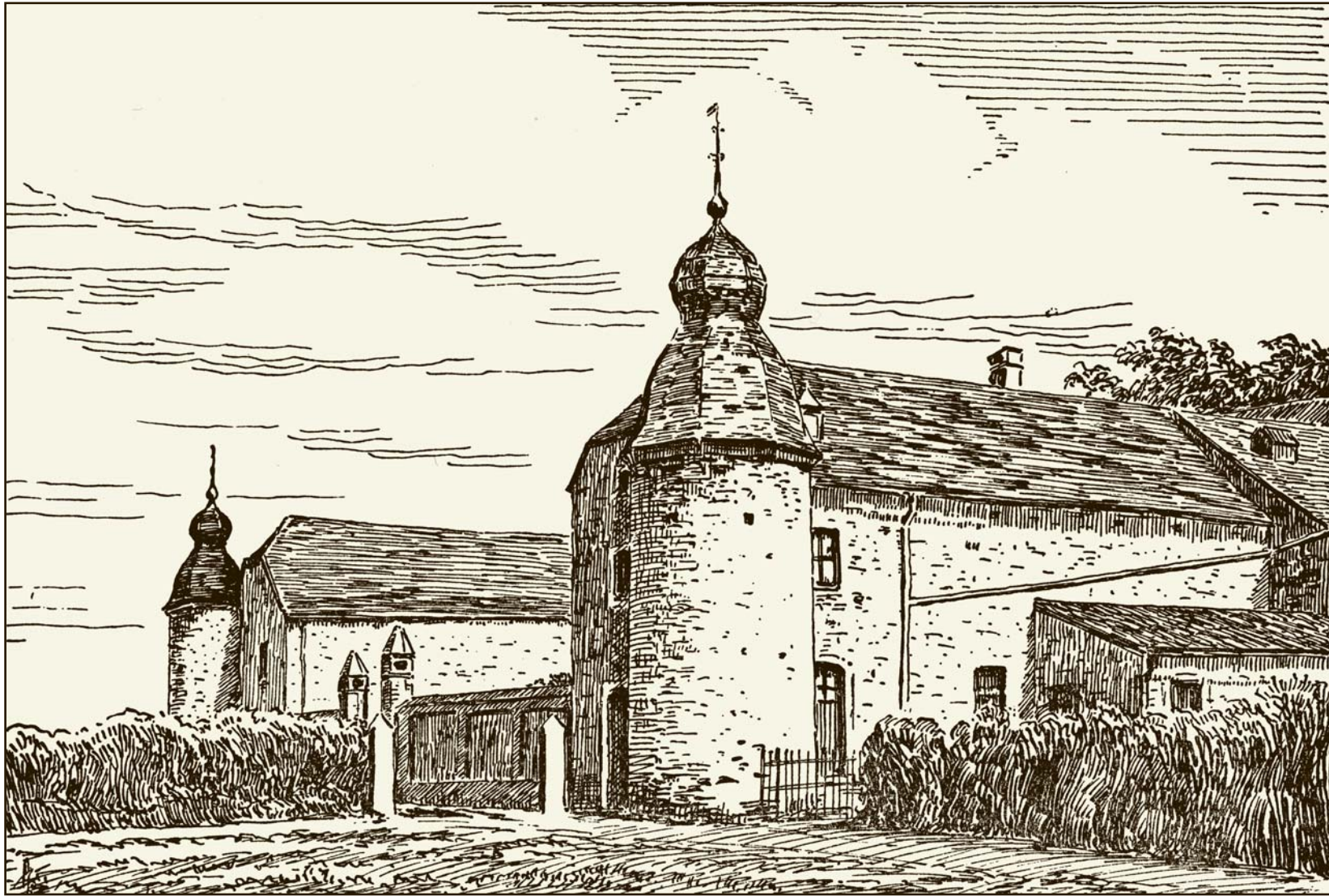
### Iconographie :

Une vue dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) NOT. LÉON XHAFLAIRE, d'Eupen, *Notes inédites* ;
- 3) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 4) E. POSWICK, *Histoire de la Noblesse Limbourgeoise* ;
- 5) REINERS, *op. cit.* ;
- 6) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* ;
- 7) A. N. B. 1923, II.





KNOPPENBURG.

## 60. Le Château-ferme de Bergscheid à Raeren

On l'orthographie aussi « Berscheid » et sa forme romane primitive était probablement « Perchez », nom qui désigne encore aujourd'hui un bois de la commune.

C'est un peu en retrait de la route Eynatten-Rötgen, à six cents mètres environ de l'église de Raeren qu'apparaît, à l'abri des murs de son jardin, le vieux château-ferme que nous cherchons.

Par l'heureuse disposition de ses bâtiments, par l'harmonie de ses proportions, par son aspect vieillot et sa sobre simplicité, c'est l'un des édifices les plus attachants de la région. Le bâtiment principal, d'un seul étage, est de plan rectangulaire et de dimensions moyennes. La toiture à simple pente, couverte en ardoises dites *herbins* et percée de minuscules lucarnes, est coupée à ses extrémités par deux petites croupes surmontées de girouettes portant les initiales W(inand) S(chwartzenberg) I(n) B(ergscheid) et le millésime 1759. Deux courtes ailes en retour d'équerre s'y adossent, du côté de la route; leurs pignons sont surmontés d'une cheminée et de la faîte de leur toiture, également couverte de *herbins*, atteint à peine le niveau de la corniche. Les fenêtres ont été, pour la plupart, remaniées au 18<sup>e</sup> siècle et refaites dans le style Louis XV: linteaux en arcs surbaissés, formés de deux pierres soutenant une clef de voûte trapézoïdale. Il subsiste néanmoins quelques baies rectangulaires, plus petites et plus anciennes; certaines d'entre elles ont été murées.

L'angle Sud-Ouest du corps de logis est flanqué d'une jolie tourelle de plan rectangulaire, coiffée d'une toiture à quatre pans; son arête faîtière est couronnée de deux épis. A cette tourelle est appuyée la maçonnerie d'un portail à auvent, en arc surbaissé, dont la clef de voûte est sculptée aux armes des Schwartzenberg et porte la date 1783. Ce portail donne accès à la cour, comprise entre l'habitation, des murailles et des bâtiments d'exploitation.

Un jardin, entièrement clos de murs, s'étend entre l'habitation et la route au Nord-Est, du côté opposé à la cour. L'ensemble était peut-être entouré d'eau, car des traces de fossés sont encore bien visibles, le long du pignon et du mur du jardin, dans la prairie au Sud-Est. Reiners croit que certaines parties des constructions datent du 16<sup>e</sup> siècle; nous sommes plutôt porté à penser qu'elles sont du 17<sup>e</sup> siècle.

Bergscheid était un stock-fief relevant de la chambre pré-

vôtale d'Aix-la-Chapelle et faisant partie, au début du 16<sup>e</sup> siècle, du domaine de Haus Raeren, appartenant aux Schwartzenberg. En 1527, lors du partage des biens délaissés par Henri de Schwartzenberg et son épouse Meyne Stommel d'Eynatten, leur fille Judith (ou Gudule?) recueillit la propriété de Bergscheid. Veuve d'Adam de Breidmar, elle s'unit en secondes noces à Jean Hirtz de Landscroon. Ils la cédèrent en 1559 à leur fille Anne Hirtz de Landscroon, qui épousa d'abord Antoine de Sombreffe, puis convola avec Herman de Gulpen, fils de Frambach de Gulpen, sgr. de Berneau.

Cependant, de sa première union avec Antoine de Sombreffe, Anne Hirtz avait eu un fils, Jean, qui laissa lui-même une fille, Catherine de Sombreffe; ce fut celle-ci qui hérita de Bergscheid. En 1614, elle épousa Guillaume de Hagen, dont elle eut trois enfants: Catherine, Frédéric et Elisabeth de Hagen, épouse de Jean-Philippe de Wicherding, originaire de Bastogne. Cette dernière, après le partage de la propriété, réussit à reprendre les parts de son frère et de sa sœur et réunit donc l'ensemble entre ses mains. En 1668, il passa par héritage à son fils Guillaume de Wicherding, puis à la sœur de celui-ci, Marie-Elisabeth de Wicherding. Après le décès de cette dernière, Bergscheid fut acheté en 1739 par Winand de Schwartzenberg, fils de Jean-Henri de Schwartzenberg et d'Elisabeth Emonts. Il épousa Gertrude Mennicken et, dit Reiners, fit bâtir une construction entièrement neuve en 1753. Observons que cet auteur se contredit, car il déclare d'autre part que certaines parties des bâtiments datent du 16<sup>e</sup> siècle. Nous pensons donc qu'il s'agit plutôt de remaniements et de transformations, notamment aux baies.

Par l'acquisition qu'en a fait Winand de Schwartzenberg, le vieux manoir se retrouve donc dans les mains d'un descendant des premiers possesseurs. Jean-Léonard de Schwartzenberg, fils du précédent, en hérite et fait relief en 1773; en 1771, il s'était uni à Marie-Anne Mennicken; il fut échevin de Walhorn et notaire. A son décès, le bien échut à son frère cadet, Jean-Henri de Schwartzenberg, qui en opéra le dernier relief en 1790; il était licencié en droit, stadthouder de Borcette et mourut célibataire en 1799. La propriété fut recueillie par sa sœur, Isabelle de Scharzenberg, alliée à Jean-Joseph Schauf. En 1829, elle est dans l'indivision entre la veuve du précédent et sa fille, qui s'est mariée avec Mathieu-Nicolas Duyster. En 1832, elle appartient, par suite d'achat sans doute, à Jean-Christian Jeghers, d'Aix-la-Chapelle.

En 1844, Bergscheid passe, probablement par vente, à

Pierre-Benoît-Joseph-Amand de Harenne, puis en 1849, à son frère Albert de Harenne. En 1862, la ferme-château est devenue la propriété du beau-frère du précédent, Léonard Radermacher; au décès de celui-ci, survenue en 1866, elle passe au major J. F. W. Dilthey, puis en 1894 à Jean-Joseph Schumacher, cultivateur à Raeren. Après la mort de celui-ci, elle échoit en partage (1891) à sa fille Marie-Anne Schumacher, épouse de Jean-Léonard Kirschvinck. Les enfants de ce dernier l'ont recueilli à sa mort, en 1931, et en sont restés les co-propriétaires indivis.

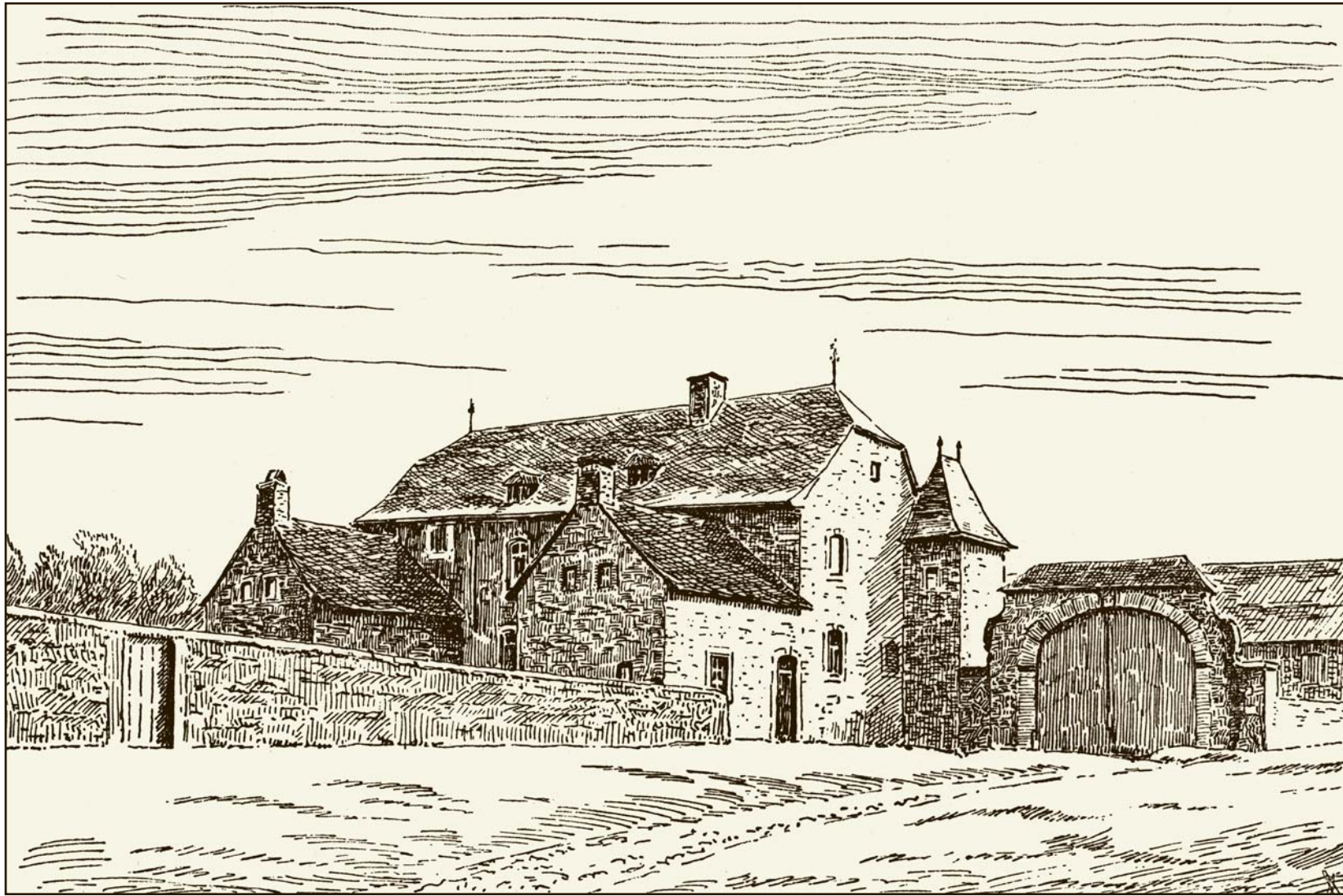
### Iconographie :

Une vue dans REINERS, *Kunstdenkmäler der Landkreise Aachen und Eupen* (Düsseldorf 1912).

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Généalogie inédite de la famille de Schwartzenberg* (appart. à Michel Kohnemann) ;
- 3) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 4) REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy* ;
- 5) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*.





BERGSCHIED.

## 61. Haus Meurisse à Raeren

Après avoir passé près de Burg Raeren et de Haus Raeren, montons la colline où se niche le hameau de Berg et continuons vers l'Est ; c'est aux confins Est-Nord-Est de la commune et à cinquante mètres de la route formant actuellement la frontière belgo-allemande que se trouve, quelques pas à notre gauche, la ferme-château de Meurisse. Au premier abord, rien ne la distingue d'une simple construction rurale, analogue à tant d'autres : quatre bâtiments entourant une cour quadrangulaire ; au Nord-Ouest sont les hangars, au Sud-Ouest et au Sud-Est les communs, étables, remises et fenils, et au Nord-Est le corps de logis qui empiète un peu sur l'aile Sud-Est. C'est au centre de celle-ci que s'ouvre la porte charretière, en plein cintre, du porche d'entrée.

À y regarder de plus près, on ne peut cependant pas manquer d'être frappé par une singulière particularité : vers l'extérieur, toutes les murailles exposées au Sud-Est et une partie de celles exposées au Sud-Ouest sont bâties en moellons, dont les rangées sont alternativement de grès ou de calcaire ; vues à distance, elles paraissent donc zébrées horizontalement de brunâtre et de gris clair. Si l'effet produit est plus étrange qu'esthétique, il dénote cependant, de la part des constructeurs, un souci décoratif malaisément admissible, s'il s'était agi d'un édifice exclusivement destiné au logement d'un fermier et à l'exploitation d'une ferme.

Cette opinion se confirme par l'existence, dans la cour intérieure, d'une tour ronde à l'angle Nord-Ouest du corps de logis, presque invisible du dehors. Cette tour, dans laquelle s'ouvrait une entrée actuellement murée et dont la maçonnerie est plus élevée que celle de l'habitation, a une très curieuse flèche en deux parties : la base est en forme d'hémisphère, la partie supérieure, assez effilée, est à quatre pans ; elle coiffe la base, à la manière d'un haut chapeau trop étroit. Les ardoises en *herbins* qui couvraient naguère toute cette flèche ont été remplacées par du zinc, ce qui diminue beaucoup son cachet archaïque.

Les hangars, qui paraissent assez modernes, et les bâtiments d'exploitation ne méritent pas de mention spéciale ; l'habitation, par contre, est intéressante. Elle n'a qu'un étage et est couverte d'une toiture à une pente où, malheureusement, les tuiles ont été remplacées les ardoises ; elle a conservé, sur trois de ses faces, d'anciennes baies à croisées et à me-

neaux et, vers la cour, deux portes et un portail cintrés. Comme une partie des fenêtres, ils ont été murés, mais on a pratiqué dans le portail une entrée rectangulaire.

Reiners dit que certaines parties de l'édifice seraient du 16<sup>e</sup> siècle ; nous croyons qu'il commet, à cet égard, la même erreur que pour Bergscheid et qu'il faut plutôt les dater du 17<sup>e</sup> siècle.

Faut-il voir dans la mare extérieure, à gauche du porche, les vestiges d'un vivier, ou bien les traces d'anciens fossés ? Nous n'oserions l'affirmer, bien que cela n'ait rien d'in vraisemblable.

Suivant l'auteur cité ci-avant, Haus Meurisse faisait partie (comme Bergscheid d'ailleurs) du fief de Haus Raeren. D'après les archives du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, il s'en détacha vers le début du 16<sup>e</sup> siècle et, en 1627, se trouvait en la possession des héritiers de l'écuyer Evrard Rhoe.

Selon l'historien local Herman Wirtz, Haus Meurisse paraît avoir été un bien de nature allodiale. Il appartenait, au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, à la famille Serwier. Ce fut un de ses membres qui construisit l'aile Sud-Est des bâtiments : le souvenir de ces travaux subsiste par l'inscription de la date 1651, dans le jambage d'une ouverture de l'étage, dans la cour à droite. En 1661, la propriété se trouve dans les mains de Henri Serwier, chanoine de Saint-Servais à Maastricht. Ce digne ecclésiastique paraît avoir été doué d'une confortable fortune, car nous le voyons prêter des sommes importantes aux communautés de Raeren et de Neudorf ; les finances de celles-ci étaient obérées par les lourdes charges que leur imposaient les passages de troupes. Le chanoine laissa Meurisse à sa nièce Elisabeth, fille de son frère Herman Serwier, seigneur de Beignée. Elle épousa Michel d'Ogier, docteur en médecine et conseiller du prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière. De ce mariage naquirent deux fils et deux filles ; les fils moururent probablement sans alliance ou en tout cas sans descendants, car après leur décès, le bien passe aux maris de leurs sœurs : Walter de Liverlo, époux de Marie d'Ogier, et Louis de Thier, mari de Barbe-Isabelle d'Ogier. Ils étaient tous deux chevaliers du Saint-Empire Romain et furent bourgmestres de Liège.

En 1770, Meurisse était la propriété de François-Arnold de Thier, chevalier du Saint-Empire, chanoine trésorier de la cathédrale de Liège, petit-fils de Louis de Thier et de Barbe d'Ogier. Il mourut en 1787, le laissant à son neveu Jean-Baptiste-Joseph de Harenne, fils de sa sœur Dieudonnée de Thier et d'Albert-Jean-Jacques de Harenne, échevin de la haute cour de justice de Jupille.

Jean-Baptiste-Joseph de Harenne, né en 1764, fut l'époux d'Anne-Joséphine Mouton. Avocat de profession, il quitta Liège lors de la Révolution, qui marqua la fin de l'ancien régime, et vint s'établir à Meurisse. Il devint maire de Raeren sous le Régime français (1807), puis bourgmestre en 1815. Il y mourut en 1832. Le bien échut à son fils, Amand-Pierre-Benoît-Joseph de Harenne, né à Meurisse en 1813, époux d'Anne-Marie-Thérèse Rausch. Comme son père, il fut bourgmestre de Raeren, puis bourgmestre d'Eupen en 1846 et enfin Landrat. Il mourut à Eupen en 1866.

En 1844, la propriété avait été vendue à Victor Haan, d'Aix-la-Chapelle ; en 1855, elle passe à Mathieu Meessen, de Raeren, puis en 1857, par héritage sans doute, à Léonard Meessen. En 1890, nous la trouvons en la possession de Rodolphe Tonnar, commerçant d'Eupen, époux de Julie Leusch. Il la laisse, en 1910, à son fils (?) Alfred Tonnar. Celui-ci étant décédé en 1939, sa veuve, née Marie-Claire-Catherine Zillikens et son fils Rodolphe Tonnar, avocat à Aix-la-Chapelle, en restent les co-propriétaires indivis. Vu la nationalité allemande de ceux-ci, le bien fut placé sous séquestre après la guerre de 1940-1945.

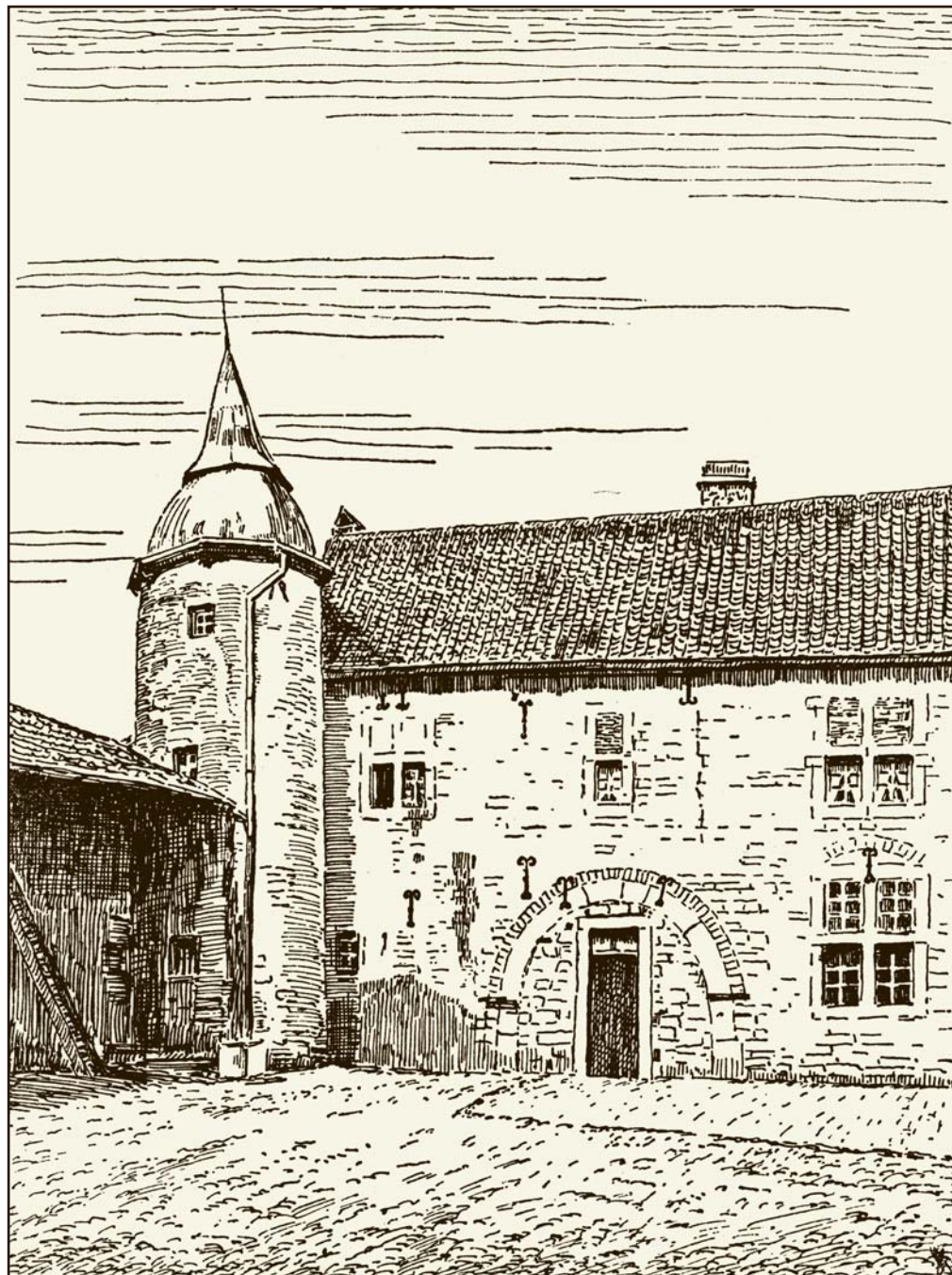
### Iconographie :

Une vue dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) *Archives du cadastre à Eupen* ;
- 3) REINERS, *op. cit.*





HAUS MEURISSE.

## 62. Le Prieuré de Brandebourg à Aix-la-Chapelle (Ancienne dépendance de la communauté de Raeren)

Le vieux château de Brandebourg, avec les très importants bâtiments d'exploitation qui en dépendent, sa chapelle gothique, mutilée et transformée en étable, et les quelques maisons environnantes, forme un véritable petit hameau. Il est blotti dans le délicieux vallon de l'Itter, où tout respire, à cause de son isolement peut-être, le calme, la douceur et la sérénité.

Sis à la lisière nord-orientale du duché de Limbourg, ancienne dépendance de Raeren, attribué à la Prusse par le congrès de Vienne en 1815, restitué à la Belgique en 1920, rendu à l'Allemagne en 1922, à cause des stations de pompage d'eau de la ville d'Aix-la-Chapelle qui se trouvent sur son territoire, Brandebourg est un des quelques endroits habités de l'ancien duché, qui n'ont pas été incorporés à notre pays. Il se trouve à cinq cents ou six cents mètres au-delà de la frontière, au Nord-Est du village de Raeren.

Brandebourg, ancien château devenu monastère, eut donc un sort contraire à celui de Sinnich qui, ancien couvent, devint château.

Il est probable que son existence remonte au milieu du 14<sup>e</sup> siècle et qu'il appartenait alors au lignage aixo-limbourgeois de Brandebourg; celui-ci n'a rien de commun avec celui des Brandebourg, d'origine luxembourgeoise, qui posséda la seigneurie de Bolland.

A cette époque, ce n'était qu'un massif donjon carré, bien caractéristique de l'architecture régionale de ce temps. En 1444, son possesseur, Jean d'Eynatten, l'entoura de douves alimentées par l'Itter et le transforma donc en *Wasserburg*. Depuis lors, il subit divers remaniements; au 16<sup>e</sup> ou au 17<sup>e</sup> siècle, on lui adjoignit une bâtisse au Midi, reliée au donjon par une petite construction beaucoup plus basse à l'Ouest qu'à l'Est. Au 18<sup>e</sup> siècle, des fenêtres de style Louis XV, à petits carreaux, furent percées aux trois étages de la façade Nord, tandis que celles de l'Est conservaient leurs anciennes croisées. Au 19<sup>e</sup> siècle enfin, un bâtiment exigu fut accolé au pignon Nord, à l'emplacement de l'escalier d'honneur édifié au 18<sup>e</sup> siècle. Malgré tout, l'ensemble, dominé par le vieux donjon, coiffé d'une toiture d'ardoises à quatre pans et tapissé de lierre vers l'Ouest, reste extrêmement pittoresque.

Les toits, supportés par des corbeaux de bois, paraissent en assez bon état, ainsi que les maçonneries; une large et

profonde lézarde se remarque néanmoins dans la façade Est du donjon. Au second étage, dans la pièce au Nord-Est, le lin-teau d'une cheminée, en marbre de Limbourg, est sculptée aux armes du baron Guillaume de Blittersdorf. Les douves, dont les traces sont encore bien visibles au Midi et au Levant, sont à sec depuis de longues années. Les murailles ont 1 m 40 d'épaisseur.

Le premier possesseur certain de Brandebourg fut Jean d'Eynatten, mayeur de Gulpen, cité ci-dessus. En 1452, il transmit le fief au chevalier Gilles de Brandebourg, qui le céda en 1460 à Guillaume de Nesselrath, sgr. de Stolberg, mais le récupéra peu de temps après. Gilles de Brandebourg se mit, dès sa jeunesse semble-t-il, au service du très puissant comte Robert de Virnebourg; celui-ci, créancier de Jean IV, duc de Brabant et de Limbourg, eut pendant plusieurs années en engagère le duché de Limbourg; à ce titre, il en percevait, à son profit, tous les revenus. Il mourut en 1459, laissant deux fils, Philippe et Robert, nés de son mariage avec Marguerite de Sombreffe. Celle-ci avait, de son côté, une opulente fortune et possédait, notamment, quatorze seigneuries dans le Brabant. Devenue veuve, elle épousa, en secondes noces, Gilles de Brandebourg et s'établit avec lui à Sombreffe. N'ayant pas eu d'enfant de cette union, Marguerite de Sombreffe et son second mari Gilles de Brandebourg — qui était le dernier de sa maison — décidèrent de faire donation de tous leurs biens mobiliers et immobiliers sis à Brandebourg, aux Frères de l'Ordre de la Sainte Croix (Croisiers). La propriété, dont la superficie ne se modifia guère par la suite, comportait environ cent vingt bonniers. Cette donation fut actée par la chambre féodale du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle le 10 avril 1477. En 1484, le prieuré de Brandebourg fut incorporé dans la province de Germanie Inférieure de l'Ordre de la Sainte-Croix.

Ce que fut l'histoire des pères Croisiers jusqu'à la fin de l'ancien régime, l'érudit archéologue verviétois Arsène Buchet l'a magistralement retracé, dans toute la mesure où le lui permettait la rareté des archives sur ce sujet. Aussi croyons-nous utile d'y renvoyer ceux qui s'y intéressent, pour plus de détails.

Cette histoire peut se résumer comme suit : au 16<sup>e</sup> siècle, le prieuré se trouvait dans une bonne situation financière; ses revenus fonciers, auxquels s'ajoutèrent des dons et des legs de particuliers, devaient suffire largement à l'entretien de la douzaine de religieux qu'il abritait. Dès le 17<sup>e</sup> siècle cependant, on ne sait pour quelle raison, les ressources s'amenuisèrent, pour s'accroître à nouveau vers le début du 18<sup>e</sup> siècle.

Brandebourg fut, à plusieurs reprises, occupé par des

troupes de passage, notamment par les équipages du régiment Prince Eugène, en décembre 1735. Il est probable que ces passages de troupes ne contribuèrent pas à la prospérité du prieuré, bien au contraire.

Vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus à Brandebourg que cinq religieux et leur situation était lamentable. Aussi ne firent-ils aucune opposition, lorsque l'empereur Joseph II décréta la suppression des couvents autrichiens en 1781; ils quittèrent leur prieuré en 1784 et un administrateur fut désigné pour en gérer et en liquider les biens. Ce fut d'abord le notaire J.L. de Schwartzenberg, puis Maximilien-Corneille de Reul, sgr. de Neuberg; celui-ci manifesta fort peu de diligence et résigna sa charge pour cause de santé en 1787. Jean-Vincent-François Pelsser de Lichtenberg l'y remplaça. Les bâtiments du prieuré se trouvaient à ce moment dans un déplorable état d'entretien. Le nouvel administrateur remplit ses fonctions avec beaucoup de zèle et d'activité; il finit par obtenir l'autorisation de faire vendre la propriété, qui fut acquise fin mars 1789 par Jean Breuls, d'Eupen. Cet acquéreur n'en acquitta le prix qu'après des chicanes et des palabres qui durèrent plusieurs années. Ce fut probablement lui qui un peu plus tard revendit le bien à François Ahn. Après la mort de ce dernier, en 1824, il fut partagé; l'ancien prieuré proprement dit fut attribué à l'une de ses filles et au mari de celle-ci, Jean-Simon Radermacher. A la suite de son décès, il échut, par partage de 1846, à son plus jeune fils, Simon-Pierre Radermacher, qui mourut en 1902. Sa veuve et ses enfants continuèrent à l'occuper jusqu'en 1911, époque où il fut attribué à l'un de ceux-ci, Jean-Simon Radermacher, décédé le premier août 1915. Depuis lors, il est resté la co-propriété indivise de sa veuve et de ses enfants.

Note: Selon M<sup>r</sup> Buchet, l'administrateur Jean-Vincent-François Pelsser avait fait transporter toutes les anciennes archives du prieuré de Brandebourg en son château de Lichtenberg (Henri-Chapelle); elles y restèrent pendant plus de cent ans, puis... on les brûla!

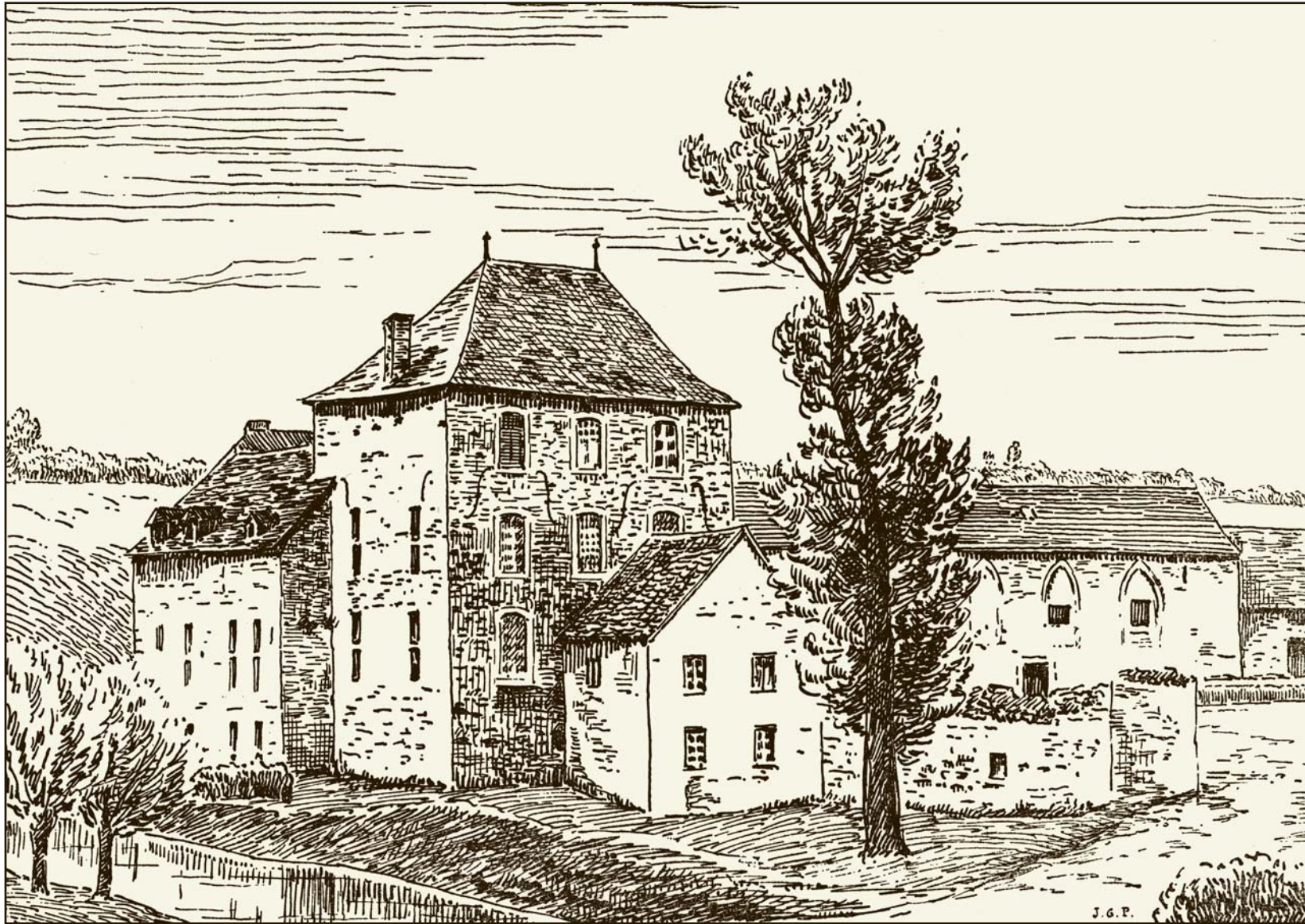
### Iconographie :

- 1) *Une vue* dans REINERS, *Kunstdenkmäler der Landkreise Aachen und Eupen* (Düsseldorf 1912);
- 2) *Un dessin de l'auteur* dans A. BUCHET, *Le Prieuré des Croisiers de Brandebourg à Raeren* (bull. S.V.A.H., vol. XXXV, Verviers 1948).

### Sources :

- 1) A. BUCHET, *op. cit.*;
- 2) *Rheinischer Bauer, Vereinschrift des Rheinischen Bauern-Vereins* (4<sup>e</sup> année, Cologne, 4 février 1928).





BRANDEBOURG.



### 63. Le Château de Lontzen

On l'appelait aussi *Welkenhuysen*, du nom de ses anciens propriétaires, et *Grosses Haus* par opposition à *Krickelhau-sen*, château voisin que l'on dénommait *Kleines Haus*.

C'est aux confins du village de Lontzen, à trois cent mètres à l'Est de l'église et à proximité de la route de Walhorn que se dissimule, à l'abri des bâtiments de l'ancienne ferme seigneuriale et à l'ombre des beaux arbres de son parc, la vieille demeure des sires de Lontzen.

Tout entouré de douves remplies d'eau, ce massif bloc de maçonnerie, de plan carré et surmonté d'un toit à la Mansard, manque certes d'élégance; la monotonie de ses contours n'est atténuée que du côté Nord, où le centre de la façade est en retrait sur deux courtes ailes en retour d'équerre; l'entrée, que précède un petit perron à double révolution, est dans l'axe du pont en pierre jeté sur les douves, à l'emplacement même de l'ancien pont-levis.

Au-dessus de la porte, la corniche forme une sorte de fronton demi-circulaire, orné des armoiries des Grand'Ry. La construction n'a qu'un étage et un second, mansardé, dans les combles. La toiture est surmontée de quatre cheminées assez élégantes. A la façade Ouest s'accroche, en bretèche, à hauteur de l'étage, une petite chapelle moderne, à clocheton ajouré, d'un effet douteux. Les murailles et la toiture paraissent dater du 17<sup>e</sup> siècle; Reiners y a même trouvé des vestiges du 15<sup>e</sup> siècle, mais il est certain que le château a subi, au cours du 19<sup>e</sup> siècle, d'importants remaniements; c'est de cette époque que datent notamment les fenêtres et la porte, de tradition 18<sup>e</sup> siècle, mais accommodées au goût architectural du siècle suivant. Du château primitif, il ne reste que deux tours rondes de l'enceinte extérieure, l'une à l'angle de deux bâtiments de ferme à peu près en face de l'entrée, l'autre, à soubassement en très forte saillie, à gauche du portail au Sud. Ce portail est décoré d'une pierre aux armes d'Harscamp et de Rolshausen.

Lontzen, était l'une des deux seigneuries limbourgeoises dites « En-deça des Bois ». Elle ne relevait pas du duc de Limbourg, mais appartenait à la prévôté de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. En 1275, le château était en la possession de Coune (Conrad) de Lonchins (Lontzen) dit Snabbe, sénéchal du duché de Limbourg. Pendant la guerre de la succession du Limbourg, son fils Henri y fut assiégé par les Gueldrois et résista pendant quarante jours, jusqu'à l'arrivée des secours brabançons. Il fut fait prisonnier, ainsi que son père, à la bataille de Woeringen en 1288. Le château fut détruit à

cette époque par le duc de Brabant; en 1289, Coune de Lonchins en vend les restes — avec d'autres biens — au comte Guy de Flandre, mais son fils Henri le rachète en 1293. Après la mort de ce dernier, vers 1315, il échoit à sa fille Yolande (ou Julienne) de Lontzen, unie à Guillaume de Rittersbach. Sans doute convola-t-elle avec Thomas de Holsit, drossard de Rolduc, car elle transmet le bien à celui-ci. Thomas de Holsit eut — d'un premier mariage sans doute — une fille, Catherine de Holsit, qui hérita de Lontzen en 1395 et s'unit à Ponce I de Welkenhuysen. Ce fut peut-être lui qui rebâtit l'ancien *burg*. De son mariage naquirent deux fils, Thierry et Ponce II de Welkenhuysen. Le château passa d'abord à Thierry, époux d'Agnès de Serezé, qui le releva en 1418; à son décès en 1427, il alla à son frère Ponce II, qui le conserva jusqu'à sa mort en 1477. Celui-ci laissait quatre enfants: Thierry, à qui le château et l'avouerie de Lontzen échurent, Ponce III (époux de Catherine de Corswarem), qui en hérita par la mort de son frère et releva en 1487, Catherine et Marguerite, toutes deux religieuses à Borcette. Après le décès de leur frère Ponce III, ces dernières chargèrent Alexandre de Xhenemont de relever Lontzen en leur nom, en 1495. La transmission de la propriété donna cependant lieu à de longues contestations: d'abord en 1495 avec Gérard de Gronsveld, parce que le château et l'avouerie avaient été engagés cinquante ans plus tôt à Werner de Gronsveld son père; ensuite avec Werner Scheiffart de Mérode, parce que Catherine, son épouse, était la fille de Henri, frère de Ponce de Welkenhuysen; en 1520 enfin, avec Simon de Belven, qui se prétendait le dernier héritier mâle des Welkenhuysen. En 1500, Catherine et, en 1512, sa sœur Marguerite de Welkenhuysen, avaient vendu leurs parts à leur cousin Jean de Neufchâteau, sgr. de Wodémont. Celui-ci mourut en 1513, laissant ses biens à sa sœur, Catherine de Neufchâteau, qui épousa 1<sup>o</sup> Alard de Gulpen et 2<sup>o</sup> Jean de Celles.

A son décès en 1518, ses biens de Lontzen échurent à ses enfants du premier lit, Frambach et Catherine de Gulpen, puis en 1519 à Frédéric de Sombreffe, mari de sa fille du second lit, Jeanne de Celles, ensuite au fils de ceux-ci, Jean de Sombreffe, qui releva en 1557 et les laissa à l'époux de sa sœur Catherine, Guillaume de Goltstein, sgr. de Müggenhausen. En 1578, année de la prise de Limbourg par Alexandre Farnèse, l'armée espagnole mit le siège devant Lontzen. Le château se rendit après trois jours de résistance. Une garnison y fut maintenue jusqu'en 1584, époque à laquelle il fut restitué à Guillaume de Goltstein, son propriétaire. Après la mort de celui-ci, il passa à Jean Schellart d'Obbendorf, mari de sa fille Catherine. Ces derniers eurent notamment deux fils, Frédéric, sgr. de Lontzen, époux de Sibille de Nesselrode, qui releva en 1614, et Adam-Guillaume I, qui s'unit en 1615 à Anne-Sophie de Boedberg. Après la mort de Frédéric, Lont-

zen passa au fils de son frère, Adam-Guillaume II, comte de Schellart et du St-Empire. La première épouse de celui-ci, Marie-Elisabeth Raitz de Frentz, lui donna entre autres deux fils, Joseph-Arnold, qui hérita de la seigneurie, et Jean-Arnold. Ce fut le fils de ce dernier et de sa seconde épouse, née comtesse Marie-Sophie d'Auersperg, le comte Jean-Guill. Jos. de Schellart d'Obbendorf, qui succéda à son oncle Joseph-Arnold dans la seigneurie. Il épousa 1<sup>o</sup> la comtesse Marie-Isabelle-Ant. de Hatzfeldt et 2<sup>o</sup> Bonne-Marg. Barbe Schall de Bell. Le château, dont les Schellart avaient fait partiellement reconstruire les dépendances, eut grandement à souffrir en 1696, lors de son occupation par les troupes brandebourgeoises. En 1702, le comte de Regnac, commandant français de Limbourg, en fit sauter la tour principale, ce qui endommagea gravement le reste de l'édifice. Il resta délabré et, en 1732, le comte Jean-Guill. Jos. de Schellart d'Obbendorf le vendit au comte Jacques-Louis d'Harscamp, époux de la baronne Marie-Elisabeth de Rolshausen. Ce fut ce dernier qui fit bâtir le portail extérieur Sud, où se voient ses armoiries et celles de sa femme.

Cette construction date de 1738, année où le comte J. L. d'Harscamp se décida à démolir une grande partie de l'ancien manoir, pour édifier le château actuel. Sa fille Marie-Louise-Ph. d'Harscamp, par son alliance avec son parent, le comte Ferd. Ch. L. de Hochsteden, fit passer le bien dans cette famille. Il échut ensuite à leur fille Amélie-Th. Fr., laquelle s'unit au comte Charles-Emm. d'Auxy (1752-1819). Enfin, le fils de ce dernier, le comte Charles-Eug. Ferd. d'Auxy, le vendit en 1845 à André-J. F. de Grand'Ry, époux de Marie-Thérèse-Dd. Godin, qui le transmit par héritage à son fils A. J. Jules de Grand'Ry, époux en secondes noces d'Euphrosine Dumon. En 1853, le château se trouvant à nouveau fort délabré, d'importants travaux furent entrepris. Les héritiers de A. J. Jules de Grand'Ry le vendirent en 1882 à Léon Nellesen, frère de Théodore, acquéreur d'Eynebourg. A son décès, il échut à sa fille Rose, épouse du baron Philippe Ostman von der Leye (1864-1937); il appartient actuellement à sa veuve et à ses deux filles Marie-Anne, épouse Zimmerman, et Conchita, épouse Lindgens.

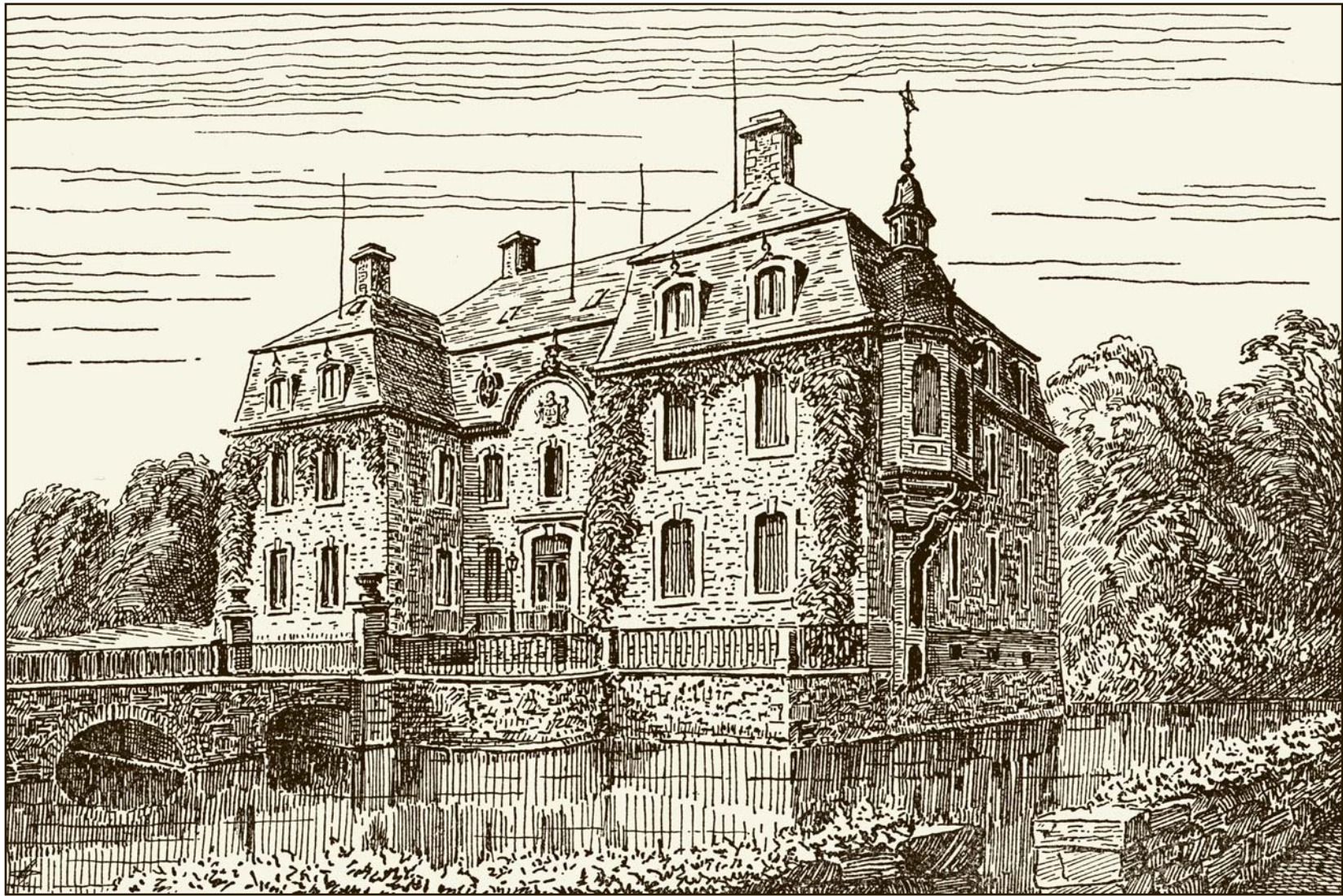
#### Iconographie :

- 1) Deux photos au Musée d'Art et d'Histoire à Bruxelles;
- 2) Lithographie en couleur d'ALEX. DUNCKER (Berlin 1864);
- 3) Une vue et un plan dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

#### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites*;
- 2) QUIX, *Beiträge... des Kreises Eupen*;
- 3) REINERS, *op. cit.*;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend*;
- 5) J. THISQUEN, *Histoire de la ville de Limbourg*, tome II;
- 6) A.N.B. 1848 et 1885.





LONTZEN.



## 64. Le Château-ferme de Krickelhausen à Lontzen

Autres dénominations anciennes : *Krekelhuys*, *Krekelberg* et aussi *Kleines Haus*, par opposition au vieux château de Lontzen, dont il a été question à la notice précédente et qui était manifestement beaucoup plus important.

On peut atteindre Krickelhausen, soit en prenant la rue au Nord de l'église, puis une sente à travers prés, soit en suivant d'abord la route de Lontzen à Walhorn, jusqu'en face des bâtiments de la ferme attenante au vieux château de Lontzen. Là s'amorce, à gauche de la route, un chemin privé traversant une grande prairie ; après deux cents mètres, il aboutit à une grille fermant le côté Sud d'une assez vaste cour, bordée de plusieurs constructions rurales ; elles n'ont rien d'attirant, sauf la première à gauche, qui est ancienne. Le vieux manoir s'élève au Nord, du côté opposé à la grille ; c'est une construction de plan rectangulaire, de dimensions modestes et à un étage, badigeonnée de blanc ; la toiture, à quatre versants et assez basse, est couverte d'ardoises, percée de deux petites lucarnes et surmontée de deux cheminées. On se rend compte immédiatement que toute la moitié supérieure de cette façade a été reconstruite en briques, à l'époque moderne, et a perdu son cachet ancien. Le soubassement est en moellons et ses trois fenêtres — deux, l'une sur l'autre, à gauche, et une à droite — ont conservé leurs larges encadrements en pierre calcaire, du 17<sup>e</sup> siècle ; entre elles se trouve la porte d'entrée, avec son vieux vantail, ses gros clous carrés et son heurtoir ; le linteau, en arc surbaissé, supporte une imposte géminée, munie de barreaux en fer ; elle est surmontée d'une pierre aux armes écartelées de Hupsch et d'Imstenraedt d'Ottegraven, sommées de deux heaumes et de deux cimiers, datée 1686 ; la moulure du dessus, en saillie, porte en creux le mot KRICKELHAVSEN. Le petit bâtiment-annexe, à gauche de la façade et joignant celle-ci, est beaucoup moins haut que le corps de logis ; comme lui, il date probablement du 17<sup>e</sup> siècle, mais son aspect se trouve abîmé par les constructions modernes qui l'enserrent vers le Sud. À l'intérieur se trouvent deux pierres armoriées, dissimulées par le papier-peint qui les recouvre. Dans la pièce du rez-de-chaussée, à droite de l'entrée, existe une très belle cheminée en marbre, maladroitement polychromée ; son manteau, sculpté et décoré de motifs de style Louis XIV, porte cinq écus armoriés : au centre, celui des Hupsch, sommé d'une couronne à neuf perles et surmontant un listel où se lit le texte suivant *Iohan Adam 1742* ; il est accompagné de quatre écus plus petits : à gauche, ceux de *Hups*

*von Lontzen et Dounrade* ; à droite ceux d'*Imbstenraedt von Oetegroven et Rittersbach*.

Si l'on contourne le manoir, on constate que, sauf vers la cour, au Midi, les trois autres côtés sont bâtis sur soubassement en saillie, à chanfrein. Dans le pignon Est, les fenêtres sont en cintre surbaissé, de style Louis XV ; au Nord, la maçonnerie semble avoir été allongée vers l'Ouest, la partie Est constituant ce qui subsiste de l'ancien *burg* ; cette dernière partie de la construction n'est percée que de trois fenêtres à deux jours superposés, séparés par une croisée, à hauteur de l'étage ; leurs linteaux chanfreinés sont en saillie, comme ceux de la vieille ferme de la Neuve-Cour à Odart (Clermont s/Berwinne) ; ces baies ont conservé intact leur aspect charmant du 17<sup>e</sup> siècle. Un peu en dessous du chéneau se distingue une petite pierre calcaire armoriée. Le pignon Ouest est, hélas ! couvert de plaques de zinc, qui enlèvent tout cachet aux baies, cependant identiques à celles de la façade Nord.

Vers l'Est et vers le Nord se remarque très bien remplacement des anciennes douves, qui furent asséchées et comblées en 1894 ; elles étaient alimentées par les eaux du Lontzenerbach et par celles d'un minuscule ruisseau qui coulait parallèlement au Sud ; ces douves communiquaient, semble-t-il, à un vaste étang qui s'étendait au Nord et surtout à l'Est.

Signalons enfin, dans la paroi Sud d'un bâtiment isolé de la cour, une petite pierre blanche aux armes des Hupsch, datée de 1655, sans doute clef de voûte d'un portail disparu.

À l'origine, Krickelhausen devait avoir un aspect très différent de ce qu'il est aujourd'hui. Les vestiges du 17<sup>e</sup> siècle qu'il a conservés suffisent cependant à nous faire croire que les deux dessins de cette époque, reproduits dans l'ouvrage de Reiners, représentent des projets non réalisés d'agrandissements et de transformations du château, plutôt que sa véritable conformation d'alors.

Les premiers possesseurs du manoir furent, au début du 15<sup>e</sup> siècle, les Krekelberg, qui donnèrent leur nom à la propriété. Jean de Krekelberg la céda, en 1426, à Thierry de Welkenhuysen ; ses héritières, Catherine et Marguerite, filles de son frère Ponce de Welkenhuysen (à qui appartenait le château de Lontzen) la vendirent en 1495 à Jean Schiervelt. Le château échut à sa fille Jeanne, qui s'unit à Jean Kerris. Ces derniers étant morts sans héritier, le manoir entra dans le patrimoine de leur nièce Anne, fille de Lambert de Huckelbach, secrétaire de Guillaume de Gulpen, gouverneur *ad interim* de Limbourg en 1572, et de Catherine de Lontzen. Par son mariage avec Pierre de Hupsch, elle transporta le bien dans cette famille. Il se transmit à leur fils Lambert de

Hupsch, qui épousa Anne-Marie de Doenraedt et fit relief en 1633. De cette union naquirent trois filles et un fils, Jean-Théodore de Hupsch, qui hérita Krickelhausen et s'unit en 1679 à Anne-Marie d'Imstenraedt d'Ottegraven. Ce fut lui qui fit reconstruire le château. Leur fils Jean-Adam de Hupsch en fit le relief en 1721 et apporta certains aménagements à l'édifice : il décora notamment la pièce du rez-de-chaussée de la belle cheminée mentionnée ci-avant. Après son décès, en 1750, le bien échut à sa sœur Marie-Isabelle de Hupsch, qui épousa son cousin Jean Guillaume de Kessler de Nidrum, lequel fit relief la même année. À leur décès, Krickelhausen devint la propriété de leurs enfants, qui relèvent en 1780 ; l'un deux, Jean-Adam de Kessler, y mourut sans hoirs en 1787 ; sa sœur Reine en est propriétaire en 1799 ; une autre sœur, Marie-Isabelle de Kessler, s'était unie à un certain Honvlez, échevin de Vielsalm ; elle recueillit le bien et le transmit à ses enfants : Jean-Guillaume, Charles-Adolphe, dit « le baron de Hupsch » mort en 1805, Jean-Nicolas, décédé en 1807, et Marie-Eléonore Honvlez, morte en 1809. Aucun d'eux ne s'étant marié, Krickelhausen était resté à la survivante, Marie-Eléonore. Après son décès, ses héritiers vendirent le castel et ses dépendances, selon toute probabilité, aux consorts Wiedenhaupt, d'Aix-la-Chapelle, qui en sont propriétaires en 1826, à moins que ceux-ci n'aient recueilli le bien comme héritiers de Marie-Eléonore Honvlez ? Il est vendu, la même année, par les Wiedenhaupt à Joseph-Antoine Simonis (1767-1827). Ce dernier avait épousé, en 1792, Marie-Agnès de Franquinet. Décédé sans hoirs, il donna ou légua Krickelhausen à André-Joseph-François de Grand'Ry, fils d'André qui, par sa mère, née Marie-Isabelle Simonis, était son neveu. Le fils d'André-Joseph-François, Alfred de Grand'Ry, le recueillit dans sa succession en 1850, puis le transmit par héritage à son fils, Jules de Grand'Ry, en 1874 ; celui-ci le conserva jusqu'en 1885 et le vendit alors à la Commission d'Assistance Publique d'Aix-la-Chapelle. En 1922, nous le voyons transmis à Aloys Stickelmann, qui le revend la même année à Hubert Biermanns, époux de Marie Lennertz ; enfin, ce dernier en fit donation à son neveu, Léon Kessel, d'Astenet, en 1948.

### Iconographie :

Une vue et deux dessins dans REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) Archives du cadastre à Eupen ;
- 3) REINERS, *op. cit.* ;
- 4) RUTSCH, *Eupen und Umgegend* ;
- 5) A.N.B. 1912, 1<sup>re</sup> partie.





KRICKELHAUSEN..

## 65. Le Château de Wodémont à Neufchâteau

Contrairement à la plupart des châteaux du duché de Limbourg — tapis dans des vallons et entourés d'eau — celui de Wodémont occupe le sommet d'une croupe escarpée, à treize cents mètres à l'Est-Sud-Est du petit village de Mortroux. Il comprend en ordre principal le vieux donjon à deux étages, du 11<sup>e</sup> ou du 12<sup>e</sup> siècle, aux murs de deux mètres d'épaisseur ; on l'agrandit de deux ailes en retour d'équerre vers l'Ouest. La première, au Sud, date du 17<sup>e</sup> siècle ; la seconde, d'un seul étage, fut construite en 1860 et saillit un peu vers l'Est. La même année, on réunit ces deux ailes par un avant-corps sans étage, servant de vestibule ; il est percé d'une porte-fenêtre centrale et de deux grandes fenêtres et il est couvert d'une plateforme en zinc. C'est au cours des mêmes travaux de remaniement que toutes les anciennes baies furent refaites dans le style Louis XV ; elles n'en ont cependant ni la simplicité ni les heureuses proportions. Ces aménagements ont peut-être augmenté le confort de l'habitation, mais ils en ont singulièrement diminué le pittoresque : tout en lui faisant perdre son aspect de forteresse médiévale, ils ne lui ont pas donné, pour autant, les charmes d'un château de plaisance. Bref, cet édifice, en moellons de grès assez sombres, a nous ne savons quoi de pesant et de sévère, qui le rend peu attrayant. Il est en assez bon état de conservation, mais inhabité. Comme détails typiques, citons les chaînages d'angles du vieux donjon, à la façade Est, et une pierre sculptée aux armes des Gulpen et des Draeck, au-dessus de l'entrée Sud. A l'intérieur subsiste une belle cheminée de pierre, au manteau de bois sculpté, de style Renaissance.

Le donjon était flanqué, à l'angle Nord-Ouest, d'une tour de plan triangulaire, forme d'une extrême rareté ; elle fut malheureusement sacrifiée lors des travaux de 1860.

Le château jouit, au Levant, d'une très belle vue sur la vallée de la Berwinne ; il n'est séparé de celle-ci que par les murs à contreforts des anciens remparts, soutenant la terrasse sur laquelle il est bâti, et par un profond ravin boisé.

Wodémont était l'une des deux seigneuries dites « En-deça des Bois », au duché de Limbourg, l'autre étant Lontzen.

Au début du 11<sup>e</sup> siècle, on cite un Wolbert de Wodémont, proche parent, semble-t-il, de saint Popon, prince-abbé de Stavelot-Malmédy ; en 1063 et en 1082 est encore cité Ew-

rinus de Waldemont, en 1143 Ebrovinus de Waudomonte et, en 1270, le chevalier Colette de Wodémont. Thomas de Diest, châtelain de Dalhem, tient la seigneurie de Wodémont vers 1324. Le 9 novembre 1362, le château et la seigneurie sont vendus par Clerembould d'Autrive à Jacques de Fraipont, mari d'Alix de Schoonvorst, fille de Henri ; étant mort sans hoirs, il les laisse à son frère, Guillaume de Fraipont, chanoine de Fouron. A la mort de celui-ci, Wodémont et d'autres biens passent à son neveu Gilles de Brialmont, fils de Wéry et de la sœur du défunt, Jeanne de Fraipont. Il relève en 1380, mais n'eut pas d'enfants ; après son décès, Wodémont est recueilli par Renard de Neufchâteau (petit-fils de Renier de Neufchâteau), qui avait épousé la sœur de sa mère, Jeanne de Fraipont, fille de Renier ; le bien passe ensuite à son frère, Jean de Neufchâteau, qui épousa, soit Catherine de Xhenemont, soit la fille de Ponce de Welkenhuysen. A. de Ryckel donne la première version dans *Les fiefs du comté de Dalhem* (p. 84) et la seconde dans *l'Histoire de la Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* (p. 117). Vers 1500, la seigneurie est en la possession de Jean de Neufchâteau, fils du précédent. Etant mort sans héritier à son tour, ses biens échurent à ses deux sœurs, Catherine, femme d'Alard de Gulpen, et Marguerite, épouse de Balthazar Moer van Walde ; c'est à ce dernier que Wodémont fut attribué. Après son décès, la seigneurie va se fixer enfin, et pour longtemps, dans la même famille, celle des Gulpen. A Baltazar Moer van Walde succéda, en 1527, le neveu de sa femme, Frambach de Gulpen, fils d'Alard († 1495) et de Catherine de Neufchâteau († 1516). Il épousa, le 15 janvier 1516, Anne-Pentecôte d'Alsteren de Hamal, dont il eut cinq enfants. Des contestations s'élevèrent à cette époque au sujet de Wodémont, mais la seigneurie fut restituée en 1545 à ladite Anne-P. d'Alsteren, devenue veuve, et à ses trois fils, Adolphe, Frambach et Guillaume de Gulpen. Ce dernier hérita finalement du bien et le releva en 1551. Personnage important, tige du rameau des Gulpen de Wodémont, il fut nommé gouverneur *ad interim* du duché de Limbourg en 1572. Il avait épousé Anne van der Heyden dit Belderbusch ; leur fils, Frédéric de Gulpen, leur succède à Wodémont et s'unit à Barbe d'Eynatten d'Obsinnich ; puis, la seigneurie échoit au fils des précédents, Jean-Guillaume de Gulpen, qui relève en 1627 et épouse Marie-Anne de Draeck. Le bien est recueilli dans leur succession par leur fils Jean-Guillaume de Gulpen (1621-1698), qui en 1670 épouse sa cousine, Marie-Antoinette de Draeck ; il opère le relief en 1674. Wodémont passe, après lui, à son fils Walrave-François, premier baron de Gulpen, mari d'Isabelle-Agnès-Eugénie d'Ufflingen, qui relève en 1698. Ils vendent Wodémont, le 17-2-1721, au baron

Lambert d'Olné de la Neuville, époux de Jeanne de Stembier ; celui-ci fait relief le 7 mars suivant, mais le comte Albert-Eugène de Hoen, sgr. de Neufchâteau, qui avait épousé Florence-Marie de Gulpen, en opère le retrait lignager et reprend possession de la seigneurie. Ce bien se trouve donc, par ce fait, à nouveau rejoint à Neufchâteau. Les nouveaux propriétaires relèvent le 24 mars 1721. Leur fils unique, François, étant décédé à l'âge de seize ans, la comtesse de Hoen laissa tous ses biens à son cousin, le baron Eugène-Théodore de Hoen de Schaloen, à condition qu'il reprenne le nom de « de Hoen de Neufchâteau ». Il releva le 17 mars 1731. Son fils, le comte Maximilien-Henri-Laurent de Neufchâteau, lui succéda ; il fut le dernier seigneur de Wodémont, qu'il releva le 14 décembre 1775, et mourut en 1823. Sa fille Thérèse, épouse du comte Ferdinand de Hamal, hérita de la propriété, puis la transmit, à son décès, à ses deux enfants, le comte Ferdinand de Hamal et la comtesse Marie-Eveline de Hamal, épouse du comte Antoine de Becdelièvre. Ceux-ci vendirent Wodémont, en 1840, à Jean-Alex. P. J. Plunkett de Rathmore, époux de Louise-Ch. Ghisl. de Peralta y Cascalès. Enfin, la fille des précédents, Thérèse Plunkett de Rathmore, épouse en secondes noces de Jean-François Reuter, revendit la propriété, en 1857, à Théodore Flechet. Deux ans plus tard, celui-ci l'aliénait aux comtes Léon et Paul de Borgrave d'Altena, qui descendaient des Gulpen par les femmes.

Le comte Léon-Charles-Michel de Borchgrave d'Altena (1824-1873), mari de la comtesse Louise-Guill. M. d'Oultremont, en devint seul propriétaire en vertu d'un acte de partage de 1869 et y fit faire, en 1860, les importants travaux relatés ci-avant. Son fils, le comte Ferdinand-Léon-Michel-Laurent (1860-1924), en hérita. Décédé célibataire, il légua Wodémont au fils de son frère Frédéric-Georges, le comte Léon-Ch. F. J. M. G. de Borchgrave d'Altena, son propriétaire actuel.

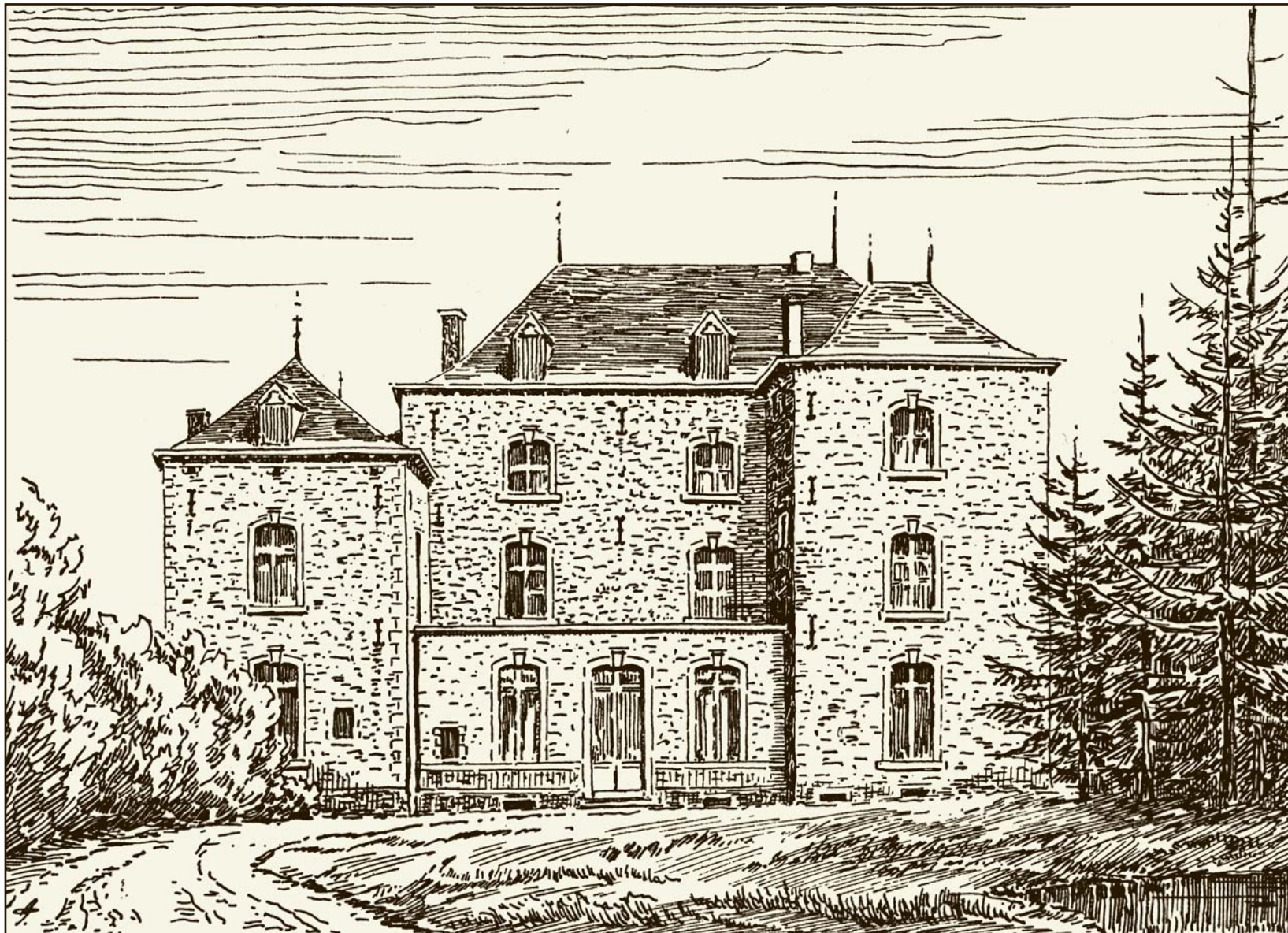
### Iconographie :

Deux photos appartenant à GUILL. GRONDAL.

### Sources :

- 1) GUILL. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 2) CEYSSENS, *Les bans du Pays de Dalhem*, p. 105 ;
- 3) ERNST, *Histoire du Limbourg*, vol. VI ;
- 4) ROLAND et HALKIN, *Cartulaire de Stavelot-Malmedy* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *Les fiefs du comté de Dalhem et La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 6) A.N.B. 1931-32, 2<sup>e</sup> partie.





WODÉMONT.



## 66. Le Château des Voués à Anthisnes

A quelque deux cents mètres à l'Ouest de la vieille église désaffectée se dresse, au bord de la route, le château des anciens voués d'Anthisnes : impressionnante et haute tour du 13<sup>e</sup> siècle, à laquelle on adjoignit, en 1648, l'habitation du châtelain. Celle-ci, de plan carré, bâtie en pierre calcaire, est percée de belles fenêtres à meneaux et croisées ; de gracieuses tourelles à la flèche cambrée ornaient chacun des angles ; celles du Nord, qui existaient encore au temps de Saumery, ont disparu ; les deux autres flanquent la façade Sud, du côté de la route. Des sièges de guetteurs ont été ménagés dans les embrasures de la haute tour, dont l'entrée était au Nord : porte en plein cintre actuellement murée, à hauteur du premier étage ; on ne pouvait l'atteindre qu'au moyen d'une échelle. La plus belle cheminée du château, en style de la seconde Renaissance, a été transportée au château d'Ouhar, à 1.200 mètres au Nord-Est.

Selon de Chestret, le fief de l'avouerie d'Anthisnes — relevant du duc de Limbourg — ne comprenait que le chemin dit « du Tiège » ou « du Tige » ; il venait de Villers-aux-Tours, traversait la seigneurie d'Anthisnes et continuait jusqu'au lieu-dit « Les Stepennes », où existait, au 18<sup>e</sup> siècle, une chapelle dédiée à saint Antoine. Le chanoine Ernst et A. de Ryckel soutiennent, par contre, que ce fief comprenait aussi la tour et la maison forte des voués. Ferraris semble leur donner raison : il indique comme faisant partie intégrante du duché de Limbourg, non seulement le chemin du Tiège, mais aussi un petit terrain adjacent, de forme rectangulaire ; cependant, il le situe par erreur à l'Est du chemin, alors que, de toute évidence, il se trouvait à l'Ouest, là où s'érige l'ancien château des voués.

Quoi qu'il en soit de cette controverse, la place du château d'Anthisnes dans cet ouvrage nous paraît suffisamment justifiée par les considérations suivantes : l'abbaye de Waulsort, propriétaire de la seigneurie, dépendait au temporel de celle de Metz, qui à l'origine avait conféré l'avouerie héréditaire d'Anthisnes au duc de Limbourg ; celui-ci, chargé de la défense des droits seigneuriaux de l'abbaye, devait en posséder les moyens, matérialisés et symbolisés par la possession de la tour et de la maison forte, tout au moins dans les premiers temps.

Nous constatons en effet que c'est Jean 1<sup>er</sup>, duc de Brabant et de Limbourg, qui donne en fief l'avouerie d'Anthisnes à Thomas, fils de Théodard, ou Thiry, d'Anthisnes. Thomas épousa la veuve de Thomas de Pousset, fille d'Humbert de

Lexhy, sgr. d'Awan, dont il eut Corbeau d'Anthisnes, qui s'unit à Mélie de Lierneux et mourut vers 1319-1320 ; son fils, Ponchart ou Poncelet d'Anthisnes, lui succéda ; il épousa 1<sup>o</sup> Maroie N. et 2<sup>o</sup> Masalon de Chantemerle dit de Hermalle, dont naquit Corbeau d'Anthisnes, qui remplaça son père ; mais il mourut sans hoirs et laissa son manoir et ses biens à son frère Thomas, dit Corbeau d'Anthisnes, abbé de Waulsort et d'Hastières ; l'héritage de l'abbé, décédé vers 1358, passa par testament à son cousin, Thomas Corbeau d'Anthisnes dit de Sovegné. Celui-ci trépassa sans descendants et le fief revient, après son décès, à Thomas Corbeau d'Anthisnes dit de Fawe, qui fit relief en 1361 ; il était le cousin de l'abbé Thomas d'Anthisnes, fils d'Ameil, et petit-fils de Gérard d'Anthisnes, qui avait épousé Isabeau de Parfondrieu. Il s'unit à Hélène de Rocour et habita probablement Fawe, près de Louveigné. L'avouerie passa à sa fille Jouette, épouse de Jean del Heyde, qui la possède en 1374, tandis que le manoir et les terres qu'il tenait (selon de Chestret) de l'abbaye de Waulsort vont à son fils, Adam-Corbeau, mari d'Hellewy d'Andrimont, qui ne laissa probablement pas d'enfants. Une autre fille de Thomas Corbeau, Hellewy, épousa Pirard (Pierre) de Lierneux ; c'est à lui que finissent par revenir l'avouerie et le château. Il habite Anthisnes dès 1434 et, depuis 1440, on l'appelle « Pirard d'Anthisnes ». Il n'apparaît cependant comme avoué d'Anthisnes qu'à partir de 1460. Il décède entre 1475 et 1480. Son fils, Adam Corbeau d'Anthisnes, né vers 1443, lui succède et meurt vers 1429-1430 ; il avait épousé Agnès de Brialmont, fille de Thys et de Marguerite de Sparmont. Leur fils, François Corbeau d'Anthisnes, les remplace ; il s'unit à Marie, fille de Jean (de) Racquet et de Catherine Stienne. Il relève en 1513 et décède en 1530, laissant le fief à son fils, Adam Corbeau d'Anthisnes († 11-12-1592). Marie, fille de Raes de My et de Jeanne Lardenois, était devenue sa femme en 1547. Anthisnes échoit à leur fils, Florent Corbeau d'Anthisnes, avoué de 1592 à 1613. Il s'allie à Marguerite, fille de Godefroid Moreau de Thon et de Catherine Rave. Ce fut le dernier de toute cette volée de corbeaux et l'avant-dernier avoué de son lignage.

Son fils, Godefroid d'Anthisnes, lui succède et relève l'avouerie le 9 juillet 1639. Né en 1596, il décède en 1651. Il avait épousé, en 1633, Elisabeth (de Seraing) de Fraipont, fille de Daniel, sgr. de Fraipont et de la cour d'Olne. Ne laissant pas d'enfant, il institue légataire universelle sa sœur Marie († 1671), mariée à Conrard de Crisgnée. Décédée sans hoirs à son tour, elle laisse l'avouerie, sa maison et ses biens d'Anthisnes à l'époux de la nièce de son mari, Mathieu-Ignace de Wal († 1686), baron de Woest. Celui-ci avait épousé, en 1660, Marie-Marguerite de Crisgnée († 1703), fille de Gilles et de Jeanne de Neverlée. Il relève le 29 janvier

1672. Leur fils, Conrard-Adolphe de Wal, baron de Woest, leur succède et opère le relief le 12 juin 1726 ; il meurt en 1731. De son union avec Eve-Isabelle, fille du baron Eugène-Albert de Beck et d'Anne de Boetzeler, il laissa le baron Eugène-Albert-Joseph de Wal, qui lui succède. Ce dernier épouse, en 1733, Marie-Josèphe-Hyacinthe, fille du comte Maximilien-Henri d'Aspremont-Lynden et de Marie-Georgine-Th. Cath. de Haultepenne. Elle meurt en 1773 et lui-même en 1789. L'avouerie fut recueillie par leur second fils, le baron Joseph-Alexandre-A. J. N. de Wal (né en 1779), qui fut le dernier avoué d'Anthisnes. Il avait épousé à Soiron, en 1785, Marie-Philippine de Haultepenne († 1833), veuve du baron Charles-J. Bernard de Palant.

Le château et les biens d'Anthisnes passèrent par succession à leur fils, le baron Eugène-J. J. N. de Wal, mari d'Elisabeth-J. Fr. de Secus, puis à la fille de ce dernier, Marie-Philippe-El. de Wal, épouse du baron Léon-Joseph-Ghislain van der Linden d'Hoogvorst. Celui-ci les vend, en 1851, aux barons Auguste et Edmond de Waha-Baillonville d'Ouhar, qui les laissent à leur frère, le baron Jules de Waha-Baillonville ; les fils de celui-ci, les barons Ernest et Louis de Waha-Baillonville en héritèrent.

Après un incendie, qui détruisit la grande porte et une partie des dépendances, ils vendirent la propriété, le 30 mars 1897 (acte not. Horion), indivisément à Désiré, Joseph, Edmond et Alphonse Tassin, à Lambert Delvaux, à Victor Andrieux et à l'abbé Louis Rox, curé d'Anthisnes. La société de fait dont les acquéreurs faisaient partie fut dissoute et le château, ainsi qu'une partie des biens, devint la co-propriété indivise des consorts Tassin seuls (acte not. Jonet, 9-11-1912). Par acte Jonet, de 1923, ils passèrent à Henri Tassin, qui en 1928 revendit le château à l'abbé Emile Peters. Celui-ci, qui le destinait aux œuvres paroissiales, le recéda, en 1948, à l'association sans but lucratif « Les Œuvres Sociales d'Anthisnes ».

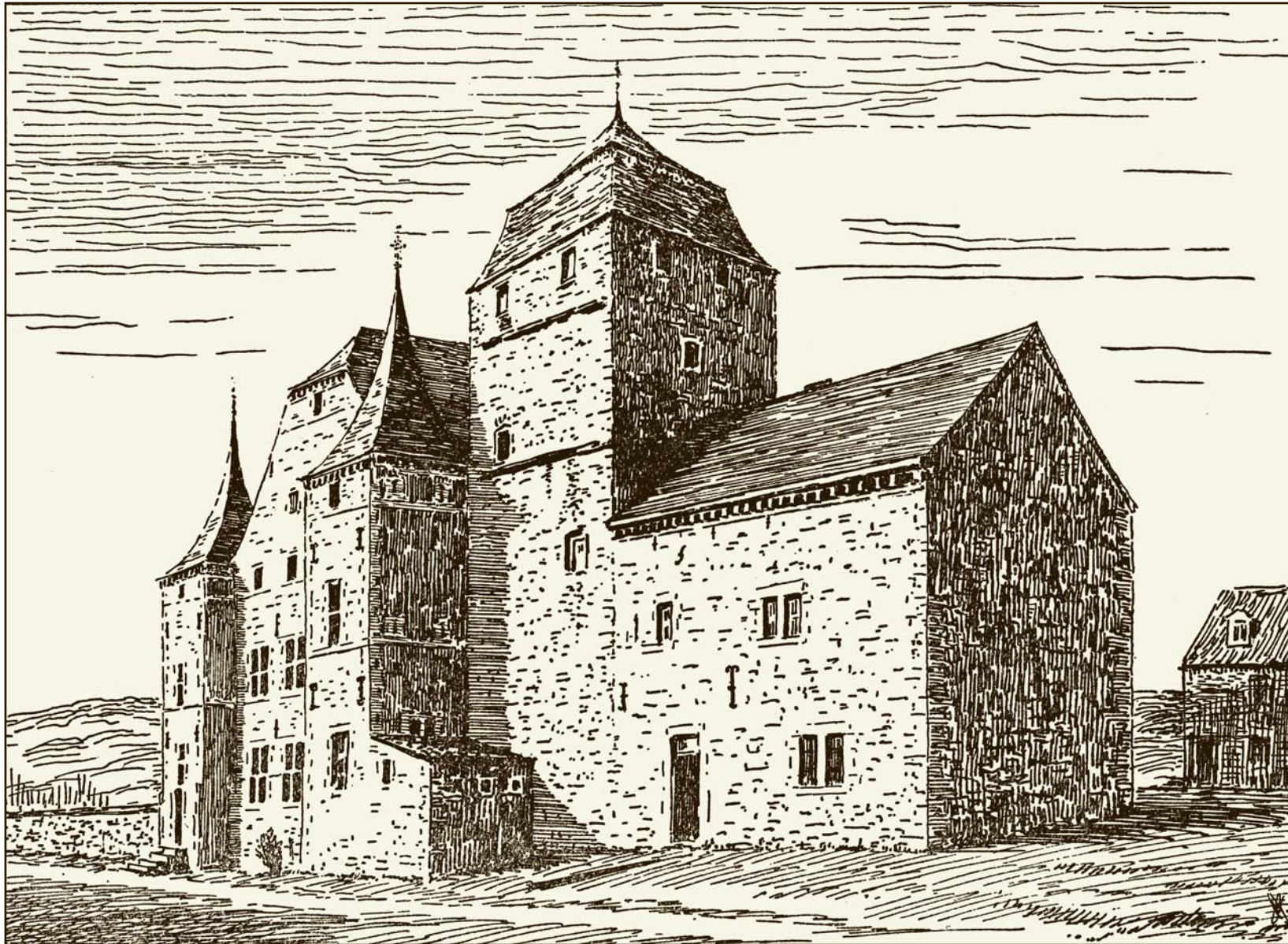
### Iconographie :

- 1) Une gravure dans SAUMERY, *Les Délices du Pays de Liège* ;
- 2) Un dessin signé V.D. reproduit sur papier à lettre ;
- 3) Plusieurs vues dans DE CHESTRET DE HANEFFE, *Anthisnes* (bull. de l'Institut Archéologique Liégeois, Tome XXXIII, Liège 1903).

### Sources :

- 1) FERRARIS, *Carte des Pays-Bas Autrichiens* (sect. des cartes et plans, Bibliothèque royale à Bruxelles) ;
- 2) *Protocole du notaire J. M. Hanquet à Anthisnes* ;
- 3) BARON DE CHESTRET DE HANEFFE, op. cit.
- 4) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège et La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 5) A.N.B. 1923, II.





CHÂTEAU DES VOUÉS.



## 67. Le Château de la Tour à Esneux

Dès que l'on atteint la rive gauche de l'Ourthe, après avoir traversé le pont d'Esneux, l'on voit une route, parallèle à la rivière, fuyant vers l'Ouest. Suivons-la pendant un peu moins de trois cents mètres ; à notre gauche, au bout d'un jardin d'agrément, s'élève une spacieuse et vieille construction, d'aspect assez hétéroclite : c'est le château de la Tour, siège de l'ancienne seigneurie d'Esneux, la plus importante des « Seigneuries au-delà des Bois ». Sa façade principale, perpendiculaire à la route, est orientée à l'Est, vers le jardin. Elle n'est pas rectiligne, mais forme un angle obtus, tandis que l'aile qui regarde la route s'y raccorde par un second angle obtus, beaucoup plus prononcé que le premier. L'échaugette, ornant le coin Sud-Est des bâtiments, a beaucoup d'allure ; on la croirait ancienne, bien qu'elle ne date que de 1931. La partie centrale du corps de logis, plus élevée que le reste, est coiffée d'une toiture à la Mansard et montre des encadrements de fenêtres du 17<sup>e</sup> siècle, aux jambages appareillés en besace, comme ceux de Waldenburg. Elle est malheureusement enlaidie par un péristyle du 19<sup>e</sup> siècle. Entre celui-ci et la route s'ouvre un porche cintré, actuellement aveuglé ; anciennement, il traversait le château de part en part et couvrait l'assiette de l'unique chemin de cette époque, ce qui en permettait le contrôle absolu par le seigneur ; il est surmonté d'une haute porte-fenêtre à balcon et à fronton triangulaire, dans lequel est inscrite la date 1599. Le pignon du côté de la route est percé de baies à croisées et à meneaux, de la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Du côté de la cour intérieure, vers l'Ouest, la maçonnerie accuse aussi des remaniements divers, mais conserve des vestiges des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Une pierre tombale en calcaire, sculptée aux armes d'Argenteau et à l'effigie d'un enfant, retrouvée au cours de travaux de restauration, a été sertie dans une des murailles ; elle peut dater de la fin du 15<sup>e</sup> ou du début du 16<sup>e</sup> siècle. Le linteau d'une porte d'étable, datée de 1599, porte les armes d'Argenteau et d'Autel ; un autre linteau sculpté, de style Renaissance, montre un buste de femme et une tête humaine.

De la tour, probablement importante, qui donna son nom au château, il ne reste rien ; elle fut emportée lors d'une crue de l'Ourthe, au 16<sup>e</sup> siècle, et elle devait se trouver à l'angle Nord-Est des bâtiments, à l'endroit où passe la route actuelle, ou même entre cette route et la rivière, qui anciennement baignait les murailles.

On ne connaît pas l'époque exacte de la construction du

château, mais il existait dès le 14<sup>e</sup> siècle. En 1487, le prince-évêque de Liège décréta sa démolition ; il n'est cependant pas certain que cet ordre ait été exécuté. En 1682, il tombait en ruines ; les habitants d'Esneux s'y réfugient néanmoins en 1684 et en 1691, pour se dérober aux exactions des troupes de passage ; cette dernière année — 1691 — il est incendié par les Français ; en 1737, son propriétaire Louis d'Argenteau demande et obtient l'autorisation de le reconstruire ; ce n'était plus qu'une bicoque, ne contenant que deux pièces plus ou moins habitables au rez-de-chaussée et deux autres à l'étage. Voilà, à peu près, tout ce que l'on sait de l'existence de ce vénérable édifice.

L'histoire des premiers seigneurs qui le possédèrent est aussi fort incomplète ; on cite Jacques 1<sup>er</sup>, comte de Clermont, seigneur d'Esneux en 1234-1235, son fils Wery de Clermont, sire d'Esneux, puis le neveu de celui-ci, Jacques III de Clermont, seigneur d'Esneux en 1295, Henricus de Astenoir en 1297, et Libert dit Butoir de Clermont en 1314. Ils appartenaient probablement tous à l'antique lignage des comtes de Clermont-sur-Meuse.

Dès la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle, le château et la seigneurie sont tombés entre les mains de la puissante famille d'Argenteau ; en 1380, ils sont tenus par Jean d'Argenteau, mari de Jeanne de Horion, qui les transmet à son second fils, Jean II d'Argenteau, qualifié comte d'Esneux.

N'ayant pas eu d'enfant de son épouse, Béatrix de Mons, le château revient après lui au fils de son frère Guillaume, Jean III d'Argenteau († 1511). De la seconde union de celui-ci avec Catherine Vilain naquit un fils, Guillaume d'Argenteau, comte d'Esneux, qui relève en 1513 et meurt après 1527 ; il avait épousé Marie d'Alsteren de Hamal et en eut un fils qui lui succède, Jean IV d'Argenteau, comte d'Esneux († 1545) ; il avait relevé en 1536. Sa femme, Françoise de la Malaise, lui donna plusieurs filles et un fils, Guillaume II d'Argenteau, comte d'Esneux, sgr. de Dongelberg du chef de sa mère. Il fait relief en 1543 et s'unit à Jeanne d'Autel. Après leur décès, le bien passe à leur fils, Jean V d'Argenteau, comte d'Esneux, époux d'Eve de Hoensbroeck, puis au fils de ceux-ci, Jean VI d'Argenteau, mort en 1650 ; il avait épousé 1<sup>o</sup> Gertrude van der Gracht († 1604) et 2<sup>o</sup> Jeanne Patton, héritière de Ferarthrie en Ecosse. De la seconde union vinrent, entre autres, Jean VII d'Argenteau, comte d'Esneux, décédé en 1659, époux d'Isabelle de Thiennes, et Guillaume-Ulric d'Argenteau, né en 1615, mari d'Anne-Catherine de Waha.

L'aîné des deux, Jean VII, succède à son père dans la seigneurie et les biens d'Esneux ; décédé en 1659, ils passent à ses deux fils, Georges-François et Louis-Conrad d'Argenteau. Le premier se fit récollet et le second n'eut de son ma-

riage avec Jeanne de Locquerighien qu'une fille, Charlotte, qui épousa Thomas Bruce, comte d'Ailesbury en Ecosse. Ceci explique comment, à la mort de Louis-Conrad en 1678, le château fit retour à son oncle Guillaume-Ulric d'Argenteau, déjà propriétaire du château de Florzé. Il opéra le relief en 1679 et décéda presque centenaire à Florzé, le 15 mai 1706. Son fils Claude-Renard lui succéda et releva le 9 décembre 1706, mais il mourut célibataire en 1724, laissant le château d'Esneux, par testament, à son frère Jean-Louis d'Argenteau († 1741), époux de Marie-Anne de Metternich de Mullenarck. Celui-ci mourut sans hoirs et la propriété fut recueillie par son neveu, le baron Jules-Ferd. Louis de Rahier, fils de sa sœur Anne-Marie Ph. d'Argenteau et du baron Godefroid de Rahier ; il releva le 14 mars 1787.

Le château de la Tour sortit ainsi de la famille qui l'avait possédé sans interruption pendant quatre siècles. Après le précédent propriétaire, il échut à la dernière des Rahier, Marie-Antoinette-Henriette († 1816), fille de Ferdinand-H. J. et de Marie-Agnès de Berlaymont ; elle épousa le comte Philippe-Jos. Dd. de Woestenraedt. Par testament du 5 janvier 1814, elle légua tous ses biens à ses cousins germains, fils du comte Florent de Berlaymont et de Marie-Anne-Louise de Berlo. Par la suite, la propriété fut attribuée à Ferdinand de Berlaymont ; mais, après sa mort, ses frères Jules et Clément et sa sœur Marie-Joséphine-F. F. Gh. de Berlaymont, unie en 1814 au comte Charles-Alex, de Bousies, la vendirent en 1842.

Le château et des terres furent acquis, au nom de la « Tannerie d'Esneux », par Albert-Fr. J. Simonis-Metais. Celui-ci devint personnellement propriétaire du château et de la ferme de la Tour, par acte du 22-6-1857. Au partage de sa succession (acte du 10-8-1879), le vieux castel fut attribué à son fils, Albert Simonis, époux d'Amélie Ancien. Il échut après sa mort à son fils, l'abbé Albert Simonis, curé d'Esneux (acte de partage du 18-11-1941) ; enfin, après le décès de ce dernier, il fut recueilli par sa sœur Mathilde, épouse d'Alphonse Halfants, sa propriétaire actuelle (acte de partage du 2-11-1949).

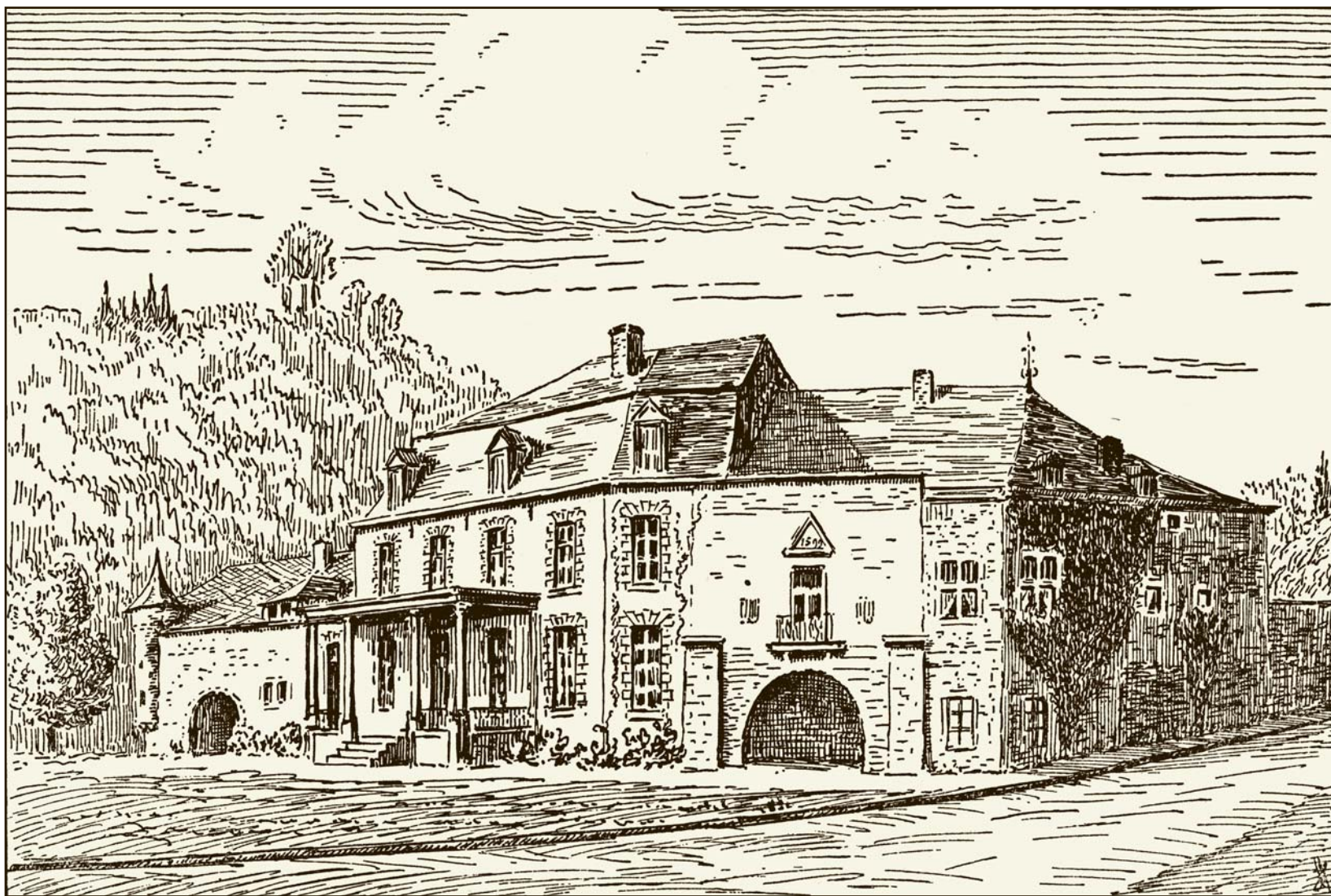
### Iconographie :

Vues dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la seigneurie d'Aywaille*, Vol. 1.

### Sources :

- 1) *Protocole et notes inédites* du Not. P. DE NEUVILLE à Liège ;
- 2) EUG. POSWICK, *Histoire de la Seigneurie et de la Maison d'Argenteau* (Liège 1905) ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 4) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* (bull. de l'Institut archéol. liégeois, Tome XXIV, Liège 1895) ;
- 5) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.
- 6) A.N.B. 1853 et 1871.





LA TOUR.

## 68. Le Château de la Vaulx à Esneux

Le château de la Vaulx — ou de la Vaux — fait en quelque sorte pendant à celui de la Tour. Il est, en effet, situé à peu près en face de ce dernier, mais sur la rive droite de l'Ourthe, entre la route secondaire qui longe une dérivation de la rivière, pour aboutir au lieu-dit Beaumont, et la route d'Angleur, qui grimpe vers le dessus du village d'Esneux et continue vers l'agglomération liégeoise.

Son joli jardin est bordé, à front de ces deux routes, par un grillage sur soubassement en pierre de taille, dans lequel s'ouvre, du côté Sud, une grille monumentale en fer forgé, aux armes des Nizet et des Berleur.

Le corps de bâtiment principal, de plan quadrangulaire, est presque aussi large que long ; il est couvert d'une haute toiture d'ardoises, à croupes, surmontée de deux épis. Du côté Sud, les trois fenêtres de l'étage ont conservé leurs linteaux de cinq pierres du 17<sup>e</sup> siècle ; au-dessus de celle du milieu, une cloche protégée par un petit auvent est fixée à la muraille ; plus haut encore subsiste le vieux cadran. Une annexe, qui paraît moderne, prolonge le bâtiment vers le Nord, parallèlement à la route d'Angleur. Une seconde annexe, également moderne, allonge la façade Sud, perpendiculairement à la même route. Entre ces deux dernières parties du château, une jolie tour carrée fait saillie ; elle est coiffée d'une toiture à brisis, surmontée d'une élégante girouette en fer forgé. Devant la façade s'étend une petite terrasse, d'où descend un escalier de pierre, qui à mi-hauteur se divise en deux parties ; escalier et terrasse sont bordés d'une grille en fer forgé, de style Louis XV, délicieusement dessinée.

Il n'est pas douteux qu'avant l'actuel château de la Vaulx existait, au même emplacement, une autre construction, maison ou peut-être manoir, dont l'origine pouvait remonter à la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle.

La Vaulx, qui dépendait directement du duc de Limbourg, était un franc fief, c'est-à-dire que ses propriétaires étaient exemptés des logements de troupes, des patrouilles et corvées. Ces droits n'étaient pas toujours respectés, mais leur violation fit chaque fois l'objet de protestations et de mises au point de la part des intéressés.

Le château appartient, au début de son existence, au très vieux lignage de Sougneux, dont descendaient Makaire del Heys en Condroz et son fils Guillaume, qui prit femme chez les Hozémont. Le fils de Guillaume, Henri d'Esneux, fut sans

doute le premier propriétaire de la Vaulx ; on le cite en cette qualité l'an 1277. Le fief dut passer ensuite à son frère Thomas, qui épousa la fille du banquier liégeois Gilles Rigo. Il en eut deux filles, l'une dont le prénom ne nous a pas été conservé, et Adèle, décédée en 1355, qui épousa Raes dit Maschereil, sgr. de Schonau ; elle hérita de la Vaulx, qui après elle passa à sa fille, Elisabeth de Schonau, épouse de Winand de Rode. La propriété suivit à leur fils, Jean de Rode dit Maschereil, uni à Marie d'Oupeye ; elle fut ensuite recueillie par leur fille, Catherine de Maschereil, qui épousa Herman-Nicolas Hoen de Broeck dit Hoensbroeck, dans la famille duquel le bien restera pendant plusieurs générations.

A Herman-Nicolas succède son fils Jean de Hoensbroeck, qui épousa Marie de Nandrin, fille de Jean de Corswarem dit de Nandrin, et d'Ide de Hemricourt. Elle était sa lointaine cousine, comme arrière-petite-fille de la sœur d'Adèle d'Esneux, épouse de Raes dit Maschereil. Le bien échoit ensuite au fils des époux de Hoensbroeck-de Nandrin, Jean de Hoensbroeck, époux de Marie de Buers ; il est cité en 1461 et 1480 et meurt vers 1517-1518.

A partir de ce moment, la Vaulx est resté longtemps dans l'indivision entre les descendants du précédent propriétaire ; trois de ses fils le relèvent : Rolman (Roland) de Hoensbroeck en 1530, Othon de Hoensbroeck en 1518 et Thierry de Hoensbroeck en 1517 et 1523. Othon, chanoine de Saint-Servais à Liège, décède le 28 juillet 1520 et la Vaulx reste à ses deux frères, Rolman et Thierry de Hoensbroeck. Rolman, né vers 1461, épouse en 1521 Elisabeth de Hulsberg dite Schaloen, et Thierry, décédé vers 1530, s'était uni à Anne N., qui, après le décès de son mari, épousa Jean, bâtard de La Marck. Du mariage de Rolman de Hoensbroeck et d'Elisabeth de Hulsberg étaient notamment nés trois fils, Jean, Renier et Rolman, qui devinrent co-propriétaires de la Vaulx avec leurs cousins germains (enfants de Thierry et d'Agnès N.), Laurent, Robert et Aleyde de Hoensbroeck. Jean n'eut de sa femme, Marie Huyn d'Amstenraedt, qu'un fils prénommé Jean, qui mourut avant lui. Ses droits sur la Vaulx restèrent à ses frères Renier et Rolman ; le premier mourut sans hoirs en 1614 et l'autre ne se maria pas ; leurs parts dans la propriété firent retour à leur cousin germain Laurent de Hoensbroeck et à sa sœur Aleyde, épouse de Robert de Baugnée. En 1565, Laurent, qui avait épousé 1<sup>o</sup> Clémence de Lamalle et 2<sup>o</sup> Jeanne de Tilff, abandonna ses droits sur la Vaulx à son beau-frère Robert de Baugnée, qui finalement en resta donc seul propriétaire. Son fils, Jean de Baugnée, se le vit attribuer après lui, en vertu d'un arrangement de famille avec ses frères et sœurs. Il testa en faveur de sa fille unique, Anne de Baugnée, épouse de Guillaume de Souve-

rainpré, bailli d'Esneux.

Le bien échut, après leur mort, à leur fils Guillaume de Souverainpré († 1697), uni à Jeanne Wilkin d'Olne, décédée en 1705. De ce mariage étaient nés huit enfants, dont plusieurs fils ; l'aîné, Jean, qui embrassa le sacerdoce, hérita du château par préciput ; une grande partie des bâtiments étaient tombés en ruines vers 1702-1703. Le 7 septembre 1709, Jean et Guillaume (ce dernier resté célibataire) firent abandon de leur patrimoine à leur frère, Dieudonné de Souverainpré († 1742), époux de Marie-Antoinette Ponthier, décédée en 1756. En contre-partie, le donataire s'engageait à pourvoir à l'entretien des donateurs.

La propriété passa, par héritage, aux cinq enfants de Dieudonné, savoir Jean-Joseph, Elisabeth, Anne-Marie, épouse de Jean-Bernard Ponthier, Marie-Jeanne, épouse de Lambert Berleur, et Guillaume-Dieudonné de Souverainpré. Le 16 août 1743, le bien n'étant pas partageable en nature, les quatre premiers vendirent leurs parts à leur frère Guillaume-Dieudonné. Néanmoins, et nous ignorons par suite de quelles circonstances, le propriétaire dut recéder la totalité du bien, ou tout au moins le château et ses dépendances, à sa sœur Marie-Jeanne, épouse du notaire Lambert Berleur. La fille de ceux-ci, Marie-Elisabeth Berleur, restée seule en possession de la Vaulx par disposition testamentaire de sa mère, en fit le relief en 1783. Elle épousa l'avocat Lambert de Nizet, qui mourut en 1809 ; elle-même décéda en 1829 sans descendance.

Neuf ans auparavant et pour la première fois depuis son origine, la propriété fut vendue à un étranger : elle fut acquise par un neveu de Lambert de Nizet, le chevalier Henri-Lambert de Mélotte (1782-1829), mari d'Hélène-J. Adélaïde de Thier de Nedercanne. Après sa mort, ses héritiers la revendirent, en 1837, au notaire Demptynnes, de Ferrières. Celui-ci la transmit à sa fille, qui s'unit à N. Hubert et la laissa par héritage à ses cinq enfants. Le château appartient actuellement à la Commission d'Assistance publique de la Ville de Liège.

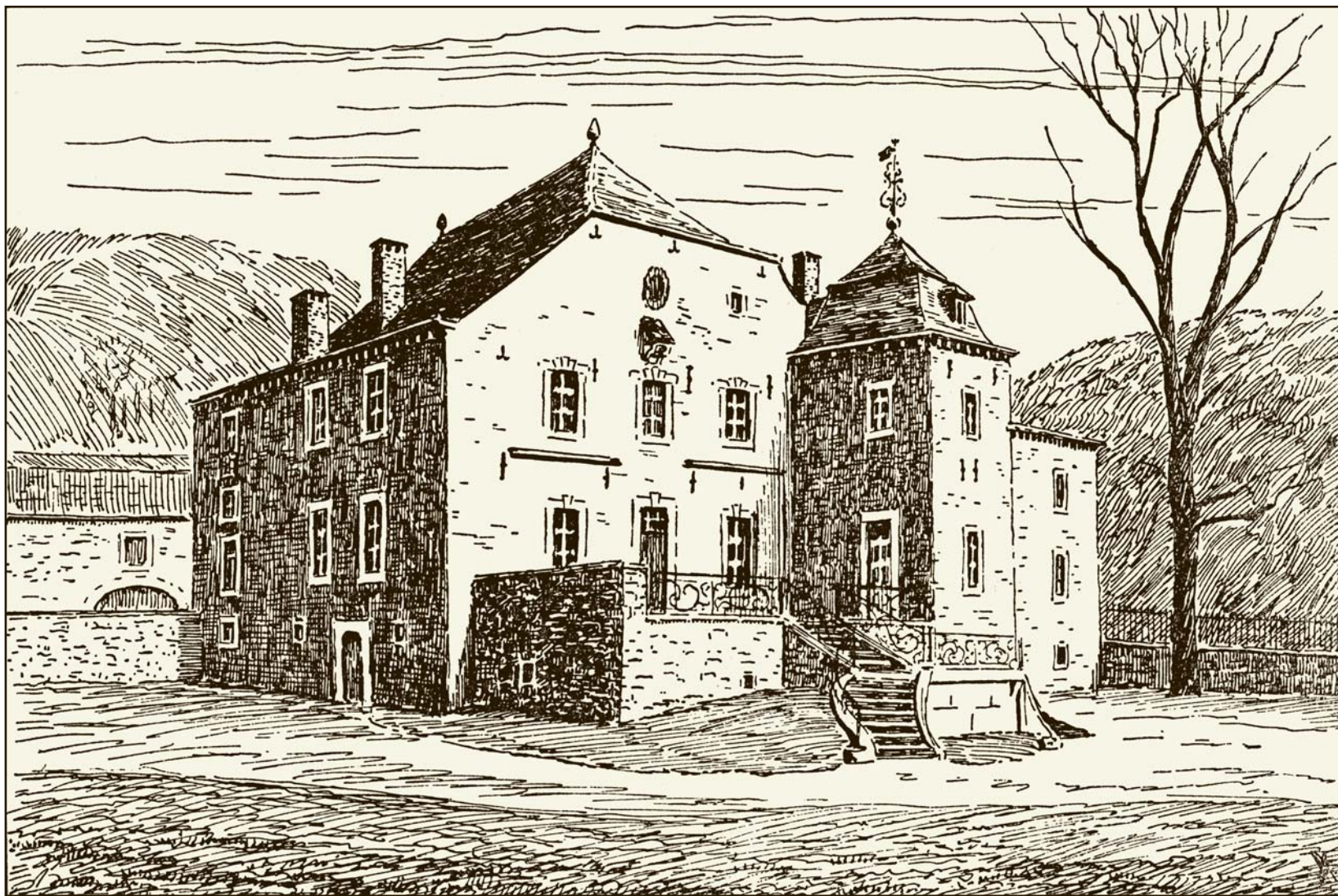
### Iconographie :

- 1) Un dessin de ROBERT DALEM dans la plaquette *Abrégé de l'Histoire d'Esneux*, du même auteur (Esneux 1938) ;
- 2) Vues dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la seigneurie d'Aywaille*, T. 1 ;
- 3) Une photo au Musée d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

### Sources :

- 1) ROBERT DALEM, op. cit. ;
- 2) A. DE RYCKEL, *La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 3) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* ;
- 4) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.





LA VAULX.



## 69. Le Château d'Avionpuits à Esneux

Anciennes appellations : Awilhonpuche, Awillonpuce, Awionpuys, Awionpuys. L'analogie de ces mots avec « Awilhonrieu » qui désignait Veltjaeren à Hombourg, a fait longtemps confondre ces deux biens, malgré la grande distance qui les sépare.

Si l'on descend de Dolembreux, l'on aperçoit tout à coup, sur la droite, à peu près à équidistance de ces deux localités, des bâtiments d'exploitation et une grande demeure dominée par deux altièrs tours d'angles, légèrement en contrebas et à droite de la route. C'est le beau château d'Avionpuits. Il n'eut pas toujours cette importance ni le grand air qui le caractérisent aujourd'hui. C'était, à l'origine, une simple maison forte de forme carrée, aux murs épais, entourée d'eau et munie d'un pont-levis ; selon le D<sup>r</sup> Thiry, elle devait être en tous points analogue à celle de Damré. C'est le docteur de Bemy, son propriétaire *in illo tempore*, qui paraît-il la fit démolir en 1709. Il n'en reste plus que les substructions et les traces des fossés, dans le jardin devant la façade.

L'actuel château paraît remonter à la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle ; c'est assurément de cette époque que datent les deux belles tours carrées et identiques, qui flanquent la façade ; elles ont deux étages, tandis que le corps de logis n'en possède qu'un seul ; la lourdeur de leur maçonnerie est singulièrement allégée par l'élégance de leur haute flèche ; celle-ci, de forme polygonale, a une base à deux pentes galbées, surmontant un clocheton couronné lui-même d'un petit bulbe et d'une girouette portant le millésime 1756. Il est visible que le château a subi des remaniements au 18<sup>e</sup> et surtout au 19<sup>e</sup> siècles : on a cru devoir agrandir les baies, en modifier la simplicité première et on a construit, devant la porte, un péristyle formant balcon à l'étage. Ces travaux ne sont pas du meilleur effet et se ressentent nécessairement de l'impuissance architecturale d'il y a cent ans.

Néanmoins, cette habitation cossue, ces communs et ces bâtiments de ferme encadrant une spacieuse cour intérieure rectangulaire, constituent un ensemble pittoresque et imposant. De toutes les demeures seigneuriales anciennes des « Seigneuries au-delà des Bois », c'est assurément la plus importante et l'une des plus belles.

Quand l'origine d'une propriété ou d'une bâtisse est très ancienne, la première période de son histoire est toujours plus ou moins incertaine et semée de lacunes ; Avionpuits

n'échappe pas à cette règle. Si l'on en croit les auteurs sérieux qui s'en sont occupés — C. Simonis et le D<sup>r</sup> Thiry — les premiers possesseurs de la maison forte appartenaient au lignage des chevaliers et seigneurs d'Esneux, qui descendaient eux-mêmes des comtes de Clermont-sur-Meuse. On cite un Wilhelm d'Awilhonpuche, frère de Henri de Astenoir (Esneux) dans un acte du 13 novembre 1297 et dans un acte du 3 juin 1306. En 1386, on mentionne encore un Thomas d'Awilhonpuiche, puis en 1416, Giele dit le grand Giele d'Awilhonpuche ; celui-ci teste en faveur de sa femme, qui était peut-être une Berlo, de la branche de la Vaux-Ste-Anne. Cette dernière étant décédée, le château et ses autres biens-fonds doivent revenir — et reviennent effectivement — à Raes de Brus, sire de Berlo. A Raes succède son fils, Guillaume de Berlo, qualifié seigneur d'Avionpuits, puis la fille de celui-ci, Agnès de Berlo, qui s'unit à Thierry de Gulpen, sgr. de Remersdael. De ce mariage naquit une fille, Marie de Gulpen, qui recueillit la propriété et, par son alliance avec Michel d'Eynatten, sgr. d'Obsinnich, la fit passer dans cette famille. Elle la conserva pendant près de deux siècles.

Jean d'Eynatten, fils de Michel, relève pour compte de son père en 1522 et pour son propre compte en 1523 ; il épousa Jeanne de Holzit et d'Oest. Son frère Théobald, chanoine de St-Servais à Maastricht, relève à son tour en 1545 et meurt en 1548. Son neveu, Michel d'Eynatten, fils de Jean qui précède, fait relief en 1562 et s'unit à Catherine d'Ahr. Cependant, la propriété revint à son frère, Marcel d'Eynatten, qualifié seigneur d'Avionpuits en 1590 ; il épousa 1<sup>o</sup> Elisabeth de Geertzen et 2<sup>o</sup> Catherine de Waldbott-Bassenheim. Il n'eut pas d'enfant et laissa la seigneurie, par testament de 1608, à son neveu Winand, fils de Michel et de Catherine d'Ahr. Winand d'Eynatten fait relief en 1625 ; de son mariage avec Marie-Barbe Schellart d'Obbendorf, il eut deux fils, Jean-Théobald et Michel-Vincent, qui relèvent en 1662 et 1666. Le dernier meurt célibataire en 1669 et son frère Jean-Théobald reste seul propriétaire ; il ne se maria point et vendit la propriété, le 21 janvier 1697, à Léonard-Joseph (de) Bemy, époux de Marie-Marguerite Stiennon, premier médecin du prince-évêque de Liège. L'acquéreur avait des créances sur ce bien depuis de nombreuses années et y habitait peut-être, car plusieurs actes le concernant, ainsi que son beau-frère Stiennon, sont passés à Avionpuits avant la date de son achat. Son fils, Jean-Baptiste (de) Bemy, lui succède dans la propriété en 1709 ; il s'unit à Christine-Françoise-Antoinette Dumortier ; son fils François-Joseph de Bemy en hérite en 1730.

Les membres de cette famille s'intitulaient abusivement

« seigneurs », ce qui leur attira des difficultés avec les Argen-teau, seigneurs d'Esneux. François-Joseph de Bemy se ruina par les aménagements et peut-être aussi par les agrandissements qu'il fit au château ; sur les instances de sa créancière, la veuve du conseiller de Lantremange, la propriété fut mise en vente et acquise par Pierre-Benoît Dhaem, mayeur de St-Vith, en 1747 ; elle échut, après lui, à son fils Nicolas-Martin Dhaem, qui la revendit en 1756 au chevalier Jean-Christophe-Joseph van der Maesen, né en 1720. Il est très probable qu'il s'empressa de restaurer le château et les toitures, puisque les girouettes des tours indiquent précisément l'année 1756. L'année suivante, il épousa Philippine-Marthe-M. J. F. A. Curione. Après sa mort, survenue en 1791, le domaine échut à son quatorzième enfant, le chevalier Hyacinthe-François-Marie van der Maesen (1774-1847) ; celui-ci épousa, en 1800, Marie-Caroline-Françoise-Michel de Brialmont, dont il eut quatorze enfants. Ils recueillirent la propriété dans sa succession et la vendirent, en 1854, à Guillaume Dallemagne, industriel liégeois, mari d'Hortense Watrin. En 1860, il apporta d'importantes modifications à la façade entre les deux tours. Ces travaux, exécutés dans le goût de cette époque, n'ont guère contribué à l'embellissement de l'édifice. Guillaume Dallemagne décéda en 1904 et son épouse l'année suivante. Lors du partage de sa succession en 1906, le château fut attribué à son fils, Jules Dallemagne. Il s'intéressa beaucoup à sa belle propriété et y fit de nombreux aménagements : agrandissement de la cour intérieure, construction d'une habitation pour le fermier et d'un mur entre le château et la ferme, creusement d'étangs, captage d'eau, etc. Il mourut en mai 1922. N'ayant pas eu d'enfant de son union avec Sidonie Fabri, le château fut recueilli par son neveu, Georges Dallemagne, époux de Marie Fris, son propriétaire actuel.

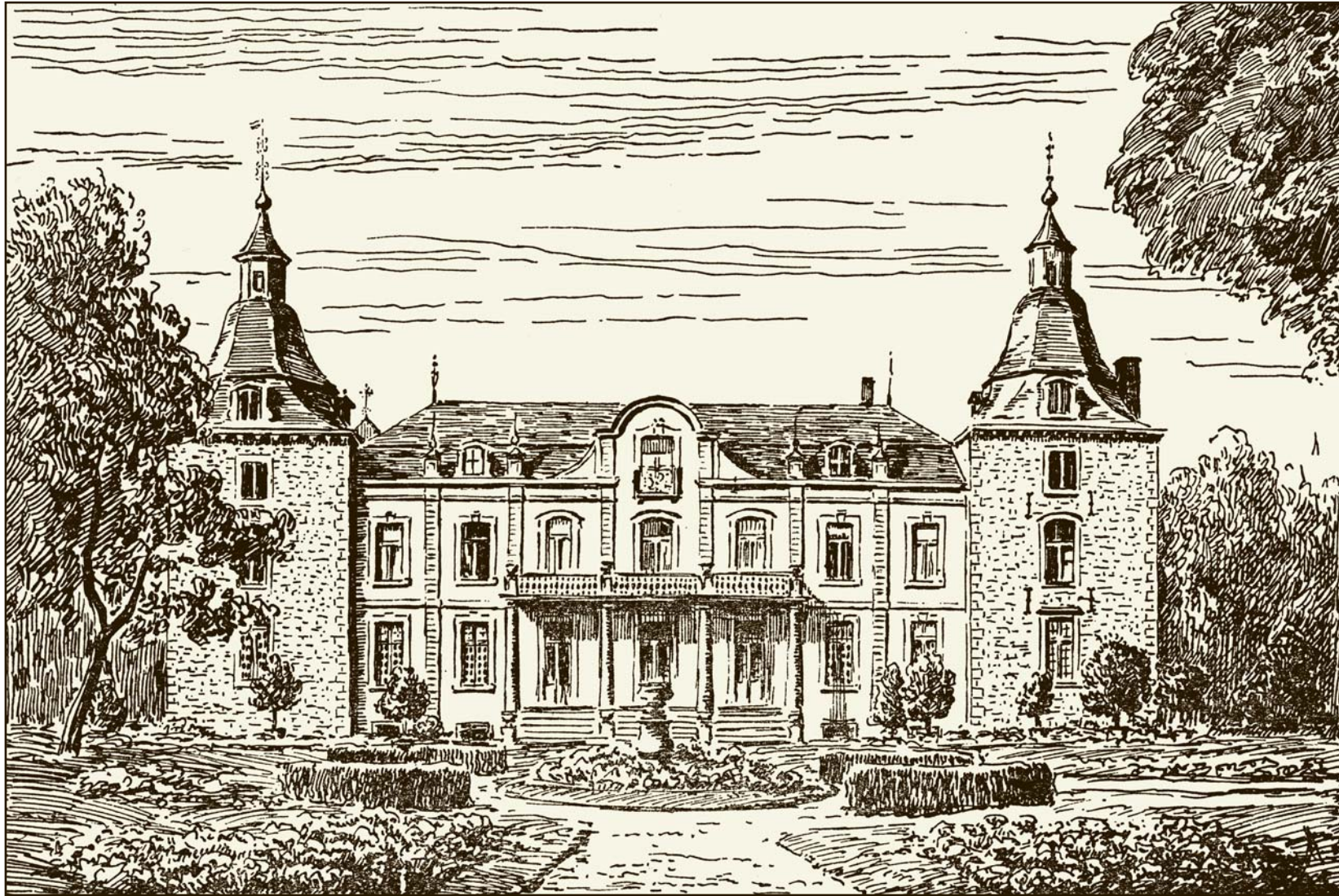
### Iconographie :

- 1) Un album de photos appart. à M<sup>me</sup> JACQUES SIMONIS-DALLEMAGNE ;
- 2) Un dessin dans ROBERT DALEM, *Abrégé de l'histoire d'Esneux* (Esneux, 1938) ;
- 3) Plusieurs vues dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la seigneurie d'Aywaille*, T. I ;
- 4) Une vue dans l'*Annuaire des Châteaux de Belgique*, 1923.

### Sources :

- 1) M<sup>me</sup> JACQUES SIMONIS-DALLEMAGNE, *Notes inédites* ;
- 2) ROBERT DALEM, op. cit. ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 4) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* ;
- 5) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit. ;
- 6) VAN EPEN, *Notices généalogiques et historiques sur la famille d'Eynatten*, (Maastricht 1874).





AVIONPUITS.



## 70. Le Château de Montfort à Esneux

L'appellation Montfort est très répandue, surtout en France, mais il existait ailleurs encore d'autres châteaux du même nom : un en Rhénanie, un deuxième dans l'ancien évêché d'Utrecht et un troisième — peut-être le plus important — dans le Limbourg hollandais actuel. C'est avec ce dernier que plusieurs auteurs, notamment le D<sup>r</sup> Bovy dans ses *Promenades Historiques* et Delvaux dans son *Dictionnaire Géographique*, ont confondu Montfort-sur-Ourthe.

Celui-ci, comme Fays et Beaumont — également disparus — comme Logne, Neufchâteau-sur-Amblève et Reinardstein à Poulseur — tous trois en ruines — faisait partie du système fortifié de l'Ourthe-Amblève. Bâti sur un rocher escarpé, inaccessible du côté de la rivière, il tenait à sa merci tous les bateaux et tout le trafic passant à sa portée.

Ses murailles avaient, paraît-il, une épaisseur extraordinaire et le mortier qui servait à les construire avait acquis, avec le temps, la dureté de la pierre elle-même.

Hélas ! cet important édifice, à destination principalement stratégique, est un exemple frappant de la puissance de destruction des hommes : dès la fin du 15<sup>e</sup> siècle (1495), les militaires l'avaient fait sauter ; mais, quand les industriels carriers s'en mêlèrent, ce fut bien pis. Non seulement, ils n'en laissèrent pas pierre sur pierre, mais ils parvinrent même à défigurer le site, en faisant abattre la crête de rochers sur laquelle il était posé. Ses derniers vestiges disparurent en 1895. Actuellement, quelques initiés seuls, tels Robert Dalem, d'Esneux, en connaissent-ils encore l'emplacement, sur la rive droite de l'Ourthe, à peu près en face de la tour de Poulseur.

Il devait être d'une antiquité reculée, mais les renseignements historiques font défaut pour la première période de son existence. La légende veut que, comme Neufchâteau-sur-Amblève, Dhuy dans le Namurois et d'autres châteaux encore, il ait appartenu aux quatre fils Aymon. Au Moyen Âge et dans les derniers siècles de son histoire, ce fut en réalité et surtout un repaire de brigands, ce qui d'ailleurs causa sa perte, comme on le verra plus loin.

Le D<sup>r</sup> Bovy soutient à tort qu'il fut le séjour de Henri de Gueldre à la fin du 13<sup>e</sup> siècle ; en fait, c'est à Montfort près Ruremonde que cet évêque déposé de Liège se réfugia en 1274.

Le premier seigneur connu fut Jean de Hamal, au 14<sup>e</sup> siècle ; puis le château passa au mari de sa fille Marie, Jean d'Alsteren, puis au fils (?) de celui-ci, Guillaume d'Alsteren, chevalier banneret, seigneur de Hamal et de Montfort-sur-Ourthe ; il s'unit en 1427 à Isaude de Dammartin de Warfusée. En 1447, le château se trouvait en la possession de Renaud II d'Argenteau, sire de Houffalize, époux de Jeanne d'Enghien ; il l'engagea à Henri de Gronsveld, sgr. d'Oupeye, qui eut la malencontreuse idée d'en confier la garde à Henri de Chantraine ; ce châtelain brigand dévalisant et rançonnant les voyageurs égarés, terrorisait toute la région. Il le fit impunément jusqu'au jour où, en 1447, il arrêta un certain marchand, François Cappel, qu'il emmena à Montfort ; il le fit ensuite reconduire dans la direction de Lierneux, les yeux bandés et par mille détours à travers bois, pour le tromper sur le lieu de son incarcération ; il essaya de lui faire croire que c'était le château de Reinardstein-Poulseur. Le rescapé cependant, à peine rentré à Liège, alla se plaindre au tribunal des Echevins. L'affaire fit grand bruit ; on décida de mettre fin à ces exactions et une troupe de Liégeois vint mettre le siège devant Montfort. Renaud de Houffalize, sachant que le château, peu défendu, serait rapidement pris, puis détruit par les Liégeois, préféra faire amende honorable : il s'excusa auprès du prince-évêque et lui fit hommage de son château. Les assaillants l'occupèrent le 10 août 1447 et ne le restituèrent à son propriétaire que le 25 octobre suivant, moyennant les conditions ci-après :

1° les portes du château seraient toujours et sans délai ouvertes aux bourgmestres de Liège ; 2° les successeurs de Renaud, héritiers et châtelains, devaient jurer d'observer cette clause ; 3° ils ne pourraient déclarer la guerre ou commettre aucun acte d'hostilité sans l'accord de l'évêque, du Chapitre et de la Cité.

En 1460, Renaud de Houffalize fait opérer le relief de Montfort par Henri de Chantraine, qui était rentré en grâce. Quelques années plus tard, la forteresse passe dans la famille de Berlo, à qui Charles le Téméraire la confisque le 28-11-1467. Elle est mise sous la garde du sire de Humbercourt, mais les Berlo parviennent à se la faire restituer peu après. Arnould de Berlo la relève devant la cour d'Esneux le 6-7-1478 ; il sera tué le 31-7-1489 à Opheers, au cours de la guerre entre le prince-évêque et les La Marck. En 1484, la paix de Tongres avait provisoirement mis fin aux querelles entre le prince-évêque Jean de Hornes d'une part, Guillaume et Jean de La Marck d'autre part, relativement au siège épiscopal de la principauté. Les La Marck renoncèrent à leurs prétentions, mais non sans de substantielles compensations.

Néanmoins, leur puissance continuait à porter ombrage au prince-évêque ; c'est à cette époque ou peu d'années auparavant, que Pierre Rockar, bailli du Condroz et lieutenant du fameux Sanglier des Ardennes, Guillaume de La Marck, s'était emparé de Montfort ; il en augmenta les défenses, déjà très fortes, et le château redevint un repaire de pillards. Le 17 juin 1485, Guillaume de La Marck tomba dans un guet-apens qui lui avait été tendu par Frédéric de Hornes, général au service de l'empereur Maximilien d'Autriche ; on l'exécuta le lendemain, après un simulacre de jugement. Everard de La Marck, frère de Guillaume, reprit les hostilités et la paix ne put se consolider qu'en 1492, par le mariage du jeune Everard de La Marck, fils du précédent, avec la comtesse de Hornes, sœur du prince-évêque.

La tranquillité n'était cependant pas compatible avec le tempérament bouillant des La Marck ; la garnison de Montfort, commandée par Jean-Bastin de Xhenemont, ne cessait d'inquiéter le pays et se signala notamment par l'incendie de Galoppe en 1492, puis en 1493 ; Robert de La Marck participa personnellement à la dernière entreprise. Guillaume, duc de Juliers, obtint du prince-évêque de Liège l'autorisation de détruire le château de Montfort ; assisté de plusieurs princes allemands, il l'investit, mais ne put s'en rendre maître — en juillet 1495 — qu'après une résistance opiniâtre des assiégés. Il s'empressa de le faire démolir, et on ne le reconstruisit jamais. Peu après, Robert de La Marck vendit les ruines au précédent châtelain, Jean-Bastin de Xhenemont, puis elles passèrent aux deux fils de celui-ci, Linard et Jean de Xhenemont ; ils en font le relief en 1531.

Dans la suite, elles changèrent souvent encore de propriétaires, mais cela n'offre plus aucun intérêt.

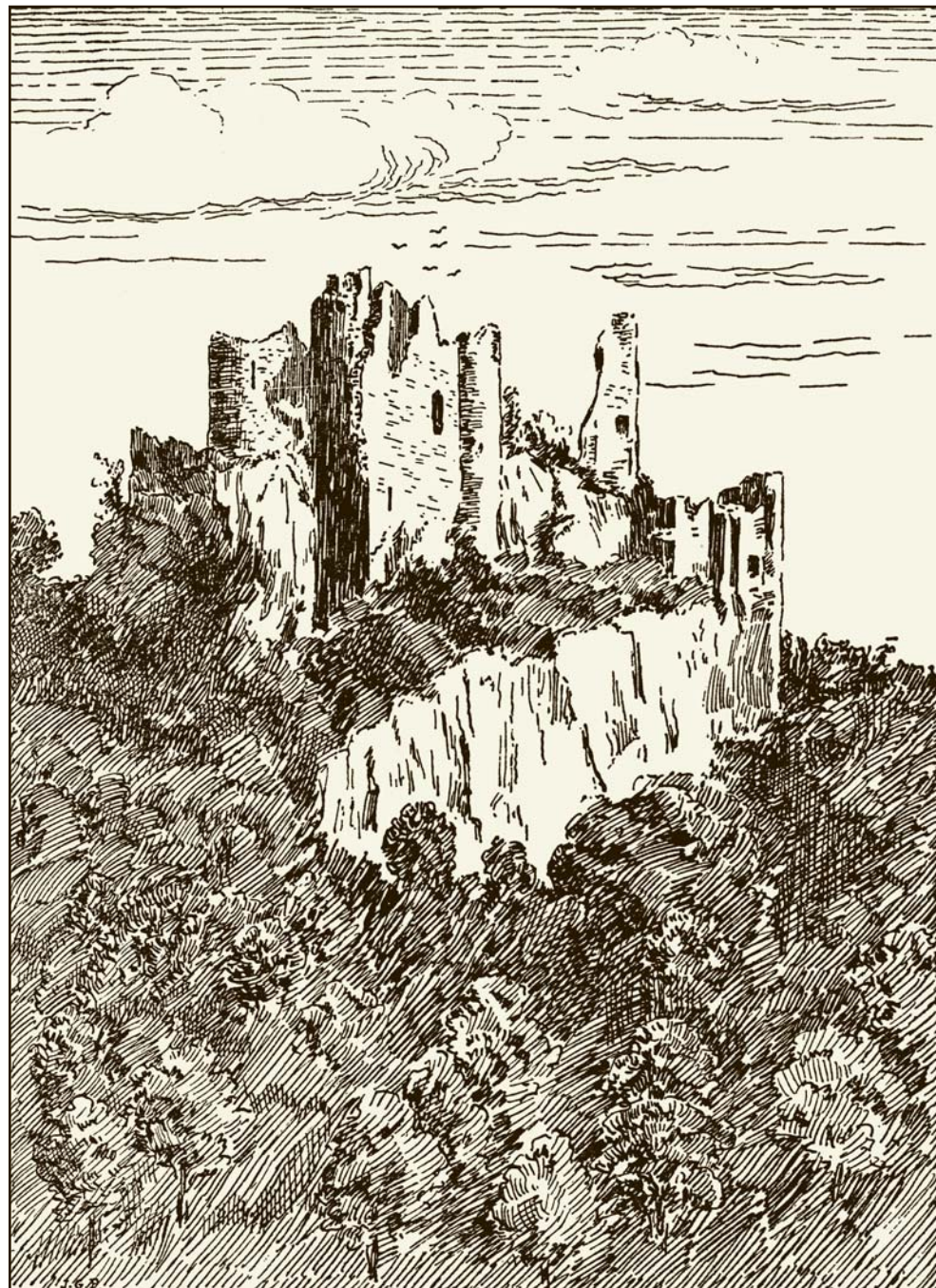
### Iconographie :

- 1) Une vue dans A. LALLEMAND, *La lutte des Etats de Liège contre la Maison de Bourgogne* ;
- 2) Un dessin de XHROUET et une lithographie reproduits dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, T. I.

### Sources :

- 1) D<sup>r</sup> BOVY, *Promenades historiques dans le Pays de Liège*, T. II ;
- 2) R. DALEM, *Abrégé de l'Histoire d'Esneux* (Esneux 1938) ;
- 3) PAUL HERVE, *Le Lignage des Scavedris* ;
- 4) A. LALLEMAND, op. cit. ;
- 5) E. POSWICK, *Histoire de la Seigneurie et de la Maison d'Argenteau* ;
- 6) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* ;
- 7) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.





MONTFORT-SUR-OURTHE (au 17<sup>e</sup> siècle).

## 71. Le Castel d'Englebermont à Rotheux-Rimière

Anciennes dénominations : Embermont ou Embiermont. Certaines cartes du 17<sup>e</sup> siècle le désignent même sous le nom de « Embarmont », ce qui paraît plutôt fantaisiste.

Si l'on se rend, par la route, d'Esneux à Tavier et si l'on a dépassé d'environ trois kilomètres le lieu-dit « Hoût-si-Plôût », on aperçoit sur la hauteur, à un bon kilomètre vers la droite, un grand château en briques et pierres de taille, environné de bois. A distance, il ne semble guère attrayant ; vu de près, c'est encore pis. Le style néo-gothique, qui faisait florès à la fin du 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècles, s'en est donné à cœur-joie ; le propriétaire qui l'a fait bâtir fut la victime du goût de son époque et de l'impuissance esthétique des architectes contemporains. Plaignons-le donc plutôt que de le blâmer, et sachons-lui gré d'avoir maintenu, à quelques pas et à l'ombre de ce mastodonte, le charmant vieux « castel » d'Englebermont, que beaucoup croient disparu.

Le corps de logis, d'une grande simplicité et construit en moellons de calcaire du pays, supporte une toiture à pente simple et à croupes. Sa façade principale, exposée au Midi, montre à l'étage quatre fenêtres rectangulaires et, au rez-de-chaussée, une porte et trois fenêtres à linteaux en arc surbaissé, de style Louis XV. A gauche, une assez massive tour carrée, à deux étages, fait saillie ; elle est surmontée d'une toiture pyramidale terminée par une girouette en fer forgé. La fenêtre du premier et celle du second étage sont rectangulaires ; celle du rez-de-chaussée est à deux jours et de style Louis XV. Primitivement, les baies étaient plus petites et probablement moins nombreuses ; elles ont été l'objet d'un remaniement, d'ailleurs très réussi, dans le courant du 18<sup>e</sup> siècle. La tour s'appuie à gauche sur une petite annexe sans étage, à deux fenêtres rectangulaires ; on y a juxtaposé, du côté Nord, une chapelle moderne de style ogival. Le pignon Est, où se voient des jours plus exigus et plus anciens que ceux de la façade, est prolongé vers le Nord par un bâtiment percé d'un porche cintré, donnant accès à une cour intérieure ; de ce côté, les jolies fenêtres du 17<sup>e</sup> siècle, à deux jours superposés séparés par une croisée, ont été conservées dans leur état primitif. Une ancienne tour ronde, à flèche effilée, flanque le bâtiment parallèle au corps de logis. A l'intérieur, le castel garde un beau départ d'escalier, en bois sculpté, et un plafond à voussettes.

Englebermont est le centre d'un magnifique domaine, en

grande partie boisé et réputé l'un des plus giboyeux du Condroz. Il est permis de croire que, dès le 15<sup>e</sup> siècle, il existait à cet emplacement une habitation, sinon un château, dont dépendaient des biens-fonds, peu importants à cette époque. C'était peut-être, à l'origine, un arrière-fief de la seigneurie d'Esneux, qui appartenait aux Argenteau. En 1454, il est relevé par Jean, fils de Conrard de Brus. Au 16<sup>e</sup> siècle, il fut en la possession de Jean Pirlou (Pirlot) et de Jean d'Embermont, qui n'en firent pas le relief. Vers 1640, il est acquis par François de Haling, échevin de Liège, qui arrondit beaucoup la propriété. Depuis lors, celle-ci ne fit jamais plus l'objet d'une vente et passa, par héritages successifs, à ses propriétaires actuels.

Ide de Haling, fille de François, s'était unie en 1619 à Pierre de Bex, jurisconsulte et plusieurs fois bourgmestre de Liège, décapité en 1651, comme chef du parti populaire des Grignoux.

Le fils des précédents, Jean de Bex, eut, de son mariage avec Anne de Winterbeek, un fils, Pierre-Henri de Bex ; celui-ci devint propriétaire d'Englebermont en vertu du testament fait en sa faveur, l'an 1684, par sa cousine sous-germaine, Dorothee de Haling, qui l'avait institué héritier universel de tous ses biens meubles et immeubles. Le domaine passe après lui à son fils Jean-Joseph de Bex, uni à Thérèse de Braz, puis au fils de ces derniers, Jean-Pierre-Joseph de Bex, époux de Marie-Agnès-Charlotte de Goeswin ; il laisse le bien à son fils, Jean-Pierre-Joseph de Bex, mari d'Agnès de Grumsel d'Emael. De cette union naquirent un fils, mort en bas âge, et quatre filles. L'une d'elles, Agnès de Bex, épousa, le 5 août 1818, le chevalier Louis-François-Joseph de Laminne et recueillit la propriété d'Englebermont dans sa part d'héritage. C'est de cette manière qu'elle sortit de la famille de Bex — qui l'avait possédée pendant plus d'un siècle et demi — pour entrer dans celle des Laminne, qui la tient encore de nos jours.

Après le décès des époux de Laminne-de Bex, Englebermont échoit en 1858 à leur fils Adolphe de Laminne ; né en 1825, il mourut en 1908. De son alliance contractée en 1852 avec M. Caroline-Sophie de Potesta (1831-1900), il eut deux fils et cinq filles. Il agrandit considérablement le domaine, construisit le grand château moderne vers 1880, ainsi que la chapelle du vieux castel et une pièce annexée au rez-de-chaussée du même immeuble. Il créa un splendide parc à l'anglaise, y fit creuser des étangs et y agença des promenades et des points de vue dans un site qui s'y prêtait admirablement.

Ses descendants obtinrent, en 1925, l'autorisation de join-

dre à leur nom celui de « de Bex », éteint en la personne de leur aïeule. Par testament datant de 1908, il laissa la belle propriété d'Englebermont à son fils aîné, le chevalier M. L. Henri de Laminne (1854-1914), uni en 1893 à Laure-M. Augusta de Corswarem, née en 1871. Après son décès, la propriété fut recueillie par ses trois enfants : Ida M. M. G. de Laminne, épouse du baron Marcel de Schaetzen (de Schaetzen de Schaetzenhoff depuis le 19-12-1949), Henriette-M. G. de Laminne, mariée au chevalier Oscar de Schaetzen, frère du précédent, et le chevalier Adolphe-V. M. G. de Laminne. Celui-ci, né en 1897, épousa en 1921 Edith-M. G. de Chestret de Haneffe. C'est lui qui, par acte de partage intervenu entre lui et ses sœurs en 1942, reprit les deux châteaux et une partie des terrains qui en dépendent. Sa vénérable mère, M<sup>me</sup> Henri de Laminne de Bex-de Corswarem, fit aménager le vieux castel pendant la guerre de 1940-1945 et continue d'y habiter.

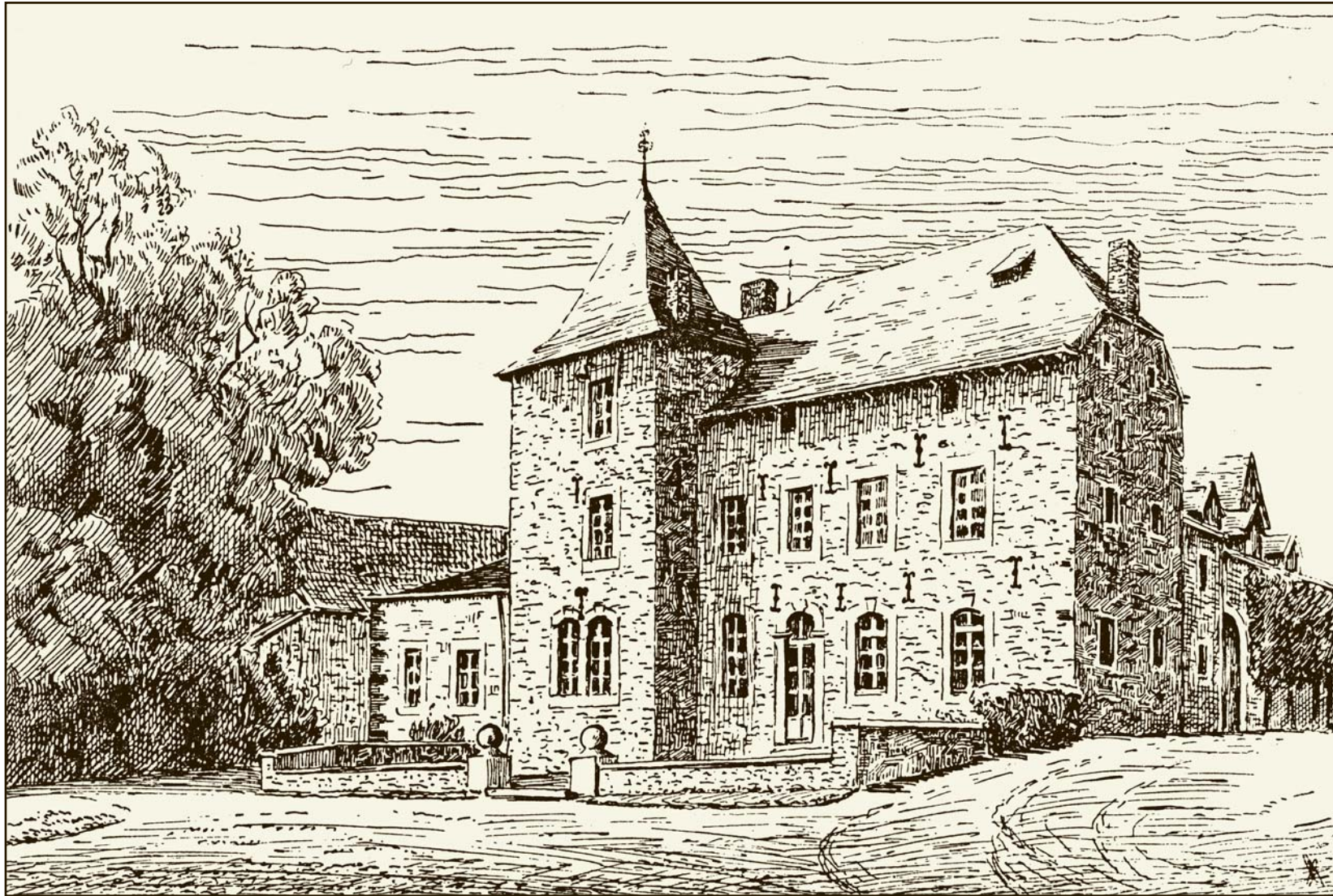
### Iconographie :

Cartes-vues modernes.

### Sources :

- 1) BARON DE SCHAETZEN DE SCHAETZENHOFF-DE LAMINNE DE BEX, *Notes inédites* ;
- 2) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* ;
- 3) A. N. B. 1913, II et 1935-1939, II.





ENGLEBERMONT.



## 72. Le Château des Granges à Rotheux-Rimière

Un kilomètre à l'Ouest du hameau de Bonsignée et à seize cents mètres à l'Est-Sud-Est du clocher de Rotheux, le château des Granges se détache au milieu d'un vaste parc, à une portée d'arbalète au sud de la route.

C'est un édifice à un étage et d'agréables proportions ; il comporte un corps de logis de plan rectangulaire, à cinq travées, couvert d'un toit à une pente, et deux ailes en retour d'équerre vers le Nord, coiffées d'une toiture à la Mansard. Les girouettes portent la date 1755. Deux autres girouettes armoriées, anciennes, ont été retrouvées dans les communs. Un jardin d'hiver demi-circulaire, construit en 1909 entre les ailes, a été judicieusement supprimé. La façade principale, au Midi, est ornée d'un fronton à deux écussons ovales, surmontés d'une couronne, complètement martelés et non identifiables. Comme la date — 1750 — est restée intacte et se retrouve sur le linteau de la porte du même côté, on peut cependant supposer qu'il s'agit des armoiries des propriétaires de cette époque, les époux de Gouverneur-de Lavaux des Brassines. Une petite chapelle moderne, à baies ogivales, s'appuie au pignon Est. La maçonnerie du château est recouverte d'un crépi blanchâtre, sauf les chaînages d'angles et les encadrements des fenêtres et portes, à linteaux en arc surbaissé. Dans son ensemble, la construction est d'esprit Louis XV, mais a manifestement subi d'importants remaniements au 19<sup>e</sup> siècle.

De spacieuses dépendances (écuries, remises, sellerie, bûcher, etc.) existent au Sud, du côté opposé à la route ; elles ont été construites par les époux Delloye-Mathieu. Signalons enfin une scène mythologique, datée 1765, peinte sur le manteau de la cheminée du bureau.

Selon A. de Ryckel, le domaine des Granges faisait originellement partie de celui des Argenteau, seigneurs d'Esneux, dont il se serait détaché dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Cependant, il y eut d'abord, aux Granges, deux fiefs voisins, mais bien distincts, chacun d'eux comprenant une habitation.

Le fief des Granges, dit C. Simonis dans *La Seigneurie et le Comté d'Esneux*, fut formé par Jacques de Vos, seigneur de la Malaise, époux d'Anne d'Argenteau ; celle-ci s'était unie en premières noces à Jacques de Gulpen. Elle eut de son second mariage deux fils, Jean et Antoine de Vos, qui moururent sans hoirs, et deux filles : Anne, mariée à Jean de Wonckel, et Madeleine, épouse de Guillaume de Meurs ; ce furent elles qui recueillirent la propriété et la laissèrent à leurs enfants.

Ceux-ci, Anne-Marguerite de Meurs, épouse de Charles de Lamboy, Gaspard et Christine de Meurs, Anne de Wonckel, veuve de Michel de Lovinfosse et ses enfants, et Lambert de Lovinfosse, époux de Marie de Wonckel, la mirent en vente. Elle fut acquise en 1665 par Louis de Nollet et par son épouse, née Catherine de Hemricourt dit Hawéal.

Il ne s'est agi jusqu'ici que du premier fief des Granges, qui comprenait une ferme de cinquante-huit bonniers. De Louis de Nollet, la propriété passe à son fils Jean de Nollet, époux d'Anne-Marie de Warch, qui racheta la part de sa sœur Marie-Anne de Nollet. Cet irascible personnage se rendit tristement célèbre en juillet 1684 : au cours d'une altercation avec un certain Jean Ansion, derrière le château de la Tour, il l'étendit mort d'un coup de fusil. Il se repentit de ce meurtre et s'en tira en indemnisant la famille de la victime. Après son décès, survenu aux Granges le 12 août 1700, sa veuve conserva la propriété jusqu'en 1717 et en fit donation à Walter de Liverlo, sgr. de Walhorn, époux de Marie d'Ogier. La fille de ces derniers, Lambertine de Liverlo, la recueillit dans leur succession. Elle épousa Walter de Gouverneur, chevalier du St-Empire, et laissa le bien à ses enfants. L'un deux, Henri-François de Gouverneur, en resta finalement le seul propriétaire, en vertu d'un acte de partage avec ses frères et sœurs, du 22 novembre 1747.

L'année suivante, son fils Charles-Henri de Gouverneur, chevalier du St-Empire, achète le deuxième fief des Granges au comte Maurice-Antoine-Alphonse de Varille, sgr. d'Antignan ; ayant repris le premier fief des Granges après la mort de son père, il se trouva donc propriétaire de tout le domaine.

Sans doute n'est-il pas inutile d'indiquer les possesseurs successifs du deuxième fief avant lui.

En 1667, il était en la possession de Jeanne van Damme et de son mari, N. Del Vienne, puis il passe à leur fille Marie-Jeanne d'Elvienne, qui épousa Gabriel Huppe ; ceux-ci le laissent à leur fille, Jeanne-Antoinette de Huppe, épouse de Bauduin Collin. Le 22 février 1700, ces derniers vendent leur fief à Jean-Jacques de Ghelin, sgr. d'Offremont ; l'acquéreur le recède dès l'année suivante (18 novembre 1701) à Jean-Lambert de Ghelin et à sa sœur, Hélène-Thérèse de Ghelin ; ceux-ci le revendent à leur tour, le 26 février 1703, à Balthasar-André du Rieux, curé de St-Thomas à Liège, qui le 2 mars suivant se subroge sa sœur Pétronille du Rieux. Celle-ci aliène la propriété, le 24 septembre 1716, à la comtesse de Varille, née baronne Arnoldine de Gouden. Enfin, le comte Maurice-Antoine-Alphonse de Varille, qui était probablement son fils, vend le fief à Charles-Henri de Gouverneur, déjà propriétaire du premier fief des Granges, comme dit ci-dessus.

En 1746, Charles-Henri de Gouverneur, âgé de 25 ans, s'était allié à Marie-Henriette-Lambertine de Lavaux des Brassines qui en avait... 44 ! Ils firent un contrat de donation entre époux, suivant lequel tous les biens délaissés par le prémourant iraient au survivant. Le mari étant décédé le premier, sa veuve resta donc propriétaire des Granges et en fit le relief le 23 mars 1761. Elle mourut en 1795, âgée de 92 ans. Le bien échut à son arrière-petit-neveu, Guillaume-Henri-Jos. (de) Posson (1779-1809), uni à Marie-Catherine Halleux. Il n'en eut qu'un fils, Guillaume-Ant. Jos. (de) Posson qui, encore mineur d'âge, recueillit les Granges à la mort de son père. Né en 1800, il décéda célibataire en 1820. La liquidation de son importante succession donna lieu à un procès entre son légataire Henri Montulet, second mari de sa mère, et ses héritiers naturels, les Posson. Finalement, le domaine des Granges fut mis en vente publique et acquis, le 1<sup>er</sup> octobre 1823, par Jean-Pierre-E. J. de Bex, moitié pour lui-même et moitié pour sa fille Agnès, épouse du chevalier Louis-F. de Laminne (acte not. Boulanger, de Liège). Le 19 mai 1846, Agnès de Bex et ses trois sœurs (les baronnes Werner de Lamberts Cortenbach, Henri van der Straten Waillet et Louis de Potesta) le vendirent au comte Auguste Calf de Noidans, né à Liège le 5 mai 1801, uni le 10 février 1831 à la baronne M. Jeanne-H. J. de Bounam de Ryckholt, veuve de L. M. de Gellissen. Atteint d'aliénation mentale, il manifesta la volonté de se faire enterrer dans le parc, la tête en bas.

Après son décès, sa veuve et ses quatre enfants vendent le château et le domaine à Charles Delloye-Mathieu, bourgmestre de Huy (acte not. Crespin, d'Anthisnes, 27-6-1865). Enfin, le 5-12-1896 (acte not. Grégoire, de Huy), les héritiers de celui-ci cèdent le château et les trois fermes qui en dépendaient, soit 220 ha, au fils de l'un des vendeurs de 1846, le chev. Adolphe-J. F. de Laminne (1825-1908), époux de M. Caroline-Sophie de Potesta (1831-1900), déjà propriétaire du grand domaine d'Englebermont. Suite à leur décès, les Granges furent attribuées à leurs filles, Marie et Caroline de Laminne. Marie, née en 1855, mourut en 1924, laissant tous ses biens à sa sœur Caroline (1867-1940). Celle-ci décédée, la propriété des Granges fut recueillie par ses neveux et nièces, enfants de feu Fanny de Laminne de Bex, veuve du baron Victor de Radzitzky d'Ostrowick ; le château et 53 ha de terrain échurent à l'un d'eux, Gisèle de Radzitzky d'Ostrowick (acte not. L. de Terwangne, d'Ans, 19-1-1942).

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

*Sources :*

- 1) PIERRE HANQUET, juge de paix à Liège, *Notes inédites* ;
- 2) HERVÉ DE MEESTER DE BETZENBROECK, *Notes inédites* ;
- 3) A. DE RYCKEL, *La cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 4) C. SIMONIS, *La Seigneurie et le Comté d'Esneux* ;
- 5) A. N. B. 1927-1920, II et 1942-1945, II.





LES GRANGES.

### 73. Le Château-ferme d'Angoxhe à Rotheux-Rimière

Cet intéressant édifice, à deux kilomètres du clocher de Rotheux et à six cents mètres à l'Est de la limite du duché de Limbourg, a la forme d'un grand quadrilatère : deux des côtés sont occupés par les bâtiments d'exploitation et le logis du fermier ; le troisième côté, au Sud-Est, est fermé par un beau et simple portail, s'appuyant latéralement sur des murailles ; le quatrième côté, au Nord-Est, est constitué par l'habitation du maître. Ses maçonneries, comme celles des autres bâtiments, du portail et des murs de clôture, sont en briques. La façade vers la cour n'a rien de remarquable : elle montre un étage de dix travées et deux portes très simples ; les fenêtres rectangulaires, encadrées de pierre de taille, sont symétriquement disposées. Un ruban de pierre sous la corniche, un petit soubassement en calcaire et des chaînages d'angles, appareillés en besace, en rompent seuls la monotonie. La toiture, à deux pentes et à croupes, est couverte d'ardoises et percée de six lucarnes dans le brisis. La façade opposée, qui regarde vers le parc et la route, est au contraire pleine d'attrait ; ici, on est immédiatement frappé par l'asymétrie des baies, dont certaines sont très petites, et surtout par le comble brisé, dont la hauteur paraît égale à celle de la maçonnerie ; le brisis, extraordinairement cambré, a une importance inusitée ; les cheminées, qui émergent de l'arête faîtière et des pignons latéraux, sont surmontées de petits clochetons métalliques supportés par des consoles en fer forgé, du plus gracieux effet. Nous n'avons rencontré, au duché de Limbourg, aucune toiture ressemblant à celle-ci. Il est assez malaisé de déterminer l'époque de la construction, mais les pignons et la façade Nord-Est paraissent dater du 17<sup>e</sup> siècle.

À l'intérieur subsistent de belles boiseries anciennes sculptées : portes et rampe d'escalier.

Angoxhe ne dépendait pas, comme on pourrait le croire, de la seigneurie de La Rimière, mais de celle de Sprimont.

Le plus ancien propriétaire dont on ait retrouvé la trace est Wathy de Sept Fawes, qui devait y habiter vers 1450.

Il laissa deux enfants : Maroye de Sept Fawes, épouse de Lambert Malcortois, et Jean Dangosse (d'Angoxhe), à qui sa sœur cède ses droits dans la propriété en 1480. Dans la suite apparaît un Wathy Dangoche — vraisemblablement fils du précédent — père lui-même d'un second Jean d'Angoxhe,

alias Montfort. Celui-ci, cité de 1553 à 1570, fut mayeur de La Rimière et s'unit à Catherine de Bourasse. De ce mariage naquirent deux filles, qui héritèrent d'Angoxhe : Catherine, qui épousa, vers 1581, Guillaume de Chaisne dit d'Aven († vers 1631), et Marguerite, femme de Guillaume de Chamont.

La veuve et les enfants de Guillaume de Chaisne vendirent leurs parts d'Angoxhe au neveu dudit Guillaume, Daniel Raymundi ou de Raymundt, sgr. de My, fils d'Abacuc et de Jeanne de Chaisne. Il parvint à racheter la part d'Angoxhe appartenant à Guillaume de Chamont, fils de Guillaume et de Marguerite d'Angoxhe précités, et se trouva donc seul possesseur de la totalité du bien. Il épousa Marie (de) Noppis, qui lui donna, entre autres enfants, une fille, Jeanne de Raymundt (1617-1698), épouse de Mathias van Dalem, dit aussi Mathias d'Arckel van Dalem, sgr. de Corbiamont. Un des enfants nés de cette union, Catherine-Hyacinthe van Dalem (1651-1731), se vit attribuer Angoxhe dans le partage de la succession de ses parents. Elle épousa 1<sup>o</sup> en 1669, François-Christophe de Marteau, 2<sup>o</sup> en 1679, Philippe-Charles de Donckier et 3<sup>o</sup> N. Fabry. Son héritage revint aux descendants des deux premiers lits.

De son premier mariage, elle avait eu deux filles : a) Jeanne-Catherine-Constance de Marteau (1670-1750), alliée à son cousin germain, Jean-Pierre-Alph. d'Arckel, baron van Dalem, sgr. de Lannoy, dont elle retint une fille unique, Anne-Catherine-Josèphe van Dalem (née 1711), unie en 1730 au marquis Charles-François-Lambert de Brion, b) Anne-Sophie-Judith de Marteau (1671-1763), épouse de Guillaume-François de Malaise, décédée sans postérité.

Cependant, du deuxième mariage de Catherine-Hyac. van Dalem avec Philippe-Ch., de Donckier, était né un fils, Pierre-Charles de Donckier, époux de Marie-Louise d'Hemricourt, dont la descendance était représentée, en 1748, par quatre sœurs : Marie-Françoise-L., Marie-Josèphe, Marie-Louise et Catherine-Françoise de Donckier.

En 1738, le marquis et la marquise de Brion avaient obtenu de leur oncle, Guillaume-François de Malaise, la cession de tous ses biens-fonds ; d'autre part, en vertu d'une transaction du 1<sup>er</sup> février 1748, les quatre sœurs de Donckier leur abandonnent tous leurs droits sur le domaine d'Angoxhe, dont ils restent donc les seuls possesseurs.

Depuis Daniel de Raymundt, l'habitation n'était plus occupée par ses propriétaires, qui résidaient à My. Cet abandon explique son grand délabrement quand, le 1<sup>er</sup> février 1748 — jour-même de la transaction avec les sœurs de Donckier — la propriété fut vendue à Lambert Planchar, né à Liège en 1694, mort à Angoxhe dans sa centième année,

en 1793. Il appartenait à une importante famille de charbonniers liégeois.

Ce fut lui qui remit les bâtiments en état, les embellit et les décora des jolies boiseries qui y ont été conservées.

Il avait épousé en premières nocces Béatrix Lhonneux (ou de Lonneux), née en 1700, décédée en 1738, et en secondes nocces, en 1742, Marie-Catherine-Thérèse Delsemme (1710-1758).

De sa seconde union étaient nés plusieurs enfants, parmi lesquels Marie-Anne-Helwide Planchar, sa fille aînée, qui hérita de la propriété d'Angoxhe. Née en 1749, elle resta dans le célibat et mourut dans sa centième année comme son père, en 1848. Par acte de 1838, elle avait fait donation d'Angoxhe à son neveu, Lambert-Joseph Despa, fils de sa sœur Marie-Catherine-Agnès Planchar et de Léonard-Théodore Despa.

Lambert-Joseph Despa, né en 1788, décédé en 1841, avait épousé Anne-Barbe Lucquin, morte en 1866. Ils laissèrent Angoxhe à leurs petits-neveux, Lambert-André-Joseph de Coune (1837-1913) et Marie-Catherine-Agnès de Coune (1836-1930).

Lambert de Coune, étant décédé célibataire, laissa sa part d'Angoxhe à sa sœur Marie, qui en resta donc seule propriétaire. Par testament, celle-ci légua la plus grande partie du bien à deux de ses neveux, Joseph et Emmanuel Hanquet — fils de sa sœur Adèle de Coune et de Ferdinand Hanquet — et aux enfants d'un troisième neveu prédécédé, Karl Hanquet, professeur à l'Université de Liège, époux de Cécile de Brouwer. En vertu du même testament, Paul Hanquet, frère des trois précédents, avait reçu une terre indépendante du bloc principal, dénommée « Les Pequets », anciennement comprise dans le domaine de la Brassine.

Dans la suite intervint un acte de partage entre les co-propriétaires indivis ; le château et la ferme attenante furent attribués aux enfants de Karl Hanquet ; ils laissent la disposition du corps de logis à leur mère, qui continue d'y habiter.

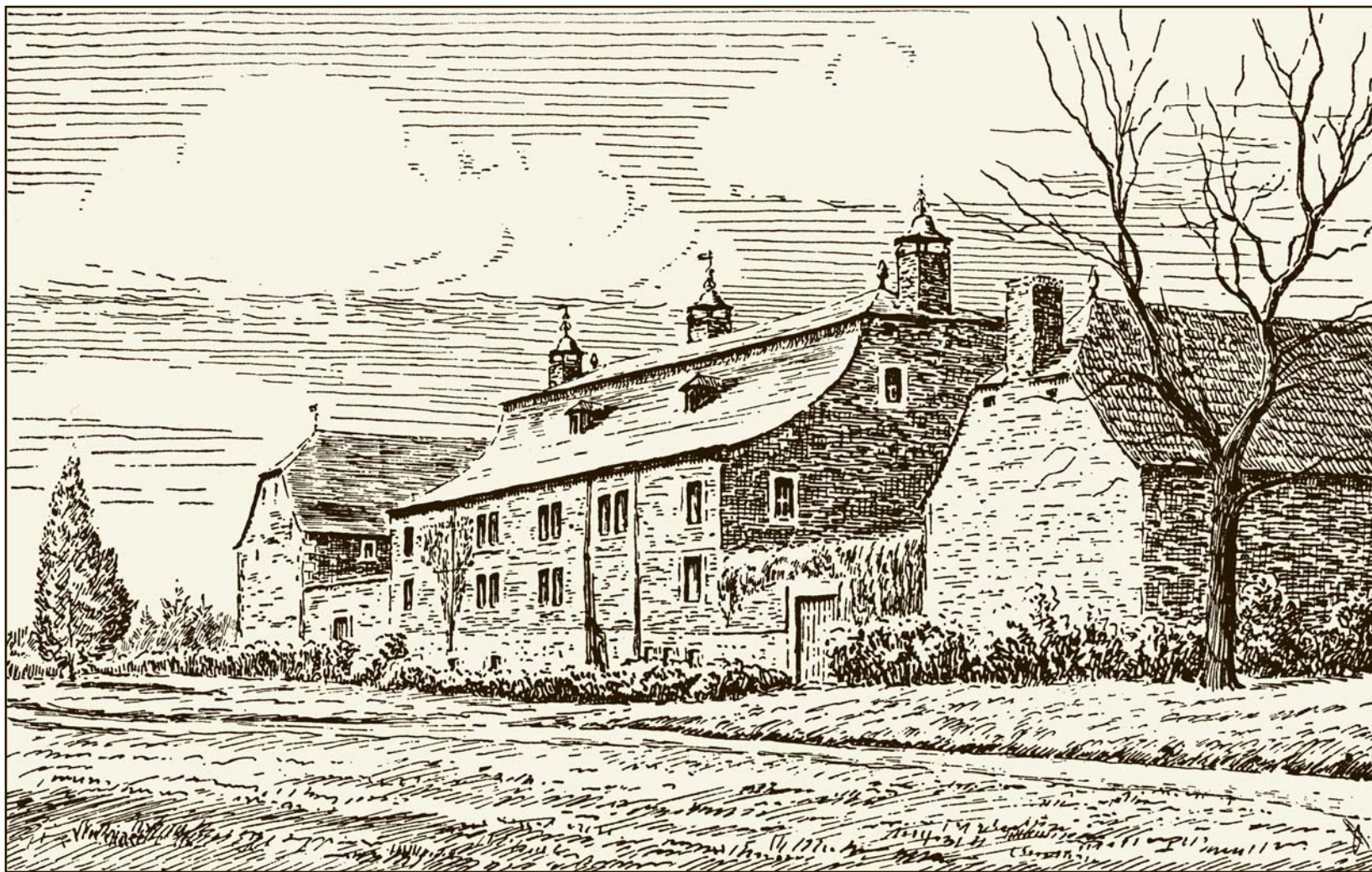
#### Iconographie :

- 1) Deux dessins appartenant à M<sup>me</sup> KARL HANQUET, à Angoxhe ;
- 2) Cartes-vues.

#### Sources :

- 1) PIERRE HANQUET, juge de paix à Liège, *Notes inédites* ;
- 2) *Fonds d'archives d'Angoxhe*, conservé par M<sup>me</sup> KARL HANQUET.





ANGOXHE.

## 74. Le Château-ferme de la Brassine à Rotheux-Rimière

Ce gentil manoir ne se trouve, à vol d'oiseau, qu'à quatre cents mètres à peine au Nord-Nord-Ouest d'Angoxhe, dans la partie la plus occidentale des « Seigneuries au-delà des Bois » et à neuf cents mètres à l'Est du ruisseau des Haies de Moges, qui de ce côté séparait le territoire limbourgeois du pays de Liège.

Certes, il n'a pas grande apparence et ne se distingue ni par l'importance de ses dimensions, ni par sa décoration extérieure, ni par le luxe des matériaux employés. C'est une modeste maison de campagne, composée d'un corps de logis de plan rectangulaire, couvert d'une toiture en ardoises, un peu plus longue au Nord qu'au Sud. Une assez grosse cheminée est à cheval sur son arête faîtière et une jolie girouette en fer forgé décore chacune des extrémités de celle-ci.

Détail rare dans la région : la moitié supérieure du pignon Ouest est protégé contre l'humidité par des ardoises. Une aile en retour d'équerre est soudée au bâtiment du côté du Couchant et s'allonge d'une remise, montrant une porte cochère en arc surbaissé. Dans l'encoignure des constructions s'élève une petite tour carrée, en maçonnerie de briques, coiffée d'une toiture basse à quatre pans. La façade au Midi n'a conservé que deux petites baies anciennes au rez-de-chaussée ; les quatre fenêtres de l'étage, presque aussi larges que hautes, datent manifestement de l'époque moderne. De ce côté s'étend la cour, puis un potager, séparés par un mur bas dans lequel s'ouvre une grille. Vers la route, à l'Est, une haute muraille borde la propriété. Elle est coupée d'une grille en fer forgé, soutenue par deux montants couronnés de pots à feu, d'où jaillissent des flammes, sculptés dans la pierre. Ils étonnent par leur importance et le luxe relatif qu'ils semblent indiquer tranche sur la modestie de l'ensemble. De même, les beaux et vieux arbres qui ombragent le parc à l'Ouest dénotent l'incontestable aisance des anciens possesseurs. Les bâtiments, assez délabrés et inhabités, sont cependant en voie de restauration. Les nouveaux propriétaires comptent y établir prochainement leur résidence.

La Brassine fait partie de la seigneurie de La Rimière, qui appartenait sous l'ancien régime au Val-St-Lambert. C'est invariablement devant la cour de cette abbaye que se sont opérés les rares reliefs dont on ait conservé la trace. Il semblerait donc, à première vue, que cette propriété, ne relevant

pas de la cour féodale de Limbourg, sort des limites de cet ouvrage. L'objection ne résiste cependant pas à l'examen des faits historiques, ainsi qu'on va le démontrer.

Au début du 13<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de La Rimière était un fief relevant du duc de Limbourg et en possession de Louis de la Neuville et d'Arnold, damoiseau de Rimière ; ils la vendent à Thomas de Halleux, à qui succède Jean de Halleux son fils. Le 26 novembre 1270, celui-ci en fait donation à l'abbaye du Val-St-Lambert et, le même jour, le duc Waleran de Limbourg, la dégageant de ses liens de vassalité, la transforme en alleu au profit de la même abbaye. Celle-ci devient donc, par cet acte de munificence du souverain, pleine propriétaire de la seigneurie, qui n'est plus dorénavant sujette à relief, puisque les biens allodiaux n'y sont pas soumis. Il est cependant incontestable que, malgré la modification de son statut, La Rimière n'a pas cessé, pour autant, de faire partie du territoire limbourgeois et resta, à ce titre, sous la souveraineté du duc de Limbourg.

Cet apparent phénomène n'est d'ailleurs pas unique et nous en avons rencontré maints exemples analogues : plusieurs fiefs du ban de Montzen et la plupart de ceux du ban de Walhorn dépendaient de la collégiale de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, parce qu'ils constituaient d'anciennes donations faites à cette église par les successeurs de Charlemagne. Ils n'en restaient pas moins soumis à l'autorité souveraine du duc de Limbourg. Un simple lien féodal unissait ces territoires limbourgeois à une autorité suzeraine étrangère, en l'occurrence un pouvoir ecclésiastique. Bien plus, la seigneurie de Lontzen, par exemple, où le prévôt d'Aix-la-Chapelle possédait certains droits souverains, se trouvait cependant sous la domination du duc de Limbourg. De même, la seigneurie de Bolland, longtemps considérée comme indépendante malgré son inféodation au marquisat d'Anvers, était comprise dans le duché de Limbourg. Admettre une autre thèse reviendrait à prétendre que les propriétaires d'alleux n'avaient aucune obligation, de quelque nature que ce soit, vis-à-vis du souverain et qu'ils étaient de véritables souverains eux-mêmes, ce qui est manifestement erroné.

Nonobstant les prétentions élevées en 1560 par Guillaume II d'Argenteau, seigneur d'Esneux (mari de Jeanne d'Autel), et les déprédations qu'y commit en 1562 son fils Jacques d'Argenteau, la seigneurie de La Rimière ne cessa d'appartenir, jusqu'à la fin de l'ancien régime, à l'abbaye du Val-St-Lambert. Elle y avait installé une cour de justice qui, paraît-il, avait son siège à la Brassine.

Elle fut dépossédée de la Brassine, comme elle le fut de

La Rimière et de ses autres propriétés, après l'instauration du régime français. Le manoir fut mis en vente comme bien national et acquis à cette époque par Louis Libert ; il fut revendu au début du 19<sup>e</sup> siècle à André Goffin, puis remis en vente et acheté, le 24 février 1812, par Jean-Nicolas-Servais Planchar, né à Liège en 1779, rentier à Montegnée. Il attendit l'âge respectable de soixante-dix-neuf ans pour se marier (25-6-1858) avec Marie-Catherine-Jos. Basias et mourut à Nandrin en 1862. Le 15 juillet 1836, il avait cédé la propriété à J. L. Ruyters et à François Halleux-Tinlot. Ceux-ci la revendirent vers 1845 à François-Mathieu-Dieudonné Charlier, de Liège, époux de Marie Hauzeur.

Dans la suite, elle passa par achat dans la famille de Tornaco. Le baron Arnould-Sidoine-François de Tornaco, né le 15 mai 1858, décédé à Liège le 27 octobre 1943, la garda jusqu'à sa mort. Elle fut alors recueillie dans sa succession par le baron Raymond de Tornaco, né en 1886, fils de son cousin germain, le baron Charles de Tornaco, et de la baronne Marie de Woelmont, sa première épouse.

Le baron Raymond de Tornaco eut un moment l'intention de restaurer complètement les bâtiments, mais il changea d'avis et aliéna le manoir avec ses dépendances et le parc appartenant à André-Marie Lamarche, époux de Thérèse du Parc Locmaria, le 15 mars 1951.

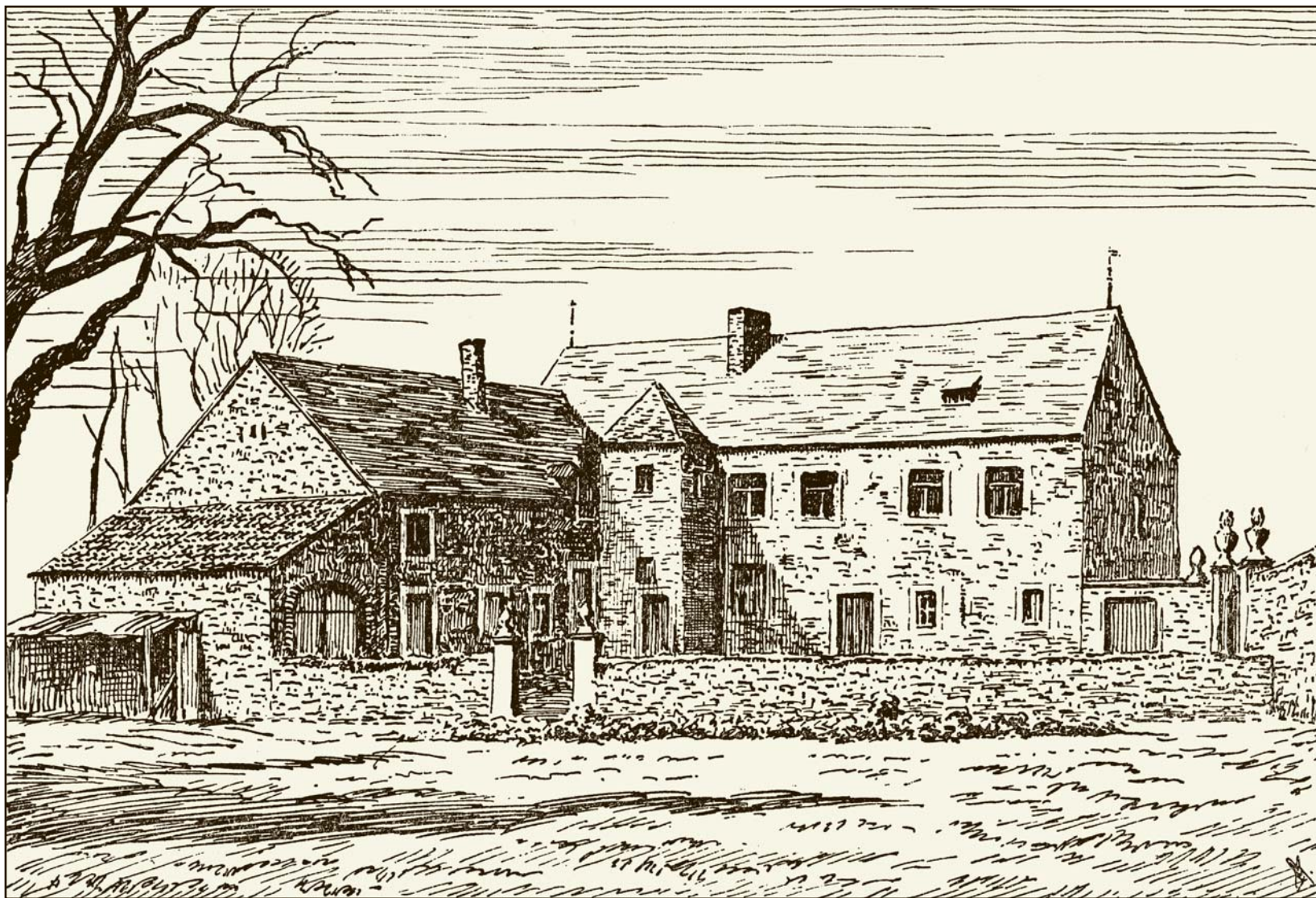
### Iconographie :

Une photographie au Musée d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

### Sources :

- 1) IWAN DELATTE, conservateur des archives de l'Etat à Liège, *Note inédite* ;
- 2) VICTOR DELOGE, bourgmestre de Rotheux-Rimière, *Notes inédites* ;
- 3) G. GRONDAL, *Notes inédites* ;
- 4) PIERRE HANQUET, juge de paix à Liège, *Notes inédites* ;
- 5) Notaire ANDRÉ MARECHAL, à Neuville-en-Condroz, *Notes inédites* ;
- 6) A. DE RYCKEL, *Les communes de la province de Liège* ;
- 7) A. N. B. 1886.





LA BRASSINE.



## 75. Le Château fort de Neufchâteau-sur-Amblève à Rouvrex

C'est sur la rive droite de l'Amblève, à trois cent cinquante mètres à l'Ouest du château moderne d'Amblève (lui-même à l'Ouest d'Aywaille) que se dressent encore les ruines du château fort de Neufchâteau. Par plus d'un côté, il fait penser à celui de Limbourg. Même statut : ce n'étaient pas des manoirs inféodés ou appartenant à des seigneurs particuliers, mais des propriétés du souverain, qui y maintenaient à demeure des garnisons sous les ordres d'un châtelain. Même structure générale : donjon, puissantes défenses, murailles épaisses abritant des pièces d'artillerie. Même destination : commander la vallée et interdire à l'ennemi l'accès de la région. Situation analogue enfin : au sommet d'un roc escarpé, dont la rivière baigne le pied.

Neufchâteau, cependant, semble plus inaccessible encore que Limbourg : à l'Ouest existe un éperon rocheux, où l'on ne saurait prendre pied ; au Sud, sur une bonne partie de son étendue, il surplombe une très haute falaise, presque à pic et lisse comme une paroi ; au Nord, un ravin profond le sépare de la côte boisée qui le domine vers Rouvrex. L'on ne pouvait y accéder que par l'Ouest, où se trouvait une double porte défendue par un large fossé artificiel, par un pont-levis et probablement aussi par une tour ronde à l'angle Sud-Ouest.

Ce qui reste encore de cette redoutable forteresse permet de deviner son ancienne configuration : vue en plan, c'était un long rectangle irrégulier, épousant les formes du terrain et s'étendant d'Ouest en Est. Entre les deux portes d'entrée se trouvait la salle des gardes ; au-delà était une grande cour fermée, dont le mur Nord est soutenu par huit contreforts intérieurs ; elle contenait les communs, écuries, hangars, remises, logements pour les soldats, etc. Cette première cour est suivie d'une autre, plus petite, d'où l'on pénètre, à l'Ouest, dans ce qui fut un bâtiment étroit et long : le corps de logis et les appartements du châtelain. Enfin, à peu près au milieu de la face méridionale, légèrement en saillie, s'élevait le donjon, dont on distingue encore trois étages ; décapité et éventré, il n'en reste que la partie inférieure du côté Nord, jointe aux encoignures des murailles Est et Ouest. De la vallée, lui seul s'aperçoit encore, découpant sur le ciel sa silhouette mutilée ; on ne voit rien des pans de murs et décombres qui l'entourent. Signalons qu'un souterrain, partant de l'angle Sud-Est de la forteresse, la traversait en partie, donnait accès au donjon et aboutissait à un cachot, au Nord de celui-ci. Au Sud de la partie occidentale des bâ-

timents se distingue encore une pierre, creusée d'une alvéole, dans laquelle était fiché le bois du gibet.

Comme bien d'autres châteaux, notamment Montfort s'Ourthe, celui de Neufchâteau aurait appartenu aux quatre Fils Aymon. En 741, il aurait aussi servi de prison à Griffon, fils de Charles Martel et de Sonnischild. En 855, il aurait été le séjour de l'empereur carolingien Lothaire II. On sait trop la foi qu'il convient d'ajouter à ces histoires plus ou moins légendaires, pour qu'il soit besoin d'insister...

À l'origine, Neufchâteau n'était probablement qu'une tour fortifiée : le donjon aux épaisses murailles, dont les vestiges subsistent ; on l'agrandit peu à peu par l'adjonction d'une habitation plus commode pour le châtelain, de communs divers, d'une enceinte et d'autres défenses extérieures, mais il est impossible de déterminer l'époque de ces différentes constructions. Il n'est cependant pas déraisonnable de croire que le cœur de la forteresse existait dès le 9<sup>e</sup> ou le 10<sup>e</sup> siècle. Il dépendait à cette époque de l'alleu de Sprimont, possession, semble-t-il, des comtes de Luxembourg.

En 1049, Frédéric, comte de Luxembourg, l'engage à l'abbaye de Stavelot, puis la lui lègue en propriété à sa mort, en 1065. En 1085, l'abbaye de Stavelot donne le domaine de Sprimont en engagère à Mazon de Roanne. Selon d'autres, la terre de Sprimont aurait été donnée à l'abbaye de Stavelot par l'empereur Lothaire I, au 9<sup>e</sup> siècle. (Manuscrit de dom Malacord, moine de Stavelot, archives d'Aix-la-Chapelle.)

Au 12<sup>e</sup> siècle, le domaine est toujours en possession de Stavelot, mais au milieu du siècle suivant (1254), par suite d'on ne sait quelles circonstances, il fait partie du douaire d'Elisabeth de Brabant, épouse de Gérard de Wassenberg, quatrième fils du duc Henri III de Limbourg. L'année précédente, les Liégeois avaient tenté d'assiéger la forteresse, mais ils durent lever le siège devant la puissance des fortifications et la résistance de la garnison. À plusieurs reprises, par la suite, l'abbaye de Stavelot essaya de reprendre possession du domaine, mais ce fut toujours en vain. En 1285, le châtelain de Sprimont est Henri, fils de Conrad Snabbe de Lontzen. En 1289, le père et le fils durent céder le château de Sprimont — et sans doute aussi celui de Neufchâteau — au comte de Flandre, qui les abandonna au duc Jean 1<sup>er</sup> de Brabant. Celui-ci étant devenu, par sa victoire de Woeringen (1288), maître du duché de Limbourg, Neufchâteau, comme Limbourg, suivit désormais le sort de ce duché, uni au Brabant.

En 1350, Neufchâteau est soumis au commandement du châtelain de Sprimont. En 1412, il est engagé par Antoine de Bourgogne, duc de Limbourg, à Bauduin de Mondersdorp, sgr. de Montjardin ; celui-ci le donne en dot à sa fille naturelle, épouse de Godefroid, bâtard de La Marck, en 1429.

Après ce dernier, nous trouvons comme châtelains : son

fils Evrard de La Marck en 1463, Bauduin d'Arenberg, dit de Neufchâteau (frère du précédent) en 1474, Godefroid II de La Marck en 1497, Evrard II de La Marck (fils de Godefroid d'Arenberg, sgr. de Sprimont et de Bomal) en 1531 ; il épousa Catherine d'Alsteren, fille de Jean et de Marie de Hamal ; lui succèdent : en 1552, son fils Godefroid III de La Marck, époux de Marguerite de Horion, puis Evrard III de La Marck en 1554. Celui-ci s'unit à Madeleine de Hatzfeld et lui laissa, notamment, l'usufruit de Neufchâteau, tandis que la nue-propriété en revenait à son frère Laurent de La Marck. Madeleine de Hatzfeld, veuve, convola avec Jean, bâtard de Nassau, sgr. de Reinardstein à Poulseur ; elle cède ses droits à sa nièce, Isabeau de Hochsteden, fille de sa sœur Anne et de Warnier de Hochsteden, à titre de dot, lors de son mariage avec François de Loncin, sgr. de Flémalle. Celui-ci devint à son tour châtelain de Neufchâteau, mais en 1577, lors de la reprise de la guerre entre l'Espagne et les États Généraux, ceux-ci envoyèrent un détachement de troupes, commandé par le capitaine Jamin, qui s'empara du château par surprise ; par après, il fut repris par le seigneur de Bellemont, au service du roi d'Espagne, qui en donna le commandement à un certain Guyon ; celui-ci est tué par la garnison, qui rouvre ses portes à Jamin. Cependant, tandis qu'Alexandre Farnèse continuait sa campagne victorieuse et s'appropriait à reprendre Limbourg, Jamin se replia sur cette place, qui se rendit après quelques jours de résistance, le 14 juin 1578. Sprimont et Neufchâteau tombèrent au pouvoir de Farnèse par voie de conséquence. Au cours des négociations qui s'ensuivirent, ces châteaux furent revendiqués à la fois par l'abbaye de Stavelot, par le seigneur de Bellemont et par François de Loncin, qui en 1583 était parvenu à racheter les droits de nue-propriété de Laurent de La Marck. Ses prétentions furent finalement reconnues ; mais, sur l'ordre de Farnèse, Neufchâteau fut démoli.

Au 18<sup>e</sup> siècle, les ruines furent acquises par Joseph de Grandchamps, d'où elles passèrent au siècle suivant — par voie de succession sans doute — à M<sup>lle</sup> Regnier de Grandchamps, épouse de Mr Marcellis, de Liège. Leur fils, François Marcellis, les vendit dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle au comte Jules Ancion-Frésart, qui les céda à son fils, le comte Jules Ancion-Magis. Après la mort de celui-ci, en 1949, elles furent reprises en partage par son fils, Jacques Ancion-Chaudoir, avec le château moderne d'Emblève.

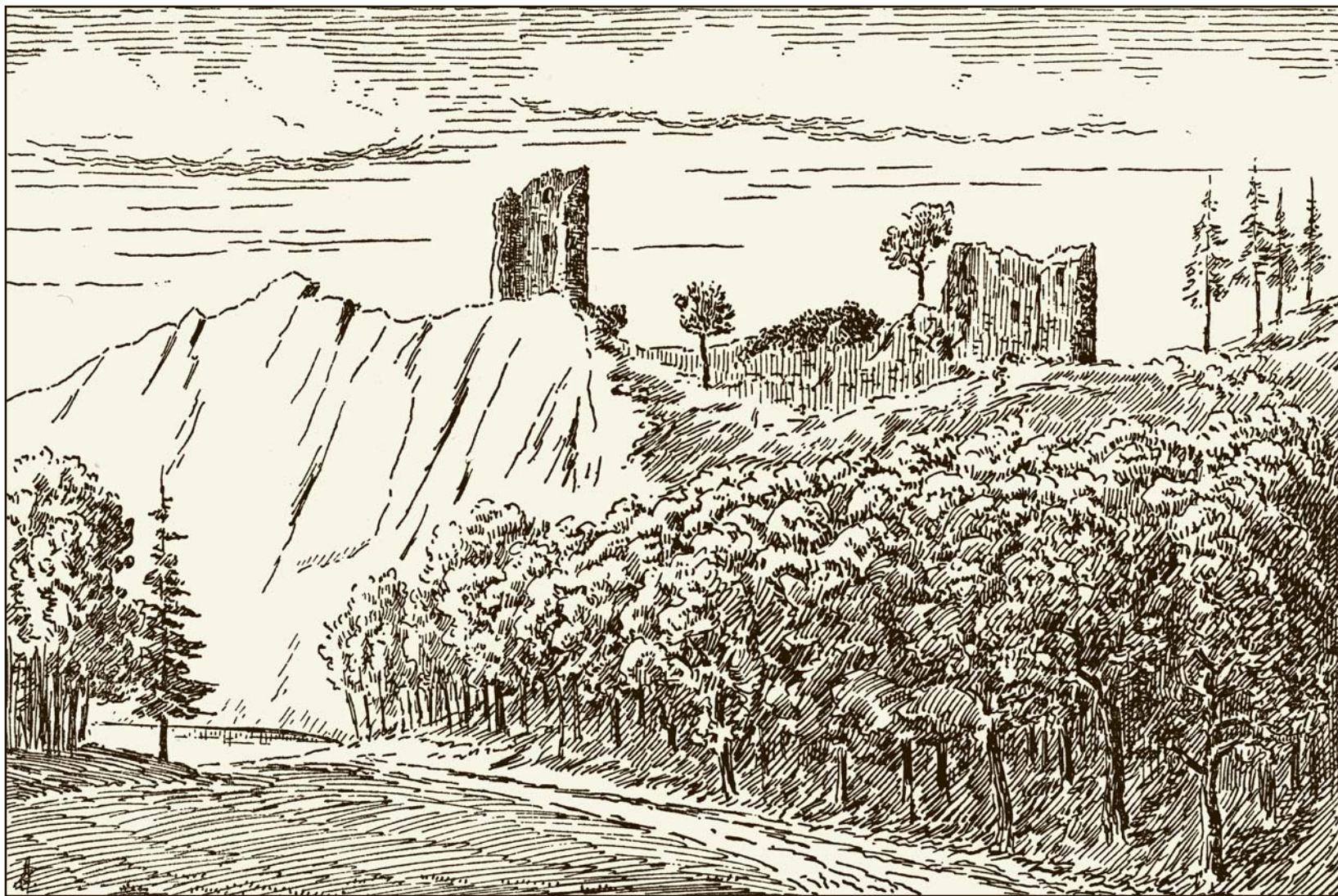
### Iconographie :

Plusieurs vues dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, T. I.

### Sources :

- 1) COMTE JULES ANCION-MAGIS, *Notice inédite* ;
- 2) *Les ruines du château d'Emblève à Aywaille* (guide du visiteur) ;
- 3) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit. ;
- 4) D<sup>r</sup> THIRY et MONSEUR, *Neufchâteau s/Amblève* (Remouchamps 1923).





NEUFCHATEAU-SUR-AMBLEVE.

## 76. Le Château de Florzé à Rouvrex

La reproduction d'un croquis de Sylvain Boullin, dans *l'Histoire de la Seigneurie d'Aywaille* du D<sup>r</sup> Thiry, nous montre l'état du château de Florzé au début du 17<sup>e</sup> siècle : c'est une enceinte quadrangulaire de murailles, pourvue d'une tour carrée à chaque angle ; l'une d'elles, à l'avant-plan, peut avoir servi de corps de logis ; l'opposée, formant pan coupé, contient le porche d'entrée. Les détails manquent, mais la ligne générale montre une construction de caractère nettement militaire. L'on se demande dès lors pourquoi le château fut construit à cet emplacement, puisqu'il était séparé de Sprimont par la crête en contre-haut qui s'étend d'Ouest en Est, depuis le lieu-dit Focroule jusqu'aux lisières du bois de Warnoumont. Peut-être est-il permis de conjecturer qu'il constituait une défense avancée du château de Sprimont, distant de seize cent cinquante mètres à vol d'oiseau. Commandant le vallon venant d'Aywaille, au Sud, et celui qui le relie à Neufchâteau sur Amblève, à treize cent cinquante mètres au Sud-Ouest, le château de Florzé pouvait encore, au cas où Neufchâteau serait tombé, disputer le chemin de Sprimont à un ennemi venant du Luxembourg.

Entre l'époque de sa fondation (qui peut remonter au 13<sup>e</sup> ou au 14<sup>e</sup> siècle) et le 17<sup>e</sup> siècle, Florzé avait probablement subi déjà maintes transformations. Actuellement, l'habitation ne conserve quelques vestiges anciens que dans la maçonnerie du côté de la cour ; la façade au Midi, ombragée de magnifiques marronniers d'Inde et entièrement reconstruite par le comte de Berlaymont dans le premier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, n'a plus aucun caractère archéologique : elle est badigeonnée de blanc, plate et nue ; seuls l'habillent légèrement un long fronton triangulaire et les volets de ses fenêtres, peints en vert. Un salon du rez-de-chaussée a conservé une très belle cheminée sculptée, surmontée d'un panneau en vieux chêne.

De son passé vénérable, Florzé garde néanmoins d'autres traces pleines d'intérêt : ce sont certaines parties de ses murs d'enceinte et trois des tours qui en défendaient les abords : une au Sud-Ouest, une autre à l'Ouest et la troisième tout près du château, à droite de l'entrée de la cour de ferme ; la dernière s'incline et devrait être rétablie dans son aplomb ; une pierre armoriée est encastrée dans le soubassement de sa face Sud. Ces tours sont presque identiques,

de dimensions exiguës, bâties sur plan carré et coiffées d'une gracieuse flèche à clocheton.

Selon Paul Baar, le domaine de Florzé appartenait, en 1383, aux Argenteau, mais l'auteur ne dit pas où il a puisé ce renseignement. Dès le milieu du 14<sup>e</sup> siècle, cette illustre famille avait la seigneurie d'Esneux, mais son historiographe, Eug. Poswick, ne cite pas, parmi ses possessions de cette époque, la seigneurie de Florzé, qui dépendait, non d'Esneux, mais de Sprimont. Suivant Paul Baar encore, elle passa aux La Marck ; ceux-ci étaient, en ce temps-là, châtellains de la forteresse toute proche de Neufchâteau-sur-Amblève.

Nous ignorons les possesseurs de Florzé au 16<sup>e</sup> et dans la première moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Vers 1650, il appartenait au baron Arnold d'Awans de Loncin qui le 28 juin 1658 le vendit à Guillaume-Ulrich, fils de Jean d'Argenteau de Sprimont. Il vint s'y installer et mourut au château de Florzé le 13 mai 1706, à l'âge de 91 ans. Il avait épousé Anne-Catherine de Waha ; leur quatrième fils, Louis d'Argenteau de Sprimont, leur succède dans la propriété et y décède sans avoir été marié, le 27 juillet 1727. Ses biens passent à son neveu, Jules-Ferdinand de Rahier, fils de sa sœur Anne-Marie-Philippe d'Argenteau et de Godefroid de Rahier, seigneur de Villers-aux-Tours. Jules-Ferdinand de Rahier étant mort en 1752, son frère, le baron Ferdinand-Henri-Joseph de Rahier, lui succède, mais décède trois ans plus tard, en 1755. De son alliance avec Marie-Agnès de Berlaymont, il avait eu plusieurs enfants ; l'aîné des fils, Ferdinand-François-Florent de Rahier, recueille la propriété et décède célibataire au château de Florzé, le 13 février 1772. Le domaine échoit à son frère cadet, Louis-Claude-Joseph de Rahier, qui fut atteint de troubles mentaux et mourut en 1809. Il avait épousé en premières noces N. Hautvast et en secondes noces Marie-Catherine Philippart, qui trépassa la même année que lui.

Ferdinand-François-Florent et Louis-Claude-Joseph de Rahier étant décédés sans postérité, leur sœur Marie-Antoinette-Jos. de Rahier devint seule héritière de leurs biens, notamment de Florzé. En 1810, le château fut donné en location à une certaine veuve Denis Amar, peut-être la femme du célèbre conventionnel de ce nom. La propriétaire mourut sans hoirs à Liège en 1816 ; elle s'était unie au comte Philippe-Joseph-Dieudonné de Woestenraedt, dont elle se sépara en 1788. Elle laissa le domaine à son neveu, le comte Clément-Ad. Florent de Berlaymont, qui fit au château des transformations aussi importantes que peu esthétiques. Propriétaire de grands territoires, il donnait de fastueuses

chasses à courre ; c'est à l'occasion de l'une d'elles qu'il eut l'honneur de recevoir à Florzé la reine détrônée Isabelle II, épouse du roi d'Espagne Alphonse XII. Le comte de Berlaymont, né en 1798, mourut à Ixelles en 1867.

Dès le 28 août 1852, le domaine avait été vendu à Jean-Henri Demonceau, de Liège, qui vers 1888 le morcela et le revendit. Le château et les terres qui en dépendaient furent acquis par les frères Ernest et Godefroid Brixhe ; le 6 octobre 1904, ceux-ci les recédèrent au notaire Gérard Kleinermann-Dallemagne, de Liège, leur propriétaire actuel (act. not. Collard).

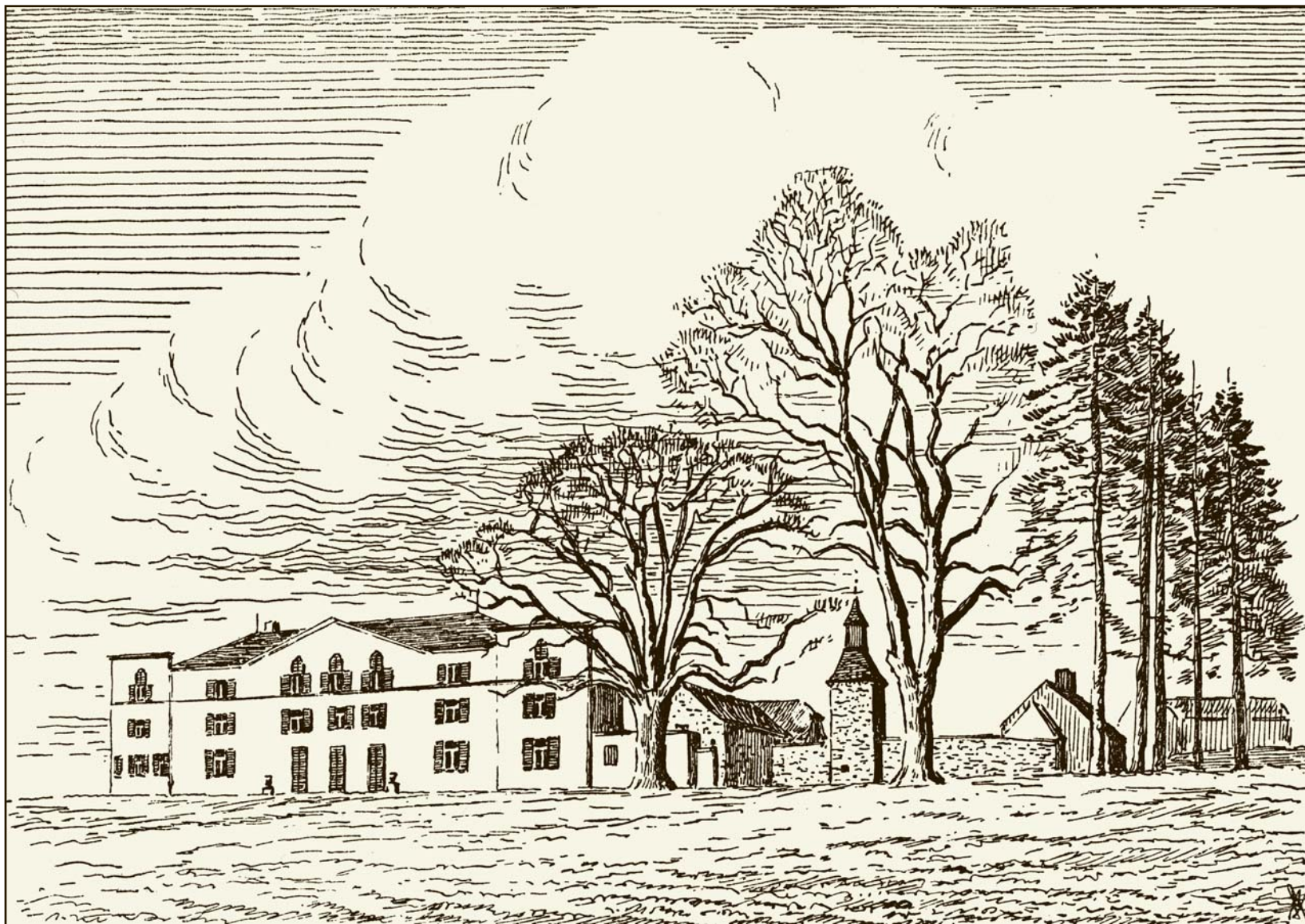
### Iconographie :

- 1) Un croquis par JULIEN BOULLIN, dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, Tome I ;
- 2) Une vue dans le bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> juin 1949.

### Sources :

- 1) Notaire CHARLES HANQUET, de Sprimont, *Notes inédites* ;
- 2) PAUL BAAR, *Florzé historique* (bull. du Touring Club de Belgique, 1<sup>er</sup> juin 1949) ;
- 3) EUGÈNE POSWICK, *Histoire de la Seigneurie d'Argenteau et de la Maison de ce nom* (Liège 1905) ;
- 4) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.





FLORZÉ.

## 77. Le Château des Baillis à Sprimont

Le château des Baillis était, comme son nom l'indique, la résidence des fonctionnaires ducaux, qui assumaient, sous l'ancien régime, des charges comparables à celles des procureurs du roi actuels. Leur principal rôle consistait à rechercher et à poursuivre les infractions, au nom du souverain. Leur souvenir est sans doute bien effacé, car les vieux habitants de la localité ne savent même plus où se trouve leur ancien château. A vrai dire, on ne le voit de nulle part ; il se cache dans une cour, dite cour Robaye, au fond d'une étroite et courte ruelle, à vingt ou trente mètres au Sud de l'église. C'est un bâtiment de plan carré, peu spacieux et d'assez minable apparence ; ses pignons Nord et Sud se terminent en gradins, ce qui l'apparente au charmant manoir de Crawhez à Clermont, construit trente-cinq ans auparavant.

A notre connaissance, ce sont, avec celui d'Obsinnich, les seuls châteaux du duché de Limbourg qui ont conservé cette caractéristique, si fréquente dans nos régions au 16<sup>e</sup> siècle. Entre les gradins des deux pignons s'étend une banale toiture, couverte de tuiles, à deux versants ; du centre de l'arête faîtière émerge une cheminée basse, mais très épaisse. La façade la plus intéressante est celle de l'Ouest, à cause de l'asymétrie complète de ses baies, dont la plupart ont été remaniées, des deux bandeaux de pierre blanche qui en rompent la monotonie et de la pierre armoriée encastrée au-dessus de l'entrée ; cette pierre, au millésime de 1586, indique l'année de la construction. La bâtisse a peut-être appartenu, à l'époque moderne, à un sculpteur sur pierre, qui a eu l'idée bizarre de surmonter le linteau d'une des fenêtres de l'Ouest et celui de l'entrée Sud d'une tête de femme ; cette décoration ne cadre nullement avec le caractère archaïque de l'ensemble.

Comme on peut le constater par cette description, le château des Baillis n'a rien d'une forteresse ; on n'y aperçoit ni détail d'architecture militaire, ni trace quelconque de défenses extérieures. C'était plutôt une grosse maison servant de résidence au haut fonctionnaire, représentant du duc de Limbourg ; c'est probablement là que siégeait aussi la cour de justice.

Sprimont était la plus ancienne des « Seigneuries au-delà des Bois », dont l'ensemble constituait à l'origine le « Ban de Sprimont », C'était aussi la plus importante d'entre elles.

Aussi a-t-on la certitude qu'elle possédait jadis un château fortifié ; avec celui de Neufchâteau s/Amblève et celui de Florzé, il complétait le système de défenses contre les invasions venant du Sud. Les garnisons de ces trois places fortes rapprochées étaient sans doute en liaison constante ; elles pouvaient conjuguer leurs efforts et se prêter main-forte au besoin.

L'ancien château de Sprimont, entièrement disparu, se trouvait, selon le D<sup>r</sup> Thiry, à côté de l'église, qui était peut-être à l'origine la chapelle castrale. Ce château existait dès le 13<sup>e</sup> siècle et se trouvait, en 1253, aux mains de Gérard de Wassenberg ; il était le quatrième fils du duc Henri III de Limbourg, marquis d'Arlon, et de sa seconde épouse Elisabeth, fille du duc Henri 1<sup>er</sup> de Brabant et de Marie de France. Pendant la guerre de la succession du Limbourg, Renaud de Gueldre établit Conrad Snabbe de Loncin (Lontzen) comme châtelain héréditaire de Sprimont (1287), en considération des services qu'il lui avait rendus. Il semble bien que ces services avaient surtout consisté en prêts d'argent, consentis par Conrad Snabbe ; n'étant pas parvenu à se les faire rembourser, il obtint la châtellenie de Sprimont en engagère. L'année suivante, le 23 mai 1288, Renaud de Gueldre cède ses droits sur Sprimont à Henri et Waleran de Luxembourg ; mais, la guerre s'étant terminée par la victoire du duc Jean 1<sup>er</sup> de Brabant à Woeringen, tout le Limbourg, y compris Sprimont, lui fut cédé. On peut croire cependant que Conrad Snabbe de Lontzen, puis son fils Henri se maintinrent comme châtelains de Sprimont et nous ignorons comment leur famille en fut dépossédée.

En 1363, le châtelain de Sprimont est Frambach de Schoonvorst, sgr. de Broeck ; la même année, le château est engagé à Edmond d'Eydelsdorp et à Godefroid du Jardin. Après la mort de Wenceslas de Luxembourg en 1383, sa veuve, née Jeanne de Brabant, institua comme héritière sa nièce, Marguerite de Maele, et lui fit épouser Philippe le Hardi, duc de Bourgogne ; elle autorisa celui-ci à racheter le Limbourg, engagé à Jean de Gronsveld. Le château de Sprimont lui est remis en 1387, mais ce n'est plus qu'une ruine ; les délégués du nouveau souverain en font la description et dressent un devis des réparations les plus indispensables. Tout à la fin du 14<sup>e</sup> siècle, il est donné en engagère à Jean de Tilhice et à ses deux frères en 1396, puis en 1412 à Bauduin de Mondersdorp ; celui-ci en dote sa fille naturelle Marie, épouse de Godefroid d'Arenberg, bâtard de La Marck, qui prête serment de fidélité au duc de Brabant en 1429. Son troisième fils, Bauduin de Neufchâteau, devient châtelain de Sprimont après lui, puis son neveu Godefroid, fils de son frère aîné, Everard de La Marck, sgr. de Neufchâteau s/Am-

blève.

Cependant, en 1477, on mentionne comme châtelain de Sprimont un certain Johan de Severy, tandis que la seigneurie échoit à Everard II de La Marck, mort vers 1546, fils de Godefroid II précité. Son fils Laurent II hérita la nue-propriété, mais il semble avoir dû céder ses droits à l'épouse de son frère Everard, Madeleine de Hatzfeld ; celle-ci était l'usufruitière de Sprimont et, en même temps, la créancière du cédant. Devenue veuve, elle convole avec Jean, bâtard de Nassau, et laisse ses biens à sa nièce, Isabeau de Hochsteden, épouse de François de Loncin. Celui-ci, non sans grandes difficultés, parvint à se faire reconnaître châtelain de Sprimont en 1585. Ce fut l'année suivante qu'il construisit le château actuel, dont l'histoire devient plus obscure encore qu'auparavant. Vers 1636, le châtelain de Sprimont est Jean de Playe, industriel entreprenant et hardi. De 1645 à la fin de l'ancien régime, la seigneurie hautaine appartient successivement aux Argenteau d'Esneux, puis aux Rahier, mais il n'est pas certain qu'ils eurent aussi la seigneurie foncière et le château de Sprimont. Il est possible en effet que celui-ci ait été racheté en 1587 par les habitants de Sprimont, avec le domaine qui en dépendait, aux héritiers de Madeleine de Hatzfeld ; Alexandre Farnèse leur avait accordé l'autorisation nécessaire à cette fin. C'est peut-être depuis lors qu'il devint effectivement la résidence des baillis de Sprimont.

Dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le château appartient aux époux Gaspard Leblanc-Grandjean, qui le vendent en 1854 aux époux Jean-Joseph Spirlet-Leblanc ; ceux-ci morcelèrent l'immeuble et le revendirent. En 1860, une partie en appartient à Hubert-Edouard et à Anne-Marie Moreau, la deuxième à Marie Leblanc, épouse Daniel Blaise et la troisième à Jean-Joseph Robaye. Désiré Robaye, probablement fils du précédent, rachète les deux autres parties et devient donc seul propriétaire de tout le château. Après son décès, en 1922, son épouse, née N. Rule, et ses enfants le conservent dans l'indivision, puis le vendent, le 8 janvier 1944 (acte not. Hanquet) à M<sup>me</sup> Aline Hody, épouse d'Ernest Montjoie. Elle mourut au camp de concentration de Ravensbrück en mars 1945. Ses filles, morcelant à nouveau l'habitation, la vendirent à Eugène Bar, à la S. A. d'Espérance-Longdoz et à Julien Noote (actes not. Hanquet des 7 oct. et 29 nov. 1946 et du 3 mai 1948).

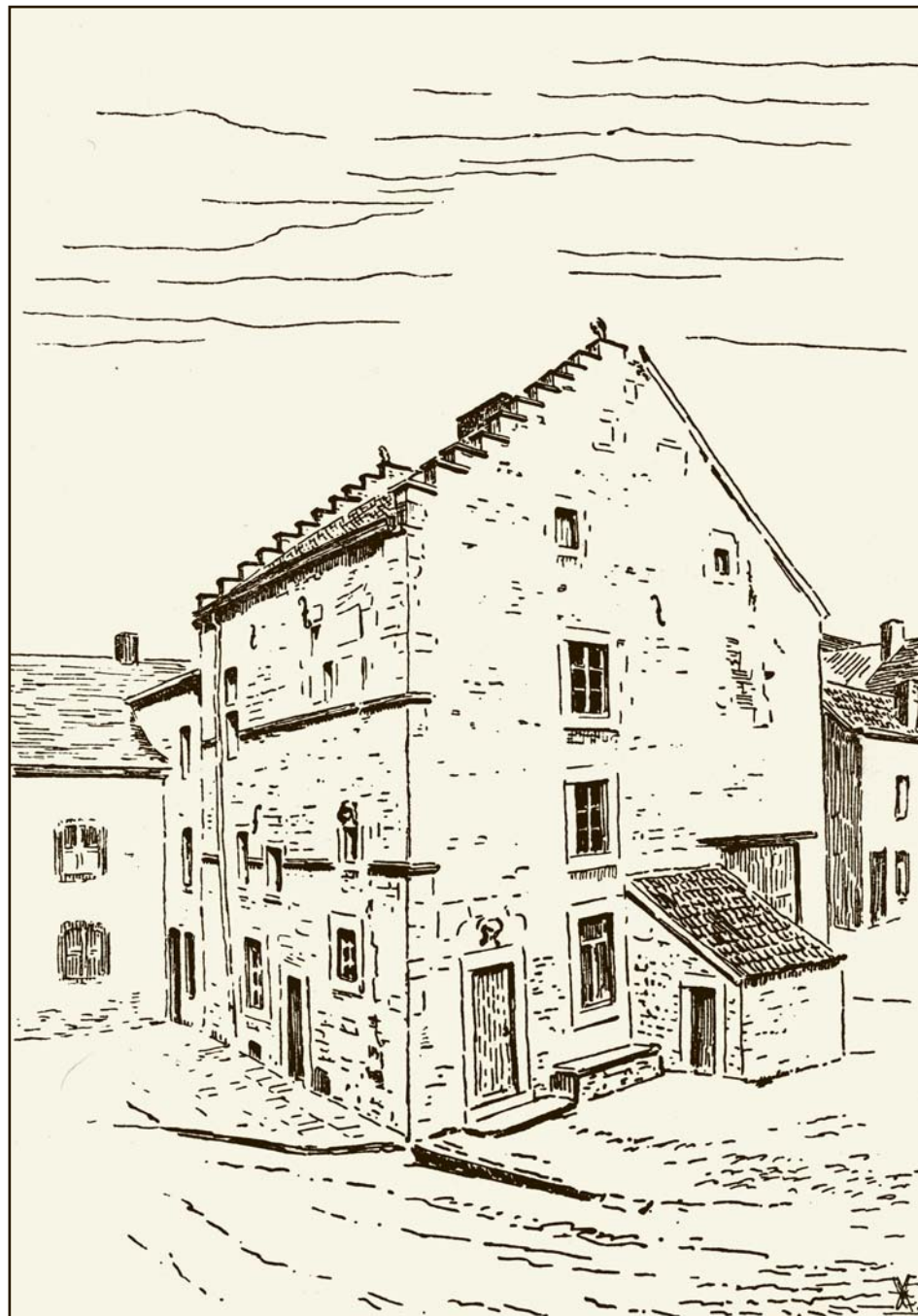
### Iconographie :

Une vue et un dessin dans D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, Tome I.

### Sources :

- 1) *Protocole* du notaire CHARLES HANQUET, de Sprimont ;
- 2) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.





CHATEAU DES BAILLIS.

## 78. La Maison forte de Damré à Sprimont

A la fin du 18<sup>e</sup> siècle subsistaient, dans le territoire de l'ancienne communauté de Sprimont, trois petites enclaves appartenant à l'abbaye de Stavelot. L'une d'elles était Damré, la deuxième était Noidré, au Nord-Ouest, et la troisième, dont le nom nous est inconnu, était située au Sud-Sud-Est de Damré et à l'Est du hameau de Florzé. Ces trois parcelles de terrain, de quelques bonniers chacune, formaient comme les trois jalons d'une ligne presque droite, dont l'axe était sensiblement parallèle à la route d'Aywaille à Liège par Sprimont. La plus exiguë d'entre elles était celle de Damré.

Sans en avoir la certitude, on peut cependant conjecturer que c'étaient des survivances de l'époque lointaine où le ban de Sprimont faisait partie du domaine de Stavelot. Comme on le sait, cette situation du 9<sup>e</sup> siècle se modifia, on ignore par suite de quelles circonstances, et le territoire de Sprimont passa sous la domination des ducs de Limbourg.

Néanmoins, malgré toutes les vicissitudes et tous les bouleversements de l'histoire, l'abbaye de Stavelot parvint à conserver dans cette région, pendant tout l'ancien régime, ces trois lambeaux de terre, vestiges probables de son ancienne souveraineté.

L'on pourrait dès lors nous reprocher de consacrer un chapitre à Damré, puisque, juridiquement, politiquement et administrativement, il dépendait de la principauté de Stavelot et sort donc du cadre de cet ouvrage. Nous invoquerons, pour nous justifier, que, territorialement, Damré faisait incontestablement partie du duché de Limbourg, qui l'entourait de toutes parts et dans lequel il formait un minuscule îlot. Faut-il avouer aussi que nous nous sommes laissés tenter par l'évident intérêt archéologique de cet édifice si spécial et qu'il nous eut semblé regrettable de l'ignorer, alors qu'il se trouvait à portée de notre main.

La maison forte de Damré se trouve au centre du hameau de ce nom, à un kilomètre à l'Est de Sprimont, un peu au Sud de la route qui relie ce village à celui de Louveigné. Il occupe le côté Nord d'une petite place bordée de bâtiments agricoles. Nous avons l'impression qu'à l'origine, c'était un *Wasserburg*, grosse tour fortifiée entourée d'eau. Selon le D<sup>r</sup> Thiry, Avionpuits lui était, dans son premier état, très analogue. Notons cependant que ce genre de construction était rare dans les «Seigneuries au-delà des Bois», mais fréquente à l'Est du duché, spécialement dans les bans de

Montzen et de Walhorn, comme nous l'avons vu.

Damré est un édifice en moellons, bâti sur plan carré, solide, massif, trapu et de dimensions moyennes ; il est coiffé d'une toiture couverte d'ardoises, à quatre pans se reliant en un court faîtage ; celui-ci est décoré d'un épi à chaque extrémité, encadrant une grosse cheminée centrale. Une seule lucarne se distingue, du côté Est. Les angles Sud-Ouest et Nord-Est sont pourvus, dans le haut de la maçonnerie, d'une tourelle ronde en saillie, percée de meurtrières et reposant sur un double rang de corbeaux en pierre ; leur toiture en poivrière, surmontée d'un épi en forme de poire, se prolonge latéralement pour s'intégrer au comble du bâtiment principal. Remarquons la judicieuse disposition de ces deux échaugettes, qui permettaient de surveiller et de défendre deux des côtés de la maison forte. Notons aussi la surélévation du rez-de-chaussée et de l'entrée, à laquelle on accède par un escalier de pierre de dix ou douze marches, entre deux petits murs. Les baies sont rares et exiguës ; dans la façade principale, au Midi, il n'en existe que deux au rez-de-chaussée, trois à l'étage et trois plus petites encore au ras des chéneaux ; il n'y en a qu'une seule du côté Est et trois, l'une au-dessus de l'autre, du côté Ouest ; celle du dessus est minuscule. Les anciens fossés ont malheureusement disparu.

Une pièce de l'étage conserve une ancienne cheminée de pierre, à personnages sculptés.

L'histoire ancienne de Damré est entièrement inconnue ; cette très petite localité et sa maison forte n'ont tenté aucun historien ; seul, le savant et consciencieux docteur Thiry lui a consacré quelques lignes dans son *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*. Il présume qu'à l'origine, le manoir appartenait à l'ancien lignage de Damré, qui descendait de celui de Sprimont et celui-ci se rattachait lui-même aux Presseux. Il s'ensuit que la maison forte fut d'abord en possession de Bauldechon de Sprimont, qui de son mariage avec Marie de Presseux, fille d'Englebert, retint huit enfants ; l'une des filles, Jeanne de Presseux, obtint probablement Damré dans sa part d'héritage. Elle s'unit à Jean de Nizet, dont elle eut un fils, Jean de Chanxhe, qui lui succéda dans la propriété. Celui-ci céda ses biens de Damré à son cousin germain, Martin de Damré, fils de Louis ; ce dernier était le frère de sa mère et avait épousé Anne d'Amblève. Jean de Chanxhe transmet le manoir à son fils, Englebert de Damré, décédé en 1578, qui avait eu de sa femme, Anne de Rahier, deux fils, Englebert et Martin de Damré. Faute de documentation, il ne nous a pas été possible de savoir si ces deux frères conservèrent la propriété et s'ils la transmirent à leurs des-

cendants. Il faut faire un bond de deux siècles pour retrouver ceux à qui le bien appartint tour à tour.

On peut supposer que, dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, il était en la possession de la famille de Rodier. En effet, une ancienne taque de cheminée, qui se trouvait dans une des pièces du rez-de-chaussée, portait des armoiries et l'inscription suivante *Emmanuel de Rodier 1735*. Cette taque a été enlevée de Damré et replacée chez le docteur et M<sup>me</sup> Paquay-Dispa, rue Maheim à Angleur (gendre et fille des époux Henri Dispa-Decerf).

Cet Emmanuel de Rodier devait être un dignitaire ecclésiastique, car ses armes sont sommées d'un chapeau d'évêque (ou de chanoine ?), accompagné de six houppes de chaque côté.

En 1765, la maison forte est acquise par Jean Bodson, époux de Marguerite Chevron, mayor d'Awan et maître des forges de Dieupart, près d'Aywaille. Il la laisse à sa fille, Barbe Bodson, décédée en 1817 ; elle avait épousé Pierre Decerf (1736-1806), dont elle eut un fils, Théodore Decerf. Celui-ci recueille le bien dans la succession de sa mère et le transmet par héritage à ses six enfants. L'un de ses fils, Pierre Decerf, le reprend en vertu de l'acte de partage avenu devant le notaire Thonon le 10 décembre 1884. Décédé le 21 février 1898, il le laisse à ses quatre filles, Lambertine, Anna, Mathilde et Eugénie Decerf, cette dernière épouse de Henri Dispa (1885-1950). Lambertine et Mathilde Decerf meurent l'une et l'autre célibataires, respectivement le 8 novembre 1944 et le 28 septembre 1946 ; Anne Decerf renonce à leur succession et M<sup>me</sup> Henri Dispa, née Eugénie Decerf, reste donc seule propriétaire de l'ancienne maison forte.

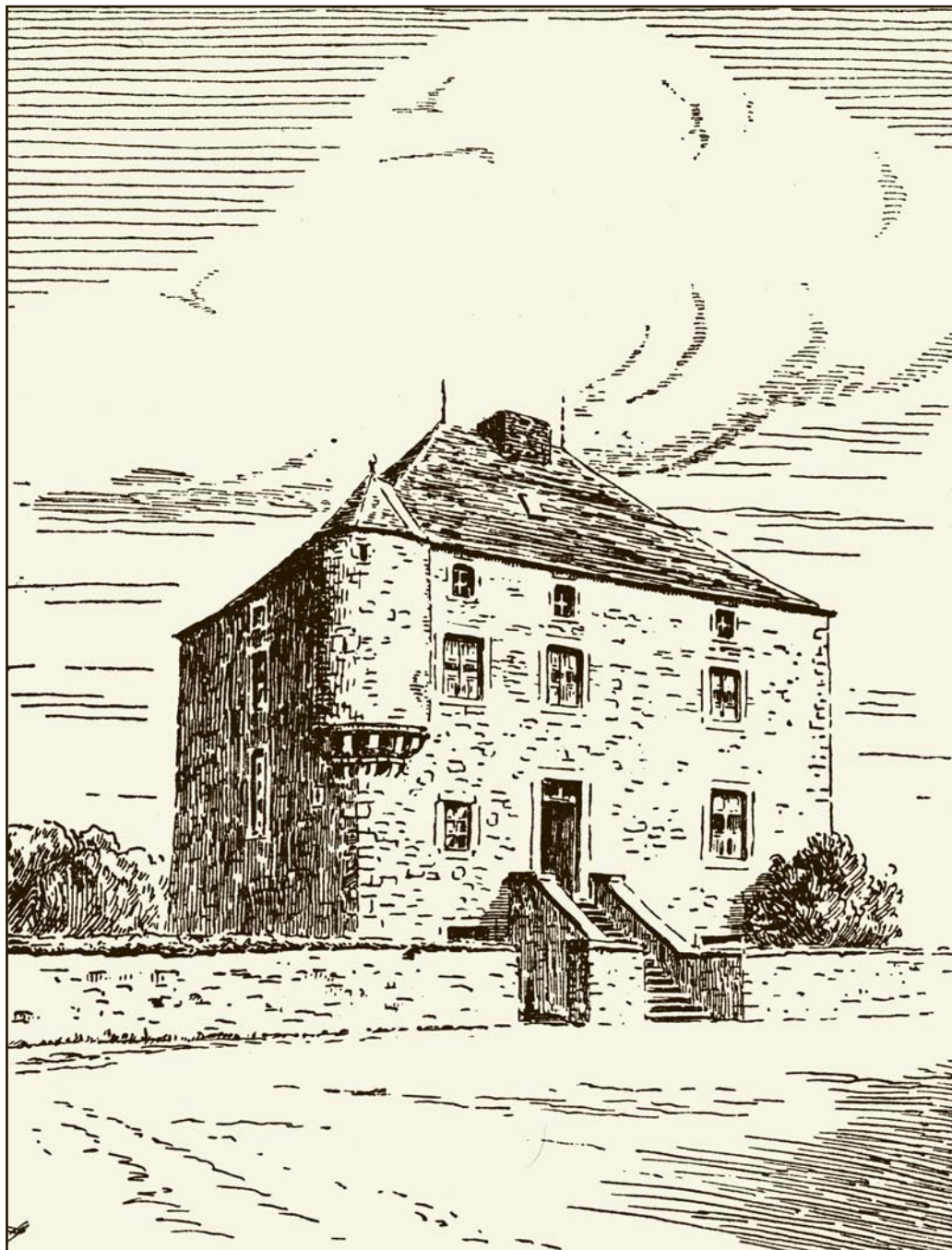
### Iconographie :

- 1) *Un dessin* de A. LEPAGE, dans THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, Tome I ;
- 2) *Carte-vue*.

### Sources :

- 1) HENRI DISPA, *Notes inédites* ;
- 2) *Protocole du Notaire* CHARLES HANQUET, de Sprimont ;
- 3) D<sup>r</sup> THIRY, op. cit.





DAMRÉ.

## 79. Le Château de Lincé à Sprimont

Le village de Lincé s'éparpille à flanc de coteau, à deux kilomètres et demi à l'Ouest-Nord-Ouest de Sprimont dont il dépend. Il est traversé par deux routes communales qui se coupent ; l'une est orientée Nord-Sud, l'autre court d'Ouest en Est, du hameau de Fays à celui de Hornay, qui est à cheval sur la chaussée Aywaille-Sprimont-Liège. A quelques mètres au Sud du carrefour s'amorce un tronçon de voie, qui pique d'abord vers le Sud-Est, puis s'incurve largement au Nord-Est pour rejoindre la route communale entre Lincé et Hornay.

Juste dans le tournant et au-delà de celui-ci, à deux cent cinquante mètres de l'église à vol d'oiseau, s'élève un vaste ensemble de constructions, disposées autour d'une cour intérieure : corps de logis seigneurial, logement du fermier, écuries, étables, fenils, granges et annexes diverses. Le château proprement dit est au Nord et jouxte partiellement la route ; c'est un agglomérat de deux ou trois bâtiments irréguliers et plus ou moins heureusement réunis ; au Nord et au Sud, ils ont conservé d'assez nombreux vestiges du 17<sup>e</sup> siècle, mais à l'Est, vers le parc, ils ont subi, au cours du 19<sup>e</sup> siècle, de profondes modifications ; quatre ou cinq portes et portes-fenêtres et de grandes baies rectangulaires en éliminent tout cachet archaïque. Leurs toitures, couvertes en carreaux d'éternit, surmontées aux arêtes faîtières de boules en zinc, qui font penser à des bilboquets, ne sont pas non plus d'un très heureux effet.

Ces constructions joignent, à l'Ouest, le logis du fermier et un bâtiment d'exploitation, dans lequel s'ouvre un porche remarquable par son élévation et par sa jolie toiture à deux versants et à croupes, couverte de petites ardoises. En face de ce porche, à l'Est, s'étendent d'anciennes écuries ; entre les deux guerres mondiales, elles ont été modernisées et transformées en confortable maison d'habitation par M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Hippolyte de Mathelin de Papigny-d'Andrimont. Elle n'est pas reliée au château, mais se raccorde perpendiculairement, comme les bâtiments Ouest, à une très longue construction qui borde tout le côté Sud de la cour et se prolonge vers le Couchant. Elle domine le vallon qui descend de Sprimont à Chanxhe. Longtemps avant d'aborder Lincé par le mauvais chemin qui vient du hameau de Presseux, les regards sont attirés par cette grande paroi en moellons de grès, défendue par deux tours extérieures, l'une vers le mi-

lieu et l'autre à l'angle Sud-Est de la muraille. Ces tours rondes, de style Louis XIV, sont de faible diamètre et percées de meurtrières ; leurs flèches octogonales, couvertes d'ardoises, ont une base à silhouette de campanule, surmontée d'un épi en forme de poire, prolongé par une girouette. Leur élégance contraste étrangement avec la rusticité de l'ensemble. Si, contrairement à la règle généralement suivie, nous avons cru devoir nous étendre sur la description des bâtiments d'exploitation, c'est précisément parce qu'ils conservent les détails les plus intéressants — le porche et les tours — et parce qu'ils sont les plus propres à donner au castel, qui les joint, son aspect seigneurial.

Le château de Lincé, à en juger par les proportions du corps de logis et par celles des bâtiments de ferme attenants, devait de toute évidence constituer le centre d'un domaine important ; l'on pourrait dès lors s'attendre à ce que son histoire ne recèle guère d'obscurités. Il n'en est malheureusement pas ainsi et les archives restent muettes à son sujet. Les archéologues qui ont étudié le passé de la commune de Sprimont ne nous en apprennent rien ou presque rien non plus.

Par le record du 11 juin 1511 (dont le texte est reproduit dans le tome I de l'ouvrage du docteur Thiry, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, nous savons que Lincé était un fief anciennement aux mains de Martin « de Linechin ».

Appartint-il aussi, vers la même époque, à l'un ou l'autre des fils de Léonard Favereau de Xhenemont : au fameux capitaine de Montfort, Barthélémy de Xhenemont, qui par testament légua une somme destinée à la construction d'une chapelle à Lincé ? Ou bien à son frère Jacques de Xhenemont, souvent appelé « Jacques de Lincé » ? Simples hypothèses que n'étaye pas de document probant.

Nous ne sommes parvenus à découvrir aucun propriétaire antérieur à la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle.

En 1770, le château et les terrains avoisinants appartenaient à Gérard-Edmond-Ferdinand-Joseph de Libert de Flémalle, seigneur de Beaufraipont, né en 1704, décédé en 1777, fils de Jean-Louis et de Marie-Jeanne de Fléron ; il avait épousé Marie-Dorothée de Ryckman.

Dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le château de Lincé devint, par suite de circonstances que nous ne sommes pas parvenu à éclaircir, la propriété d'un de Mélotte et d'un de Thier de Nedercanne. Il passa par après dans les mains d'Augustin-François de Macar, né en 1797, mort en 1881 ; le 29 décembre 1826, il s'était uni à Marie-Christine-Lambertine Hanen, née en 1804, décédée en 1891.

Nous pensons que c'est par aliénation qu'il passa dans la suite au frère du précédent, Marie-Charles-Louis-Ghislain de Macar, colonel de cavalerie ; il était né en 1791 et mourut en 1879, sans s'être marié, léguant le domaine à sa nièce, Marie-Mathilde de Macar, fille de son frère Augustin-François précité.

La légataire était née le 28 novembre 1834 et trépassa célibataire le 10 janvier 1927. Par testament, elle laissa la propriété de Lincé à ses deux nièces, filles de sa sœur Marie-Barbe-Henriette de Macar, unie à Henri-Hubert-Alexandre Clochereux : 1<sup>o</sup> Augusta Clochereux, épouse d'Armand Ophoven et 2<sup>o</sup> Marie Clochereux, alliée à Gustave d'Andrimont.

Après le décès de ces deux sœurs, survenu respectivement le 1<sup>er</sup> septembre et le 23 décembre 1934, le bien resta longtemps dans l'indivision entre leurs héritiers.

Par acte du notaire Ch. Hanquet, de Sprimont, en date du 8 octobre 1949, les co-propriétaires indivis, parmi lesquels se trouvait M<sup>me</sup> Hippolyte de Mathelin de Papigny, née Antoinette d'Andrimont, mirent la propriété en vente ; le château fut acquis par Fernand Bar-Lefevre, de Liège, et par Maurice Bar-Philippe, de Lincé. Les autres bâtiments furent aliénés à des tiers.

Il nous est revenu que les nouveaux propriétaires étaient en train de transformer le château ; il est à craindre que ces travaux n'en améliorent pas l'esthétique.

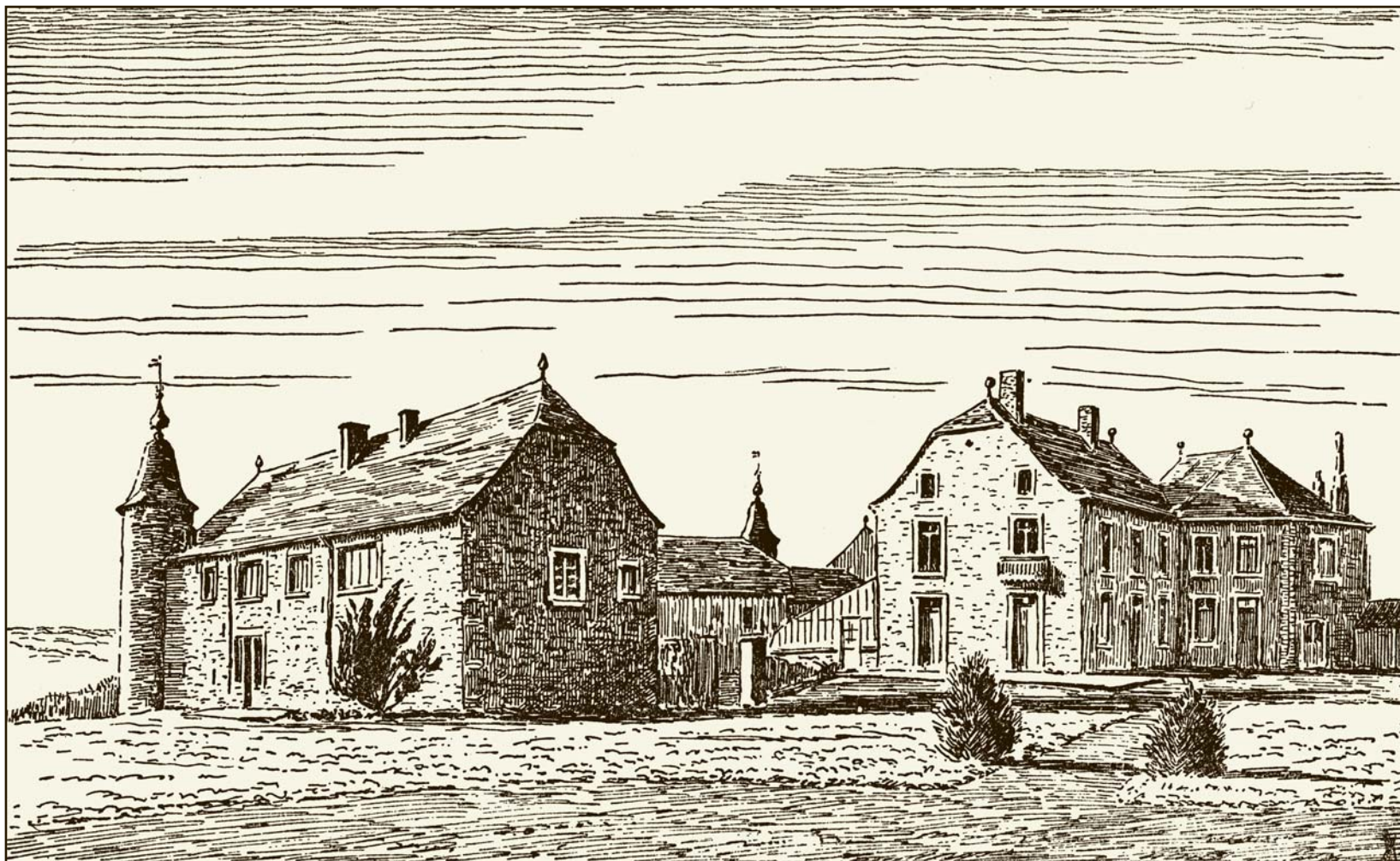
### Iconographie :

Plusieurs vues appartenant à M<sup>me</sup> H. DE MATHELIN DE PAPIGNY-D'ANDRIMONT.

### Sources :

- 1) PIERRE HANQUET, juge de paix à Liège, *Note inédite* ;
- 2) *Protocole du Notaire CHARLES HANQUET*, de Sprimont ;
- 3) *Matricule Thérésienne*, aux A. E. L. ;
- 4) D<sup>r</sup> THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, Tome I ;
- 5) A. N. B. 1884, 1894, II et 1912, II.





LINCÉ.

## 80. Le Château de Chanxhe à Sprimont

Ancienne dénomination: «Maison du Fourneau de Chanxhe».

A quelques mètres au Sud de la charmante église de Chanxhe s'allonge le château, parallèlement à la route qui le sépare de la rive droite de l'Ourthe. C'est une jolie et simple gentilhommière peinte en blanc, d'un seul étage, prolongée par deux ailes très basses; la toiture, à la Mansard et à croupes, est percée de lucarnes dans le brisis; elle est couverte d'ardoises et surmontée de deux épis, aux extrémités de l'arête faîtière; chacun des pignons latéraux supporte une haute cheminée. La façade principale se trouve à l'Est, du côté du parc; elle s'orne d'un tympan triangulaire, troué d'un œil-de-bœuf entouré de rocailles; c'est là qu'était logée l'horloge, actuellement à l'église; de chaque côté se voient les armoiries des Hauzeur et des Lezaack; ces dernières sont devenues indéchiffrables. La porte d'entrée, de style Louis XIV, est précédée d'un petit perron à double révolution, assez banal. Le style Louis XV des baies et la disposition générale de l'immeuble font penser à Mützhagen.

À l'intérieur s'admirent une élégante rampe d'escalier, aux fuseaux d'esprit Renaissance, et cinq belles portes en chêne sculpté, de style Louis XIV. Notons aussi, dans une pièce du rez-de-chaussée, une cheminée en petits carreaux de Delft bleus et blancs. Ces quelques détails indiquent l'opulence et le raffinement des premiers propriétaires.

De chaque côté du château et perpendiculairement à lui, s'étend vers l'Est un bâtiment de soixante mètres de long, enserrant un jardin d'agrément, jadis coquet et soigné; un cèdre du Liban s'y dresse encore. Ces deux longs bâtiments, couverts d'ardoises *herbins*, sont actuellement en ruines. Une drève de sapins, abattus en 1915, conduisait à un étang, dit «le Lac Bleu», à cause de la couleur extraordinaire et inexplicable de ses eaux.

Voici dans quelles circonstances cette demeure fut construite. Gérard de Hauzeur, qui avait été bourgmestre de Verviers en 1678, exerçait la profession — si lucrative à l'époque — de maître de forges à Amblève, près Aywaille. De son alliance, en 1661, avec Ailid Louys, il retint entre autres deux fils, Théodore de Hauzeur dit «de Lorraine» et Philippe-Joseph de Hauzeur dit «de Fondry». Le premier fut maître des aluneries d'Amblève, tandis que le second devint maître de forges à Raborive-lez-Aywaille. Ce dernier épousa,

en 1709, Marie-Anne-Fr. de Lezaack, fille de Thomas et de Marie-Marguerite de Goër de Herve, et mourut avant 1754. Sa veuve transporta la même année l'industrie métallurgique familiale à Chanxhe et y fit édifier le château actuel. En 1758, elle obtint de l'impératrice Marie-Thérèse l'autorisation d'ériger un fourneau à cet endroit; celui-ci s'indiquait comme spécialement favorable à cause de l'intense navigation sur l'Ourthe et sur l'Amblève; le courant rapide et le débit abondant de ces rivières rendaient aisé le transport, par barques, des minerais et du charbon de bois venant de l'Ardenne. Le fourneau fut construit dans le parc, à l'Est et parallèlement au château, mais il n'en reste plus aucune trace. Les deux longs bâtiments actuellement en ruines, ci-avant cités, servaient de magasins où l'on remisait les matières premières indispensables à l'exploitation.

Après le décès de Marie-Anne de Lezaack, veuve de Philippe-Joseph de Hauzeur, survenu à Chanxhe le 21 février 1762, l'industrie et le château passèrent à ses deux fils, Thomas-Joseph de Hauzeur, chanoine de St-Martin à Liège, et Gérard de Hauzeur, qui était atteint d'aliénation mentale. On raconte que celui-ci allait souvent se promener jusqu'au sommet d'un rocher, dit «roche Amabonde», mais que, craignant de ne plus retrouver son chemin, il y semait, à l'aller, des pièces d'or qu'il récoltait au retour. Ce fut donc certainement le chanoine qui dirigea l'exploitation industrielle.

Suivant la tradition locale, le château fut pillé par les Autrichiens en retraite, en 1794, puis par les troupes françaises en 1795. Le chanoine dut se réfugier pendant trois semaines dans un placard du salon, masqué par une tapisserie de Gobelins; il ne se risquait à en sortir que la nuit, par temps d'accalmie, et allait prendre l'air dans les bois environnants.

C'est à cette époque troublée qu'il crut prudent de cacher une partie de sa fortune; on retrouva plus tard, dans les combles du château, un calice orné de pierreries, rempli de monnaie d'or, un gros «sabot» de fondeur plein d'or, enterré dans le jardin, et un pot de grès, également bourré d'or, enfoui sous un tas de fumier.

Le chanoine Thomas-Joseph de Hauzeur mourut au château de Chanxhe en 1818, laissant ses biens, par testament, à ses cousins de Lezaack-Chefneux; son frère Gérard laissa les siens à sa cousine Sophie-Joséphine-Dorothée de Lezaack, épouse de Frédéric-Emmanuel de Steyger. Les enfants de ceux-ci cédèrent leurs droits, en 1828, aux Lezaack-Chefneux, qui devinrent ainsi seuls propriétaires de Chanxhe et continuèrent l'exploitation jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

En 1864, les consorts de Lezaack vendirent la «propriété des Hauts Fourneaux» à François Dehan, maître de carrières

et bourgmestre de Comblain-au-Pont.

Celui-ci cessa l'exploitation de la fonderie, dont le bâtiment fut démoli, mais ouvrit la carrière de granit du Zey, tout près du manoir. Dans une des deux longues remises fut installée une scierie à vapeur, transformée par après en scierie hydraulique, actionnée par les eaux du lac Bleu.

À la mort de François Dehan, le domaine échut à son fils, Eugène Dehan, décédé en 1911; il avait vendu la carrière en 1898. Le fils unique du précédent, Eugène Dehan, lui succède. Lors de l'invasion allemande d'août 1914, la famille Dehan dut s'enfuir de Chanxhe.

En 1927, le propriétaire, Eugène Dehan, vendit le château à la puissante société métallurgique de l'A. D. I. R. (Acéries de Differdange-Rumelange), qui y installa une école libre. Elle est dirigée depuis de nombreuses années par M<sup>r</sup> Iserentant, dont le zèle et le dévouement ont beaucoup contribué à son développement et à sa prospérité.

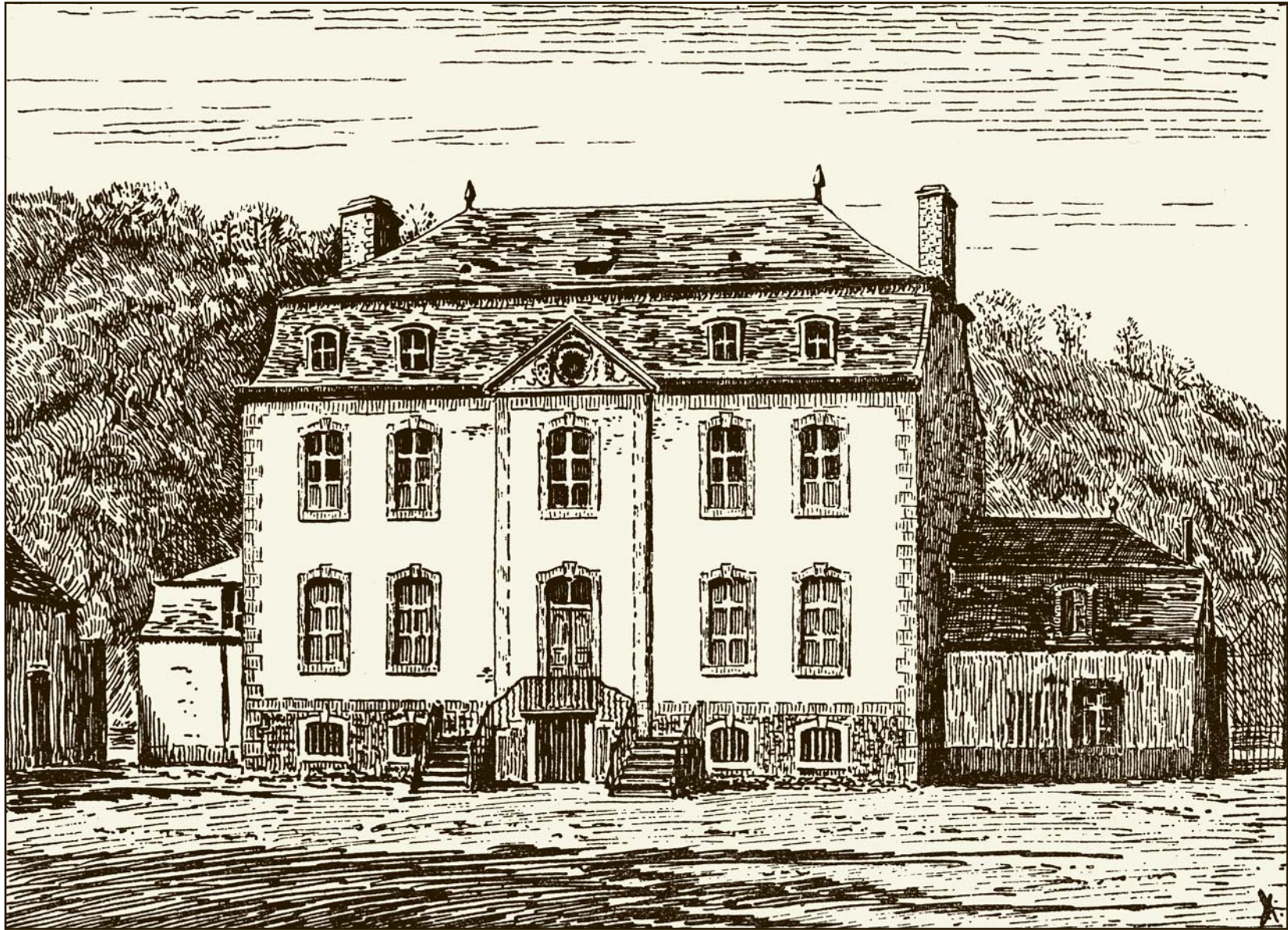
### Iconographie :

- 1) *Photo* au musée d'Art et d'Histoire à Bruxelles;
- 2) *Vue* dans le bull. de Touring Club de Belgique du 15 oct. 1928;
- 3) *Cartes-vues*.

### Sources :

- 1) GEORGES LAPORT, *Article sur Chanxhe* publié dans le bull. du Touring Club de Belgique cité ci-dessus;
- 2) *Portraits verviétois*, série A-K, - Verviers 1944 (Publication des Archives Verviétoises).





CHANXHE.



## 81. Le Château de Fays à Sprimont

Peut-être se demandera-t-on pourquoi nous avons cru devoir consacrer une notice à ce lambeau de muraille, envahi par la végétation et dont, en outre, on ne connaît même pas l'histoire.

Cette objection n'est pas sans poids, mais du point de vue archéologique, il paraît nécessaire de sauver de l'oubli ce qui reste. Dans peu de temps, ces pauvres vestiges se seront complètement effacés et l'on pourrait alors regretter de n'en avoir pas conservé l'empreinte.

La destruction quasi totale de Fays, comme celle déjà consommée ou prochaine de tant d'autres monuments anciens, nous fait mesurer la fragilité des œuvres humaines, même les plus solides. Elle nous montre aussi comment, en un ou deux siècles, l'aspect et surtout l'existence d'une contrée peut être profondément modifiée.

Au Moyen Age, la région de l'Ourthe, couverte de bois et de rochers, coupée de ravins, isolée de tout centre important, sans routes dignes de ce nom, était plus sauvage encore qu'aujourd'hui. La population, peu nombreuse, se groupait en hameaux dont les maisons — ou plutôt les masures — étaient bâties en torchis et couvertes de chaume. Contrastant avec elles, d'altiers châteaux forts, construits en moellons et juchés sur les crêtes, avaient pour mission de les protéger contre les rapines et d'interdire à l'ennemi l'accès du territoire ; il arrivait d'ailleurs que leurs maîtres comprissent fort singulièrement leur rôle et, de protecteurs, se fissent brigands ; ce fut le cas entre autres à Montfort, comme nous l'avons vu.

A une époque où les moyens de communication commodes étaient rares ou inexistants, la vie des habitants était naturellement conditionnée par les ressources et les caractéristiques locales : les bois, les rochers, les gisements de fer, la rivière.

Les forêts fournissaient, non seulement les poutres et les « colombes » des habitations, mais aussi le chauffage et le charbon de bois nécessaire à la fusion des métaux. Les gisements de fer, assez nombreux, étaient exploités, mais à petite échelle. Les roches, qui affleurent partout, donnaient les pavés et les moellons de grès, devenus si justement réputés. Il est cependant probable qu'ils étaient surtout destinés à l'exportation ; sauf quelques privilégiés, châtellains, maîtres de forges, maîtres de carrières et meuniers, les habitants de-

vaient être trop pauvres pour les utiliser à la construction de leurs demeures. Les ouvriers bûcherons, mineurs ou carriers vivaient de salaires médiocres, auxquels s'ajoutaient les produits de leurs petits lopins de terre et de leurs basses-cours.

Quant à la rivière, elle jouait un rôle primordial dans la vie économique de la contrée ; outre le poisson qu'elle procurait, elle était, avant tout, une voie de communication d'extrême importance ; faute de bons chemins de terre, l'Ourthe drainait presque tout le trafic entre le Luxembourg et le Pays de Liège. Les marchandises étaient transportées sur des « bêtchètes », barques étroites et longues conduites par un seul homme, le « nêvièu » ; elles descendaient le courant jusqu'à destination et, après déchargement, leur conducteur les remorquait vers l'amont. Une véritable industrie de la batellerie existait donc ; elle était très florissante et faisait vivre de nombreux habitants.

Cet état de choses n'a guère varié jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle ; il a suffi de la création de quelques routes et surtout d'une voie ferrée, pour le transformer profondément. L'exploitation des minerais de fer, de teneur trop faible, est abandonnée ; quelques paisibles « marcachous » ont pris la place des pêcheries au filet d'antan et la batellerie, vaincue par le chemin de fer et les camions automobiles, a perdu toute raison d'être. Par contre, l'exploitation du grès a pris une extension considérable : qu'étaient les quelques petites carrières d'autrefois, comparées aux formidables entreprises d'aujourd'hui ? Grâce au perfectionnement des moyens d'extraction, des pans de montagne s'en vont en entier et certains sites en sont devenus, hélas ! complètement méconnaissables. Fays sera la prochaine victime des carriers, et ceci nous ramène à notre sujet.

L'emplacement du château, au sommet d'un rocher abrupt et inaccessible, sauf par le plateau qui s'étend vers Lincé, était admirablement choisi : il dominait à la fois le cours de la rivière et le vallon qui remonte de Chanxhe vers Sprimont ; c'étaient deux voies d'invasion, dont le château avait certainement pour objet de contrecarrer l'emploi. Avec Beaumont, Beauséjour et Montfort, disparus eux aussi, il faisait partie du système de fortifications de la vallée de l'Ourthe et des régions limitrophes. Cela démontre que, de toute évidence, ce n'était pas une demeure de plaisance, mais une rude forteresse.

Du pont de Chanxhe, un œil exercé parvient encore à distinguer le soubassement de muraille qui en reste, sur le rocher surplombant le four à chaux, au nord de la route Chanxhe-Sprimont, dans l'angle formé par cette route avec

la rivière. L'énorme masse rocheuse, qui servait de socle à l'édifice, est attaqué déjà par le pic des carriers ; elle disparaîtra bientôt elle-même avec les derniers vestiges de l'ancien château.

Quand et par qui avait-il été construit ? De quels événements fut-il le témoin ou l'acteur ? A quelle époque, comment et dans quelles circonstances fut-il détruit ? Ces questions intéressantes resteront sans doute toujours sans réponse, car les archives sont muettes à leur endroit.

A défaut d'histoire, Fays possède sa légende, que voici.

Le château était habité par le chevalier Franco, qui y vivait paisiblement ; désespéré par la mort prématurée de sa jeune femme et de sa fillette, il s'adonna à l'étude des sciences, puis partit pour l'avant-dernière croisade, sous la bannière du roi de France Louis IX. Il chercha partout le danger et essaya, en vain, de se faire tuer. Un jour, rencontrant un vieux musulman prêt à rendre l'âme, il le fit boire et le ramena à la vie. En reconnaissance de ce bienfait, le mahométan lui fit don d'une bague magique, qui avait le pouvoir de réduire à l'impuissance les ennemis de son possesseur, si celui-ci les touchait en prononçant certaines paroles. Louis IX, chef de la croisade, ayant été rappelé en France par la mort de sa mère Blanche de Castille, le chevalier Franco revint au pays, réintégra le castel de Fays et se remit à ses études. Bien que très bon, on le craignait, parce qu'on le croyait en relation avec le diable ; cette croyance s'était d'autant plus accréditée qu'il avait pour seul compagnon un corbeau apprivoisé.

Or, la forteresse proche de Montfort était occupée par trois reîtres pillards ; s'imaginant que Franco transformait les métaux en or, ils formèrent le projet de s'emparer de sa personne, pour en exiger une forte rançon. Une nuit, alors que Franco se promenait dans les environs, les trois brigands se précipitèrent sur lui, mais il les toucha de sa bague enchantée et ils furent transformés en chênes, de misérable venue. Plus tard, sentant venir sa fin, Franco jeta sa bague dans l'Ourthe et un saumon s'en saisit. Il la rendra, dit-on, à celui qui prononcera les mots mystérieux appropriés. Des villageois tentèrent par toute sorte de moyens de le capturer, mais il déjoua toutes les ruses et blessa les imprudents.

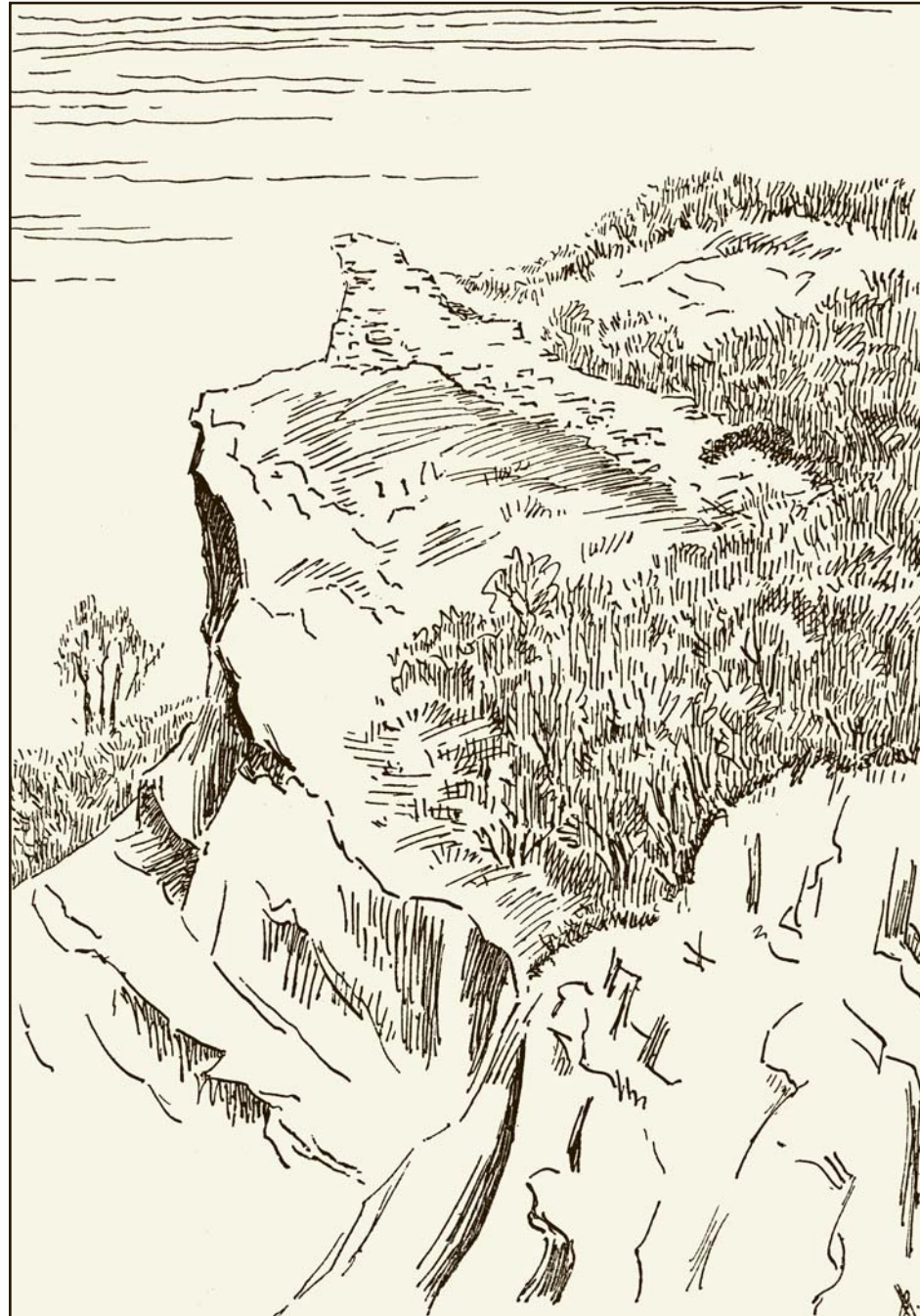
*Iconographie* : inexistante.

*Sources* :

1) GEORGES LAPORT, *Notice sur Chanxhe* publiée dans le bull. du Touring Club de Belgique du 15 octobre 1928 ;

2) GEORGES LAPORT, *Légendes des bords de l'Ourthe et de l'Amblève* (Aywaille 1927).





FAYS.

## 82. Le Château de Tavier

L'actuelle commune de Tavier n'était pas entièrement comprise dans les « Seigneuries au-delà des Bois » dépendant du duché de Limbourg. Seule y était incorporée la partie Nord, sur laquelle sont bâtis le vieux château de Tavier, dans le village, ceux de Baugnée et de la Chapelle, et le vieux château-ferme du Sart. La partie Sud de la commune, comprenant les châteaux de Xhos et de l'Abbaye, était en Pays de Liège.

Comme on le constate dans d'autres localités, d'ailleurs rares — à Clermont s/Berwinne et à Bolland, par exemple — le vieux château de Tavier se trouve à proximité immédiate de l'église, à l'Est du chœur de celle-ci. Est-ce l'effet du hasard ou celui d'un acte volontaire ? D'aucuns trouveront peut-être dans ce rapprochement des pouvoirs spirituel et temporel l'indice d'une entente cordiale et un désir d'appui mutuel. Nous savons cependant que, sous l'ancien régime, les difficultés et contestations entre seigneurs laïcs et membres du clergé séculier étaient trop fréquentes pour accorder crédit à cette hypothèse. Depuis l'origine du monde, hélas ! les hommes, quels qu'ils soient (sauf les saints), s'affrontent et se combattent dès que leurs intérêts divergent ou se contrecarrent.

Le château de Tavier, siège de l'une des sept « Seigneuries au-delà des Bois », a suivi le sort de la grosse majorité des anciennes demeures seigneuriales du duché de Limbourg : il est converti en ferme.

Cela ne modifie d'ailleurs en rien son aspect sans prétention, mais extrêmement pittoresque et spécial. Datant apparemment du 16<sup>e</sup> siècle, il est construit à flanc de coteau et comprend, en ordre principal, un gros bâtiment rectangulaire prolongé vers l'Est, du côté Nord, par une aile plus étroite, mais de même élévation.

Le tout est couvert d'une toiture d'ardoises à deux pans, reliés à un troisième pan, moins élevé, qui abrite la partie Ouest. Deux cheminées très basses et massives émergent de l'arête faîtière. L'angle Sud-Ouest est orné d'une charmante poivrière en briques, à flèche octogonale ; elle est percée de meurtrières et ornée de bandeaux en pierre de taille. Quoique ancienne, elle paraît cependant d'époque plus récente que le corps de logis. La partie la plus large de l'habitation, vers le Midi et en contre-bas, donne sur un potager et une prairie en déclivité. La façade, de ce côté, a conservé

la plupart de ses petits jours primitifs et une rangée de meurtrières entre le rez-de-chaussée et le sous-sol. Deux baies modernes, dont l'une de grandes dimensions, lui enlèvent malheureusement une partie de son cachet. Une sorte de tour carrée joint cette façade, à l'Est ; sa maçonnerie est un peu plus élevée que celle de l'habitation, mais sa petite toiture à deux pans se soude perpendiculairement à celle du bâtiment principal. L'étage supérieur de cette tour, en léger encorbellement, repose sur des corbeaux en pierre. Dans l'aile orientale se remarque encore une fenêtre à jour quadruple, à meneau et croisée. Les bâtiments d'exploitation, qui environnent le château, ont conservé de vieux chaînages d'angles et des meurtrières, actuellement obturées.

On ne connaît pas de seigneur de Tavier antérieur au 15<sup>e</sup> siècle. En 1406, la seigneurie appartenait à Jean, sire de Villers-aux-Tours ; son fils Guillaume lui succède et meurt le 28 avril 1456, après avoir légué Tavier à son neveu, Jean de Fléron. Celui-ci eut une fille, Mélie, qui mourut en 1475. Elle s'était unie à This d'Anthisnes, d'où naquit un fils, Pirard d'Anthisnes, qui recueillit la seigneurie. Suite à son décès, son fils Jean d'Anthisnes opère le relief le 3 avril 1549, mais décède probablement célibataire ; en effet, le relief suivant est fait par son frère, Pirard d'Anthisnes, le 30 novembre 1553. Nous ne savons pas quel lien de parenté unit les deux précédents, Jean et Pirard, à Mathieu d'Anthisnes. Ce dernier avait épousé Anne de Ghenart ; il relève Tavier par décès de son père, le 14 février 1590, puis cède ses droits à son frère, Pierre d'Anthisnes. Celui-ci mourut sans doute célibataire, ou en tout cas sans postérité, car au début du 17<sup>e</sup> siècle la seigneurie a fait retour au fils et aux deux filles de Mathieu d'Anthisnes ; d'abord à Jean, qui devint religieux au cloître des Chartreux à Louvain, puis à ses deux sœurs et héritières, Marguerite d'Anthisnes, première épouse (1607) de Philippe de Wal, seigneur de Wilbrouck, Sclassin, Landrescourt et Bièvre, et Marie d'Anthisnes, qui s'unit à Louis de Marbais, seigneur de Jamblinne et Sart. Le 25 janvier 1611, Louis de Marbais transporta tous ses droits sur Tavier à son beau-frère Philippe de Wal, qui, de son mariage avec Marguerite d'Anthisnes, laissa plusieurs fils.

L'un d'eux, Philippe-Jacques de Wal, lui succéda dans la seigneurie ; il épousa, le premier juin 1651, Jeanne-Marie-Madeleine de Masbourg. Après eux, le bien échut à leur fils, Thierry-Philippe-Jacques de Wal, qui épousa en premières noces, le 29 novembre 1681, Jeanne-Marie-Rolande de Maillen (décédée le 23 janvier 1683) et en secondes noces, le 15 janvier 1715, Thérèse-Geneviève-Claudine de Rahier, fille de Godefroid et d'Anne-Marie d'Argenteau. Cette dernière sur-

vécut à son mari ; elle releva Tavier, étant veuve, le 12 juin 1726. Thierry-Philippe-Jacques de Wal était décédé, sans avoir eu d'enfants, l'année précédente ; par testament, il avait laissé la seigneurie de Tavier au fils de son cousin germain Conrad-Adolphe, le baron Eugène-Albert-Joseph de Wal, haut voué d'Anthisnes, qui fit relief le 11 août 1746. De son mariage, en 1733, avec la comtesse Marie-Josèphe d'Aspremont Lynden, il laissa un fils, le baron Joseph-Alexandre-Albert-J. Népomucène de Wal, haut voué d'Anthisnes comme ses ancêtres. Celui-ci s'unit, en 1786, à Marie-Philippine de Haultepenne d'Arville, veuve du baron Charles-Bernard de Palant, et releva Tavier le 6 juillet 1789. Après son décès, la propriété fut recueillie par son fils, le baron Eugène-Joseph-Jean-Népomucène de Wal, mari d'Elisabeth de Secus.

Par la suite, mais nous ignorons dans quelle circonstance, le château de Tavier passa dans la famille des comtes de Méan ; peut-être avait-il été, auparavant, dans celle des Hoensbroeck, mais nous n'en sommes pas certain. Des Méan, il se transmet aux Copis, par le mariage de Françoise-Aloïse de Méan avec le baron Constantin de Copis, en 1810. La fille de ce dernier, Marie-Thérèse-A. C. de Copis en hérita ; née en 1818, elle décéda en 1875 ; elle s'était unie en 1837 au comte Théodore d'Oultremont, né en 1815, mort en 1875. Le bien fut recueilli par leur fils, le comte Eugène d'Oultremont, né en 1844, décédé en 1889 ; il avait épousé, en 1872, la comtesse Clotilde-Eugénie-Philomène-M. van den Steen de Jehay. Tavier fut attribué, lors de la liquidation de leur succession, à leur fille, la comtesse Marie-Thérèse-Ch. W. d'Oultremont, épouse d'Albert-E. C. M. Visart de Bocarmé. Elle le transmet par testament à son neveu, le baron Maximilien de Furstenberg, évêque de Tyr, délégué apostolique au Japon. Celui-ci est aussi co-propiétaire indivis du château d'Obsinnich à Remersdael.

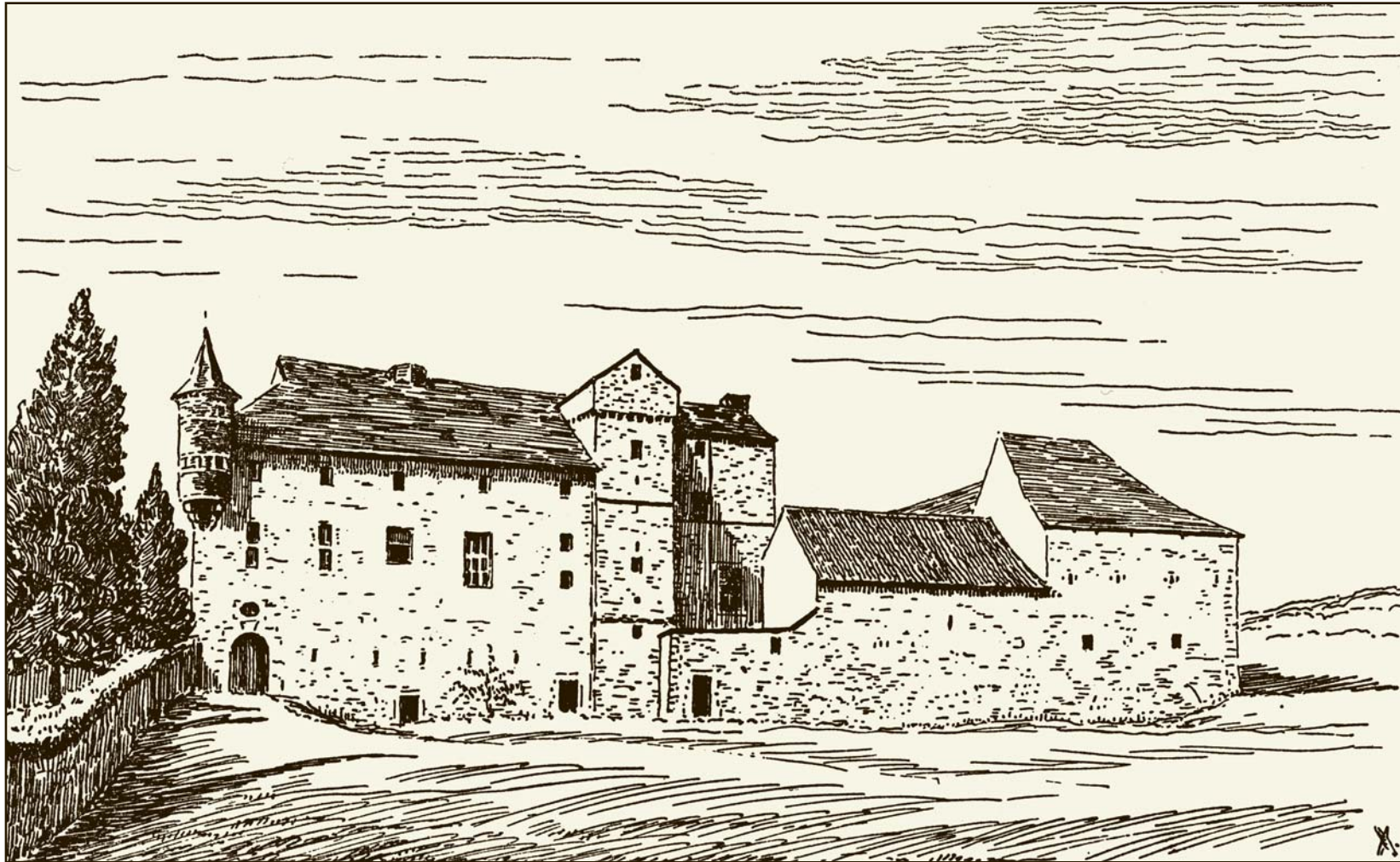
### Iconographie :

Un dessin de J. FRANÇOIS, ingénieur-architecte, dans A. PUTERS, *Documents d'architecture mosane*, 4<sup>e</sup> série, n° 5.

### Sources :

- 1) Baron ALPHONSE DE MOREAU, de Hody, *Notes médites* ;
- 2) Comte ETIENNE D'OULTREMONT, de Xhos, *Notes inédites* ;
- 3) *Archives du cadastre à Liège* ;
- 4) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège* ;
- 6) A. N. B. 1878 et 1913, II.





TAVIER.

### 83. Le Château de Baugnée à Tavier

Anciennes orthographes : Bouwengnies, Bouwengnez, Bauwegnée, Bauwgnée, Bawengis.

De la route Esneux-Hody part, à neuf cents mètres au Sud-Ouest du château de la Chapelle, une autre voie orientée au Nord-Ouest ; suivons-la pendant neuf cents mètres et engageons-nous dans le chemin qui s'ouvre à notre gauche ; trois cents mètres au-delà, toujours à gauche, apparaissent plusieurs bâtiments entourant une cour intérieure. Rien ne les distingue, apparemment, de simples constructions rurales à destination de ferme. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'il s'agit de l'ancien château de Baugnée, siège de l'une des sept « Seigneuries au-delà des Bois ». L'ancienne habitation du seigneur occupe une partie du côté Nord de l'ensemble. C'est une massive et fruste construction en moellons, d'un seul étage, à trois travées tant au Nord qu'au Sud. Particularité très rare dans la région, la maçonnerie est arrondie à l'angle Nord-Ouest. Une haute toiture d'ardoises, à deux versants et à deux petites croupes, couvre le tout. L'arête faîtière, au milieu de laquelle s'élève une grosse cheminée, s'orne à chaque extrémité d'une élégante girouette.

Aucune entrée n'existe vers l'extérieur ; pour accéder au château, il faut d'abord passer sous le porche ouvert dans le bâtiment Ouest et entrer dans la cour ; de nombreuses poules y picorent sur le fumier qui en occupe le centre. Dans le bâtiment en face du porche est insérée une belle pierre aux armes de la famille de Baugnée : une croix cantonnée de quatre roses, mais chargée en cœur d'une coquille, ce qui constitue une brisure. Le corps de logis se trouve à gauche ; le rez-de-chaussée en est assez élevé ; la porte d'entrée rectangulaire, à droite, est précédée d'un petit perron latéral de six ou sept degrés. A l'étage, au-dessus de l'entrée, subsiste une fenêtre étroite, à deux jours superposés, séparés par une croisée. Revenant à la façade Nord, qui donne sur la route et sur la campagne, nous constatons que, seule, la travée du côté Est a conservé ses petites baies primitives ; les autres semblent avoir été agrandies.

Dans la pièce à gauche de l'entrée, au rez-de-chaussée, on voyait encore récemment six écus armoriés, peints sur le manteau en bois de la cheminée ; ils ont été malheureusement recouverts d'un affreux enduit brun, qui les rend absolument indéchiffrables.

Cette vieille bâtisse, qui date apparemment du 17<sup>e</sup> siècle,

sinon du siècle précédent, est exiguë et elle devait manquer de tout confort. Aussi comprend-on que les châtelains n'aient pas continué d'y demeurer ; ils ont construit, au 19<sup>e</sup> siècle, à quelques centaines de mètres au Sud-Ouest, mais en dehors des limites de l'ancien duché, un spacieux château, mieux adapté aux besoins de gentilhommes campagnards de notre époque.

Les seigneurs de Baugnée sont connus depuis le milieu du 14<sup>e</sup> siècle. On cite, en 1350 et en 1374, un certain André, dit Brachet, dont le nom de famille n'a pas été conservé. Probablement portait-il celui de la propriété qu'il détenait. Il épousa une fille de Godefroid de la Chapelle, et en eut un fils, qui... le tua. C'est sans doute à raison de ce parricide que la seigneurie fut confisquée et donnée en fief à Arnould III, sire de Bolland, qui tient Baugnée en 1380 et meurt célibataire le 3 avril 1397 ; on peut croire que, à cause des nombreuses exactions dont ce dernier se rendit coupable, le fief lui fut retiré par le duc de Brabant. En 1392, le relief de la seigneurie est fait par Yde de Bauwegnée, qui semble n'avoir aucune accointance avec le précédent. Elle s'était unie à Henri de Haneffe. En 1403, le fief est en la possession de Jean van der Poiten. En 1421, il est passé dans les mains de Guillaume de Villers(aux-Tours), qui meurt sans hoirs en 1456. Deux ans auparavant, il avait, par testament, laissé Baugnée à un parent de Lorette sa femme, Warnier Briffoz. La fille de celui-ci, Marie Briffoz, épouse Lambert de Heuseur (Husièrre, Huysir, Huyset), qui relève en octobre 1513, comme héritier de Warnotte (Warnier) Briffoz, frère de sa femme. Ils eurent plusieurs enfants dont deux fils, Jean de Heuseur, dit de Baugnée, époux de Jeanne Saverot, et Robert de Heuseur, dit de Baugnée, époux d'Aleide Hoen de Brouck, dit de Hoensbroeck. Jean releva le 15 juin 1534, mais son frère Robert et les enfants de celui-ci y conservèrent leurs droits ; ces enfants étaient : Adriane, épouse de Herman d'Eynatten, Robert, décédé sans alliance, et Marie qui s'unit à Guillaume de Chargeux. A partir du 16<sup>e</sup> siècle, les seigneurs abandonnent leur patronyme pour adopter celui de leur seigneurie. Lambert de Baugnée, fils de Jean de Heuseur, succède à celui-ci et s'unit à Béatrix de Neuforge.

Ces époux eurent deux fils, Jean de Baugnée, mari d'Isabeau de Chockier, et Louis dont le fils, Théodore de Baugnée, cède ses droits dans la seigneurie, en 1615, à son oncle Jean précité. A ce Jean de Baugnée succède son fils Lambert, époux de Jeanne Delle Melle ; il fait relief en 1630. De son mariage naquirent plusieurs enfants, dont Henri de Baugnée, qui mourut célibataire, et Philippe-Jean de Baugnée, mari d'Anne-Marie-Catherine de Martial. Il mourut avant le

27 février 1698 et sa femme lui survécut. De son alliance étaient nés notamment Philippe-Jean-Henri-Ernest de Baugnée, qui fit relief de la seigneurie en 1726 et mourut probablement célibataire, et Marguerite-Philippine de Baugnée, qui s'unit à Antoine de la Bische et reçut Baugnée en vertu d'une donation de son frère, le 17 novembre 1751. Elle relève le 31 juillet 1752 et transmet le bien par voie d'héritage à son fils, Antoine-Léopold de la Bische, seigneur de Sugny, qui en fit le relief le 5 février 1780. Sans doute mourut-il sans hoirs, car la propriété fut recueillie par sa sœur (?) Claire-Eléonore de la Biche. Celle-ci s'unit à Jacques-Florent du Bois de Fiennes et laissa Baugnée à sa fille Christine-Ernestine-Dorothée du Bois de Fiennes (baptisée le 9 août 1774), mariée à Jean-Adolphe d'Olimart. Ils laissèrent comme héritière une fille, Julie-Charlotte-Léopoldine d'Olimart, qui s'unit à Jean-Adolphe-Joseph de Martiny. Après leur décès, Baugnée vint à leurs quatre filles : Ernestine, Joséphine-Philippine, épouse de Corneille-Apollon van de Poel, Olympe et Dorothée de Martiny, cette dernière épouse de Charles Gerardy.

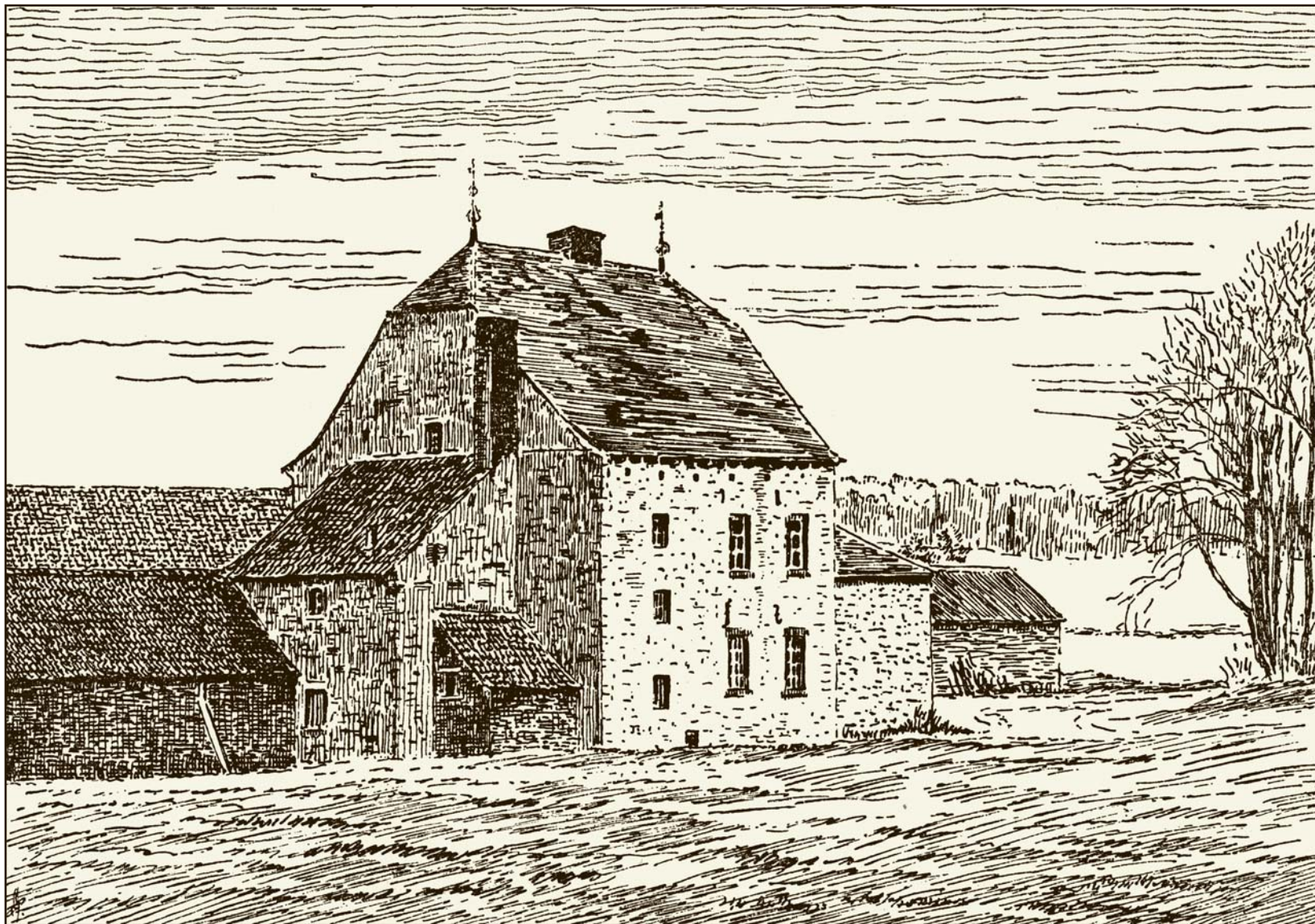
Par acte du notaire Bertrand, de Liège, en date du 25 novembre 1828, les consorts de Martiny vendirent le bien au baron Louis-Guillaume de Moffarts, qui s'unit en premières noces à la baronne J. Albertine de Rosen. Leurs descendants recueillirent successivement Baugnée, de père en fils, jusqu'aujourd'hui ; ce furent : le baron M. Charles-Adolphe de Moffarts (1809-1882), époux de Françoise-Pauline de Chestret de Haneffe (1800-1883), puis le baron M. Louis-Camille de Moffarts (1840-1900), uni à Jul. L. Flor. Maria Roly de Vien (1846-1920), et enfin le propriétaire actuel, le baron M. Franç. Etienne de Moffarts, né en 1869, époux de la baronne Clotilde-M. Car. de Moffarts d'Houchenée, née en 1876.

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

#### Sources :

- 1) MANUSCRITS LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. II, aux A. E. L. ;
- 2) *Protocole du NOTAIRE BERTRAND*, aux A. E. L. ;
- 3) DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 4) A. N. B. 1875, 1882, 1912, II et 1922, II.





BAUGNÉE.



## 84. Le Château de la Chapelle à Tavier

L'examen d'une carte topographique nous montre que le château de la Chapelle se trouve exactement sur une ligne droite, qui serait tirée du clocher de Tavier au château des Granges à Rotheux, et à peu près à équidistance entre ces deux points. On le trouve à gauche de la route qui descend de Tavier vers Esneux, à neuf cents mètres au-delà de sa jonction avec celle de Nandrin. Sa position est assez particulière, en ce sens qu'il est dominé au Sud par une colline, tandis qu'au Nord il commande un vallon arrosé par le ruisseau de Magnée. C'est un important ensemble de constructions entourant une vaste cour intérieure, partiellement ouverte vers l'Ouest. Une jolie tour carrée flanque l'angle Sud-Est des murailles, vers l'extérieur.

Les bâtiments agricoles et l'habitation du fermier occupent les côtés Sud et Est, ainsi que la partie orientale vers le Nord ; tout le reste de ce côté constitue le quartier seigneurial. Le porche s'ouvre dans l'aile Sud.

Le château proprement dit comprend deux parties bien distinctes et d'époques différentes. Le corps de logis principal, d'un seul étage et de cinq travées, est coiffé d'un toit à la Mansard percé de lucarnes. Vers la cour, au Midi, la travée centrale est très légèrement saillante et surmontée d'un fronton triangulaire, à œil-de-bœuf de forme ovale. Les fenêtres sont rectangulaires, ainsi que la porte d'entrée, au milieu de la construction, surmontée d'une lanterne suspendue à une potence en fer forgé. Cette bâtisse principale se prolonge de deux ailes basses, celle du côté Ouest plus longue que celle du côté opposé. La muraille est badigeonnée de blanc, sauf les chaînages d'angles et les encadrements des baies et de l'entrée. La façade opposée, du côté Nord, est agrémentée d'un court avant-corps percé d'une porte. On accède à celle-ci par un double perron latéral partant d'une terrasse en contre-bas, soutenue par une haute muraille, coupée d'escaliers qui descendent jusqu'au vallon. Cette partie du château paraît du 17<sup>e</sup> siècle, avec des remaniements datant du siècle suivant. Elle s'adosse vers l'Ouest à un assez haut bâtiment de plan à peu près carré et à deux étages, qui pourrait remonter au 15<sup>e</sup> siècle ; il est couvert d'une toiture en ardoises à quatre pans, surmontée d'une massive cheminée. La façade au Midi, du côté de la cour, est légèrement en retrait sur le corps de logis ; elle s'orne de deux portes cintrées et de fenêtres à meneaux et croisées. La paroi du côté

Nord — vers le vallon — n'est percée que d'une baie minuscule, à linteau triangulaire. Une tour ronde, à flèche octogonale, flanque l'angle Nord-Est et s'encastre dans le bâtiment joignant. Détail architectural très rare : elle possède une ou deux très petites fenêtres à linteau en arc triboté ; c'était, paraît-il, la chapelle castrale.

Le château de la Chapelle était le siège de l'une des sept « Seigneuries au-delà des Bois ».

Dès le 13<sup>e</sup> siècle, on cite un certain Jean, sire de la Chapelle, époux de la fille de François de Thys ; un de ses fils, dont le prénom n'est pas connu, lui succède, puis son petit-fils Godefroid de la Chapelle. Celui-ci n'était autre que ce Gothard van der Kapellen, qui acquit la seigneurie de Ruyff à Henri-Chapelle. Il décède sans hoirs en 1372 ; sa veuve, Marguerite de Seraing, convole avec Robert de Juppleu, sgr. de Boneffe, qui par cette alliance devient seigneur de la Chapelle. Ils eurent un fils, Louis, qui mourut probablement sans postérité, et trois filles. L'une d'elles, Catherine de Juppleu, hérite du domaine ; elle épousa 1<sup>o</sup> Jean de Villers, dont elle n'eut pas d'enfant, et 2<sup>o</sup> Eustache de Seron, dont naquit une fille. Celle-ci, Alix de Seron, épousa en 1453 Guillaume de Hosden, châtelain héréditaire de Moha et devenu, du chef de sa femme, seigneur de la Chapelle. Après eux, la propriété passe à leur deuxième fils, Guillaume de Hosden, cité en 1473 et 1525, décédé vers 1532. Il s'était uni à Catherine de Haynin, dont il eut un fils, Louis de Hosden. Celui-ci, né à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, épousa en 1516 Nicole d'Aix. Il fait le relief de la Chapelle en 1532 et 1533.

Contrairement à l'opinion de de Ryckel, nous croyons que la seigneurie échut, après lui, à sa fille, Catherine de Hosden, née en 1526, unie en 1546 à Henry de Berlaymont et décédée en 1596 ; elle n'obtint cependant pas le bien dans son intégralité, car ses cousins germains, enfants de sa tante Jeanne de Hosden et de Maugis de La Marck, en conservent une portion et font relief les 4 et 24 décembre 1566. De même, un certain Jean de Rommere, sgr. de Fraipont, dont l'épouse ou la mère devait être née Hosden (peut-être la sœur de Jeanne et de Catherine), en recueillit le tiers de la moitié. En 1607, lui-même et les siens hypothèquent leur part dans la seigneurie en faveur de Guillaume de Caldenbourg, mayor de Limbourg. Celui-ci ne parvenant pas à se faire rembourser sa créance, fut mis en possession de la propriété de ses débiteurs en juin 1611.

Nous ne croyons pas devoir entrer dans les détails des difficultés auxquelles ces divisions, contestations et partages donnèrent lieu ; elles sont d'ailleurs à peu près inextricables. Il paraît en tout cas certain que le fils de Henry de Berlay-

mont et de Catherine de Hosden, Jean de Berlaymont, dit de Floyon, finit par rester seul maître de la Chapelle ; il racheta probablement les droits des La Marck et, dès octobre 1611, Guillaume de Caldenbourg lui revendit la partie de la propriété qui avait appartenu à ses débiteurs de Rommere. Né en 1550, Jean de Berlaymont s'unit à Philippe de Recourt, dit de Licques. Après sa mort, la seigneurie échut à son fils, Henri de Berlaymont, époux de Marguerite de Celles. Il relève le 24 avril 1618. Son fils, le baron Jean-Hubert de Berlaymont, lui succède dans la propriété, en fait le relief en 1639 et décède vers 1659. Il avait épousé, en 1641, Anne-Eugénie de Brandebourg. A sa mort, la seigneurie échoit à son fils, le baron Florent-Henri-L. Alexandre de Berlaymont, qui n'était âgé que de douze ans ; le relief est fait en son nom par son oncle Henri de Berlaymont, le 20 août 1659. Florent-Henri-L. A. de Berlaymont s'unit à Marie-Philippine de Cotereau, marquise d'Asche, dont naquit entre autres le baron Adrien-François de Berlaymont. Celui-ci releva le 13 juin 1714 : il devint chanoine de St-Lambert à Liège, archidiacre du Hainaut et mourut le 16 septembre 1730. La propriété avait été, dès avant son décès, recueillie par son frère, le comte Charles-Nicolas-Joseph de Berlaymont, qui avait relevé le 11 juillet 1727. Il s'unit à sa cousine germaine, Marie-Anne-Antoinette de Cotereau-Puisieux. Il céda la propriété à son fils, le comte Jean-Louis-Antoine-Bernard de Berlaymont, le 8 février 1764. Ce dernier s'allia en 1751 à la comtesse Marie-Josèphe-Elisabeth de Nesselrode.

Après sa mort, le domaine échut à son fils, le comte Louis-Ignace-Dieudonné de Berlaymont, en qui s'éteignit, en 1843, la branche des Berlaymont, seigneurs de la Chapelle. Ses héritiers vendirent cette vieille propriété familiale, vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, à Walthère Jamar-Ghysens ; celui-ci la laissa, par succession, à sa fille, épouse d'Alfred Lamarche. La fille de ce dernier en hérita ; elle s'unit à Georges Dodémont. Enfin, leurs enfants recueillirent le bien par voie d'héritage, puis le vendirent, vers 1935 ou 1936, à Victor Moës, son propriétaire actuel.

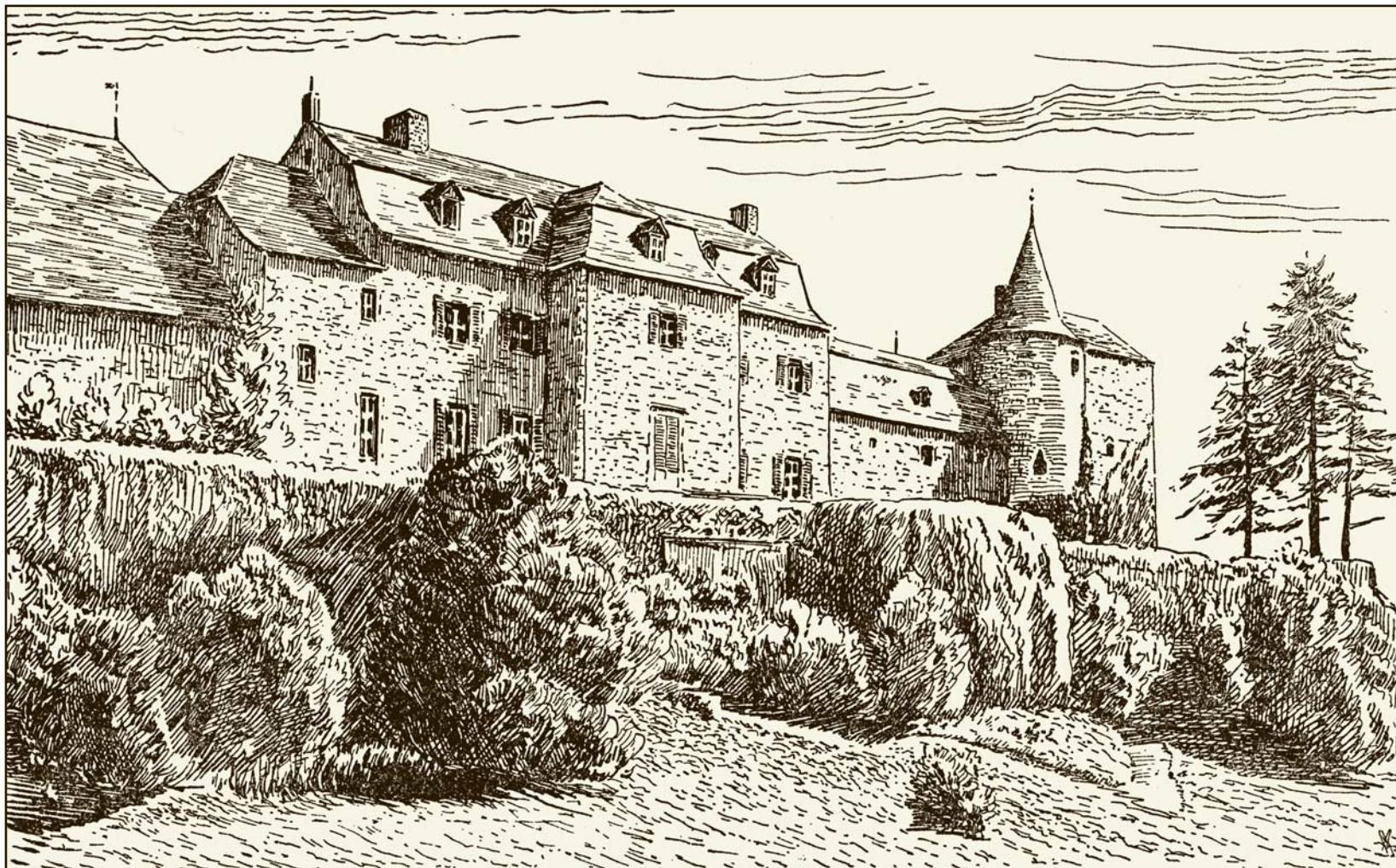
### Iconographie :

Une lithographie de VANDERHECHT, d'après un dessin de Wasse (19<sup>e</sup> siècle).

### Sources :

- 1) VAN EPEN, *Annuaire des familles nobles et patriciennes de Belgique*, 1901-1902 ;
- 2) LOYENS, *Recueil héraldique des bourgmestres de Liège* ;
- 3) POPLIMONT, *La Belgique héraldique*, Tome I ;
- 4) A. DE RYCKEL, *Les Communes de la Province de Liège* ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 6) A. N. B. 1849.





LA CHAPELLE.



## 85. Le Château-ferme du Sart à Tavier

Le nom de « Sart », qui signifie terrain défriché, est si répandu dans nos régions qu'une confusion de lieux est toujours possible. Elle est d'autant plus facile en l'occurrence, qu'il existait une autre construction dénommée « la ferme du Sart, dite le Rondchêne à Esneux », dont de Ryckel donne les reliefs dans *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg*.

La vieille demeure seigneuriale qui nous occupe se situe à treize cents mètres à l'Est-Sud-Est du clocher de Tavier et à onze cent cinquante mètres au Nord-Ouest de celui de Hody. Pour l'atteindre, suivons la route qui, de Hody, dévale vers Esneux en épousant les sinuosités des ruisseaux du fond du Sart, de Magnée, de la Chapelle et de Martin. A treize cents mètres au Nord-Nord-Ouest de l'église de Hody, à notre gauche, juste à la lisière d'un boqueteau, s'amorce un raidillon qui, en cinq cents mètres, y mène tout droit.

Le château du Sart, ainsi est-il encore qualifié sur la carte de Ferraris, n'est plus qu'une ferme comprenant des bâtiments d'exploitation et d'habitation, entourant une cour quadrangulaire. Le corps de logis en occupe le côté Nord et paraît avoir subi d'importantes transformations vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle : les sept arcs de décharge, placés presque à hauteur de la corniche, ne se justifiaient pas, si le bâtiment n'avait pas été primitivement plus élevé. Il se prolonge à gauche d'une étable, qui s'appuie sur le donjon datant du 13<sup>e</sup> siècle : imposante masse de moellons, de six mètres de côté intérieurement et de quinze à vingt mètres de haut ; les murailles ont deux mètres d'épaisseur. Ses quatre étages sont percés de rares et très petites baies à linteau triangulaire ; des sièges de guetteurs sont aménagés dans leurs embrasures ; deux meurtrières existent encore à la face Nord. S'élevant à l'angle Nord-Ouest de la cour, il fait saillie sur celle-ci. Deux grandes portes-fenêtres superposées, coupées dans la face Sud pour les besoins de l'exploitation, en diminuent le cachet archaïque. Bien plus malheureusement encore, il est complètement décapité : sa magnifique toiture octogonale à clocheton, détruite par un incendie en 1921 ou 1922, a été remplacée par une plateforme en béton. Tel quel, il reste cependant impressionnant et fait penser à la tour proche du « château des Voués » à Anthisnes, dont il est le contemporain..

L'histoire du Sart est totalement inconnue ; aucun archéo-

logue ou historien ne s'en est jamais occupé. Seul, le baron Alphonse de Moreau s'y est intéressé ; c'est à son amabilité que nous devons les renseignements qui suivent, pour tout ce qui concerne les origines et la famille de Sart.

Primitivement, le château ne consistait probablement qu'en la grosse tour, dont la maçonnerie subsiste intacte. C'est encore sous le nom de « Tour du Sart » qu'on le connaît dans la région. Territorialement et administrativement, il relevait de Tavier, duché de Limbourg ; mais, du point de vue religieux, il était rattaché à Hody, principauté de Stavelot. Hody était d'ailleurs un peu plus proche et d'un accès plus commode. C'est là que les seigneurs de Sart allaient à la messe, c'est dans l'église de Hody qu'ils se faisaient enterrer ; c'est aussi l'église de Hody qu'ils gratifièrent de fondations pieuses dès le 15<sup>e</sup> et le 16<sup>e</sup> siècles. Le terrain qu'ils affectèrent à ces fondations appartient encore à la fabrique de l'église et des messes continuent d'être célébrées à leurs intentions. Enfin, les seigneurs de Sart furent, au 15<sup>e</sup>, au 16<sup>e</sup> et au début du 17<sup>e</sup> siècles, voués de Hody et, en cette qualité, chargés d'y défendre les intérêts de l'abbaye de Stavelot.

Sans en avoir la certitude, nous croyons que, dès l'origine, le château du Sart fut en la possession d'un vieux lignage du même nom, qui le conserva pendant plusieurs siècles. Dans le transept de l'église de Hody, du côté de l'épître, existe une très belle dalle tumulaire à deux gisants gravés au trait, datée 1360. Elle est trop mutilée pour qu'on puisse identifier avec certitude les personnages qu'elle concerne, mais il est permis de penser qu'il s'agit d'un certain Jean de Sart — le premier seigneur dont on ait conservé le souvenir — et de sa femme. Suivant un texte pastoral, on appelait ce monument « la belle pierre des seigneurs de Sart », ce qui corrobore la vraisemblance de notre hypothèse.

Jean de Sart eut un fils, Jean de Sart, écuyer, cité en 1367 et en 1380, qui épousa Péronne de Haccourt. Leur fils, Guillaume du Sart, époux de damoiselle Ayly (de Rosmel probablement), décède en 1444. De ce mariage naquit Balthazar du Sart, qui meurt avant 1461 ; il avait épousé Marguerite de Mérode, dont il eut Guillaume du Sart ; celui-ci relève la vouerie de Hody en 1479, comme son père l'avait relevée en 1444. Il s'était uni à damoiselle Catherine N. et mourut avant 1539, laissant notamment un fils, Jean du Sart, qui épousa probablement Jeanne de Neufforge ; ce fut sans doute leur fils, Guillaume du Sart, mari de N. Mailhen, qui releva la vouerie de Hody en 1605, puis le fils du précédent, Jean du Sart, qui en fait le relief en 1643.

Nous ignorons comment le château et les terres du Sart passèrent, avec le domaine voisin de Xhos (en pays de

Liège), au comte de Glymes, baron de la Wastine. Celui-ci les vendit au baron Pierre de Méan (1634-1703), époux de Marie-Catherine de Hodeige, d'où ils allèrent à leur petit-fils, le comte Pierre de Méan (1691-1757), fils de Charles de Méan, décédé en 1693, et de Dorothee de Hinnisdael. Le comte Pierre de Méan épousa Hélène-J. C. de Waha ; à leur décès, leurs biens passèrent à leur fils, le comte François-Antoine de Méan de Beurieux (1724-1802), époux de la comtesse Anne-El. Franç. de Hoensbroeck, sœur du prince-évêque de Liège. Ils les laissèrent à leur fils, le comte Pierre-Ch. Franç. de Méan de Beurieux (1755-1802), uni à la comtesse Marie-Aloyse Wrba.

A partir de ce moment et jusqu'au début du vingtième siècle, les transmissions du Sart furent identiques à celles du domaine de Beusdael à Sippenaeken (voir notice n° 40). L'un et l'autre appartinrent successivement à la fille du comte Pierre-Ch. Franç. de Méan, la comtesse Françoise-Aloyse de Méan, qui s'unit au baron Constantin-François de Copis ; à la fille de ceux-ci, la baronne Marie-Thérèse-A. C. de Copis, épouse du comte Théodore-E. A. d'Oultremont ; au fils de ces derniers, le comte Florent-F. J. L. d'Oultremont. Celui-ci, décédé célibataire, les laissa au fils de son frère Eugène, le comte Joseph d'Oultremont, né en 1877, uni à la comtesse Isabelle de Geloës. Il a vendu le domaine de Beusdael après la première guerre mondiale, mais a conservé celui du Sart et celui de Xhos.

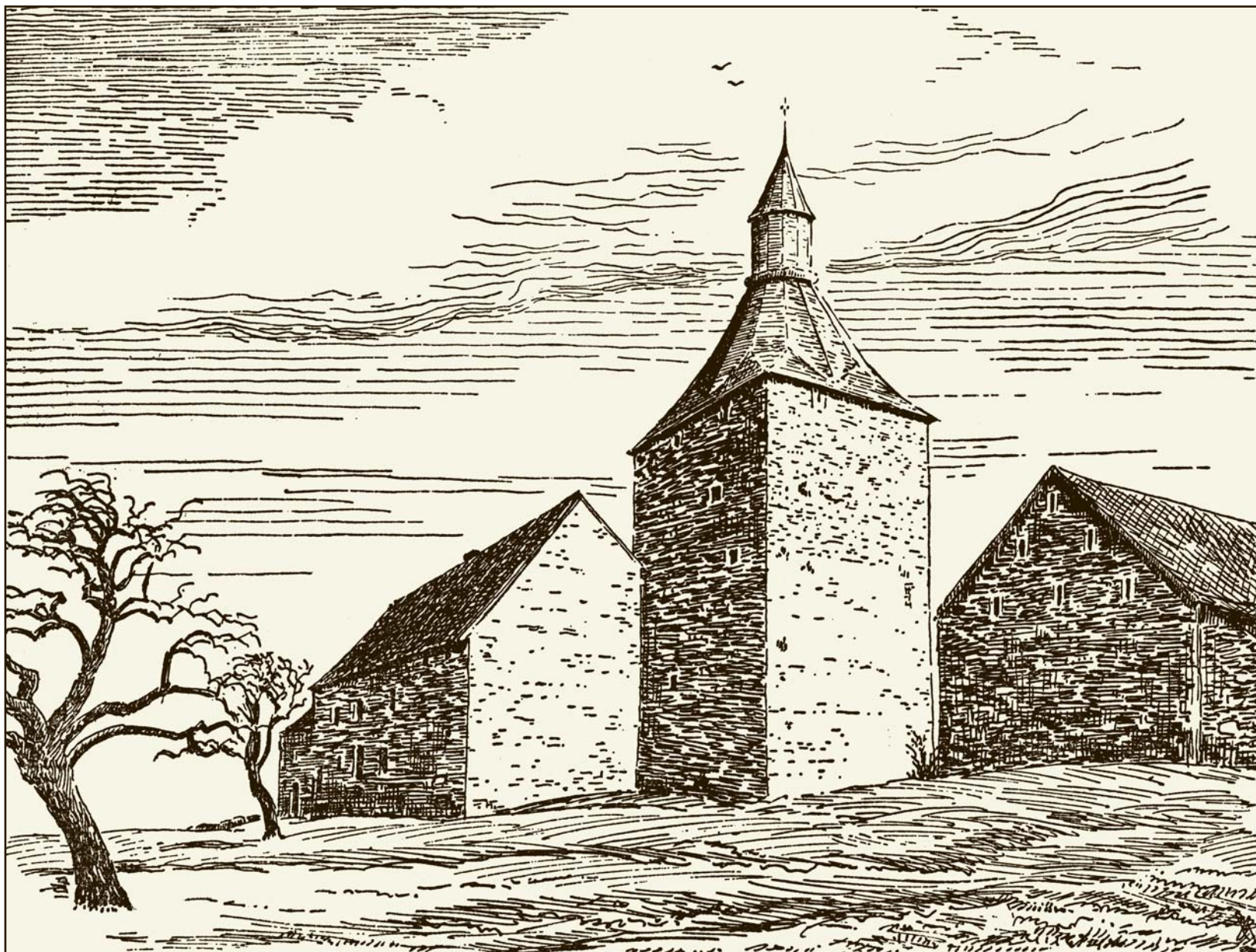
### Iconographie :

- 1) *Un tableautin à l'huile*, de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, signé P. MARTENS, appartenant au COMTE D'OULTREMONT, à Xhos-Tavier ;
- 2) *Une carte-vue*.

### Sources :

- 1) BARON ALPHONSE DE MOREAU, de Hody, *Archives particulières et notes inédites* ;
- 2) DELVAUX, *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, Tome I (Liège, 1841) ;
- 3) *Œuvres* de JACQUES DE HEMRICOURT, publiées par C. de Borman, Tome I (Bruxelles 1910) ;
- 4) D' THIRY, *Histoire de la Seigneurie d'Aywaille*, Tome II.





LE SART.



## 86. Le Château de Villers-aux-Tours

Le manoir fortifié primitif — que l'on appelait « château de la Heyd » — ne se trouvait pas exactement à l'emplacement actuel du château de Villers-aux-Tours, mais un peu plus à l'Ouest, au lieu-dit « Vî Tchêstê ». Il était défendu par des tours et entouré de fossés, que l'on traversait sur un pont-levis. Détruit partiellement par un incendie en 1675, il devint bientôt complètement inhabitable ; ses ruines cependant subsistèrent au moins un demi-siècle, puisqu'on en fait encore mention en 1726. Ses propriétaires l'avaient abandonné depuis longtemps et avaient construit au milieu du village, dès 1682, l'imposante demeure seigneuriale que l'on admire encore aujourd'hui.

C'est un des rares châteaux du duché de Limbourg, construit dans le style Louis XIV. Bâti sur plan rectangulaire en maçonnerie de briques sur soubassement en pierres de taille, elle s'étend sur environ trente mètres de long et onze mètres de large. La toiture à la Mansard, couverte d'ardoises, est percée de lucarnes dans le brisis. La façade principale, orientée au Midi, donne sur une spacieuse cour de ferme. Elle a neuf travées, un seul étage et un rez-de-chaussée surélevé sur sous-sol. Les fenêtres sont à jour quadruple, mais les meneaux et croisées de celles du rez-de-chaussée ont été enlevés. Les linteaux, piédroits, appuis et chaînages d'angles sont en calcaire taillé, de même que les bandeaux : l'un d'eux court sous les corbeaux de la toiture, les autres relient entre eux les linteaux, croisées et appuis des baies et les chaînages d'angles. La porte d'entrée, en cintre surbaissé, s'ouvre au centre. Elle est surmontée d'une grande pierre sculptée aux armes des Rahier et des Argenteau et porte le millésime 1687. Discordance curieuse, quatre ancras en fer forgé, fixées entre le rez-de-chaussée et l'étage, indiquent l'année 1682.

L'entrée est précédée d'un double perron à rampes de pierre : les pommeaux de ses pilastres sont sculptés en forme de têtes de soldats barbus, de type plus ou moins assyrien. Devant le perron, un mur bas, ouvert en son milieu, sépare le château de la cour de ferme. Le nombre des fenêtres et travées de la façade Nord est identique à celui de la façade opposée. Croisées et meneaux y ont été conservés, mais les baies des trois travées du centre sont murées. Le bâtiment est flanqué, à l'angle Nord-Est, d'une grosse tour carrée à deux étages, en moellons ; la maçonnerie en est un peu moins élevée que celle du corps de logis. Sa flèche ne

manque pas d'élégance ; elle se compose d'une base à quatre versants, supportant une partie quadrangulaire verticale coiffée d'un petit dôme octogonal en forme de campanule, terminé par une girouette.

Certains indices nous donnaient à penser que cette tour pouvait remonter au 16<sup>e</sup> siècle ; mais, selon M<sup>r</sup> Crépin qui l'a minutieusement étudiée, elle a été construite en même temps que le bâtiment principal. Peut-être occupe-t-elle l'emplacement d'une tour plus ancienne qui, avec trois autres, complètement disparues, ont donné son nom à la localité.

Le château de Villers-aux-Tours, avec sa symétrie, ses grandes baies, l'équilibre des jours et des pleins et l'heureux mariage de la brique et de la pierre de taille, marque déjà, dans nos régions, une évolution très nette de l'architecture, qui atteindra son plein épanouissement vers le milieu du 18<sup>e</sup> siècle. L'on n'en est presque plus au manoir fortifié du Moyen Âge, mais l'on n'a pas encore atteint la grâce aimable des demeures seigneuriales de style Louis XV.

La seigneurie de l'endroit appartenait, en 1350, à Jean de Mons, d'où elle passa par héritage à son cousin, Jean de Villers, avant 1390. Ce dernier n'eut qu'un fils, Guillaume de Villers, décédé sans hoirs en 1456. En 1454, il avait légué la seigneurie à Warnier, dit Warnotte Briffoz, qui était le plus proche parent de son épouse Lorette N.

Le bien allait rester pendant plusieurs siècles dans la famille du légataire. A Warnier succéda son fils, Nicolas Briffoz ; celui-ci eut notamment un fils, Warnier Briffoz, qui s'unit à N. Bovez, et une fille, Marie Briffoz, qui épousa Godefroid, dit Geutkin de Presseux. Le frère et la sœur héritèrent de la seigneurie. Godefroid de Presseux la relève le 9 avril 1511 ; mais, la même année, il renonce à ses droits en faveur de son beau-frère Warnier Briffoz, moyennant une rente sur la seigneurie. Ledit Warnier fait donation de celle-ci à son fils Nicolas, dit Cloes Briffoz (décédé le 17 janvier 1548), à l'occasion de son mariage avec Anne de Soheit en 1518. Le fils de ces derniers, Warnier Briffoz, décédé le premier février 1614, leur succède. Il laisse, de son union avec Anne d'Anthisnes (décédée le 15-8-1612), plusieurs enfants : François, Jean, Marie et Anne. François, l'aîné, est cité comme seigneur de Villers-aux-Tours, mais il semble être mort célibataire peu après 1629. Son frère Jean épousa Marguerite de Harre, qui lui donna un fils, Alexandre Briffoz. Celui-ci, mort avant 1641, s'était uni à Marie Honnoré ; il n'en eut qu'un fils unique, décédé jeune.

Jean Briffoz meurt vers 1618 et Marguerite de Harre, sa veuve, convoie avec Philippe Bardouille. Des contestations s'élevèrent entre celui-ci et les autres héritiers, relativement

à la seigneurie ; Alexandre Briffoz, fils de Jean, en opère le relief, par décès de son père, le 30 mars 1618. Finalement, elle reste entre les mains d'Anne Briffoz, sœur de François et Jean précités ; elle la relève le 13 février 1636, puis la vend, le 30 juin 1642, au baron Théodore de Botzeler, sgr. de Tassigny. Cependant, Godefroid d'Anthisnes, sgr. de Hody et de Fraiture, put en faire le retrait lignager et la vendit à son tour, le 23 novembre 1645, à Gilles de Rahier, châtelain de Logne. Celui-ci s'était uni, en 1626, à Marguerite de Fraipont. Ils laissèrent la propriété, par héritage, à leur fils, Godefroid de Rahier, qui la relève en 1661. Il épousa, en 1682, Anne-Marie-Philippine d'Argenteau. La même année, il fit édifier l'importante demeure seigneuriale actuelle. Après sa mort, survenue le 2 août 1714, le château échoit à son fils, Jules-Ferdinand de Rahier, qui décède en 1752. Villers-aux-Tours passe à son frère, le baron Ferdinand-Henri-Joseph de Rahier, époux de Marie-Agnès de Berlaymont ; il décède en 1755 et le laisse par testament à son fils, le baron Ferdinand-François-Florent de Rahier, qui décède célibataire au château de Florzé-lez-Sprimont, le 13 février 1772 ; la propriété revient à son frère, le baron Louis-Claude-Joseph de Rahier, qui s'unit en premières noces à N. Hautvast et en secondes noces à Marie-Catherine Philippart. Il fut atteint d'aliénation mentale et mourut en 1809.

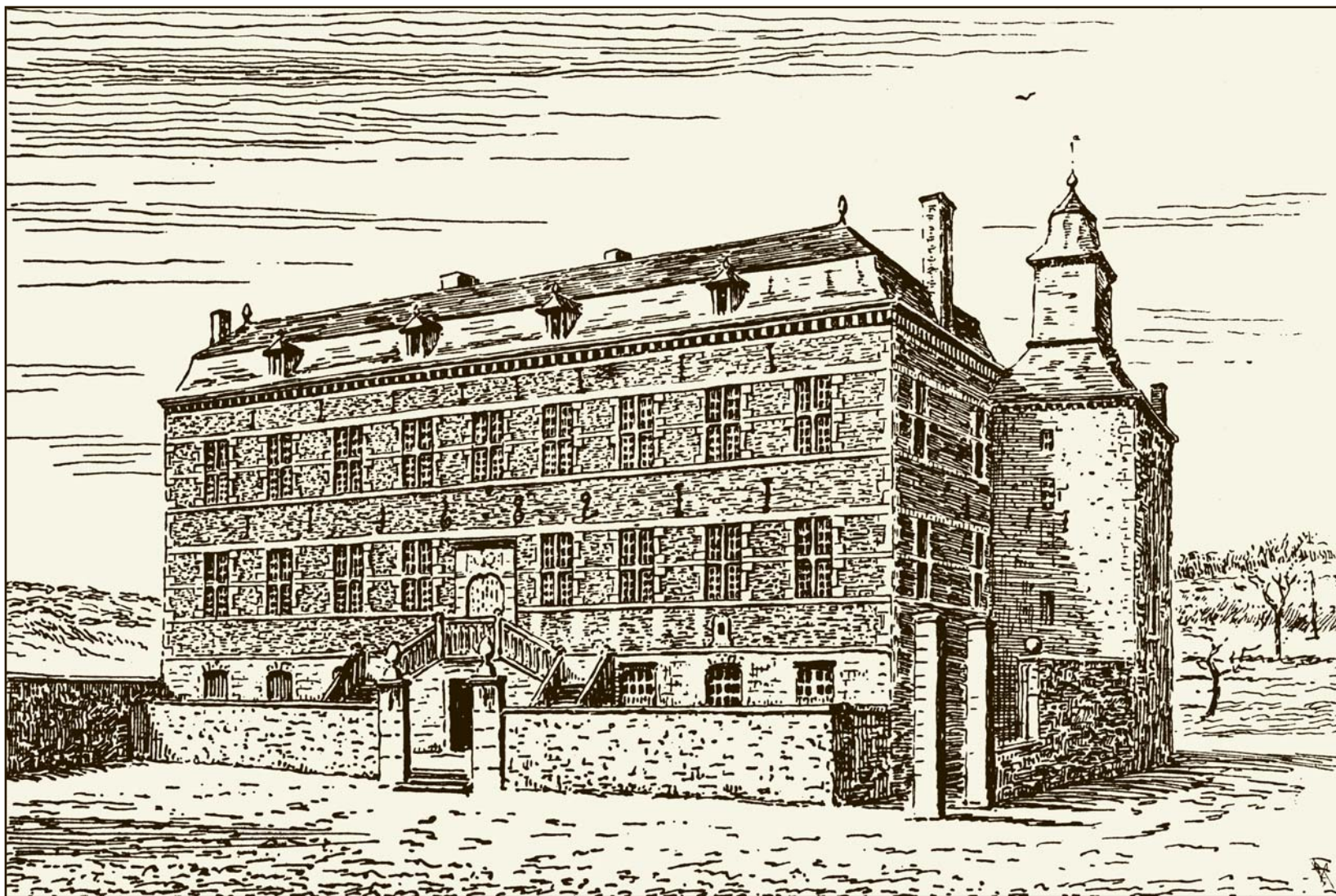
Très peu de temps après et au plus tard en 1811, le château de Villers-aux-Tours fut mis en vente par ses héritiers et acquis par Antoine Lahaye. Celui-ci le légua, avec les terrains qui en dépendaient, à M<sup>me</sup> Emile Billy, née Ernestine Constant ; elle les recueillit en 1853. Ses deux filles, Léonie Billy, épouse de François-D. M. Leurquin, et Laure-M. C. Billy en héritèrent. Les deux sœurs décédèrent en 1926 et la propriété passa, à cette époque, à leur fille et nièce respective, Marie-Ghislainne-E. L. Leurquin. Celle-ci morcela le bien et le vendit entre 1931 et 1935. Le château, les bâtiments de ferme et les terrains attenants, soit une quarantaine d'hectares, furent acquis par M<sup>me</sup> veuve Lahaye-Dresse, de Cornesse-Pepinster. Après sa mort, ils passèrent à son fils Arnold Lahaye, qui en est le propriétaire actuel. Remarquons qu'il n'a aucun lien de parenté avec Antoine Lahaye, le propriétaire de 1811.

*Iconographie : ignorée de l'auteur.*

**Sources :**

- 1) RENÉ CRÉPIN-COLIN, secrétaire communal de Villers-aux-Tours, *Notes inédites* ;
- 2) A. N. B. 1868 et 1873 ;
- 3) LEFORT, 1<sup>re</sup> partie, vol. IV et XIX, aux A. E. L. ;
- 4) EDG. RENARD, *La toponymie de Villers-aux-Tours* (bull. de la Société de littérature wallonne, Tome LI, Liège 1927) ;
- 5) A. DE RYCKEL, *La Cour féodale de l'ancien duché de Limbourg* ;
- 6) A. N. B. 1868 et 1873.





VILLERS-AUX-TOURS.

## 87. Le Château de Bolland

Le château de Bolland est l'un des plus notables du duché de Limbourg, non seulement par ses dimensions et son allure aristocratique, mais aussi par l'illustration des différentes familles qui s'y sont succédé.

Sis à quelques mètres à l'Ouest de l'église, il se présente schématiquement sous l'aspect d'une cour intérieure ouverte au Midi, entourée au Levant et au Couchant par deux bâtiments parallèles, et au Nord par une troisième construction en deux parties formant angle obtus. Cette troisième construction est percée d'un porche donnant accès de la cour du château à celle de la ferme attenante. A l'angle Nord-Ouest, une tour ronde à flèche conique et, à l'angle Nord-Est, une grosse tour carrée à toiture octogonale complète et décorent agréablement l'ensemble. La cour est pleine d'attrait : on y remarque, dans l'aile orientale des bâtiments, neuf arcades en plein cintre surmontées de cartouches armoriés, en pierre calcaire, sertis dans la muraille en maçonnerie de briques. Il est assez difficile de préciser l'âge de cet important édifice, dont la partie la plus ancienne est incontestablement la tour carrée ; celle-ci peut dater du 13<sup>e</sup> ou du 14<sup>e</sup> siècle ; la tour ronde est dans l'esprit du 16<sup>e</sup> siècle. De très importants remaniements ont été apportés aux bâtiments dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle.

Le château, qui a souffert de la dernière guerre, est assez délabré ; le bel étang, qui s'étendait au Nord-Ouest, a été supprimé ces dernières années ; on ne voit plus aucune trace de douves ; elles ont été comblées en 1677, quand le gouverneur de Limbourg, sur ordre du roi de France, fit sauter une grosse tour et une partie du donjon pour punir le seigneur, Albert de Lannoy, de sa fidélité au roi d'Espagne. Le 20 juillet 1689, lors de la réoccupation du Limbourg par les Français, une troupe de dragons vint piller le château et incendier ce qui en restait encore.

Primitivement, le territoire de Bolland faisait partie de la villa carolingienne de Herstal, qui à une certaine époque devint l'apanage des marquis d'Anvers. Depuis lors, Bolland releva en fief de ce marquisat.

Bien qu'en théorie, Bolland fût une seigneurie « libre » ou « franche », c'est-à-dire complètement indépendante, et qu'elle le fut effectivement à l'origine, elle ne put maintenir indéfiniment ce statut.

Trop faible pour se défendre par ses propres moyens contre des voisins beaucoup plus puissants qu'elle-même,

elle fut tout naturellement et nécessairement amenée à se choisir un protecteur. En fait, elle tomba sous la coupe des souverains du pays, ducs de Limbourg.

Au début du 18<sup>e</sup> siècle, le seul vestige de son ancienne indépendance consistait en l'exemption de certaines impositions et taxes mises à charge des autres localités du Limbourg.

Du point de vue judiciaire, depuis la promulgation de l'ordonnance du 28 juin 1756, il ne fut plus permis aux échevins de Bolland que d'instruire les causes, tant en matière civile que criminelle, et les sentences durent être rendues par deux échevins de la Haute Cour de Limbourg.

En 1770, la seigneurie fut contrainte d'accepter l'élaboration, entreprise cette année-là, du cadastre général de la province de Limbourg.

Ces considérations, jointes au fait que, géographiquement, le territoire de Bolland fait partie du duché de Limbourg, justifient à suffisance, nous paraît-il, la place que nous lui avons réservée dans le présent ouvrage.

Le premier seigneur de Bolland fut probablement le chevalier Winand de Houffalize, cité en 1147 ; il appartenait sans doute à l'antique et puissant lignage limbourgeois des Gronsveld. Il épousa Béatrix de Walcourt et en eut un fils, Thierry de Houffalize, qui s'unit à Lutgarde d'Elsloo ; on a la certitude que celui-ci eut la possession de la seigneurie de Bolland. Elle passe après lui à son fils, Henri de Houffalize (de 1243 à 1275), puis au fils de ce dernier, Jean de Houffalize (en 1286), qui épousa Lutgarde de Juliers. Son fils lui succède et prend, comme ses descendants, le nom de la seigneurie : Arnould I de Bolland (sgr. de 1314 à 1355), marié à Richarde de Dollendorp. De cette union naquit un fils, Arnould II de Bolland (sgr. de 1355 à 1372), époux de Marie de Looz. La seigneurie passe d'abord à leur fils aîné, Arnould III de Bolland (de 1372 à 1397), puis au frère de celui-ci, Jacques de Bolland (de 1397 à 1402), ensuite à la sœur des deux précédents, Cunégonde de Bolland (de 1402 à 1410). Par le mariage de celle-ci avec Frédéric de Brandenburg, décédé en 1405, elle transporta Bolland dans cette famille.

La seigneurie échoit à leur fils Thierry de Brandenburg (sgr. de 1410 à 1453), mari d'Anne de Glymes, puis au fils aîné de ceux-ci, Jean de Brandenburg (sgr. de 1454 à 1492) ; il s'unit en premières noces à Marguerite de Xhenemont et en secondes noces à Marie de Momalle. En 1488, il fit donation de la seigneurie à sa nièce Marie de Brandenburg (dame de Bolland de 1492 à 1534), fille de son frère Frédéric. Elle fut l'épouse de Jean d'Eynatten, sgr. de 1492 à 1510. Leur fils, Jean II d'Eynatten (sgr. de 1510 à 1552), leur succède et s'unit en 1535, à Marie d'Argenteau.

La seigneurie passe à leur troisième fils, Henri d'Eynatten (sgr. de 1552 à 1579), qui se marie, en 1570, avec Anne de Duras. Après le décès de son mari, elle convola avec Adrien de Rheede, sgr. de Saesfelt. De sa première union était née une fille, Marguerite d'Eynatten, qui hérita de Bolland ; elle épousa 1<sup>o</sup> en 1594, Jean de Berlo (décédé en 1625) et 2<sup>o</sup> le comte Jean de Groesbeeck, décédé en 1638. Elle mourut elle-même en 1646. Par donation du 2 avril 1644, elle avait laissé la seigneurie à sa cousine germaine Anne-Marguerite de Rheede, épouse en premières noces de Robert d'Argenteau et en secondes noces du comte Albert-Eugène de Lannoy (sgr. de 1646 à 1695). Le fils de celui-ci, le comte Adrien-Gérard de Lannoy, devint seigneur de Bolland après lui (de 1695 à 1730). Il épousa la baronne Anne-Thérèse-Claire de Bocholtz et laissa la seigneurie à son neveu, le comte Adrien-Damien-Gérard de Lannoy (sgr. de 1730 à 1743), qui de son mariage avec Aldegonde-Louise-Fr. de Warnant, retint notamment : le comte Adrien-Jean-Bapt. de Lannoy, époux de Constance de Wignacourt. La propriété échut à son fils, le comte Félix de Lannoy, né en 1757, décédé en 1827, uni à la comtesse Marie-Ferdinande de Berlo. Il fut le dernier seigneur de Bolland.

Après lui, le château et le domaine échurent à son frère, le comte Adrien de Lannoy, marié en 1826 à Amélie de Tornaco. A sa mort et suite à un long procès, Bolland fut attribué à la sœur de cette dernière, Mathilde de Tornaco, alliée au comte Florent de Berlaymont. Le fils de celui-ci, le comte Guy de Berlaymont, uni à la comtesse Marie de Pinto, en hérita. La propriété échut après lui à sa fille, la comtesse Yseult de Berlaymont, puis au frère de celle-ci, le comte Adrien de Berlaymont. Au décès de ce dernier, elle fut recueillie par les trois enfants de son frère Guy : le comte Guy de Berlaymont, la comtesse Nadiedja de Berlaymont, épouse du comte Rodolphe van der Burch et la comtesse Ghislaine de Berlaymont, épouse du comte Joseph de Schaesberg-Thannheim.

Après la première guerre mondiale, le château et le domaine — environ 70 ha — furent mis en vente et acquis par le baron Adhémar de Royer de Dour de Fraula, décédé en 1946. Son épouse, née comtesse Sabine de Ribaucourt, et ses enfants en sont encore les propriétaires actuellement.

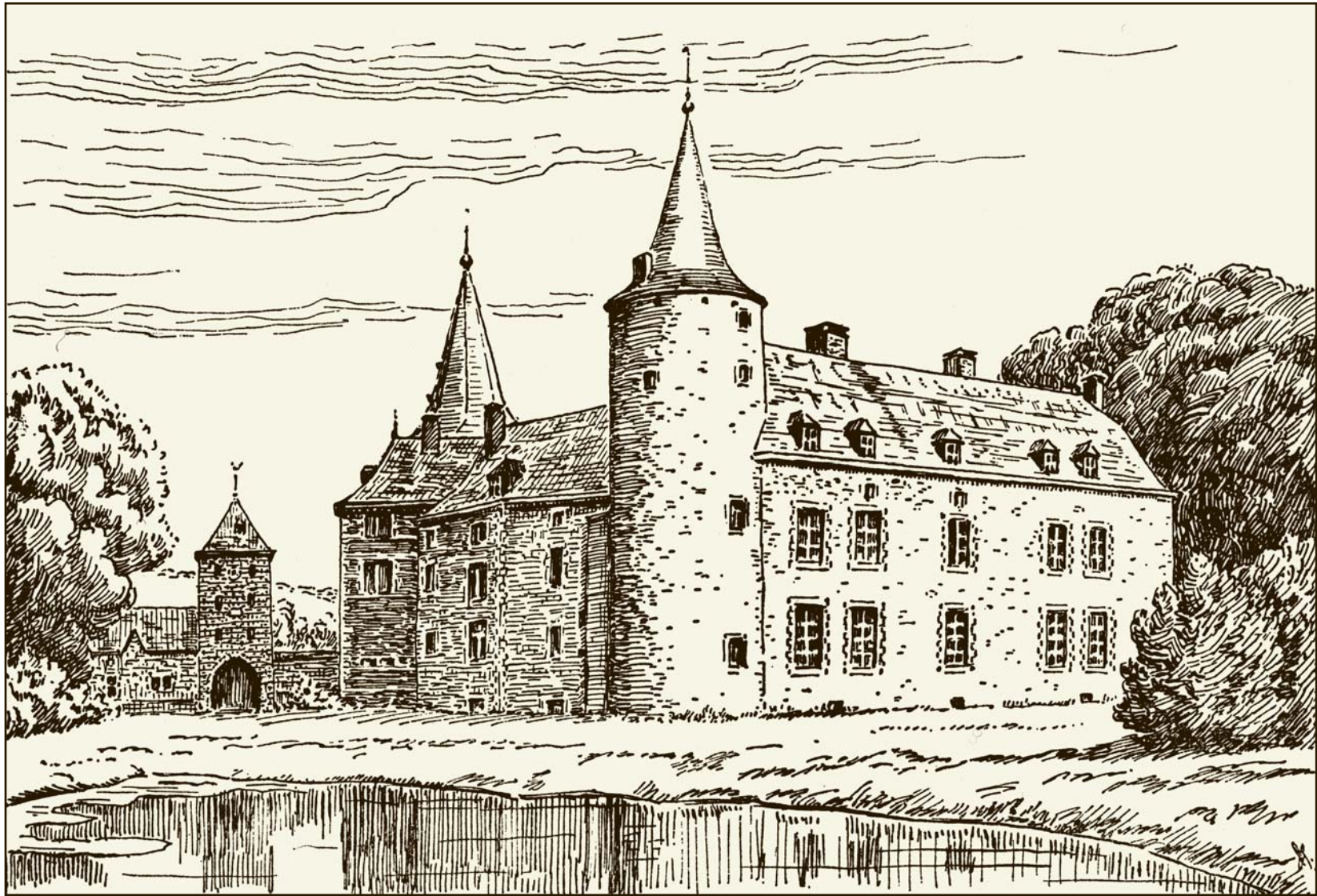
### Iconographie :

- 1) *Aquarelles* de JOSÉ POSWICK ;
- 2) *Anciennes cartes-vue* ;
- 3) *Tableau à l'huile, signé L. WERIS, au château de Bolland.*

### Sources :

- 1) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verwoiëtoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 2) A. DE RYCKEL, *Histoire de la Seigneurie libre de Bolland* (Liège 1930) ;
- 3) A. N. B. 1921, II et 1942-45, II.





BOLLAND.

## 88. Le Château « Les Cours » à Bolland

On l'appelle aussi « château Lognay », du nom de la famille qui l'a possédé depuis le milieu du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'après la première guerre mondiale.

A gauche de la route Herve-Bolland, quatre cents mètres avant la lisière de ce dernier village, on aperçoit, au-delà d'un vallon planté d'arbres fruitiers, un ensemble assez important de constructions rurales. Elles sont flanquées à droite d'un corps de logis coquet, en maçonnerie de briques, dont la façade s'orne, à chaque extrémité, d'une tour carrée couverte d'une toiture à la Mansard.

C'est le château dénommé « Les Cours ».

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette appellation n'a pas pour origine un lieu-dit ou une particularité architecturale, mais bien le nom patronymique de ses premiers propriétaires : Licour en 1457, Leycourt en 1458 et 1503, de Lescourt en 1544.

Il ne reste rien du château primitif ; du 18<sup>e</sup> siècle subsistent intactes deux jolies tourelles quadrangulaires, séparées du corps de logis par les bâtiments de la ferme attenante. Détail curieux, une de ces tourelles — celle du Sud-Est — est percée de meurtrières à hauteur du premier étage et exactement aux angles ; cette disposition semble tout à fait illogique et anormale.

Le logement des châtelains fut détruit par la foudre ou par un incendie, à la fin du 19<sup>e</sup> ou au début du 20<sup>e</sup> siècles, mais les travaux de restauration lui restituèrent, paraît-il, son aspect antérieur. On y remarque encore d'anciens chaînages d'angles, notamment à l'angle Nord-Ouest de l'habitation, et des pierres de vieux piédroits de fenêtres, dans la muraille de la tour à gauche de l'entrée. Remarquons que la maçonnerie de la tour de droite ne va pas jusqu'au sol ; elle forme au rez-de-chaussée un gracieux porche ouvert à arcade, supporté par une colonne de pierre et par un gros pilier en maçonnerie.

A. de Ryckel, à qui nous empruntons presque textuellement les détails historiques qui suivent, dit que cette tour porte la date de 1768, une tour plus petite celle de 1760, et une troisième tour — l'une de celles de l'ancienne enceinte au Midi sans doute — la date de 1761, Enfin, la clef de voûte de la porte charretière donnant accès à la cour est marquée de la date 1768, en relief.

Bien que plus petit et de beaucoup moins d'allure que le vieux château seigneurial de Bolland, « Les Cours » n'en est pas moins, après lui, la demeure la plus importante de la localité.

En 1503, son propriétaire, Hierlax de Leycourt, la vend à Michel Piron. Le bien passa ensuite, nous ne savons quand ni dans quelles circonstances, à Nicolas Marwetz de Lescourt, qui laissa plusieurs enfants. Lors de la liquidation de sa succession, en 1544, son fils Lambert racheta les parts de ses beaux-frères et devint ainsi possesseur des trois quarts de la propriété. Il les vendit deux ans plus tard (1546) à Jean d'Eynatten, seigneur de Bolland, époux de Marie d'Argenteau. Le quart restant appartenait à la famille Sauvage, qui le vendit à Servais Christian, le 1<sup>er</sup> octobre 1629. Le 30 mars 1630, celui-ci le céda à son frère Renaud, qui le lendemain le revendit à Jean Fouarge, bailli de Bolland, qui avait épousé Marguerite-Françoise de Résimont.

C'est depuis cette époque que, pendant de longues années, « Les Cours » fut habité par les baillis de la seigneurie.

Dès que Jean Fouarge mourut, en 1639, ses héritiers s'empressèrent de vendre le château à Marguerite d'Eynatten, épouse en premières nocces de Jean de Berlo et en secondes nocces de Jean de Groesbeeck. Celle-ci ne le garda que très peu de temps, car, le 15 septembre 1639, elle le revendait déjà à son nouveau bailli, Arnould Christian. Celui-ci paraît y avoir habité jusqu'à sa mort, en 1685.

Après lui, « Les Cours » passe à son successeur dans les fonctions de bailli, Jacques Stefné, décédé le 26 novembre 1716 ; il avait épousé Anne Gilmar, morte le 19 décembre 1719. Par testament du 20 novembre 1716, il avait laissé le château à sa fille, Marie-Joseph Stefné. Celle-ci s'unit, le 25 avril 1720, à Gérard-Joseph Crahay dit Le Gro, échevin et greffier de Bolland. Après eux, la propriété échoit à leur fils, Albert-Eugène Le Gro, receveur des aides de Sa Majesté au duché de Limbourg, époux de Béatrice de Lognay, qu'il avait épousée en 1747. Il fit ériger un oratoire privé dans sa demeure et obtint l'autorisation d'y faire célébrer la Sainte Messe. Il agrandit son bien par l'acquisition d'un fonds voisin en 1769. Toutefois, il semble s'être moins préoccupé de remplir consciencieusement son office que d'embellir sa propriété ; il y fit construire de nouveaux bâtiments, y aménagea des étangs et des jets d'eau et y fit des plantations. Ces travaux, disproportionnés à ses moyens financiers, le ruinèrent. Dès 1773, il se trouvait débiteur d'une somme considérable à la caisse royale et dut résigner ses fonctions. Il fut également contraint de faire cession à la souveraine de tous ses biens meubles et immeubles, qui furent mis en vente à

Henri-Chapelle. Le notaire Masset, ex-bourgmestre de Herve et tuteur de ses cinq enfants mineurs, put néanmoins racheter au nom de ceux-ci le bien et les maisonnettes de « Les Cours », qu'ils payèrent 16.110 florins.

Finalement, la propriété échet à la fille d'Albert-Eugène, Marie-Josèphe-Albertine Le Gro, née le 29 octobre 1748. Elle s'unit, en 1776, au demi-frère de sa mère, Albert-Eugène-Marie de Lognay, né à Aix-la-Chapelle le 27 avril 1751, décédé à Bolland le 2 janvier 1814. Il était le fils de Mathieu-Joseph de Lognay et de sa seconde épouse, Marie-Catherine Stefné, fille elle-même de Jacques Stefné et d'Anne Gilmar.

Leur fils, Joseph-Louis-Albert de Lognay, reprit « Les Cours » après leur mort. Né à Bolland le 23 juin 1794, il mourut à Beyne-Heusay le 15 juillet 1861 ; il avait épousé, le 2 juillet 1829, Marie-Catherine Franckson, née en 1802, décédée en 1880.

Enfin, la propriété vint en la possession de leur fille, Parfaite-Marie-Albertine-Eugénie de Lognay, née à Beyne-Heusay le 17 avril 1830, divorcée puis veuve de Jules-Marie-Auguste Demanet.

La tradition locale rapporte que celui-ci n'avait consenti à l'épouser, que si elle s'engageait à lui verser un capital de cent mille francs le jour de son mariage. Les nocces ayant été célébrées, elle ne put, faute de fonds suffisants, faire le versement de la somme convenue. Le désintéressé personnage, qu'elle avait choisi pour partager son existence, leva le pied incontinent et le mariage ne fut même pas consommé.

Parfaite de Lognay décéda — sans hoirs évidemment — le 21 janvier 1913. La liquidation de sa succession, qui se partageait entre 124 héritiers, donna lieu à un long et intéressant procès, qui se plaida en dernier ressort devant la Cour d'Appel de Liège en 1916-1917. Finalement, la propriété fut mise en vente et acquise, le 10 janvier 1924, par les époux Pierre Collinet (acte des not. Kleinermann, Neuville, Nicolas et Renard). M<sup>me</sup> veuve Collinet, née Lucie Demonceau, et ses enfants en sont encore les propriétaires aujourd'hui.

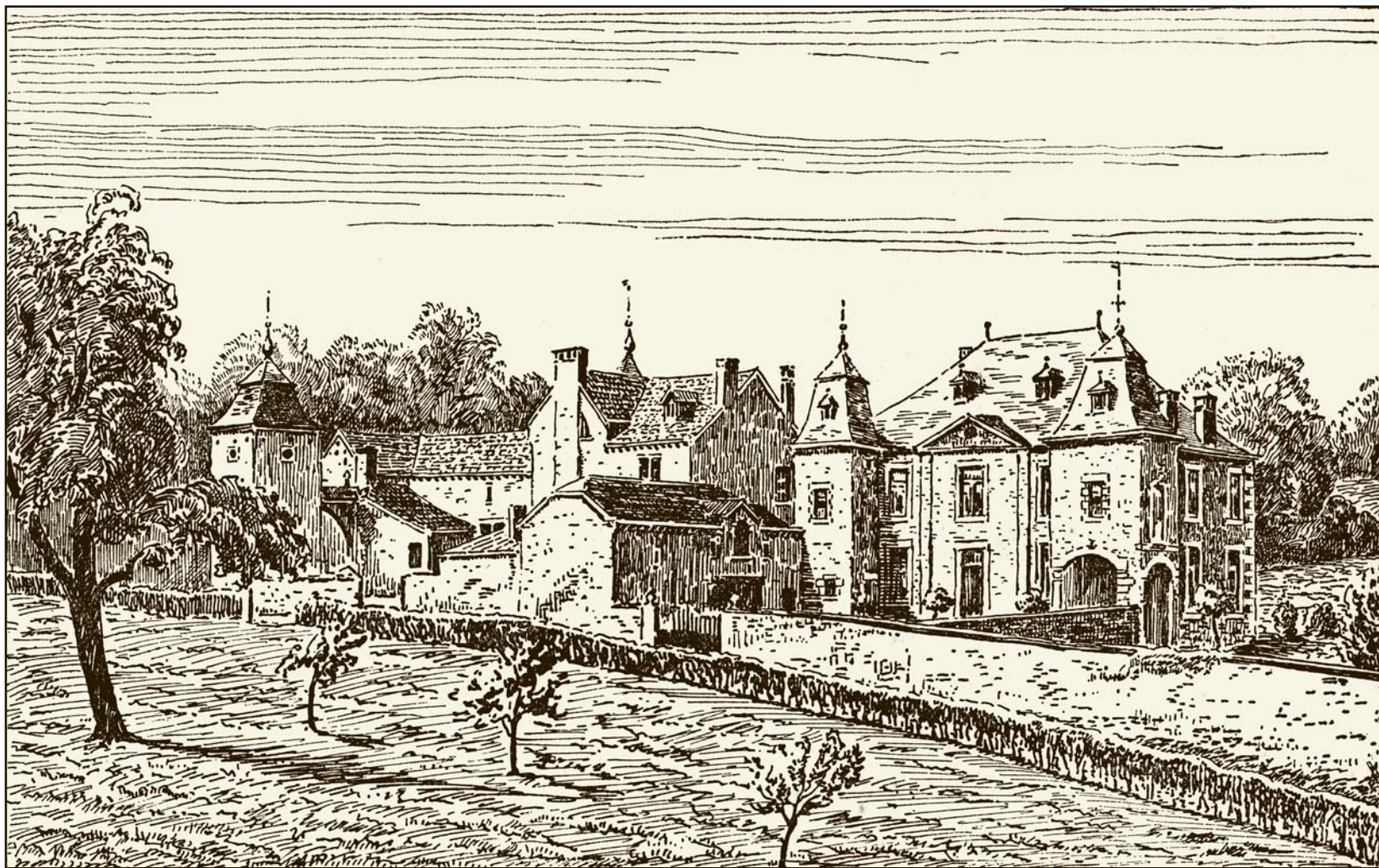
### Iconographie :

*Une grande photo* appart. à M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> P. COLLINET.

### Sources :

- 1) *Manuscrit Wacomont* (bibliothèque du collège Marie-Thérèse à Herve) ;
- 2) Jos. SCHNACKERS, directeur d'école à Mortier, *Note inédite* ;
- 3) A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie (bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949) ;
- 4) A. DE RYCKEL, *Histoire de la Seigneurie libre de Bolland*.





LES COURS.





## BILSTAIN

**Le donjon de Bognoux.** Dans la «renouveau de la seigneurie de Bognoux» du 6 juillet 1662, il est question de la maison de Pieterkenne Tramp «qui est le donjon de Bognoux», siège de la cour foncière de la seigneurie de ce nom.

C'est la seule mention qu'en font les archives de cette cour.

(A. BUCHET, *Note inédite*.)

## HAUSET

Dans une prairie encore dénommée *Alte Burg*, propriété de François van Weersth, existe un tertre couronné d'arbres; on y voit encore des fondations de murailles, vestiges d'un ancien *Wasserburg*, plus ou moins recouvertes de végétation et de terre.

(REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.)

## ESNEUX

**Le château de Beaumont.** Se trouvait à 800 mètres à l'Ouest-Nord-Ouest de l'église d'Esneux. Cette très vieille forteresse est citée dès 1144.

Elle était en forme de demi-cercle, sa paroi plane dans l'alignement des rochers qui dominent un bras de l'Ourthe.

Un fossé la cernait du côté opposé à la rivière.

Au cours de fouilles entreprises en 1928, on y a retrouvé un médaillon d'ivoire dit «reliquaire d'amour».

(ROBERT DALEM, *Abrégé de l'Histoire d'Esneux*, Esneux 1938.)

**Le château du Rond-Chêne.** Il existait dès la fin du 13<sup>e</sup> siècle, à l'endroit où s'élève actuellement un vaste et prétentieux château moderne construit par M<sup>r</sup> Orban-Francotte et modifié par M<sup>r</sup> Montefiore, à 1.900 mètres au Sud-Ouest de l'église d'Esneux.

L'ancien Rond-Chêne, dénommé aussi fief «de la Salte» ou «du Sart», appartint, depuis le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, aux familles Zutman, de Crassier, de Liverlo, de la Raudière, de Gouverneur, Spineux, Malherbe, de Nizet-de Berleur, Jamar, Francotte et Orban-Francotte.

(ROBERT DALEM, *op. cit.*)

## HENRI-CHAPELLE

**Le château de Bergh** à Hockelbach. C'était primitivement la résidence des chevaliers de Hockelbach, cités au 13<sup>e</sup> siècle dans l'histoire du Limbourg.

Ses occupants prirent dans la suite le nom de leur manoir.

Celui-ci passa, par alliance, à la famille de Trips, qui s'appela dès lors Bergh de Trips. Elle jouit d'une grande notoriété dans le duché et détint le fief de Bergh jusqu'à la fin de l'ancien régime.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)

**Le château de Beucken.** Il s'élevait, comme celui de Bergh, au lieu-dit Hockelbach, mais à proximité immédiate de la ferme dénommée «Te Beucken», et disparut peu avant 1770.

La seigneurie del Beuck (ou Beucken), sur le territoire de laquelle il était situé, relevait directement de la Cour féodale de Limbourg. Sa juridiction s'étendait sur une vaste région herbagère, aux confins des communes actuelles de Henri-Chapelle, Clermont, Bilstain et Andrimont.

A en juger d'après son emplacement encore bien visible — la motte primitive entourée d'une double rangée de douves — il devait être peu important et ressembler aux donjons de Rave et de Haus Raeren.

Les cours féodale et censale y tenaient leurs assises, la porte du château servant de «bretecque» aux avis officiels.

Il est assez souvent mentionné entre le 16<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup> siècles.

(A. BUCHET, *La Seigneurie del Beuck à Henri-Chapelle*, Verviers 1938.)

**Celler Driesch.** Jadis aurait existé un château de ce nom qui, selon le chanoine Ernst, aurait été le berceau du célèbre lignage des Scavedris.

(CHANOINE ERNST, *Histoire du Limbourg*, T. IV, pp. 313-314.)

Il devait se trouver à l'emplacement de la ferme actuellement appelée «Selderdriesschen», au bord de la route secondaire Baelen-Henri-Chapelle, à 1.200 mètres à vol d'oiseau au sud du clocher de ce dernier village.

**Le château de Lichtenberg.** A vrai dire, il n'a pas disparu, mais il est complètement défiguré et n'a plus aucune apparence seigneuriale; les chaînages d'angles et les encadrements en pierre de la plupart des baies ont été remplacés

## LES DEMEURES SEIGNEURIALES DISPARUES

(rangées dans l'ordre alphabétique des communes actuelles où elles se trouvaient.)

par des briques, sa hauteur a été notablement diminuée et il est environné de bâtiments d'exploitation modernes, sans intérêt. Les douves qui l'entouraient ont été asséchées.

Il se trouve à l'extrémité Nord-Est de la commune, à 180 mètres à l'Ouest de la ferme d'Imbach (ou Im Bach ou Eenberg).

C'était le siège d'une seigneurie foncière relevant de la Cour féodale de Cornelimunster.

Au 18<sup>e</sup> siècle, il appartint à la famille Brandt, puis passa à la suite d'une alliance à la famille Pelsser, qui ajouta à son nom celui de «de Lichtenberg».

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)

## HERVE

Cette petite ville anciennement fortifiée avait un château, connu dès la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle. Il était situé à côté de l'église, dont la tour constituait son principal ouvrage de défense.

Pendant la première phase de la guerre de la succession du Limbourg, il était occupé par les troupes de Renaud de Gueldre. Jean I de Brabant s'en empara en 1283 et en ordonna la démolition. Cependant, Renaud de Gueldre rentra en possession de la ville et du château de Herve, dont il confia la garde à Henri de Lonchins (Lontzen).

Le château fut pris en 1334, quand les Brabançons occupant Herve y furent assiégés par Jean, comte de Luxembourg et roi de Bohême.

Il continua de subsister un certain temps, finit par tomber en ruines et disparut dès le 15<sup>e</sup> siècle.

(A. DE RYCKEL, *Histoire de la Ville de Herve*, Liège 1897.)

## LONTZEN

**Le manoir du Prévôt.** Le prévôt du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle était seigneur de Lontzen.

Il y possédait un manoir édifié sur une motte entourée d'eau, au nord du château-ferme de Krickelhausen.

Dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, on en distinguait encore l'emplacement couvert de broussailles et bordé d'une fondrière marécageuse.

L'endroit a conservé, jusqu'à nos jours, le nom de «Motte».

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)

## RAEREN

**Ravenhaus.** Ce château moderne, détruit en septembre 1944 au cours des combats entre troupes américaines et allemandes, appartenait à ce moment au vicomte van Aefferden.

Il s'élevait à 1.450 mètres à l'Ouest-Nord-Ouest du clocher de Raeren, près de l'emplacement d'un ancien château entouré de fossés et pourvu de grosses tours, dont la tradition fait remonter l'origine à une maison des Templiers.

Il était dénommé *Roverhuys*, de l'endroit — Rover — où il se dressait, corrompu dans la suite en *Rauenhaus* et *Ravenhaus*. On l'appela aussi *Altenbau*.

Le château fut l'objet d'une reconstruction au 16<sup>e</sup> siècle. La famille Bertolf de Belven le céda, au siècle suivant, aux Sépulcrines d'Aix-la-Chapelle, qui le conservèrent jusqu'en 1787.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*, et REINERS, *Kunstdenkmäler von Eupen-Malmedy*.)

**Schnelleburg.** Nom d'une ferme sise à quelques centaines de mètres à l'Ouest de l'ancien prieuré de Brandeburg, tout près de la frontière allemande.

Là où se trouve actuellement un verger tout proche existait, paraît-il, un ancien *burg*, ce que semble confirmer le nom de l'endroit.

Ce burg avait été probablement bâti lui-même à l'emplacement d'une villa romaine dont on a retrouvé des vestiges, entre autres des tuiles.

**Titfelt.** Le château de ce nom s'élevait aux environs de l'église actuelle.

Très délabré dès le 14<sup>e</sup> siècle, quelques vestiges en subsistèrent néanmoins jusqu'au début du 17<sup>e</sup> siècle.

Les registres de la Cour féodale du Chapitre de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle signalent les ruines du château ; les reliefs ne concernent que la ferme de Titfelt.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite* et REINERS, *op. cit.*)

## REMERSDAEL

L'ancien château (que certains confondent avec celui d'Obsinnich, dans la même commune) se trouvait derrière la vieille ferme bâtie au bord de la route, à 200 mètres au Sud-Ouest de l'église.

Il fut brûlé par Jean I de Brabant durant la guerre pour la succession du Limbourg, mais il fut reconstruit par après.

Il relevait de la Cour féodale de Fauquemont.

Dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, il passa de la famille de Gulpen dans celle d'Eynatten, qui le conserva jusqu'en 1721,

Il appartient ensuite aux Furstenberg, jusqu'à sa démolition, probablement au début du siècle dernier.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)

## SPRIMONT

**Le château des comtes de Salm** à Lincé. Il en subsiste certaines traces — une cheminée et un escalier — dans la maison d'Eugène Gilles au n° 9 de la rue du Cimetière.

Cette maison se trouve dans un cul-de-sac encore dénommé « Cour Salm ».

(ABBÉ SOTTIAUX, Rd Curé de Lincé, *Note inédite*.)

**La maison forte de Xhigneux** à Lincé. Elle était sise à l'emplacement de la ferme attenante au château. Celui-ci, construit dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle par Charles de Macar, fut aliéné par lui, avec la ferme et les terrains qui en dépendaient, à Gaston Pirmez-de Looz Corswarem. Au décès de celui-ci, le domaine fut recueilli par son fils, Jean Pirmez-Dallemagne, son propriétaire actuel.

Certaines parties du soubassement de l'ancien manoir subsistent encore dans l'un des bâtiments ruraux.

## THIMISTER

**Le château de Sorozé** ou Serezé. Peut-être est-il permis de reconnaître dans une simple ferme des traces de cet ancien édifice seigneurial.

Elle est située au carrefour formé par la route Dison-Thimister et une autre voie secondaire, à 700 mètres au Sud de la grande chaussée Battice-Henri-Chapelle.

(A. PUTERS, *L'Architecture privée dans la région verviétoise*, 2<sup>e</sup> partie, bull. S. V. A. H., vol. XXXVI, Verviers 1949.)

## WALHORN

Dans le village ont existé deux anciens châteaux, très proches l'un de l'autre.

L'un, à l'Est de l'église et compris dans l'agglomération primitive, était celui des sires de Walhorn. Il avait remplacé la villa carolingienne et paraît avoir disparu vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle.

L'autre château, à quelques mètres au sud du précédent,

était en la possession de la famille SchuyI.

Les ruines en subsistaient encore au 17<sup>e</sup> siècle, comme l'atteste un tableau conservé au musée de Maastricht. Ce manoir est le berceau du vieux lignage limbourgeois des SchuyI de Walhorn.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)

**Le château de Belven.** L'ancienne habitation seigneuriale ainsi désignée appartient longtemps à une branche de la famille Bertolf, qui adjoignit à son nom celui de « de Belven ».

Le château fut probablement construit par ce lignage, dans le courant du 15<sup>e</sup> siècle, à l'emplacement d'une exploitation agricole appartenant au monastère du Val-Notre-Dame à Antheit.

Selon Reiners, le castel se délabra et disparut complètement au cours du 18<sup>e</sup> siècle. Cependant, un plan de 1826, reposant aux archives du cadastre à Eupen, montre à cet endroit un bâtiment assez étroit et de forme très irrégulière, qui semble flanqué, à l'angle Sud-Ouest, d'une grosse tour ronde. Celle-ci était probablement un reste d'une dépendance du vieux château.

(GUILL. GRONDAL, *Note inédite*.)



ANNEXE II

LA SUPERFICIE DU DUCHÉ DE LIMBOURG

(calculée d'après celle des communes ou parties de communes actuelles qui y étaient comprises.)

<b>I. FRANCHISE DE LIMBOURG</b>		<i>Hectares</i>	Soiron, en totalité	421	<b>VII SEIGNEURIES AU-DELA DES BOIS</b>	
	Limbourg, en totalité	792	Thimister, en totalité	1.154	Anthisnes, très petite partie de 1.445 ha, soit env.	5
<b>II. BAN DE BAELEN</b>			Wegnez, en totalité	486	Dolembreux, en totalité	1.082
	Baelen, en totalité	1.720	Xhendelesse, en totalité	358	Esneux, en totalité	2.621
	Bilstain, en totalité	885	<b>IV. BAN DE MONTZEN</b>		Rotheux-Rimière, partie de 1.044 ha, soit env.	1.034
	Eupen, partie de 8.331 ha, soit	4.942	Montzen, en totalité	1.316	Rouvreux, partie de 911 ha, soit environ	510
	Goé, en totalité	784	Gemmenich, en totalité	1.153	Sougné, partie de 2.400 ha, soit environ	375
	Henri-Chapelle, en totalité	1.491	Hombourg, en totalité	1.672	Sprimont, partie de 2.309 ha, soit environ	2.275
	Membach, en totalité	7.102	La Calamine, en totalité	344	Tavier, partie de 1.457 ha, soit environ	1.025
	Welkenraedt, en totalité	705	Moresnet, en totalité	673	Villers-aux-Tours, en totalité	281
	Jalhay, petite partie de 5.307 ha, soit environ	125	Neu Moresnet, en totalité	676	<b>VIII. SEIGNEURIE DE BOLLAND</b>	
	Robertville, petite partie de 5.120 ha, soit env.	175	Remersdael, partie de 861 ha, soit environ	780	Bolland, en totalité	630
<b>III. BAN DE HERVE</b>			Sippenaeken, en totalité	501	Total : 60.861 ha	
	Herve, en totalité	198	Teuven, en totalité	726		
	Battice, partie de 2.005 ha, soit environ	1.905	<b>V. BAN DE WALHORN</b>			
	Chaîneux, en totalité	439	Walhorn, en totalité	1.577		
	Charneux, en totalité	1.443	Eynatten, en totalité	1.637		
	Clermont, en totalité	1.715	Hauset, en totalité	721		
	Cornesse, partie de 582 ha, soit environ	540	Hergenrath, en totalité	946		
	Dison, en totalité	446	Kettenis, en totalité	1.383		
	Grand-Rechain, en totalité	385	Raeren, partie de 5.832 ha, soit environ	4.256		
	Hodimont, en totalité	18	Partie du territoire d'Aix-la-Chapelle, soit env.	1.575		
	Julémont, en totalité	251	<b>VI. SEIGNEURIES EN-DEÇA DES BOIS</b>			
	Lambermont, en totalité	312	Lontzen, en totalité	1.454		
	Mortroux, partie de 318 ha, soit environ	200	Neufchâteau, partie de 880 ha, soit environ	220		
	Petit-Rechain, en totalité	421				

Note : nous avons dit, dans l'introduction de cet ouvrage, que la superficie du duché de Limbourg était approximativement de 58.000 ha, alors qu'elle s'élevait, en réalité, à un peu plus de 60.000 ha, ainsi qu'on le constate par les données ci-dessus.

Cette dernière estimation est le résultat de recherches récentes plus approfondies. Mais entretemps, l'impression de l'introduction avait été terminée, ce qui nous a empêché de rectifier la discordance.





(Les numéros sont ceux des notices dans lesquelles les noms en regard sont cités une ou plusieurs fois.)

— 193 —

de Chestret de Haneffe, auteur	66	Crahay dit Legro	88	Deltour	48	de Duras	87	Falter	56
Chevalier	2, 76	de Crassier	Annexe 1	Delvaux	33, 66	Dusart, not.	23, 34	Farnèse	63, 75, 77
Chevron	78	de Crawhez	23	Del Vienne, voir d'Elvienne		Dussart, not.	17	Fell	50
de Chinpier	38	Cremer	7	Demagnet	88	Dutz	7	de Ferraris, géographe	50, 66, 85
de Chockier	83	Crepin, auteur	86	Demet	1	Duyster	60	Fettweis	46
Christian	88	Crespin, not.	72	Demeyer	42			Fierenschatz	35
<i>Churchill, duc de Marlborough</i>	2	de Crisgnée	66	Demonceau	76, 88	<b>E</b>		Filansif	1
de Ciplet	24	de Croix	3	Demonty, not.	34	van Eberts	32	de Fisenne	53
Claessens	55	Crommel, voir Crummel		Demoulin	16	<i>Eginhard</i>	51	de Flamige	49, 58
Clemens	51	de Croonenberg	10, 34	Demptinnes, not.	10	d'Ellerborn	40	Flamm	57
Clerbeaux	1	de Croy	29	Demptynnes	67	d'Elisloo	87	de Flandre	63
de Clermont (s/Berwinne)	18,	Crummel	10, 37, 45, 54	De Potter	1	von und zu Eltz	35	de Flaveau de la Raudière	28
	21, 22	Crummel d'Eynatten	10, 11, 13,	Deprez	12	d'Eltz	53	Flechet	65
de Clermont (s/Meuse)	67, 69		40, 42, 49	Desonay	21, 22	d'Elvienne	72	Flechet, not.	6, 12, 20
Clochereux	79	Crummel de Nechtersheim	50,	Despa	28, 73	d'Embiermont	71	de Fléron	29, 79, 82
de Cloeps	9		52, 57, 58	Dessain	2	<i>Emma, fille de Charlemagne</i>	51	de Floen Adlercrona	30
de Cloeth	26	Crummel de Rave	4	De Tiège, not.	10, 34	Emonts	31, 60	de la Florence	22
Closset, not.	5	Cupper	51	Detrooz, not.	1, 17	d'Enghien	1, 70	de Fockenburch	28
Clout d'Ehrenberg	4	Curione	69	Detry	24	Engler	52	de Foestraets	2
Cockerill	36			Deudon d'Heysbroeck	31	Englerth	52	Fosselette	18, 19
Coenegracht	41, 42	<b>D</b>		Dewez	16, 22	Ernotte	15	Fouarge	88
Coenen	49	van den Daele	55	Dhaem	69	Ernst	1, 18, 32, 34, 36	de Foullon	11, 12
Collard	3	Dalem, auteur	70 et annexe I	van Dieden Malatesta	48	Ernst, auteur	66	de Fourneau dit Cruyckenburg	23
Collard, not.	75	Dallemagne	69, 76 et annexe I	de Diest	65	Ernst, not.	7, 10	de Fraipont	7, 17, 20, 23, 24, 52,
Collet	6, 17	de Dalwigt	39	Dilthey	58, 60	de l'Esclatière	6		65, 66, 86
Collin	27, 72	de Dammartin	70	Dispa	78	d'Esneux	67, 69	de France	77
Collinet	24, 88	van Damme	72	de Dobbelstein	1, 4, 36, 51	d'Estembecque	52	Franck	11, 37
Colyn	40	de Damré	78	Dodémont	84	de l'Etanche	21	Franckson	22, 88
de Colyn	40, 58	de Damseau	23	(de) Doenraedt	10, 11, 13, 24, 64	d'Etzbach	49	Franco	81
Comblen	24	Damseaux, not.	6	de Dollendorp	87	van Etzbeeck	38	Francotte	Annexe 1
Comeliau	19	Dandrimont, voir d'Andrimont		Domken	21	d'Eupen	43, 52, 55	(de) Franquinet	7, 10, 11, 17,
Coninckx	5	Dangoche, Dangosse, voir d'Angoxhe		Domken, auteur	21, 23	d'Eve	27		43, 54, 64
Constant	86	Dauvin, voir d'Auvin		de Donckers	2	d'Everlange	57	Franssen et Franssen de	
de Copis	8, 40, 82, 85	David	7, 26	Donckier de Donceel	24	d'Eydelsdorp	77	Cortenbach	14, 48, 54
Corman	5	Debaar	9	de Dopff	10	d'Eynatten	1, 5, 8, 14, 16, 39,	<i>Frédéric, comte de Luxembourg</i>	75
Cormans, not.	5	De Becker	18	Dortu	16	40, 42, 47, 48, 62, 65, 69, 83, 87,		<i>Frédéric-Guillaume III</i>	43
Corne	9	Debefve, not.	21, 28	Dossin	28	88 et annexe I		Frésart	75
Cornesse, not.	28	Decerf	78	Dothée	30	d'Eyneberg, Eynenberghe,		Fris	69
de Corswarem	17, 29, 63, 67, 71	Deden	7	de Drachenfels	29	Eynenberg	51	de Fromenteau	10, 54
de Cortenbach	14	Defourny	22	de Draeck	16, 27, 42, 65	d'Eys	16	(de) Fronteau de Housse	20, 24, 30
Cossée de Maulde Dumortier	23	Dehan	80	Dresse	86	van Eys	8, 40	de Froschemen	4
de Cosselaer	40	Dejardin	27	van den Dries	32	van Eys dit Beusdael et d'Eys		de Furstenberg	35, 39, 82
de Cotereau	84	Dejardin, not.	20	von Driesch	35	de Beusdael	13, 16, 32, 42, 45,		et annexe I
Cotzhausen	34	Dejong	18, 19	Duesberg	26, 42		49, 53		
de Coulons	32	Delcour	16, 27	Dumon	63			<b>G</b>	
de Coune	17, 73	Delhez	12, 18	Dumont	18	<b>F</b>		Gagini, stucateur	19, 54
de Courtejoie de Grace	24	Delle Melle	83	de Dumont	53	De Faber	17	de Gaiffier	73
Couturier de Flotte	11	Dellicour	28	Dumortier	69	Fabri	69	de Gargant	7
de Couves	18, 22	Delloye	72	Dumoulin	19, 27	de Fabribeckers	21, 37, 54	Gaultier	6
Couvreur	34	Delsemme	73	Dupont	23	Fabry	73	de Gavre	6, 35



de Geertzen	69	de Gulpen	1, 5, 6, 8, 12, 13, 16, 27,	de Haynin	84	de Hoen de Rummen	14	Jamin	75
de Gellissen	72		39, 48, 60, 63, 64, 65, 69, 72	van Heeren	35	de Hoen de Schaloen	65	Janlet, architecte	40
de Geloës	40, 85, 87		et annexe I	de Heiligers de Rurtz	4	de Hoeven ou van Hoeven	24, 35	Janne et Janne d'Othée	30
Gérard, not.	28	Guyon	75	de Heinsberg	59	Hoeven de Carlsfelt	23	Janssen	42
Gerardy	83	de Gyger	16, 27	de Hemricourt	68, 72, 73	op den Hoff	37	du Jardin	77
de Ghelin	72			Henrard	27	Hogge	16	Jardon	23, 57
de Ghenart	82		<b>H</b>	<i>Henri I, duc de Brabant</i>	77	de Hollogne	24	de Jardon	23
de Ghequier	54	Haan	42, 61	<i>Henri III, duc de Limbourg</i>	20, 75	de Holsit, Holzet ou Holzit	5, 13, 39, 63, 69	<i>Jean, comte de Luxembourg</i>	
Ghinio	32	de Haccourt	85	Henrion, not.	66			<i>et roi de Bohême</i>	Annexe I
de Ghoir ou de Ghoor	1, 34, 38	Haen van Berchen	8	Henrotte	20	de Holtrop	14	<i>Jean I, duc de Brabant</i>	34, 66,
Ghysens	50, 84	de Hagen	37, 55, 60	Herbos	27	Homberg	43		75, 77 et annexe I
Gilkinet, not.	34	van der Hagen	53	Herman, not.	12	de Hompesch	50	<i>Jean III, duc de Brabant</i>	20
Gilles	58 et annexe I	de Haling	71	Hermanns	46	Honnoré	86	<i>Jean IV, duc de Brabant</i>	1, 62
Gillet	12, 22	Halfants	68	de Herselle	40	Honvlez	64	Jeanmart, not.	23
Gilmar	88	Halleux	6, 33, 72, 73	de Hertwick	31	Horion	12	Jeghers	46, 60
van Glabeke	35	de Halleux	74	Hertzog	49	de Horion	14, 21, 34, 51, 67, 75	Jennes	49
Glibert	37	Halleux-Tinlot	74	Herve	20	de Hornes	70	Jonet, not.	66
Glorieux	35	de Halley	52	Hessel	28	de Horpusch	54	de Jong, voir Dejong	
de Glymes	85	de Hamal	11, 18, 28, 65, 70, 75	van Heule	42	van den Horrick	30	de Jonghe	9, 12
Godart	59	de Hameval	18	Heuschen	56	de Hosden	84	Joseff	21
Godin	53, 63	de Haneffe	83	de Heuseur	83	de l'Hostellerie de Fallois	24	<i>Joseph II, empereur</i>	1, 62
de Goer	15	Hanen	79	del Heyde	66	de Houffalize	87	de Joyeuse	34
de Goër de Herve	3, 6, 34, 37, 80	Hanneman	10	van der Heyden	10, 32, 33, 44	van den Hove	30	de Julémont	10, 27
de Goeswin	71	Hannot	5, 9, 22	van der Heyden de (ou dit)		van den Hove d'Ertsenryck	35	de Julémont d'Asse	16
Goffin	74	Hannotte	20, 47	Belderbusch	8, 24, 30, 31,	de Hozémont	68	de Juliers	70, 87
de Golstein ou de Goltstein	39, 41,	Hanquet	73		32, 33, 65	d'Huart	23	Juncker	14
	50, 63	Hanquet, not.	77, 79	van der Heyden de Bongard	21	Hubert	68	de Juppleu	27, 84
Goor	25	Hans, auteur	28	Heyendal	37, 44, 45	de Huckelbach	64		
Gossuin	17	de Hanxler	50, 54	de Heynhoven	16	d'Huldenbergh	24	<b>K</b>	
de Gouden	72	Happart	20	del Heys	68	de Hulsberg dit Schaloen	68	Kairol	2
Gouder	19	de Harcking	31	de Hinnisdael	85	d'Humbercourt	70	Kaison	41
Gouder de Beaufregard	19	Hardy	4	Hirtz de (ou dit) Landscroon		(de) Huppe	72	de Kaldenbach	52
de Gourcy Serainchamps	37	le Hardy de Beaulieu	23		53, 60	Huprecht	6	van der Kappelen, voir de la Chapelle	
de Gouverneur	72 et annexe I	van Haren	46	de Hochkirchen	14, 57	de Hupsch	64	Keller	54
van der Gracht	58, 67	de Harenne	60, 61	de Hochsteden	39, 63, 75, 77	Huyn d'Amstenraedt	15, 38, 48,	Kerris	64
de Grandchamps	75	de Harff	5, 16, 27, 48	de Hockelbach	Annexe I		53, 68	Kersten	42
Grandjean	77	de Harlez	38	de Hodeige	85	Huyzer	40	Kessel	64
de Grand'Ry	8, 13, 43, 53, 56,	de Harre	23, 86	(de) Hodiamont	37, 54			de Kesseler	64
	63, 64	d'Harscamp	63	Hody	77			Kesselkaul	45, 47
Grégoire, not.	72	Hartung	45	van den Hoef, voir van Hoeven		<b>I</b>		de Kettenis	45
Grenade	42	Hasenclever	50	Hoën	5, 14, 21	d'Imstenraedt	64	Kevers	42
<i>Griffon</i>	74	de Hatzfeld	63, 75, 77	de Hoën	8	<i>Isabelle II, reine d'Espagne</i>	76	Kirschvinck	60
de Groesbeek	8, 87, 88	Hauglustaine	26	Hoën de Broeck	68	d'Isendorn	51	Kleinermann	76
Grondal, auteur	35, 46, 61	de Haultepenne	3, 11, 26, 29,	Hoën de Broeck		Iserentant	80	Kleinermann, not.	88
de Gronsveld	1, 21, 29, 42, 63, 70,		66, 82	dit de Hoënsbroeck	83	d'Iven	30	Kleingedanck	
	77, 87	Hauptmann	56	de Hoën de Cartils	8, 15, 16, 27, 43			dit Mommersloch	53
de (von) Groote	59	Hautchamp	13	Hoën de Hoënsbroeck	38	Jacob	15, 34	Klinkenberg	43
de Grumsel d'Emael	71	Hautvast	76, 86	de Hoënsbroeck	39, 40, 48, 67,	Jacquinet	18, 25	van den Knavel	30
de Gueldre	70, 77 et annexe I	Hauzeur	6, 74		68, 82, 85	Jamar	84 et annexe I	de Knyff	3
Gülcher	43	de Hauzeur	80	de Hoën de Neufchâteau	65	Jamar, not.	42	Koch	59

Kockeal	17	Lennertz	64	<i>Louis IX</i>	81	Masset	21, 88	Montulet	72
Koenigseck	54	de Léonard	17	<i>Louis XIV</i>	1	Masson	7	Moraiken	13
de Kolff	50	<i>Léopold 1<sup>er</sup>, roi des Belges</i>	9	Louys	80	de Mathelin de Papigny	79	Moreau	28, 77
Königs, auteur	49	Le Pas	6, 10	Lovegné	16, 27	Mathieu	28, 7	Moreau, not.	23
Korvorst	56	Le Picard	53	de Lovinfosse	72	Mauwhin	27	de Moreau, auteur	85
de Krekelberg	64	Le Potay	25	delle Loye	27	<i>Maximilien d'Autriche</i>	70	Moreau de Thon	66
Krummel, voir Crummel		Leroy	25	Lucquin	73	Mayer	43	Moretus-Plantin	3
Kupper	14	Lesoin	20	de Luxembourg	77	de Méan	40, 82, 85	Morren	42
		Leurquin	86	de Luxembourg de Bierset	17	van der Meerschen	35	Morren, architecte	15
<b>L</b>		Leusch	61	de Lymborch	20	Meessen	25, 45, 61	Mosselman	6
van Laar	59	Levy	56	de Lymburg Styrum	21	de Meester de Betzenbroeck	72	Mostert	8
Lahaye	86	de Lexhy	66	de Lynden	15, 21	de Meixhe	27	Mouillard	23
de Lalaing	6, 35	(de) Lezaack	30, 38, 80	Lys	22	de Melen	16	Moulán	42
Lallemand	44	Lhonneux	73	Lysens	11	de Mélotte	68, 79	Mouton	61
Laloux	17, 20	de Libermé	16, 17, 27, 52, 53, 55			Mennicken	57, 60	Moxhon	17
de Lamalle	68	Libert	74	<b>M</b>		Menton	28	Moyse	21
Lamarche	17, 28, 74, 84	de Libert de Flemalle	79	de Macar	79 et annexe I	Mercenier	22	de Moytrey	8
Lambert, not.	23	de Libotte	18, 28	van Macrelaer	30	Merckelbach	15	de Mozet	18
Lamberti ou Lamberts	45	de Lichtenau	2	Maes	22	Mergelsberg	54	van Mulken	39, 48
Lamberts	59	Licour, de Lescourt,		van der Maesen	69	de Mérode	1, 8, 21, 42, 53, 85	de Mulrepas	1
de Lamberts Cortenbach	15, 72	de Leycourt	88	de Magin	34	Metais	67	<i>Murat, roi</i>	3
Lambertz ou Lamberz	44, 47, 48	Liégeois	12	Magis	42, 75	de Metternich	67	de Mützshagen (Müdschagen,	
(de) Lamboy	46, 49, 57, 72	de Lierneux	66	Maguin	34	de Metternicht	16	Mützhaghe, Montshaghe)	13
de Laminne	71, 72	Lieutenant	6	Maigret	8	de Meurs	72	de My	66
Landriez	13	de Lilien	39	Mailhen	85	de Meuth	54	de Mylius	36
van der Landscreene	13	de Limay	29	de Maillen	82	Mevis	11		
de Lannoy	87	de Limbourg	57	Malacord, auteur	75	de Mevius	23	<b>N</b>	
de Lantremange	9, 69	Lincé, not.	34	de Malaise	73	Michiels	11	Nagelmackers	23, 51
Lardenois	66	de Lincé	79	de la Malaise	67	Miessen	53	de Nandrin	68
Larondelle	14	van der Linden d'Hoogvorst	66	Malcortois	73	de Millendonck	29, 34	<i>Napoléon</i>	3
de Launoit	17	Lindenlauf	5, 14	de Maele	77	de Milly	16	de Nassau	1, 75, 77
de Lavaux des Brassines	11, 72	Lindgens	50, 63	de Malespine	6, 35	Minartz	43	Naveau ou de Naves	18
de Laverne	1, 7, 8	de Linechin	79	Malherbe	53 et annexe I	de Mirvelt	8	de Nederode, de Nederrot	5, 14
Lavey, not.	23	de Lisoir	50	Maquerelle	6	Moer van Walde	27, 65	de Negri	42
de Leau, not.	18	de Liverloo	9, 18, 72 et annexe I	Maquinay	27	Moeren	48	de Nelis	10
Lebeau-Hustinx, not.	40, 42	de Locquenghien	67	de Marbais	29, 82	de Moers	49	Nellessen	45, 51, 63
Leblanc	77	de Loen de Waesberg	23	Marbaise	52	Moës	84	Nessel	6
Le Comte d'Orville	9	Loersch	28	Marcellis	75	de Moffarts	1, 83	de Nesselrath	62
Lefebure, not.	10, 18, 34	de Lognay	11, 88	de Marchant d'Ansembourg	40	Molener	44	de Nesselrode	63, 84
Lefevre	79	(de) Lom	43	de La Marck	21, 68, 70, 75, 76, 77, 84	de Momalle	87	de Neubourg	48
Lefort, auteur	27, 35	de Lomont	58			du Monceau	29	de Neufchâteau	77
Legendre, not.	34	de Lonchins, voir de Lontzen		<i>Marie-Thérèse, impératrice</i>	80	de Mondersdorp	75, 77	de Neufchâteau	16, 27, 63, 65
Legrain	6	de Loncin	75, 77	de Marotte de Montigny	18	de Mondragon	1	de Neufforge (ou Neuforge)	83, 85
Legrain	12	de Lontzen	63, 64 et annexe I	de Marteau	73	de Monplainchamps	46	van Neuhaus	24
Legro	14	Loop	45	de Martial	83	de Mons	24, 67, 86	Neuville	26, 28
Lejaer	1	de Looz	5, 22, 87	de Martiny	83	Monschau	55	Neuville, not.	88
Lejeune	22, 28	de Looz Corswarem	1, 3 et annexe I	Marville	12	du Mont	8	de la Neuville	74
Lemaitre	37	Loslever	37	de Masbourg	82	Montefiore	annexe I	de Neverlée	66
Lemeunier	5	<i>Lothaire 1<sup>er</sup></i>	1, 20, 75	de Maschereel	51	de Montelet	23	Nicolaï, not.	7, 33
de Lenaerts	12	<i>Lothaire II</i>	75	de Maschereil	68	Montjoie	77	Nicolas, not.	88



Nicolet	12	Pastor	50	Poullet	18	de Reymerstock	8	de Ryckel, auteur	6, 10, 65, 66, 72, 84, 85, 88
de Nizet	68, 78 et annexe I	Patton	67	de Pousset	66	de Reynenberg	29	de Ryckman	79
Nöcken	57	Pavonet	12	de Presseux	24, 52, 78, 86	de Rheede	8, 14, 87		
de Nollet	72	Pelser	33	Prym	50	Rhoe	61		
Nols, not.	35, 40, 42	Pelsser de Lichtenberg	62	Puters, auteur	25	de Ribaucourt	87		
Noote	77		et annexe I			de Rice	50	<b>S</b>	
(de) Noppis	73	Peltzer	6			Richelle	6	Sagehomme	9
de Notumb	58	Pelzer	44, 45	de Quadt Honscheidt	38	du Rieux	72	de Saint-Loup	15
de la Noue	1	Pennings	56	de Quintana Riva	44	Rigo	68	de Saint-Remy	17
de Noville	18	de Peralta	65	Quoidbach	42, 45	de Rimièrre	74	de Saive	17
de Noyelles	1	Pesch	45			Rister, not.	53	de Salm	Annexe I
de Nuwerot	5, 14	Peters	20, 66			(de) Rittersbach	63, 64	Sampermans	32
de Nys	57, 58	Peters, not.	1	de Rabothrath	48	de Rivo	19	van der Sand	13, 45
Nyssen	22, 55	Petit	22, 25	Racinet	35	de Roanne	75	Sano	42
		Petry	20, 32, 36, 41	(de) Racquet	66	Robaye	77	de ou du Sart	17, 85
<b>O</b>		Peuteman, auteur	29	Radermacher	60, 62	Roberti, not.	18	Sartoris	12
d'Obert	1	Philipp	55, 56	Radoux des Prez	18	de Robles	6, 35	de la Saulx	4, 9, 36, 59
d'Ogier	61, 72	Philippart	76, 86	de Radzitky d'Ostrowick	72	Rockar	70	Saumery, auteur	66
d'Olimart	83	Philippe	79	Raes dit Maschereil	68	de Rocour	66	Sauvage	88
d'Olne	65	<i>Philippe IV, roi</i>	42, 54	de Rahier	26, 67, 76, 77, 78, 82, 86	de Rode	68	de Sauvage Vercour	38
d'Omalius	21	<i>Philippe le Bon</i>	50	Raitz de Frentz	63	de Rodier	78	Savels	54
d'Onorpt	24	Philippin, not.	12	de Randeraedt	38	Roe	6	Saverot	83
d'Oost Friesland	1	de Pinchart	18	van Ranst	1	Roelandt	56	de Saxe Weimar	7
van Opheim	35	de Pinto	43, 87	de Ras	41, 42	von der Roetschen	57	Scavedris	Annexe I
Ophoven	79	Pirard	26	Rasquin	53	de Rolshausen	51, 57, 63	Schaepkens, auteur	42
Orban	Annexe I	Pirenne	25	Ratloe	41	Roly de Vien	83	de Schaesberg	53
Ostman von der Leye	63	Pirlou (Pirlot)	71	de la Raudière	Annexe I	de Romberg	39	de Schaesberg Thannheim	87
d'Othée	11	Pirmez	23 et annexe I	Rausch	61	Romer	31	de Schaetzen	71
Otto de Mentock	31	Piron	88	(de) Rave	18, 43, 49, 66	Römer	47	Schäfer, not.	48
d'Oultremont	16, 39, 40, 65, 82, 85	Pironnet, not.	7	Raymundi ou de Raymundt	73	de Rommere	84	Schall de Bell	63
d'Oupeye	68	(de) Pirons	7, 11	de Rechteren	38	Rönberg	45	Schauf	60
d'Ouren de Tavigny	51	Pirrée	36	de Recourt dit de Licques	84	Roo	23	Scheen	4
d'Outrelepont	59	Pirson, not.	23	de Reede, voir de Rheede		de Rosen	83	Scheffer	56
Ouverleaux-Lagasse, not.	40	de Pittingen	21	de Reepen	35	de Rosmel	85	de Scheibler	8
d'Oyenbrugge de Duras	24, 35	de Plaines	54	de Regnac	63	de Rosmolen	16	Scheiffart	55
van Oys	40	Planchar(t)	73, 74	Regout	20	de Rossius	6	Scheiffart de Mérode	1, 21, 32, 63
		de la Planche	4	Reiners, auteur	49, 53, 57, 58, 60, 61, 63, 64 et annexe I	de Rousselière Clouard	10, 13, 30, 51	de Schell	21
<b>P</b>		de Playe	77					de Schellart de Geysteren	43
Pael	49	Plunkett de Rathmore	20, 65	Remacle	24	de Rouvroy	22	de Schellart d'Obbendorf	39, 69
de Paix dit d'Oupeye	18	van de Poel	83	Renette	2	Rox	66	de Schetz	1
Palant	19, 24	van der Poiten	83	Renier	20	du Roy de Blicquy	39	de Schetz de Grobendonck	16, 27
de Palant	10, 21, 29, 38, 42, 43, 52, 53, 66	Poleyn de Kettenis	52	de Résimont	37, 54, 88	de Royer	52, 54, 55	de Schiervel	12
		Polis	15	Reul	23, 37, 41, 44, 58	de Royer de Dour de Fraula	87	de Schiervelt	64
de Palffy d'Erdödy	53	Pollart de Canivris	31	Reul, not.	34	de Rueve	10	de Schindel	52
de Panhuys	43	Ponthier	68	de Reul	5, 7, 14, 17, 33, 34, 38, 44, 62	de Rueve	77	Schlenter	54
Panneman	54	<i>Poppon</i>	65	de Reuschenberg,		Rule	9, 53	Schmetz	49
Paquay	59, 78	Portaels, not.	31	voir de Ruyschenberg		de Rumthum	28	de Schoeff	24
Paquot	3	(de) Posson	13, 72	Reuter	65	Le Ruth	48, 49	Scholl	47
du Parc Locmaria	74	Poswick	2, 3, 9, 11, 27, 52, 53	Reuther	47	Rutsch, auteur	18, 19	de Schonau	68
Parent	21	Poswick, auteur	14, 31, 43, 75	de Reymerstock		Rutten	5, 8, 48	de Schönrath, de Schönrath	5, 48
de Parfondrieu	66	de Potesta	71, 72	de Reymersbeeck		de Ruyschenberg	74	de Schoonvorst	34, 65, 77
				ou de Reymersbeke	5, 14	Ruyters		van der Schueren	13

Schumacher	60	Staeb	14	de Thys	84	de Vilhain	23	van de Weyer	5, 22
Schuyt	4	van den Steen	9	Thyssen	44, 47	de Villegas de Clercamp	21	de Wicherding	60
Schuyt de Walhorn	13, 16, 21, 36, 43, 54 et annexe I	van den Steen de Jehay	82	de Tilff	68	de Villenfagne	11, 21, 33	Wiedenhaupt	64
de Schwartz de Hirtz	5, 48	Stefné	88	de Tilhice	77	de Villers	82, 84, 86	de Wignacourt	87
de Schwartzberg	10, 11, 13, 16, 32, 46, 49, 57, 60, 62	Steiger	20	Tilman	26	de Virneburg	1, 62	de Wilde	30
Schyrgen de Fröschemen (ou de Vreuschemen)	4	de Stembert	6, 57	Tinchant	28	de Viron	42	Wilden	58
de Secillon	41	de Stembier	65	de Tollet	24	Visart de Bocarmé	82	Wildt	4
de Secus	66, 82	Sternickel	43	Tonnar	61	de Visscher	44, 59	de Wiler	28
de Séjournet	15	de Steyger	80	de Tornaco	74, 87	de Vlatten	47	Wilgot	4
Semler	11	Stickelmans	64	de la Tour	9	de Vlieghe	41	de Wilhonriw, Wilhouriv, Williaer, Willoiren, voir de Veltjaeren	
de Sept Fawes	73	Stienne	66	de Touwarts	29	de Vlodorp	10	Wilkin	68
de Seraing	22, 84	Stiennon	69	Tramp	Annexe I	van Voorst tot Voorst	37, 54	de Willich	29
de Sercey	3	de Stockem	8, 40	de Trazegnies	6, 32, 35	Voos	40	de Wilre	53
de Serezé	63	(de) Stommel	8, 57, 60	de Treversdorp	30	de Vos	49, 72	de Wiltz	1
de Seron	84	de Straet	43, 52	de Trips	Annexe I	de Vreuschemen	4	de Winterbeek	71
Servais	15	de Straeten	36	de Trixhe	17			Wintgens	5
Serwier	61	van der Straten Waillet	72	Trockay, not.	16			Wirtz, auteur	61
de Severy	18, 77	Strythagen	21	Troisfontaine	24	de Wacomont	18	de Wischel	51
<i>Sigismond, empereur</i>	50	Suermond	36, 52	Trouet, not.	45	de Waes	16, 27	de Withem, voir de Wittem	
Simonis	2, 3, 17, 43, 64, 67	Sutor	54	Truffaux, entrepreneur	15	de Waha	10, 66, 67, 76, 85	de Witte de Limminghe	31, 58
Simonis, auteur	69, 72	de Swaenenberg	29	Tulhen von Bruggen	38	de Wal	66, 82	de Witten	1, 6, 35, 38
de Simonis	21	van Swanenborch	1	Turbet	51	de Walcourt	87	de Wodemont	65
Simons, not.	12	de Sybertz	34	Turck	21	de Waldbott	69	de Woelmont	26, 29, 74
de Simper, de Sinper	38			Tychon	48, 54	de Waldemont, voir de Wodemont		de Woestenraedt	18, 22, 26, 29, 43, 67, 76
de Sluse	31			de Tzevel	1, 36, 40, 51	de Waldenburg	8, 54, 55	de Wonckel	72
delle Smet	16	Talbot	47			Waldoreal	29	de Woot de Trixhe	17, 21
van der Smissen, not.	33	Tassin	66			<i>Waleran, duc de Limbourg</i>	74	van Wosch	21
Smulders	35	Taymans, not.	35	d'Ufflingen	65	von dem Wambach	45	Wrbna	40, 85
Snabbe de Lontzen	1, 75, 77	Termonia	24	Uls	16, 20, 27	Warlimont	46	de Wyhe	26
Snoeck	18	de Terwangne, not.	72	d'Uytenhove	65	de Warnant	87		
de Soheit	86	The Losen	8, 52			Warrimont	19		
Söhngen	5	de Thenen	53			de Warsage, voir de Wertz			
de Sombreffe	60, 62, 63	Thibert	9			de Warsch	72		
<i>Sonnischilde</i>	75	de Thiennes	67	Vaessen	14, 40	de Wassenberg	75, 77		
de Souches	26	de Thier	2, 33, 54, 61, 68, 79	de Vandalem	73	Watrin	69	X	
de Sougne	68	Thieron	36	Van de Kerckhove	20	Waucquez	35	Xhaflaire, not.	31, 42, 54
Soumagne	41	(de) Thiriart	13, 30, 38, 51	Van den Bosch	27	de Waudomonte, voir de Wodemont		de Xhenemont	5, 17, 22, 27, 63, 65, 70, 79, 87
de Sourmont	34	de Thiribu	23	Vanderheyden	40	Wauthy	25	de Xhervel	24
de Souverainpré	68	Thirion, architecte	2	Vanisterbeek, not.	35	van Weerst	Annexe I	Xhibitte	16
de Sparmont	66	Thiry, auteur	69, 76, 77, 78, 79	de Varille	72	de Welkenhuyse(n)	13, 20, 29, 63, 64, 65		
(de) Spies	38	Thisquen	6, 12	Varlet	16	Welter	44, 45	Y	
Spineux	Annexe I	Thisquen, auteur	35	de Varnewyck	8	de Weims ou de Wems		Ysebrant de Lendonck	31
Spinola	1	Thisquen, not.	1	de Vaudemont	34	dit (von dem) Wambach	45, 50, 53	d'Yve	14
Spirlet	77	de Thisquen	16, 27	de Vaux	41			d'Yvoz	18
de Spirlet	26	Thissen	8	de Veltjaeren	34				
de Spontin	27	van der Thommen	12, 13	Verbruggen, not.	35	<i>Wenceslas, duc</i>	1		
de Sprankeni(e)s	5	Thomson	24	Vercken de Doenraedt	4	Werckens	25	Z	
de Sprimont	78	Thonon, not.	78	Vercken de Vreuschemen	4, 8	de Wergifosse	17	Ziane	25
		Thoreel	47	Verhaeghe de Naeyer	42	de Wertz	22	Zillikens	61
		Thymus	4	de Vervoz	29	Wery	40	Zimmermann	63
		Thys	56	de Veyder Malberg	15	de Westerholt	51	Zurstrassen	6, 7
				Vilain	67	de Westrem	30	Zutman	Annexe I





